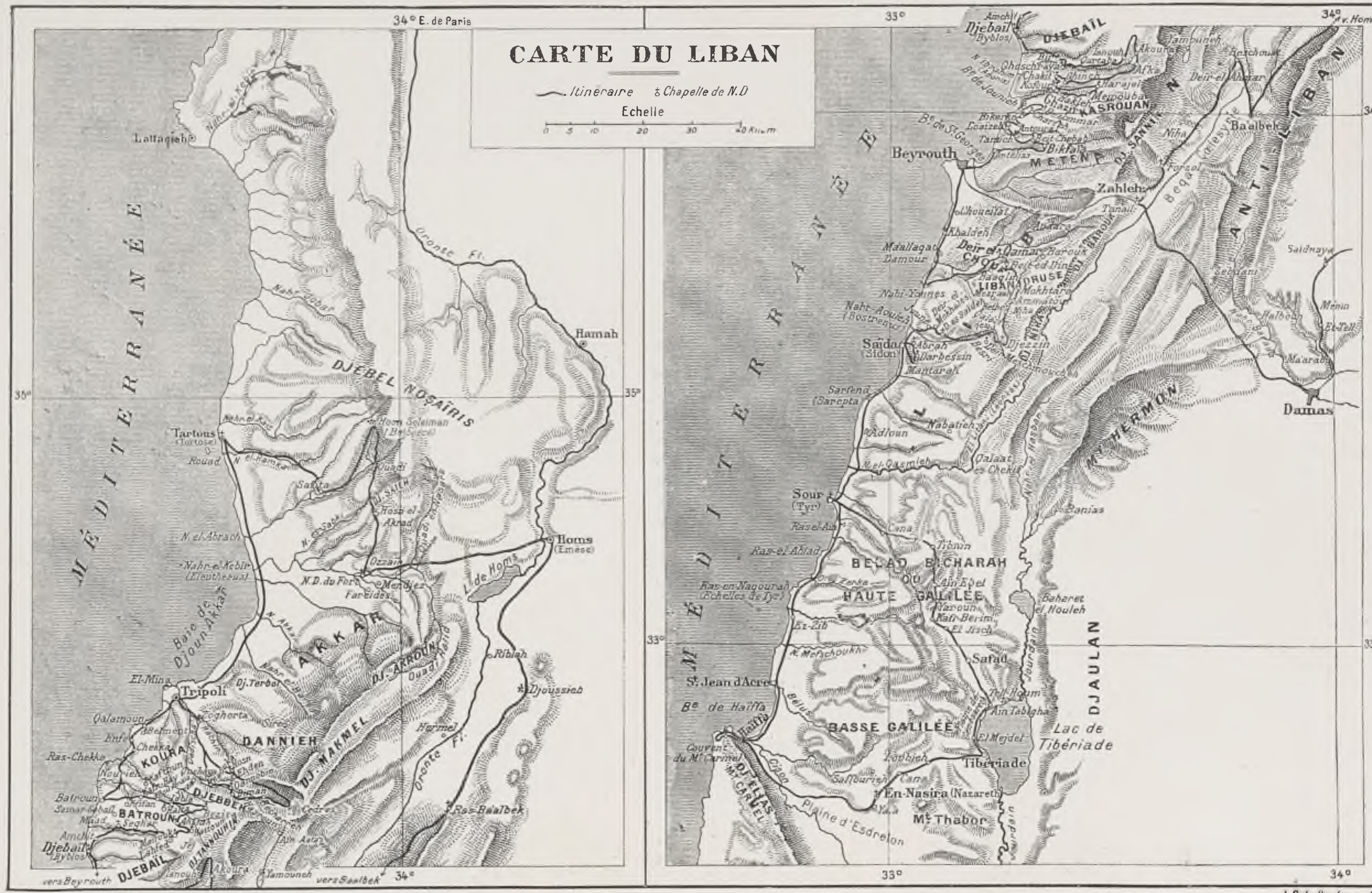
Joseph Goudard

AU LIBAN



PARIS - BONNE PRESSE

La Sainte Vierge
AU LIBAN



CARTE DU LIBAN ET ITINÉRAIRE POUR « LA SAINTE VIERGE AU LIBAN »

Dans cette carte, on n'a indiqué que les lieux strictement nécessaires pour l'intelligence du texte.

JOSEPH GOUDARD, S. J.

La Sainte Vierge

AU LIBAN

Solitudo florebit quasi lilium....
Gloria Libani data est Ei. (ISAÏE, XXV.)

MAISON DE LA BONNE PRESSE
ADVENIAT REGNUM TUUM!

PARIS

5, RUE BAYARD, 5

Nihil obstat :

VAN DE PUT, S. J.
Supérieur de la Mission de Syrie.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 13 martii 1908.

P. FAGES,
vic. gen.

PRÉFACE

Quand le pèlerin qui navigue le long des côtes du Liban arrive devant Beyrouth, en face des innombrables villages qui tapissent les pentes libanaises et brillent au soleil, il ne tarde pas à distinguer, au sommet d'une crête, un point blanc se détachant net et ferme sur la robe bleuâtre de la montagne.

C'est une statue colossale mesurant 30 mètres de haut avec son piédestal et qu'on appelle Notre-Dame du Liban. L'initiative hardie et grandiose qui vient d'élever ce monument à la Reine du Liban n'a fait que fixer et comme sculpter dans la fonte un rapprochement que tous ont à la pensée et dont ce livre voudrait être le modeste commentaire.

Marie et le Liban!

Voilà en effet deux mots, deux objets que nos Saints Livres ont depuis longtemps unis, apparentés et comme auréolés dans nos esprits. Toutes les mémoires retentissent du magnifique langage biblique et liturgique, où la Vierge et le Liban s'accompagnent et s'harmonisent comme le cadre et le portrait, comme la figure et la réalité. (Voir p. 32.)

Le Liban est l'unique pays du monde qui a mérité par sa beauté et ses charmes de servir de terme de comparaison à la plus belle des créatures. C'est là, pour cette montagne, un honneur incontesté et qui suffirait déjà à lui assurer le titre exceptionnel de royaume de Marie.

* * *

Mais ce n'est pas tout.

Ce bloc rocheux surgi entre la mer et le désert, fameux jadis par ses temples, ses cèdres et sa bordure d'opulentes cités, cette montagne qui, en recueillant dans

ses plis profonds nombre de petites nationalités en détresse, leur a sauvé la vie, ce Liban a eu la gloire plus solide d'être demeuré l'oasis permanente du christianisme en Orient.

En dépit des secousses de l'Islam, jamais la croix n'est tombée des hauteurs du Liban. Tandis que la vitalité chrétienne des premiers siècles s'alanguissait et dépérissait au contact du mahométisme, cette vie se retirait comme en un cœur dans les stries de ce rocher poétique et redoutable et s'y perpétuait vaillamment, gardant au travers de toutes les angoisses et de toutes les douleurs ses formes primitives et son charme natif.

Or, la note dominante et comme la fleur de ce christianisme invaincu est ici la dévotion à la Sainte Vierge. Depuis les premiers vagissements du culte marial sur le littoral phénicien, toujours le nom de la Mère de Dieu s'est maintenu au Liban comme une prière, un gémissement ou un chant de triomphe. Et ce culte filial, comme un grand cèdre battu des vents, s'est enraciné de siècle en siècle dans le cœur du Libanais : instinct atavique, hérédité glorieuse, je dirais presque tempérament spécial qui s'est toujours affirmé par une floraison d'églises et par des manifestations naïves et pittoresques.

*
* *

Frappés et séduits, voyageurs et missionnaires n'ont pas manqué de signaler çà et là le long des siècles un tel phénomène. Renan lui-même l'a observé pendant son séjour au Levant après 1860 :

> Le culte de la Vierge, dit-il, est très profond chez les races du Liban et forme le grand obstacle aux efforts des protestants chez ces peuples. Ils cèdent sur tous les points; mais, quand il s'agit de renoncer au culte de la Vierge, un lien plus fort qu'eux les retient (1).

Il y a une quarantaine d'années, un savant Jésuite, le P. Pierre Martin, tout en travaillant à sa grande histoire de la Syrie (2), entreprenait sur la Sainte Vierge et le Liban une vaste compilation; mais ses notes restées manuscrites gisaient

(1) Renan, *Mission en Phénicie*, p. 216.

(2) Volumineuses notes qui n'ont pas vu le jour, l'auteur ayant succombé à la tâche avant d'y mettre la dernière main. Ces notes ont été et sont encore utilisées par de nombreux travailleurs, Jésuites ou autres. Qu'on me permette ici de rendre hommage à la mémoire de ce travailleur infatigable et obscur, mort à la peine. Son œuvre, bien qu'inachevée, dénote une science peu ordinaire et mérite à son auteur le titre d'orientaliste, comme son amour pour la Syrie assure au missionnaire l'affection de tous les chrétiens d'Orient.

quasi oubliées dans les archives de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, lorsque, le 15 août 1898, elles me furent communiquées par le R. P. Roulleau, supérieur des Jésuites de Syrie.

Je m'aperçus que les documents du P. Martin constituaient un fonds sérieux d'exploitation. Les prenant donc pour base d'un nouveau travail, je fis deux voyages aux pays dont je parle, le premier en 1898, le second en 1902. Dans l'intervalle, selon mes loisirs et mes moyens, je consultai tout ce qui pouvait compléter mes observations. Et c'est le résultat de ces efforts que je livre au public (1).

*
* *

On peut surprendre les manifestations du culte partout, mais nulle part il ne se révèle mieux que là où le ciel et la terre, le suppliant et le supplié, se donnent un rendez-vous plus intime et plus efficace, je veux dire le sanctuaire.

Rendez-vous de tous les besoins et de tous les espoirs, de toutes les formes de la dévotion, rites officiels et rites populaires, rendez-vous du présent et du passé — car le lieu saint en Orient est toujours gardé et ne se perd jamais, — le sanctuaire est le foyer où l'œil doit se placer pour saisir tous les rayonnements de la dévotion.

Aussi, en m'enfonçant dans les gorges du Liban, m'étais-je proposé de m'arrêter en pèlerin à ces centres de dévotion, et c'est ce que j'ai fait. J'ai écouté, regardé, interrogé, comparé; j'ai fait causer et même chanter. J'ai noté les petits riens d'une église, les menus détails de certains manuscrits locaux, les gestes, le ton, les hyperboles; bref, tout ce qui révèle une âme, sa mentalité et ses amours.

Ces notes, ces échos d'âme, je les ai laissés dans leur habitat naturel, dans leur cadre pittoresque d'histoire et de topographie, persuadé que tels quels ils trouveront meilleur accueil chez le curieux et le critique; voilà pourquoi j'ai choisi la forme de pèlerinage et semé le récit de nombreuses illustrations.

Il va sans dire que j'ai cherché pour le fait et pour le détail du fait la plus grande exactitude possible. Si j'ai dû écarter beaucoup de légendes, taire certaines

(1) L'ouvrage était prêt depuis assez longtemps, mais sa publication a été ralentie par les difficultés de l'illustration dont la richesse et l'exécution artistique n'échapperont à personne. Ce n'est pas un petit mérite à la Bonne Presse d'avoir su, pour un prix si modique, livrer un travail dont le nombre, la variété et l'originalité des illustrations font un véritable album de la vie en Orient.

traditions, c'est que j'ai pensé que la plus belle louange à donner à la Vierge et au pays dont je parle était dans la vérité. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de Notre-Dame, le Liban n'a pas à redouter les dédains ou même les appréhensions du critique; son histoire est la plus fidèle expression de son amour.

*
* *

J'ai à remercier ici beaucoup de personnes qui m'ont aidé dans mes recherches, surtout mon cher compagnon de voyage, le P. Gérard de Martimprey, dont le dévouement, la perspicacité et la connaissance remarquable de la langue arabe m'ont été d'un grand secours; c'est même à lui en très grande partie que sont dues les photographies de cet ouvrage.

Puisse ce livre — modeste ébauche et rien de plus — faire aimer la Très Sainte Vierge et le Liban, inspirer des travaux plus complets sur le même sujet, apporter enfin un rayon de lumière au grand et bel ouvrage qui est à faire et que tous attendent : *la Sainte Vierge et les origines de l'Église.*

Si non ut lampas, saltem ut scintilla.

JOSEPH GOUDARD, S. J.

Beyrouth, le 25 mars 1908, fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge.





Tibériade et son lac.

LIVRE I[er]

AUX CONFINS DE TYR ET DE SIDON

I. — Vers Nazareth.

En cette nuit de juillet, nuit infiniment calme, où, sans secousse, d'un halètement doux, notre bateau entraîne sa cargaison de dormeurs droit sur le phare du Carmel, le long du Liban aux crêtes phosphorescentes, vers la terre si longtemps rêvée de Galilée, terre de Jésus et de Marie..., dans cet apaisement de tout, je me prends à songer que nous sommes bien heureux, nous autres, pèlerins du xx[e] siècle.

Aller en Terre Sainte s'appelle encore « pèlerinage de pénitence », et j'avoue que s'exposer au mal de mer, aux insolations, à la soif, aux insectes, aux douanes, aux Turcs, est œuvre propitiatoire; mais l'on est sûr de revenir. Tant de sécurité, tant de facilités servent aujourd'hui nos dévotions; tant de charmes aussi!.... Et tandis qu'insouciants d'un lendemain diligemment prévu et préparé pour eux, mes compagnons disséminés sur le pont reposent, j'évoque l'image de nos pères, des anciens pèlerins du « sainct voyage d'oultremer » qui eux aussi côtoyèrent ce même rivage, mais avec bien d'autres émotions :

Ce n'est pas sans sujet, écrit l'un d'eux, que les Souverains Pontifes considèrent le pèlerinage de la Terre Sainte comme un petit martyre et distribuent si abondamment leurs grâces aux pèlerins chrétiens qui se voient assiégés de nations larronnesses de quelque côté qu'ils se tournent. La mer est une grande forêt et même la plus grande du monde, disait Marino Sanuto, qui cependant avait

fait le voyage de Terre Sainte durant le siècle d'or de Jérusalem..... Combien de caravanes volées, de religieux assassinés et de chrétiens dépouillés!..... (1)

En 1054, l'évêque de Cambrai, Lietbert, parti avec 3000 pèlerins, ne peut arriver au terme de son voyage. En 1064, sur une caravane de 7000 pèlerins, 2000 seulement revirent leur patrie. Aussi les tribunaux imposaient-ils, comme peine de certains grands crimes,



PÈLERINS DE TERRE SAINTE AU MOYEN AGE
D'après une vieille estampe.

ce qu'on appelait « le pèlerinage judiciaire en Terre Sainte », et personne, en ces temps-là, ne riait de la consultation donnée par un pèlerin flamand, le bon maire Zuallart :

Le voyageur doit disposer de ses affaires temporelles par testament et soigner sa santé spirituelle par la purgation de sa conscience, nettoyant icelle du venin, superfluitez et soulleure du péché par le sirop de contrition et confession.... Aussi, comme nous n'avons, après Dieu, meilleur ami et support que la bonne bourse, vous la garnirez au mieux que pourrez et ferez que, du moins, vous ayez cent sequins d'or de Venise (2).

Au petit jour, nous pénétrons dans la baie de Caïffa, entre Acre et le Carmel. C'est là que les galères franques et vénitiennes débarquaient jadis, en juin et en août, des multi-

(1) Besson, *Syrie et Terre Sainte au XVII[e] siècle*. Edit. Palmé, 1862, p. 9. « Il y a trois choses, disait Éberhart le Barbu au Dominicain Fabri, en 1483, trois choses qu'on ne peut ni conseiller ni déconseiller : le mariage, la guerre, le *voyage en Terre Sainte*. Elles peuvent bien commencer et mal finir. » En Flandre, on disait par manière de proverbe : « Aller à Jaffa, c'est aller à la mort. »

(2) Zuallart, maire de la ville d'Ath, en Hainaut, accompagna en Terre Sainte le jeune Philippe de Mérode (1586).

tudes de pèlerins (1). Saint-Jean d'Acre était le centre de rayonnement en Terre Sainte, comme Nazareth en formait la première étape. C'était une règle ; un pèlerin nous en avertit :

Là (Acre) sont li pèlerinage que l'on doit commencer par ordre ; qui droitement les veut commencer, droitement doit aller d'Acre à Nazareth, où il a VII lieues (2).

Voulant « commencer par ordre, droitement » nous allons en Nazareth. Cela s'impose ; partis sur les traces de Notre-Dame en Syrie, ne devons-nous pas saluer le premier et le plus fameux pèlerinage à la Vierge, celui de Gabriel et du Verbe de Dieu ? D'ailleurs, il paraît bien, au dire d'une Sainte qui ne manquait pas de finesse, qu'entre Nazareth et nos sanctuaires du Liban il y a une intime parenté :

Marie, déclare sainte Brigitte, Marie est un glaïeul qui étend ses feuilles de Nazareth au Mont Liban (3).



CAÏFFA — PRÈS DU QUAI
Arrivée de pèlerins.

En-Nasira se dérobe au sein des collines de Galilée, « la terre douce ». Les crêtes du Blad-Béchara, comme brusquement arrêtées par la main de Dieu, s'apaisent, descendent, ondulent avec respect autour du berceau divin, puis, après le calme de la plaine d'Esdrelon, reforment la grande vague orographique qui se dirige vers Jérusalem.

La coupole du Thabor signale Nazareth de fort loin ; mais on n'aperçoit le village que lorsqu'on y est. Le pèlerin a tout le temps de préparer son cœur à la vision qui l'attend

(1) « Il y soulloit aller grant multitude de personnaiges d'estat, comme évesques, abbés, ducs, comtes, barons et autres personnaiges d'estophe, lesquels deffroyent le navire et par ainsi les petits passoient à meilleur marché ; mais, depuis que ce meschant paillart Luther a régné avec ses complices, plusieurs chrétiens s'en sont retirez et refroidis et principalement les Flamans et Alemans, qui soulloient être les plus dévotz à voyager que les autres. » (Affagart, *Relat. de Terre Sainte* (1533-1534), p. 20. Edit. Chavanon, Lecoffre, 1902.)

Pour le transport de ces pèlerins, il s'était formé des Compagnies spéciales favorisées par des rois de France, tels que Louis XI : premiers acheminements vers notre protectorat d'Orient.

(2) De Vogüé, *Églises de Terre Sainte*, édit. 1860, p. 449.

(3) *Révélat.*, III, 30.

là-haut au bord de la vallée. Je rêve de foules en prière, silencieuses, cœurs dilatés, foules venues des confins de la terre pour pleurer et se calmer au berceau du Christ. Elles gravissent, comme moi, ces pentes mélancoliques : Jérôme, Paule, Romaine, Arculphe, François d'Assise, les Croisés, tous les âges, tous les siècles, toutes les souffrances. J'en



NAZARETH — VUE DU NORD

distingue un, le nôtre, le roi saint Louis, si beau, si émouvant à travers le naïf langage du chroniqueur!

De si loins comme il put voir la cité de Nazareth, il dessendit dessus son cheval, s'agenoilla à terre dévotement et adora Nostre-Seigneur. Du moment qu'il vint au lieu où Nostre Sire Jhésus-Chris fut nez, icelui jour meismes, il jeuna en pain et en yaue, et cilice vestit. Combien dévotement il fit chanter messe et solempnellement glorieuses vespres et matines et tout le service en parties, à orgue, à grand orchestre, ceux-là peuvent témoigner qui y furent. Depuis que le Fieux de Dieu prist Incarnation en la benoiste Vierge Marie, ne fut jamais chanté service si solempnel.... (1)

(1) Guillaume de Nangis, dans Bouquet, *Recueil des Historiens de Gaule*, t. XX, p. 385.

Pèlerins dégénérés que nous sommes! A peine au col où saint Louis « s'agenoilla », notre voiturier, jeune enthousiaste de Caïffa, se lève, lance ses trois haridelles dans un galop vertigineux. Nazareth, « la cité blanche, la fleur de Galilée », a beau nous apparaître pour la première fois, nous envoyer ses teintes de soleil couchant et ses angélus du soir, nous parler silence et recueillement, nous roulons vers elle en un tourbillon scandaleux.

Scandale dont je me fis un cas de conscience :

— *Basta!* s'écria le P. Gardien de Casa-Nova, descendu pour nous recevoir, un bon



NAZARETH — VUE DU SUD-EST

sourire dans une barbe blanche : *Marta correva..... Maddalena contemplava.....*

Le mot était délicat. J'avais contemplé, en effet; mais là, autre scandale, moins bruyant, plus grave au fond.

Nos affections ont tellement pénétré et embelli Nazareth, qu'on doit le regarder comme le plus beau village du globe; ainsi le veulent l'usage et le bon ton. Barbare et presque hérétique serait le pèlerin qui ne viendrait pas ici, la bouche ronde de superlatifs.

J'y étais porté tout comme un autre, étant optimiste de nature et peu voyageur. Malheureusement les descriptions lues ou rêvées m'avaient logé en tête un joli village blanc, ramassé bien au fond dans la verdure d'un val, sentant tout plein la piété et la poésie, un Nazareth de prie-Dieu ou de couvent.

Or, le Nazareth vrai est une vallée peu profonde, plate, sans cachet, une vallée à flancs gris, avec, au bas, une traînée de cactus et de figuiers. Sur la pente occidentale, un étalage disparate de toits rouges, de terrasses, de clochers, de minarets, de cases et de grands bâtiments neufs : image de la population hybride qu'on voit ici.

Abstraction faite des grands souvenirs cachés dans ce vallon, rien ne pousse aux exclamations admiratives; j'ai vu, au Liban, maint village incomparablement plus gracieux. Ce qui défigure et gâte Nazareth, comme d'ailleurs beaucoup de lieux de pèlerinage, ce sont les énormes bâtisses étrangères, hôtels ou autres, qui encombrent de plus en plus la bourgade.



UNE FAMILLE DE NAZARETH

L'esprit se reporte avec regret au Nazareth de Notre-Seigneur : simple, quelques sentiers, peu visité, presque ignoré, une poignée de terrasses luisant au bas de collines vertes et régulières. Au printemps surtout, les blés et les fleurs l'embellissaient, et si, dans ce cadre, on a soin d'entrevoir les êtres éperdument aimés pour lesquels on vient ici, on comprend les vocables de « ville blanche, de fleur » ; on goûte même le pieux jeu de mots de saint Bernard : « Nazareth s'appelle fleur, car la Fleur y est née d'une fleur, dans une fleur et au temps des fleurs. » (1)

La nuit qui tombe atténue les disparates. L'ensemble se fait doux, frais, gardant encore comme l'haleine et la suavité de l'Enfant-Dieu.

Tout parle ici de paix, de repos; et cependant Nazareth a été un champ de bataille.

Celui qui vint jeter un glaive dans le monde le jeta d'abord dans son propre village. Il en fut la première victime.

(1) *Nazareth interpretatur flos, quia Flos nasci voluit de Flore, in flore et temporis flore.* (*Leg. aurea*, c. LI, *Annunciat.*) Nazareth a aujourd'hui environ 8 000 habitants ; aux temps évangéliques, on n'en comptait probablement que 2 à 3 000, car il n'y avait qu'une seule synagogue.

Après la longue lutte du travail pour le pain quotidien, lorsque Jésus, sentant son heure, ouvrit la bouche pour parler, ses rudes concitoyens le poussèrent hors de la synagogue et voulurent le précipiter d'un rocher. Puis, ce fut l'exil derrière les collines de l'Est, vers Capharnaüm où le Fils de l'homme se retira, car personne n'est prophète en sa patrie.

Cette haine pour le « Fils du Charpentier » persista après sa mort. Pendant les trois pre-



TABLEAU DE LAFON, DANS LA CHAPELLE DE L'ATELIER DE SAINT JOSEPH

miers siècles, aucun chrétien ne put se fixer à Nazareth, encore moins y bâtir un lieu de prière (1). Seuls, l'autorité du comte Joseph de Tibériade et les ordres de Constantin firent cesser ce farouche ostracisme.

Deux basiliques grandioses furent élevées et les pèlerins purent enfin venir (2). Ere

(1) EPIPH., *Cont. Hær.*, I, 30. *P. G.*, t. XLI, col. 410-423.

(2) SAINT JÉROME, *P. L.*, t. XXIII, col. 1302. — ARCULPHE, *P. L.*, t. LXXXIII, col. 804, *Ibidemque duæ pergrandes ecclesiæ.* — De ces deux églises, l'une, l'*Annonciation*, aurait été bâtie sur le lieu où Marie reçut la visite de Gabriel; l'autre, la *Nutrition*, qui semble avoir plus frappé les pèlerins, aurait occupé la maison habitée par la Sainte Famille à son retour d'Égypte. Les Dames de Nazareth prétendent, non sans raison, avoir retrouvé

brillante, mais peu durable. L'invasion arabe y passe, d'abord quasi-respectueuse pour les souvenirs de Jésus et de Marie, bientôt intolérante et persécutrice. La basilique de la Nutrition disparaît. Seule, l'église de l'Annonciation reste, mais toujours menacée, sans cesse rachetée à prix d'or, d'une vie précaire et dépendant d'un caprice musulman (1).

Aussi, dès l'apparition des Croisés sous Jérusalem, les Sarrasins se vengent sur Nazareth; ils saccagent l'église et n'y laissent que les quatre murs. Mais Tancrède accourt, enlève la Galilée, et répare la basilique avec splendeur.



L'ANCIENNE SYNAGOGUE
SANCTUAIRE DES GRECS CATHOLIQUES

Nazareth devient un évêché et bientôt l'une des quatre métropoles ecclésiastiques de Terre Sainte.

Mais les épreuves recommencent.

Ravagée par un tremblement de terre (1169), menacée par les Sarrasins, la petite bourgade, placée non loin du camp de concentration des troupes croisées à Séphoris, est désormais toujours sur le qui-vive.

En 1187, El-Afdal, le fils de Saladin, fond sur la Galilée avec 7000 cavaliers; 130 chevaliers lui barrent le passage, aux portes de Nazareth; mais ils succombent héroïquement presque jusqu'au dernier. Quelques jours plus tard, Saladin écrase l'armée chrétienne à Hattin (1187) et emporte Nazareth (2).

Six fois prise et reprise, la petite cité se relève toujours. Mais, en 1263, le féroce mamelouk Bibars rase entièrement la cathédrale, chasse les chrétiens de Nazareth et met tout à feu et à sang; Urbain IV en tombe malade de chagrin. Huit ans après, un détachement de Croisés se précipite sur Nazareth, massacre tous les musulmans et relève la croix. Triomphe inutile! Le sanctuaire ne fut pas restauré (3).

cette deuxième basilique disparue depuis le VIII^e siècle. — Pierre Diacre (XI^e siècle) signale encore cette église; mais ce moine n'est jamais venu en Terre Sainte et son récit ne paraît qu'une transcription de celui d'Arculphe (670). Deux récits de pèlerins du VIII^e siècle ne signalent plus que l'Annonciation. TOBLER, *Itinera Terræ Sanctæ*, t. I, p. 260.

(1) *Acta Sanctorum ordinis S. Bened.*, t. IV, p. 374. — TOBLER, *Itinera*, t. I, p. 260, 289.

(2) V. GUÉRIN, *La Galilée*, t. I^er, p. 165. — Des 130 chevaliers, 3 seulement rentrèrent à Nazareth.

(3) Cependant quelque chose resta, car, en 1283, dans une trêve conclue entre les Musulmans et les Francs d'Acre, on dit : « L'église de Nazareth ainsi que quatre maisons... seront destinées pour les pèlerins appartenant

Jusqu'en 1402, les pèlerins ne trouvent qu'une grotte avec trois autels, sous les ruines d'une église, fanatiquement gardée par les Sarrasins (1).

Un moment, on permet aux Hospitaliers de relever le sanctuaire (1402); mais bientôt les



ENVIRONS DE NAZARETH — CANA DE GALILÉE

violences reprennent, l'église est détruite et les « Francs » chassés. En 1449, un pèlerin allemand écrit :

Nous avons passé la nuit dans la chapelle où l'ange salua Marie; il y a eu ici une très belle église, mais elle est ruinée; il n'y a plus qu'un prêtre et deux chrétiens.

Un siècle après, Nazareth, au dire d'un témoin, « est un lieu fort gasté et désolé; il y a environ 100 maisons, sans closture; les habitants sont mores ou chrestiens qui sont demys-mores. » (2)

à la religion de la Croix, grands ou petits..... Les prêtres et les moines feront leurs prières dans l'église..... » [Quatremère, *Hist. des Sultans mamelouks*, t. I^er^, p. 198; t. II, Append., p. 229.]

(1) Guillaume Baldinsel, *Hodœporicon ad Terram sanctam*, in-4°. Ingolstadt, 1604, t. V, p. 136.

(2) Affagart, *Relat. de Terre Sainte* (1533-1534), p. 231.

En 1598, le Hollandais Cotowick et ses treize compagnons, dont six Pères Franciscains, en descendant vers la crypte, sont frappés, souffletés, traités de chiens, de porcs et d'infidèles. Ils sont menacés de mort et se sauvent à grand'peine (1).

Jusqu'en 1620 il en fut ainsi. A cette date, grâce à l'émir druse Fakhr-ed-Din, les Franciscains s'établissent à Nazareth. Une église petite, pauvre, sort des décombres; dix-huit ans après, elle est saccagée et brûlée. Cent ans plus tard seulement (1720), sous le gouvernement du métouali Daher, les chrétiens pourront revenir et l'édifice sera relevé. C'est le sanctuaire actuel.

Entre ces grandes lignes de combat, on entrevoit les angoisses, les luttes ignorées, les sacrifices. Les chroniques des Pères Gardiens de Terre Sainte à Nazareth pourraient fièrement nous révéler bien des coins inconnus de cette longue bataille.



ABATTEUR DE FIGUES DE CACTUS A NAZARETH

Et la bataille n'est pas terminée, quoique changée d'aspect. Ces massives constructions, ces clochers, ces couvents, ces écoles, ces blocs qui obstruent les rues et qu'on taille fébrilement, ces dialogues où le pèlerin est forcé d'entendre toutes sortes d'authenticités, ces fouilles, cet assaut des étrangers sur le village, qu'est-ce, sinon des camps retranchés? Catholiques, protestants, Russes, Grecs schismatiques sont là, debout, inquiets, s'arrachant des lopins de terre, se disputant les souvenirs.

Aujourd'hui, en effet, le pèlerin qui aborde à Nazareth tombe dans un labyrinthe de sanctuaires : église grecque orthodoxe au lieu où Gabriel *aurait* salué Marie une première fois; église grecque catholique sur l'ancienne synagogue; couvent de Clarisses à l'endroit où Notre-Dame *aurait* suivi Jésus chassé de la synagogue; chapelle *Mensa Christi*, sur une table de rocher où le Christ ressuscité *aurait* dîné avec ses apôtres; chapelle de l'atelier de saint Joseph; église paroissiale de l'Annonciation; souterrains grandioses récemment mis à jour par les Dames de Nazareth. Que sais-je encore?

Certes, plusieurs de ces chapelles ont une respectable célébrité, surtout la crypte de l'Annonciation; elles sont loin pourtant de reposer sur de solides identifications.

(1) *Itinerar. Hieros.*, *Antverpiæ*, in-4°, 1519, p. 350.

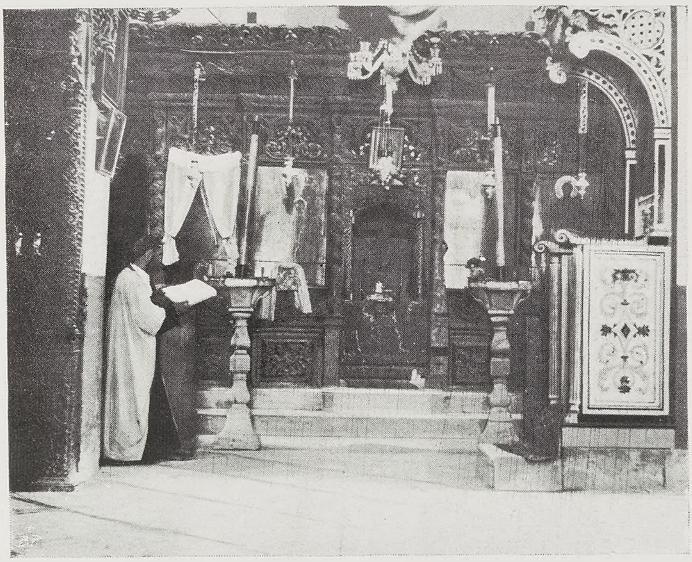
Laissant de côté les sanctuaires que j'appellerais purement *apocryphes*, plusieurs questions se posent.

Certainement, la Sainte Famille vécut à Nazareth et la Vierge y reçut Gabriel; mais quel fut son logis? Grotte, maison, ou les deux conjointement? Eut-elle deux habitations successives? L'atelier fut-il réellement séparé? Qui répondra avec certitude?

Y répondît-on, resterait à *identifier :* chose difficile et peut-être impossible.

Tous les sanctuaires précités ont à leur base la troublante lacune de trois siècles sans documents, et encore des trois premiers siècles du christianisme.

Le premier témoignage est de saint Epiphane, et c'est pour nous apprendre que, jusque vers la mort de Constantin (336), les Juifs, qui avaient fait de la Galilée leur centre religieux, ne permirent à aucun chrétien de bâtir une église et même d'habiter Nazareth et ses environs (1).



ÉGLISE GRECQUE DE SAINT-GABRIEL, A LA SOURCE

Ces farouches Galiléens, que firent-ils, pendant cette longue période, des souvenirs de l'odieux « fils de Joseph »? Lorsqu'enfin le comte Joseph fit revivre le Christ dans son vallon natal, comment put-on identifier irréfragablement ces souvenirs, au sein d'un village hostile, percé de grottes, bouleversé par trois siècles de guerres, inaccessible aux pèlerins, et où l'impureté païenne n'avait pas, comme à Bethléem et au Calvaire, en voulant les effacer, fixé les Lieux Saints?

A supposer que l'identification ait porté juste — ce qu'on ne prouvera jamais, — tout ne serait pas clair, loin de là. Il faudrait déterminer les basiliques byzantines, besogne com-

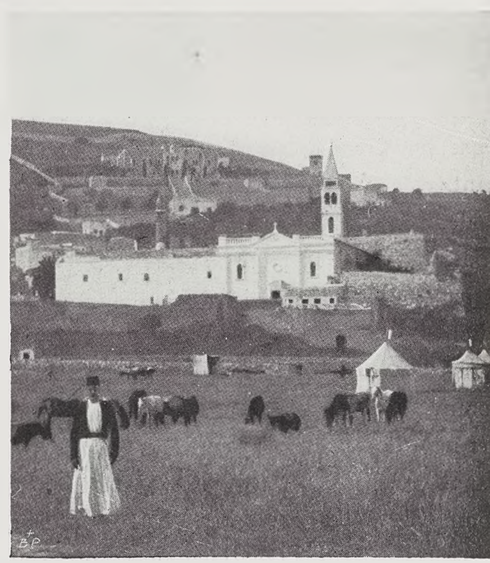
(1) Epiph., *P. G.*, t. XLI, col. 423. Epiphane raconte comment Joseph de Tibériade obtint de Constantin la permission de bâtir des églises dans les villes et bourgades juives de son territoire, et il ajoute, sur le témoignage même du comte Joseph : *Quibus in locis nemo unquam ecclesias ædificare potuerat, quod nullus inter « eos », neque gentilis, neque samaritanus, neque christianus habitaret. Præsertimque Tiberiade, Diocesareæ [quæ et Sephurius dicitur] « Nazarethi », Capharnaumi, ubi diligenter hoc observabant, ut « nemo gentis alterius domicilium illic habeat »*. — On a récemment mis à jour, à Cana, une mosaïque avec inscription hébraïque, œuvre, peut-être, du comte Joseph. (Cl. Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. III, p. 345.)

pliquée certes; car nous ne savons avec certitude ni leur nombre, ni leur vocable, ni leur place respective. Dira-t-on que les Croisés ont recueilli les traditions et précisé l'emplacement des sanctuaires byzantins? Pour l'église de l'Annonciation, c'est très probable; quant au reste, conjecture!



CHAPELLE DE L'ATELIER DE SAINT JOSEPH

Dans la longue tourmente qui va du VII^e^ au XVIII^e^ siècle, parmi tant de ruines et de catastrophes, on voudrait être rassuré contre une erreur de déplacement. D'ailleurs, pendant ces longues années, à Nazareth comme partout en Terre Sainte, une floraison de légendes ont peu à peu envahi et obscurci les véritables souvenirs. Certainement, nos bons Croisés, meilleurs guerriers que critiques, étaient loin de se mettre en garde contre les inventions intéressées de l'indigène, et il faut bien avouer que la plupart des pèlerins n'ont pas songé à faire mieux.



LE QUARTIER DE L'ANNONCIATION EN 1884

Outre que, jusqu'aux Croisades, Nazareth semble relativement oublié, les visiteurs qui, depuis le XII^e^ siècle, se succèdent à la sainte bourgade paraissent plus préoccupés de collationner pieusement les traditions locales que de les juger. Leur lecture nous fait assister à la vague éclosion des nombreux sanctuaires actuels, et ce n'est pas sans labeur qu'on finit par suivre le long des siècles la crypte de l'Annonciation, la moins incertaine de toutes les chapelles (1).

Il y a donc des doutes, mais ces doutes, ne portant que sur des déplacements topographiques, ne doivent pas arrêter notre prière, car, dit le vieux pèlerin Affagart :

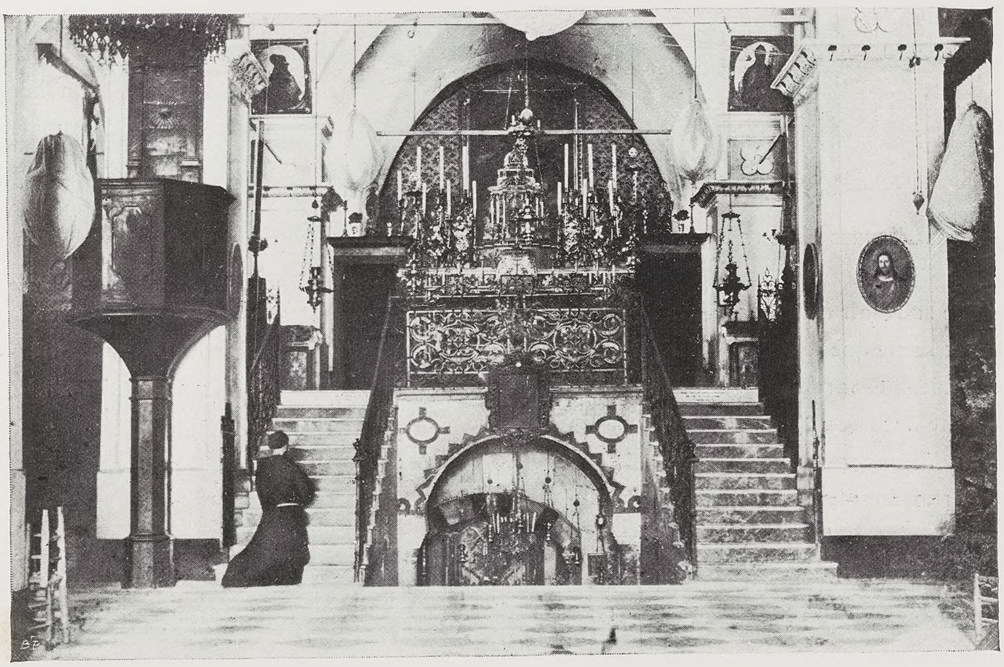
En ceste bien fortunée cité..... estoyt la très sacrée Vierge quant l'ange Gabriel tant révérentement

(1) J'ai été heureux de constater que le récent ouvrage de M. Le Hardy (*Histoire de Nazareth et de ses sanctuaires*, Paris, Lecoffre, 1905) confirme et corrobore ce sentiment.

la salua en disant : *Ave gratia plena!* lui dénonczant, comme par le hault conseil de la court souveraine, estoy eslue entre toutes les femmes pour estre la Mère au Filz de Dieu (1).

Le lendemain, au réveil de l'angélus, nous visitâmes le sanctuaire de l'Annonciation, but, principal des pèlerins. Les Pères Franciscains, vers la grille, enfourchent des montures et vont fêter saint Jacques à Jaffa. Nous serons seuls.

L'air est si frais, si clair; il y a des bruits si gais aux alentours, tant de parfums au cœur que la discussion de la veille me semble un mauvais cauchemar.



ÉGLISE DE L'ANNONCIATION — LE CHŒUR ET LA CRYPTE — ÉTAT ACTUEL

L'église, encastrée dans le couvent clos de murs, est enchâssée comme un joyau sur un tertre rocheux, d'où elle lance sa flèche rouge dans le blanc d'une aube radieuse.

C'est un vaisseau de 21 mètres sur 15, d'orientation Nord-Sud, partagé en trois nefs et

(1) Affagart, *op. cit.*, p. 231. — Ce pèlerin du xvi[e] siècle se permet déjà un doute sur la translation de la Santa Casa : « Telz abuz, dit-il, sont cause de mespriser les autres lieulx de dévotion et donnent occasion aux hérétiques et ennemyz de l'Église de mal parler. » Même remarque faite en 1551 par le P. Boniface de Raguse (*Relation de Terre Sainte*, p. 232), par le Franciscain Suriano qui séjourna longtemps en Orient, et par plusieurs autres pèlerins. D'ailleurs, du xiii[e] au xvi[e] siècle, tous les pèlerins de Nazareth, d'aucuns Italiens et originaires des environs de Lorette, gardent le silence le plus absolu sur le *transfert*. M. Ulysse Chevalier en cite 35. (*Notre-Dame de Lorette*, p. 69. Picard, 1906).

monté sur des piliers carrés. Légèrement vêtue de marbre et d'un jubé en fleurs peintes, toute luisante de lustres et d'or, cette église, rejeton de tant de ruines, s'essaye par ses attitudes décoratives à ne pas trop dégénérer de ses ancêtres.



NAZARÉENNES ALLANT A LA FONTAINE

Entre les deux escaliers du presbyterium, s'ouvre la crypte, lieu présumé de l'Incarnation. J'y descendis par dix-sept marches en marbre blanc. C'est là: un autel faiblement éclairé, le silence, la demi-obscurité, les pèlerins se traînant sur les genoux, se couchant pour baiser l'inscription *Hic Verbum caro factum est*, ces ex-voto où le monde entier est représenté, ces restes d'antiques colonnes : tout saisit l'âme. Les Noëls si doux pourtant de notre enfance ne valent pas les quelques minutes inénarrables où, immobiles, à genoux, on se laisse pénétrer par le souvenir du drame grandiose dans lequel une Vierge cachée réconcilia le ciel et la terre; scène que je vois se réaliser et vivre encore, à travers les lumières et les fleurs, dans ce tableau espagnol où l'ange salue Marie. La grotte est profonde; différentes excavations ont été décorées d'autels, avec vocables et traditions spéciales (1).

J'errai longtemps dans cette petite catacombe, seul, priant, demandant à ces parois nues et silencieuses la réponse au mystère qui étreint l'esprit; invinciblement on regarde la Vierge qui paraît, çà et là, dans les tableaux, comme si elle allait se pencher, souriante, et nous dire :

— Oui, c'est là!



A LA FONTAINE DE LA VIERGE

Non, elle ne dira rien. Peut-être Dieu veut-il laisser à ce Nazareth l'obscurité qui le fit choisir par Celui dont une ligne résume trente ans de vie et qui passa dans ce vallon sans imprimer la trace de ses pieds. Au sortir, le doute vous ressaisit plus brutalement. Le grand soleil, les bruits du présent et la lutte pour s'emparer d'un passé qui

(1) De Vogüé, *Églises de Terre Sainte*, p. 350.

échappe, tout est ardent. De tous côtés, on taille des pierres pour bâtir, on fouille le sol et on lui demande des lettres d'ancienneté.

Cette fièvre fatigue le pèlerin. Venu pour reposer son âme au berceau du Christ, il éprouve le besoin de s'en aller seul, dans le vallon, par les sentiers et sous les arbres, à la saint Bonaventure, rêver aux douces figures qu'il cherche et qu'il n'a point trouvées.

Car ils ont passé là où je passe, Jésus et sa Mère! Je l'entrevois, Notre-Dame, dans le modeste regard de cette jeune femme qui attise un petit feu, devant une grotte transformée en logis. Je la devine à cette fontaine qui porte son nom, où grouille et se dispute une troupe de femmes et où une jeune fille qui attendait, timide et douce, est brutalement repoussée dans une flaque d'eau. Elle aussi, Marie, attendit sans doute son tour.

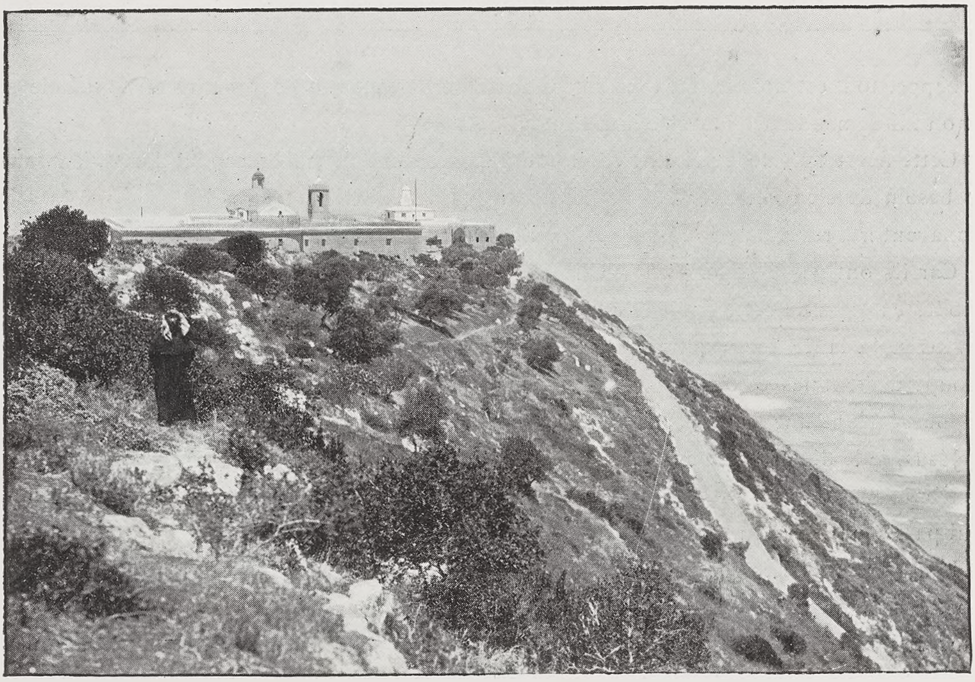
Jésus, je le distingue dans ce groupe d'enfants qui jouent, dans ce pauvret qui ramasse des broutilles et qui s'est précipité pour nous baiser la main ; je l'aime dans ce jeune homme qui passe, portant deux lourdes planches et souriant quand même.

Leurs yeux reflétèrent le même horizon que les miens aujourd'hui ; leurs pieds se sont posés là où je pose les miens ; je respire leur air, leur parfum, je sens leur soleil. Ils ont sans doute pensé à moi, ici, où moi je pense à eux. Plus j'avance, plus il me semble que je m'approche de cette Mère, de ce Frère, et que je vis de leur vie.

..... Vivre de leur vie un peu, un jour, une heure, voilà de quoi embaumer une vie ; voilà ce que j'emporte de ce Nazareth fleuri, où l'esprit souffre et où le cœur pourtant se meurt à dire l'adieu du pèlerin qui part et ne reviendra plus.



NAZARETH — CLOCHER DE L'ANNONCIATION



COUVENT DU CARMEL AU FRONT DU PROMONTOIRE

II. — La Vierge du Mont Carmel.

Nazareth est presque sans horizon; mais on n'a qu'à gravir la colline pour en trouver un superbe. La Sainte Vierge et son Fils y montèrent probablement : Jésus aimait tant les montagnes!

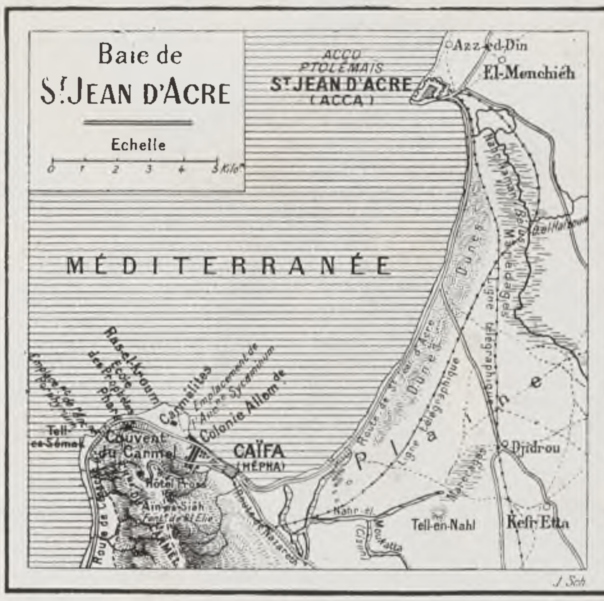
Toute la Galilée s'étalait. Au Nord, émergeaient les crêtes pâles du Liban; au Couchant, une montagne barrait la mer, bloc gigantesque jailli du sol entre la Méditerranée et la plaine d'Esdrelon, autel colossal où l'homme croyait atteindre Dieu plus facilement : le Carmel.

Pour Marie, comme pour tous les Juifs, le Mont Carmel était un lieu sacré, plein de souvenirs doux ou terribles, le théâtre du sanglant conflit de Iahveh et de Baal, où le glaive d'Élie fit rouler au Cison les 850 têtes des servants d'Astarté (1). C'était aussi le

(1) *III Reg.* XVIII. Cette scène épouvante encore l'Orient; elle a valu au prophète Elie la terreur et le respect dont on l'entoure aujourd'hui, non seulement au Carmel, appelé *Djabel-Mar-Élias* (mont Saint-Élie), mais dans les innombrables églises qui lui sont dédiées en Syrie et ailleurs. Les légendes terribles, les tableaux effrayants où on le représente tranchant les têtes avec un yatagan d'une longueur et d'un rouge extraordinaires, entretiennent son culte. Au Mont Carmel, il est beaucoup plus honoré que la Sainte Vierge par les pèlerins

« verger » couvert d'arbres, de villes, d'oiseaux, d'eaux courantes, symbole de la fécondité, de la beauté, le « jardin ou la vigne de Dieu » (1).

L'idolâtrie, hélas ! s'en était emparé. L'homme primitif s'était agenouillé devant cette redoutable silhouette où il voyait le profil d'un Dieu. L'Égyptien tremblait en franchissant le *cap sacré*, le *Rosch Qodshou*, piédestal du Baal-Carmel. Pythagore allait méditer dans le « ἱερόν de cette montagne » sainte entre toutes (2). Un oracle y grondait, et lorsque, en 69, Vespasien marchant contre Jérusalem monta consulter la *voix*, un prêtre mystérieux d'un dieu plus mystérieux encore, sans temple ni statue, lui répondit : « Va, tes desseins seront réalisés. » (3)



Aujourd'hui, sur le Carmel, est un célèbre sanctuaire à la Très Sainte Vierge, desservi par les Pères Carmes, et c'est lui que nous voyons, dans ce beau couvent triomphalement posé en diadème au front du promontoire, à 170 mètres d'altitude, luisant le jour dans la verdure et signalé la nuit par le jet fixe d'un grand phare.

Historiquement parlant (4), ce sanctuaire ne semble remonter qu'à la fin du XII[e] siècle. Avant cette époque, on trouve au Mont Carmel des ermites, une église au prophète Élie, un couvent grec de Sainte-Marguerite ; mais pas trace de chapelle à Marie.

Ce n'est qu'en 1187 qu'un pèlerin nous la signale pour la première fois :

En cele meisme montaigne du Carme est l'abaïe de Sainte-Marguerite, laquelle est de moines

indigènes. Au XVII[e] siècle, Juifs et Sarrasins y venaient encore passer des nuits en prières ; un missionnaire rencontra un musulman qui « tous les jours, du bord de la mer, saluait mille fois la sainte montagne du Carmel..... » (BESSON, *Syrie et Terre Sainte*, p. 442.)

(1) D'après son étymologie. *Cant.* VII, 5 ; *Is.* XXXV, 2. — Le Carmel a 30 kilomètres de long sur 15 de largeur maxima. Il commence près de Sahel'Arrabeh et finit à 22 kilomètres de Saint-Jean d'Acre.

(2) JAMBLIQUE, *De Pythag. vitâ*, (édit. Didot) III, p. 18.

(3) TACITE, *Hist.*, II, 78 ; SUÉTONE, *Vespas.*, V.

(4) Je dis *historiquement*, car je ne veux pas entrer dans l'analyse de certaines traditions légendaires qui feraient de Notre-Dame du Mont-Carmel un très ancien et même le premier sanctuaire du monde.

Griex [Grecs] où il a biau lieu. En cele abaïe a de bones reliques, et, au pendant, est le lieu où saint Hélyes habita; a quel lieu, il a une chapelle en la roche. Emprès de cele abaïe de Sainte-Marguerite, a un moult biau lieu et déliteus où habitent *li hermitain latin* que l'on apele *frères du Carme*, où il a une *petite yglise de Notre-Dame*..... et y a une lieue et demie de l'abaïe des Griex jusques à l'hermitain latin (1).



BERGER DU MONT CARMEL
revêtu de l'*abaïe*, manteau en poils de chèvre ou de chameau.

Qu'étaient ces ermites et quand vinrent-ils?

Il y a *quelques années*, écrit en 1177 le Grec Jean Phocas, un moine prêtre, déjà couronné de cheveux blancs, arriva de la Calabre et s'établit en ce lieu pour obéir à une révélation du prophète Élie. Il y fit, parmi les ruines de l'ancien monastère, un petit mur de clôture, y construisit une tour, y éleva une *petite église*, y réunit environ dix Frères, et maintenant il habite ce saint lieu (2).

Donc « une petite église, bâtie vers la deuxième moitié du XII^{e} siècle par des *hermitain latin*, en l'honneur de Marie, Mère de Dieu », c'est tout l'acte de naissance, mais authentique. Humble berceau, posé dans une gorge solitaire, non loin d'une source en cascade, un couvent l'abrite, une tour le défend, des religieux, aux longs *abaïes* barrés de blanc, le desservent (3); mais peu connu, à peine nommé, pas même dans la nouvelle règle faite exprès pour ces moines.

Aucune lueur ne sort encore de la « petite église ». Les religieux sont appelés « Frères

(1) De Vogüé, *Églises de Terre Sainte*, p. 444.

(2) Phocas, *De locis sanctis*, c. XXXI. Ce moine, non Calabrais, mais Limousin, fut, d'après les historiens carmes, saint Berthold, le premier prieur de l'Ordre du Carmel. Il y a de grandes obscurités sur ce personnage. Amaury, patriarche de Jérusalem (1157-1180), l'avait institué prieur et, probablement, l'avait aidé à s'établir au Carmel. Même, d'après saint Cyrille du Carmel, ce serait lui qui « aurait fait construire ce monastère en l'honneur de Marie, Mère de Dieu, sur cette sainte montagne ». Il mourut vers 1188.

(3) « Lis Friere..... del ordene Notre-Deme dou Carme avec mantaux bérés son venus..... » Cité par le

ermites du Mont-Carmel, « Frères de l'Ermitage du Carmel, Ermites de la Fontaine », « menant, ajoute le cardinal de Vitry, menant la vie solitaire dans de petites cellules comme dans des ruches, où, abeilles du Seigneur, ils composent un miel spirituel d'une douceur exquise. » (1)

Mais, dès 1235, le rayonnement commence; les moines portent le nom de *Frères de l'Ordre de Notre-Dame du Carmel;* douze ans plus tard (1274), Innocent IV écrit aux *Frères de la glorieuse Mère de Dieu et toujours Vierge Marie du Mont-Carmel* (2).

Au contact du sanctuaire, la ruche du Carmel essaime dans le monde. Saint Louis y choisit quelques ermites et leur « achète une place sur Seinne, devers Charenton » (3). L'Europe s'éprend de cet Ordre nouveau. En 1369, l'Ordre de la Vierge compte déjà 19 provinces (4); Notre-Dame elle-même a fixé au front du Carmel le splendide joyau qui fait encore sa gloire : le *scapulaire.*


ENTRÉE DE LA GROTTE DES PROPHÈTES

Tous connaissent la radieuse scène où la Mère de Dieu donna l'habit qui préserve des flammes éternelles. Simon Stock (5), l'heureux dépositaire de ce privilège, avait *peut-être* visité le Carmel. Associant, dans sa pensée, la douce Vierge et la sainte montagne, il les chante désormais sans se lasser, et lorsque, plus que centenaire, il se renverse pour mourir, un dernier chant monte de ses lèvres :

Flos Carmeli, vitis florigera,
Splendor cœli, Virgo puerpera,
Stella Maris (6).

Le sanctuaire grandissait plein de promesses. Mais, qui l'ignore? Toute existence, comme

P. Albert (*Notre-Dame du Mont-Carmel,* p. 76), rapportant un acte de Valenciennes de l'an 1325. — Nous ferons de larges emprunts au livre du P. Albert, tout en déclarant que nous ne saurions le suivre sur tous les points.

(1) De Vit., *Hist.* I, 52. En 1226, Honorius III n'appelle encore les religieux que *Frères ermites du Mont-Carmel* (*Epist.* an x). En 1230, Grégoire IX : *Frères de l'Ermitage du Mont-Carmel.* L'église de Notre-Dame n'est pas encore signalée en 1208 par Willibrand (*Itinér.*).

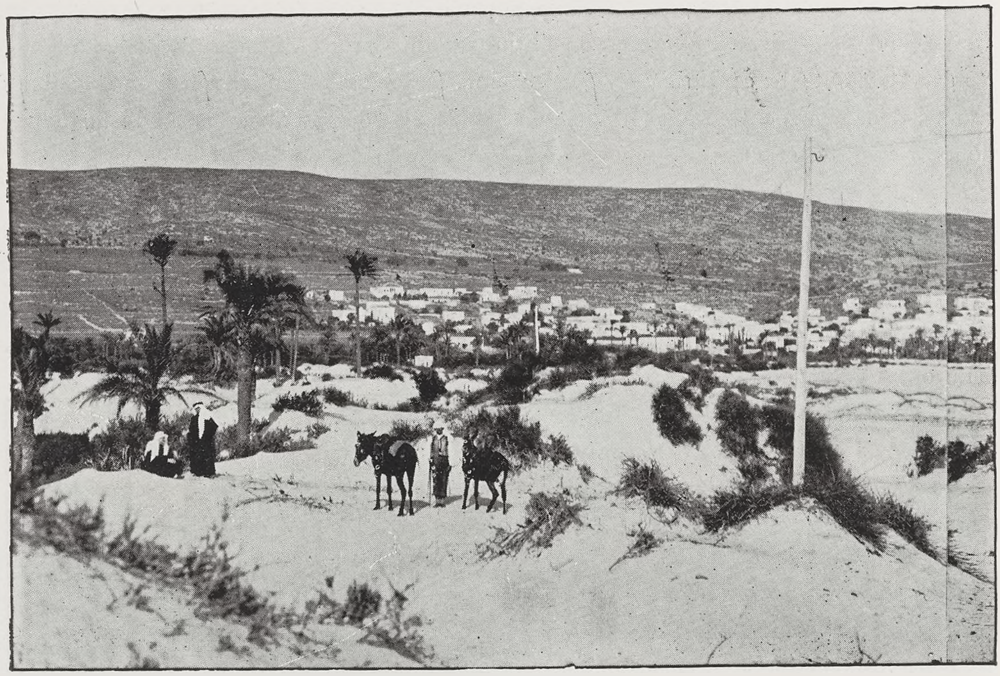
(2) *Epist. an.* V.

(3) Joinville, *Histoire de saint Louis*, n° 381. Il n'est cependant pas prouvé que saint Louis a visité le Mont-Carmel.

(4) P. Albert, *op. cit.*, p. 111.

(5) Élu prieur général vers 1245.

(6) Lezana, *Maria patrona*, cap. v, p. 75; R. P. Daniel a Virgine, *Spec. Carmel,* part. III, 518, n° 2077. Le Saint mourut le 16 mai 1265.



PANORAMA DE CAIFFA

tout rosaire, se compose de trois sortes de mystères : les Joyeux, les Douloureux et, parfois seulement, les Glorieux. Pour Notre-Dame du Mont-Carmel, les Douloureux sonnèrent vite

Déjà, en 1238, les Sarrasins s'étaient rués sur le couvent, avaient massacré tous les religieux et semé leurs cadavres dans la vallée qui s'appelle encore aujourd'hui la *Vallée des Martyrs* (1).

Cependant l'agonie véritable commença en 1291. Au mois de mai, Acre, dernier boulevard des Croisés, battue par des flots de Sarrasins, croule ; 30 000 chrétiens sont égorgés ou réduits en esclavage. Une bande de massacreurs gravit le Carmel, trouve les religieux chantant, à l'église, le *Salve Regina*, les immole et brûle le monastère. L'Ordre du Carmel n'existait plus en Terre Sainte..... Il avait expiré dans un cantique à la Vierge (2).

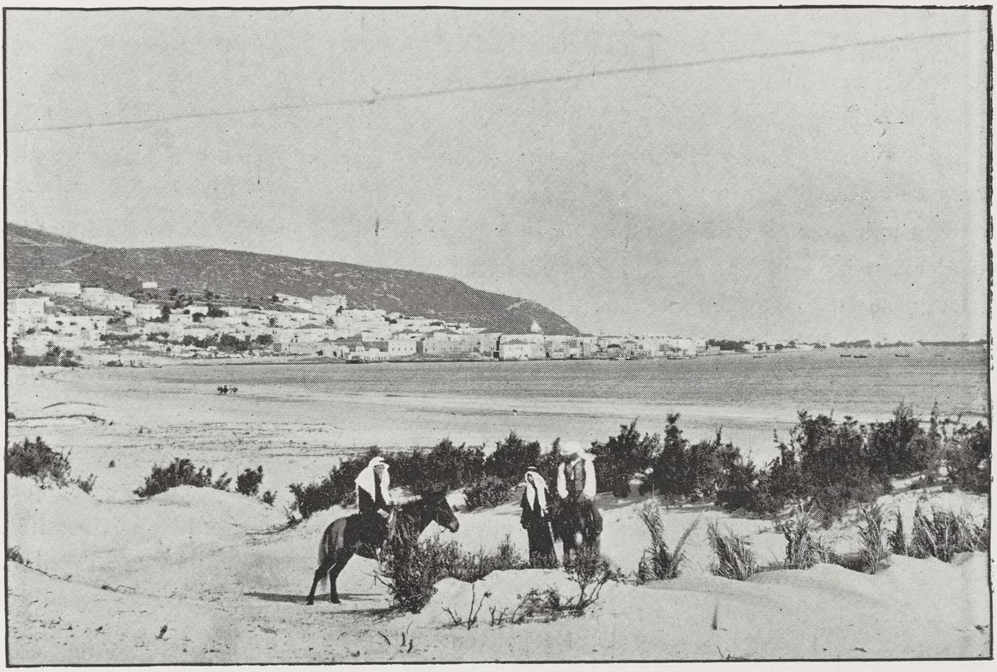
La tombe resta fermée trois siècles.

Mais la pensée des Carmes ne quittait pas la Sainte Montagne. Dès l'aube du XVII^e siècle,

---

(1) ALBERT, p. 99. En 1283, par un traité passé avec les Francs de Saint-Jean d'Acre, les musulmans s'engagent à respecter sur le mont Carmel le « monastère de *Saïadj* (?) et le monastère de Saint-Élie ». (QUATREMÈRE, *Hist. des sultans mamelouks,* t. II. Append., p. 227.)

(2) DE SANVICO, *Chronic.*, VIII. Le monastère de Sainte-Marguerite subsista quelque temps encore.



AU PIED DU MONT CARMEL

une lutte exceptionnellement belle s'engage, là-haut, entre les musulmans qui gardent la sainte colline et les religieux qui veulent ressaisir le berceau de leur Père : ce sont les petites Croisades du Carmel.

De son couvent de Gênes, surnommé *le Pigeonnier*, un Carme navarrais, le P. Prosper du Saint-Esprit, se disait en lui-même : « Qui sait s'il ne sortira pas, un jour, de ce *pigeonnier*, une colombe qui ira faire son nid sur le Carmel ! » Ce fut lui.

Après avoir missionné trois ans en Perse, il part pour le Carmel en 1631, pénètre sous la tente du redoutable Torbey, l'émir bédouin de la région, obtient son consentement et, le 29 novembre, célèbre la Messe sur la montagne (1).

N'ayant pu racheter aux Turcs l'ancien couvent de la *Vallée des Martyrs*, il se porte vers la pointe du cap et s'enfonce dans une grotte aux parois couvertes d'inscriptions rappelant le séjour d'Elie (2). Là, il élève un autel et y place une copie de l'Image de Sainte-Marie-Majeure (3). Un santon musulman, pèlerin coutumier de cette grotte, arrive. Fou de rage

---

(1) Albert, p. 128-133.

(2) Ce lieu, appelé encore aujourd'hui *École des prophètes*, est une chambre, dans le roc, de 14 mètres de long sur 8 de large et 6 de haut.

(3) Le cardinal Barberini l'aurait fait exécuter spécialement pour le Carmel.

en voyant la Vierge et une veilleuse devant, il sort, ameute le voisinage et court auprès de Torbey. Le Bédouin et son entourage répondent :

— C'est l'image de Mariam ; elle est fort bien en ce lieu.....

Notre santon vole à Constantinople, soulève les croyants, aiguillonne le Grand Seigneur ; un ordre est envoyé au pacha de Damas, et voici que cinquante cavaliers partent, fouillent toute la montagne, sous la conduite de santons et de derviches, mais ne trouvent pas les religieux, qui, avertis par Torbey, s'étaient cachés.

La grotte fut changée en mosquée ; elle l'est encore.

Désespérés, le P. Prosper et ses compagnons regagnaient l'Europe, mais, à Malte, l'Enfant Jésus apparaît au fugitif, et, s'appuyant sur son bras droit :



LA MONTÉE DU CARMEL

— Quoi ! tu nous abandonnes? lui dit l'Enfant-Dieu.

Le Carme fut bouleversé, et, comme dit la chronique, « son cœur s'écoula par ses yeux ». Il repart aussitôt, résolu à tout ; il obtient un firman et arrive au pied du Carmel en 1636.

Ne pouvant reprendre sa grotte, il s'élève à trois cents pas plus haut, gagne une grande caverne carrée qui s'ouvre à pic sur la falaise et y relève l'autel de Marie. (1)

De nouveau on s'ameute, mais le roi qui venait de consacrer la France à la Vierge, Louis XIII, intervient ; l'ermitage arbore le drapeau blanc fleurdelysé. Sous ce palladium, bientôt appelé par l'indigène *bannière de Marie*, le sanctuaire est restauré et Louis XIV le fait saluer par le canon de ses corvettes qui croisent devant le Carmel.

En 1761, nouvel orage. Le gouverneur métouali d'Acre, le fameux Daher-el-Omar (2), se met en guerre avec quelques cheikhs du Carmel ; ses bandes saccagent le couvent et vont en vendre les dépouilles au marché de Saint-Jean d'Acre (3).

Des commerçants français les rachètent en partie et les restituent à la Vierge. Puis,

(1) Le P. Nau, passant au Carmel, le 31 décembre 1667, écrit : « J'eus le bien de dire la Sainte Messe dans cette chapelle de bénédiction où la Sainte Vierge est mesme honorée des Mahométans. La femme de l'Emir y vient prier pour son fils malade. Les Pères Carmes ont beaucoup à souffrir, car, outre 250 écus qu'ils payent tous les ans à l'Emir, il ont été furieusement attaqués par des incursions de voleurs arabes. » (Nau, *Voyage de la Terre Sainte*, édit. 1702, p. 645.)

(2) Sorte de Bédouin nomade d'une tribu campée dans la vallée du Jourdain ; par son courage et son habileté, il se créa une grande puissance, tint la Porte en échec pendant quelques années. Il succomba en 1775.

(3) Albert, p. 157. Avant cet orage de 1761, beaucoup d'alertes mettent le Carmel en perpétuel qui-vive ; les Carmes en vinrent à bâtir à Saint-Jean d'Acre un petit hospice où ils se retirent *lorsque l'émir, ou prince des Arabes de la montagne, les oblige à quitter le Carmel, par exemple en 1695*. (Cf. Ant. Morison, *Relat. hist. d'un voyage*, l. Ier, ch. 25.)

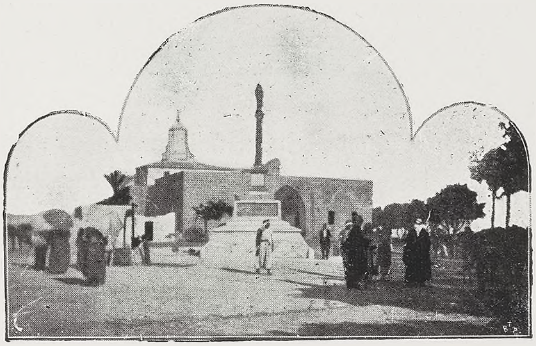
tandis qu'un missionnaire carme de passage (1) essaye, avec l'aide d'un chrétien, de relever les ruines, l'Ordre du Carmel s'émeut, et, le 22 octobre 1762, le P. Philippe de Saint-Jean débarque. Il trouve l'autel de Marie intact, les six chandeliers, les quatre bouquets, et, tout joyeux, s'établit dans l'ermitage (2). Mais les santons de la grotte d'en bas *(el-Khodr)* s'agitent : de là-haut, les regards *frangis* plongent dans la cour de la mosquée, des pierres roulent, les pèlerins musulmans sont gênés. En vain accourt (1765) le Fr. Jean-Baptiste de Saint-Alexis pour aider le P. Philippe; en vain ce Père lui-même s'embarque pour Constantinople et revient avec un firman :



MESSE AU MONUMENT DES SOLDATS FRANÇAIS

Quitte ce lieu, lui écrit Daher, et bâtis où il te plaira sur le Carmel; démolis ton couvent, sinon je le démolirai moi-même.

Les religieux démolirent et se transportèrent plus haut. En dépit de difficultés incroyables, on recommence une bâtisse; la première pierre est posée, portant le nom de Louis XV, *protecteur spécial du couvent*, et, le 16 juillet 1768, on bénit la nouvelle église (3).



LE PHARE ET L'ANCIENNE VILLA D'ABDALLAH-PACHA

C'était précaire : quatre à cinq cellules avec une chapelle. Un mémoire de 1768 l'appelle « un hermitage habité par un ou deux religieux très secourables aux bâtiments français qui mouillent à Caïpha et dont les équipages vont entendre la Messe au Carmel. Cet hermitage vit de quelques offrandes des pèlerins, parmi lesquels on voit des femmes turques; mais il est exposé à être pillé par les Arabes. »

A peine ressuscité, le sanctuaire est assailli de nouvelles tribulations : pauvreté, calom-

(1) Le P. Prosper de Saint-Corneille; il arrivait de Bassorah.
(2) ALBERT, p. 158.
(3) ALBERT, p. 164.

nies, menaces. Le Fr. Jean-Baptiste de Saint-Alexis descend du Carmel, va tendre la main en France, en Autriche, en Espagne, et, plus tard, en Egypte. A son retour (1772), le P. Philippe, âgé de trente-sept ans seulement, mais vieilli par la souffrance, expire entre ses bras.

Le Frère apportait un firman :

Je veux, disait le sultan au pacha de Damas, que les religieux du Carmel, placés sous la protection du roi de France, ne soient ni inquiétés ni molestés; conformez-vous à cet ordre sacré. Avez-vous compris (1)?

En Turquie, on comprend toujours à demi. Trente ans après, les colonnes de Bonaparte apparaissaient vers le Sud et bloquaient Saint-Jean d'Acre ; mais la fanatique guerrière résista à soixante jours de siège, à huit assauts furieux, et Bonaparte dut se replier vers Jaffa. Derrière lui, hélas ! outre les morts, restaient 2 000 blessés ou malades gisant sur des grabats dans le couvent du Carmel, transformé en ambulance. Les janissaires de *Djezzar*, aussi féroces que leur maître, montent, égorgent ces malheureux sans défense, se jouent de leurs cadavres, chassent les religieux et saccagent le monastère (2).



FR. JEAN-BAPTISTE, LE RESTAURATEUR DU MONASTÈRE DU CARMEL AU XIX[e] SIÈCLE

Quelques années plus tard, en 1821, le pacha Abdallah faisait sauter les dernières assises du couvent et s'en bâtissait une villa sur la pointe du cap (3).

Tout semblait bien fini; mais tout allait commencer. Voici que, en 1816, un humble Frère, Jean-Baptiste de Frascati, tête énergique et intelligente, entre en ligne pour une nouvelle croisade, la plus extraordinaire de toutes et la victorieuse enfin (4).

Onze fois il traverse la mer, onze fois il remonte au Carmel. Ce furent trente ans

(1) Albert, p. 169-172. Le firman est daté de 1769.

(2) Aujourd'hui, dans le jardin du Carmel, une petite pyramide signale la tombe de nos pauvres soldats; après le massacre, un Frère Carme remonta sur la colline, recueillit les cadavres et les ensevelit; un Allemand leur fit élever un modeste monument. En 1874, un capitaine de vaisseau, le baron Grivel, fit forger par ses mécaniciens une croix de fer de $1^{m},80$, qui fut posée par un détachement de marins sur la pyramide. C'est devant cette croix que, chaque année, le grand Pèlerinage populaire français assiste à une Messe de *Requiem*.

(3) Cette villa, propriété des Carmes, sert aujourd'hui d'hospice aux pèlerins indigènes. C'est là qu'est le phare.

(4) Sur cette dernière restauration, voir Albert, p. 189-204, et Appendice, p. 223; Mislin, *Saints Lieux*, t. II, p. 58, et le *Manuscrit inédit* du Fr. Jean-Baptiste.

d'incalculables labeurs. Comment ce modeste quêteur, aidé plus tard par le Fr. Charles, s'y prit-il? Mais il révolutionna l'Europe.

On croit rêver en voyant, sur les listes de souscription des deux Frères, les noms pêle-mêle de l'empereur d'Autriche, de Louis-Philippe, de la reine d'Angleterre, du roi de Prusse, de Rothschild, du primat de Hongrie, de l'archevêque de Paris, de Rechid-Pacha.

En France, le vent était à la Vierge du Carmel.

Pour elle, les poètes faisaient des vers, les romanciers des réclames, les compositeurs des morceaux; pour elle, les dames brodaient, Lacordaire prêchait; pour elle, on vit un ministre déchu aller solliciter un ministre au pouvoir. Le prince de Craon lègue son cœur



PÈLERINS INDIGÈNES AU CARMEL

au Carmel (1). Toute la belle France d'alors est là, sur ces carnets, frémissante et parlante : Berryer, Nodier, l'abbé Desgenettes, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Eugène Boré, Montalembert.

Je recommande, écrivait A. Dumas, les dignes moines qui viennent du Carmel nous rappeler deux noms malheureusement trop oubliés de nos jours : celui de Jésus-Christ et celui de Louis IX.

Le 1er juillet 1844, dans la salle de l'Odéon, une immense loterie fut organisée et un concert improvisé en faveur de l'œuvre du Carmel.

— C'est un délire, disaient les calmes.

C'était, de fait, quelque chose d'inouï. Mais l'enthousiasme fut au comble, lorsque le

(1) Effectivement, son fils l'y porta en 1864.

rideau se leva et laissa voir le Fr. Charles présenté par le président, M. le comte de Fernig; alors, au milieu des applaudissements, une cantate d'Émile Deschamps fut enlevée, en chœur, par tous les artistes. Voici la première strophe :

Nos paladins et notre armée,
Sous Bonaparte et Godefroy,
Ont, des palmes de l'Idumée,
Couronné la France et le roi.
Beaucoup, par le sabre et la bombe,
Sont morts d'un trépas immortel;
Et qui les dota d'une tombe?
Notre-Dame du Mont Carmel.

De ce bel enthousiasme sortit le monastère actuel du Carmel, le plus beau de Terre Sainte. En 1827, Charles X faisait saluer la pose de la première pierre par l'artillerie d'une corvette embossée devant le cap; on n'aurait pas mieux fait pour le baptême d'un fort. Tout était terminé en 1853. Rome avait enrichi le sanctuaire à sa façon : titre et droits de « basilique mineure, indulgences de la basilique de Latran » (1).

Le trône était donc conquis; la reine pouvait venir. Elle sortit, majestueuse et douce, d'un atelier de Gênes, de la main du célèbre sculpteur J.-B. Caraventa. On la revêtit de draperies à la mode italienne, et, portée par le Fr. Jean-Baptiste, l'héroïque restaurateur de son sanctuaire, Notre-Dame commença, le long de la Méditerranée, le plus étrange et le plus étonnant pèlerinage de ce siècle; avant Lourdes, jamais plus éblouissante radiation de miracles. Elle aussi, en s'acheminant vers le Carmel, elle entrait de divine façon dans l'enthousiasme universel.

Le 4 janvier 1821, elle touche Malte, où elle excite brusquement une incroyable dévotion. Le 18 mars, elle arrive à Constantinople, sauve les catholiques d'un incendie et d'un massacre préparés sous main par les schismatiques, guérit subitement un riche Arménien qui lui attache une étoile d'or avec diamants.

Revenue sur ses pas (2), on l'expose à Toulon dans l'hôpital militaire. Là elle guérit un aveugle, sauve plusieurs moribonds, convertit un pauvre artilleur, farouche révolutionnaire qui avait brisé plusieurs statues de saints et découronné une Madone; bref, enthousiasme tellement la ville, que, le 16 juillet, Toulon se pavoise, se couvre de fleurs et organise, en son honneur, une splendide procession (3).

Marseille reçoit la statue, lui fait une brillante ovation et l'accompagne au bateau. Naples est tellement inondé de miracles, que le cardinal-archevêque se hâte de nommer une Com-

(1) Albert, p. 203.
(2) A cause du pacha Abdallah qui occupait le Carmel.
(3) Cf. sur ce voyage admirable, la relation manuscrite du Fr. Jean-Baptiste (Albert, p. 206-217).

mission pour les faire constater et enregistrer. C'est là qu'un Napolitain, subitement guéri, plaça sur la Vierge et l'Enfant Jésus les deux couronnes en argent fin d'un très beau travail, avec pierreries, que l'on voit encore.

A Gaëte, où la Vierge arrive sur un navire démâté, ruiné, mais sauvé par elle du naufrage, toute la population se porte à sa rencontre et fait exposer la statue sur le pont; alors



COUVENT DU MONT CARMEL, VU DE L'OUEST

on tombe à genoux; les dames lui jettent leurs bijoux, diamants, anneaux, pendants d'oreilles; le Chapitre de la cathédrale arrive en grand apparat.

A Cività-Vecchia, à Rome, même pluie de miracles. Pie VII se fait apporter la statue, la garde huit jours dans son oratoire privé, la bénit de sa main, et, le 4 mars 1823, la fait couronner solennellement par Mgr Menocchio.

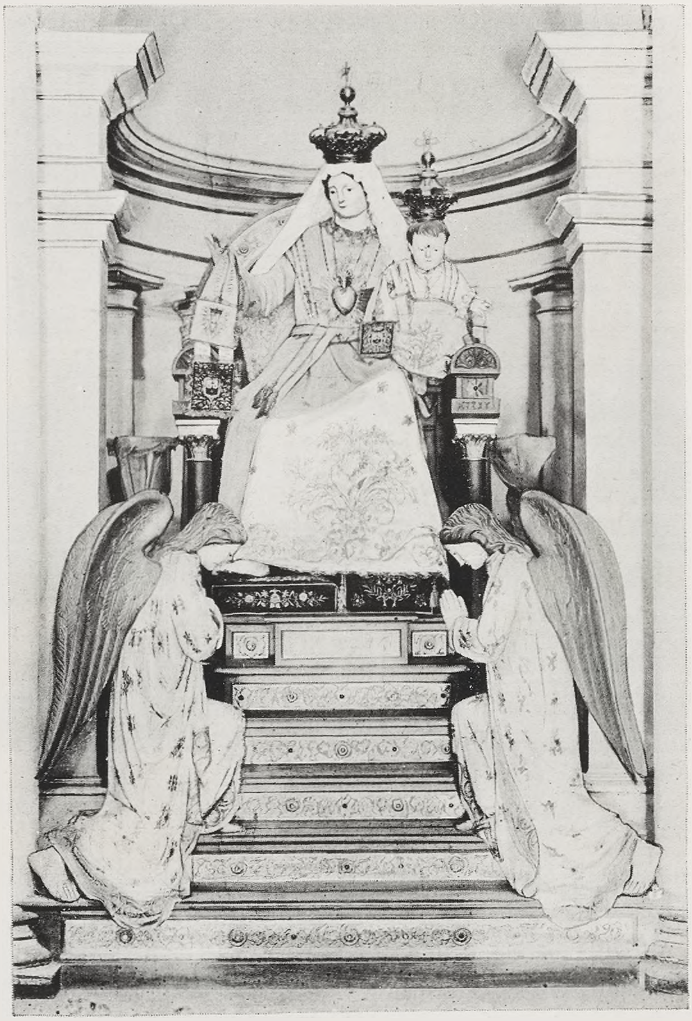
Elle resta douze ans à Rome, attendant que le Carmel fût prêt. Puis, en 1835, elle repart, traverse Pise en triomphe et, jetant les merveilles, aborde à Saïda en Syrie, où son premier miracle rend la vue à l'enfant d'une pauvre musulmane qui l'implorait. Enfin, le 12 juin 1836, elle arrive au Carmel, où, sur un trône d'honneur, face à la mer, est installée « la grande Miraculeuse », comme on l'appelait et comme on l'appelle encore.

On ne pouvait plus crânement enlever un assaut; Notre-Dame restait maîtresse du champ

de bataille. Ses ennemis définitivement rejetés au bas du Carmel, elle se barricadait au sein d'une forteresse; car c'est une vraie forteresse que le couvent actuel.

Lourde masse rectangulaire de 60 mètres sur 32, murs épais, sans ouverture au rez de-chaussée, barrée de fer aux fenêtres du premier étage, surveillée par de redoutables chiens, et, au coin, une longue hampe où montent souvent les trois couleurs de France.

On pourrait y soutenir un siège, écrit le maréchal Marmont, et, pour peu que l'on voulût résister, il serait imprenable pour des gens qui l'attaqueraient sans canon de gros calibre. Les portes sont revêtues de fer, défendues par un flanquement et des feux de protection; des meurtrières et des créneaux sont ouverts dans toutes les directions, et la terrasse est défilée des hauteurs qui la dominent.



STATUE DE NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

Au milieu, enchâssé dans cette lourde gaîne de pierre, gonflé en coupole, est le sanctuaire, le trésor, la Vierge.

Les yeux pleins encore de la sévère forteresse, éblouie de soleil, on est délicieusement surpris de trouver, à l'intérieur, cette perle de grâce, de fraîcheur et de propreté. C'est une chapelle à plan trèflé, presque en quatre-feuilles, petite, mais richement vêtue, toute sonnante de marbre et bien pieuse dans sa lumière quasi-bleue.

La grotte du prophète Élie s'ouvre dans le sol, béante (1) : des deux côtés s'élancent deux escaliers en marbre blanc qui vont gracieusement se rejoindre sur une esplanade devant l'autel, en face de la grande statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, la Pèlerine thaumaturge.

Quoique de figure un peu vulgaire, rien de plus triomphal que cette Princesse, de taille naturelle, assise sur un trône, engoncée à l'italienne dans les broderies, bijoux et vêtements d'argent ; d'une main, elle tient Jésus ; de l'autre, elle élève un sceptre ; c'est Notre-Dame de France *assise*.

On ne pouvait mieux représenter la Reine conquérante et terrible, montée ici de vive force.

Nous passâmes une journée au Carmel.

Le Supérieur, un joyeux et franc Espagnol, nous conduisit partout, comme un général sur un champ de bataille, signalant les positions conquises pas à pas et revivifiant un glorieux passé : ici, la villa d'Abdallah transformée en hospice et surmontée d'un phare ; devant, une Vierge sur colonne de bronze, don du Chili ; plus bas, la caverne des santons, terne, silencieuse, vaincue ; plus loin, vers le Sud, la fontaine d'Élie, la Vallée des martyrs ; du côté de Caïffa, une route blanche perçant un bois de chênes pour venir au couvent ; au bas, un grand monastère de Carmélites bâti en 1892. Tout raconte une belle victoire.



UN DÉBARQUEMENT A CAÏFFA

Le soir, je tournai le promontoire, magnifique éperon de navire dirigé vers le Nord-Ouest ; je traversai la colonie allemande, prenant le frais en famille, puis la petite Caïffa. La gloire du Carmel flottait toujours dans mon esprit ; au moment où, sans bruit, sur le sable doux de la grève, notre char à bancs glissait vers Saint-Jean-d'Acre, le globe solaire, à demi des-

(1) C'est une grotte demi-circulaire de cinq pas de large ; on y descend par cinq marches. On y voit beaucoup d'ex-voto ; elle est très fréquentée par les indigènes, chrétiens ou infidèles.

cendu sous la nappe bleue, radiait dans le grand ciel en éventail de feu ; la pointe du Carmel s'avança et contre ce fond d'or découpa ses contours, tandis que la vieille Acre, si longtemps haineuse pour le Carmel, pâlissait mélancoliquement. Image des deux forteresses ! La nature a de ces langages qu'on n'oublie jamais.

La nuit, tout rentra dans un noir profond ; seul, le phare du Carmel rayonnait, et, devant cette fleur de lumière s'étalant calme et fine sur les mers, je songeai à l'illustre vieillard du Saint-Scapulaire, entrevoyant le ciel, et modulant dans l'extase :

Flos Carmeli..... Splendor cœli.....
Stella Maris !



SUR LA GRÈVE VERS SAINT-JEAN-D'ACRE



SAINT-JEAN D'ACRE VU DU SUD

III. — Le Liban et Sainte-Marie de Tyr.

Saint-Jean d'Acre est une ville très originale.

Les nombreuses batailles qu'elle vit et les sièges qu'elle soutint lui ont laissé un aspect de guerrière fanatique. Pleine de soldats, enserrée en de lourds remparts qui rappellent les fortifications de Paris, elle défend de bâtir hors de ses murs, sur une zone de 2 kilomètres. Chaque soir et tous les vendredis, à l'heure de la prière, ses portes se ferment, car une vieille prédiction annonce que la cité tombera aux mains des ennemis, un vendredi à midi, pendant que les croyants seront à la prière. Au temps des Croisades, elle fut, durant un siècle, la capitale du royaume latin et posséda de nombreux édifices chrétiens, parmi lesquels l'église de Notre-Dame de la Place et l'hôpital de Sainte-Marie. C'est en songeant à ces églises qu'un poète musulman, chantant la ruine d'Acre, en 1291, s'écriait :

O images qui orniez les églises, la main du temps s'est jouée de vous, vous devant lesquelles se prosternaient des chevaliers orgueilleux et de fiers capitaines (1).

(1) Quatremère, *Histoire des sultans mamelouks*, t. II, année 1291.

Avant le jour, nous franchissons les remparts, prenons le rivage et nous hâtons vers la grande Tyr, car le soleil viendra tôt. La plage est bien monotone et désolée : çà et là, un arbre malade, un village misérable, un torrent desséché, des hommes à mine suspecte, et la grande plainte roulante de la mer.

Après trois heures de marche, un contrefort rocheux nous barre le passage ; c'est le *Ras-en-Nakoura*, la fameuse Échelle de Tyr.

Lieu superbement nommé !

Une suite d'escaliers taillés à vif escaladent ce rempart de chaux éblouissante. Toute l'antiquité a passé là et tous les anciens historiens signalent ce talus qui limitait deux terres bien différentes : la Terre Sainte et le territoire tyrien.



SUR LES REMPARTS DE SAINT-JEAN D'ACRE

Du sommet, le spectacle est féerique.

Derrière nous, la baie de Caïffa où plonge, en proue de marbre, Acre la blanche, tandis que le Carmel d'un geste net barre l'horizon.

Vers le Nord-Est, l'œil voit se lever le Liban, encore bien pâle, bien couché, bien évanoui dans l'éblouissement poudreux du matin ; mais c'est le Liban secouant les langes d'or de quelques cirrus criblés de soleil et se baignant dans le bleu de son incomparable mer.

Salut à la montagne de Marie !

Car la plus chaste gloire du Liban n'est pas son histoire, les villes fameuses de son rivage, ses anciens temples, ses cèdres ; elle est dans ce mot d'Isaïe que la tradition applique à la Vierge : La gloire du Liban lui a été donnée avec la beauté du Carmel, *Gloria Libani data est ei et decor Carmeli* (1).

On a souvent parlé des luttes mystérieuses et désespérées du génie pour fixer sur la toile ou dans la pierre l'idéal de la Vierge, flottant, insaisissable, au fond d'une contemplation

(1) « Liban signifie *blancheur*, écrit saint Jérôme, et c'est avec justesse que Marie lui est comparée, puisque ses vertus lui ont donné une blancheur plus éclatante que la neige. » (*In Cant.* IV, 3.) « Marie, c'est la montagne de Dieu figurée par le Liban, de laquelle a été taillée la pierre angulaire du Christ. » (MATH. CANTACUZÈNE, *In Cant.* III, 9.)

solitaire. On a vu ce génie choisir, parmi les beautés virginales d'ici-bas, le geste, la nuance, le maintien le plus immatériel, le plus immaculé, pour l'appliquer à l'idéal entrevu.

Or, le Liban, lui aussi, dans sa jeunesse antique, passa devant le regard des prophètes d'Israël, ces grands peintres de choses divines. Entrevoyant la Vierge future, Mère du Messie, et cherchant autour d'eux les plus belles couleurs, les plus douces lignes pour préciser leur vision, ils ont nommé le Liban, ses cimes, sa verdure, sa beauté. Car, sous le Liban impur et idolâtre, enfant de l'homme et objet des malédictions des prophètes, il y avait le beau Liban, le Liban œuvre de la nature, œuvre de Dieu (1). Ses neiges, ses parfums, sa fourrure de cèdre, son altitude la plus considérable de toute, la Syrie, sa fertilité, son commerce, ses eaux, en faisaient pour l'Israélite une sorte de terre fortunée et le plus beau pays de l'univers. Il savait que Moïse avait désiré contempler le Liban. D'ailleurs, à Jérusalem affluaient « la gloire du Liban », ses bois, son encens, ses bestiaux pour les sacrifices. Disons qu'à cette époque le Liban n'avait point la nudité aride d'aujourd'hui; c'était la jeunesse fraîche, les sommets ombragés, la région pleine de grâce et de beauté,





UNE PLACE DE SAINT-JEAN D'ACRE
FUNÉRAILLES D'UN PETIT MUSULMAN

(1) Ces deux Liban sont nettement marqués dans la tradition : « Il y a deux Liban, dit saint Grégoire de Nysse, le Liban *réprouvé* qui n'est que malice, le Liban *élu*, auquel est comparée la beauté de l'Epouse. » (GREGOR. NYSS. *In Cant.* Hom. XIV.) « Il y a, ajoute un autre écrivain, il y a un Liban *vénérable et saint* dont le psalmiste David écrit : *Justus ut cedrus Libani multiplicabitur;* il y a aussi un Liban *répudié* dont David souhaite de voir briser les cèdres. » (MICHEL, PSELLOS *in Cant.*) — Le premier Liban, le *réprouvé*, c'était l'idolâtrie grossière et opiniâtre qui couvrait cette montagne et dont les licencieuses abominations gagnaient Israël, en dépit des foudres de Jéhovah. (Voir plus loin, livre IV, *Terre d'Adonis*).

dont saint Jérôme lui-même disait : « Qu'y a-t-il de plus élevé, de plus boisé, de plus fourré que le Liban! » (1)

L'Église a recueilli dans sa liturgie les textes des Voyants d'Israël; elle en a composé l'office de la Vierge, et aujourd'hui chaque prêtre qui, dans le monde entier, veut louer Notre-Dame, doit chanter le Liban :



RÉCEPTION AU LIBAN — LE CAFÉ

Viens du Liban, ma toute aimée, je te couronnerai.
J'ai été exaltée comme le cèdre sur le Liban.
Ma bien-aimée est pure comme la neige du Liban.
L'odeur de sa robe, c'est l'odeur du Liban (2).

Et c'est ainsi que j'aime à deviner, au-dessus de ce Liban ébloui de soleil, le profil virginal si délicatement tracé par Lamennais :

Telle qu'une fleur aérienne, elle flotte au milieu d'une limpide lumière qui semble en la révélant la voiler encore. Un parfum exquis d'innocence s'exhale d'elle et l'enveloppe comme d'un vêtement (3).

Les Libanais sont naturellement très fiers de cette prérogative, et cette vision de Marie rend leur montagne plus belle et plus aimée; un de leurs poètes s'écrie dans son enthousiasme :

O Liban, ton asile béatifie nos âmes.

O cher Liban, il suffit d'un matin passé sur tes collines pour m'écrier vers Dieu : Seigneur, conserve l'alliance entre Toi et le Liban!

O montagne de Dieu, réveille-toi! Appelle à ton secours ta puissante Reine.

Oui, ô Mariam, salut! Et que mon *salam* vole comme l'éclair dans la nuit sillonnant de tous côtés les nues (4).

Nous franchissons un autre promontoire, le Ras-Abyad (cap blanc), sorte de corniche suspendue au-dessus des flots, et voici la plaine de Tyr. C'est une lisière jaunâtre de 20-kilo-

---

(1) S. Jérome, *In Zach.* ii, 11. *Libanus frondosa cacumina turget* Rufus Avienus, v[e] siècle, *Phœnice, Libano monti acclivis, regio plena gratiarum et venustatis*, Amm. Marcellin.

(2) Le Liban est mentionné plus de soixante fois dans l'Ancien Testament, pas une fois dans le Nouveau. *Cant.* iv, 8, 11. — *Eccl.* xxiv, 17. — *Jerem.* xxii, 23; xviii, 14, etc.

(3) *Esquisse d'une philosophie*, t. III, p. 223.

(4) M[gr] Germanos Farhat, évêque maronite d'Alep (1670-1732). Il a écrit beaucoup de poésies, où Notre-Dame a une très large part; nous le citerons quelquefois.

mètres de long, fondue, au gros soleil de midi, sous une nappe d'air enflammé. Pendant plusieurs heures, nos montures se traînent sur la grève, les jambes rafraîchies par le va-et-vient des vagues.

Enfin nos yeux mi-clos distinguent, au bout d'une pointe, dans la mer, comme les reflets métalliques d'une roche de mica. Ce sont les terrasses de Sour, le rejeton appauvri de la fameuse Tyr.

Tyr, grande métropole phénicienne, cœur où se concentra et d'où reflua toute la vie antique! En la voyant, il se fait dans l'esprit des réveils étranges; la plage terne se repeuple soudain de foules tumultueuses, Egyptiens, Assyriens, Grecs, Phéniciens, roulant comme des vagues vers la superbe Tyr.

Parmi ces multitudes. une figure se précise vite, impose silence à tout le reste, figure du Visiteur qui a immortalisé ces lieux d'un reflet de sa divinité.

Un jour, en effet, après ces cohues porteuses de volupté ou de mort, apparut un homme, porteur de bénédiction et d'amour. Le calme et modeste appareil qui entoure sa marche révèle une pensée jusque-là inconnue.

Une douzaine de Juifs causent, espacés en petits groupes. A quelque distance, plusieurs femmes voilées, munies de paniers à provision et conversant entre elles. De temps en temps, tous jettent les yeux sur un homme qu'ils paraissent beaucoup aimer et qui fait l'unité du tableau. De taille moyenne, coiffé du keffieh arabe, les pieds nus dans des sandales, le mystérieux voyageur marche couvert d'un manteau bleu sombre, dont les amples replis laissent entrevoir une longue tunique grisâtre striée de rouge et que relève une ceinture.



RÉCEPTION AU LIBAN — LES DOUCEURS

Grave, ineffablement attirant et beau, son visage reflète un idéal qui n'est pas de ce monde. Il parle; on l'écoute. Chacun de ses mots passe de groupe en groupe, comme un joyau trouvé tout à coup et que tous admirent.

— C'est le Guérisseur, le Médecin, le grand Prophète d'Israël! se disent les passants.

Et les habitants courent à sa rencontre (1).

---

(1) F. Delitzsch, *Sehet welch ein Mensch,* p. 3, sq.

Quand Tyr apparut, le Prophète s'arrêta, se tut et regarda la ville. Ses disciples se rappelèrent les menaces de Jéhovah contre la cité coupable (1), aux palais d'or et de marbre, tout sonnants de harpes et de flûtes, et dont les habitants, rois de la mer, s'avançaient vêtus d'hyacinthe et de pourpre, l'orgueil au front et disant : « Je suis un dieu, je suis assis sur le trône de Dieu, au milieu des mers. »

Le châtiment était venu.

L'Orient a le secret des immenses voluptés et des effroyables égorgements. Tyr les connut; Alexandre le Grand l'avait ruinée, inondée de sang et planté son rivage de 2 000 crucifiés.



ENFANTS JUIFS DE GALILÉE

Au temps de Jésus, la ville paraissait un peu relevée; mais l'antique splendeur s'était évanouie.

Le Maître avait des pensées d'amour. Par une délicatesse divine, il apportait à ce coupable si durement châtié les prémices de son apostolat chez les Gentils.

Aussi, quand la Chananéenne sortit de Tyr avec la foule et vint supplier Jésus : « Ayez pitié de moi, Fils de David, ma fille est tourmentée par le démon », le regard du Sauveur entrevit, dans cette malade, la Phénicie tout entière livrée à « l'infâme démon » d'Astarté (2), dont les temples luisaient çà et là dans les palmiers et les orangers. Son cœur s'émut comme à la vue d'une autre Madeleine; des grâces de conversion coulèrent nombreuses : « Le Seigneur visitera Tyr, avait dit le prophète Isaïe, et il lui rendra ses richesses. » (3)

Avec Jésus, la piété populaire a aussi amené à Tyr sa Sainte Mère. Au dire de saint Épiphane, Marie fut la compagne perpétuelle de son Fils, et ce sentiment — malheureusement impossible à confirmer — ne fait pas un doute pour l'indigène de Tyr et de Sidon.

(1) *Is.* XXIII; *Ezech.* XXVI, 2; XXVII, 3; XXVIII, 2, 12.

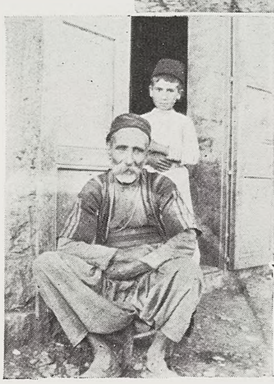
(2) EUSÈBE.

(3) *Transgreditur in partes Tyri et Sydonis, ut Tyrios Sidoniosque curaret.* (S. JÉRÔME, *in Math.* II, 16.) — L'Evangile leva rapidement sur cette plage où Jésus avait passé. Tyr, devenue la première Église après Jérusalem, eut bientôt d'ardents néophytes qui étonnèrent saint Paul et fournirent au ciel une hécatombe de martyrs. Plus tard, la grande métropole chrétienne compta 14 évêchés relevant d'elle.

Aussi bien, les traces ne manquent pas : à Ras-el-Aïn, à une heure vers le Sud, un des quatre beaux réservoirs dits « puits de Salomon » porte encore le nom de *vasque de Notre-Dame* (Birket-es-Saïdeh). La Vierge se reposa sur le bord, but de cette eau ; car n'est-ce point le fameux « puits d'eaux vives coulant du Liban » et, par là, l'emblème de la Mère de Dieu? (1)

Plus loin, à deux jets de flèche, devant la porte orientale de Tyr, autre tradition mariale (2).

C'est là, raconte un voyageur (3), que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est assis et y a fait un admirable sermon qui ravit tous ses auditeurs et donna liberté à cette pauvre femme (4) d'être le paranymphe de la foule et de dire en faveur de ce divin prédicateur : « Bienheureux les flancs qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité ! » Où il faut remarquer qu'encore que la colonne dont on a marqué ce lieu soit depuis tant de siècles au milieu du sable continuellement agité des vents et des orages et que sa propre pesanteur la dût couvrir de ce sable mouvant, elle est toujours néanmoins la moitié hors de terre. Par une respectueuse déférence, cette pierre n'est jamais couverte ni de sable ni de neige (*sic*). Cependant l'indiscrète dévotion des chrétiens pèlerins a si fort martelé cette pierre et, tous les jours, la déchire en tant de pièces, qu'il n'en reste que fort peu (5).

LES DEUX LIBANS

(1) J. Phocas, *Brevis descriptio.....* (1183), ch. viii.

(2) Tradition rapportée par une foule de voyageurs et de chroniqueurs : J. de Vitry, *Hist. Hier.*, I. 43 ; Brocard (1232) ; J. Cotwich (1598) ; A. Dandolo, *Chronic.* ; Burchard (qui resta dix ans en Terre Sainte, de 1275 à 1285) ; Laurent, *Peregrin. med. aev. quatuor. I divis.*, p. 25 ; Besson, *Syrie et Terre Sainte*, p. 163, etc.

(3) J. Goujon, *Hist. et voy.*, IIIe Visit., 1er jour.

(4) Sainte Marcelle, a-t-on dit. (Cf. Baronius et Boll., 29 juillet.

(5) Cette colonne ou pierre était célèbre déjà avant les Croisades. Un voyageur de 1047 y vit un oratoire enrichi de tapis, de tentures, de lampes d'or et d'argent. (*Palestine Pilgrims text. Society.*, t. IV, p. 12.) Aussi, à peine maîtres de Tyr, les Francs et les Vénitiens cherchèrent-ils dévotement cette pierre. Ils en transportèrent une grande partie sur leurs galères. Un bloc fut placé, en 1126, à Venise, dans l'église de Saint-Marc, par le doge Dominique Michiel. Les chrétiens de Tyr élevèrent sur le reste une église. (Migne, *P. L.*, t. CLV, p. 1041.) Puis l'église disparaît ; mais une colonne demeure, près de laquelle tous les pèlerins vont s'agenouiller.



PANORAMA DE SOUR (TYR)

Fort peu, en effet, car j'eus beau chercher moi-même, je ne découvris rien. Sable ou neige, qui sait?

Il y a mieux, heureusement,

Le rivage phénicien que nous longeons, rivage célèbre par ses antiques cités, reçut avec la première semence de l'Évangile les premiers germes du culte marial. Il assista aux premiers vagissements de cette dévotion, articula les premières prières à la nouvelle Ève dans les synaxes, lui consacra vraisemblablement les premiers oratoires et y traça de sa main exercée des fresques mariales, sœurs de celles qu'on a retrouvées aux catacombes de Rome (1). Il coopéra activement aux progrès de ce culte, à son acheminement vers les somptueuses basiliques du IVe siècle et vers la définition dogmatique d'Éphèse; dogme défini et sanctuaires ne sont-ils point le terme, la fleur d'une germination vive qui éclate

(1) Tous les jours, dans les villes côtières de Phénicie, apparaissent des traces de ce culte primitif. Nul doute que, sans les bouleversements géologiques et politiques de ce littoral, nous pourrions enregistrer des découvertes précieuses à ce sujet et qui se rapprocheraient des trouvailles faites ces derniers temps aux catacombes de Rome. Car « c'est en Orient, dit Pératé (*Archéol. chrét.*, p. 13-14), qu'il faut chercher le premier type des catacombes; les peuples riverains de la Méditerranée phénicienne avaient donné aux Juifs l'exemple des sépultures souterraines; d'ailleurs, il y avait des catacombes en Orient, surtout en Syrie. » Nous verrons que presque toutes les villes du littoral phénicien gardent encore des sanctuaires à Marie que les traditions font remonter aux époques primitives.



VUE DU NORD-EST

un jour et révèle la course obscure, mais laborieuse, de la sève doctrinale dans les âmes?

Lorsque Constantin sonna la paix de l'Église, cette dévotion apparait avec éclat. Alors que, d'après Eusèbe (1), « un jour serein et transparent blanchissait d'une céleste lueur les églises du Christ, alors que partout on célèbre des dédicaces et de nouveaux sanctuaires vers lesquels accourent des foules de pèlerins », alors les métropoles syriennes se font gloire de bâtir à la Mère de Dieu de grandioses basiliques.

Or, dans ce mouvement général, Tyr, qui avait jadis travaillé au Temple de Salomon, symbole de Marie, eut à cœur de ne pas être dépassée. Le splendide monument qu'elle dédia à Notre-Dame est resté le type des basiliques du IVe siècle et fut un exemple qui dut être suivi par la plupart de ses quatorze églises suffragantes (2).

C'était à peu près la maison romaine adaptée au service du Seigneur. Une grande muraille entourait le mystérieux édifice; le visiteur, entrant par la porte orientale, se trouvait dans une sorte d'atrium, où l'impluvium, entouré d'un péristyle grandiose, servait aux ablutions et au baptême; les catéchumènes ne pouvaient aller plus loin.

Au delà, trois portes, ornées de cuivre ciselé, ouvraient sur une basilique à deux

(1) MIGNE, *P. G.*, t. XIX, p. 846.

(2) C'est peut-être la première basilique *authentique* dédiée à la Sainte Vierge en Syrie. Il est à croire pourtant que cette basilique succéda à un sanctuaire précédent où Notre-Dame était spécialement invoquée.

galeries, lambrissée de cèdre, toute ruisselante de marbre et d'or. Au milieu, l'autel se dressait, protégé et voilé d'une sorte d'iconostase en treillis de bois, d'un travail merveilleux; l'ensemble mesurait 250 pieds de long sur 150 de large.

Le païen s'arrêtait stupéfait devant cet édifice dont « le sublime portique » s'apercevait de fort loin.

Ce superbe joyau fut dédié, en 314, à la Mère de Dieu. C'est là, dans son enceinte, devant une nappe humaine palpitante, qu'Eusèbe chanta l'hymne de délivrance, en un discours que lui-même nous a conservé.

Tyr avait été jadis un centre religieux et un lieu de pèlerinage. Chaque année des foules de pèlerins, des théories sacrées, venues des colonies lointaines, apportaient des ex-voto à Melqart, au dieu national de Tyr; ce Melqart, sorte d'Hercule navigateur promené à la proue des navires, épouvantait les foules, du haut de son piédestal, tenant d'une main un arc et des flèches, de l'autre une massue au-dessus de sa tête.



PONT SUR LE NAHR — KASMIEH PRÈS DE TYR

Notre-Dame culbuta le colosse et prit officiellement sa place. Tyr avait besoin de s'orienter sur Marie; les hérésies levaient si vite en terre phénicienne!

La Mère de Dieu resta toujours pourtant l'aimée du peuple.

En 518, par exemple, tandis qu'un Synode, réuni à Tyr, juge l'hérétique Sévère, la multitude au dehors attend anxieuse, nerveuse, criant : « Un seul Dieu, une seule foi! » Puis, lorsque les portes s'ouvrent et que l'hérétique est condamné, la foule éclate, court dans les rues et s'écrie, enthousiaste : « La Mère de Dieu a expulsé Sévère qui troublait les Églises! » (1)

C'était beau, mais cela changeait. Paulin lui-même, le fondateur de la basilique de Tyr, avait échoué dans l'arianisme.

Au ve siècle, Pierre l'Ibérien, le monophysite, est tout joyeux de rencontrer en cette ville de nombreux monastères monophysites d'hommes et de femmes (2). Et, vers 570, Antonin

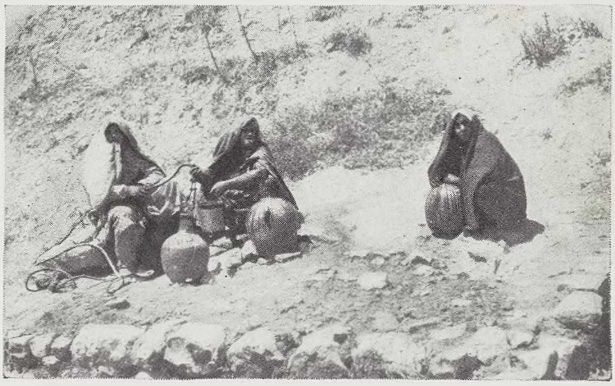
(1) Conc. Constant., Act. V.
(2) *Revue de l'Orient latin*, 1895, p. 387.

Martyr se hâte de traverser cette cité « de vie détestable, dit-il, et d'une corruption qu'on ne peut raconter. » (1) Les étrangers surtout y sont fort malmenés. L'Anglais Willibald, passant là en 754, est saisi, garrotté, fouillé et menacé de mort. Pour comble, des lions attaquent sa caravane près de Tyr (2).

Le cyclone arabe passa comme le châtiment de Dieu sur la Syrie coupable, ruinant tout, « dévastant les églises où l'on priait mal, profanant les autels où montaient d'indignes ministres ». (3)

Tyr cependant se releva, semble-t-il, assez vite.

En 1047, un témoin la décrit comme la plus célèbre des villes maritimes de Syrie : nombreux comptoirs italiens, maisons à six étages, commerce actif, rendez-vous de poètes et de savants (4). Les croisés ressuscitèrent le culte en Orient. A Tyr, tombée entre leurs mains en 1124, ils restaurèrent le grand souvenir marial du IVe siècle, et sur l'emplacement de la basilique de Paulin ils bâtirent, dans la deuxième moitié du XIIe siècle, la superbe cathédrale à trois nefs dont les ruines se voient encore. Immense vaisseau de 70 mètres sur 22, presque aussi vaste que l'église du IVe siècle, deux ailes flanquaient l'abside centrale séparée par des colonnes de granit. Un beau marbre blanc ciselé décorait les fonts baptismaux, les fenêtres ogivales et les pendentifs. Au dehors, deux clochers en forme de tour dominaient la ville. Le pèlerin qui longeait le rivage remarquait que le même plan avait présidé à la construction des grandes cathédrales d'alors : Tortose, Gebail, Tyr, Sébaste, Lydda..... (5)



MUSULMANES PUISANT DE L'EAU PRÈS DE TYR

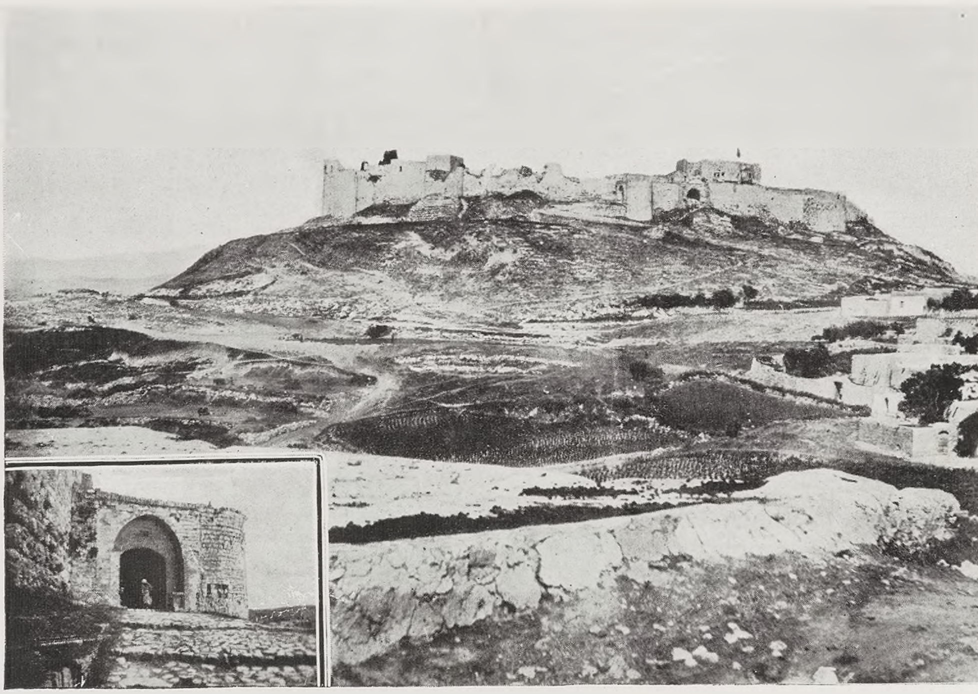
(1) *Vità pessimà, tantà luxurià quanta dici non potest.*

(2) *Palestine Pilgrims text society*, t. III, p. 27. — Tyr garda longtemps sa mauvaise réputation auprès des voyageurs. Un Mineur observantin, Jean Boucher, qui passa à Tyr en 1612, écrit : « Je trouvay les habitants de ce lieu, du naturel de Cerbère, chien infernal... Quand j'entrai, je trouvay dans le port une troupe de Turcs et de Mores qui, avec discours flatteurs, me faisaient paraître qu'ils étaient contents de me voir en leur ville ; mais quand ce fut à sortir, ils m'arrêtèrent tout court, m'accusant d'être un espion et me menaçant de m'envoyer à l'Emir, c'est-à-dire au gouverneur du port. Ils me demandèrent 20 sequins (200 francs), que je convertis à force de discuter en 8 piastres (16 francs)... J'échappai de leurs mains sur les 11 heures du soir. » (*Bouquet sacré*, in-16, p. 346.)

(3) S. Ephrem.

(4) Prutz, 45, 46. Les remparts étaient en pierre de taille et bitumés contre les flots.

(5) A. de Vogüé, *Églises de Terre Sainte*, p. 375.



TIBNIN (HAUTE-GALILÉE) — RUINES DE LA FORTERESSE DES CROISÉS (LE TORON)
Vue prise de l'Ouest. — Au coin, la rampe et l'entrée.

L'église de Sainte-Marie de Tyr passa rapidement — au moins en partie — aux mains des chanoines réguliers du Saint-Sépulcre (1). En 1260, nous trouvons, auprès, un monastère de religieuses : les Nonains de Notre-Dame de Sour, sorte de Congrégation qui s'étendait au loin, à Saint-Jean d'Acre et même à Nicosie, en Chypre (2).

Ce fut une splendeur fugitive ; les croisés partis, le silence retombe sur notre sanctuaire ; Tyr ruinée ne compte que huit masures habitées (3).

De tout ce passé il ne reste aujourd'hui que des ruines et à peine le souvenir.

Sour n'est qu'une poignée de maisons ramassées au bout d'un îlot, qu'on dirait prêt à se détacher comme un navire en partance. Entourée, pénétrée de débris antiques, masure dans un palais ruiné, elle inspire une sorte de terreur respectueuse ; cette grande berge

(1) En 1129. Cette date prouve qu'avant la cathédrale des croisés une église existait déjà, Sainte-Marie de Tyr. (Rosière, *Cartul. du Saint-Sépulcre*, n° 67.) En 1163, cette donation fut réitérée, probablement à l'occasion de la construction de la cathédrale : *Concedimus quoque eis ecclesiam Beate Marie que Tyri prima fuit sedes, salvâ nostre matricis ecclesie dignitate.* (*Cartul.*, n° 68.) Cette restriction semblerait dire qu'une partie seulement ou une chapelle adjacente fut concédée. (Migne, *P. L.*, t. CLV, p. 1166 ; t. CXXVI, p. 1217.)

(2) Paoli, *Cod. dipl.*, n° 139. — Mas Latrie, *Hist. de Chypre*, t. II, Préf. — *Cart. du Saint-Sépulcre*, n° 20.

(3) En 1612, Jean Boucher ne vit à Tyr « qu'une centaine de petites cabanes dans lesquelles sont amaisonnés quelques Mores et Arabes misérables qui ont à peine du pain à manger. » (Jean Boucher, *Bouquet sacré*, p. 345.)

désolée, ce sable qui roule en vagues brûlantes sur la bourgade, ces alentours secs et sans arbres, ces restes d'architecture qui affleurent le sol, et surtout ces immenses colonnades couchées en ligne dans la mer, colosses terrassés, sur lesquels passe le sanglot régulier de la vague, tandis qu'au-dessus vibre une atmosphère embrasée : tout rappelle encore la terrible malédiction divine :

Il (Nabuchodonosor) ruinera tes maisons de délices, jettera à la mer tes pierres, tes boiseries, ta poussière, et je ferai de toi un roc poli propre à sécher les filets.

Nous contournâmes la ville dans tous les sens. On y trouve de tout : Musulmans, Grecs catholiques, Grecs schismatiques, Maronites, Latins..... Tout ce monde vit côte à côte, trafique, prie à sa guise, se dénigre doucement, se dispute parfois ; mais ce sont des querelles sans éclat, presque de ménage ; bref, petits bourgeois timides, serviables, battant monnaie de tout, vendant çà et là des antiquités, et même en fabriquant.



TIBNIN — LE CASTEL CROISÉ ET LA RAMPE, VUS DU SUD

Comme culte vivant, je trouvai chez les Maronites une église à Marie, Notre-Dame du Recours (Saïydat-el-Maounah) ; c'est la plus grande église de Tyr.

Elle domine la ville et on la voit de très loin ; construite récemment avec l'argent des ex-voto (30 000 piastres en deux ans), elle est surtout la Vierge des marins qui l'invoquent avant et après leurs courses et qui l'appellent Notre-Dame de la Mer.

Cette église est chère aux Maronites, parce qu'elle leur rappelle le touchant exode qui les a amenés à Tyr, en 1815. Avant cette date, ils habitaient un village du Belad-Bechara, appelé Aïssa, près de Aïn-Ebel (1). Soumis aux plus dures vexations de la part des

(1) Beaucoup de Maronites étaient venus, dès le xv[e] siècle, du Haut-Liban dans le Belad-Bechara pour cultiver les terres des Métoualis. Au xvii[e] siècle, les Jésuites vont missionner dans cette région et y établissent une petite résidence à Jisck (Giscala) ; c'est grâce à eux que les chrétiens de cette contrée, quoique très abandonnés, ont gardé une grande dévotion pour la Sainte Vierge, le chapelet et autres pratiques. Aujourd'hui, les Pères ont repris leurs anciennes missions ; leur centre est à Aïn-Ebel. Au milieu de ces plateaux se trouvent les ruines de Tibnin, l'ancien castel croisé appelé Notre-Dame du Toron, et dont la chapelle paraît avoir joui d'une certaine célébrité.



MARONITES DU PAYS DE TYR — UNE DANSE DE FÊTE

Métoualis, ils résolurent de fuir à Sour, où Djezzar-Pacha protégeait les chrétiens (1).

Entreprise très périlleuse ; insécurité des chemins, embûches des Métoualis, sans parler des difficultés d'un nouvel établissement, tout était à craindre. Le cheikh Boulos Saïd réunit la petite colonie, l'engage à se confier à Marie, et, décrochant le tableau de la petite église, il prend la tête de la marche, portant ostensiblement l'image de Notre-Dame qu'on implora tout le long de la route. Le voyage fut heureux (2).

A sa mort, Boulos Saïd donna sa maison et ses biens à la Vierge ; on y a bâti l'église actuelle. On y vénère un tableau entouré d'ex-voto et on y obtient, paraît-il, de grandes faveurs. On nous parla aussi d'un tableau de Notre-Dame très en honneur chez les Melkites de l'endroit ; c'est une Vierge pèlerine qui n'a pas d'église fixe, mais qui, selon les besoins, est portée de maison en maison pour guérir un malade ou obtenir une grâce (3).

(1) Les Métoualis s'étaient emparés de Sour en 1766, l'avaient entourée d'un mur de sept mètres et en avaient fait leur place forte. Djezzar-Pacha les battit, démantela la ville, en chassa les Métoualis et y appela les Grecs-unis du Hauran.

(2) Il n'y a qu'une forte journée de Aïssa à Tyr. A première vue, on est tenté de sourire de cet exode ; mais la région est coupée de ouadis longs et tortueux, admirables coupe-gorges, où les Métoualis auraient pu anéantir la petite troupe. Aujourd'hui, il y a 400 Maronites à Sour.

(3) C'est une spécialité du culte marial en Syrie ; nous en verrons d'autres exemples.

Nous trouvâmes notre bonne Vierge dans une pauvre soupente, souriant d'une crédence où l'on avait accumulé tous les chiffons, toutes les bougies, tout le papier de la maison. Deux femmes accroupies priaient devant, les larmes aux yeux et se frappant la poitrine.

C'est une maternité divine, de type byzantin, sur bois, et très ancienne; dessin et couleurs sont à peine visibles; d'ailleurs, les ex-voto, croissants, voiles, bibelots, la couvrent presque entièrement.

Cette peinture aurait été trouvée dans le port de Tyr, par un pêcheur nommé Attâl; on lui attribue aussi de grands prodiges. On parle ici volontiers de la Sainte Vierge; vous ne trouvez personne qui n'ait au fond de sa mémoire un petit trésor de merveilles, de vocables, de faits plus ou moins apocryphes; j'aurais pu en quelques heures noircir de pleins carnets.

Il était nuit complète lorsque nous rentrâmes au couvent des Franciscains.



SUR LES RUINES DE TYR

Nous trouvons l'aimable P. Paul en tête-à-tête avec un Américain sanglé, botté, qui part demain pour le Belad-Bechara: deux archéologues acharnés, accoudés sur une table, bien en face, armés l'un d'une pipe, l'autre d'un cigare.



TYR — POINTE SUD DE L'ANCIEN ILOT
(Aujourd hui cimetière musulman.)

Mon compagnon s'assit d'un côté, et moi de l'autre. On servit le dîner, que nous prîmes tant bien que mal, entre pipe et cigare, sous des nuages parfumés et une grêle archéologique.

Comme, entre archéologues, les conversations sont plutôt longues, mes yeux bien ouverts sur les

branches d'un figuier entre lesquelles brillaient des étoiles, commencèrent à faiblir, et, peu à peu, dans les traînées languissantes de la fumée, parmi les identifications, restaurations et restitutions de mes voisins, j'entrevis des colonnes qui se dressaient, des tours, des armées, des vaisseaux, tout cela battu par le grondement de la mer et revivant dans un sanglot fantastique et lugubre.....

Le lendemain, au soleil levé, nous sortions par la porte orientale. A notre droite éclatèrent des hurlements sauvages; nous poussâmes nos montures de ce côté. C'était, dans un flot de poussière, une cohue de réservistes turcs, déguenillés, sales, marchant dans le sable et acclamant une étoffe verte pendue à une hampe : le Drapeau du Prophète.



PORTEUSES D'EAU



SIDON VU DU SUD
Au premier plan, ancien port égyptien. A droite, sanctuaire musulman, jadis chapelle chrétienne où saint Louis et Joinville entendirent la messe.

IV. — La Sainte Vierge a Sidon.

De Sour à Saïda, six heures de marche sur une plage grise, six heures d'ennui mortel.

Sauf le mystérieux rocher d'Adloun avec ses 200 grottes taillées (1), sauf quelques ruines incertaines et un *ouèli* musulman poussé, comme un champignon blanc, sur l'antique Sarepta, en souvenir du prophète Élie, rien n'attire l'attention.

Tout est mort; les villages ont fui sur les hauteurs. Le sol brûlé, inculte, semble maudit; çà et là, une flaque jaune traînant dans les lauriers roses, un khan délabré, une caravane somnolente.....

Saïda paraît enfin : quelques points blancs au bord de l'eau, comme Tyr d'ailleurs. Toutes ces villes côtières se ressemblent et se ressemblèrent toujours.

Leurs fondateurs avisèrent un récif qui servît de brise-lames, de belvédère et de refuge; ils logèrent leurs barques dans une crique, y bâtirent une ville, assez loin d'une grosse rivière pour éviter ses alluvions, assez près pour en capter les eaux et en arroser la plaine; le tout enfermé par les bras de deux promontoires. Tels furent les commencements de toutes les grandes cités phéniciennes et des premières Échelles du Levant.

Avant d'entrer à Saïda, faisons trois petites haltes à trois chapelles situées dans cette ligne de collines qui s'étalent en amphithéâtre devant la plaine et la vaste nécropole de Sidon : je veux dire Abra, Darbessin et surtout Mantarah.

Notre-Dame d'Abra, la plus septentrionale, est une église grecque debout au bord d'un

(1) Cette nécropole païenne, habitée plus tard par des ermites — d'aucuns y ont vu une laure, — garde quelques emblèmes chrétiens. Dans une de ces grottes, appelée Grotte des Mamelles, il se pratique encore un pèlerinage superstitieux.

mamelon, avec pour *pronaos* trois arcades grossières, près d'un superbe figuier. Toute seulette, mais de bonne mine et, comme on dit, dans un site pieux et pittoresque.

Devant, un vallon; puis les jardins de Saïda; puis la mer avec des voiles blanches le matin et, le soir, des miroitements embrasés. Derrière, trois ou quatre villages qui viennent l'honorer au moins tous les dimanches; autour d'elle une ceinture de tombeaux.

Comment et quand est-elle née? Savant qui le saura. Les registres en papier font défaut, comme presque partout. Quant aux registres vivants, les vieillards, ils assurent que Saïydat-el-Abra existait lorsqu'ils naquirent et même lorsque naquirent leurs pères.



UNE DÉVOTION SYRIENNE — L'INCUBATION

C'est, de fait, un centre religieux où, de temps immémorial, on vient en pèlerinage (1).

Longtemps, dit la tradition, on vint prier là, verser de l'huile, allumer des veilleuses et brûler de l'encens sur de gros blocs anciens appelés Saïdeh (Dame). Puis les évêques Grecs Melkites de Saïda, qui, jusqu'en 1840, résidaient non loin de là, aidèrent les paysans à bâtir en ce lieu une église à Marie (2). En 1860, une école était annexée à la chapelle qui était très riche en ex-voto, trop riche, hélas! car, en cette année malheureuse, les Druses et les Turcs, après d'ignobles massacres dans les jardins, au pied même du sanctuaire, dévalisèrent l'église sans merci.

Les dons de la France aidèrent à relever la pauvrette qui aujourd'hui a retrouvé sa jeunesse.

(1) Vraisemblablement, il faut y voir l'emplacement d'un de ces « petits temples de campagne » qui couvraient le Liban, surtout les abords des grandes villes.

(2) « Ces évêques, tous religieux de Deir-el-Mokhallès (Voir plus loin), étaient familiarisés avec les pratiques de la dévotion à la Sainte Vierge. Lorsqu'ils étaient appelés au gouvernement d'une Église, ils y portaient un cœur plein de zèle pour l'honneur de Notre-Dame. Tel fut l'un d'eux, des plus illustres, qui favorisa beaucoup la construction de Saïydat-el-Abra. » (Lettre du P. Badour, S. J., 24 mai 1877.)



LE VILLAGE DE DARBESSIN

Elle reçoit encore beaucoup de visiteurs, et, le 8 septembre, jour de la fête patronale et du pèlerinage annuel, on y prie fermement et l'on boit mêmement.

Tout un monde de petites merveilles voltigent autour; sans cela, qui donc viendrait? Serais-je venu moi-même? J'y rencontrai des pèlerins.

Dans l'église, un jeune malade gisait sur un matelas, le visage levé vers le tableau de Notre-Dame, une Annonciation. Près de lui, à genoux, sa sœur priait. Quand nous entrâmes, la jeune fille se redressa; son frère tourna vers nous des yeux languissants. Au dehors, près du figuier où étaient attachées des montures, un homme debout regardait la mer; c'était le père. Il nous dit :

— L'enfant est *tombé de la fièvre*, mais il va dormir sous le regard de Saïdeh et il sera guéri.

C'est la première fois que je rencontrai cette curieuse forme de culte — l'*incubation* — si ancienne et si populaire en Orient. Nous en reparlerons (1).

(1) Abra fut habité quelque temps par la nièce de Pitt, la célèbre lady Esther Stanhope, dont les aventures et les bizarreries occupèrent un instant toute l'Europe. En 1820, elle fut visitée à Abra par le vicomte de Marcellus qui la trouva « costumée en Bédouin, assise sur une peau d'ours et fumant une longue pipe ». (V[te] DE MARCELLUS, *Souvenirs de l'Orient*, p. 203.)

Nous longeons quelques plateaux vers le Sud. Brusquement s'entr'ouvre un vallon, au fond duquel paraît un petit village maronite, entouré de myrtes et de mûriers; c'est Darbessin.

Une vieille église s'en échappe, joyeuse et bien cambrée sur son assise de roc.

— C'est la maison de Saïdeh, articula un petit vieillard, légèrement voûté.

Puis levant son bâton, d'un geste d'augure, il dit :

— Là est un *ouakf* du ciel (1) : fièvres, maux d'yeux, péchés du corps n'approchent point; Mariam y habite. Où habite Saïdeh, là se trouvent l'ombrage, la source, la paix et la noblesse. Cette église est née d'un miracle; la Sainte Vierge l'a fait bâtir par un cheikh métouali.

Un Métouali qui bâtit une église, voilà une étrange fondation; aussi est-ce la gloire historique, j'allais dire l'épopée de Darbessin. En voici, avec sa couleur locale, la narration, telle qu'elle me fut faite, en 1898, par le vénérable et regretté Mgr Bostani, dans son palais épiscopal de Beit-el-Din (2) :

Vers le milieu du XVIIIe siècle, le cimeterre métouali bravait les pachas turcs et méprisait le sultan (3). Le cheikh Hossein Mansour était le plus fier et le plus hardi de toute la tribu de Monkar. Malheur à qui l'offensait!

Un jour, le pacha de Saïda l'offensa. Comme l'ouragan, Hossein fond sur la plaine de Saïda, coupe les arbres, brûle les maisons et frappe les habitants. Et il passa devant Darbessin, et, voyant l'église en bois de Saïdeh, il l'incendia avec tout le village.

Et les gens de Darbessin coururent aux pieds de Mariam, au sanctuaire voisin de Saïydat-el-Mantarah. Hossein cependant, noble et content, remontait à son château de Gebaat-el-Haloueh. Sa femme couverte de larmes vint à sa rencontre, criant :

— Malheur à nous! Tu as brûlé la maison de Seitna Mariam ; alors ton premier enfant est tombé malade et il étouffait et j'ai prié la Setna, promettant que tu relèverais sa maison ; et l'enfant est guéri. Mais va, relève sa maison!

Hossein dit :

— Certes, on ne se trompe pas en disant que la race des femmes n'a que la moitié de la raison.

Le lendemain, le premier enfant mourut, et le cheikh fut triste et se couvrit de silence; mais son cœur resta fermé. Au retour des funérailles, son second fils, âgé de huit ans, poussa de grands cris et il suffoquait.....

Hossein promit l'église dans son cœur et l'enfant cessa de crier; et il s'endormit. Le cheikh prit ses armes et il descendait vers Darbessin.

En traversant le village de Beit-el-Hor, on disait :

— Où va Hossein le puissant?

---

(1) Le *ouakf* est une fondation pieuse.

(2) Raconté de même au P. Martin, il y a plus de trente ans, par le curé de Darbessin, Abouna Luis (Manuscrit, p. 748), par plusieurs autres et même par Mgr Bostani lui-même.

(3) Les Métoualis, devenus les alliés du fameux Daher-el-Omar, le prestigieux cheikh bédouin d'Acre, s'emparèrent de Saïda, en 1771, et la pillèrent. Ils soutinrent jusqu'en 1775 une guerre meurtrière contre la Turquie et les Druses.

Et Hossein raconta son malheur.

— Rêve de femmes! crièrent les Métoualis. Vas-tu y croire? Quelle honte! Si tu rebâtis une église aux chrétiens, tu devras pour pénitence construire cent mosquées; souviens-toi du proverbe: « Mieux vaut ruiner cent mosquées que de relever une église. »

Hossein eut honte dans son cœur, et il remonta, et son deuxième fils mourut. Au retour des funérailles, son troisième et dernier enfant se jeta par terre; il se tordait et étouffait. Alors le cheikh saute en selle, appelle ses guerriers et, tirant son sabre :

— A l'invisible Setna je le jure par Allah! J'ai brûlé sa maison de bois, je la relèverai en pierre.

Et l'enfant guérit, et ce fut le cheikh Soléiman.

Cependant, Hossein descendait à Darbessin et, le voyant venir, les chrétiens fuyaient :

— Ne fuyez pas, dit le cheikh. J'ai brûlé votre église de bois, je la rebâtirai en pierre et vous y prierez avant l'hiver.

On y pria avant l'hiver. Hossein s'assit dans une hutte de branchages et il surveilla la construction. Le Pacha de Saïda envoya dire à Darbessin :

— Vous bâtissez une église; montrez votre firman.

— Le voici, cria Hossein.

Et il montrait son cimeterre, et il disait à l'envoyé :

— Sors, impur, et va dire à ton maître que tu as vu un bon firman.



UN CHEIKH DE VILLAGE AUX ENVIRONS DE SAÏDA

Tel est le récit. Une si pittoresque naissance méritait un baptême solennel; le patriarche envoya plusieurs évêques. Il y eut une grande foule. L'église fut dédiée à l'Assomption de Notre-Dame et Mgr Gebraïl-el-Hasrouni dressa un acte authentique, précieusement conservé dans le sanctuaire. Il est daté du pontificat de Benoît XIV et du patriarchat de Pierre Simon Evode, en l'an de grâce 1749 (1). On n'en sait pas plus long au village.

En réalité, cette église a des racines plus profondes que le XVIIIe siècle. Une relation adressée de Saïda, en 1653, au P. Pierre Lecarre (2), par le P. Poirresson, supérieur des Jésuites de Perse et de Syrie, nous montre que la terrible Vierge, avant de châtier

(1) En 1860, l'église fut dévastée par les Druses. Le tableau actuel, une *Annonciation*, est du Fr. Benoît, frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, qui travaillait à Rome pour les missions.

(2) *Biblioth. nat.* Collect. Moreau, n° 841, fol. 164.

Hossein le Métouali, exécuta proprement deux Turcs de la pire espèce. Je traduis le récit latin :

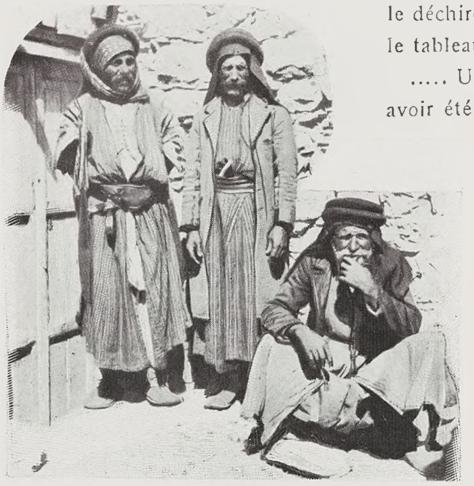
Presque en face de Sidon, se trouve un petit bourg nommé Darbessin. Là, Notre-Dame a une église ou mieux une chapelle, tant elle est petite, mais célèbre au loin dans toute la région environnante.

Profitant d'une peste qui avait fait fuir tous les habitants, deux Turcs accoururent. Pendant que l'un pousse et brise la porte, l'autre se jette sur le petit tableau de la bienheureuse Vierge Marie et le met en pièces.

Or, ce dernier, dans ce lieu même, le même jour et presque au même instant, expira; l'autre, de retour dans sa maison, vit avec stupeur, à la porte, son cheval crevé durant la nuit.

Ainsi chacun trouva son châtiment avec bonne proportion : le premier, à la porte de sa maison, lui qui avait péché contre la porte de la Vierge; le second, dans le déchirement de l'âme d'avec le corps, lui qui avait déchiré le tableau.

..... Un des marchands (de Saïda), continue le Père, pour avoir été lui-même délivré de la peste, y plaça un nouveau tableau; j'allai moi-même y célébrer la Messe pour lui (1).



BRIGANDS DES ENVIRONS DE SAÏDA

Ainsi, au XVIIe siècle, Notre-Dame de Darbessin est un centre de pélerinage; les marchands français de Seyde, si dévots à la Vierge — nous le verrons bientôt, — y vont prier et les Jésuites missionner.

Je n'ai pas de documents positifs antérieurs à cette date; mais plusieurs indices me font croire à un sanctuaire plus ancien, remontant aux Croisades et peut-être plus haut (2).

Juste au-dessus de Darbessin, sur une colline qui s'enlève brusquement à 150 mètres, se dressait le castel croisé de Franche-Garde (3), qui, du haut de ce piédestal, surveillait plusieurs vallées et la grande plaine de Sidon. Le castel a disparu ; mais à côté est un sanctuaire à Marie, Notre-Dame de la Garde (Saïydat-el-Mantarah), le plus grand pèlerinage de la région et l'une des Vierges les plus célèbres du Liban.

---

(1) « Moi-même, ajoute Poirresson, j'ai entendu ce récit de la bouche du curé..... Le fait m'a été confirmé par le cheikh du village et par l'évêque Isaac, le plus savant des Maronites, que j'avais prié de faire une enquête pendant son séjour à Seyde. »

(2) Outre le nom de Darbessin, dont l'étymologie mystérieuse sonne l'antique (*Temple de la Lune* selon les uns, *Couvent des Malheureux*, d'après les autres; la tradition met là un hôpital), outre le site du village, très beau, et à l'entre-croisement de chemins, on voit à quelques pas au-dessus de l'église un *ouéli* ou sanctuaire musulman d'où sort une remarquable fontaine, à laquelle on attribue des vertus curatives. Vraisemblablement, ce ouéli à fontaine, dans un village tout maronite, occupe — comme beaucoup de ouélis — l'emplacement d'un sanctuaire chrétien datant ordinairement des Croisades et remontent souvent jusqu'à l'époque byzantine.

(3) A 3 kilomètres de la mer, à 4 de Saïda.

De tous côtés on nous en avait raconté monts et merveilles. L'avant-veille, à Tyr, comme nous interrogions sur les églises du lieu :

— Ah! répondit un jeune homme, Saïydat-el-Mantarah est toute-puissante!

Et il nous entraîna dans une sorte d'entrepôt, près du port, où un homme d'une cinquantaine d'années, assis derrière un comptoir primitif, nous fit le récit suivant :

— Je me nomme Ibrahim Kopti; je suis de Soûr. En 1892, la fièvre me saisit; j'avais une violente



LE SANCTUAIRE DE SAÏYDAT-EL-MANTARAH

A gauche, la maisonnette du gardien.

douleur au côté, je crachais le sang et, depuis plusieurs jours, je délirais. Mes enfants étaient au pied de mon matelas. Ma femme pleurait, car le médecin était sorti, disant :

— C'est fini!

Un homme vint et s'écria :

— Pourquoi ne le frictionnez-vous pas avec l'huile de Saïydat-el-Mantarah?

On me frictionna.

Or, à mesure que l'huile touchait mon corps, la douleur se retirait, comme si l'on m'avait ôté graduellement une lourde couverture.

Le docteur, qui se nommait Ibrahim Zoorah, était protestant. Il revint et, me trouvant guéri, ne voulut pas croire à Saïdeh.

— Mariam la Vierge n'est rien! dit-il.

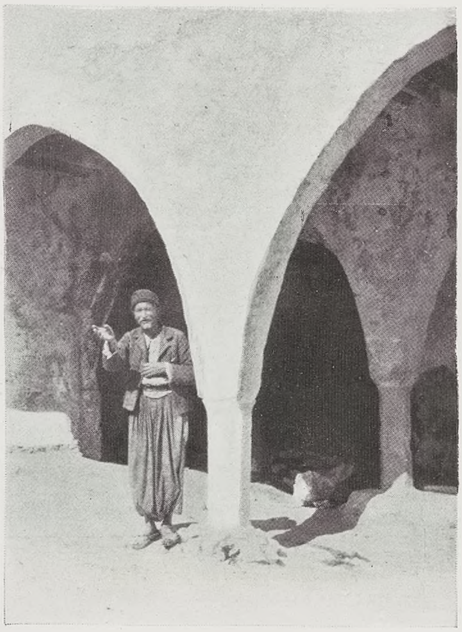
Je répondis :

— Saïdeh te punira pour ce mot et tu tomberas malade.

Eh bien! il est tombé malade presque aussitôt; et aujourd'hui encore, depuis dix ans, il n'est pas guéri (1).

Une grotte sortit de terre, avec, en devanture, trois petites arcades blanches : un sourire entre des figuiers et des lilas de Perse. Tout près, un jardinet clos, une maisonnette, d'où sortit un grand gaillard, déjà vieux, profil d'ascète et de bandit, lequel nous adressa force révérences et se mit à chanter à tue-tête :

— Faites vos œuvres devant le Seigneur et non devant les hommes!



« FAITES VOS ŒUVRES DEVANT LE SEIGNEUR »

C'est le gardien du sanctuaire. Tout Saïda, je pense, entendit ses rugissements de bienvenue.

Le sanctuaire est une cavité de 12 mètres de long sur 5 de large (2); le ciseau l'a régularisée en nef grossière, passée à la chaux. Au fond, dans une sorte d'abside taillée à vif, est le tableau miraculeux perdu dans un inénarrable fouillis d'images, de fleurs, de voiles, de lampes, d'ex-voto, de vases, de suspensions; beaucoup d'amour, pas de goût.

Stupéfaction! Juste près de Marie, voici une icône russe : un certain tsar moscovite se pavanant en coloris criard sur un fond d'or. Vivement, nous chassons le schismatique, au grand ahurissement du gardien; pensez donc! Un saint en si belles couleurs!.....

Le pauvre homme reprit ses esprits; il nous fit remarquer le cadre du tableau miraculeux et un beau marbre devant l'autel :

— Tout ceci, dit-il, vient de la main d'un consul de France, M. Durighello. Mariam lui avait accordé une faveur. Le portique extérieur est aussi d'un ancien consul, M. Jacques Abéla; il le fit bâtir en 1868, parce que Saïdeh l'avait guéri subitement ici d'une apoplexie (3).

Sur le sol bétonné, je vis des nattes et des coussins : c'est pour les malades qui viennent dormir sous le regard de Notre-Dame (4). A gauche, s'ouvre une autre excavation : là sont

(1) Raconté le 28 juillet 1902, devant plusieurs témoins.

(2) L'entrée a 1m,80 de haut et 2 de large. Pas de porte; qui oserait voler Saïdeh? Et..... qu'y volerait-on?

(3) Le P. Martin (p. 758) entendit le récit de cette guérison de la bouche même du consul, peu de temps après l'événement.

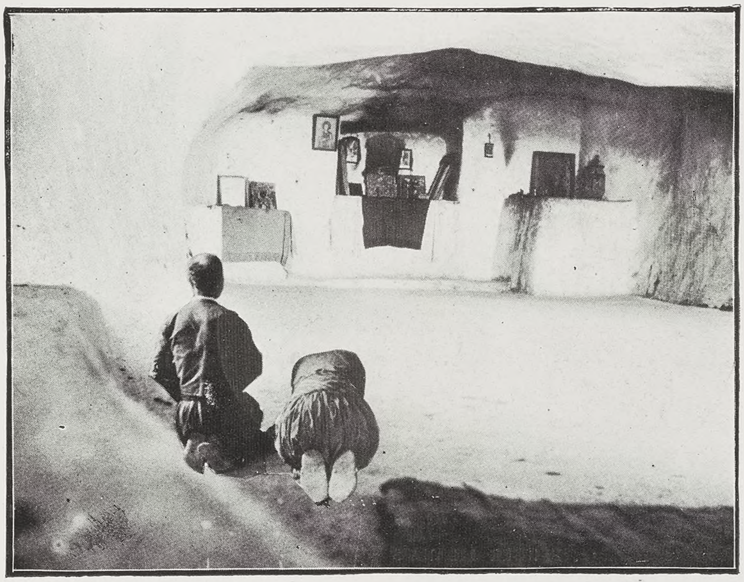
(4) Encore l'*incubation;* nous la rencontrerons presque partout.

attachés les fous qu'on amène pour les faire guérir (1) : Plus loin, autre enfoncement :

— Ah! ici, s'écria le gardien, c'est pour les troupeaux.

Oui, les troupeaux : brebis, chèvres, moutons. C'est une espèce de pèlerins que nous rencontrerons souvent. Quand ils sont malades, le berger les amène. Ici, du reste, ces pèlerins ont un certain droit de priorité, puisque l'un deux, d'après la légende, découvrit cette grotte.

Il y a quelques deux cents ans, un berger promenait son troupeau sur ce sommet alors boisé et couvert de broussailles. Une chèvre s'égara. Le berger fouilla toute la colline; rien. Alors il invoque Mariam, et, coupant avec sa faucille les ronces qui obstruaient les rochers et les blocs de vieilles ruines, il s'enfonce dans un taillis.



INTÉRIEUR DE LA GROTTE DE MANTARAH

O bonheur! La fugitive est là, tranquillement couchée au bord d'une grotte mystérieuse, où, un peu effrayé, le pâtre s'avance. Au fond, il distingue un autel surmonté d'une gravure en bois représentant Notre-Dame.

— C'est une ancienne maison de Mariam la Vierge, se dit-il, et il courut annoncer sa découverte. Les chrétiens des alentours vinrent, prièrent, obtinrent des faveurs. Le sanctuaire fut appelé Saïydat-el-Mantarah (2).

Quel était son berceau?

L'indigène accumula toutes sortes de légendes. Le lieu y prêtait; des assises de pierre gisaient sur la colline, avec des citernes comblées, des plates-formes, un escalier de

(1) *Spécialité* des plus célèbres dans les anciens sanctuaires de Syrie. L'Oriental regarde la folie comme une possession diabolique ou à peu près: aussi pour la guérir s'adresse-t-il au surnaturel et à certains moyens bizarres et superstitieux.

(2) D'autres attribuent la découverte à un laboureur métouali. Conduit par cet homme, le curé et deux vieillards du village voisin de Maghdoucheh descendirent dans la grotte, s'agenouillèrent, et le premier acte qu'ils firent fut de conjurer la Vierge mystérieuse de protéger leur pays. (Lettre du P. Badour, juin 1877.)

100 mètres de long..... Peu à peu, les habitants, dont l'Évangile entendu à la Messe constituait toute la science historique, rattachèrent la grotte au texte sacré et, aidés du mot *mantarah* qui signifie « attente, vigie », ils y virent le lieu où Marie attendit Jésus rentré à Sidon (1).

Vinrent les archéologues. Il fut constaté que les ruines étaient les restes du château de Franche-Garde (2), que la grotte de Marie était un des « hauts lieux » de Sidon, un sanctuaire troglodytique d'Astarté, qu'il y eut des constructions au-dessus (3).....

Le site appuyait ces assertions : vue superbe. Avec des arbres, ce serait une oasis, un de ces bosquets tant recherchés des païens; le panorama commandé par le sommet explique le castel.

L'Immaculée écrase ici un repaire de la trop fameuse Astarté, et son vocable de « Notre-Dame de la Garde » rappelle les Croisés.



BERGER LIBANAIS

Là se bornent les trouvailles (4).

Nous examinions quelques arasements près de la grotte, quand de la hauteur s'abattit une volée d'enfants; en Syrie, la soutane attire toujours l'enfant. Ils nous entourèrent, piaillant, sautant :

— Moi, dit l'un en se cambrant héroïquement, je suis le « fils de Saïdeh »; j'ai été baptisé ici.

Et il nous montra, à l'entrée, une excavation sphérique servant de baptistère. On y vient régénérer les enfants, puis on les consacre à Notre-Dame de Mantarah; c'est une caractéristique de ce pèlerinage.

— Ceux qui ont reçu l'eau ici, ajouta le gardien, ont toujours bonne santé, succès et bonne mort.

(1) Un missionnaire écrivait en 1652 : « On montre un arbre proche la ville, sur la montagne, au Levant, où l'on enterre les Français et les Maronites, qu'on dit estre celuy dont Il (Jésus) considéra Seyde. » Cette tradition a pu se déplacer et se compléter (par la Sainte Vierge) au profit de Mantarah.

(2) Guérin, *Descript. de la Palest.*, t. II, p. 486; Thomson, t. Ier, p. 203; Renan, *Mission*, p. 517. Le P. Martin *conjecture* que saint Louis bâtit ou restaura ce castel.

(3) Le nom de Mantarah ou Matarah était usité pour signifier « *tour de garde* attenant au temple ». (De Vogüé, *Inscript. Semit.*, II, n° 2. *Corpus Inscript. Sem.* Pars II, n° 163 B.) Tout près on a découvert une inscription phénicienne (Clermont-Ganneau, *Rec. d'Arch. Orient*, t. Ier, p. 79) et un serpent sculpté sur un rocher.

(4) Vers la fin du xvii° siècle, Saïydat-el-Mantarah est déjà un centre de pèlerinage commun. Après la scission entre Grecs orthodoxes et melkites, les orthodoxes prétendirent avoir des droits sur le sanctuaire. Les contestations ont duré jusqu'en 1860, non sans querelles et rixes sanglantes. Les massacres de 1860 ont terminé le différend en faveur des melkites.

Cette prédestination plaisait visiblement à mon petit bonhomme, qui alla, avec ses compagnons, s'agenouiller devant l'autel.

— Saïydat-el-Mantarah, disent les habitants, affectionne les enfants; c'est pour eux qu'elle fait le plus de miracles.

Aussi l'appelle-t-on Notre-Dame des enfants, vocable charmant qui évoque un contraste; ici peut-être on immola jadis à Astarté d'innocentes créatures.....

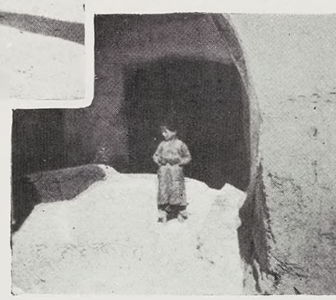


Une autre particularité, c'est la guérison des ophthalmies si fréquentes dans ces régions de soleil et d'incurie.

En 1872, une religieuse française de Saint-Joseph de l'Apparition, la Sœur Couronne, en fit l'essai. Presque aveugle, elle se traîna lentement sur la colline et là elle fut guérie :



— Avant de quitter la grotte, écrit elle, je laissaì mes lunettes aux pieds de la bonne Mère..... Aujourd'hui mes yeux sont bien meilleurs qu'avant ma maladie (1).



LES ENFANTS
A SAÏYDAT-EL-MANTARAH

Saïydat-el-Mantarah, écrit le P. Badour (juin 1877), jouit d'une grande popularité qui ne peut que grandir. La vénérable grotte est visitée sans cesse; tous semblent se retirer satisfaits..... Dès qu'ils aperçoivent la chapelle, ils tombent à genoux; il y en a qui se traînent en cette posture jusqu'à ce qu'ils soient entrés.....

Si nombreux sont les pèlerins qu'on a placé là un gardien pour entretenir la grotte et recevoir les dons (2). Pourquoi faut-il que la bonne Vierge n'ait pas encore une église?

(1) Nous avons eu entre les mains les attestations écrites de beaucoup de guérisons obtenues à Mantarah. On peut en lire une des plus célèbres racontée par le consul d'Autriche, à Saïda, dans la *Chronique de Toulouse* (16 juillet 1866).

(2) Quelques malades séjournent dans sa maison pour une sorte de cure mariale. En 1877, le P. Badour vit un jeune homme qui y passa un mois et se retira guéri.



UNE FÊTE — DANSE DE JEUNES FILLES

Le sanctuaire appartient aux Grecs melkites ; mais tous les autres y accourent, et de très loin, même les Druses, les Métoualis et les Musulmans. Pour plusieurs, c'est toute la religion, et quelle religion ! Témoin ce brave naturel de Saïda, qui, depuis trente-cinq ans, avait oublié le confessionnal, mais qui, chaque année, jeûnait consciencieusement vingt-quatre heures pour la Vierge et ne manquait jamais de monter à Notre-Dame de Mantarah, pour lui sacrifier un mouton.



FÊTE MUSULMANE

Cette sorte de fraternité hybride dégénère parfois, aux jours de fêtes, en rixes et autres misères, surtout le jour de l'Assomption :

— Si cela me regardait, nous disait notre consul à Saïda, je supprimerais, ce jour-là, le pèlerinage.

Nous verrons plus loin des patriarches recourir à l'excommunication contre des solennités analogues appelées *keifs*.

Quand nous remontâmes à cheval,

le gardien s'approcha et demanda que, dans l'histoire du sanctuaire, on touchât un mot du « ouakil » (gardien). Tant de modestie dans cette tête de forban !

Alors, assuré de l'immortalité, il ouvrit de nouveau une large bouche et nous vociféra, comme adieu, son fameux texte :

— Faites-vos œuvres devant Dieu et non devant les hommes !

Oui, brave homme, ton refrain est la devise du sanctuaire ; il a bien besoin de faire ses actions pour Dieu seul, car les hommes ne le rémunèrent guère.....

— Monseigneur, disait un missionnaire à l'évêque grec-melkite de Saïda, duquel dépend la grotte, Monseigneur, si une telle perle m'appartenait......

— Que feriez-vous? répond vivement le prélat.

— Je l'enchâsserais précieusement dans une belle église.....

La perle attend encore son écrin.







DANS LES RUES DE SAÏDA

Le soleil était descendu sous la mer, laissant une traînée d'or sur les vagues. La montagne jouait encore avec les dernières caresses de la lumière. Saïda s'endort, masse noire dominée par la silhouette ruinée du château de notre saint Louis. Tout à coup, le vieux castel lance un éclair, puis deux..... Des coups de canon éclatent et vont rouler en tonnerre dans les vallées du Liban. On célèbre l'anniversaire de la naissance du sultan et Saïda est en fête. Les rues sont enguirlandées, illuminées. Nous rencontrons des escarpolettes improvisées, des barques déguisées en chariots, des arcs de triomphe habillés de branches, de colifichets et d'étoffes rouges, des confiseries ambulantes. Sur tout cela la populace musulmane lâchée, une tourbe hurlante et débraillée. Nous traversâmes cette cohue, l'Islam populaire, groupe de musulmanes voilées des pieds à la tête, blanches ou noires pénitentes forcées ; j'entrevis des figures lisses, fanées, des regards hardis, des poses insultantes, des rires dévergondés. Bref, une échappée sur le paradis de Mahomet.

Rentré à la maison, je grimpai au belvédère qui a vue sur un grand cimetière musulman. On sait que le cimetière est un lieu de réjouissance en pays turc. Des flambeaux teintaient

de mauve le feuillage des oliviers; des ombres s'agitaient; de partout montait un bruissement confus de flûtes, de rires, de battements de mains, brusquement percé par le *zalarit* des femmes, sorte de cri strident qui fuse dans les airs et qu'on prendrait pour un hennissement sauvage de volupté ou de désespoir.

Ce va-et-vient d'ombres humaines dans la fauve lueur, ce cimetière, ce coin de la grande nécropole sidonienne, cette nuit noire faisaient rêver. On aurait dit des revenants chananéens sortant du sol et reproduisant à la hâte une de leurs saturnales antiques.

Je levai la tête.

Le profil des montagnes se découpait calme et pur sur le ciel étoilé; la colline de Saïydat-el-Mantarah avait une lumière : le fanal du gardien, sans doute.



MIROITEMENT DU SOLEIL SUR LA MER



CARAVANE SUR LES DERNIERS SOMMETS DU LIBAN AU DESSUS DE SAIDA

V. — Une Congrégation a Saïda au XVII^e siècle.

Dans la journée, nous avions visité, près du port, une grande construction carrée, lourde bâtisse à plusieurs étages avec galeries encadrant une cour, où murmure une fontaine. Au rez-de-chaussée s'alignent de vastes salles. Peu d'ouvertures sur le dehors ; toutes regardent la cour intérieure : la vie paraît s'être concentrée au dedans.

Qu'est-ceci? Cloître, forteresse, entrepôt? C'est, ou mieux, ce fut tout cela et quelque chose encore.

On l'appelle le *khan français*. C'est le type de ces comptoirs fortifiés, établis, au XVII^e siècle, pour les marchands francs, dans les Échelles du Levant : vieille relique de la patrie et un peu de la Sainte Vierge, comme on va le voir (1).

Il y avait à Saïda un vaste bâtiment, fondation pieuse d'un musulman d'Alep, et dont les redevances étaient affectées aux mosquées de Médine et de la Mecque. Vers 1540, les Français en acquirent la jouissance exclusive, moyennant une rétribution annuelle de 792 piastres et le bâtiment prit dès lors le nom de khan français.

Restauré par l'émir druse Fakhr-ed-Din (2), qui se disait de souche franque et, à ce titre,

---

(1) D'après les écrits d'anciens missionnaires et consuls français de Saïda.
(2) Sous la direction de l'architecte florentin Cioli.

protégeait nos nationaux, « ce cam, écrit un témoin de 1664, a 24 chambres et de grands magasins où les marchands demeurent en seureté. » Deux grandes portes doublées en fer y donnent accès. A l'intérieur, maison consulaire, logis des marchands, chancellerie, tribunal, prison, hôpital, écoles, couvents, chapelles, four, cabarets, locaux de toute sorte, fraternisent sous la garde de la bannière du Roy qui flotte sur le khan. Vraie « petite ville transportée de France en Syrie, le camp se ferme tous les soirs et ne s'ouvre que le matin avec régularité ».



UN CAWAS DE CONSUL FRANÇAIS EN SYRIE

A peine ouvert, c'est une agitation extraordinaire.

Là se déposent et s'entre-croisent les produits de Syrie et d'Europe; d'incessantes caravanes apportent de Damas par Deir-el-Qamar les blés du Hauran, les fruits secs du Goutah (1), les soies du Liban, les tapis..... Des équipes de Maronites et de Grecs, que les marchands font travailler de préférence aux Turcs, déchargent les 15 à 20 bateaux européens qui, annuellement, touchent Seyde. Entre temps, les marchands entreprennent de longs et périlleux voyages à Damas, Acre, Alep, Nazareth.....

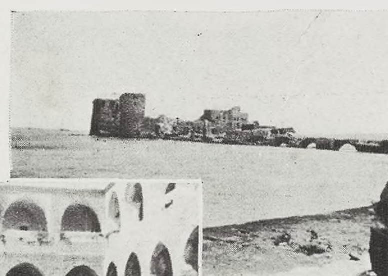
Çà et là, une alerte dans la communauté : le gouverneur est irrité, il menace. Une avanie se prépare; les Turcs s'arment de khandjars (poignards) et de gourdins. Aussitôt le khan ferme ses portes et se transforme en petite forteresse, et les Turcs circulent impuissants autour de la noire bâtisse, jusqu'à ce qu'enfin le gouverneur, auquel le commerce procure de beaux écus, propose de rouvrir (2).

---

(1) Banlieue de Damas.

(2) Les *avanies* ou amendes arbitraires étaient alors la croix de nos marchands. Selon le caprice du gouverneur, ils étaient contraints de verser des sommes considérables, et cela pour les motifs les plus frivoles, parfois les plus ridicules. D'Arvieux en signale de vraiment inattendus. Un jour, pour avoir craché par inadvertance sur la barbe d'un fellah endormi dans la rue, il fallut débourser 500 écus. Un autre jour, raconte d'Arvieux, « M. Faure, un des principaux négociants de la Nation, prenait le frais en chemise et en caleçon sur une terrasse du khan. Il lâcha innocemment une tirade de vents (chose prohibée chez les Turcs). Pour ce, le gouverneur menaça d'exterminer la Nation. A force de prières et d'intrigues, on se tira de ce mauvais pas pour 2 000 piastres..... qu'on prit sur le compte des négociants de Lyon, ce qui fit dire qu'on avait senti à Lyon un pet que M. Faure avait fait à Seïde. » (D'Arvieux, *Mémoires*, édit. de 1735, t. V, p. 213.)

Au dedans, le khan présente une physionomie fort curieuse. C'est une France en miniature, la France du XVIIe et du XVIIIe siècle; vie de famille et de couvent. Nos Provençaux — car ce sont surtout des Provençaux — rient, jasent, se communiquent bruyamment leurs chagrins et leurs joies. « Afin que rien ne manque à cette petite république, écrit d'Arvieux, deux médecins s'y sont établis, et, si l'on juge du sçavoir d'un médecin par les cimetières qu'il remplit, on peut dire que ceux-là étaient très habiles. » Rien ne manque, en effet, pas même les cancans, les caquets et les disputes casuistiques. Suivant leurs expressions, ces braves gentilshommes et leurs chères moitiés se font visage de bois, s'estomaquent, s'eschaudent à qui mieux mieux. On se dénigre entre marchands, on s'égratigne entre Observantins, Franciscains et Jésuites. De temps en temps, ces rumeurs arrivent en France et le roi se hâte de calmer ce petit monde échauffé. Rien n'est plus réjouissant, à ce propos, que de voir, en 1697, le consul de Saïda, Lempereur, forcé, sur je ne sais quelles accusations, d'écrire son propre martyrologe :



SAÏDA — CHATEAU DE LA MER VU DU SUD



L'ANCIEN KHAN FRANÇAIS DE SAINT-JEAN D'ACRE

Ils (les Franciscains) ont avancé contre la vérité, dit-il au ministre, que je ne fréquentais pas les sacrements..... Pourtant, je ne jure pas, je ne vois pas de femme, j'entends tous les jours la messe. J'ai fait tous les ans mes Pâques..... J'ai ici pour directeurs les bons Pères Jésuites.....

Quel temps!....

Mais on se réconcilie très vite. Tout s'oublie en des fêtes communes, par exemple, à l'arrivée d'un bateau, à la réception d'un nouveau consul; dans ce dernier cas, on retrouve la fierté chevaleresque de France et le tapage de Provence. En voici un échantillon :

.....Le consul sortit du vaisseau, orné de ses parements, avec un concert de trompettes et, les canons et instruments jouants, vint avec sa suite en deux esquifs de l'Isle-en-mer à un pont joignant la ville et le château, où il fut salué des Français y résidents; de là fut visiter le gouverneur qui l'attendait en son sérail. On y lut les *Capitulations* du Roy avec le Grand Seigneur; puis le gouverneur lui fit présent d'une riche veste à la mode du pays, dont il se revestit sur ses habits, fit présenter le sorbet et la cassolette pour parfumer les barbes (1).....

(1) Poirresson ajoute : « La salle avait pour ornement trois choses seulement : d'un côté étaient les fusils pendus à la muraille nue; d'un autre, les épées et les selles des chevaux; au troisième, les paniers de bagage sur la terre plate. Jugez du reste. »

Puis on visite la ville.

On remarque le port, ni commode ni fort, mais d'air très connaturel et doux. La figure de la ville est quasi quarrée ; elle a deux chasteaux, l'un au Midi sur une colline, en ruine totale et déserte (1); l'autre, au Septentrion, sur l'entrée du port et que la fumée d'un bon canon jetterait par terre..... On note que les vents du Ponant et du Nord raffraîchissent l'air à merveille, sans quoy il faudrait mourir en esté.

C'est là, dans ce cadre pittoresque, au sein de la chapelle consulaire, une « manière de four » (2), que la Mère de Dieu descendit, un jour, pacifique et consolatrice. Il s'agit de la fameuse *Congrégation des Marchands*, dite de l'*Immaculée Conception* (3). Les Jésuites la fondèrent, et ce ne fut pas sans peine.



SAÏDA — RUELLE DU KHAN FRANÇAIS

Il n'était pas facile de trouver place au khan, car, en 1645, on comptait à Seyde 150 Français (4). Le premier Jésuite, le P. Rigordi, trouva enfin (5) ; mais, chose curieuse, il fut plus malaisé d'y loger la Sainte Vierge.

Il tâcha, écrit le P. Amieu (1647), de donner quelque commencement à une Congrégation de Notre-Dame pour nos Français. Mais il le fit en cachette et plutôt à la façon des novices qu'à celle des Congrégations, instruisant quatre ou cinq dévots à des méditations et retenues qui effrayaient les autres au lieu de les édifier, chacun s'imaginant que, pour estre de la Congrégation, il fallait être novice, retiré, silentiaire et le reste..... Trois partirent, deux restèrent qui, tous les soirs, venaient prendre leur méditation et ressemblaient à deux novices ravis.....

(1) C'est le château bâti jadis par le roi saint Louis.

(2) « .....Et si petite qu'elle ne peut contenir la moitié de la nation. » (S. DE MAILLET.)

(3) Ce que nous allons dire de Saïda se reproduisait à peu près dans les autres Échelles du Levant.

(4) A Seyde, on trouve, en 1645, 150 Français; en 1702, une centaine; en 1764, 32 seulement. L'Échelle de Seyde relevait de celle d'Alep. Le consulat de Seyde avait, en 1686, de son ressort, 15 maisons religieuses; 7 de Cordeliers : Jérusalem, Nazareth, Rama, Acre, Seyde, Damas, Arissa (Harissa); 5 de Capucins : Seyde, Damas, Barut, Gazir, Abey : 15 à 16 religieux en tout; 3 de Jésuites : Seyde, Damas, Antoura : 9 à 10 religieux; un de Carmes : mont Carmel. En 1764, total de la nation française en Orient, 695 : Seyde, 32; Tripoli, 14; Acre, 20; Alep, 42.

(5) Rigordi, arrivé à Alep en 1644, touche Seyde le 9 juin 1644; le 7 mars de l'année suivante, on le trouve logé chez un marchand au khan. Quelque temps après, il alla en Perse. Le P. Amieu le remplaça à Seyde.



PANORAMA DE SAIDA PRIS DE LA MER

Au premier plan, le port ensablé. A droite, ruines de la citadelle bâtie par Saint Louis, roi de France.

Ce petit commencement fut heurté et mit en grand ombrage les Observantins.

Vite on s'échauffa, on entra dans l'aigre-doux et au-delà; les querelles de juridiction ont damné bien des gens.

Les Jésuites, ces intrus, ces trouble-fête, devaient être chassés du khan. On l'aurait fait sans la reine de France (1). L'Œuvre d'ailleurs se défendit bientôt elle-même.

Cette petite Congrégation, écrit Amieu, commence, en dépit des oppositions, à paraître dans une gravité qui fait rougir ceux qui en ont mal parlé.

Rapidement l'offensive fut prise. Un des premiers faits d'armes de la Sainte Vierge, et non des moindres, fut, au dire du P. Poirresson :



MENDIANTS DANS UNE RUE ORIENTALE

d'esteindre les querelles du khan, de réconcilier les inimitiés, d'expurger certains abus, telle cette courtisane chypriote qu'on fit partir du khan en lui donnant un nom arabe totalement sale, comme aux nimfes du paradis de Mahomet.

— Mon Père, dit un jour le consul, je ne sais ce que vous avez fait à mon domestique, je le trouve tout changé en bien; je voulais m'en défaire, mais je m'en garderai bien.

— Monsieur, fit le missionnaire, je n'ai rien fait, mais bien la Sainte Vierge qui l'a ainsi changé.

Le consul lui-même vient entendre le sermon de la Congrégation. Au jour de l'an, les enfants, stylés par les Pères — partout Jésuites du grand siècle, — lui débitent quelques petits vers.

Un matin, raconte le P. Besson, on prêcha avec tant de feu l'amour de Dieu et les grandeurs de la Vierge que deux consuls, l'un de Seyde et l'autre du Caire, qui passaient par là, voulurent être les serviteurs de la Mère de Dieu dans la Congrégation et s'attachèrent avec tant de dévotion à ces assemblées de piété qu'ils en attirèrent d'autres dont la naissance est distinguée et la vertu pas médiocre.....

(1) D'Arvieux écrivait quelques années après, à propos d'un autre petit mécontentement : « On se monta contre les Jésuites, mais les plus échauffés ayant fait réflexion que ces Pères ont un crédit immense partout, ils se contentèrent de crier beaucoup. » Plus loin, il ajoute : « Les Jésuites ont un autel fort propre qui se ferme comme une armoire pour en dérober la connaissance aux Turcs. Là sont leurs congrégations. Le Supérieur y dit la messe et y prêche et quand le service est achevé, on ferme l'armoire et il n'y paraît plus. »

Ainsi grandit et s'étend la fleur virginale; déjà quinze congréganistes font cortège à l'Immaculée; les mauvaises langues sont rentrées et l'on commence à admirer (1).

Au dehors, les effets se traduisent par une incroyable charité.

Difficilement, écrit un missionnaire, peut-on expliquer la libéralité des négociants de Seyde pour tous, connus et inconnus. Ils assistent les pèlerins de Jérusalem, rachètent les esclaves, sauvent de malheureux chrétiens indigènes.

Dans ces régions d'injustices et d'avanies, avec des gouverneurs qui saignaient les chrétiens pour s'enrichir, parmi ces Turcs qui, disent les relations, « vendraient leur profette pour cinq sous, s'il revenait au monde, et dont quelques-uns font coutume de monstrer leur bourse à la nouvelle lune avec toutes sortes de chimagrées, croyant que l'argent croistra avec ce planète », dans ce milieu, dis-je, la générosité n'avait qu'un chemin : donner.



TYPE SIDONIEN

Nos marchands donnent à chaque instant.

C'est un Polonais, esclave de guerre, qu'on délivre avec 300 écus; c'est un pauvre Maronite de Mejdellioum, volé, roué de coups, et dont on va vendre les enfants; il est sauvé par les deniers des congréganistes. Tel autre, lardé de coups de poignard, parce qu'il ne peut payer ce qu'exige le gouverneur, est racheté à prix d'or; un jour, on arrache un malheureux Moscovite des mains des Turcs qui veulent l'empaler.....

Après un sermon, écrit un Père, le directeur de la Congrégation vit couler, en un moment, des mains des marchands jusqu'à 1 000 francs qui furent employés à rompre des chaînes, à sécher des larmes et à tirer, comme des portes de l'enfer, de pauvres malheureux que leur nation rendait étrangers à la piété des Francs.

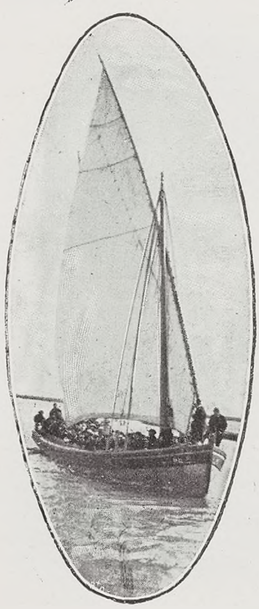
Qu'on juge de l'impression produite! Depuis l'inoubliable journée où, dans cette même Sidon, saint Louis avait de ses propres mains enseveli les cadavres de chrétiens massacrés, jamais la France ne fut plus couverte de bénédictions.

(1) Les Jésuites, haïs du Turc en général, qui « est plus leur ennemy que ne fut jamais ministre Rochelois », missionnent dans la souffrance, souvent menacés de mort, « qu'on aimerait mieux que la vie », disent-ils. Ils attirent les Grecs, les Juifs et autres « par le moyen des instruments de mathématiques, globes, sphères, cartes, verres triangulaires dont ils sont curieux..... Mais le plus utile fruict a été celui de la Congrégation; on s'étonne du changement qu'elle a fait. »

Du khan au port, il n'y avait qu'un pas. Ce port de Seyde, alors le plus considérable de a Syrie, recevait beaucoup de bateaux.

Or, dit un témoin, il y a beaucoup d'ignorants sur ces petites îles flottantes, et plus coupables que celles qui sont fermées aux extrémités de l'océan.

Hélas! Tous les péchés, petits et gros, y voguaient à pleines voiles; les loups de mer sacraient épouvantablement, et s'ils n'avaient fait que sacrer..... Certains capitaines essayaient bien d'enrayer le mal. Par exemple, sur ce navire où était dressé un poteau marqué, au sommet, du nom de Jésus, et où l'on attachait les jureurs vingt-quatre heures durant, puis qu'on relâchait « avec un bon coup de palette sur les doigts ».



BARQUE DE CABOTAGE EN SYRIE

C'était insuffisant : la Sainte Vierge s'en mêla.

Nous avons établi, écrit un missionnaire, contre les renieurs du nom de Dieu, ce que nous commençâmes dès Alexandrette, que quiconque le ferait dirait sur le champ un *Ave Maria* ou donnerait un denier à la boîte des pauvres.

Or, les loups de mer jurèrent moins, quelques-uns plus jamais. D'aucuns virèrent de bord entièrement; tel ce marinier qui « prenait la nuict pour prier, estant, disait-il, trop interrompu de jour par sa garde et les embarras du vaisseau; colère de tempérament, mais qui retenait sa langue pendant que son cœur grondait. »

Si nos églises sont faites en vaisseaux, s'écrie avec enthousiasme un Père, les vaisseaux peuvent devenir des églises flottantes..... J'avoue que l'humeur de cette sorte de personnes (marins) manque de douceur; peut-être ne trouverez-vous point d'oreilles qui s'ouvrent à vos discours, mais si vous continuez, vous ne trouverez point de cœurs qui vous soient fermés.

..... Nous avons vu des matelots qui passaient toutes les nuits en communication avec Dieu; qui, du haut des mâts et de la hune, faisaient leurs prières; qui, au fort des orages, avaient toujours leur esprit en même assiette, autant disposés à recevoir de la main de Dieu les chaînes de Tunis que les chaînes d'or.....

Ces hommes s'affectionnent aux missionnaires, veulent tirer le canon en leur honneur; ils les entourent sur le pont, les écoutent au point d'oublier tout le reste, de ne pas remuer, comme ce jour où, pendant l'exhortation, « une baleine ou mulard s'approche, excite un grand tapage autour, tandis qu'au même instant une espèce de foudre éclatait au ciel. »

Notre-Dame répondait par d'admirables protections.

Les faits abondent. Un juor, c'est le préfet de la Congrégation qui échappe à une avanie du gouverneur « en récitant ès-son cœur les litanies de la Sainte Vierge, pendant que,

présenté devant cette harpie, ce meschant homme pensait à quelle somme il le taxerait. »

Un autre jour, des marchands sont en route vers Damas pour porter plainte contre le gouverneur de Seyde; celui-ci se jette à leur poursuite avec des gens armés; mais tout à coup il déclare « que son cerveau lui disait de retourner; ce fut, ajoute la relation, une protection de la Vierge, car tous les desputés étaient de la Congrégation. »

Une autre fois, quelques marchands revenant de Nazareth, « dans un petit bateau chargé de riz et du bagage du consul, un tempête de syroc les jette à vingt lieues vers Baruth, les relance à trois lieues au-dessous de Seyde. Mais on fait un vœu à la Vierge, lequel à peine fut conçu que le vent cessa et le bateau aborda. » (1)

La Congrégation n'avait pas dix ans d'existence que déjà ce *beau corps*, comme parle un témoin, comptait des saints. Vraiment, en lisant les relations des missionnaires, on croit rêver et l'on se demande si c'est bien Saïda, cette ville molle et ravalée, qui vit de pareilles vertus.

Quels grands chrétiens que ces hommes!

L'un d'eux, nature emportée, a la jambe cassée par la maladresse d'un cavalier; il ne fait pas un geste de colère, subit une opération horrible et trois mois d'atroces douleurs, il voit la mort venir, ses pauvres enfants orphelins; pas une plainte.

— Si c'est le décret divin que je meure de ce coup. *Fiat!*

Un autre, blessé de trois coups de khandjar par un chrétien du pays, meurt en faisant taire ceux qui parlent mal de son meurtrier.

Tel, sur le point d'expirer, seul et abandonné, saisit la croix et une image de Notre-Dame, disant :

— Je ne mourrai point sans mes armes.

Tel autre « traisne la vie dans une espèce d'asthme, passe la nuict sur une chaise basse et n'a point d'autres paroles en bouche que celles qui se disent au ciel :

— *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto!* »

Un autre, nommé François Lambert, de marchand se fait missionnaire Jésuite, va en Perse, aux Indes et revient à Seyde, sauvé de deux naufrages par la Mère de Dieu. Il meurt en prédestiné (2).

Mais rien n'égale la vie d'un jeune homme qui jeta tout le monde dans l'admiration.

C'était un Belge de trente ans, peintre et architecte, conduit à Dieu, disait-il, « par les mathématiques ». Il pleure en lisant sa formule de congréganiste, fait oraison, passe tous

(1) Saint Joseph, en bon époux, aide Notre-Dame et se plaît lui aussi à *caresser* les congréganistes. L'un, par un vœu au saint, calme une tempête et sauve un bateau où il y avait « des soyes pour 4 500 escus ». L'autre, le préfet, malade à mourir, invoque le Père de famille de Nazareth et, comme lui, syndic de la Congrégation de la Vierge, et il guérit. Celui-ci, sujet à la gravelle, dit Poirresson, n'avait, en trois jours, faict aucune descharge, quelque effort qu'il fist..... Commençant à enfler, il fit un vœu à saint Joseph; or, l'après-dînée, le conduict s'ouvrit, et eut quatre descharges ce jour-là.....

(2) BESSON, *Syrie et Terre Sainte*, p. 136.

les jours trois heures de suite à genoux dans l'église, prend des disciplines, jeûne, veille, couche sur la planche nue (1) et dissimule cette vie d'ascète sous un visage enjoué.

— O mon Père, disait-il, s'il était donné aux saints du ciel de revenir en terre, comme ils s'acharneraient à la gloire divine! Et nous qui parlons ainsi, pourquoi sommes-nous si languissants dans le court chemin de la vie?.....

Dans son négoce. il a toujours Dieu en vue. Dieu le récompense: il est traversé de désastres, perd en mer 10 000 écus. presque tout son bien :

— Bah! s'écrie-t-il, que sont tous ces biens comparés au ciel? Un grain de sable (2).



BÉBÉS SYRIENS

Il regarde les croix comme un don tombé du ciel :

— Plus elles sont lourdes, dit-il, plus elles sont lumineuses (3).

Ce saint jeune homme a soif du martyre (4). Partant pour l'Europe, il refuse de prier afin d'être délivré des pirates, affirmant que, peut-être, l'esclavage serait meilleur pour lui.

Il résout toutes les difficultés avec un signe de croix; un jour, un missionnaire s'étant rompu « la petite faucille de la jambe », il accourt, applique une relique de la vraie croix et guérit le Père instantanément.

Autrefois, conclut le P. Poirresson, je me servais d'excuse, voyant de saintes religieuses toutes absorbées en Dieu, disant qu'elles n'avaient rien qui les en divertît; mais, ayant connu cet homme, il ne me reste plus de quoy me couvrir, sinon de honte.

Un des charmes de la Congrégation, et comme le parfum de son vocable d'Immaculée Conception, fut la chasteté. C'est une chose admirable en tout pays, mais dans ces régions de soleil et de mollesse, où le vice se respire avec l'air et se présente à tous les sens, cela tenait du prodige. Les Musulmans eux-mêmes en étaient émerveillés; ils se demandaient

(1) « *In asseribus nudis.* Il vit pour la pureté comme s'il était un ange. Dieu lui a laissé une promptitude de colère sur quoy il a pleuré souvent devant Notre-Seigneur..... »

(2) *Quid universa illa sunt ad cœlestia! Sicut arenula ad firmamentum.*

(3) *Quo graviores, inquit, eo plura et majora menti lumina illabuntur.*

(4) *Martyrio inhiat.* Il était, pour son avenir, comme un petit enfant dans le sein de son père, *sicut parvulus in sinu Patris.*

surtout quels étaient ces étrangers, habillés de noir, qui dirigaient cette génération de chastes. Le P. Parvilliers a raconté, à ce propos, une curieuse scène; ayant rencontré quelques Musulmans des plus graves, dit-il, un me dit avec admiration :

— Quoi donc, *cacis*, tu n'as jamais touché une femme?

Et protestant que je n'avais jamais esté si malheureux, ils se regardaient tous, disant :

— Allah! Allah!

Et un d'eux, dereschef, ajouta :

— Il faut donc, par nécessité, que tu ayes de mauvaises pensées des femmes.

Et moy, me moquant de luy, je répondis :

— Pensez-vous que les prestres et religieux français soient charnels comme vous? Ils vivent en leur corps comme des anges par la grâce de Dieu, qui estant tout esprit, les maintient dans un esprit pur et chaste.....

Un troisième insistant :

— Mais s'il t'arrivait d'en avoir?

— Je les chasserais, comme une chose défendue de Dieu que je sers.

— Mais si elles ne voulaient pas sortir, que ferais-tu?

— Je prendrais, répliquai-je, un fouet et m'en battrais si rudement et si longtemps que la douleur lui ferait quitter la place.

Alors ils se retirèrent en criant :

— *Allah! Aradhim! Avagihey!* Dieu grand! Miracle! (1)



MUSULMANS EN PRIÈRE

Plusieurs congréganistes reçurent le beau surnom de *vierges*. On se les montrait du doigt. C'étaient des lis, mais des lis grandis dans le sang du sacrifice.

Que penser, par exemple, de ce jeune homme de vingt-six ans, vice-consul d'Acre (2), appelé vierge, lequel, mourant de la fièvre, veut qu'on l'étende sur le sol, qu'on lui donne à boire du vinaigre comme Jésus en croix, et meurt en saint, laissant « un frère flouet et jeune enfant! »

Il y a deux ans, écrit en 1653, le P. Poirresson, est mort M. Blanc, de Marseille, marchand riche à 12 000 escus, sans être jamais marié. Il avait tout donné aux pauvres chrétiens et autres; devenu si pauvre luy-même sur les dernières années d'un grand âge, que, n'ayant pas de quoy payer son logement, il logeait dans une grotte aux montagnes du Chouf, parmi les Dreuses..... Au reste, il estait en cet estat aussi gay que dans sa meilleure fortune; dèz le matin, il disait l'office de la Sainte Vierge, qui luy a obtenu de vivre si chaste que jamais le soupçon n'a esté attaché à sa personne, quoyque l'Émir (druse) l'ait fait guetter à ce sujet.

(1) Rabbath, S. J., *Documents inédits pour servir à l'Histoire du christianisme en Orient*, t. I, p. 60.

(2) C'était un Provençal de la Ciotat, nommé Pierre Stoupan. « Je puis assurer, dit Poiresson, qu'en trois années que j'ai gouverné sa conscience je n'ai jamais entendu péché mortel de luy. » Il mourut au début de 1655.

Il mourut à Bâclin, demeure de cet émir, et, au mois de juin suivant de l'année 1651, temps auquel les puits mesme sèchent, est sortie une fontaine de son tombeau, où jamais il n'y eut apparence d'eau. On y voit de plus, la nuict, des flambeaux et des feux descendre du ciel ; tout le pays le publie saint, chrétiens, Turcs, Dreuses, et serait mal traitté qui dirait le contraire.

Tant de merveilles, — je n'en cite qu'une partie — ravissaient les missionnaires eux-mêmes. L'un d'eux, après avoir soutenu qu'il y a une étroite liaison entre missionnaires et marchands, « personnes, dit-il, si précieuses à la société », met voile au grand style et s'écrie :

— Disons donc que les *échelles de la Syrie* servent comme de marches à la foi, pour l'élever au milieu de ses ennemis (1).

Aujourd'hui la Congrégation est morte et Djezzar Pacha, depuis 1791, a chassé les marchands français de Saïda. Mais ce n'est pas sans émotion que j'évoque ces belles visions de France, sous ces arcades silencieuses où circulent des petites filles et des Sœurs de Saint-Joseph. Au dehors, roule en l'honneur du sultan rouge le tohu-bohu musulman.....

Je rêve aux Sidoniens antiques, ces têtes à crâne étroit, au front fuyant, au nez arqué ; je les entrevois, voguant avec leur Astarté en proue, le cœur à la volupté, et j'aime à poser, sur la même mer, les galères de nos marchands avec la Vierge Immaculée comme pilote.

Stella Maris!.....

(1) Besson, p. 129.



TÊTE DE CHANANÉEN EN TERRE CUITE

Vue de profil et de trois quarts.



LE FLEUVE AOULÉ, VUE PRISE DES HAUTEURS DE BETHER (LIBAN DRUSE)

LIVRE II

AU LIBAN DRUSE

I. — La Vierge du Repos.

Trois heures du matin.

Saïda est lourdement endormie. Dans les rues traînent des chiffons et des victuailles, entre lesquels nos montures dérangent des corps ivres et des chiens hargneux. Nous sortons par la porte Nord, longeons les jardins et pénétrons dans la crevasse du Nahr-Aoulé, où luisent des flaques d'eau. La nuit se fait plus noire.

Dans le silence, quelques bruits nous arrivent : tic-tac d'un moulin au fond de la gorge, vol d'oiseaux effarés, aboiement lointain, plainte roulante de la mer, cailloux heurtant les sabots de nos chevaux.

Peu à peu le paysage blanchit et les couleurs paraissent. Les portes s'ouvrent; on sort pour nous saluer. Des muletiers chantent. Devant nous, une mère assise sur un âne allaite son enfant, tandis que la grand'maman, appuyée sur un long bâton, suit à pied, pensive.

Nous nous trouvons dans un pêle-mêle de collines égayées de villages, de vignes et d'oliviers. Tout là-haut, les crêtes du Barouk s'embrasent au soleil levant et laissent filtrer des nappes d'or sur le paysage.

Nous sommes dans le Choûf, région bizarre, si labourée par les eaux et les commotions souterraines, qu'une photographie à vol d'oiseau offrirait l'aspect d'une immense éponge pétrifiée, avec deux fissures dominantes : le Nahr-Aoulé et le Nahr-Damour.

Bizarre aussi l'enchevêtrement de races.

Ici s'implantèrent, au XI[e] siècle, les Druses, cette secte exotique et mystérieuse dont on a tant parlé et qu'on est loin de connaître parfaitement. Avec eux vivent côte à côte Maronites, Grecs, Métoualis, dans une aussi profonde intimité que les quatre personnages dont parle La Fontaine :



VIEUX DRUSE

La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis.

L'histoire de cette région est fort intéressante. L'antiquité, les Croisades, presque toute l'Europe y jouèrent un rôle. Le rôle de la Sainte Vierge y paraît aussi très efficace. Elle centralise même, autour de ses sanctuaires, l'histoire de ces populations dont les luttes ont presque toujours été des luttes religieuses.

Voici d'abord l'agglomération monastique de Deir-el-Mokhallès, trois beaux couvents alignés sur trois mamelons successifs. C'est le centre melkite de la contrée.

Nous franchissons le premier monastère, superbe, grand comme un village, puis le deuxième, Deir-Bechara (couvent de l'Annonciation), réservé à des religieuses grecques, et voici le troisième, le nôtre, Deir-Saïdeh (couvent de Notre-Dame), suspendu au-dessus du Nahr-Aoulé.

A ses pieds, dans un pli de la vallée et comme au cœur de cet îlot monastique, luit une petite coupole blanche, encore noyée dans la gaze humide du matin et bien seulette au milieu de ses oliviers. Elle porte un nom très doux : Notre-Dame du Repos (Saïydat-el-Niah) (1) et rappelle, en effet, un souvenir très doux aux Grecs de Syrie : leur retour à l'unité romaine ; elle explique même les trois beaux couvents qui l'encadrent et la vénèrent comme leur ancêtre.

Jusqu'à la fin du XVII[e] siècle — officiellement jusqu'en 1729, — catholiques et schismatiques grecs ne formaient qu'un seul corps ; même autel, mêmes cérémonies, même clergé. Rome tolérait ce mélange : il y avait tant d'obstacles à une séparation, tant de simplicité chez le peuple. Et puis, on espérait.

(1) Ou du *Trépas* de la Vierge (Assomption).

Depuis le Concile de Florence et même auparavant, le rite grec, en Syrie, avait toujours eu des éléments franchement catholiques. Outre que, selon le mot d'un missionnaire, « le peuple est schismatique sans connaître presque le schisme » (1), le siège d'Antioche avait été souvent occupé par des patriarches unis à Rome (2).



A L'ENTRÉE DE LA MAISONNETTE

Dès les premières années du XVII[e] siècle, les Jésuites travaillent à la conversion du rite. Le Pape ouvre un collège pour les enfants grecs; Louis XIV aussi. Un mouvement d'ensemble paraît se dessiner, se développer; bientôt Rome, la France, le monde catholique suivent des yeux la lente bataille livrée en Syrie.

Un jour, on crut à la victoire.

Le patriarche Cyrille V était mort, en 1720, après avoir envoyé sa soumission au Pape. Quatre ans après, à Damas, le parti catholique élisait Cyrille VI Tanas, ancien élève de la Propagande et grand partisan de l'Unité.



MOUCRES (MULETIERS)

Tout l'Orient schismatique frémit. Un intrigant d'Alep, nommé Sylvestre, alors au mont Athos, court au Phanar, accepte sa suzeraineté sur Antioche (3), et, onze jours après, Cyrille VI est préconisé patriarche. Aussitôt, avec l'aide des ambassadeurs anglais et russe, il agit sur la Porte et finalement rentre en Syrie, muni d'un iradé lui donnant licence de persécuter et d'expulser tous ses adversaires.

Alors commença le « gémissement universel » que signale un témoin (4), c'est-à-dire une période de violences extrêmes. Sylvestre qui, disait-il, voulait, comme Jésus-Christ au Jugement dernier, tout subjuguer par la force, s'employa sans retard à excommunier ses

(1) BESSON *Syrie et Terre Sainte*, p. 160. Ce Père ajoute : « Voulez-vous gagner les Grecs? Ne méprisez pas une nation qui s'estime avec quelque sujet. Employez l'amour et les raisons, le respect, l'Ecriture Sainte et le témoignage de leurs Docteurs. N'ouvrez pas moins la main que la bouche; consolez un peuple toujours persécuté. L'art de gagner les hommes n'est pas tant une habitude de l'entendement que de la volonté..... »

(2) Par exemple, ce Macarios III, qui, en 1653, souscrivit avec deux autres patriarches, à Alep, à une déclaration solennelle de l'Immaculée Conception de Marie (Cf. LEQUIEN, *Or. Christ.* t. II, col. 774; *Civiltà cattol.*, 3[e] série, t. XII, p. 545 (1876); *Echos d'Orient*, 1900-1901, p. 327).

(3) Ce fut la première ingérence des Phanariotes dans l'Eglise grecque de Syrie.

(4) ..... *Gemit Damascus, gemit Aleppus, Acconium gemit, gemit et Sidonium, tota denique gemit Syria, tot oppressa miseriis et utinam non gemant in barathro qui tot malorum actores fuerunt in mundo.....* (Lettre d'un Père Franciscain de Damas, 30 octobre 1724.)

ennemis, à faire emprisonner, bâtonner et rançonner par les Turcs ses pauvres compatriotes ; métier lucratif qui, dans l'espace d'un an, lui rapporta 30 000 écus (1).

Devant ce tyran mitré, Cyrille VI, presque sans appui et menacé d'exil au Sinaï, dut fuir avec ses évêques par deux fois dans les montagnes, en plein Liban druse, dans le district de son oncle, Euthymios, l'archevêque de Tyr et Sidon. L'illustre persécuté trouvait là, outre la protection des cheikhs druses Djoumblat (2), un centre catholique très vivace et, au milieu, la Sainte Vierge (3).



LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

Un des plus ardents champions de l'unité était ce vieil archevêque Euthymios Saïfi, belle figure de prélat dans ces âpres commencements qui furent comme les catacombes du rite melkite.

Elevé à Rome, vif, entreprenant, homme d'esprit et de mérite (4), surnommé « la perle du savoir », humble au point de refuser le patriarcat, Euthymios avait rapidement conquis la majorité de ses ouailles et fait de son diocèse le foyer du catholicisme. Lui-même, il avait milité à Damas et s'était attiré les haines schismatiques.



MÉNAGE DRUSE

Il résidait, non à Saïda, mais dans la montagne (5). Pour avancer l'Union, il avait résolu de créer une Congrégation de religieux missionnaires. C'est dans ce but que, dès les premiers jours de son épiscopat, vers 1686, il fit bâtir pour lui et pour ses religieux le petit couvent signalé aujourd'hui par le sanctuaire de Notre-Dame du Repos; l'ensemble s'appelait Deir-Saïydat-el-Niab. Ce fut le noyau de l'Ordre florissant des Salvatoriens. Euthymios, par une pensée délicate, voulait que le

(1) Entré à Alep le 5 novembre 1725, il fait signer de force une formule de foi schismatique, fait détruire un autel à saint Joseph (dévotion catholique), crève les yeux à l'image du saint et la jette au panier, efface du ménologe saint Elie (dévotion maronite), défend aux parents de baptiser leurs enfants sous le nom d'Elie et de Joseph, etc..... (*Echos d'Or.*, mai 1904, p. 161.)

(2) Sur la libéralité de cette famille druse, voir plus loin.

(3) Cyrille VI reçut de Benoît XIV le pallium en 1744. Après plusieurs séjours à Deir-el-Mokhallès, il transféra le siège patriarcal à Ain-Traz; il mourut en 1759, après un essai d'abdication non acceptée; il avait entraîné 40 000 Grecs à l'unité.

(4) Du Bellis, chancelier de Seyde : lettre du 31 juin 1731; Lempereur, consul à Seyde : lettre du 7 mai 1701.

(5) Déjà un de ses prédécesseurs à l'archevêché de Tyr et Sidon avait été converti par un Jésuite. (Besson, *Syrie et Terre Sainte*, p. 160.)



LE COUVENT DE SAÏYDAT-EL-MOKHALLES
Au bas, le sanctuaire.

Nazareth où se formeraient les nouveaux Sauveurs du rite grec prit le nom de Marie (1).

Notre-Dame, d'ailleurs, comme en toute conversion, présidait au retour des Grecs. Quelle belle page on écrirait sur son rôle de Mère dans ces longs cheminemnets du prodigue ! (2) Nous la trouvons à chaque étape, demi-voilée, mais influente, ramenant au vrai Christ les fils des pères qui l'aimèrent tant, elle, la Toute Sainte. En même tepms que l'Union gagne du terrain, la dévotion à Marie se renouvelle; sanctuaires, prières, miracles reparaissent à la lumière. Euthymios voyait Notre-Dame revivifier son diocèse ; ce fut la belle époque de Saïydat-el-Abrah, de Saïydat-el-Mantarah. Lui-même il était particulièrement dévoué à Marie : la tradition nous le montre dans ses voyages et ses missions, portant sur sa poitrine une image de Marie, et ce fut cette image qu'il déposa dans la petite chapelle de son couvent.

C'est vers cette époque, je crois, qu'arriva une merveille où la chapelle de Marie conquit une grande célébrité.

(1) Sur l'origine exacte de ce premier couvent, il y a une certaine obscurité. La date de 1686 est-elle pour le premier couvent ou pour le couvent nouveau situé à quelques pas plus haut? Comme il y a quatre couvents, englobés, plus ou moins, sous le nom de *Deir-el-Mokhallès,* les historiens font des confusions. Le vrai couvent de Deir-el-Mokhallès — le grand — ne date que de 1715 au plus tôt. J'ai donné la date de 1686 au petit couvent de Saïdeh, mais je crois que ce n'est point la première origine ; le séjour immémorial des Grecs dans ces parages, le type byzantin de la chapelle (carré avec coupole centrale), jusqu'au lointain pèlerinage qui s'attache à ce lieu, tout parle d'une période plus reculée, mais qu'il est malaisé de définir.

(2) Nous le verrons plus loin pour Saidnaya, Forzol, Ras-Baalbek.....

Le premier couvent devenait trop étroit, l'emplacement était humide et malsain. Donc, à cent mètres plus haut, bien à l'air et au sec, on bâtit un monastère et une église : Deir-Saïdeh (couvent de Notre-Dame). Quand tout fut prêt, on transféra l'image miraculeuse dans la nouvelle chapelle. Le lendemain, l'image fut retrouvée en bas, à son ancienne place. Quatre fois on réitéra des translations de plus en plus solennelles ; quatre fois Notre-Dame redescendit. Sa volonté était manifeste ; elle voulait rester la *Vierge du berceau.*



RELIGIEUX ET NOVICES DE DEIR-SAÏDEH

Ce fait eut un grand retentissement et fut le point de départ du pèlerinage qui dure encore (1).

Un miracle signalait Notre-Dame, un miracle y attira Jésus. Un jour qu'Euthymios, en tournée pastorale, passait à Joune (2), plusieurs paysans qui chassaient vinrent le saluer.

(1) Martin, manuscrit, p. 707.

(2) Gros village à trois quarts d'heure au Nord-Ouest de Deir-Saïdeh. C'est là que vécut et mourut, en 1839, la superbe et fantasque lady Esther Stanhope, la « fée du Liban, la reine de Palmyre, l'idole du désert », dont la vie aventureuse fit parler toute l'Europe. Lamartine vint la visiter à Joune.

Fr. Athanase, de la suite de l'archevêque, prend un fusil par curiosité; le coup part et frappe en pleine poitrine un prêtre, nommé Ibrahim Toto.

— O Sauveur du monde! s'écria l'archevêque.

Le prêtre se relève. On délie sa ceinture; le plomb s'était rassemblé sur sa poitrine, sans le blesser. Euthymios fit vœu de bâtir un couvent sous le nom de *Mokhallès*, ou Saint-Sauveur (1).

En 1721, le vœu était réalisé. Un couvent, superbe pour l'époque, trônait sur le mamelon de Machmoussé et attirait les regards de fort loin.

La maison-mère des Salvatoriens y fut transférée; on y déposa un trésor de vieux manuscrits. Le patriarche exilé y vint fixer sa résidence. Une ardente communauté grandissait, studieuse, pauvre, austère : jeûnes fréquents, pas de tabac, pas de café, pas de vin, lever à 4 heures, coucher à 9, sept heures de prières par jour. C'était la vraie métropole melkite, espoir du rite.

Cependant les ressources manquaient. On avait beau fouiller les terrains rocailleux, cultiver oliviers et mûriers, les récoltes étaient insuffisantes. On se tourna vers la France.

En 1730, nous voyons le patriarche Cyrille demander à Louis XV « un passeport sous le nom de Barachat Sobhani, marchand de Damas, pour faire naviguer sur les côtes de Syrie une saïque sous le titre de Saint-Sauveur, qui, par le moyen de ce passeport, serait à l'abri des corsaires maltais et dont les profits aideraient à la subsistance du monastère..... » (2)

Il fut répondu que les ordonnances du royaume s'y opposaient; mais, quelques années plus tard, on permettait « de mettre les armes du roi au frontispice de l'église de Saint-Sauveur » (3).

Peu à peu les dons arrivèrent. Les « ouakfs » étendirent le petit royaume de Mokhallès; de savants et saints religieux lui firent une auréole; deux grosses cloches sonnèrent au clocher de l'église; les conversions se multiplièrent; la Congrégation croissait.....

En dépit des réclamations des anciens, les jeunes admirent au couvent le chibouk, le café, le vin; on vit entrer avec eux quelques petits débats fraternels, légers flocons dans un ciel pur (4).

Tout cet ensemble, si l'on en croit une légende, faisait un peu oublier la petite chapelle de

(1) *Echos d'Orient*, 1901-1902, p. 331. — *Orient chrétien*, 1898, nº 1, p. 10.

(2) De Villeneuve au ministre : rapport du 16 septembre 1730. (Affaires étrang. — Corresp. de Constantinople, t. LXXXII, f. 369.)

(3) Lettre du patriarche Cyrille Tanas à M. de Maurepas (25 janvier 1745). La protection française était alors très recherchée au Liban; elle s'exerçait libéralement surtout à l'égard des Maronites. Le patriarche Cyrille fut aidé de l'argent de « nos marchands », particulièrement à Damas où il avait à dépenser beaucoup contre Sylvestre. L'un d'eux lui fournit « vingt bourses » (décembre 1724).

(4) Volney : *Voyage en Syrie*, t. II, édition de 1825, p. 91. Tout cela n'empêchait pas un grand zèle et de belles vertus. C'est à Deir-el-Mokhallès qu'en 1792, un Grec schismatique de Deir-el-Qamar, après avoir tué un jeune Grec catholique de noble famille, se réfugia auprès du patriarche Athanase V. Le patriarche pardonna, fit pardonner et parvint à faire embrasser la religion catholique à tous les Grecs schismatiques de Deir-el-Qamar.

Notre-Dame qui se morfondait dans la vallée voisine, rongée par les pluies et la mousse, presque sans messe et peu visitée.

Un jour, un Frère très pieux y descendit prier, selon sa coutume. Pendant sa prière, il entend une voix irritee :

— Va dire à l'évêque, supérieur de Deir-el-Mokhallès, qu'il ne laisse plus mon sanctuaire sans messe!

Le Frère ne dit rien. De nouveau la voix parla plus pressante et plus irritée ; cette fois, la commission fut accomplie. Au monastère on n'y crut pas, le bon Frère fut raillé.

L'évêque, cependant un peu inquiet, vint à Deir-es-Saïdeh et y coucha. La nuit, une grande lueur entra dans sa cellule.

— Pourtant ce n'est pas le temps de la lune! se dit l'évêque.

Il se lève, regarde par la fenêtre et voit, à ses pieds, la chapelle de Marie toute phosphorescente de lumière. Il s'agenouilla, comprenant que la Vierge lui parlait, et le lendemain, des ordres étaient donnés pour restaurer le sanctuaire (1).

En vérité cette chapelle est un idéal de grâce champêtre.

J'ai toujours admiré avec quel amour d'artiste Dieu veille au bien-être et à la gloire des plus petites fleurs. Oh! que notre sanctuaire est une belle fleur et qu'il réalise bien son nom de Notre-Dame du Repos!

Autour de la blanche église, dans les oliviers verts, la nature s'ébat avec une liberté quasi virginale, faisant fête à la Vierge. Tandis qu'à ses pieds roule la musique du fleuve, de l'antique Bostrenus, au-dessus, sur le sentier, passe le paysan qui la salue, se signe et reprend sa complainte routinière. Des arbustes ont grimpé aux lézardes de l'église et l'enguirlandent de verdure ; tout près, les débris du premier couvent des Salvatoriens. L'âme est bien ici ; ce coin désert où l'on a tant pleuré et espéré, garde encore un reste de la joie et de la ferveur des temps d'Euthymios.

— En effet, depuis Saïyedna Euthymios, rien n'a changé, nous dit le supérieur de Deir-Saïdeh qui nous accompagnait; c'est encore la même église.

— On ne l'a jamais ruinée dans les guerres du Liban?

— Jamais. On a pillé plusieurs fois nos couvents (2); on n'a point touché à la Vierge. Jamais un vol n'y a été commis; ce serait facile pourtant : la solitude, la porte ouverte, l'argent et les dons qu'on y dépose. Mais on redoute Saïdeh.

— Y vient-on en pèlerinage?

(1) Martin, manuscrit, p. 710.

(2) Le couvent de Deir-el-Mokhallès a été pillé ou ruiné cinq fois : 1° en 1775, où les soldats de Djezzar brûlèrent la riche bibliothèque ; un grand nombre de religieux furent massacrés ; 2° en 1796 ; 3° en 1840 ; 4° en 1845 ; 5° enfin en 1860 surtout ; l'année précédente, le Supérieur s'était mis en révolte contre son patriarche et contre Rome ; il refusait de quitter sa charge. Un an après, le châtiment arrivait : dix-huit religieux massacrés ; biens pillés ; le reste brûlé.

— De fort loin, Maronites, Métoualis, Druses, mais surtout les Melkites.

— Ce lieu est pourtant difficile.....

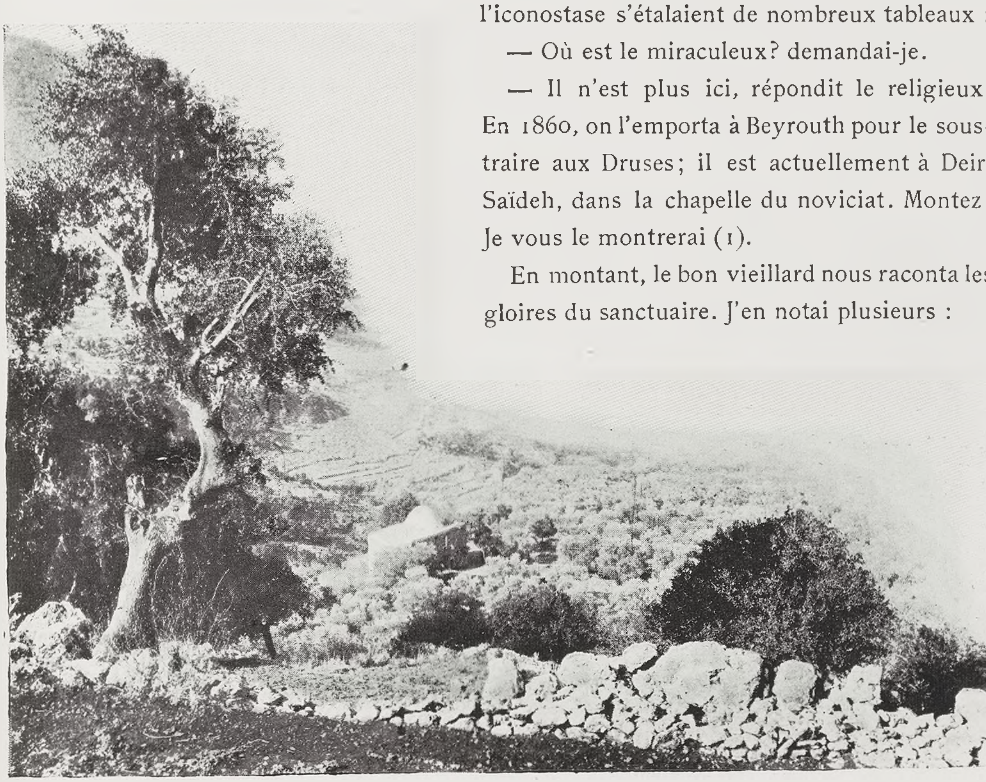
— La montée vers un ami est une descente.....

J'entrai. L'édicule n'est pas grand, dix mètres sur six, mais très propre et bien tenu; sur l'iconostase s'étalaient de nombreux tableaux :

— Où est le miraculeux? demandai-je.

— Il n'est plus ici, répondit le religieux. En 1860, on l'emporta à Beyrouth pour le soustraire aux Druses; il est actuellement à Deir-Saïdeh, dans la chapelle du noviciat. Montez! Je vous le montrerai (1).

En montant, le bon vieillard nous raconta les gloires du sanctuaire. J'en notai plusieurs :



LA PETITE CHAPELLE DANS LES OLIVIERS

— En 1870, Saïdeh fit un miracle que j'ai vu de mes yeux. Les provisions du couvent étaient maigres; l'huile surtout manquait. Néanmoins, le Frère dépensier voulut, un jour de fête, illuminer la chapelle, selon l'usage. Presque toute l'huile y passa; mais voici que tout à coup on vit l'huile bouillonner et monter de la jarre, comme fait l'eau dans une source; elle se répandit même sur le sol. On appela aussitôt les novices qui se mirent à genoux et le supérieur leur parla de la Sainte Vierge, en pleurant. Un jour, on nous amena de Damas un fou, nommé Antoine Boulad; il avait été drogman de l'armée française en Algérie, où des malheurs subits lui dérangèrent le cerveau. Ses parents l'amenèrent donc ici et l'on fit une neuvaine de prières; c'était pitié de voir ce pauvre homme haranguer les rochers, les

(1) Une autre version dit que le tableau ne revint pas et serait égaré.

arbres, se rouler sur les pierres avec des cris et des gestes qui faisaient peur. Eh bien, au neuvième jour, l'ancien drogman était guéri; il est venu plusieurs fois depuis remercier Saïydat-en-Niah. La Sainte Vierge protège spécialement nos novices; depuis quarante ans que le noviciat est ici, beaucoup de miracles ont été faits pour eux.....

— Une telle solitude, Abouna! C'est bien choisi pour des novices.

— Oui, ils ne sont pas distraits; il est bon d'ailleurs qu'ils aient toujours sous les yeux la Vierge qui est comme l'*œil* de notre Congrégation. Nous autres, nous nous appelons Salvatoriens, mais nous sommes les fils de Mariam. Aussi les novices l'aiment beaucoup; chaque samedi, ils vont entendre la Messe et chanter au sanctuaire (1).



LES BENJAMINS

Nous arrivions au couvent; j'allai voir le tableau miraculeux dans la chapelle. Au milieu de veilleuses et d'ex-voto, apparut une peinture sur bois d'un demi-mètre de côté, représentant, suivant les canons de l'art byzantin, le *Trépas* ou *Repos de la Sainte Vierge :* sujet très ancien et très aimé des Grecs.

La Mère de Dieu est étendue sur un lit funèbre; des femmes s'empressent autour d'elle avec des parfums, des vases, des fleurs; une cassolette brûle près de Marie, image de l'envol de son âme montant comme une fumée odorante de myrrhe et d'encens.

Le tableau a une teinte sombre. Dans un coin on lit :

Cette image a été peinte par Abd-el-Nour, en l'an du Christ 1702. Que Dieu le protège! (2)

Le supérieur nous dit :

— C'est devant ce tableau que les novices récitent l'Office tous les jours.

Le couvent était vide.

— Mais vos novices ne sont donc pas ici, Abouna? Où sont-ils?

---

(1) Les Salvatoriens ont actuellement 8 couvents et comptent 250 religieux et 26 moniales.

(2) Cette date montre que ce n'est pas le premier tableau du sanctuaire.

— En congé dans la montagne. Demain, 1er août, commence le jeûne de Notre-Dame (1). il faut bien que ces enfants se récréent un peu. Venez.

Le bon supérieur nous introduisit dans sa propre cellule et voulut nous préparer lui-même « une piquette ». C'était charmant, ce vieillard, de poitrine forte, un peu voûté, avec de grands yeux bon papa, tout pétillant d'esprit arabe, courbé au milieu de livres, de coussins, de cahiers, et sucrant notre piquette. Cela fait, on prépara des coussins et des nattes sur une terrasse, au soleil couchant. Tout à coup, des voix emplirent la maison.

— Les novices, dit le vieillard.

Le Père Maître monta, serviable, un peu timide, tenant deux petits bouquets de thym pour les hôtes. Nous causâmes longtemps, jusque dans la nuit.

Puis les novices envahirent la terrasse; ils voulaient nous saluer avant le repos. J'en comptai 25, variant entre treize et trente ans, très divers de physionomie et d'allures, mais unifiés tant bien que mal par le « calouseh » noir (2).

Ils nous demandèrent des nouvelles de France.

Pauvres enfants! La France est encore pour eux le beau pays, la terre catholique, le sol de la charité, des jolis clochers, de la joie et des cantiques, une seconde patrie.

Il y a des moments où parler de ce qu'on aime est une douleur. Je détournai les yeux sur la coupole du sanctuaire qui s'éteignait dans la nuit; mon compagnon parla de Notre-Dame de Lourdes :



NOVICE PRESENTANT LE CAFE

— 60 000 hommes dans un pèlerinage! Presque deux fois tous les Melkites du Liban (3); voyez comme ce serait beau s'il vous en arrivait autant; il faudrait 500 Saïydat-en-Niah pour les contenir tous.....

Il y eut des exclamations et des sourires. Mais le Père Maître, qui avait vu notre embarras et cherchait un compliment, se mit à dire :

— La France, c'est une lune pleine qui traverse un nuage; elle en sortira plus brillante!

Le lendemain matin, lorsque nous remontâmes à cheval, les novices chantaient l'Office à la chapelle; une de leurs prières disait :

O ma Souveraine, pure de toute tache, hélas! j'ai passé ma vie étendu sur le lit de ma tiédeur..... Je tremble que le perfide serpent ne précipite mon âme dans sa caverne, comme un lion dévorant. Ah! je recours à votre clémence et je crie : Mère de Dieu, retenez-moi sur la pente!..... Mère de Dieu, illuminez mon intelligence, faites lever sur mon cœur la lune resplendissante de la pénitence et revêtez-moi d'une armure de lumière.

(1) Ce jeûne dure 15 jours avant l'Assomption. Beaucoup le pratiquent en Orient, même quelques Musulmans.
(2) Coiffure des prêtres grecs.
(3) On compte 32 000 Melkites au Liban.



LA PLAINE DE BESRI, VUE DE L'OUEST
Au fond, les montagnes du Barouk.

II. — Le Fleuve de Marie

On nous signale, à deux heures d'ici, dans le hameau de Besri, une église de Notre-Dame très ancienne, dit-on, où l'on se rend en pèlerinage. En avant!

Nous remontons le Nahr-Aoulé, par un sentier suspendu au-dessus de fondrières et de précipices. Une heure après, nous croyons apercevoir comme une belle nappe d'eau, criblée d'ilots et où se reflètent les monts qui l'encadrent. Le jeu du soleil sur les vapeurs du matin nous a trompés; en réalité, notre lac n'est qu'une plaine marécageuse, couverte de mûriers et d'oliviers, entre lesquels le fleuve traîne ses méandres paresseux.

Des blocs de montagne, glissés dans le lit du fleuve, ferment la vallée et font barrage aux alluvions qui forment ainsi un petit delta montagnard d'un kilomètre de base sur 4 à 5 de long.

A l'extrémité, dans un site superbe, là où les deux ruisseaux du Barouk et du Djezzin s'unissent pour former le fleuve Aoulé — l'ancien Bostrenus, — se dressèrent devant nous quatre énormes colonnes à demi enlizées, avec des chapiteaux corinthiens et des restes de murs.

Un temple était là; sans doute un de ces pèlerinages que chaque ville côtière possédait au cœur de la montagne. Besri aurait été ce lieu de pèlerinage pour l'antique Sidon, un sanctuaire probablement dédié au Dieu titulaire des Sidoniens, à *Eschmoun* ou Esculape phéni-

cien, « prince très saint, dieu des guérisons, fontaine de santé » (1). Strabon signale une bourgade engloutie dans ces parages par un tremblement de terre (2); peut-être est-elle sous nos pieds. De vagues traditions locales parlent, en effet, d'une ville et d'un petit lac ensevelis jadis sous des blocs de terre, au Marj-Besri.

On rêve à une pareille catastrophe devant ces trois montagnes qui s'élèvent menaçantes au-dessus de nous; un jour peut-être, violemment secouées, elles s'écroulèrent en avalanches, engloutissant le lac, la bourgade et le sanctuaire, dont ces quatre colonnes signalent tragiquement la tombe (3). Un petit vieillard, qui piochait sous les mûriers, vint à nous :



MARONITES DE BESRI

— Vous avez-là, lui dis-je, un superbe terrain.

— Mauvaise femme en belle robe, répondit-il en secouant la tête; de cette plaine sortent les fièvres, l'hydropisie, la mort.

— Cependant, jadis on l'habitait; voyez ces ruines.

— Oui, on dit qu'il y avait une « petite mer » et une ville. Alors c'était habitable; mais depuis que les torrents et les tremblements de terre ont amené ce limon, tout a changé. Là-haut, sur la montagne, sont de gros villages : Schouf, Benouati, Békassin, Djezzin; ils ont des terres ici, mais les gens, le soir, se hâtent de remonter.

— Vous êtes d'un de ces villages?

— Non, je suis de Besri. Si vous venez de Deir-el-Mokhallès, vous avez passé devant; mais il est si petit qu'il vous a probablement échappé. Il est au bord de la plaine, car il n'a pu monter plus haut; aussi on n'y vit pas longtemps.

— Alors, pourquoi restez-vous là?

— Dieu a planté un figuier ici, un chêne là; il a mis Besri en cet endroit. Nos pères y sont morts; nous y mourrons comme eux. D'ailleurs, si ce lieu avait été bon, on ne nous l'aurait pas abandonné.

Jadis, toute cette région appartenait aux cheikhs Djoumblat. Il y a deux cent cinquante

(1) « Et c'est nous qui avons bâti un temple à Eschmoun, prince très saint, à la source Idlal (?) dans la montagne. » Fragment de l'inscription d'Eschmounazar, roi de Sidon. *C. I. S.* I. 3.

(2) Strabon, I. 3, 16.

(3) Les alluvions, d'ailleurs, expliqueraient suffisamment le sol marécageux du Marj-Besri.

ans, nos ancêtres quittèrent le Liban septentrional où les Métoualis les tyrannisaient, et ils vinrent chez les Druses. Les Druses n'aimaient point les Métoualis. Djoumblat reçut les Maronites et dit : « La plaine de Besri est libre ; prenez-la et vivez en paix. » Et voilà Besri.

— Besri, paraît-il, possède un sanctuaire de la Sainte Vierge ; nous venons le visiter.

Le petit vieillard s'arrêta et nous regarda :

— Saïydat-Besri n'est pas pour les « Frangis », dit-il en baissant la voix ; elle est pour les pauvres, c'est leur mère.

— C'est la mère de tous ; avez-vous écrit son histoire?

— Sur le papier, non ; dans nos cœurs, oui.

— Je veux l'écrire sur le papier ; laisse parler ton cœur (1).

— Quand nos pères descendirent au Marj-Besri, ils bâtirent une église à Saïdeh, parce qu'on leur avait dit : « Ici, Mariam eut jadis une maison. » Et puis, ils avaient besoin de Notre-Dame contre les fièvres, les Métoualis, les Druses. Il y eut beaucoup de miracles, mais je les ignore. Les Maronites et les « Roums » (2) des hameaux voisins, même les Druses et les Métoualis, vinrent faire des vœux et offrir des piastres à Saïdeh.

Alors Besri prit cet argent et en construisit une grande église, celle que vous voyez là-bas. On trouva que l'église était belle, et le patriarche Semaan Aouad, qui est mort en 1756, descendit de Deir-Meschmoucheh — un gros couvent au-dessus du village — pour bénir lui-même Saïydat-Besri, car il l'aimait et lui envoyait des présents.

C'était le jour de l'Assomption. Les gens de la montagne étaient venus très nombreux ; on chanta longtemps, on tira des coups de fusil toute la journée et toute la nuit. Mais on faillit se battre avec les Druses, qui étaient présents ; l'un d'eux, voyant les chrétiens recevoir la sainte Hostie des mains du patriarche, voulut, lui aussi, participer, comme il disait, « à la bénédiction de sa main ». Il communia.

On s'en aperçut, les têtes se montèrent. Les jeunes gens disaient : « Nous devons le tuer, car il a fait un sacrilège contre le Christ. » Le patriarche les arrêta, et Saïdeh, calmant les cœurs, écarta de notre tête de grands malheurs, car les Druses auraient vengé leur frère en nous massacrant et en brûlant nos maisons, comme ils ont fait en 1860 (3).

Depuis cette fête, on vient toujours à Saïdeh. Sauf trois ans que j'ai passés à Zahleh, j'ai constamment vécu à Besri, et toujours j'ai vu des hommes et des femmes, un par un, ou plusieurs ensemble, venir parfois de très loin à Saïydat-Besri.

— Et que font-ils dans l'église?

— Ils font des vœux pour leurs enfants malades et leurs vers à soie ; ils apportent de

(1) Il va sans dire que ce récit a été contrôlé par de nombreuses consultations.

(2) Grecs schismatiques.

(3) Martin, p. 721. Le patriarche Seman Aouad (1743-1756) résida quelque temps au vieux couvent voisin de Notre-Dame de Meschmoucheh.



VILLAGE DE BESRI

l'huile, de l'encens, de petits cierges et des piastres. Ils baisent le pavé et le tableau, puis se prosternent par neuf fois et se frappent la poitrine en disant : « Prends pitié de moi, ô Saïdeh! » D'autres y couchent une nuit pour se faire guérir, surtout de la fièvre. Les bergers amènent leurs troupeaux et les font tourner trois fois autour de l'église (1).

Avant les massacres de 1860, l'église avait beaucoup d'ex-voto, de calices, de lampes d'argent, dont l'une, valant 300 piastres, avait été envoyée de Constantinople par un fils du grand Bechir. Et puis il y a les *serments*.

— Les serments?

— Oui, quand deux hommes ne s'entendent pas sur une affaire, ils viennent prêter serment devant Saïydat-Besri. Les cadis veulent de l'argent, Mariam n'en demande point.

— Et Notre-Dame rend bien la justice?

— Certes; son œil n'est pas sur les menteurs. Tôt ou tard les parjures sont punis. Voici un fait connu de tous ici. Quelques Bédouins, passant par Besri, se disputaient; l'un d'eux accusait son voisin de l'avoir volé. On leur parla de Saïdeh : « Viens donc! s'écria le plaignant, viens prêter serment devant la face de cette Setna, sinon je te livre au cadi. — Volontiers, » dit l'autre, pensant que mentir devant Saïdeh n'était rien. Et ils entrèrent à l'église. « O Setna Besri! cria notre Bédouin, que je meure à l'instant de ta main, si j'ai volé. » A l'instant, il poussa « dahlak » (pitié de moi) et roula sur le sol, frappé à mort.

(1) Encore une bizarre dévotion que nous retrouverons ailleurs.

Tous étaient épouvantés; mais, sans se troubler, son compagnon le saisit par les pieds et le traîna dehors en disant : « Par Allah! Je savais bien que Setna Besri lit dans le cœurs des voleurs. » (1)

Nous atteignîmes Besri (2); une quinzaine de masures grises enchâssées dans un bloc de calcaire éblouissant. Chaque maison a son lilas de Perse, protection dérisoire contre un soleil tombant à vif sur cet amas de pierres blanches; on dirait un four à chaux en activité.

L'église est au bas, bien en vedette. C'est la première maison qu'on rencontre et qu'on salue; presque une cathédrale comparée à ces misérables cases. Lieu aimé, fréquenté; on l'a assise sur un petit trône de rochers; on lui a ajusté plusieurs sentiers, on lui a planté trois ou quatre lilas de Perse à elle seule : c'est la reine du village.

Nous n'étions pas arrivés que le village était sur pied. Quels étaient ces deux étranges pèlerins? Notre petit vieux, notre moucre sont criblés de questions. On nous baise la main, on nous sert des litanies de compliments. Tout à coup, une grosse femme, d'allures plutôt orageuses, fend le cortège, ouvre bruyamment les deux portes de l'église, toutes les fenêtres, et nous crie : « Faddalou! » (3)

Nous entrons. On se précipite après nous; mais notre garde-chiourme à jupons procède à une expulsion en règle où la voix et les poings se prêtent un concours fraternel : c'était pour nous donner la facilité d'admirer.

Nous admirâmes un grand vaisseau obscur, soutenu au milieu par un pilier, beaucoup de linges, d'ex-voto, de bibelots, partout des images de Notre-Dame (4). La symétrie manquait, mais la piété orientale se moque de nos alignements. Je voyais, au dehors, des femmes, des enfants, baiser les murs de l'église, se signer, s'agenouiller.

Je m'agenouillai et, dans cette pauvre chapelle, je priai la Sainte Vierge pour ces Maronites simples et bons.

Dans le mur extérieur, très haut, une inscription syriaque et arabe, surmontée de trois croix, parle ainsi :

> Cette église a été bâtie en 1447 de l'ère chrétienne, du temps de Mikaïl Khoury, curé de Besri, par le maçon Mikaïl.

Cette date, 1447, ne signalerait qu'une restauration. Si l'on en croit certain manuscrit syriaque, une église existait déjà en ce lieu vers 1300, bien avant l'arrivée des Maronites (5).

---

(1) Martin, p. 724.

(2) Village de 200 Maronites environ et de quelques Métoualis.

(3) Mot d'invitation signifiant : « Veuillez! »

(4) J'ai trouvé là un beau tableau de saint François d'Assise; un don, sans doute.

(5) Ce manuscrit, écrit par un Métouali du xivᵉ siècle, a été entre les mains de plusieurs personnes; mais il nous a été impossible de nous le procurer. Il signalerait aussi « le tremblement de terre ».

Peut-être faudrait-il reporter l'origine plus haut; l'étymologie mystérieuse de Besri (1), le nom de « ville » (Madinat), donné à ce hameau, les vagues traditions de lac, de tremblements de terre, jusqu'au temple d'Esculape où se rendaient les malades, comme aujourd'hui ils vont à Notre-Dame : tout insinue un passé lointain, vaporeux, mais où l'œil de l'archéologue saisira peut-être un jour quelque réalité précise (2).

Nos dévotions terminées, on voulut nous régaler. Tous les Vatels de l'endroit durent être mobilisés, car nous eûmes un festin comme on n'en fait pas souvent à Besri.

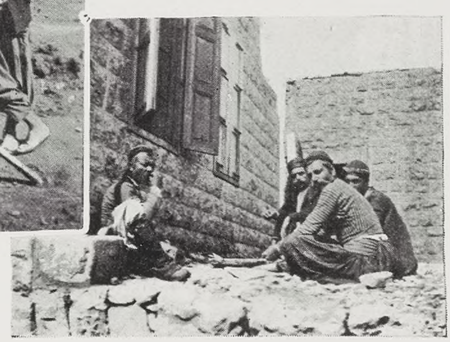
Un plateau rond, montant à la hauteur des genoux; sur ce plateau, du « laban, labané, labanieh, harischeh » (3), une salade, des œufs grillant encore, de l'eau fraîche versée par un jeune homme, avec un art et d'une hauteur extraordinaire, dans de jolis verres à pied.



DEPART EN FAMILLE



INSTRUMENTS DE FÊTE : FUSIL ET DARBAKÉ



LE REPAS

Sous le plateau, des liasses de pains circulaires d'un demi-mètre de rayon et de quelques millimètres d'épaisseur. Et nous voici devant, assis à la turque, gravement occupés à tourner des cornets de ce pain gazette, avec lesquels on pêche tantôt ici, tantôt là, selon sa fantaisie.

(1) Besri ou Bosri semble une forme initiale de *Bostrenus*. Dans l'antiquité, le fleuve s'appelait *Nahr-Besri*, nom que les paysans lui donnent encore dans la montagne.

(2) Voici quelques lignes d'une lettre du P. Badour, longtemps missionnaire dans ces parages (4 mai 1877) : « Cette église sert de paroisse à trois ou quatre hameaux voisins..... Le village de Besri reçoit encore des habitants de la vallée le nom de *Madinat* (ville). La population était autrefois plus considérable. Besri est un lieu isolé, triste, exposé aux incursions des infidèles. L'on sait qu'il y avait dans cette vallée, depuis un temps reculé, une église sous le vocable de Notre-Dame, desservie par les religieux de Michmoucheh. Les fidèles s'y rendaient en nombre de tous les points du district et leur confiance obtenait des faveurs signalées. Le trésor de cette église, en calices, lampes d'argent, etc., était d'une grande valeur. L'image vénérée de Notre-Dame fut déchirée par les Druses. » Besri fut une des 130 églises ou chapelles réparées dans ce district par l'aumône de France.

(3) Diverses préparations où le lait entre comme principal élément.

L'Oriental est nomade jusque dans ses repas. Chez nous, pâles Occidentaux, le menu est présenté successivement, servi de telle façon, mangé de telle autre; une farouche étiquette de couteaux, fourchettes, cuillers, préside à tous nos appétits; le souci de paraître spirituel fait oublier les finesses du service; bref, il n'y a pas de liberté. Ici, rien de tout cela. Le repas vous arrive en bloc, vous le razziez à la bédouine, formant des mélanges à votre goût, tâtant de tout ou bien épuisant tel plat sans souci du voisin; moins vous parlez, plus vous êtes spirituel.

O pays de l'aurore!

Délicate opération pourtant que l'usage des cornets à table! Il y a là tout un doigté. J'étais très gauche.



DANS LE NAHR-AOULÉ

Mon compagnon, lui, missionnaire d'avenir, était en train de conquérir les suffrages; la couronne de spectateurs immobiles frémissait d'aise en le voyant. A chaque cornet gentiment troussé et prestement avalé, on sentait monter l'admiration et, comme ici on juge les gens à table, la faveur passa vite de son côté.

Cependant, au dehors, il y avait une certaine rumeur, des appels, des cris. Je commençais à m'alarmer considérablement : tout ce vacarme avait pour cause notre dessert, lequel entra sous la forme d'un grand panier de figues fraîchement cueillies par une grosse fillette de sept à huit ans, que nous récompensâmes par une médaille de Notre-Dame.

— Elle aime beaucoup la Sainte Vierge, dit notre petit vieillard. L'an dernier, aux premières pluies, elle a roulé de la terrasse de l'église sur les rochers; elle n'a eu aucune blessure.

— Ce n'est rien, cela! s'écria un gars. L'an passé, le voisin Joseph Boulos, le marchand d'olives, avait son enfant malade. Il courut le porter sur l'autel de Saïdeh et sortit; une heure après, il revint; l'enfant était guéri.....

Le branle était donné. Un dégel de récits, de traits, d'invocations, de miracles, nous apprit, sinon l'esprit de discernement, du moins l'amour simple de ces humbles. Ce concert tapageur me charma et, devant ces visages animés, ces gestes, ces exclamations, ces dis-

putes même, j'eus la vision d'un groupe d'enfants se montrant les mille et un présents de leur mère, un jour de fête.

Je souriais ; une femme s'en aperçut et dit à mi-voix :

— Ils en savent plus long que nous ; à quoi bon parler! Ils ont des Saïdehs en France ; la nôtre, devant elles, c'est un millet devant des peupliers.

— Femme, tais-toi! répondit un vieillard ; le froment étranger ne vaut pas le seigle du pays.

Nous disons adieu à ces braves paysans et remontons à cheval. Un sentier nous ramène aux ruines du temple, le long du Bostrenus, au point où deux torrents, le Barouk et le Djezzin, se jettent dans le fleuve.



UN COIN DU VILLAGE DE DJEZZIN
Non loin de là, se trouve la grotte où se cacha Fakhr-ed-Din.

Là, nous tournons à droite sur les flancs d'une faille grandiose, boisée au couchant et semée d'habitations. Mais la pente orientale, nue, déchirée, percée de grottes, s'enlève comme un rempart aux coulées vertigineuses, crénelé de rocs surplombants et dominé au sommet par les deux pics bizarres du Toumat-Niha ou « cornes de Sidon » (1).

Nous sommes dans le district de Djezzin, région pittoresque où l'antiquité païenne et chrétienne a laissé des traces et dont les noms des villages actuels sonnent presque tous le syriaque. Djezzin (2), la mystérieuse « cité des trésors », devint, sous les Croisades, le

(1) Ces deux pics bizarres étaient appelés par les Croisés « montagne fourchue ou fourches de Sidon », *montanea furculea seu Furcæ Saheti* (Mar. Sanuto : Secret. Fid., l. II, pass. IV, c. 25). « D'Arvieux qui passa au Toumat-Niha en 1660, dit qu'il ressemble à deux mamelles ; aussi les matelots de Provence les ont appelées *Las Ponças.* » Aujourd'hui on les appelle *Jumelles* (Toumat) ou *Cornes*.

(2) Plusieurs ont pensé que Djezzin, à cause de ses nombreuses grottes, est peut-être la *Maara Sidoniorum* de Josué, XIII, 4. (L'hébreu *Marah* signifie grotte). En tout cas, c'est une localité ancienne : on y découvre de nombreuses antiquités ; colonnes, pierres taillées, cippes, inscriptions, grottes funéraires, surtout à Adons et à Atrin. Au Djebel Touran, sur la hauteur Sud de Djezzin, on voit les traces d'un village byzantin, avec les restes d'une petite chapelle, et d'une chambre funéraire à quatre *loculi*. Vers le Nord-Ouest, en aval de Djezzin, apparaît dans un bois le couvent de Notre-Dame de Meschmoucheh, un des plus anciens du Liban ; il semble bâti sur un sanctuaire antique. D'ailleurs, l'imagination populaire a accumulé dans ces parages les souvenirs bibliques les plus étranges, mais que les musulmans gardent avec respect ; ainsi, au-dessus du couvent apparaît le *Ouéli Micha*, consacré à Misach, un des trois jeunes hommes de la fournaise ; tout près, le tombeau de la *femme de Putiphar*, que « Joseph à la fin du monde viendra épouser », disent les musulmans, etc.

premier de ces casaux fortifiés dont la puissante ligne couvrait les hauts-plateaux frontière du Barouk et du Niha (1) ; il gardait le « Pas de Sagette à Damas ». Plus tard, les Métoualis en firent une de leurs villes saintes (2); les Druses s'en emparèrent. Une multitude de petits combats y furent livrés. On nous signale ce curieux Qalaat-Niha (3), sorte de pignon colossal accroché au rempart et percé de grottes artificielles où une poignée de Croisés résista au mamelouk Bibars, après les Croisades. Au-dessous, une autre grotte inaccessible, où Fakhr-ed-Din, le héros druse, fut saisi et livré aux Turcs (4); exploits, légendes, massacres, tout s'enchevêtre dans cette Calabre du Liban, et alimente les causeries indigènes.

Au fond de cet amphithéâtre, juste sous le village de Djezzin, l'œil distingue un barrage de rochers d'où saute une cascade de 65 mètres. Tout près, au sein d'une végétation humide, luisent les terrasses d'un petit hameau d'où monte en note gaie un campanile blanc: c'est Ouadi-Djezzin, et l'église s'appelle Notre-Dame du Vallon.



CASCADE DE DJEZZIN

Quand nous arrivâmes le soir, le soleil emplissait les gorges d'étranges splendeurs. Quelle soie vivante, transparente, nuancée habillait ces rocs nus, ces coulées arides, ces hauteurs pâles! Et, tout au fond, dans sa vasque de pierre sonnait la cascade, déployée çà et là par un coup de vent en draperie de lumière, autour de l'église de la Vierge!

— Cette église n'a l'air de rien, nous dit un jeune homme; cependant les anciens du pays disent que c'est une des plus vieilles églises de la région et que nous lui devons tout.

Suivirent des formules de louanges et quelques vagues récits. J'aurais préféré des documents plus positifs; mais, dans ces contrées, on écrit peu : quelques feuilles de compte çà et là dans les couvents, des poésies, quelques paraphrases des Livres Saints; parfois, sur la couverture des missels moisis, une sentence, des chiffres, une date, un nom de curé ou de

(1) Parmi ces casaux on trouve Niha, Jebha, Baderen [Baadran], Mohutara [Mokhtarah], Deir-el-Qamar.....

(2) Ce n'est qu'en 1885 qu'on a détruit leur ancienne mosquée.

(3) Ou *Chaqif Teyroun*, « la cave de Tyron ». C'était une des trois principales grottes fortifiées aux flancs des rochers, pendant les Croisades. Rien de curieux et d'inaccessible comme ce vertigineux petit fortin; on y trouve, taillés dans le roc, un couloir, des citernes, des chambres. Actuellement, c'est un refuge de chèvres. — Ce lieu fut pris par Bibars, qui s'en vante dans une inscription qu'on y voit encore. — Plusieurs émirs druses s'y sont réfugiés et y ont soutenu de petits sièges.

(4) Cette grotte, d'un accès très difficile, se trouve près de la cascade, en face de l'église de Notre-Dame. (Sur Fakhr-ed-Din voir plus loin.)

ouakil (1); c'est presque tout. L'histoire est dans la tête des vieillards, elle passe dans la tête des fils. La mémoire ne s'en affine que mieux, sans doute; pourtant les faits, même les plus saillants, ou s'effacent dans la pénombre du passé, ou — ce qui est pis — perdent leurs notes précises.

De tous les « on dit », et autres flocons qui voltigent autour de notre Saïydat-Ouadi, voici le fait général qui se dégage avec netteté.

Dès le xvie siècle, des colonies maronites, que l'oppression des Métoualis détachait du Haut-Liban, émigraient vers le Sud chez les Druses, qui en faisaient d'excellents fermiers (2). Une petite tribu descendit dans le Ouadi-Djezzin, où une nature vigoureuse, mais inculte, l'at-



MARONITES SUR LES HAUTEURS DE DJEZZIN

tendait. Le cheikh Djoumblat, dont la famille se montra toujours favorable aux chrétiens (2), avait dit aux Maronites :

— Je vous établis les maîtres du haut de la vallée de Djezzin ; vous cultiverez les terrains,

(1) Gardien de l'église.

(2) Cette émigration vers le Sud, commencée au xve siècle, paraît n'être qu'un retour. Il semble bien qu'aux Croisades quelques Maronites aient émigré vers le Sud du Liban avec les Croisés, comme ils le firent alors vers Chypre, où se trouve encore une colonie maronite. Le départ des Croisés et surtout les guerres du Kasrouan, firent disparaître ou refluer vers le Haut-Liban ces Maronites.

(3) Non seulement cette puissante famille druse contribua généreusement à la colonisation des Maronites sur cette terre, mais elle donna une grande liberté au catholicisme. Ces cheikhs, nous l'avons vu, protégèrent et aidèrent le patriarche melkite exilé à Deir-el-Mokhallès; vers la fin du xviiie siècle, ils restaurent et dotent un vieux couvent de la Sainte Vierge situé sur leurs terres entre Djezzin et Besri : Notre-Dame de Meschmoucheh. Leurs bienfaits pour les chrétiens émurent plusieurs Papes; Pie VI leur écrivit pour les remercier.

vous planterez des mûriers, des oliviers, et, chaque année, vous me présenterez le tiers des récoltes (1).

Le premier soin des émigrants fut de bâtir ce qui, dans leur pensée, devait être la forteresse du village et la cause de toutes les prospérités à venir : une chapelle à *Mariam el-Azra* (Marie la Vierge). Autour, ils groupèrent leurs masures et s'habituèrent à faire intervenir Notre-Dame dans leurs moindres nécessités.

Du haut des rochers tombait la cascade, disent encore les vieillards; du haut de la chapelle coulèrent les miracles. Saïdeh était le grand médecin et les maladies fondaient devant elle comme la



PANORAMA DE DJEZZIN

neige devant le soleil; sous son regard on plaçait les enfants qui naissaient, les récoltes, les cocons, les oliviers, et son regard fécondait tout.

Aussi la prospérité ne tarda point à venir. Peu à peu, les Maronites sortirent de leur vallée, achetèrent des terrains. Bientôt ils conquirent le gros bourg de Djezzin et y devinrent la majorité.

En 1845, ils se débarrassèrent des Druses; en 1860, ils interdirent l'entrée du village aux Métoualis qui revenaient des massacres. Aujourd'hui, sur les trente hameaux qui composent le district de Djezzin, un seul est encore aux infidèles, Benouati.

Et tout cela, disent les vieillards, est l'œuvre de Notre-Dame de la Vallée.

Il y a une trentaine d'années, le P. Martin rencontrait à Djezzin (2) un prêtre octogé-

(1) Martin, p. 729.
(2) *Ibid.*, p. 732.

naire, Abouna Yousef, qui avait desservi le sanctuaire pendant plus de cinquante ans et qui pleurait en parlant de sa Vierge.

Oui, disait-il, tout ce que nous sommes, nous le sommes par Saïydat-Ouadi; à elle soit l'honneur! Jette, ô Abouna, jette une graine dans la terre; il en sortira un grand arbre, plein d'ombre, de fruits et d'oiseaux. Voilà Saïdeh. Dans mon enfance, c'était un dicton populaire que la Vierge était la *Grande Emiresse* du pays; et les Druses, voyant qu'elle nous aimait, étaient furieux contre elle. En 1860, ils vinrent ici — non pour brûler le village qui appartenait aux Djoumblat, — mais pour détruire



RELIGIEUSES MARONITES ET PREMIERES COMMUNIANTES

Saïdeh. Ils trempèrent des couvertures dans le pétrole et les jetèrent dans l'église; mais le feu s'éteignait toujours. Alors, ils montèrent sur la terrasse pour casser au moins la cloche; mais sur la cloche était une colombe, et les Druses, criant, lui lançaient des pierres : la colombe ne fuyait point. Alors ils se dirent :

— C'est l'image de Saïdeh, laissons sa maison, sinon il nous arrivera malheur (1).

Aujourd'hui le sanctuaire semble un peu oublié; les louanges ne manquent pas, mais les visites sont plus rares. Djezzin, richement enfoui dans sa verdure, fier d'une route neuve,

(1) Cette légende de la colombe — que nous retrouverons encore — est un des nombreux exemples de la superstitieuse terreur que l'infidèle éprouve devant le *ouakf* (terrain consacré à Dieu ou à un saint).

d'un sérail neuf et de ses belles églises, a d'autres soucis que de descendre trop souvent dans le pauvre divan de la *Grande Emiresse* de ses ancêtres.

Un sanctuaire est un peu un hôpital; il faut être souffrant pour y entrer.

A Djezzin, nous descendons chez les Sœurs Mariamettes, ainsi appelées par le peuple, qui voit en elles comme le rayonnement et le prolongement des bienfaits de Notre-Dame (1). Partout, en effet, où s'établissent ces humbles filles, lève un bien immense; les enfants sont recueillis et catéchisés, les hommes rapidement conquis, les femmes attirées et groupées. Anges de bonté, de dévouement, parfois d'héroïsme, elles passent dans certains milieux d'ignorance et de fainéantise, montrant un idéal auquel les plus optimistes refusèrent longtemps de croire; car ces femmes sont des indigènes; elles sortent du sol ingrat où l'Islam a rabaissé la femme, et sont une remarquable conquête de la foi chrétienne.

« Il faut, a dit un écrivain, de longs siècles d'ennui au brin de charbon pour devenir diamant. » Un quart de siècle a suffi pour transformer la femme arabe en religieuse.

Ces Mariamettes, dans leur costume noir à guimpe blanche, sont charmantes de simplicité et de gaieté. Leur vie pauvre et intrépide leur attire toutes les sympathies.

A Djezzin, leur école compte plusieurs centaines de fillettes qui apprennent les deux choses qui sont si belles dans une femme : la piété et le travail.

Dans leur divan propret, nous eûmes beaucoup de visites; récits, miracles, légendes, ne manquèrent pas; on n'habite pas impunément un pays héroïque et les montagnes!

La nuit venant, nous nous avançâmes sur le bord de la cascade pour orienter notre course de demain dans le pays druse, à Deir-el-Qamar. Un homme tendit le bras vers un point invisible, au delà d'une houle de collines bizarrement enchevêtrées, où luisent des villages reliés par les fils blancs de quelques chemins :

— C'est le Djebel-Drûz!

La nuit peu à peu noya les lignes des vallées. Des milliers de lumières s'allumèrent de toutes parts. A notre droite, dans le ciel encore blanc, s'alignaient les crêtes phosphorescentes de Niha; étrange front de bataille que ces colosses à tête pâle, mourant imperturbables et solennels dans le ciel et les lointains. Je me rappelai que, dans l'un d'eux, une poignée de Croisés avaient tenu en échec les flots musulmans et, sans secours, sans espoir, étaient peu à peu tombés, laissant sur leurs rochers un reflet immortel de la gloire française.

A nos pieds, de la vallée noire montèrent tout à coup des tintements de cloche :

— C'est l'église de Saïdeh qui sonne le *De Profundis!* dit notre guide.

(1) Leur vrai nom est Sœurs des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie.



MILICE LIBANAISE PASSANT UNE REVUE DANS LE PALAIS DE BEIT-ET-DIN

III. — Chez les Druses.

Quand le soleil reparut derrière les crêtes du Barouk, nous cheminions en plein territoire druse. La contrée est délicieuse.

Le sentier nous promène au travers d'une admirable architecture de rochers, de plateaux, de pics et de fondrières, où se précipitent des cascades, des eaux courantes, et où s'étalent de florissantes plantations d'oliviers, de noyers et de mûriers blancs; le tout étagé entre 1 500 et 2 000 mètres d'altitude.

« C'est le plus beau coup d'œil que j'ai vu de ma vie, » écrivait, il y a deux siècles, le voyageur Lucas.

A tout instant, nous croisons des Druses. Les femmes ont de longs voiles blancs qu'elles ramènent sur le visage à notre approche, ne laissant découvert que l'œil droit; les hommes à turbans blancs, à manteaux rayés, lèvent vers nous des regards lents et fiers.

Regards de dédain pour ces « Frangis infidèles », qui n'ont pas reçu la vérité et qu'un jour le Druse traitera en esclaves dans son paradis.

Car, du haut de son piédestal libanais, le Druse méprise le reste des hommes, le Turc comme le chrétien. Des routes gravissent sa montagne, une locomotive côtoie sa solitude, le progrès essaye de le séduire : le Druse reste impassible. Une idée religieuse vit en lui, ardente et irréductible; plutôt que de se rendre, il recule lentement vers le désert, dans le Haûran, la mère-patrie, pour mieux s'unir à ses frères.

Guerrier par excellence, les luttes passées ont laissé sur son visage la placidité mélancolique du condottiere sans travail; mais une étincelle suffirait à rallumer ces yeux et relancer ce sang.

Son rêve le porte aux armes brillantes, aux beaux chevaux, aux aventures. La force phy-

sique, l'adresse, la ruse même provoquent son admiration; cependant il est franc d'allures, fidèle à la foi jurée et n'a pas les bas instincts de certains infidèles (1).

Dans nos visites et nos causeries, il était toujours question de puissances militaires, de batailles, de prouesses, de légendes sensationnelles.

Son histoire, d'ailleurs, n'est qu'une suite interminable de coups de main, de luttes, de déchirements sans fin. A l'intérieur, un système de féodalité instable, des émirs nombreux, indépendants, toujours en armes les uns contre les autres; au dehors, les Métoualis, les Bédouins, les Turcs, les chrétiens à repousser ou à vexer..... Tout, jusqu'à son tempérament d'aventurier intraitable, tout fait à ce petit peuple une physionomie à part, s'harmonisant parfaitement avec le sol chaotique et tourmenté qui le porte.



TYPE DRUSE
AUX REGARDS LENTS ET FIERS...

En traversant le village de Ammatour, mon compagnon me dit :

— Tenez! L'an passé, j'ai assisté ici à une noce druse.

Et il me raconta à peu près ce qui suit :

— Je voyageais dans ces parages avec le Père L. et le Dr Ch. Kh. Arrivés au Marj-Besri, on nous apprit que, ce jour-là, le cheikh Hossein-Abd-es-Samad se mariait.

— A cheval! s'écria le docteur, et piquons sur Ammatour; nous aurons du pittoresque.

Nous arrivons à 10 heures du matin. Le village est déjà en pleine fête. Au gros soleil circulent des habits de soie, des alezans à belles housses. Des troupes de paysans débouchent des sentiers; de partout sortent des chants, des sons de fifre, des battements de mains en cadence.

La fête embrasse tout le hameau et les environs, car le cheikh Hossein-es-Samad est un riche propriétaire.

Nous allons d'abord chez le fiancé.

De vieux Druses, accroupis devant la porte, se lèvent, s'inclinent, et nous entrons. Le

(1) D'Arvieux écrivait au XVIIe siècle : « Ils sont robustes, rarement malades, n'ont ni chirurgiens, ni médecins et, par une suite nécessaire, ils vivent fort longtemps... Ils ont des mousquets et des sabres, sont hardis et braves, se servent de leurs armes avec beaucoup d'adresse. » (*Mémoires*, in-12, 1735, t. II, p. 359.)

grand divan arabe regorge d'hommes et d'enfants. Pas de femmes. Elles sont à part chez la fiancée, à l'autre extrémité du village. Cette foule, debout, chante avec tambourin une sorte d'épithalame grave et sourd, d'où jaillit çà et là une fusée de notes gutturales, ailées, vrai gazouillis d'alouette. Cette voix, singulièrement belle, sortait d'un jeune homme, lequel, remarquant notre admiration, nous en remercia en détournant sur nos têtes quelques roulades éblouissantes, et, un instant, nous nous vîmes illuminés des épithètes et des trilles les plus glorieux.



FEMME DRUSE A LA VUE DES ÉTRANGERS

Tout ce peuple célébrait le fiancé, le jeune soleil du jour. Pauvre fiancé! Assis sur un divan, pieds serrés, raide, dans un ghombaze noir avec burnous blanc teinté d'or, il est là, ne disant pas un mot, ne faisant pas un geste. C'est l'étiquette. Une manière de nomenclamenteur parle et remercie à sa place. Depuis trois jours, le jeune cheikh est là, soumis aux salamalecks et aux compliments de toute la région. Ce culte n'a pas l'air de lui sourire : figure défaite, résignée, atone, il fixe la lune de miel avec autant de volupté que le fakir ankylosé sur un siège et l'œil sur son nombril.



UN VÉTÉRAN
DES ANCIENNES GUERRES TURCO-DRUSES

On nous fit asseoir près de la jeune divinité.

Nous l'honorâmes d'une heure de silence et de l'encens de quelques cigarettes; puis, nos dévotions terminées, nous saluons et sortons.

— Maintenant, dit le docteur, chez la fiancée !

Nous sortions d'un divan plein, nous tombons dans un divan vide :

— Tout à l'heure il se remplira, répondit mystérieusement notre guide; en attendant, venez!

Il nous entraîna dans une pièce voisine où, sur un tapis, à la turque, on nous servit un petit déjeuner.



GROUPE DE « OQQALS » DRUSES

Et la fiancée? L'œil de l'homme ne doit point la voir. Jusqu'à la nuit, elle restera séparée ou voilée; une religieuse qu'on cloître à perpétuité n'est pas entourée de plus de mystère. Elle n'est pas loin pourtant. Nous sommes en face d'une salle close où la mariée reçoit des femmes les ovations que le fiancé reçoit des hommes : les caquetages, les rires et les chants nous le disent assez.

Soudain, la porte s'ouvre et nous envoie au visage une odeur de musc fade avec une bouffée de cris gutturaux. A notre vue, les vierges druses, effarouchées, ramènent leur voile sur leurs yeux. A tout instant des groupes de femmes entrent; devant la porte, elles saluent par un *zalarit* général, sorte de hennissement nerveux, de glouglotement vibrant comme une flèche qui passe.

Deux groupes curieux attirèrent notre attention : des garçonnets et des fillettes, cortèges d'honneur des fiancés. Les garçonnets d'abord passèrent, en beau costume libanais, jolis minois, rieurs, se dandinant avec grâce; puis les fillettes, ruisselantes de soie et de bijoux, mais horriblement laides, mal fagotées et gauches.



VIERGE DRUSE ET SA MÈRE

Nous regardions, mais sans en avoir l'air, car ici on voit, mais on ne regarde jamais. Toutes les cinq minutes, on nous demandait :

— Etes-vous heureux?

Faut-il que le bonheur soit volage en ce pays, pour qu'on le surveille de si près!

Au bout d'une heure, la maison fut entourée d'une foule d'hommes.

— Le contrat va se lier. Nous nous rendons au grand divan.

Le père de la fiancée entra. Aussitôt on jeta par terre un énorme coussin sur lequel il s'assit, flanqué de ses deux fils.

Alors commença un défilé intéressant. Les invités, par groupe de quatre à cinq, entrent, s'avancent à trois pas du père, s'inclinent ensemble, disent leur compliment et, comme des enfants de chœur bien stylés, viennent se ranger symétriquement aux deux côtés du père; le père et les deux fils se lèvent, saluent, remercient et se rasseyent.

Le défilé fut long et nous offrit une riche galerie de types et de costumes. Ici un cheikh druse en burnous rose à tresses d'argent, épais, important, quasi pacha; là des jeunes hommes souples, de belle pousse, tout sonnants de pendeloques et de pompons; un officier turc en petite tenue, des enfants, mais surtout des *oqqals*. Le « aqel » est l'initié druse, le savant, le prêtre, l'élite de la nation. Il a un costume officiel: ghombaze sombre, *abaïe* rayé de blanc et de noir, turban blanc. Ils s'avancent graves, distingués, presque pompeux; dans ces profils bronzés, osseux, à belles barbes, je remarque des physionomies vraiment belles, des têtes d'une énergie extrême: on dirait des bustes antiques.



FILLETTES RUISSELANTES D'OR ET DE BIJOUX

Cependant le divan s'est rempli; beaucoup d'invités sont assis par terre en deux croissants, dos à dos, en forme d'X. Tout ce monde fume et cause.

Tout à coup, grand silence; on regarde vers la porte.

— Voici le Grand Aqel, nous dit à voix basse un assistant: c'est le saint, le pur; à lui seul il possède un Khaloueh (1) où il vit en ermite.

Le saint entre : deux yeux luisants au-dessus d'une barbe très noire, une tête de muezzin taillée dans le bronze; pieds nus, pauvrement vêtu, il s'avance pontificalement au milieu des turbans blancs et s'asseoit à l'angle d'un sofa.

(1) Maison de prière et de conseil chez les Druses.



NOCE DRUSE — CORTÈGE DE LA FIANCÉE

Un homme le suit portant un guéridon en marqueterie sur lequel on voit une bougie et un rouleau de papier. Lentement le saint tire un encrier de sa ceinture, ramène les jambes sous lui et, dans cette pose bouddhique, se met à écrire le contrat de mariage.

Il écrivit durant une demi-heure, pendant laquelle les assistants se tinrent immobiles, silencieux; çà et là pourtant un bon mot, un sourire, une bouffée de cigarette.

Enfin le Grand Aqel referme l'encrier. Aussitôt se présentent deux beaux jeunes gens, joyeux, presque sautillants, jouant de leurs keffiehs comme un poney de sa crinière; ce sont les témoins du promis et de la promise. Négligemment le Aqel leur pose des questions auxquelles ils répondent en riant; les assistants rient et le Grand Aqel lui-même daigne sourire. Evidemment les deux fiancés sont contents l'un de l'autre. Et pourtant ils ne se sont pas vus; ils ne se verront que le soir; on les marie sans eux.

Le saint a remué; il prend une attitude d'augure consultant le vol des corbeaux; tous

l'imitent, la prière commence. Une mélopée lente, gutturale, sort des narines du Aqel et s'étale tremblotante; elle psalmodie les premières lignes du Coran :

— Louange à toi, Allah, maître de l'univers! Louange à toi, Allah, clément et miséricordieux, juge suprême du grand jour! C'est toi que nous servons; c'est ton secours que nous implorons. Dirige-nous dans la voie droite, dans la voie de ceux sur qui tu as répandu tes faveurs, dans la voie de ceux contre lesquels tu n'es pas irrité, dans la voie de ceux qui ne se sont pas égarés!



NOCE DRUSE — LES TABLES DU FESTIN

Il y avait de l'étrange et du lugubre dans cette voix traînante, presque sauvage, laissant tomber ces splendides invocations sur cette nappe d'hommes qui, au nom d'Allah, se passaient dévotement la main sur le visage et la barbe.

La mélopée reprit; maintenant elle récitait le passage où Mahomet stigmatise le célibat et la vie religieuse. L'anathème terminé, le saint se lève, saisit gravement la bougie, la met dans sa poche, et tous de se retirer en s'inclinant devant le père de la fiancée.

La séance avait duré trois heures.

Les femmes sortirent de leur gynécée. Au dehors, devant la porte, une jument blanche à housse rose attendait. Soudain, deux rudes gaillards saisissent au milieu des femmes une forme violette et la hissent comme une plume sur le cheval; c'est la fiancée. Elle se rend maintenant à la demeure du fiancé; un voile de soie violette à reflets d'or l'enveloppe des pieds à la tête. Rien de pittoresque comme cette procession sans ordre, les hommes devant, les femmes derrière, avec un vacarme de chants, de cris, de fifres, de tambourins, de zalarits; et cela sous le gros soleil qui allumait toutes les soies et tous les ors.



LA DANSE DU SABRE

La jument s'arrête devant une maison. Deux hommes sortent, enlèvent la mariée et l'emportent dans sa nouvelle prison.

C'est là que le fiancé reçoit depuis trois jours des visites; à son tour elle montera sur l'autel pendant trois jours encore. Puis ce sera fini; la divinité redeviendra mortelle, la lune

descendra sous la mer, le voile retombera sur le visage et la vie reprendra, vie de cloître : elle ne verra le jour que par d'épais grillages ou derrière un voile.

Voici l'heure du festin.

Les hommes montent sur une terrasse et s'alignent devant une file de plateaux ronds où flamboient toutes sortes de bols, de soucoupes et de plats chargés de victuailles : laitage, tomates, poulets, énormes quartiers de mouton sur des montagnes de riz. Tout autour, des brassées de pain gazette, avec une gargoulette devant. Pas de vin.



CHEF D'ORCHESTRE

On s'accroupit et la gymnastique commence.

Dans la maison, c'est le repas féminin. On le devine à l'indescriptible caquetage qui nous arrive comme une vague rumeur de basse-cour. Ici, les hommes agissent et ne parlent point. Chaque chose en son temps. Aussi bien les banquets sont-ils plus courts. En un quart d'heure tout est fini, la razzia est achevée, les plateaux sont vidés; une dernière régalade d'eau claire et tout le monde se lève, reprend la parole, et la fête continue.

Alors viennent les jeux, les danses, le Djérid (1), les joutes au bâton, au sabre, au poignard, les fantasias, les saynètes burlesques ou symboliques..... Que sais-je encore?

Nous nous éloignâmes, laissant Ammatour noyé dans son tintamarre de fifres et de chants.....



DRUSES DU HAURAN

Un mot maintenant sur l'origine de ce petit peuple, ne serait-ce que pour mieux comprendre l'histoire des Maronites de cette région (2).

Au temps de la splendeur des Fatimites, monta sur le trône des califes, Hàkem. C'était un enfant de douze ans; d'abord sage, il fit bien augurer de lui; puis l'âge venant, son cerveau se dérangea et l'on vit un jeune Néron à turban, livré aux extravagances les plus inouïes.

Le voici qui prohibe l'usage du cresson, de la mauve et même du plat national, le « qobbeh », ordonne d'assommer les chiens, défend de tuer les bœufs, interdit les jeux et la musique, consigne toutes les femmes dans leurs maisons, châtie les cordonniers qui leur

(1) Baguette que les cavaliers se lancent dans les fantasias.

(2) Pour une étude plus complète, on pourrait consulter : *Maqrizi* (texte et trad. dans DE SACY, *Chrest.*, II, 1-69, 93-205); *Livre des Druses* (dans DE SACY, *Chrest.*, II, 191-278); H. GUYS, *Nation druse, Théologie des Druses* (1863); GUYARD (*Journal Asiat.*, 1877, p. 328-337); VON OPPENHEIN, *Von Mittelmeer zum Persischen Golf*, 1899, t. Ier, p. 125, 130, 134.....; CHURCHILL, *Mount Lebanon*, II, 1853; *Etudes*, divers articles (années 1876, 1897), etc.

font des souliers. Tous obéissaient au jeune fou. Grisé par de si hauts faits, Hàkem à vingt-cinq ans se croît mûr pour être dieu ; il prétend qu'Allah s'est incarné en lui.

Dès lors, il veut courber la terre entière dans l'adoration d'un seul dieu, le dieu Hâkem. Les chrétiens résistant à une si grandiose idée, Hâkem se jette sur eux ; il rase l'église du Saint-Sépulcre (1009), détruit 30 000 églises en Egypte et en Syrie, suspend au cou des chrétiens une croix de 10 kilos, au cou des juifs une sonnette ou un billot de bois en forme de tête de veau. Activement il fait prêcher sa divinité, se bâtit une mosquée au Caire, et, comme pour le musulman la folie est une manifestation du divin, Hàkem avait déjà 16 000 adorateurs, lorsque sa sœur le fit mystérieusement disparaître :

L'ange l'a enlevé, dirent alors ses fidèles. Il l'a déposé derrière la grande muraille de Chine, disent aujourd'hui les Druses ; il reviendra dans 500 000 fois mille ans !

Le dieu mort, la doctrine vivait encore. Des apôtres avaient prêché, Hamzah en Egypte, Darazi en Syrie. Mais le dogme n'étant pas bien défini, on se brouilla ; Hamzah traita Darazi de « veau, rival et satan de Hâkem », et finalement le fit égorger.

Hâkem avait dit :

Gardez-moi dans votre cœur, cela suffit. Au besoin, pratiquez extérieurement les autres religions ; tout ce qu'on fait en secret est permis.



VIEUX « DJAHEL » DRUSE

Cette morale fut vivement goûtée des populations carmates et tanoukhites de Syrie. Le drusisme s'implanta dans les deux Liban, vers le Haûran et les environs d'Alep.

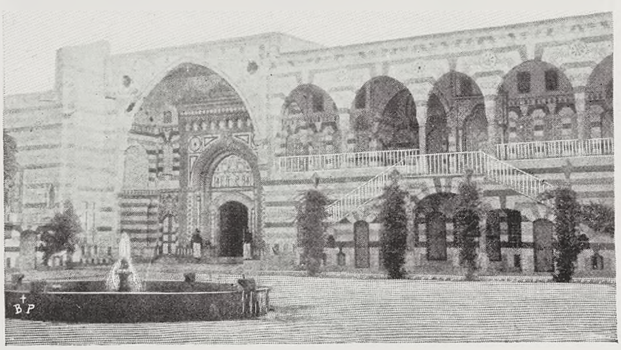
Tels sont les ancêtres de ces Druses au milieu desquels nous passons.

Au Liban, ils sont encore une trentaine de mille, cristallisés dans leurs dogmes ridicules et l'œil fixé sur le paradis promis. Lorsque Hâkem se lèvera de derrière la muraille de Chine, brandissant le cimeterre, il conquerra le monde et le partagera entre ses fidèles ; les uns seront sultans, les autres émirs ou pachas, d'autres cheikhs ; les chrétiens et les juifs seront leurs esclaves. Quant aux renégats druses, ce sera terrible ; Hàkem les coiffera d'un bonnet en peau de truie, leur passera à travers l'oreille un anneau de verre noir qui les brûlera en été et les gèlera en hiver.

En attendant ce printemps qui arrivera dans cinq millions de siècles, les Druses obéissent à quatre imans appelés Grands Cheikhs. Après eux, viennent les *oqqals* ou initiés; ce sont les sages et les purs; seuls ils ont le privilège de contempler les perfections de Hâkem. Ils doivent porter la barbe, le turban blanc, être graves, vivre de leur travail, s'abstenir de tabac et de poisson. Le vendredi soir, ils se réunissent au *Khaloueh*, salle carrée et nue, où ils traitent, à huis clos, des intérêts politiques et religieux de la nation. C'est l'élite druse; ils sont environ 5 000.

Le reste, les *Djahels* ou ignorants, se contente d'exécuter brutalement les ordres émanant des mystérieux Khalouehs (1).

De ces Khalouehs sont sortis les mots d'ordre qui ont ensanglanté le Liban au XIXe siècle, et ont surtout fait couler les flots de sang de 1860, dont Deir-el-Qamar où nous allons porte encore la trace.



FALAIS DE L'ÉMIR BÉCHIR A BEIT-ED-DIN, PRÈS DE DEIR-EL-QAMAR

Et pourtant, entre Druses et Maronites, il y eut longtemps la paix et même la concorde.

Maîtres du Liban méridional, les cheikhs druses avaient accepté et même attiré des colonies de Maronites chassés du Haut-Liban par l'oppression des Métoualis (2); simples et paisibles, les Maronites étaient d'excellents fermiers.

Le grand Fakhr-ed-Din, l'ami particulier de Louis XIII et de la France, protège ces colons; de puissantes familles druses, les Ma'an, les Djoumblât, les Nakad, les Areslan, les défendirent et réprimèrent les brigandages des Métoualis. Un témoin pouvait écrire, en 1696 :

Les Maronites sont très unis entre eux et avec les Druses, dont la *différente* religion n'altère point l'ancienne liaison (3).

(1) En Syrie, les Druses sont environ 132 000; c'est du moins ce que disent leurs chefs. Aujourd'hui, personne ne peut se faire Druse, car, à la mort de Hâkem, l'enregistrement pour le ciel a cessé, « la plume a séché et la porte est fermée. » Parmi les Druses, beaucoup entrent dans la milice libanaise, quelques-uns émigrent en Amérique. Ils sont naturellement *éloquents*. Ils croient à la création *instantanée;* leurs morts s'en vont en Chine avec Hâkem. La femme peut apprendre à lire et à écrire.

(2) On verra plus loin les détails de cette oppression.

(3) Un curieux exemple de cette entente cordiale est la mission *druso-maronite* envoyée à Rome, en 1444, sous la conduite du célèbre Franciscain Antoine de Troïa. A cette époque, les Druses passaient pour être d'origine chrétienne et même française, comme descendants d'une colonie de Croisés restés au Liban.

On en vint même à espérer la conversion des Druses. Non seulement les missionnaires travaillent librement dans leur pays, mais l'un d'eux, le P. Verzeau, écrivait en 1700 :

Le chef de la religion des Druses, qui est parmi eux ce que le Pape est parmi nous, ayant demandé des missionnaires pour se faire instruire de nos saints mystères..... j'ai fait partir un des nôtres, le R. P. Blein, missionnaire savant et grand homme de bien (1).

Le patriarche des Maronites pousse vivement cet apostolat; Louis XIV « fait même demander des enfants druses pour être instruits dans le collège des Jésuites de Paris. » (2) Bref! un beau mirage planait alors sur la montagne. Rien qu'un mirage, hélas! « Le Druse reste toujours Druse », dit le proverbe. Peu à peu des germes de discorde furent semés.

Outre l'antipathie de race et d'autel, jamais éteinte au cœur de l'Oriental, Ba'aqlîn, la capitale druse, voyait grandir en face d'elle un village en majorité maronite qui allait la supplanter : c'était Deir-el-Qamar.

Ba'aqlîn et Deir-el-Qamar centralisèrent vite les deux partis.

La jalousie commença; le Druse voyait avec dépit ces « fellahs étrangers » se multiplier rapidement, prospérer, accaparer les terres et menacer de les absorber. Un jour, Fakhr-ed-Din fait transférer le siège du gouvernement de Ba'aqlîn à Deir-el-Qamar.

L'orgueil druse tressaillit. Tout à coup, en 1750, les Druses apprennent la conversion au catholicisme d'une des plus nobles familles qui leur commandaient : les Chéhab. Cette fois, la noblesse s'agite. Mais le grand Béchir, aidé des Maronites, réprime la révolte, fait étrangler un Djoublât à Saint-Jean-d'Acre, écrase les Druses à Mokhata et en contraint un grand nombre à fuir vers le Hauran et l'Hermon.

Les colères s'accumulaient. Le Turc et l'Anglais accourent, enveniment ces antipathies, l'un par haine du chrétien, l'autre par haine de la France, protectrice des Maronites.

En 1841, les Druses se jettent sur Deir-el-Qamar, l'emportent et suppriment l'émirat des Chéhab. Les chrétiens se groupent de nouveau dans la ville et les deux camps se reforment.

En 1845, tout le pays druse se lève : 150 villages chrétiens sont ruinés, d'horribles massacres ensanglantent la montagne; mais les Druses sont repoussés du Nord.

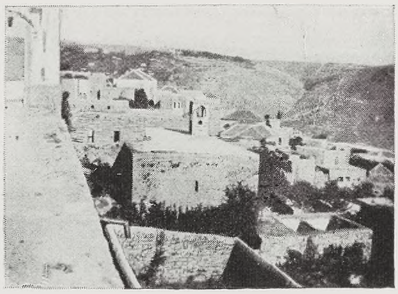
Les Maronites se ressaisissent vite. Quatre ans après, ils sont encore sept fois plus nombreux que les Druses. Que faire? On va les diviser. Habilement le Turc et l'Anglais fomentent la révolte des paysans contre les cheikhs. Puis, dès que les Maronites n'ont plus de chefs, tout l'Islam libanais fond sur eux : Druses, Kurdes, Métoualis, Bédouins, Turcs. Ce fut le drame de 1860. Désemparés, trompés, les Maronites, presque partout battus, sont refoulés vers la mer : 360 villages saccagés, 560 églises et 50 couvents brûlés, 20 000 hommes égorgés, toute la nation y aurait passé si l'épée de la France n'était venue à son secours (1).

---

(1) Lettre du P. Verzeau au P. Guibert : Seyde, 17 mars 1701.
(2) 5 octobre 1707.

Deir-el-Qamar, la ville rivale, fut particulièrement maltraitée; riche, prospère, pleine d'avenir..... le soir du 21 juin, c'était un charnier et un amas de décombres : 2500 cadavres jonchaient les rues.

— Je sors du Sérail, écrit l'abbé Lavigerie, venu pour apporter l'aumône française..... Le pavé de toutes les chambres, des terrasses, des cours, tout porte la trace de longs ruisseaux de sang..... Tous les chrétiens réfugiés dans ce palais ont été massacrés, sauf un seul qui était caché sous un escalier, d'où il entendait tout, et qui nous conduisait dans cette triste visite. Il nous a montré la terrasse d'où le plus grand nombre des victimes étaient précipitées par les soldats turcs sur la pointe des poignards druses. Ils sont là encore au nombre de plusieurs centaines, ces malheureux, à peine recouverts d'un peu de terre et de chaux qu'ils doivent à la pitié de nos soldats..... Près de cette terrasse, il s'en trouve une autre dont la vue est plus atroce encore. On y voit, pratiqué dans le mur, un trou rond, par lequel ces furieux forçaient leurs victimes à passer le bras, qu'ils abattaient aussitôt d'un coup de sabre; j'ai vu des flots de sang qui ont découlé de cet endroit horrible sur les murailles (2).....



DEIR-EL-QAMAR — LIEU DES MASSACRES
Au premier plan, le Jardin des Martyrs et l'eglise de Notre-Dame de la Colline.

En arrivant, le soir, à Deir-el-Qamar, j'entrai moi aussi dans la cour dont vient de parler Lavigerie. Sur des tréteaux, à l'abri de larges étoffes rouge-sang, des enfants, les fils des victimes tombées ici même, s'exerçaient à un drame de je ne sais quel martyr; ils maniaient de grands cimeterres, se menaçaient, répondaient fièrement. Les visages étaient joyeux, contents..... Songez! Dans quatre jours, tout Deir-el-Qamar viendra ici les applaudir.

Je regardais les murs..... tels qu'en 1860. Des larmes me montèrent aux yeux.

Derrière la cour, on me montra un grand rectangle de terrain clos de murs. C'est le *Jardin des martyrs*, la fosse où les soldats français ont mis les 2500 cadavres..... Pas une croix, pas une inscription, pas une fleur, pas une prière! Le sol est couvert de ronces; c'est un lieu oublié.

(1) La Porte dut débourser 7 millions de francs comme indemnités; de France et d'ailleurs arrivèrent 5 millions à peu près. La France envoya un très grand nombre d'objets de piété : 800 ornements complets, 300 calices et patènes aux armes de Napoléon III, croix, chandeliers, etc. Aujourd'hui encore, les vieillards montrent ce objets en bénissant la France et çà et là en *pleurant* sur elle. Nos soldats surtout ont laissé une ineffaçable impression de belle humeur et de dévouement.

(2) *Œuvres des écoles d'Orient* (1857-61). Rapport de l'abbé Lavigerie, p. 29.



VUE GÉNÉRALE DE DEIR-EL-QAMAR

Au loin, Beit-ed-Dîn, résidence d'été des gouverneurs du Liban.

IV. — Notre-Dame de la Colline a Deir-el-Qamar.

Juste à côté du Jardin des martyrs, est le célèbre sanctuaire de Notre-Dame de la Colline (Saïydat-et-Telleh), l'orgueil et le trésor de Deir-el-Qamar. Il fait bon trouver une mère dans ces lieux teints de sang; les pauvres morts, oubliés des vivants, sont au moins sous le regard de celle qui n'oublie point.

L'église est enclavée dans un couvent de moines Alepins. C'est une massive nef de 26 mètres de long, décorée de naïves arabesques bleues. A mi-hauteur, je remarquai une torsade d'étoffe circulant autour de l'enceinte comme une moulure:

— Qu'est ceci? demandai-je au moine qui m'accompagnait.

— C'est la *ceinture de Mariam;* car il y a la diphtérie au village. Lorsqu'une épidémie menace, chaque famille apporte un foulard; on en tourne un cordon, on le fixe autour des murs, en dehors ou en dedans, et l'épidémie est « liée » par Saïdeh (1).

Vers le chœur, les peintures se rafraîchissent et encadrent un bel autel de marbre à sept gradins, où s'étagent d'innombrables images, chandeliers, fleurs de tout âge et de tout mérite.

Au-dessus, derrière une vingtaine de suspensions et au centre d'une couronne d'ex-voto, bracelets, colliers, croissants radiés, mains et cœurs d'argent, apparaît le tableau miraculeux de Notre-Dame de la Colline.

---

(1) Curieuse forme de dévotion qu'on trouve fréquemment en Syrie.

C'est une peinture indigène, imitée de la « Vierge de saint Luc », qu'on révère à Sainte-Marie-Majeure. Notre-Dame, en manteau bleu et en robe rouge, est debout, tenant Jésus qui paraît bien sage dans sa tunique rose ; d'une main il presse un gros livre, de l'autre il donne sa bénédiction avec deux doigts. Deux diadèmes métalliques en éventail de plumes d'or adhèrent à leur front. Les deux visages un peu épais donnent aux physionomies quelque chose de vulgaire et de lourd Mais le regard pénétrant de Marie plaît fort aux pèlerins (1).



TABLEAU DE NOTRE-DAME DE LA COLLINE

Mon religieux m'entraîna au dehors, dans une petite cour ombragée de lilas de Perse et entourée de bancs de pierre disposés comme les coussins d'un divan oriental. Il leva son bâton vers une fenêtre murée où je vis un linteau antique portant, en relief, une croix sur un croissant renversé dont les cornes abritent un disque solaire (2).

— Vous voulez savoir, dit-il, pourquoi le village s'appelle le *couvent de la Lune* (Deir-el-Qamar) ? Voyez cette pierre ! Lorsque, sous la conduite de quelques moines, une colonie de Maronites descendit des régions de Bcharreh pour habiter chez les Druses, elle trouva ici des ruines. Le P. Abdallah Maarbès, le supérieur, en creusant pour bâtir son couvent, déterra ce bloc. Tous, voyant la croix, furent joyeux, car des chrétiens avaient vécu là jadis, et remarquant la lune au-dessous avec une étoile, ils furent encore plus joyeux ; en effet la lune est l'image de Saïdeh, et Saïdeh avait eu autrefois une église en ce lieu (3).

(1) Cette image n'a qu'une cinquantaine d'années ; c'est la reproduction du tableau qui fut déchiré par les Druses en 1860. (Voir plus loin.)

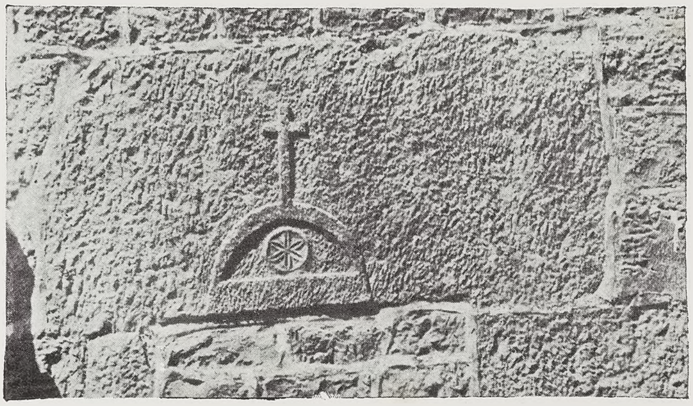
(2) Cette pierre mesure $1^{m},58$ de long sur $0^{m},78$ de large.

(3) La lune est au soleil ce que Marie est à Jésus ; toute sa lumière vient de lui. Le soleil enfermé dans le croissant de la lune — comme dans notre linteau — est un symbole de la maternité divine et probablement une réminiscence du texte apocalyptique : *Mulier amicta sole et in utero habens*. (*Apoc.* XII, 1-2.) *Maria..... in sinu solem portat*, ajoute clairement saint Ephrem. (*Opera* : édit. Lamy, t. II, p. 530.) La plupart des ex-voto libanais prennent encore la forme du croissant surmonté d'une croix : *Qamar*. Aussi les Maronites furent-ils amenés, non sans raison, à voir dans le *linteau* découvert un reste de monument marial byzantin.

Alors les moines appelèrent leur chapelle « Notre-Dame de la Colline », puisqu'elle était sur une colline, et le village fut désigné par les paysans sous le nom de « couvent de la Lune », car le couvent fut la première maison (1).

Il y avait du bon dans le récit de mon jeune savant. Cependant, le nom du village remonte plus haut que le XVIe siècle. Nous le trouvons en pleines Croisades; Deir-el-Qamar était alors un des 32 casaux de la terre du Schoûf qui, en mars 1261, fut donnée à l'Ordre teutonique de Notre-Dame des Allemands (2).

Remonte-t-il plus haut? Vraisemblablement. Le motif de la lune et du soleil représentés sur le linteau appartient au symbolisme chrétien des premiers siècles, lequel semble n'être qu'un succédané du symbolisme païen (3). Les vagues traditions locales qui posent un temple en ce lieu, les débris romains retrouvés, et jusqu'au nom de Deir (*couvent*), tout parle d'une localité ancienne, peut-être un monastère de l'époque byzantine (4).



LINTEAU ANTIQUE DANS LA MURAILLE DE SAÏYDAT-ET-TELLEH

Quant au vocable de Notre-Dame de la Colline, une très sérieuse tradition le fait venir de la chapelle de Notre-Dame des Monts, à Rome, car le tableau primitif de Saïydat-et-Telleh était une copie de l'image vénérée dans le sanctuaire romain (5).

(1) Les protestants ont trouvé une origine plus pittoresque. Pourquoi le couvent fut-il appelé « couvent de la Lune »? Parce qu'il fut bâti au *clair de la lune.* (MARTIN, p. 662.)

(2) Strehelke. (Tabul. ord. Theut., nº 111, p. 90.)

(3) Le croissant était un symbole d'Astarté, la Vénus du Liban; le croissant de l'Islam est un héritage idolâtrique — il n'est pas le seul. Plusieurs Libanais regardent la croix sur le croissant renversé comme un signe de la victoire du christianisme sur l'Islam.

(4) Le P. Martin (*Hist. manusc. du Liban,* p. 2389) penche pour le grand monastère que saint Rabbulas, au Ve siècle, bâtit avec l'aide de l'empereur Zénon et de Jean, président de Béryte, dans le territoire de Béryte, au sein de la montagne, parmi les habitants encore idolâtres, (*Bolland.*, 19 février.) Avec plus de vraisemblance peut-être l'esprit se reporterait au couvent de Saint-Phocas, élevé par Justinien, vers 550, sur la montagne de Porphyréon. Porphyréon (Nabi-Younès actuel) est, en effet, au bas de Deir-el-Qamar, vers le Sud-Ouest. (PROC. DE ŒDIF. V, 9).

(5) Opinion rendue plus vraisemblable par ce fait que les Maronites, n'ayant jamais eu d'iconographie propre, ont presque tout tiré de Rome : ornements, vases sacrés, livres d'église, tableaux..... Les emprunts iconographiques et même liturgiques qui, avant le XVe siècle, se faisaient surtout chez les Grecs, se firent de préférence chez les Latins, spécialement depuis le Synode de Qannobin, en 1580. (Voir livre V.) Actuellement encore, dans les anciens couvents et même chez les riches familles maronites, on rencontre de ces peintures venues d'Italie.



DEIR-EL-QAMAR — VUE PRISE DE BEIT-ED-DÎN

Quoi qu'il en soit, les moines encastrèrent le linteau dans la muraille de l'église, reliant ainsi un passé mystérieux au présent difficile et incertain de l'exilé. Bientôt tous les chrétiens du Liban méridional connurent Saïydat-et-Telleh et lui firent visite ; par ses miracles, cette Vierge ne tarda pas à devenir le foyer lumineux du christianisme sur ces hauteurs et à conquérir une célébrité qui dure encore.

Peu à peu, de nouveaux Maronites descendus du Haut-Liban, des Grecs persécutés par les pachas, des Druses même, vinrent grossir le noyau initial. Activement gouverné par les Beni-en-Nakad, cheikhs druses émigrés du Maroc (1), Deir-el-Qamar grandit. En 1613, Faker-ed-Din y fait transférer le siège du gouvernement libanais, et lui-même y bâtit son sérail, le fameux palais « des pierres rouges » (2).

Splendidement situé dans la verdure et au soleil levant, Deir-el-Qamar devenait le centre industriel et commercial du Liban méridional. De grands bazars alignaient leurs arcades,

(1) Ils s'établirent au Liban au XII[e] siècle. Longtemps serviteurs et guerriers des émirs Maan, ils furent nommés *cheikhs* au début du XVI[e] siècle et reçurent une portion du Schoûf, laquelle s'appelle encore *Monasef* (partagé) et eut pour chef-lieu Deir-el-Qamar.

(2) Voir l'origine dramatique de ce palais dans CHURCHILL, *Mount Lebanon*, t. II, p. 371.

sous lesquelles crépitaient d'innombrables métiers qui tissaient des étoffes célèbres, des abaïes brochés, des voiles ou keffiehs à reflets d'or. De nombreuses caravanes lui arrivaient de tous côtés, même de Damas et du Hauran. Tous les chemins et toutes les rues convergeaient en étoile vers une place centrale, où jaillissait une belle fontaine; autour, se dressaient des palais d'émirs et de cheikhs, des églises, une mosquée, même une synagogue (1), car les Juifs, flairant le gain, étaient vite montés là-haut. Une foule multicolore, bigarrée, échantillon de toute race et de tout culte, s'agitait dans les ruelles.

Or, de bonne heure, un lien rattacha au sanctuaire de Marie cette cohue flottante et variée d'échangeurs, de marchands et d'hommes d'affaires. Ce marché perpétuel avait besoin avant tout de justice et de bonne foi. Journellement surgissaient des contestations que les *cadis* locaux débrouillaient difficilement et parfois vénalement.



CARDEURS JUIFS

On chercha un arbitre infaillible, intègre, puissant, et ce fut Notre-Dame de la Colline. Souvent on entendait deux plaignants s'écrier en plein sérail ou même au bazar :

— Viens jurer devant Saïdeh que tu dis la vérité, et que Saïdeh qui voit tout te frappe, si tu mens!

Saïdeh frappait, et terriblement; le châtiment des parjures devint la spécialité dominante du sanctuaire. Personne n'osait mentir devant la Vierge. Aussi était-ce l'usage de venir en pleine église « sous son regard » sceller un contrat, une association et même un complot. Par exemple, lorsque, en 1782, les émirs Chehab formèrent une conjuration avec les Djoumblat et les Nakad, pour renverser l'émir Yousef, leur frère, ils résolurent, pour se lier plus étroitement, que, la nuit avant le coup, tous les conjurés druses, musulmans et chrétiens viendraient prêter serment devant Saïydat-et-Telleh. Notre-Dame arrêta ce crime; avant la nuit, l'émir Yousef s'était emparé d'eux (2).

Presque dans tous les sanctuaires, au Liban, on rencontre ces sortes de serments religieux d'origine très ancienne, mais Notre-Dame de la Colline les dépassa tous;

(1) Dans un coin du palais Maan.
(2) Schidiak, *Fam. du Liban*, IIIe partie.

son église, aux yeux du montagnard, était plus un tribunal qu'un lieu de prière.

Pourtant, c'était la mère. Les Maronites lui apportaient toutes leurs douleurs et tous leurs désirs; ils revenaient consolés ou guéris. En 1673, deux cheikhs, Abou-Pharès et Abou-Nader, en reconnaissance d'une faveur, restaurent le sanctuaire en voûte solide (1). Sous le grand Béchir, nouvelle restauration, nouvel agrandissement. Vers 1840, Saïydat-et-Telleh est devenu le pèlerinage le plus connu, le plus fréquenté, l'étoile du Liban.

Chose curieuse, les Druses s'y montraient les plus empressés. Un notable de Deir-et-Qamar disait au P. Martin :

Avant 1845, Saïydat-et-Talleh était plus vénérée extérieurement par les Druses que par nous. Ils venaient de très loin la prier à leur façon et obtenaient une foule de prodiges.

Nous disions en riant : c'est la Vierge des Druses (2).



DEIR-EL-QAMAR — PLACE DU SÉRAIL OU EUT LIEU LE MASSACRE DE 1860

Les chefs donnaient l'exemple, surtout les Nakad, cheikhs druses de Deir-el-Qamar. L'un d'eux, le cheikh Kouleib, priait Notre-Dame avant d'aller au combat. Un jour, au moment de partir pour Acre, à la tête de ses guerriers, il descend, fait toucher son drapeau à l'image miraculeuse, met dans son turban de la poussière prise sous l'autel et s'en va. Revenu victorieux, il remercie la Sainte Vierge par une fantasia générale près de l'église (3).

On cite beaucoup de faits analogues, si bien que les Maronites espérèrent un moment la conversion des Druses par le moyen de Notre-Dame de la Colline. Les taches sanglantes de 1845 et surtout de 1860 anéantirent cet espoir. Cependant, même dans ces jours de haine,

(1) Douaihi, *Ann. mar.*, année 1673.
(2) Martin, *Manusc.*, p. 670.
(3) Raconté en 1898, par M^gr Bostani.

alors que les Druses n'osaient plus se montrer à Deir-el-Qamar, ils envoyaient par des paysans chrétiens, par des femmes et même par des enfants, leurs vœux, de l'huile, des cierges, de l'argent à Saïydat-et-Telleh.

D'ailleurs, dans les différents massacres, contrairement à la coutume barbare de détruire les églises, les Druses respectaient la maison de Notre-Dame. En 1845, un de leurs chefs, Nassif-Bey, avait expérimenté qu'il était dangereux d'y toucher.

Ivre de fureur, il avait lancé son cheval contre l'église; ses guerriers le suivaient. Déjà, il faisait jeter la cloche du haut de son campanile sur les dalles de la cour, lorsque soudain sa monture se cabre et reste figée au sol; l'éperon s'enfonce dans le ventre, l'animal demeure immobile, se met à hennir étrangement et à frissonner de tout le corps. Epouvanté, le cheikh lève les yeux et s'écrie :

— O Setna ! ne me frappe point; je ne veux pas te dépouiller !

Le cheval saute aussitôt dégagé. Nassif aposte deux de ses hommes pour garder le sanctuaire pendant le massacre, et tous se retirèrent glacés d'effroi (1).



MOINES MARONITES AU LUTRIN
DANS L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA COLLINE

Les chrétiens connaissaient si bien le respect des Druses pour Saïydat-et-Telleh, qu'en 1860 un grand nombre s'y réfugièrent, croyant y être en sûreté. Cette fois, ils furent déçus.

Depuis quelques années, l'iniquité régnait à Deir-el-Qamar. Les catholiques avaient reçu les protestants; ils envoyaient les enfants à leurs écoles; plusieurs même s'étaient fait hérétiques ; de plus, le bien-être avait introduit certains désordres et une sorte d'orgueil. L'église de Notre-Dame était quelque peu délaissée.

La Sainte Vierge permit que son village fût châtié et ne se défendit pas elle-même.

Les Druses hésitèrent pourtant ; ils respectaient, disaient-ils, deux choses : les femmes et Saïdeh.

Mais les soldats turcs n'avaient pas ce scrupule. Ils entrèrent au sanctuaire et commencèrent à décrocher les lampes d'or et d'argent. Les Druses, voyant que Saïdeh laissait faire, accoururent participer au butin ; puis, sonnant les cloches, ils crièrent aux femmes :

(1) Martin, p. 672.

— Venez assister à la Messe de vos curés.

Devant la Vierge s'accomplissait un sacrifice, en effet; dans la foule qu'on égorgeait, vingt prêtres ou religieux, les bras en croix, à genoux, furent immolés pendant qu'ils invoquaient à haute voix Notre-Dame de la Colline. Le supérieur du couvent, le P. Namatallah Massad, fut mis à nu; ses bourreaux, avec leurs poignards, lui taillèrent dans la chair une tonsure et une chasuble. Ensuite, rouges de sang, ils criblent de balles le tableau miraculeux, l'abattent, l'insultent, le déchirent et se retirent après avoir essayé de mettre le feu (1).

Il était réservé à nos petits troupiers français de restaurer la maison de la Sainte Vierge; ils enlevèrent les cadavres déjà en putréfaction et à demi dévorés par les chiens, lavèrent le sanctuaire et furent les premiers à s'y agenouiller (2).



VIEUX MARONITE
Un survivant des massacres de 1860.

Le pèlerinage reprit. On agrandit l'église où fut soigneusement encastrée la pierre antique; on fit peindre un nouveau tableau semblable au précédent. Juifs, Druses, protestants..... tout s'était envolé. Une grande ferveur revenait; le chapelet, les visites à la Madone, le mois de Marie surtout fleurissaient. On remarqua une recrudescence de faveurs miraculeuses; il y avait tant de larmes à sécher, tant de blessures à fermer!

Aujourd'hui tout paraît guéri, oublié; Druses et Maronites se coudoient familièrement.

Saïydat-et-Telleh est de tous les sanctuaires maronites celui dont on raconte le plus de merveilles. En voici quelques échantillons :

Pendant la domination d'Ibrahim Pacha au Liban (1831-1840), trois soldats musulmans entrèrent par curiosité dans l'église. L'un d'eux, apercevant une vieille gravure de Notre-Dame, crache dessus. Aussitôt, il est saisi aux entrailles d'un mal violent, il se roule sur le sol et dit entendre une voix foudroyante. Le supérieur du couvent accourt, mais, tandis qu'on lui explique le cas, le profanateur jette un grand cri : « La voilà! C'est elle, la Setna; elle marche contre moi! » et il expire, laissant les assistants terrifiés.

Un Kurde avait volé un Druse, mais il niait effrontément :

(1) Le Frère Jésuite Haïdar, invité à se cacher pendant les massacres, répondit : « Laissez-moi, je veux aller mourir aux pieds de la Madone. » Et il descend à l'église de la Vierge. Près de la porte, il est arrêté par des soldats turcs qui le somment de leur indiquer les trésors de l'église. Le Frère répond : « Je les ignore, et les connaîtrais-je, je ne les indiquerais pas! » Alors on le frappe, on l'insulte, on le traîne au sérail où il est égorgé. (P. de Damas, *Souvenirs du mont Liban*, ch. xv.)

(2) Le petit cimetière de Beit-ed-Din garde les tombes de treize de nos soldats morts là-bas.

— Viens donc lever la main devant Setna-et-Telleh! s'écrie le Druse.

— Allons, dit le Kurde.

Et ils allèrent. En chemin, une Musulmane, nommée Saharah, se moqua d'eux :

— Pourquoi aller à cette Saïdeh? dit-elle. Venez donc à notre mosquée; nos santons sont plus savants que toutes les Saïdehs.

— Femme, répond le Druse, tous les santons de l'Islam ne valent pas Saïydat-et-Telleh.



UNE RUE DE DEIR-EL-QUAMAR

Le Kurde mentit devant la Vierge. Il n'avait pas achevé qu'il était renversé sur les dalles et vomissait le sang. Chose qui frappa plus encore: au même instant, la Musulmane qui avait insulté la Sainte Vierge tombait d'une terrasse et se cassait les reins (1).

Les traits analogues sont innombrables. Un soir, dans une veillée, on m'en raconta beaucoup :

— Mais votre Vierge ne fait donc que punir! m'écriai-je.

— Maître, répondit un vieillard, la mémoire retient mieux le mal que le bien ; cependant, à Saïydat-et-Telleh, il y a plus de soleil que de tonnerres, même sur les Druses. Voici un miracle auquel j'ai assisté en personne. En l'année 1891, je descendis à Saïydeh; c'était une heure et demie du soir. Je vis entrer une femme druse; elle portait un enfant qu'elle déshabilla complètement et déposa au milieu de la chapelle, sur les dalles, comme un paquet. Puis elle se retira au fond. L'enfant criait. Une chrétienne s'approcha et dit : « Que fais-tu? » La Druse répondit : « J'avais fait un vœu à Setna pour avoir un fils; elle me l'a donné, mais ne m'a pas donné de lait pour le nourrir. Donc qu'elle le reprenne, son enfant; je n'en veux pas! » L'enfant criait de plus en plus; la mère se mit à pleurer : « O Saïdeh, s'écria-t-elle, est-il possible que tu sois si oublieuse? Devais-tu me donner un enfant sans me donner de quoi le nourrir! » Eh bien! ô maître, elle n'avait pas fini que le lait arriva; je l'ai vu tomber sur ces dalles. Alors



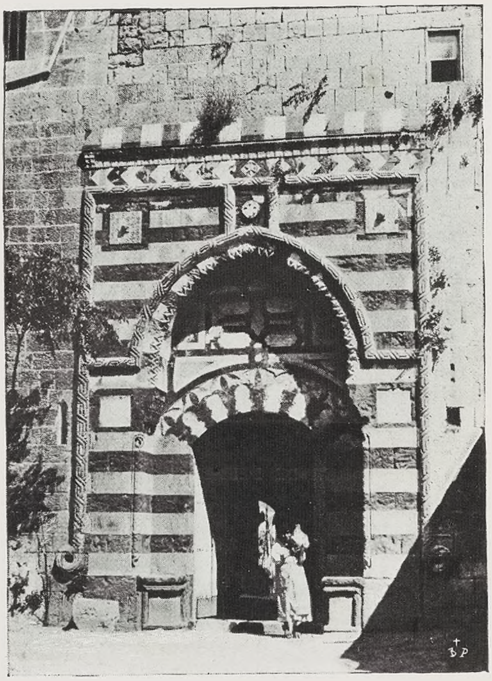
VIEUX DRUSE SUR UNE TOMBE

(1) Martin, p. 679.

la mère a pris son enfant, l'a habillé, est sortie en lui donnant le sein, tandis que nous, nous avons récité les litanies de la Sainte Vierge, comme action de grâces.

Tout raconte ici Notre-Dame. A chaque pas, mon guide m'arrêtait :

— Voici les dalles brisées sur lesquelles Nassif-Bey fit précipiter la cloche et où son cheval s'arrêta ! — Voici les anneaux où étaient suspendues les lampes pillées en 1860 ! Ici, contre ce mur, se blessa un Druse qui venait de dérober un calice et que Saïdeh frappa de cécité. Tenez ! sur cette dalle fut écorché le P. Namettallah. Dans ce coin, sous l'autel, les pèlerins prennent de la terre.



PORTE D'UN ANCIEN PALAIS DRUSE A DEIR-EL-QAMAR

De tous côtés montaient les souvenirs et — détail qui a son éloquence dans un bourg de 8 000 âmes — pas une note discordante, sceptique, dans la bouche de tous ceux auxquels nous parlâmes de la Sainte Vierge.

Saydat-et-Telleh est la Reine des cœurs comme la Reine du village.

On m'avait vanté l'hospitalité de Deir-el-Qamar. Je l'expérimentai, cordiale et abondante. Pendant trois jours, nous fîmes des visites de maison en maison ; la dernière nuit, nous en reçûmes.

Certains infiniment petits me forcèrent à une désagréable activité. Vers minuit, vaincu et ne pouvant fermer l'œil, je quittai le champ de bataille et m'en allai sur la terrasse, au clair de lune.

Ceux qui se moquent des clairs de lune n'ont jamais vu l'Orient et ne sont pas dignes de le voir. L'Orient a un vrai culte pour la lune. L'antiquité lui éleva des temples.

Une lumière qui éclaire sans brûler, une lumière douce à l'œil, fraîche, s'harmonisant par son imprécis vaporeux aux mystiques rêveries de l'âme orientale, une lumière qui repose, invite à monter aux terrasses, à conter des légendes ou à chanter mélancoliquement, voilà un charme exquis. Aussi la lune est-elle ici l'emblème de ce qu'il y a de plus pur, de plus beau, de plus doux. Tout compliment s'éclaire de plusieurs lunes, sans détriment du soleil et des étoiles. Un proverbe alépin a même défini l'idéal de la beauté : « Toujours le printemps, toujours la jeunesse, toujours le *clair de lune!* »

Le beau disque d'argent monta derrière les collines de Beit-ed-Din, découpant, sur ce

tumultueux panorama de montagnes, de grandes ombres frémissantes, d'où, peu à peu, émergeaient les points nacrés des terrasses lointaines et les neigeuses pâleurs des crêtes, douces à ravir.

Deir-el-Qamar dormait autour de moi. Pas un bruit, pas un souffle; d'un dédale d'ombres sortait une féerique structure de coupoles et de terrasses, plaquées de blancheurs froides et cendrées.

Jamais mon regard n'était tombé sur une aquarelle si déliée et si palpitante; la lune est le plus délicat des peintres.

J'oublierai bien des détails de mon voyage, je n'oublierai jamais « le village de la lune » et la Vierge « belle comme la lune » dont le regard a calmé et endormi ici tant de douleurs.....



TÊTE DE JUIF PAR JAMES TISSOT



BAIE DE NABI-YOUNÈS ET ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE

V. — Le long du Rivage.

Nous descendons vers le rivage par une vallée capricieuse qui, après mille détours, s'entr'ouvrit sur une jolie baie : la baie de Nabi-Younès (1). Des massifs de cactus, des couples de palmiers, des caroubiers, des sycomores, encadrent trois ou quatre groupes de maisons et se profilent sur la mer bleue avec les grêles silhouettes de chameaux et de chevaux qui passent ; l'ensemble est abrité par les deux promontoires rocheux du Ras-Damour et du Ras-Younès.

C'est l'ancienne *Porphyréon* des Byzantins (2), le *Pas dou Gié* (Passus Daugiœ) des Croisés où les chevaux du roi Henri de Chypre furent enlevés par les Musulmans en 1203 (3).

Entre un khan, un puits et un bouquet de vieux arbres surgit une coupole, la mosquée de Jonas (Nabi-Younès). Dans cette baie, dit la tradition locale, Jonas fut rejeté par la baleine après son émouvante navigation sous-marine. Les Musulmans, on le sait, honorent particulièrement ce prophète ; le Koran a même une *sourah* intitulée Younès : sourah si divine et si sacrée « que celui qui la lit, dit le grand docteur Zamaksharî, mérite autant de fois dix récompenses dans le paradis que Jonas a eu d'amis et de détracteurs et qu'il a submergé de gens avec Pharaon..... »

Raison plus que suffisante aux yeux des croyants pour bâtir ici au prophète un *ouéli* (lieu d'invocation) (4). De nombreux pèlerins y accourent, et, sans doute, ces trois Musul-

(1) C'est-à-dire *Prophète Jonas*. Cette baie s'appelle encore Djieh ou Barja, noms de divers groupes d'habitations.

(2) En 218, Antiochus le Grand remporta une grande victoire en ce lieu (Polybe, v, 68, 6).

(3) Mar. Sanuto, *Secret. Fidel.*, iii, 12-19. — Rey, *Colon. franq.*, p. 519.

(4) Beaucoup de localités, en Orient, revendiquent l'honneur d'avoir reçu Jonas au sortir de la baleine. Citons, outre notre Nabi-Younès, le lieu dit « Portella », au Nord d'Alexandrette ; Kaïfa, près de Saint-Jean d'Acre, et naturellement aussi Mossoul, l'ancienne Ninive où avait prêché le Prophète. Même dispute pour le tombeau de

mans, accroupis là-bas à l'ombre de la mosquée, se demandent si les deux cavaliers qui descendent de la colline ne viennent pas saluer Jonas.

Non ! Et Allah dut recueillir le blasphème de ses trois fidèles, en nous voyant sauter de cheval devant une église, au milieu de la baie.



SUR LE RIVAGE DE NABI-YOUNÈS

C'est une église à Marie et le rejeton tardif d'un ancien sanctuaire bâti ici par l'empereur Justinien, au VIe siècle, en l'honneur de la Mère de Dieu (1).

De nombreuses ruines gisent sous les sables et attestent la célébrité de ce lieu. En 1863, on y découvrit une superbe mosaïque et les restes d'un monastère byzantin. Toujours de vagues traditions sur « une maison de la Vierge » restèrent flottantes dans cette baie. Et lorsque, vers le milieu du XVIIIe siècle, une colonie de Maronites vint s'établir ici, sous le patronage de l'émir Yousef Chéhab, leur premier soin fut de faire revivre l'antique souvenir marial. Ils bâtirent une église et l'appelèrent *Notre-Dame Libératrice*. Isolés parmi les Druses et les Musulmans, dans un milieu haineux, dont le fanatisme s'échauffait encore à la mosquée de Jonas, ils devaient s'attendre à des jours mauvais. Ils en eurent, en effet. Maintes fois le sanctuaire fut saccagé et brûlé. Mgr Mislin, passant là en 1848, en garda une vision lugubre :



NABI-YOUNÈS

Je ne l'oublierai jamais, écrit-il. Les habitants attendaient un prêtre pour leur dire la messe; ils

Jonas. On sait que l'histoire de Jonas se retrouve dans les catacombes de Rome, spécialement dans le cimetière de Calixte. Ce fut, à n'en pas douter, une importation orientale ; ce culte, si populaire aujourd'hui sur la côte syrienne, dérive des premiers siècles, preuve de la persistance en Orient des souvenirs religieux.

(1) PROCOP., *De Ædif. Justin.*, V, 9.

étaient assis devant leurs maisons..... Voyant de loin que nous étions des ecclésiastiques, tout le monde vint au-devant de nous; mais je remarquai sur toutes les physionomies une expression de tristesse que je n'avais vue nulle part ailleurs. On ouvrit l'église. Dieu! quelle désolation! Tout était brisé, dévasté, brûlé; les autels étaient en pièces, les tableaux percés de coups de sabre, les statues mutilées; partout on voyait des marques d'indignes profanations; tout cela était l'œuvre des Druses. Durant les massacres de 1845, ils étaient venus fondre sur ce malheureux village, et ils l'avaient détruit. Le curé avait été massacré sur le seuil de son église.

On avait redressé les débris du maître-autel; un crucifix était appuyé contre le mur, et une petite planche, sur laquelle était tracée la croix avec de l'encre, servait de pierre sacrée. Ne trouvant pas les objets nécessaires à la messe, il fallut nous contenter de faire quelques prières. Ces bonnes gens chantèrent les litanies. Leur recueillement, leur piété, leurs malheurs, m'ont ému profondément. Ils nous reconduisirent jusqu'au milieu de la colline (1).



RIVAGE DE NABI-YOUNÈS — VIEUX ARBRES

En 1860, le spectacle fut plus horrible encore. Tout fut mis à feu et à sang. Le sanctuaire, enrichi par les dons et les ex-voto des émirs, fut pillé; les égorgeurs essayèrent de le brûler et de le démolir, mais ils ne le purent (2). C'est qu'il est solidement enraciné dans son roc, le robuste sanctuaire; ce gros bloc carré, aux murs épais, doublés à l'intérieur d'arceaux très lourds, révèle un architecte à rude main. Ce fut le grand Béchir lui-même, qui, vers 1830, fit construire cette forteresse à la Vierge libératrice.

Le sanctuaire porte encore les cicatrices des anciens combats; je vis des pierres calcinées, des cadres brisés, des dégradations.

Le tableau miraculeux, encadré dans la courbe très pure d'une arcade arabe en marbre multicolore, est une peinture médiocre, mais dont le sujet fort gracieux est approprié aux pauvres catholiques de cette baie : Jésus, effrayé, se jette au cou de sa Mère et lui prend le menton.

Eux aussi, les persécutés, ils ont couru à la Vierge, lui portant douleurs et prières.

De nombreux pèlerins sont venus et viennent encore de fort loin à la petite église. Parmi

(1) Mislin, *Saints Lieux*, t. I, p. 597.
(2) Martin, p. 697.

les plus nobles, citons la veuve de l'émir Béchir, Hosn Johan, pauvre esclave circassienne exposée sur les marchés de Constantinople ; l'émir l'acheta, la convertit et l'épousa. Comme son illustre époux, elle affectionna la Vierge de la baie et l'enrichit de ses dons. Après la mort de l'émir, c'est près du sanctuaire qu'elle passa les derniers jours de sa vie et mourut en 1875 (1).

Nous n'étions pas encore à la porte de l'église, que la moitié du village nous entourait. Des yeux inquiets, interrogateurs, étaient braqués sur nous. On ne voulait pas nous laisser entrer, encore moins toucher au tableau.

— Qui met la main sur l'image, dit tragiquement un jeune homme, est frappé par Saïdeh.

— C'est bon pour les Druses, mais pour un « Frangi »! Vous allez voir!

Et, lestement, mon compagnon escalade l'autel, décroche le tableau et le dépose à nos pieds, en l'époussetant. Une telle prouesse frappa d'admiration. Plusieurs lui baisèrent les mains ; une femme disait :

— Vos doigts aiment Mariam !



MARONITES DE NABI-YOUNÈS

La glace était rompue. Nous nous assîmes sous un lilas de Perse et les vieillards parlèrent. Pendant deux heures, on nous raconta une foule de choses, de ces menues choses qui trahissent les modestes besoins d'un village libanais et révèlent une familiarité touchante : récolte de vers-à-soie bénie, profanateur frappé de cécité, chute dangereuse sans aucune égratignure, malades guéris, enfants obtenus, troupeau sauvé, argent restitué, que sais-je encore!

— Mais! s'écria mon compagnon, et les massacres? Puisque votre Vierge est si puissante, pourquoi ne vous a-t-elle pas protégés?

— Dieu le sait, répondit le vieillard ; sur Mar Boutros et Mar Boulos (saint Pierre et saint Paul), Dieu a laissé tomber le glaive ; sur nos têtes souvent le sabre a frappé ; mais Saïdeh a fermé nos blessures. Saïdeh plusieurs fois arrêta le bras de nos ennemis. Sans elle nous ne serions pas ici, ni vieillards, ni enfants ; le Druse et le Musulman auraient déraciné nos vies et les auraient jetées dans la fosse. Aujourd'hui, grâce à Saïdeh, nous sommes les plus

(1) Martin, p. 698.

forts et notre œil regarde l'horizon sans trembler. Les fièvres nous attaquent souvent, mais nous allons dormir devant Saïdeh, et nous sommes réchauffés. Et le Druse lui aussi vient baiser le pavé de Saïydat-en-Najat et prier à haute voix.

Nous écoutions. Les hommes, les vieillards surtout, avec leurs gestes très expressifs, étaient fort beaux. Le souvenir de la chère sainte Elisabeth — je ne sais comment — me vint à l'esprit: belle princesse allant, la robe pleine d'aumônes, consoler une chaumière inconnue. Je me pris à aimer cette pauvre église, cette pauvre gravure, ces pauvres paysans; la mère se montre plus délicatement mère avec les petits et les petites choses.

Le soleil déclinait sur la mer. Un moment, ses rayons entrèrent par la porte occidentale et allèrent illuminer le tableau : Jésus effrayé se jetait au cou de Marie qui l'embrassait.....



ROUTE ET KHAN DE KHALDEH

...Reprenons notre course le long du rivage vers le Nord.

La baie de Nabi-Younès est charmante, l'anse de Khaldeh est triste (1). Des pentes grises où se traîne quelque lamentable olivier, un khan silencieux, un soleil aveuglant, pas d'horizon, pas un être humain, c'est un paysage de cimetière.

De fait, on y trouve une vaste nécropole. Près de la mer, a été récemment mis à jour un petit monument phénicien avec inscription, une pierre tombale sans doute. Derrière le khan, sur la colline, s'étalent d'énormes sarcophages brisés, des grottes sépulcrales, avec des motifs grecs et romains (2); non loin apparaissent les arasements d'un temple.

Ce temple et le nom de « Khaldeh » éveillent un sombre rapprochement. Khaldeh signifie « durée indéfinie », et l'on sait que le *Baal-Khalda* était le Kronos phénicien, horrible divinité qu'on apaisait par des victimes humaines (3). Toutes les mémoires ont présents ces effroyables sacrifices où les mères, portant elles-mêmes leurs premiers-nés, les laissaient tomber dans les bras chauffés à blanc de la statue de bronze; puis, tandis que les inno-

(1) Khaldeh est à deux heures de Nabi-Younès et à trois heures et demie de Beyrouth.

(2) Les ruines s'étendent jusqu'à 500 mètres au Nord du khan; sur le bord de la route on a trouvé deux milliaires romains.

(3) Ce *Kronos* était honoré sur le littoral phénicien, par exemple à Byblos, dont les monnaies attestent ce culte.

centes chairs crépitaient dans le brasier, ces égarées, toutes joyeuses, dansaient au son de la flûte (1).

Khaldeh était jadis une petite ville; mais, dès 333, on n'y trouve plus qu'un relais (2). Aujourd'hui, c'est encore un relais, un khan, où l'on s'arrête un instant seulement. A peine si, au XIVe siècle, une tribu druse, les Beni Roslan, essaya de poser là quelques masures dont il reste encore quelques traces (3).

Or, ici où le diable fut si horrible, Notre-Dame est descendue; elle habite une chapelle que l'indigène appelle *Saïydat-Khaldeh* et qu'il visite souvent. C'est un sourire dans ce morne paysage.

Rien de plus simple, de plus maternel que son origine.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, un pieux Maronite nommé Yousef, intendant d'une riche famille druse, descendait l'été à Khaldeh pour surveiller les moissons de ses maîtres. Forcé de passer de longs mois dans ce désert, sans église, sans prêtre, Yousef emporta une image de la Sainte Vierge. N'osant l'exposer dans sa tente, qui était continuellement visitée par les Arabes et les Druses, il la suspendit au fond d'une grotte voisine (4), alluma devant elle une lampe en terre cuite; ce fut son petit oratoire.



EN PÈLERINAGE

Il y venait secrètement le matin et le soir faire sa prière. Peu à peu, il fit confidence de sa chère crypte à quelques moissonneurs chrétiens mêlés aux infidèles. Bientôt une dizaine d'hommes partagèrent les dévotions de Yousef et suspendirent eux aussi leur veilleuse.

L'oratoire fut vite connu aux environs; chrétiens et infidèles accoururent faire des vœux.

(1) Ces sacrifices humains se pratiquaient chez les Phéniciens et dans leurs colonies. On les trouve aussi en usage chez les Arabes préislamiques, qui souvent faisaient vœu d'immoler un de leurs enfants; ainsi faillit être sacrifié le père de Mahomet.

(2) *Itinér. de Bordeaux :* Mutatio Heldua.

(3) Ce sont les Areslan d'aujourd'hui. Après les Croisades, le territoire de Khaldeh avait été donné par les Musulmans aux émirs druses Tanoukhites, avec mission d'empêcher les communications entre les Francs de Chypre et les montagnards du Liban. On y voit encore les restes d'une tour de guet bâtie à cet effet et appelée *tour Sainte-Hélène* par le peuple.

(4) Cette grotte était vraisemblablement une grotte funéraire; de vagues traditions en faisaient un lieu de superstitieuses dévotions.

Puis on tira la bonne Vierge de sa caverne, et, avec l'argent des ex-voto, on lui bâtit une chapelle; on y adjoignit deux chambrettes pour les pèlerins et un desservant à poste fixe.

Lorsque le P. Martin visita Saïydat-Khaldeh, en 1865, il y rencontra un vieux prêtre qui desservait la chapelle depuis quarante-six ans.

« Tous fuient ce lieu insalubre, disait-il; pour moi, je suis malade dès que je m'en éloigne. Saïdeh me veut pour sa maison; honneur à Saïdeh! J'accueille ses pèlerins, je célèbre la messe, je vois des miracles, je veux mourir ici! »

Le sanctuaire est à quelques minutes de la route. Rien n'indique de loin une chapelle, on dirait plutôt une maison ordinaire, un khan. Je l'aurais dépassé sans le remarquer; mais notre moucre, un Musulman habitué au trajet de la côte, nous rejoignit en criant:



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE KHALDEH

— Voilà Saïydat-Khaldeh! Saïydat-Khaldeh!

— Tu la connais, Ibrahim?

— Tous la connaissent; cette Setna est très noble.

— Vas-tu la prier toi-même?

— Dans sa maison, pas souvent; suis-je digne de frapper ses louanges devant son regard? Mais je l'honore de loin.

Nous laissons moucre et chevaux au khan et nous montons.

Devant la maison, des ouvriers creusaient un puits:

— C'est pour les pèlerins, dit le maître qui les dirigeait, il n'y a pas d'eau aux environs. Pour eux aussi on a bâti les deux salles blanches que vous voyez.

— Les pèlerins viennent-ils nombreux?

— En hiver, peu; en été, beaucoup; particulièrement le jour de l'Assomption, fête patronale. Il en vient surtout de Moallakat-Damour et de Beyrouth. Aussi laisse-t-on la porte ordinairement ouverte.

— On ne vole rien? Et les Bédouins, les Druses?

— Jamais! s'écria l'homme avec un beau geste. On n'ose pas, car Saïdeh punirait.

Et il nous raconta plusieurs histoires de voleurs châtiés terriblement.

Nous entrâmes.

Un grand vestibule, flanqué de deux chambres, abrite un vieil olivier; derrière s'ouvre la chapelle, sorte de caveau où brille un joli autel de marbre avec cette inscription: « Don

de la famille Abi-Canaan. » Au-dessus, est une *Vierge à la chaise*. De tous côtés, pêle-mêle des vases, des fleurs, des images, des colifichets, un large récipient pour l'huile offerte. Ça et là pendent des faisceaux de gros cierges, des lampes, des œufs d'autruche (1). Devant l'autel, quelques nattes pour les pèlerins, qui dorment sous le regard de Notre-Dame.



LA VIERGE A LA CHAISE

Une femme était accroupie, laissant s'ébattre devant la Vierge un enfant de quelques mois, dans toutes les grâces du vêtement d'innocence.

— Son enfant est malade, dit l'homme; elle veut l'endormir pour que Saïdeh le guérisse; car la Vierge lui a obtenu cet enfant après un vœu. Tenez, voyez ces cailloux près de l'autel! Quand les femmes stériles désirent un enfant, elles apportent une pierre; lorsque l'enfant est né, elles reviennent lever la pierre et la remplacent par un poids égal d'encens, de cierges ou d'huile. Dernièrement, une Druse l'a remplacée par de l'argent (2).



JOIE PATERNELLE

A notre retour au khan, nous surprenons notre brave Musulman de moucre, assis par terre. et en discussion très chaude avec le maître du khan : « C'était un chacal ! — Non, c'était un chien! »

Ils parlaient de Saïydat-Khaldeh. L'objet du conflit était une de ces nombreuses histoires qu'on rencontre dans tous les sanctuaires et qui frappent vivement l'indigène. Une certaine bête, ayant eu l'audace de venir lapper l'huile de la veilleuse de Saïdeh, avait été trouvée, le lendemain, morte devant l'autel. — C'était un chacal! hurlait l'hôtelier. — C'était un chien! glapissait Ibrahim.

(1) Les œufs d'autruche étaient un ex-voto usité chez les Phéniciens; on en a trouvé beaucoup dans les fouilles de Carthage; c'était un symbole de vie et d'espérance. Les chrétiens de la primitive Eglise acceptèrent ce symbolisme. Dans les catacombes on a découvert des œufs de marbre et même des coquilles d'œufs naturels. Les œufs étaient le principal aliment des agapes; c'était pour les chrétiens un symbole de régénération et en particulier de la résurrection des corps, — de là nos « œufs de Pâques ». Saint Augustin écrit: *Restat spes quæ « ovo » comparatur; ovum est aliquid, sed nondum est pullus* (*Sermo* CV, 8). Les petits sanctuaires du Liban gardent encore beaucoup de débris des rites antiques.

(2) Cette forme de dévotion est très ordinaire dans les sanctuaires du Liban.



PLAINE ET BANLIEUE DE BEYROUTH VUES DU SUD

Au loin, Beyrouth et route de Damas.

LIVRE III

LE KASROUAN

I. — Beyrouth.

Nous quittons Khaldeh vers 3 heures, juste le temps d'atteindre Beyrouth avant la nuit.

La montagne, jusque-là pressée contre la mer, s'écarte, recule à plusieurs kilomètres, s'arrondit en immense amphithéâtre où le soleil du soir fouille d'innombrables gorges et des centaines de villages. Devant nous, à perte de vue, s'étale une riche plaine d'oliviers, d'où émergent des bourgades blanches. Au Nord, contre la mer bleu foncé, se dresse la croupe grise d'un ancien îlot tout envahi de terrasses et de villas. C'est Beyrouth.

Le coup d'œil est féerique. Malheureusement, sur ces splendeurs passent à tout instant de gros tourbillons de sable jaune qui surgissent à grand bruit du rivage sur un parcours de deux lieues et vont se disperser au loin. Nous nous enfonçons dans ces dunes chaudes et mobiles qui nous brûlent le visage, nous entrent dans les yeux et font tourner nos mon-

tures sur elles-mêmes. Enfin, après deux heures de lutte, nous traversons un vaste bois de pins et pénétrons dans la ville.

La première impression qu'offre Beyrouth est celle d'un tohu-bohu hybride et cosmopolite. Rues défoncées, bazars en labyrinthe, masures coudoyant de grands édifices, somptueux équipages et ruines de voitures. Le croissant alterne dans les airs avec la croix, et la croix sous toutes les formes. Pêle-mêle, dans les ruelles circule un monde bariolé et tapageur : soldats turcs, marins d'Europe, cheikhs libanais, bédouins solennels, fellahs déguenillés, Egyptiens, Persans, Algériens, nègres. Toutes les langues se croisent, tous les cris. Injures et sons de guitare fraternisent. Dans les divans, le bibelot de mauvais goût heurte l'acajou marqueté et parfois le meuble du dernier Paris. Nous passons devant des maisons de jeu, des jardins publics, des consulats, des églises, des écoles, encore des églises, toujours des écoles. Bref, le plus vertigineux rendez-vous de tous les mondes, de tous les types, de tous les cultes, de tous les drapeaux, de toutes les passions.



PRÈS DE BEYROUTH — DANS LE VENT ET LE SABLE

Pour en avoir une vision, il suffit de traverser Beyrouth. Il faut y séjourner pour connaître les ressorts et les luttes de ce caravansérail. L'Europe et l'Asie s'y livrent un duel à mort. Plus qu'ailleurs l'existence y est active et nerveuse. Foyer de cancans, d'animosités, de vendettas sanglantes et continuelles, le fanatisme musulman s'y montre très irritable dans son impuissance.

Cité mosaïque, centre de disparates ; mais qu'on sorte, qu'on tourne la jolie baie de Saint-Georges, les bruits s'atténuent, les tons crus s'harmonisent. Tout se fond en une gracieuse ville, calme et blanche, au bord de l'eau, sur une falaise qui, en lui laissant l'illusion de la pleine mer, lui donne le spectacle des grandes montagnes du Liban.

« C'est, nous dit un poète arabe, une opulente sultane accoudée sur un coussin vert et regardant les flots dans sa rêveuse indolence. » (1) Les anciens louèrent fort la belle Béryte, l'heureuse, la colonia Julia Augusta Felix, la privilégiée d'Hérode Agrippa, la *ville*

(1) Maxime du Camp écrit : « La *concha d'oro* est belle à Palerme, le golfe de Naples est splendide, mais Beyrouth est incomparable..... Il me semble que l'on y peut vivre heureux rien qu'à regarder les montagnes et la mer. Que de fois, dans mes heures douloureuses, j'ai rêvé d'aller me réfugier là..... J'y serais peut-être mort d'ennui. » (*Souvenirs littéraires*, t. Ier, p. 494. Paris, Hachette.)



SUR LE QUAI, REGARDANT LE LIBAN

aux belles îles (1), la métropole bourgeoise et savante, molle et radieuse sous les blancs marbres de son théâtre, de son amphithéâtre, de ses bains, de son portique et autres merveilles; merveilles si maltraitées par les tremblements de terre, que les archéologues se demandent aujourd'hui où est au juste l'emplacement de l'antique cité.

Pour moi, je voudrais bien savoir à quel point de la riante presqu'île était posée certaine église de Notre-Dame, près de laquelle un document du VIe siècle projette une charmante scène de jeunes gens (2). A cette époque fleurissait la célèbre Ecole de droit, où de tout l'Orient affluaient les élèves : population scolaire très bigarrée de types et d'idées, chrétiens, païens, travailleurs et coureurs de spectacles, fameuse par ses railleries et surtout par ses brimades contre les *nouveaux*, ceux qu'on appelait par dérision les « dupondii » ou « hommes de deux sous ».



LE PORT DE BEYROUTH

Deux amis sont là, Zacharie et Sévère, Sévère qui sera plus tard patriarche d'Antioche et Zacharie qui écrira sa vie. Tous deux viennent d'Alexandrie. Sévère, déjà ancien d'un an, a traversé la crise si redoutée des brimades et paraît attiédi en piété. Zacharie arrive à Béryte. Ardent, zélé, aussitôt après la première leçon :

Je courus vite, écrit-il, à l'église sainte qui est appelée Anastasie (Résurrection) pour y prier; puis

(1) Ἔυνηστος, dit le poète Nonnus. Ces îles ont disparu dans les flots par suite des tremblements de terre ; une carte du XIIe siècle en signale encore deux près de Beyrouth, dont l'une porte un couvent de Prémontrés. En 1261. sept îles entre Acre et Tripoli sombrèrent ainsi dans la mer (Makrisi, *Sult. mamel.* t. I, Ire part., p. 145).

(2) Nau, *Histoire de Mar Sévère*, patriarche d'Antioche (512-518), par Zacharie le Scolastique. Paris, Leroux, 1900.



VUE GÉNÉRALE DE BEYROUTH ET DU LIBAN

j'allai à celle de la Mère de Dieu qui est à l'intérieur de la ville, à côté du port, et, après avoir prié, je me promenai devant cette église (1).

Sévère le rejoint et veut parler du ciel :

Puisque tu m'interroges sur les choses de l'amour de Dieu, répond Zacharie, viens avec moi, je te conduirai à l'église de la Mère de Dieu et t'y raconterai ce que j'ai appris.



DANS LA RUE : JUIF, BÉDOUIN, TURC

Les deux amis se prennent la main, entrent, et, sous le regard de la Vierge, combinent un plan de vie dont les deux points essentiels sont la pureté et le travail.

Si tu veux m'en croire, dit Zacharie, fuis d'abord les spectacles luxurieux, les courses de chars, le théâtre et le spectacle des animaux opposés à de malheureux hommes ; puis conserve ton cœur pur. Viens prier, le soir, dans les saintes églises, pendant que d'autres donnent beaucoup de temps aux courses, roulent dans l'ivrognerie, boivent avec des prostituées et tombent dans les dernières hontes.

Nous étudierons les lois durant toute la semaine, sauf le dimanche et le samedi soir ; alors nous étudierons les Docteurs de l'Eglise, Athanase, Basile, Jean, Cyrille, Grégoire.....

Ce fut un noyau.

Peu à peu, d'autres étudiants embrassent le même plan de vie et, tous les soirs, après le cours, vont prier « dans les saintes églises ». A leur tête nous trouvons, non plus Zacharie et Sévère, mais un certain Evagrius, « philosophe de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui jeûnait pour ainsi dire toujours et consumait sa jeunesse dans la philosophie divine ;

(1) On vient de découvrir, près du Bazar, sur l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Georges, non loin du port, les ruines d'une église byzantine à bel appareil, avec inscriptions dont l'une porte une croix patriarcale à double branche transversale, accostée de la lance et du roseau portant l'éponge. (Cf. *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. Ier, 1906, p. 170.) Béryte eut de bonne heure une église ; en 362, elle est brûlée et, peu après, relevée aux frais même de l'incendiaire, le comte Magnus. Vers la fin du ve siècle (époque de notre récit), nous voyons l'évêque nestorien d'Edesse, Ibas, jugé solennellement « dans le nouvel évêché de l'église neuve et très sainte de Béryte, la très belle cité », comme disent les *Actes*.



BEYROUTH — TERRASSE LAMARTINE
Le poete y séjourna longtemps.

il torturait son corps par les veilles et ne se baignait qu'un jour, la veille de Pâques. »

Quoique chrétienne, Béryte était travaillée par les restes d'un paganisme sensuel, surtout par un corps de magiciens redoutables qui agissait dans l'ombre et faisait grand mal.

Notre petite troupe attaqua l'ennemi.

Doucement, elle dépista les *mages*, retira des condisciples égarés, fit la chasse aux livres de sorcellerie. Bientôt il y en eut assez pour un immense autodafé, qu'on voulut, semble-t-il, offrir à Notre-Dame, « car, nous dit Zacharie, on alluma un grand feu devant le temple de la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. Tout le monde regardait brûler ces livres de magie avec leurs signes diaboliques..... Le peuple cria beaucoup contre les païens et les mages; il voulait jeter au feu ceux qui soccupent de magie. »



UNE RUE DE BEYROUTH

Rien de plus frais que cette vision de radieuses figures de jeunes gens, entrevue, à l'aube du VIe siècle, près de la Vierge de toute force et de toute pureté (1). Béryte a vu souvent de ces jeunes hommes purs qui l'honorent. Tel l'héroïque et chaste Apphien, étudiant lui aussi à l'École de droit, lequel,

(1) Dans la suite, plusieurs malheureusement glissèrent dans le monophysisme.

sous Maximien Daïa, en 306, subit joyeusement un horrible martyre, à l'âge de vingt ans. Tel ce Pamphile, jeune Bérytin, prodige de science et, lui aussi, martyrisé à Césarée, en 310, après avoir formé une splendide bibliothèque. Tel encore ce Romanos le Mélode, fleur de grâce et de poésie, qui, au VIIIe siècle, fut diacre à Béryte, puis, appelé à Constantinople, se retira dans l'église de la Mère de Dieu, obtint miraculeusement de la Vierge le don de chanter et fut enterré dans l'église de cette Mère qu'il avait célébrée toute sa vie.

Aujourd'hui encore on en trouverait plus d'un, nous le savons.

La Sainte Vierge est actuellement très honorée à Beyrouth. Beaucoup d'églises, d'oratoires, d'autels, de Congrégations portent son nom et racontent ses gloires. Cependant, rien de bien saillant et qui mérite une longue halte.....



BEYROUTH — PETITS CIREURS DE SOULIERS

En passant dans le quartier grec-melkite de Mousaïthbeh, nous remarquons une belle église; au-dessus de la porte on lit ces mots :

Notre-Dame de la Bonne-Nouvelle, bâtie par les Grecs melkites catholiques, l'an du Messie 1845.

Partout où se pose le pied de la Vierge fleurit une joie pour les hommes; la joie signalée ici par cette église, joie inoubliable pour les Melkites, fut leur émancipation religieuse du joug des Grecs-schismatiques.

Depuis deux siècles, ils avaient bien rompu les mailles du schisme, mais *civilement* ils étaient encore sous l'autorité de leurs anciens coreligionnaires. Devant la loi turque, il n'y avait encore qu'*une seule nation* du rite grec, et le haut clergé schismatique la représentait.

La jalousie d'autel étant implacable, on devine les injustices, les avanies, les persécutions de cette autorité froissée et activement secondée par le Turc si amoureux du bakchiche. Tout fut employé pour ramener les Melkites. Une sorte de petite Terreur pesa sur eux. De ce tribunal pleuvaient les dénonciations, les amendes, les extorsions, les bastonnades, la prison et, plusieurs fois, la mort. Ce fut la lamentable histoire de deux siècles et comme l'âpre noviciat du rite (1).

Après beaucoup d'efforts, beaucoup de prières, la délivrance sonna enfin. En 1845, un firman impérial constituait les Melkites en corps distinct, en *taïfa* ou nation.

Le peuple, attribuant à la Toute-Sainte une telle victoire, s'écria :

« Bâtissons une église à Marie; nous l'appellerons Notre-Dame de la Bonne-Nouvelle

(1) *Revue de l'Église grecque-unie*, oct. 1885. — *Échos d'Orient*, septembre 1906, p. 270.

(*Saïydat-el-Bichârah*); ce sera la date et l'ex-voto de ce grand jour. » Ainsi fut fait (1).

L'église est aujourd'hui très riche, bien tenue et chargée d'ex-voto; on la dit miraculeuse.

..... Pendant notre séjour à Beyrouth, nous fûmes invités dans plusieurs maisons à examiner certains tableaux de Notre-Dame qui jouissent d'une petite popularité locale. Ici, comme dans d'autres villes, plusieurs familles distinguées gardent par tradition une image de Marie, placée dans un lieu choisi, très orné et servant d'oratoire; c'est la gardienne du logis. Plusieurs de ces tableaux sont portés aux malades, entourés d'ex-voto et regardés comme miraculeux. Vers 1850, par exemple, on parla longtemps d'un tableau de la Vierge qui appartenait à M. Elias Naccache et dont les prodiges le firent comparer au *Santo Bambino* de l'Ara Cœli, à Rome (2).



ÉGLISE DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH A BEYROUTH

Nous sortons de la ville et traversons le Nahr-Beyrouth sur le pont de Fakhr-ed-Din. Un poste de soldats libanais nous apprend que nous reprenons le territoire « de la Montagne ».

A droite, sur un tertre où les Croisés campèrent plusieurs fois, on nous signale une vieille chapelle à Marie, jadis d'un grand renom et très visitée encore, surtout le jour de l'Assomption : c'est Notre-Dame de Sin-el-Fil (Dent de l'éléphant). D'origine inconnue, cette chapelle apparaît dans le courant du XVIe siècle. Bien qu'assez éloignée de Beyrouth, elle devint la proie des musulmans qui la gardèrent longtemps et ne la rendirent, vers 1570, que grâce au cheikh Joseph Habeiche, personnage très en cour auprès des Pachas. Un

(1) Dans une ruelle du bazar s'ouvre une petite mosquée fanatiquement gardée par les musulmans, partant d'accès très difficile. C'est l'ancienne église du Saint-Sauveur, bâtie en mémoire du célèbre crucifix sanglant dont parle le martyrologe romain (9 novembre). Là, au dire de plusieurs chroniqueurs, les musulmans conservèrent longtemps une *image de la Sainte Vierge* peinte sur le mur; ils la vénéraient sans la laisser voir aux chrétiens. Le fait paraît peu vraisemblable.

(2) MARTIN, p. 637. La plupart de ces tableaux viennent de Rome, de France ou d'Autriche; quelques-uns sont de vieilles peintures byzantines. Quand les Jésuites s'établirent à Beyrouth, le peuple courut devant le tableau de la Vierge à laquelle était dédiée leur chapelle, et telle était sa foi, que de nombreux prodiges eurent lieu; en 1852, un missionnaire signale 12 guérisons miraculeuses dans l'espace de quelques mois (*Lettres manuscrites de Syrie*, p. 84).

siècle après, elle fut rebâtie par Mgr Michel Saïegh, évêque maronite de Beyrouth, que l'intolérance musulmane empêchait de s'établir dans la ville. Les Grecs unis, ne pouvant eux aussi posséder une église à Beyrouth, partagèrent avec les Maronites la pauvre église de Marie..... et ce fut là, dans cette chapelle objet de la haine des infidèles, que fraternellement les deux rites attendirent le secours de la Grande Victorieuse.

..... Et maintenant, en voiture pour Bikfaïa, dans la montagne, vers le sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrance!.....

PERSANS





UNE RUE DE BEYROUTH



LE SANNIN ET BIKFAÏA

II. — Bikfaïa et Notre-Dame de la Délivrance.

Nous roulons, pendant une heure, dans les tourbillons d'une indescriptible poussière qui couvre les roseaux et les mûriers du bord de la route.

Voici Antélias!

Un relai de quelques minutes, le temps de nous secouer, et l'ascension commence. pénible, interminable; trois heures de zigzags sur une côte abrupte et pierreuse nous rappelleront le chemin de la Salette.

Mais à chaque lacet de route, le panorama s'agrandit. On monte dans un ciel plus léger, plus pur, le long des pentes à grandioses spectacles. Une fraîcheur graduelle vous pénètre; et l'âme, prise aux sensations d'une nature féerique, se sent plus joyeuse, plus libre.

Tout à coup, à un détour, se lève, étincelante, la tête du Sannin, dont la coupe trace un croissant de neige contre le ciel profond.

Devant le colosse, peu à peu, se dégage un cirque gigantesque; à droite, les flancs verts du Matn; à gauche, les crêtes nues et hérissées du Kasrouan. D'innombrables torrents fendillent les deux pentes et roulent dans le Nahr-el-Kalb, dont la profonde coulée sépare les deux districts et caractérise puissamment ce paysage. L'œil plonge dans une frissonnante nappe d'air bleuâtre et s'égare avec ivresse sur l'immense amphithéâtre où luisent des villages, des églises, des couvents et de capricieux sentiers blancs.

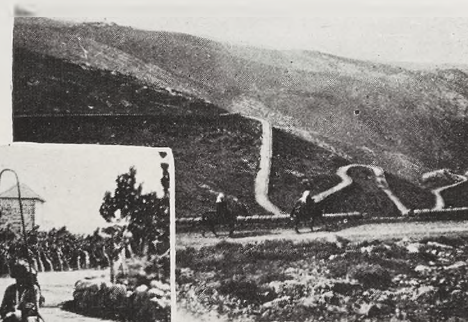
Tel est le décor qui s'étale devant Notre-Dame de la Délivrance. Car, tout là-haut, de cette ligne de verdure où se cache Bikfaïa, émerge une perle de nacre sur la robe violacée du Sannin.

C'est la statue de la Vierge debout sur son clocher.

Nous sommes maintenant à 950 mètres d'altitude. Les chevaux ruissellent, l'air est vif; des pans de brouillards glissent devant nous, comme de grandes ailes qui se déchirent aux rocs.

Le cocher fouette; la voiture s'enfonce, bruyante, le long des vignes et des maisons. La statue brille, grandit; nous la tournons brusquement, et la voilà contre la mer, le visage tourné vers nous. *Ave, maris Stella?.....*

Bikfaïa est un gros bourg qui égrène ses quartiers sur une longueur d'un kilomètre, au bas d'une corniche de rocs gris déchiquetés. Cinq routes s'en échappent et vont rayonner en étoile dans le Matn dont le centre est ici; 7000 âmes : vignerons, tisserands ou rentiers, sans compter la villégiature d'été. Je suis étonné de l'air d'aisance qui règne ici; de tous côtés, des figures avenantes, aimables, respirant la fête et le bonheur.....



ROUTE DE BIKFAÏA : LES ZIGZAGS



HALTE AU PUITS



L'ARRIVÉE AU SANCTUAIRE

— Cherchez la cause, interrogez! Les vieillards étendent simplement la main vers la blanche statue qui leur sourit, au travers des mûriers, et qui, du haut de sa dunette de pierre, protège son village. Pour eux tout est dit.

C'est que Bikfaïa est, dans la force du terme, le hameau de la Vierge. Non pas que ce soit une bourgade récente. Les ruines environnantes ont fait dire aux archéologues que, sans doute, Bikfaïa eut une place au soleil de l'antiquité; que, « dans ces retraites inaccessibles, sur ces hauts plateaux, des civilisations riches et actives ont précédé les populations catholiques. » (1)

On sait encore comment, au XV[e] siècle, une colonie maronite, pour se soustraire aux Métoualis du territoire de Gébaïl, émigra de Djêj, emportant l'image de son patron saint

(1) Bourquenoud et Dutau (*Études*, 1864, 3[e] série, p. 142). Etymologiquement, Bikfaïa signifierait : *Maison du rocher*. On y a trouvé des débris de tours et de places fortes, des voies de communications encore apparentes, des tombeaux, des sarcophages, des poteries, des médailles romaines, etc.....

Abde, et vint s'établir ici. Les habitants sont sensibles à cette gloire passée; cependant, à leurs yeux, la vraie histoire de Bikfaïa a commencé le jour où ils commencèrent à être heureux, c'est-à-dire, le jour où Saïydat-en-Najât se fixa dans leur village et se déclara leur reine.

Son palais, au bas du hameau, s'appuie en angle droit à la résidence des missionnaires Jésuites qui gardent le sanctuaire. C'est une lourde église-forteresse, au toit dallé de pierres, et que relève à peine l'envol gracieux d'un clocher gothique surmonté d'une statue.



LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE — ÉTAT ACTUEL

Bien lourd aussi, bien sombre est l'intérieur; on dirait une catacombe que ce rectangle de 26 mètres sur 10, flanqué d'arceaux massifs.

Mais voici un grand flot de lumière.

Il part d'une nef latérale, revêtue de marbre sculpté et toute claire. C'est la chapelle de Notre-Dame de la Délivrance, chapelle minuscule — cinquante personnes ne pourraient s'y agenouiller, — mais saisissante de piété.

L'autel est un beau marbre blanc d'où le ciseau a fait jaillir un capricieux entrelacement de lis et de roses. Pas de tabernacle. A sa place, un petit portique roman dont les colon-



ROUTE DE BIKFAÏA — AU LOIN BEYROUTH

nettes alignées en perspective laissent apercevoir une figure, douce comme la prière, une mère inclinée, semble-t-il, sur un berceau et joignant les mains.

C'est du haut de ce trône que, semblable à ces anciennes reines qui, aux jours de fête, du fond de leurs portiques d'or, jetaient des présents au peuple; c'est de là, dis-je, que Saïydat-en-Najât verse ses trésors et règne (1).

Cependant, elle n'est pas montée là sans peine, en bonne reine, elle a dû conquérir son royaume.

Car ce gentil village de Bikfaïa, aujourd'hui souriant et sage, eut jadis, si l'on en croit de vieilles médisances, certaines pétulances de jeunesse qui mènent généralement un peu loin. Ces braves Bikfaïens étaient plongés dans des habitudes héréditaires, dont il n'était pas facile de les tirer; et puis le sang était vif, le poing était près de la tête et la tête non loin du bonnet. Tel visiteur, et non des moindres, entra au village et en sortit plus vite, emportant autre chose que des salamalecs. Aussi, parmi ses voisins qui, Dieu le sait, n'étaient pas tous des saints, Bikfaïa était celui qui, sans avoir la ceinture dorée, avait la plus mauvaise renommée.

Mais la Vierge aime ces enfants-là.

Un jour, vers Pâques 1837 (2), les missionnaires Jésuites qui habitaient Bikfaïa depuis

---

(1) L'église actuelle fut bâtie en 1850 par le célèbre Fr. Bonacina, tué par les Druses à Zahleh, en 1860. La nef de Notre-Dame date de 1885; naguère les parois ont été revêtues de marbre sculpté.

(2) Je conclus cette date d'une lettre du P. Estève au T. R. P. Roothan (8 août 1837), et d'une lettre du P. Planchet au même Père Général (25 août 1837).

quatre ans inauguraient leur chapelle : un petit caveau bâti à la hâte. L'édicule, en principe, était assigné à saint Francois Régis; le Liban rappelait par tant de côtés les rudes montagnes du Velay (1).

Mais saint François Régis était bien nouveau pour nos Bikfaïens qui ne connaissaient guère au ciel que le bon Dieu, la Sainte Vierge, saint Jean Maron et leur patron saint Abde.

Aussi, pendant la cérémonie, au moment où le Père fixait au-dessus du maître autel le tableau de saint François Régis, tout le peuple, on ne sait pourquoi, s'écria unanimement :

— Salut à toi, ô Vierge Marie!

Surpris, le Père s'arrête. Puis, reconnaissant la volonté du ciel dans ce salut spontané, il repousse doucement du côté de l'Évangile le tableau du Saint, et met à sa place une image de Notre-Dame (2).

Aux yeux de la foule apparut alors, pour la première fois, une figure de Vierge dans l'attitude du recueillement et de la prière, face penchée, mains jointes. Un voile jeté négligemment, avec un large pli sur la tête, rappelait la coiffure indigène des femmes pauvres. La physionomie elle-même avait quelque chose du type syrien.

C'était bien la Vierge qu'il leur fallait à ces humbles de la montagne, pieuse, simple et qui leur ressemblât un peu.

Ce tableau venait de Rome.



TABLEAU MIRACULEUX
DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE

Le P. Estève, pendant ses études au Collège romain, avait remarqué dans un couloir du Gesù, une petite Vierge peinte sur cuivre et mesurant $0^{m},40$ sur $0^{m},30$. C'était une copie de la gracieuse *Vierge en prière* de Sassoferrato (3). Le Père se sentit pris de dévotion pour elle, et lorsque, à son départ pour l'Orient en 1834, on lui remettait au Gesù des objets de piété, il demanda le tableau pour sa mission.

— C'est trop petit, lui répondit-on.

— Donnez quand même, je l'utiliserai.

(1) De plus, un des premiers missionnaires, le P. Planchet, avait reçu de saint François Régis une assistance particulière pour l'étude de l'arabe; enfin, c'était le 16 juin 1833, fête du Saint, que l'émir Haïdar Bellâma avait invité le P. Riccadona à s'établir sur ses terres, à Bikfaïa.

(2) Jullien, *Hist. de la nouvelle mission de Syrie*, t. I[er], p. 200.

(3) Jean-Baptiste Salvi de Sassoferrato (1605-1685), élève du Dominiquin et disciple de Raphaël.

Le Père apporta lui-même le tableau et l'utilisa comme on sait (1).

L'intronisation terminée, les Bikfaïens songèrent à tirer bon parti de leur nouvelle Reine. Les Pères rappelèrent leurs souvenirs : nous aimons tant à reprendre du regard le sentier qui nous a menés, sans nous en apercevoir, à un bel endroit!.....

Une floraison de coïncidences, de ces riens qui font tant de plaisir à l'âme, leva promptement et jalonna le chemin par lequel Notre-Dame était montée à Bikfaïa.

Les premiers Jésuites de la nouvelle mission de Syrie, les PP. Riccadona et Planchet, avaient quitté Rome un samedi, s'étaient embarqués à Livourne le jour de la fête de la Maternité, avaient jeté l'ancre à Beyrouth le jour du Patronage de Notre-Dame.



GROUPE DE MISSIONNAIRES JÉSUITES AU LIBAN

Le 15 août 1833, l'emplacement du sanctuaire avait été fixé.

Le 15 août 1834, arrivait à Bikfaïa ce P. Estève qui, après avoir apporté et intronisé le tableau miraculeux, allait être, pendant si longtemps, l'apôtre de Marie dans son village (2).

Bikfaïa lui aussi fournissait quelque chose.

Ces grandes images de la Vierge, que les Pères en arrivant avaient distribuées dans les maisons et qu'on avait reçues avec enthousiasme; ces deux Bikfaïens, Maroun Hannouch et Halim Gemayel, un vieillard et un jeune homme, tous les deux ornés du vœu de virginité et qui s'étaient consacrés au service des missionnaires (3); cet ermitage de Saint-Joseph sur lequel on avait bâti la maison de Notre-Dame (4), jusqu'à une vieille petite église dédiée à Marie que les

(1) Telle est la version recueillie à Bikfaïa de la bouche même du P. Estève par le P. Portelli.

(2) Né à Montpellier (3 mai 1803), il entra dans la Compagnie de Jésus à vingt-deux ans, fit ses études au Collège Romain où il connut le P. Riccadona. Il se préparait aux missions d'Amérique, mais Dieu tourna sa barque vers l'Orient. Pendant trente-neuf ans, il fut l'âme de la nouvelle mission en Syrie; il a laissé, au Liban, un nom impérissable. Il mourut à Beyrouth (10 déc. 1873). Bikfaïa réclama son corps; il fut enterré dans le sanctuaire de Marie, près de l'émir Haïdar, son ami. (Voir plus loin.)

(3) Voir plus loin la notice du premier.

(4) Cet ermitage avait été élevé par un religieux, Raphaël Khorrat; il portait le nom de saint Joseph et était très fréquenté : Joseph préparait de loin la demeure miraculeuse de la Sainte Vierge.



BIKFAÏA ET ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE

Au loin, collines occupées en 1840 par Ibrahim Pacha.

émigrés de Djèj trouvèrent à leur arrivée à Bikfaïa et que Maronites et Jacobites honoraient, tout cela, aux yeux des Pères, était le sillage de Notre-Dame et les pronostics de faveurs prochaines.

Le P. Estève prévoyait cet avenir lorsque, à un visiteur qui trouvait la Vierge bien petite pour figurer au-dessus du maître autel, il répondit :

— Elle est petite, mais elle est puissante.

Le petit tableau fut bientôt envahi d'étoffes précieuses, de cierges, de colliers, de bracelets, de croissants d'or; la chapelle était de plus en plus fréquentée, et les missionnaires de la résidence, malgré leur nom de Jésuites, étaient appelés « Pères de Notre-Dame ».

Dès lors commence une chaîne ininterrompue de miracles qui va faire de cette église un des grands pèlerinages du Liban.

« Que de guérisons obtenues! s'écrie un ancien missionnaire. Que de souffrances la Vierge de Bikfaïa a calmées ou dissipées! »

En effet, pendant soixante-dix ans, elle a écarté de son village la peste, le choléra, les sauterelles, la petite vérole, les Druses, les protestants et tous les fléaux qui ont désolé la montagne. Trois protections surtout méritèrent à la Vierge son vocable de Notre-Dame de la Délivrance (Saïydat-en-Najât).

La première, en 1840. A cette époque, Ibrahim-Pacha occupait le Liban, où ses vexations commençaient à lui aliéner les esprits; plusieurs villages désertèrent son parti. Bikfaïa les imita. Furieux de ce qu'il appelait une trahison, le général égyptien fit avancer ses troupes. Déjà les hameaux voisins étaient en flammes. Déjà Ibrahim arrivait aux première maisons de Bikfaïa, qui allait avoir le même sort. Tout à coup, on sonna la retraite.

Bikfaïa épargné proclama qu'il devait le salut à sa céleste Patronne (1).

Deux ans plus tard, des troubles ayant éclaté aux environs de Beit-Méri, entre chrétiens et Druses, ces derniers, repoussant les Maronites, envahissent le Qâté et menacent Bikfaïa.

Après avoir supplié Notre-Dame, le village s'enfuyait.

Un homme court au sanctuaire, prend le tableau, et, pour le soustraire aux Druses, l'emporte à Ghazir où le P. Estève faisait alors sa retraite annuelle.

— Retourne immédiatement, s'écrie le Père, en l'arrêtant au seuil de la maison ; reporte la Vierge ; c'est elle qui sauvera le village !

Et, sans lui laisser le temps de se reposer, il lui donne une monture et le fait repartir au galop. Le soir même, juste au moment où l'image rentrait, l'ennemi se repliait derrière la montagne.

Mais le fait qui donna au sanctuaire sa plus grande célébrité arriva en l'année funèbre de 1860.

..... Nous terminions les exercices du mois de Marie, écrit un témoin, quand la guerre éclata entre les Druses et les chrétiens. Près de Bikfaïa, 45 villages furent brûlés en un jour; les Druses, ayant partout refoulé les Maronites, marchaient sur Bikfaïa. Comme à l'ordinaire, les habitants se précipitèrent devant Notre-Dame de la Délivrance.

..... Une jeune princesse se rendit pieds nus à l'église; on la vit balayer le sanctuaire, essuyer de ses cheveux le marchepied de l'autel de la Vierge et dire aux personnes qui la regardaient avec étonnement :

— O vous qui me voyez dans cet état d'humiliation, humiliez-moi davantage encore, afin que Notre-Dame de la Délivrance nous aide et ne permette pas que l'ennemi s'empare de Bikfaïa..... (2).

Tout à coup, sur le soir, arrive un cavalier, poussant des cris affreux. Une demi-heure après, tous s'enfuyaient vers le Kasrouan ; les ennemis n'étaient plus qu'à une heure; les femmes Druses incendiaient les maisons et les hommes avançaient..... Déjà, de la terrasse de notre résidence, on apercevait la lueur des incendies derrière la montagne, au couvent de Mar-Moussa, aux villages de Baabdat, de Bou-Hannès, de Douar, de Choueya.....

Encore un quart d'heure et les Druses étaient chez nous.

C'était le moment attendu par Notre-Dame. Arrivés aux premières maisons du village — les Druses

---

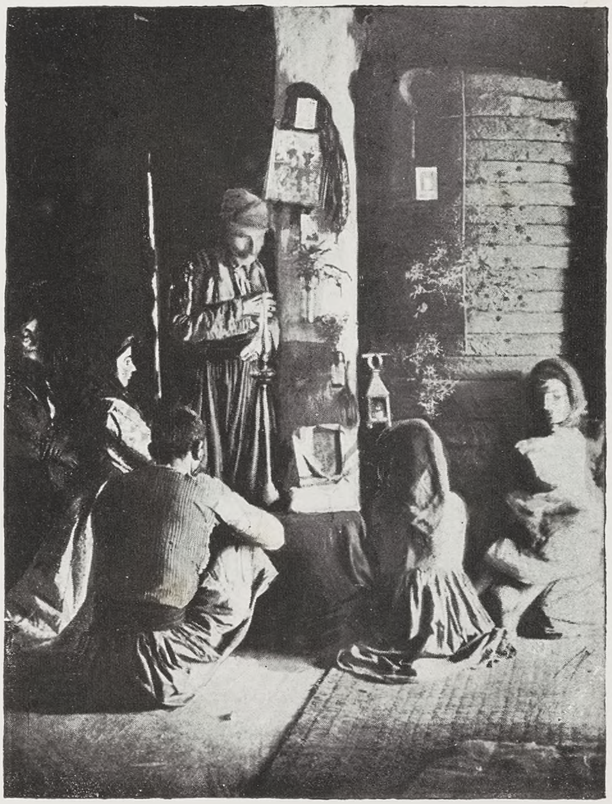
(1) « Ibrahim Pacha s'est enfin retiré..... Notre bonne Sainte Vierge nous a protégés et sauvés avec notre petit troupeau ; qu'elle en soit remerciée ! » (Lettre du P. Planchet, 18 octobre 1840.)

(2) Lettre du P. Guiornaud (Martin, p. 615). Balayer avec ses cheveux un marchepied d'autel est une dévotion qu'on trouve encore au Liban ; pour les chrétiens, c'est un souvenir évangélique de la Madeleine aux pieds de Notre-Seigneur, mais c'est aussi une vieille coutume de l'Orient. Tite-Live (III, 7) nous montre, en un temps de grande détresse, les femmes *crinibus templa verrentes*, dans l'espoir de calmer les dieux irrités.

eux-mêmes l'ont raconté, — ils virent, à la clarté de la lune, une foule de guerriers et entendirent une vive fusillade. Il n'y avait rien de tout cela; c'était Notre-Dame qui les épouvantait. Ils s'arrêtèrent donc, et soudain, pris de terreur, se retirèrent précipitamment du côté de l'Orient......

Quelques jours après, continue le missionnaire, arrivaient Karam et sa troupe; le premier soin du Bey fut de venir à notre église avec tous ses gens. On chanta les litanies de la Vierge et je donnai la bénédiction avec son image; les soldats demandèrent des médailles de Notre-Dame, qu'ils attachèrent à leur poitrine. Plus d'un millier furent ainsi décorés, presque tous avaient communié. C'était très beau (1).

La prospérité matérielle n'avait pas tardé à venir; car la paix et l'amour du travail avaient été les premières leçons de la Mère de Dieu. De plus, le 1er janvier 1843, le pieux émir Haïdar Bellama, le prince libéral qui avait établi les Pères à Bikfaïa, et qui venait d'être nommé *qaïmaqâm* (gouverneur) du Liban septentrional (2), choisissait pour résidence le village de la Vierge qu'il aimait tant lui-même. Regain de prospérité pour Bikfaïa, comme on le pense bien. Et nos braves montagnards, toujours sensibles au côté matériel, en baisaient de joie le pavé de leur bonne Saïydat-en-Najât.



LE MOIS DE MARIE EN FAMILLE

L'œil des missionnaires contemplait une autre merveille: la transformation morale du village. On sait ce qu'était Bikfaïa. Or, deux ans après la pose du tableau, Mgr Villardel, délégué apostolique, fait du hameau un éloge remarquable (3). Mgr Mislin le compare à une ancienne réduction d'Amérique (4).

---

(1) JULLIEN, *Op. cit.*, t. Ier, p. 209. — Relation du P. Chenavaz (Lettres de Fourvières, 1868, p. 24.) Bikfaia fut ainsi épargné et avec lui tout le Kasrouan que les Druses avaient surtout le désir de saccager.

(2) Voir plus loin.

(3) Lettre du 2 novembre 1839.

(4) MISLIN, *Saints Lieux*, t. Ier, ch. XIII.

Les Bikfaïens disent eux-mêmes dans leur rude franchise :

— Nous étions des brutes; nous voilà devenus hommes!

Je ne sais, écrit le P. Badour, si l'on peut trouver ailleurs autant de dévotion. On vient à l'église, dès le point du jour, pour entendre la messe et faire la méditation. Le plus mauvais temps n'y met point obstacle; si la porte n'est pas ouverte, on prend patience dehors, en disant le chapelet. Le soir, avant le coucher, ces braves chrétiens retournent à l'église entendre une vie de saint et réciter les litanies de la Sainte Vierge qu'ils chantent en chœur..... Je constate ici, à la gloire de Dieu, que la religion est le mobile de la plupart des actions de ce bon peuple (1).



SOLDATS LIBANAIS

Le bien devait s'étendre au delà. L'heure sonna vite où Notre-Dame allait s'écrier avec l'Epouse des Cantiques :

— Aquilon, lève-toi! Souffle sur mon jardin; emporte ses aromes au loin! (2)

Le premier arome qui fleurit au pied de Saïydat-en-Najât, fut la dévotion du mois de Marie, dévotion jusque-là inconnue en Orient.

Cette année (1837), écrit le P. Estève au R. P. Roothan, nous avons proposé pour la première fois au peuple une dévotion toute nouvelle pour eux, le mois de Marie. La petitesse de notre église nous a obligés de faire deux exercices, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes (3).

Ce premier essai fit merveille. On en parla dans la montagne; on s'enthousiasma. Aujourd'hui, il n'y a pas, au Liban, de dévotion plus populaire et plus goûtée.

Églises, chapelles, maisons particulières rivalisent. Pas de mois dans l'année où les cloches sonnent plus longtemps et avec un si bel ensemble. C'est plaisir alors de visiter les intérieurs de ces bons paysans. Les masures les plus pauvres et les plus reculées ont de petits autels où toutes les fanfreluches de la maison, tous les bouts de papiers coloriés, tous les rubans, les lampions, les veilleuses ébréchées, avec quelques fleurs, se donnent rendez-vous autour d'une image d'Épinal représentant la Sainte Vierge.

Le soir, on allume deux bougies quand on en a, et, devant cette éblouissante exposition, la famille s'accroupit et fait le beau mois. Il y aurait de charmantes choses à citer, comme

(1) Lettre du P. Badour (4 avril 1853).

(2) *Surge aquilo, perfla hortum meum et fluant aromata ejus.* (*Cant.* IV, 16.)

(3) Lettre du 8 août 1837. Ce premier mois de Marie eut donc lieu quelques semaines seulement après la pose du tableau.

ce bon vieillard de Beyrouth, qui, retiré seul dans sa maison, allumait son autel et chantait à plein gosier les litanies de la Sainte Vierge.

D'ailleurs, c'est la saison des vers à soie, et nos judicieux montagnards ont bien soin de loger l'autel de Marie près de la petite magnanerie, espoir de la famille.

C'est encore aux pieds de Notre-Dame Libératrice que naquit, en 1853 et en 1858, la double Congrégation indigène des Mariamettes et des Xavériens.

Depuis une trentaine d'années, les prédicants protestants apparaissaient sur les sentiers de la montagne, ouvrant des écoles gratuites, distribuant l'or et les livres, parlant de superstitions papistes et ridiculisant le culte de la Vierge.

Les deux bataillons devaient enrayer le mal en couvrant la Syrie d'un réseau d'écoles.

De jeunes Bikfaïennes furent le premier noyau : le P. Estève leur traça des règles, fixa le costume et leur donna le voile, le 9 février 1855.



RELIGIEUSES MARIAMETTES

Ce jour-là, on solennisait à Bikfaïa la définition du dogme de l'Immaculée Conception, et, pour montrer que l'œuvre partait du cœur de Notre-Dame de la Délivrance, le P. Abougit conduisit les sept postulantes devant le tableau, les consacra à Marie-Immaculée et leur donna le nom expressif de *Mariamahs de l'Immaculée-Conception* (1).

Trois ans après, l'œuvre analogue des Xavériens sortait de la même source. Les deux premiers volontaires furent encore deux Bikfaïens, deux ardents champions de la Vierge.

(1) L'auxiliaire le plus dévoué et le plus sûr que rencontrèrent les missionnaires, dès leur arrivée à Bikfaïa, fut un jeune homme de la famille Gemayel, qui devint prêtre sous le nom de curé Yousef. Dans la fondation des Mariamettes, il seconda très activement les Pères ; la première appelée à cette Congrégation fut sa belle-sœur. Ce saint prêtre, mort Jésuite en 1892, a laissé un souvenir impérissable. On demandait naguère à un de ses parents :

— Que pensez-vous du curé Yousef? — Le curé Yousef? Il a gaspillé son patrimoine en bonnes œuvres, car il n'aimait pas l'argent. Il donnait tout et ne songeait qu'à prier. Un prince de Belgique lui envoya un jour 5 000 francs ; le curé distribua tout aux religieuses et ne se réserva pas une piastre.

Longtemps même le noviciat fut maintenu à Bikfaïa, près de Notre-Dame Libératrice.

Lorsque, vers 1870, pour diverses causes, la branche xavérienne se dessécha, le bien accompli était si considérable, qu'aujourd'hui encore la montagne désire sa restauration.

Quant à celle des Mariamettes, elle est très prospère et s'étend jusqu'en Égypte (1).

Toutes ces créations, sans parler des faveurs de plus en plus nombreuses, c'était le rayonnement de Notre-Dame de la Délivrance. Le peuple ne s'y trompait point. Aussi, en 1868, y eut-il une sorte de synthèse et d'apothéose du pèlerinage.



STATUE DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE

A la suite d'une préservation de choléra, une cotisation éleva sur la lourde église un joli clocher que surmonte une statue (2).

Le jour de la dédicace (15 août 1868), quand la statue, dans sa majestueuse blancheur, apparut souriante et maternelle, contemplant le vaste cirque de montagnes qu'elle avait illuminé de ses grâces, l'exaltation fut indescriptible, et, par un de ces mouvements d'ensemble qui manifestent brusquement le sentiment d'une contrée, la foule décerna à la blanche apparition le beau nom de Notre-Dame du Liban.

Deux prélats accordèrent chacun 40 jours d'indulgences pour une visite au sanctuaire, et, couronnement inattendu, de Rome, de Pie IX, arrivait bientôt le privilège de 150 jours d'indulgences pour celui qui, voyant la statue, la saluerait ainsi : — Reine du Liban, priez pour nous (3).

Innombrables sont les faveurs obtenues dans le sanctuaire ou simplement par la visite du tableau (4). On n'entre dans aucune maison sans entendre aussitôt :

(1) Aujourd'hui, la Congrégation est fondue avec la Congrégation analogue des Sœurs du Saint-Cœur inaugurée à Mouallaqa par le P. Riccadona. Elle a pris le nom de Filles des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, mais le peuple continue à les appeler Mariamettes.

(2) Parmi les cotisateurs étrangers, le consul d'Espagne, M. d'Oreilli, s'inscrivit pour mille piastres.

(3) La statue en terre cuite fut promptement désagrégée par les pluies de l'hiver. Une nuit elle croula. Le R. P. Monnot la remplaça par une grande statue en bronze, dont l'érection (16 juillet 1876) donna lieu à une belle cérémonie.

(4) Le tableau est porté chez les malades; d'innombrables guérisons en ont résulté. Tous les jours, d'ailleurs, au sanctuaire, il y a quelque nouvelle faveur. Aussi se prend-on à regretter que les travaux apostoliques aient

Le salut soit sur Saïydat-en-Najât! Elle nous a comblés de biens.

Aussi la petite chapelle est-elle, pour ainsi dire, propriété commune. Beaucoup y ont été baptisés; écoliers, ils y ont servi la messe; un grand nombre veulent recevoir ici la bénédiction nuptiale. Heureux ceux qui obtiennent d'y avoir leur tombeau!

En 1899, dans la nuit du 5 au 6 juin, le feu éclata à la résidence. Chacun de voler aussitôt, comme s'il se fût agi de sa propre maison.

Durant quatre heures, ce fut un spectacle à tirer les larmes. Des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes filles délicates luttèrent, et — chose émouvante — tout ce monde priait à haute voix, en courant sous les charges d'eau.



AU SEUIL DE LA PORTE

Les vieilles, incapables de manier des jarres, levaient les mains vers la statue environnée de flammes, heurtaient la porte fermée et interpellaient Notre-Dame :

— Saiydeh! Saiydeh! Est-ce que tu dors? Vas-tu laisser brûler ta maison?

D'autres avaient rassemblé les petits enfants sur les terrasses, et, toute la nuit, elles restèrent ainsi à prier pour le cher sanctuaire.

Le sanctuaire fut sauvé. « Elle est petite, mais puissante. »

Devant Notre-Dame, de belles âmes ont fleuri; c'est le plus solide ornement du sanctuaire. Citons-en une très originale et la première appelée aux pieds de Notre-Dame Libératrice. Il se nommait Antoun Maroun-el-Hannouch.

C'était un de ces Maronites de vieille roche, simples et pieux, qui possèdent un petit champ, une petite maison, un petit âne, une grande foi et une grande gaieté.

— Celui-là est heureux, dit un proverbe arabe, qui a bâti une maison, engendré un fils et écrit un livre.

Maroun fit mentir le proverbe. Il ne bâtit rien, demeura vierge, n'apprit point à lire et ne sut jamais la date exacte de sa naissance; mais on lui expliqua le catéchisme, il aima la Sainte Vierge, le bon Dieu, les églises..... et peu d'hommes furent aussi contents.

---

jusqu'ici empêché les bons Pères, non seulement de publier une notice sur le sanctuaire qu'ils possèdent depuis soixante-dix ans, mais encore de commencer un registre où seraient consignés les ex-voto et les grâces miraculeuses.

C'était un bon naturel d'enfant, candide, ignorant le mal, pur et doux, ne sachant pas s'il était rien de meilleur que les olives dont il assaisonnait son pain et que l'eau fraîche de son village de Bikfaïa. Une belle voix était dans cette belle âme. Il la consacra à Celui qui la lui avait donnée; car, si les échos des montagnes du Matn connurent parfois ses vibrantes chansons, les églises retentirent toujours de ses fugues claires et éperdues. Maroun avait appris par cœur le service de la messe et bon nombre de chants liturgiques; sonner les cloches et chanter devant le bon Dieu, près de l'autel, faisait son plus grand bonheur.



DEUX LIBANAIS DE VIEILLE ROCHE

Tant de piété et un si bel organe le firent apprécier; il acquit même une certaine réputation. Un évêque, Mgr Abdallah Belaïbel, en fit son *chammâs* (clerc); un village le demanda pour curé; l'émir Haïdar le prit à son service dans son château de Salima. La gloire lui venait donc, à lui, pauvre paysan; mais la vanité n'entra jamais dans son cœur. Toujours, en effet, il éprouva le dégoût du monde. De bonne heure, il avait donné à Dieu sa virginité et cédé sa maison pour en faire une école. Son unique ambition était de vivre et de mourir dans un couvent.

Marie avait choisi et préparé cette âme pour en décorer le berceau de Notre-Dame de la Délivrance.

Plusieurs fois à Salima, dans le palais de l'émir, Maroun avait, selon l'usage, présenté le plateau de douceurs aux deux religieux étrangers qui se nommaient le P. Riccadona et le Fr. Henze. Leur modestie, leur sérénité, leur conversation ravirent peu à peu son cœur.



UN CHAMMAS SALUANT SON CURÉ

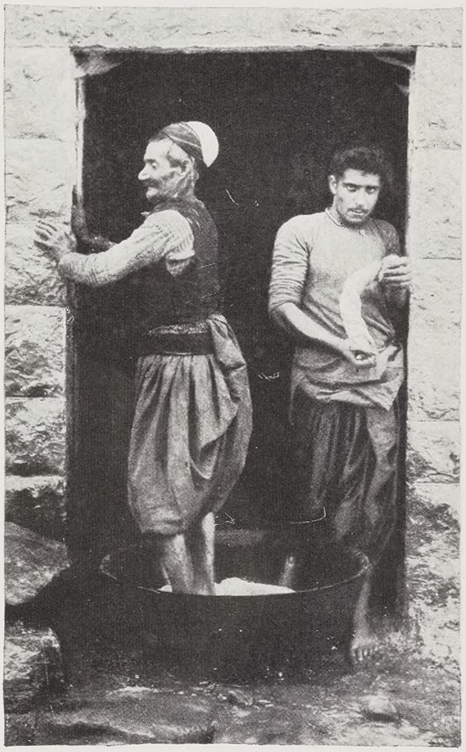
Apprenant que ces religieux cherchaient à s'établir à Bikfaïa, dans son village, Maroun n'y tient plus. Il accourt.

— Abouna, dit-il au P. Riccadona, entre dans ma maison, je te la donne, je te donne aussi mes bras; car je veux être ton serviteur!

Alors, comme s'il avait retrouvé sa jeunesse, le bon vieillard (il avait une soixantaine d'années) se fait son pourvoyeur, son cuisinier, son logeur et son homme d'affaires.

En un tour de main, il confectionne une cabane de branchages, d'où le P. Riccadona, tout en étudiant, surveille les travaux de la résidence. Il prépare le repas des maçons, se fait leur manœuvre, va, vient, et déploie une incroyable activité pour son âge.

Il assista à la naissance du sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrance et fut un de ses clients les plus assidus. En qualité de « chammâs », il se réserva la sacristie et le soin de la chapelle.



TEINTURIERS DE BIKFAÏA

Son bonheur fut toujours d'y servir les messes. Il vit les prodiges opérés par Notre-Dame, et son amour augmenta. L'été, il chargeait son autel de fleurs cueillies dans les environs; l'hiver, il en faisait d'artificielles, où le regard apercevait une grande bonne volonté.

Jusqu'à sa mort il travailla ainsi, simplement et joyeusement :

— Repose-toi, Antoun Maroun, lui disait le P. Estève.

— Abouna, j'ai honte de ne rien faire!

Et il allait toujours, cultivant le jardinet, balayant la maison, tressant des paniers, coulant des cierges, découpant ses fleurs artificielles.

— Combien de messes les Pères t'ont-ils promises pour tes services? lui demandaient parfois en riant les gens du village.

— Je n'ai rien exigé, répondait-il, et on ne m'a rien promis. Je me suis jeté dans la mer des Jésuites! Il s'était donné corps et âme, en effet. Il aimait et vénérait tous les missionnaires, même les plus jeunes. Combien ont gardé souvenance des chansons dont le vieillard égayait leur repas d'arrivée!

Bref, c'était dans la force du terme une belle âme : *Erat ille vir simplex et rectus ac timens Deum.* Il allait à Dieu et à la Vierge comme par une pente naturelle. Sa vie était très mortifiée; jamais il ne fit gras; un plat de riz était son meilleur régal. Sur la fin de ses jours, il ne quittait plus pour ainsi dire son cher sanctuaire.

Vers l'âge de quatre-vingt-cinq ans, il s'étendit sur sa natte pour ne plus se relever.

C'était en 1855. La nouvelle église était terminée, et le pèlerinage de Notre-Dame très prospère.....

Antoun Maroun mourut joyeusement et simplement comme il avait vécu, connaissant mieux le ciel que la terre et en étant mieux connu.

Le jour de sa mort, le curé Yousef lui dit :

— Maroun, le P. Estève t'engage à faire ton testament.

— Je lègue mon corps à la terre et mon âme à Dieu !

Ce fut sa dernière parole et le résumé de sa vie.

Son corps repose près de l'autel de la Vierge qu'il aima tant.



DANS LES FLEURS



FONDERIE DE CLOCHES A BEIT-CHEBAB

Au fond, le four où se trouve le métal en fusion ; au premier plan, moule d'une cloche. L'ouvrier ouvre le réservoir d'où la fonte va couler dans le moule.

III. — Au village des cloches.

Au-dessous de Saiydat-en-Najât, à deux portées de fusil de Bikfaia, une traînée de terrasses roule confusément sur une pente raide et tourmentée.

C'est Beit-Chebâb, un plantureux village, riant de grâce et de santé, au milieu de ses vignes, de ses pins et de ses mûriers : un des plus actifs et des plus industrieux aussi : c'est le Creusot du Liban.

De ses forges primitives sortent toutes les cloches de la montagne, les ustensiles indigènes, des fusils et ces longues écritoires-marteau à tête damasquinée, que tout docte Libanais porte glorieusement à la ceinture comme un poignard.

La vie déborde. La moyenne de chaque famille est de huit enfants ; plusieurs dépassent la vingtaine. Il n'est pas rare de voir une mère et sa fille allaitant côte à côte leur enfant.

Vers le haut, le regard est frappé par une construction neuve et disproportionnée, dont la masse écrase les centaines de petits cubes blancs qui l'entourent. De jeunes lilas de Perse masquent un peu cet édifice criard.

C'est une église.

Un nom très gracieux baptise cette pièce : Notre-Dame du Bocage (Saiydat-el-Ghâbieh). La Vierge habite là, bienfaisante et protectrice.

Une inscription arabe, du haut de la porte, l'annonce au pèlerin :

Ce sanctuaire est bâti dans un bocage
A la Mère de Dieu.
Celle qui l'habite est une lumière radieuse,
Un cèdre du Liban.
Sa glorieuse date dans le bocage marque l'an 1761.
La famille Haieck a pris soin de sa construction (1).

Au XVII^e siècle, quelques bergers, chassés des hauteurs par les neiges, descendaient, l'hiver, avec leurs troupeaux, dans un vallon herbeux et bien abrité. Ils logeaient tous ensemble dans une sorte de khan, qui fut bientôt désigné aux environs sous le nom de maison des jeunes gens : Beit-Chebab (2).



VILLAGE DE BEIT-CHEBAB, BRULÉ EN 1840 PAR LES ÉGYPTIENS

La Sainte Vierge étant, de longue date, la gardienne, l'étoile de leurs troupeaux, ils la fixèrent au milieu d'eux, lui choisirent un bel endroit, et lui édifièrent une modeste chapelle qui fut appelée chapelle de la Vierge du Bocage.

Marie, on le sait, affectionne les bergers.

Elle bénit le village et le bénit si bien, que ce tardif rejeton dépassa vite en richesse et en population les plus anciens hameaux de la montagne.

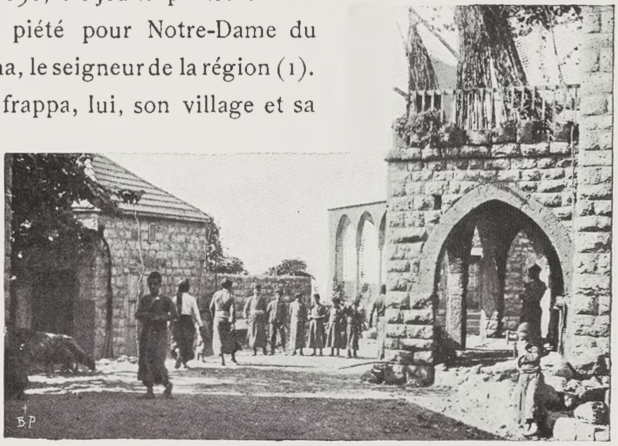
Dès 1736, il pouvait envoyer ses quatre cheikhs au Synode de Deir-Loaïzeh, ce beau couvent qui se découpe là-bas sur la mer et que nous visiterons bientôt (3).

En 1761, on rebâtissait la chapelle de Notre-Dame et on gravait sur une pierre que c'était « une lumière radieuse et un cèdre du Liban ».

(1) Cette phrase contient des lettres numériques qui forment la date de 1761.
(2) Je cite la tradition ; mais les premières habitations sont plus anciennes et le nom de Ghabieh semble avoir une origine syriaque.
(3) SYN. *Subscript.*, p. 346.

De tous côtés, on venait lui faire des vœux. C'était le sanctuaire par excellence du Matn et du Qaté. On garde encore un vague souvenir de ces temps « pleins de merveilles ».

Voici un fait plus précis. Vers 1830, un jeune prince se distinguait par sa générosité et sa piété pour Notre-Dame du Bocage, c'était l'émir Haïdar Bellama, le seigneur de la région (1). Or, en 1840, un grand malheur le frappa, lui, son village et sa Vierge. Il avait pris part à la révolte contre Ibrahim Pacha; furieux, ce dernier fit saccager Beit-Chebab. Le sanctuaire fut horriblement maltraité, le tableau miraculeux criblé de balles et de coups de baïonnettes.



RUE DE BEIT-CHEBAB, PRÈS DE N.-D. DU BOCAGE

Haïdar, conduit en Egypte avec cinquante Libanais, se vit condamné à l'exil et dirigé sur Khartoum. Ce long voyage fut une série d'insultes et de coups; traité de lâche et de traître, le noble émir fut accouplé à un autre captif par une chaîne de fer qui lui serrait la cheville, et on le cravachait comme le dernier fellah.



FAMILLE MARONITE DE BEIT-CHEBAB

En route, spectacle touchant, ces malheureux imploraient unanimement et tout haut la Vierge de leur village. Leur Vierge les entendit; le jour même où ils entraient à Khartoum, un ordre de Mehémet-Ali les rendait à la liberté.

Qu'était-il arrivé?

Depuis le départ des prisonniers, les femmes des victimes suppliaient Notre-Dame du Bocage. L'épouse de Haïdar ne quittait plus la chapelle encore ruinée; déjà elle avait fait don au sanctuaire d'une grande propriété et promis de relever l'église, si la Sainte Vierge ramenait son mari.

(1) Cf. sa notice, p. 157.

Les captifs revinrent, et l'émir répara princièrement la maison de la Reine qui les avait délivrés (1). Tous ces faits et bien d'autres, d'aucuns assez légendaires (2), attiraient des visiteurs et des pèlerins à la Vierge du Bocage :



PETITS LIBANAIS

— On s'use les pieds à venir et à revenir! disait une femme au P. Martin.

Il fut un temps où tout homme, musulman ou chrétien, qui passait à Beit-Chebab devait visiter Notre-Dame ou lui faire un présent; c'était de bon ton et même de bonne guerre (3).

Un soir d'hiver, un Druse, marchand d'huile, traversait le village en criant sa denrée. Il n'avait pas fait visite à la Vierge, ce mécréant! Aussi son âne s'abattit bel et bien dans la boue. Le Druse frappe du bâton, pousse du pied, soulève la bête, maudit l'animal, blasphème tous les aïeux du baudet; l'âne reste immobile.

— Bien fait! disent les enfants qui sortaient de l'école, bien fait! Tu n'as point donné d'huile à Saïydat-el-Ghâbieh..... Le Druse grogne et frappe toujours.

— Va donc offrir de l'huile à Saïydeh, crient les enfants, sinon ton âne restera là.



DISCUTANT SUR LES CLOCHES

Poussé à bout, notre homme décroche sa mesure, l'emplit et dit à un écolier :

— Tiens! porte-lui donc ça, à ta Saïydeh!

Aussitôt l'âne se relève plein d'entrain.

— Par Allah, fait le Druse en regardant l'église, cette Saïydeh est puissante!.....

J'ai vu le tableau miraculeux; c'est une toile de médiocre valeur : Marie, tenant Jésus, est couronnée par deux anges. Au bas, la traduction du mot de saint Anselme : *Votre serviteur ne périra point* (4). C'est le résumé de son histoire; une couronne d'ex-voto venus de tous côtés, jusque de Constantinople et

(1) Martin, Manusc., p. 597.

(2) Par exemple, les paroles de quelques pèlerins qui racontèrent partout que le tableau, percé par les baïonnettes égyptiennes, avait laissé couler du sang. (Pietro Perolari : *Su e Giù per la Siria*, 1878, Milan, p. 99.) Vu à distance, on dirait, en effet, de larges sillons de sang sur l'image, mais de près, on constate que ce phénomène est dû aux avaries subies pendant le sac de l'église en 1840.

(3) Avant 1860, beaucoup de Druses venaient prier au sanctuaire.

(4) *Cliens Mariæ non peribit.* J'ai trouvé cette légende sur beaucoup de tableaux dans le Liban.

d'Amérique, sont là pour en témoigner. Au XV^e siècle, un roi de France, en comblant de dons Notre-Dame de Cléry, suppliait Notre-Dame d'Embrun de n'en être point jalouse. Ici, comme Saïydat-en-Najât est près de Saïydat-el-Ghâbieh, les pèlerins imitent un peu le bon roi. Dans leur pensée, celle d'en haut fait ombre à celle d'en bas, et comme deux clochers qui se font ombre, c'est quelque chose de terrible, surtout en Orient, nos braves montagnards se trouvent souvent embarrassés. Quelques-uns, nés à Beit-Chebab, montent en cachette à Notre-Dame de la Délivrance; si Saïydat-el-Ghâbieh les apercevait.....



PORTE DU PALAIS DES BELLAMA A EL-MATN

Ce serait une grave imprudence, bienveillant pèlerin, si, passant à Beit-Chebab, tu t'avisais d'insinuer que celle d'en bas est *au-dessous* de celle d'en haut...

Mettons d'accord les deux sanctuaires en rappelant une gloire qui leur est commune.

C'est cet émir Haidar Bellamâ dont le nom a été déjà cité dans l'histoire des deux Vierges de Bikfaïa et de Beit-Chebab. A l'une il donna sa jeunesse; l'autre eut sa vieillesse; toutes les deux eurent ses libéralités et son cœur.

Il était originaire d'une famille druse, la noble famille des Bellamâ, et vit le jour, en 1787, à Salima, dans le vieux château de ses ancêtres (1). Son père, Ismaïl, tout Druse qu'il était, avait épousé une fervente chrétienne. L'enfant eut la droiture de son père, et de sa mère une éducation particulièrement pieuse, dont la note caractéristique fut une tendre dévotion à la Sainte Vierge.

(1) Les Bellamâ tirent leur origine de la tribu arabe des Beni Fawarès, une des tribus qui, au début du IX^e siècle, émigrèrent des environs d'Alep au Liban. Les Beni Fawarès s'établirent dans le Matn, sous le nom d'émirs *Tnoukhs*, et furent, avec les Areslan, les premiers à se faire Druses. Au XVI^e siècle, un de ces émirs prit le nom de Bellamâ (père de l'éclat) et fixa sa résidence à Kafer-Sewan, dans le nord du Matn. Il eut deux fils : Mourad et Kaid-Bey, qui formèrent les deux branches actuelles de la famille Bellamâ. Kaid-Bey s'établit à Salima, où il bâtit un sérail; c'est là que notre émir Haïdar vit le jour.

Devenu le seigneur d'une grande partie du district d'El-Matn et de la totalité du Qâté, le jeune émir fit de longs séjours au village de Beit-Chebab, près de Notre-Dame du Bocage.

Le cœur du prince s'attacha naturellement à ce sanctuaire; ses visites fréquentes, ses libéralités donnèrent un grand éclat au pèlerinage.

On sut bientôt dans toute la montagne que l'émir Haïdar était le protégé de la Vierge. La grande âme du prince, loin de rougir de cette réputation, s'en montra toujours fière.

Lorsque, en 1840, compromis dans la révolte contre Ibrahim Pacha, il fut traîtreusement attiré par l'émir Béchir à Beit-ed-Din et jeté en prison, en attendant l'exil au Soudan, son geôlier, un Druse, lui dit en ricanant :

— Eh bien! Émir, que peut ta Vierge pour toi en ce moment?



SÉRAIL DES BELLAMA A BIKFAÏA

Haïdar se retourna, ému, et, avec une énergie extraordinaire :

— Tu verras ce qu'elle fera, ma Vierge! s'écria-t-il.

..... Quelques semaines après, rappelé subitement de Khartoum, l'émir rentrait triomphalement au Liban, trouvait ses ennemis confondus et Béchir exilé. Il n'oublia pas le défi insolent du geôlier druse; de sa propre main il lui écrivit :

— Voilà ce qu'elle a fait, ma Vierge!

Sa Vierge allait faire plus encore.

La Porte ayant divisé le Liban en territoire druse et en territoire chrétien, l'émir Haïdar fut nommé gouverneur de ce dernier, avec le titre de « qaimaqàm ». C'était le 1er janvier 1843 (1).

Le prince transporta, comme nous l'avons dit, le siège de son gouvernement à Bikfaïa.

C'est là que, jusqu'à sa mort, il donna l'exemple de la magnanimité et de la piété la plus sincère. Dix ans auparavant, il avait établi lui-même le P. Riccadona dans ce village.

Cet homme faisait resplendir tout ce qu'il aimait et touchait. Qui dira combien de pèlerins il suscita à Notre-Dame de la Délivrance? Que de fois les étrangers, venus pour affaires, apprirent de sa bouche l'histoire et les gloires de Saïydat-en-Najât! Combien de ces hommes, connaissant, comme on disait, le faible du gouverneur, passaient devant Notre-Dame de la Délivrance pour aller plus facilement au prince!

On peut dire que le sanctuaire fut le suprême amour de l'émir avant sa mort. Pour la construction de la nouvelle église (1852), il avait, dès les premiers jours, offert un généreux secours. Lui-même passait souvent près des ouvriers et surveillait jalousement les progrès de l'édifice.

(1) Le prince reçut cette nouvelle dans une église de Beyrouth, pendant qu'il entendait la messe; il acheva tranquillement l'office, sans manifester la moindre émotion.

Un jour, il vit le chantier abandonné ; il appelle le P. Estève :

— Monseigneur, répond en souriant le missionnaire, les ressources sont épuisées, la Vierge attendra.

— La Vierge ne doit pas attendre, riposta l'émir, rappelle immédiatement les ouvriers, Haïdar fera les frais ; Haïdar aura toujours de l'argent pour la maison de Saïydeh (1).

Les libéralités, pourtant, ne valaient pas l'exemple ; s'il parlait, s'il donnait, il agissait mieux encore.

Son palais avait été bâti à quelques pas de Saïydat-en-Najât. L'émir s'était choisi une chambre qui donnait sur le sanctuaire et ménagé un sentier raccourci vers la résidence des Pères.



GROUPE D'ÉCOLIERS A BIKFAÏA

Par ce sentier, les missionnaires le voyaient souvent venir pour consulter le P. Estève, son grand ami, et surtout pour parler à la Vierge qui avait ravi son cœur.

C'était, en effet, le plus assidu aux offices dans la chapelle de Marie. Il entrait, s'agenouillait humblement sur les dalles, n'importe où, car il ne voulut jamais de place réservée. Là, il demeurait constamment à genoux, se soutenant de deux béquilles et refusant toujours de s'asseoir devant Notre-Seigneur et la Sainte Vierge. Malheur, du reste, à qui se serait mal tenu dans l'assistance ! L'émir l'interpellait publiquement avec des épithètes plus ou moins parlementaires.

Avant de communier, il se tournait vers la foule, et, à haute voix, il disait ces paroles :

— Mes frères, pardonnez-moi comme je vous pardonne.

La charité terminait sa prière. Au sortir de la chapelle, deux longues files de pauvres l'attendaient, et l'émir ne se retirait qu'après avoir contenté tout ce monde.

Ame sensible, il trouvait ses délices dans les nouveaux cantiques que les missionnaires

---

(1) Quand les princes nous envoient un don pour l'église, raconte un missionnaire, ils emploient cette formule : « Servez-vous de cela pour mettre une pierre en notre nom sous les pieds de Notre-Dame de la Délivrance. »

composaient sur Marie. Que de fois on le vit descendre à l'école des petits enfants et demander au maître de les faire chanter! Le noble vieillard s'asseyait sous un grand saule, et c'était un spectacle émouvant de voir une couronne d'enfants lui chanter éperdument sa Vierge bien-aimée.

Notre-Dame de la Délivrance ne lui fit pas oublier la Vierge de sa jeunesse, Saïydat-el-Ghâbieh. Pendant les quatorze ans qu'il passa à Bikfaïa, il descendait souvent, à pied, au sanctuaire de Beit-Chebab, ce qui jetait dans l'admiration les populations de la montagne.

Que dire de sa vie intime?

Là encore Marie dominait. Le prince s'était aménagé dans son palais une chapelle qu'il dédia à Notre-Dame. Sa chambre était contiguë et avait deux fenêtres sur l'intérieur de l'oratoire; de là, il entendait la messe lorsqu'il était malade.

Dans son gouvernement, tout était réglé sur la religion; il voulait des employés justes et droits, il les voulait pieux. Tous les jours il y avait au palais lecture spirituelle présidée par le gouverneur.

Ce grand chrétien fut un prince libéral, sincère et intègre. Donnant à Dieu ce qui était à Dieu, il sut donner à son peuple ce qu'il lui devait : la justice et la paix.

— Jamais la montagne n'a été si heureuse, disent encore les vieillards, jamais nous n'avons eu un si bon gouverneur.

Quand le saint émir mourut, tout le pays s'ébranla pour ses funérailles; que de larmes furent versées pendant qu'on descendait sa dépouille sous l'autel de Notre-Dame de la Délivrance!

Aujourd'hui on le pleure encore.....



UN VIEIL AMI DE L'ÉMIR



EMBOUCHURE DU NAHR-EL-KALB
Ce célèbre défilé a été ensanglanté par de nombreux combats.

IV. — Bords du fleuve du Chien.

Reprenons notre course vers le Kasrouan. A vol d'oiseau, quelques centaines de mètres nous en séparent, mais, pour l'atteindre, nous devons franchir le profond défilé du Nahr-el-Kalb (fleuve du Chien), errer pendant quatre heures sur des pentes calcaires déchirées et chauffées à blanc sous un implacable soleil.

L'Européen qui, une fois en sa vie, s'aventure dans ces fondrières et ces précipices est incapable d'en perdre le souvenir.

Le fleuve n'a, en ce moment, qu'un filet d'eau, mais il le fait merveilleusement chanter dans cette gorge sauvage que les Croisés, un peu terrifiés, appelèrent si expressivement « bouche tordue », *bucca torta* (1). L'hiver, les eaux roulant de la haute montagne ou jaillissant de grottes à fond introuvable, les eaux, précipitées dans ce clairon de granit, forment de grandes voix mystérieuses, des hurlements où l'oreille du paysan distinguait jadis des aboiements de chien.

L'embouchure s'évase sur la mer.

C'est un lieu célèbre par la difficulté du passage ; passage si laborieux que tous les conquérants qui l'ont franchi ont tenu à laisser leur nom et leur ombre sur ces falaises redoutables. Sésostris y offre un sacrifice à Râ, le dieu Soleil. Les Assyriens y profilent leur mitre et leur sceptre. Marc-Aurèle, Sélim Ier, Napoléon III lui-même, ont leurs noms gravés sur ces rocs.

(1) Migne, *P. L.*, t. CLV, p. 649. C'est le *Passus canis* des Croisés.



NOTRE-DAME DE TAMICH

Les environs résonnent de noms antiques, et l'indigène a accumulé sur ce fleuve toutes sortes de légendes bizarres (1).

Or, au-dessus de ces légendes, de ces lugubres souvenirs, de ces ombres sanglantes, de ce paganisme mort, là-haut, sur le bord du précipice, planent victorieusement, dans le soleil et la vie, deux églises à la Vierge qu'il nous faut saluer: Notre-Dame de Tamich et Notre-Dame de l'Amandier; là résident les deux généraux des moines Maronites. Le couvent de Tamich est sur la rive gauche, en face des fameuses grottes du Nahr-el-Kalb. Vu d'en bas, c'est un nid d'aigle au faîte d'un bloc vertical qu'aucun sentier n'ose attaquer de front.

Adonis ou Thammouz eut ici un haut lieu, un temple dont le vocable perce encore dans le nom de Tamich. Il entendit les lamentations orgiaques qui se déroulaient à ses pieds, emplissant les précipices, lorsque les rocs flambaient dans l'atmosphère embrasée de juillet.



VIEUX CLOÎTRE DE TAMICH

En 1613, Tamich n'était qu'une lande inculte; des bergers y promenaient leurs troupeaux et, la nuit, les retiraient dans les ruines du temple. Les moines montèrent.

Ils nettoyèrent la bergerie, y dressèrent un autel, placèrent au-dessus une image de la Mère de Dieu. Pour eux, ils s'établirent sous des huttes et commencèrent, avec la sauvage nature des alentours, cette lutte du défrichement qui, de tout temps, honora la bure paresseuse.

(1) Cette région faisait partie de l'ancienne *Ile latine*, longue bande romaine jetée en écharpe sur le Liban depuis Bérythe jusqu'à Héliopolis.

En 1673, les assises du vieux temple étaient converties en monastère avec église et s'appelaient couvent de Notre-Dame de Tamich (1).

D'étranges et longues dissensions éclatèrent alors parmi les moines.

Un manuscrit du couvent les raconte en détail; relation aussi longue qu'insipide qui prouve, hélas! que la fleur du bien ne monte que du milieu des épines.

Plusieurs espèces de religieux se succédèrent là-haut, non sans tapage, moines *indépendants* (Oubbàd), moines de *Saint-Isaïe,* moines *indigènes* (Baladiehs) (2).

Aujourd'hui, c'est le calme. Près d'un vieux chêne, le couvent étale sa façade. L'église est une des plus originales du Liban. Par la voûte, six fenêtres et cinq baies cruciformes versent une belle lumière.

Le grand tableau de la Vierge est de l'école romaine : Marie offre Jésus à sainte Catherine.

Une curieuse et naïve peinture indigène du Jugement dernier rappelle la pieuse association qui est née, dans cette église, aux pieds de Notre-Dame, et qui s'est étendue à tout le Liban. C'est pour les âmes du Purgatoire.

Les agrégés font chaque année une aumône, et, à leur mort, on célèbre pour eux deux messes à l'autel de Notre-Dame de Tamich, que, pour cela, on appelle parfois Notre-Dame du Purgatoire.



VIEUX TABLEAU LIBANAIS DU JUGEMENT DERNIER A NOTRE-DAME DE TAMICH

Quand le couvent de Tamich parut sur son piédestal, tous se le montraient du doigt.

Un homme qui se promenait sur une colline de la rive droite, juste au-dessus de l'em-

(1) Une ancienne inscription de l'église dit que, « en 1673, l'évêque Gebraïl-el-Balouzi fonda le couvent de Notre-Dame de Tamich par les soins de Abou-Naufel-el-Khazen (consul de France) et par le moine Attallah » (Tannous-el-Khoury, *Hist. du Kasrouan,* p. 95). Ce Gebraïl-el-Balouzi, qui, en 1704, succéda sur le trône patriarcal à Mgr Stephen Douaihi, était évêque de Broumana; il fonda la Congrégation des religieux Antonins de Saint-Isaïe (Mar-Ischaïa), dont la règle fut approuvée à Rome en 1740. C'est l'une des trois Congrégations actuelles de religieux Maronites; établie à Rome en 1725, cette Congrégation reçut de Benoît XIV, en 1753, un beau couvent devant l'église de Saint-Pierre aux Liens. Ainsi, comme toutes les autres, elle a *commencé* sous la garde de Marie, dans un de ses sanctuaires.

(2) Les religieux libanais y succédèrent aux moines de Saint-Isaïe le 1er octobre 1729. Quand les moines libanais se furent divisés en deux branches, le couvent échut à la branche des Baladiehs qui le possèdent actuellement.

bouchure du Nahr-el-Kalb, s'arrêtait lui aussi pour admirer, et il disait : « Ah! si pour la Sainte Vierge il en poussait un tout pareil ici!..... »

Mais comment faire?

Sa colline à lui n'avait guère de bon qu'une belle vue. Pierreuse, rocailleuse, rien n'y croissait. Au sommet seulement quelques ruines, une petite grotte, un amandier, sous lequel, le dimanche, s'asseyaient les flâneurs et les chasseurs; c'était tout. Et lui-même, le bon Salhoud-el-Haklâni, était rangé parmi les demi-pauvres de son village de Zouk-Masbah.

Sans se décourager il se mit à l'œuvre.

Dès 1682, il avait bâti et dédié à la Sainte Vierge un ermitage où vinrent s'abriter plusieurs moines appelés *Oubbàd* ou indépendants. Lui-même y prit l'habit monastique avec son fils Ignace (1).



MOINE LIBANAIS EN PRIÈRE

En ce temps-là (fin du XVII[e] siècle), grâce aux Khazen, grâce aussi à la France, à Louis XIV, dont le nom illuminait tout l'Orient, un vent de renouveau passait sur le Liban.

Quelques prêtres d'Alep (2), pauvres mais zélés, descendirent parmi les Libanais pour se faire religieux. Voulant remédier au désarroi monacal qui existait alors, ils conçurent le hardi projet de grouper hiérarchiquement tous les moines sous la règle de saint Antoine.

Ils réussirent en partie, suscitèrent de nombreuses vocations, reçurent du peuple des *ouâkfs* (3) en abondance et donnèrent une certaine splendeur à l'Ordre monastique. A l'aube du XVIII[e] siècle, des couvents commençaient à fleurir sur tous les sommets.

Notre pieux Salhoud était mort. Son fils, homme instruit et ouvert aux idées nouvelles, entra dans le mouvement de réforme. En 1707, il céda aux nouveaux moines son petit couvent de Loaïzeh (4).

Sept ans plus tard, sur le mamelon était posé un beau couvent, le plus beau de tout le Kasrouan, « plus beau même que le Kraïm et Beit-Khachboh » (5), écrit un voyageur. Du couvent émergeait un joli clocher, et le clocher signalait une belle église à la Sainte Vierge, Saïydat-el-Loaïzeh, que le peuple appelait déjà miraculeuse (6).

(1) TANNOUS-EL-KHOURY, *Hist. du Kasrouan*, p. 98.
(2) Les principaux étaient Abdallah Karâli et le célèbre poète Gebraïl Farhat.
(3) Donations pieuses.
(4) TANNOUS-EL-KHOURY, *op. cit.*, p. 116.
(5) Anciens couvents arméniens dans les environs de Loaïzeh.
(6) MARTIN, p. 553.



COUVENT DE BEIT-KHACHBOH, PRÈS DE GHAZIR

Comme presque tous les gens de bien, le couvent inaugura son existence dans l'épreuve. Trois ans après sa naissance, en 1717, il gémissait sous l'oppression d'un homme puissant. Cette année-là, il fut visité par le moine poète Gebraïl Farhat, Supérieur général, l'un de ceux qui avaient réorganisé la vie monastique ; ardent pour la Vierge qu'il a chantée toute sa vie, le supérieur engagea ses religieux à recourir à la Vierge de leur couvent.

Il disait :

Vous cherchez la délivrance, courez à Mariam ! C'est l'excellente gardienne.
Sublime est sa grandeur ; elle a tout terrassé ; qui lui résistera ?.....
Satan ne peut rien contre Elle ; sa tête est sous les pieds de Mariam.
Elle a triomphé partout et victorieusement protégé les églises et les monastères.
Cesse donc tes blâmes et ne jette pas entre nous des graines de discorde..... (1)

Elle fut jetée, hélas ! la graine de discorde.

Les moines Alépins, gens aristocratiques et de bon ton, trouvèrent bientôt que leurs frères les « Montagnards » n'avaient point leur poli et leurs grâces. Les « Montagnards » s'aperçurent que les gros travaux manuels leur étaient toujours dévolus, tandis que les « Alé-

(1) Dans la dernière strophe, le poète s'adresse à l'oppresseur.

pins » s'occupaient de papiers ou se croisaient les bras, « tuant les bœufs du labourage pour en manger la viande », disaient les autres par proverbe.

On fit bande à part ; on se dénigra. Un dédoublement s'opéra bien vite en Halabiehs et en Baladiehs (1) ; réprouvée d'abord, en 1746, par Benoît XIV, la séparation fut enfin acceptée par Clément XIV, en 1770.

Heureusement qu'à cette époque une gloire fit oublier un peu ces fraternelles agitations.

Sur la demande formelle de la nation maronite, Clément XII envoya au Liban le célèbre Assémani pour réunir un Synode destiné à réformer quelques points de discipline. Or, l'honneur d'abriter la solennelle assemblée échut au couvent de « Sainte-Marie de Loaïsa » (2).

Le Synode eut lieu vers la fin de septembre 1736.

Le P. Fromage, l'orateur du Concile, en a fait une relation.

On avait paré l'église, dit-il, avec le plus de magnificence possible. Dans le chœur, on avait placé deux trônes élevés, l'un du côté de l'Evangile pour le patriarche, l'autre du côté de l'Épître pour l'ablégat apostolique.

Hors du chœur, près de la balustrade, étaient, à droite et à gauche, deux rangs de chaises pour les évêques ; après eux, sur des sièges plus bas, étaient les missionnaires invités en qualité de théologiens du Pape.....

Vis-à-vis, étaient les religieux maronites ayant leur supérieur à leur tête ; entre les théologiens du Pape et les religieux, les curés maronites formaient une ligne et étaient parallèlement assis, et, derrière tous ces rangs de sièges, l'élite de la noblesse maronite se tenait debout..... (3)




CLOÎTRE ET ÉGLISE DE LOAÏZEH

Certes, le spectacle n'avait rien de grandiose ; mais c'était toute la nation avec ses deux amours : le Pape, dont le représentant dirigeait l'assemblée, et la Vierge, sous les yeux de laquelle on allait délibérer. Aussi, dès la première réunion, quand le patriarche se disposa à célébrer la messe, tous les assistants fondirent en larmes.

En six séances tout fut terminé.

« On coupa quelques ronces qui, au témoignage d'Assémani, avaient germé par la négligence des saints ouvriers et la disette des livres utiles. » Pour les questions de foi, on accepta

(1) *Alépins* et *Montagnards* ou Libanais.

(2) Assémani s'aida beaucoup de la science et de l'expérience d'Ignace el-Haklani, fils du fondateur de Loaïzeh ; il l'appela même à Rome pour conférer avec lui.

(3) Lettres édif., LEVANT, *Lettre du P. Fromage au P. Le Camus*, S. J. — *Synode lib.*, p. XXVII.

le Concile de Trente. On n'oublia point le Palladium du Liban, la Mère de Dieu. Les Congrégations de la Sainte Vierge furent régularisées; on traita d'autres dévotions et on renouvela avec enthousiasme le vieux décret de l'Église :

Nous vénérons la Vierge Marie comme la Mère de Dieu et la Reine de tous les saints (1).

Enfin, touchant et significatif couronnement, l'évêque de Damas, Mgr Evode, clôtura le Synode en plaçant tous les Canons et toutes les Constitutions sous la garde de la bienheureuse Marie (2).

Ainsi régénérée, l'Église maronite reprit une belle vitalité, et Notre-Dame-de-Loaïzeh devint très chère aux Libanais. De riches ex-voto signalent les visites des pèlerins et les faveurs de la Vierge (3).

La petite église reçut aussi la visite des générosités de France et de Rome. Rome y envoya de superbes ornements et de nombreux tableaux; j'en comptai plus de trente.

Louis XV prit les religieux sous sa protection; si grands furent ses dons pour Loaïzeh, que longtemps on y conserva le portrait du roi, dans une chambre où étaient des reliques, le tout éclairé par une veilleuse; les moines faisaient même une prière particulière pour les rois de France. Un incendie a détruit reliques et portrait et, sans doute aussi, l'oraison et la mémoire du roi très chrétien (4).



COUVENT DE LOAÏZEH

Nous félicitâmes le religieux qui nous guidait, de son couvent, de ses gloires, de l'église si riche, si belle.....

— Elle serait encore plus belle, nous dit-il, sans le malheur de 1821. Par quelle fatalité une poignée de mécontents vinrent-ils se poster sur cette colline pour dresser un guet-apens à l'émir Béchir, lorsqu'il revenait de Gebaïl? (5) L'émir avait flairé le coup; sur son ordre,

(1) *Syn. lib.*, Pars I°, cap. v, 4.
(2) *Syn. lib.*, Orat. in ultima sess.
(3) En 1818, il y eut encore à Notre-Dame de Loaïzeh un petit Synode composé de tous les évêques maronites et présidé par Mgr Gondolfi, délégué apostolique.
(4) H. Guys, *Beyrouth et le Liban*, ch. xxxviii.
(5) Le Liban septentrional, mécontent des impôts fixés par le Grand-Béchir, essaya de secouer le joug de l'émir en plaçant à sa tête les émirs Hassen et Selman Chéhab. Trois petites troupes furent apostées au Nahr-el-Kalb, mais Béchir déjoua habilement la ruse. (Cf. *Mois litt. et pitt.*, octobre 1906 p. 293, Le Grand Béchir.)

une troupe de Druses fondit des hauteurs, dispersa les révoltés et saccagea Notre-Dame de Loaïzeh (1).....

Presque toujours, hélas, les monastères ont souffert des querelles des Émirs dont les soldats ravageaient églises et couvents.

— Mais voyez-vous, ajouta le moine en nous conduisant au divan, tout le *noir* s'oubliera; ce qu'on se rappellera, c'est le *blanc*, c'est-à-dire le Synode auprès de notre Vierge.

Il nous montra sur la table un gros livre à reliure d'or: le livre du Synode.

— Et voilà, dit mon compagnon en indiquant le livre, voilà qui, bien gardé, gardera le Liban!

(1) Le sanctuaire a été richement restauré en 1866.





VILLAGE DE ZOUK ET PATRIARCAT MARONITE
A gauche, sur la colline, le patriarcat maronite.

V. — L'Oasis des Patriarches.

Lorsque le voyageur navigue vers la côte syrienne, il voit monter, du sein des flots, le mont Liban en croupe rocheuse fort unie.

Pas de profil tourmenté, pas d'arêtes, de pics, d'aiguilles, ni l'admirable dentelure des Alpes.

Rien ne déchire le ciel.

Dans la fine lumière du soir, on dirait un beau marbre à sculpture harmonieuse ; à peine quelques veines violettes courent-elles d'ici de là, et l'on se demande où sont les précipices dont parlent tous les guides et tous les récits de voyage.

Mais qu'on approche!.....

Peu à peu les petites veines se creusent, fissurent le marbre, s'y prolongent en abîmes, et, quand on s'enfonce dans ces gorges, l'œil, d'en bas, est tout surpris d'apercevoir contre le ciel une architecture colossale. Souvent trois ou quatre heures de marche ne suffisent pas à traverser un de ces abîmes, que franchissent la voix d'un berger ou le caillou d'une fronde d'enfant.

Ainsi est le Liban : une masse déchiquetée en dedans et comme du relief en repoussé. Chacune de ses crevasses est un admirable fossé-frontière.

De là ces districts, ces blocs isolés, où de petites nationalités ont pu vivre de leur vie propre, et se défendre, trop faibles pour la plaine, mais indéracinables là-haut, comme l'arbuste, enfoncé dans le roc surplombant, brave l'ouragan et la dent des bêtes.

Or, en ce sens, rien de plus saisissant que le Kasrouan où nous sommes entrés.

On dirait un castel de granit (1).

Protégé vers l'Orient par le rempart du Sannin, deux fleuves, le Nahr-Ibrahim et le Nahr-el-Kalb, lui creusent, au Nord et au Sud, deux infranchissables fossés, tandis que, le long de la mer, s'élève une admirable ligne de contreforts disposés en créneaux et que Strabon appelle « l'escalier-montagne ».....

Dans l'intérieur du quadrilatère, c'est un dédale de crevasses et de montagnes, « si sauvages, écrit un missionnaire, qu'en les regardant elles vous donnent la haine du péché et le désir du ciel ». Installées sur ces crêtes, quelques batteries de canons braveraient des armées (2).



TURCOMANS

Les contrées sont un peu comme les hommes; leur physionomie révèle leur histoire.

Ce Kasrouan, à face osseuse et balafrée, fut un guerrier. Depuis le Mardaïte du VII^{e} siècle jusqu'au rebelle d'après les Croisades, lequel razzie encore le Mamelouk et le livre aux galères des Lusignan, ce pays fut la terreur du Musulman.

> Notre maître Ibn-Taïmya — la miséricorde d'Allah soit sur lui! — écrit un historien arabe du XIV^{e} siècle, opinait que la guerre contre eux (les habitants du Kasrouan) et les Nosaïris était plus méritoire que contre les Arméniens.

Il ne fallut pas moins de deux expéditions et de 50 000 Mamelouks pour emporter ce rocher et le soumettre au sultan du Caire. Et encore, telle était la frayeur inspirée par ces archers montagnards, qu'on dut faire proclamer que tout soldat musulman qui reculerait serait étranglé. Pendant onze jours, il y eut des combats terribles; on dut faire l'assaut de chaque pic et de chaque crevasse.

Enfin, le Kasrouan fut terrassé (1306) et commis à la garde des Turcomans (3).

Le Turcoman comprit qu'il n'aurait la paix que s'il l'y apportait lui-même. Aussi tandis

(1) Depuis 1864, le Kasrouan s'étend administrativement du Nahr-el-Kalb au delà de Gebaïl; mais, sous la dénomination de Kasrouan, les anciennes chroniques comprennent le Liban central et parfois tout le Liban actuel.

(2) Paul Lucas raconte comment, dans une gorge du Kasrouan, près de Ghazir, il tua un tigre d'un coup de fusil (*Voyage*, édit. de 1714, t. I^{er}, p. 335).

(3) La première expédition, désastreuse pour les Musulmans, eut lieu en 1292, à la fin des Croisades; la seconde en 1306. En 1300, 12 000 archers druses du Kasrouan infligent de grandes pertes aux fuyards mamelouks battus par les Tatars. Presque toujours, d'ailleurs, Mamelouks et Turcs ont eu à lutter contre le Liban. (QUATREMERE. *Histoire des sultans mamelouks*, t. II, année 704. — *Tarih Beyrout*: 228-229, 274. — LAMMENS, Les Nosaïris au Liban, *Orient chrétien*, 1900, p. 458).

que, dans le Nord, le Métouali brigandait au détriment du pauvre Maronite, le Kasrouan s'assagit, se fit tolérant. Les persécutés y descendirent. Peu à peu, le roc gris et nu se revêtit de villages et de verdure.

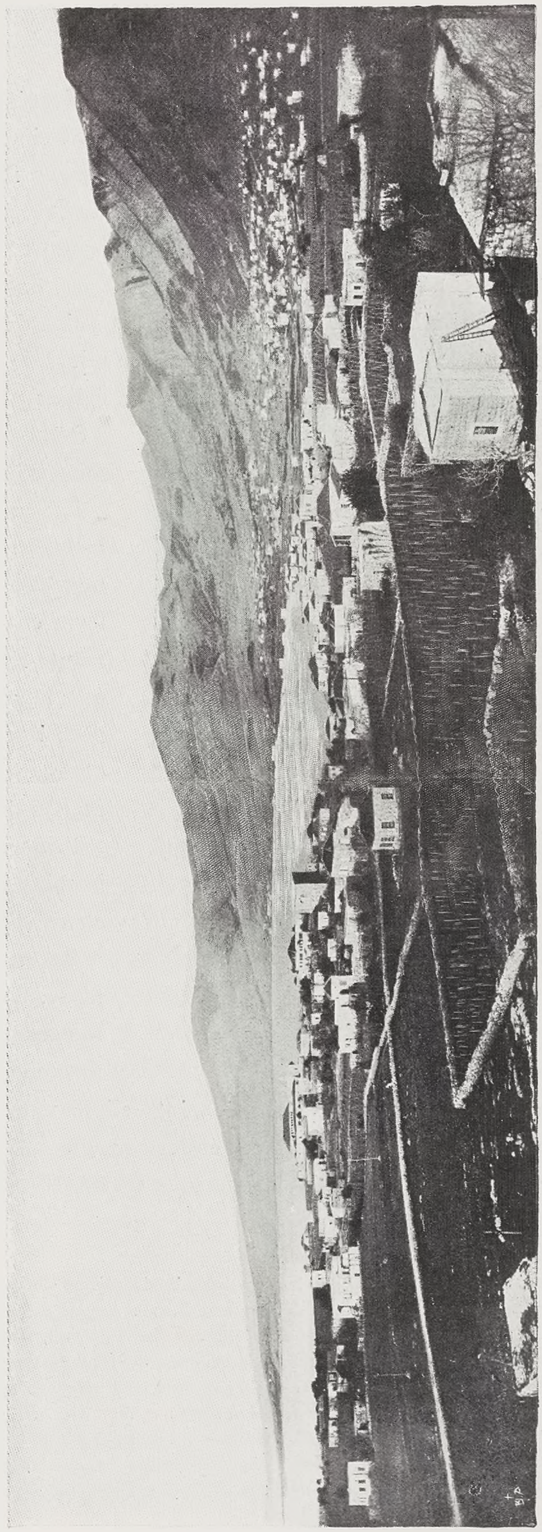
Certes, pour le chrétien, ce n'était pas encore la liberté complète. Le Maronite était toujours le raya sans privilèges, le laboureur plaintif, blotti dans son humble case. Mais c'était le commencement, et l'heure va sonner où le Kasrouan, enfin délivré, libérera ses frères et sera appelé « l'épée du Liban ».

Vers la fin du xvie siècle, un Maronite de Ballouneh ouvrait ses portes à deux jeunes princes druses, deux orphelins, dont le père, l'émir Qorqamaz Maan, venait de périr tragiquement dans la grotte-forteresse de Chakif-Teyroun.

Le Maronite s'appelait Ibrahim ben Sarkis Khazen, et les deux fugitifs Fakhr ed-Din et Younès.

En ces temps de discordes et de hasards, un coup de main donnait une province, un coup de main l'arrachait le jour suivant.

Fakhr ed-Din avait de l'éloquence, de l'audace et du bonheur. Aidé par les chrétiens qui l'avaient sauvé, il ressaisit promptement le territoire de son père, l'agrandit, s'empare du Kasrouan, enlève Beyrouth, dompte la Ga-



BAIE DE DJOUNIEH ET PREMIÈRES HAUTEURS DU KASROUAN

lilée et pousse ses cavaliers jusqu'aux solitudes volcaniques du Hâuran. Puis, brusquement, son étoile s'éclipse. Il court se réfugier pendant cinq ans en Italie, auprès des Médicis, visite Paul V, reparaît soudain à Saint-Jean d'Acre en 1617, écrase ses ennemis, reconquiert la Syrie, et bientôt de Damas à la mer Morte, de Tripoli à Jérusalem, tous les cheikhs, tous les émirs, toutes les tribus arabes s'inclinent devant le revenant heureux qu'on appelle déjà le *Sultan du Continent* (Soultan al-Barr).

Très attaché à Louis XIII et à la France, au point de se dire « de race franque », l'émir releva le sanctuaire de Nazareth et d'autres églises, fit des traités de commerce, bâtit à Saïda un khan pour nos marchands et s'entoura d'artistes florentins.



CHARPENTIERS MARONITES

La croix reparut dans la montagne; un instant même l'Europe eut le mirage d'une nouvelle Croisade. Mais l'Islam, effrayé, se leva en masse, et Constantinople — le Sainte-Hélène de tant de princes — vit étrangler le grand émir dont la droiture et la bonté pour les chrétiens lui méritèrent de se faire chrétien lui-même et de mourir, semble-t-il, martyr de sa foi (1).

Fakhr ed-Din n'avait pas oublié la famille hospitalière de Ballouneh et le culte dont la charité l'avait sauvé.

Il tira de l'obscurité ses bienfaiteurs, en fit ses intendants, et, comme celui de leur illustre protégé, le nom des Khazen monta de fortune en fortune.

Dans cette maison, Dieu choisit de saints religieux, le Liban plusieurs patriarches, la France des consuls, et le Pape des princes et des chevaliers romains.

Née d'un acte de charité, cette fortune fut toute à la charité.

1) Il fut baptisé, en 1633, par le Père Franciscain Adrien de la Brosse. Ce baptême, sa piété peu déguisée, et sa partialité pour les chrétiens donnèrent l'alarme. Accusé « de détruire les mosquées, de favoriser les chrétiens, de leur permettre de bâtir des églises et des couvents, d'entretenir des relations avec les chevaliers de Malte et de vouloir restaurer le royaume chrétien de Jérusalem », Fakhr-ed-Din fut attiré par trahison à Constantinople et condamné à mort. « Comme le grand seigneur aperçut que l'émir se tournait vers l'Orient à genoux et faisait le signe de la croix, il s'écria : « Vite, vite, étranglez ce pourceau de chrétien! » Ce qui fut exécuté. On lui trouva, sur la chair, une croix d'or en façon de celle de Lorraine. Il mourut à soixante-dix ans le 14 mars 1635. (E. Roger, *Terre Sainte et histoire de Fecchreddin*, Paris. Berthier (1664); Le *Correspondant*, avril 1861 ; Hilaire, *La France catholique en Orient*, Paris, 1902, p. 159.)

Jusque-là, les pauvres Maronites avaient, selon un témoin, « mouillé leur pain de leurs larmes et reçu en partage les coups de bâton, les prisons, les chaînes de fer, la perte des biens et de la liberté » (1).

Les Khazen prirent vigoureusement en main la cause de leurs frères.

Alors, dit Stephen Douaibi, les chrétiens purent lever la tête, bâtir des églises, monter à cheval avec des selles, mettre à leurs turbans des voiles de mousseline ou de toile, s'habiller de riches vêtements et de ceintures brodées d'argent, porter l'arc, le fusil et des armes brillantes.



UN VIEUX GUERRIER

Le Kasrouan surtout bénéficia de cette situation.

Les Khazen y étaient descendus avec tant d'autres, fuyant les vexations des Métoualis du Nord (2). Fortement établis et très nombreux, ils firent, avec l'aide des Druses, une rude guerre à leurs anciens oppresseurs qui désertèrent le Kasrouan. Le Kasrouan devient alors « le centre de la nation maronite. C'est là, dit un témoin, qu'on retire les esclaves échappés des mahométans et ils y restent en toute sûreté. » (3)



LE FALAQ, BASTONNADE SUR LES PIEDS

Il sert d'asile à tous les catholiques, écrit un voyageur. Aussi y voit-on beaucoup de couvents de religieux et religieuses; toutes les églises de ces couvents ont un clocher avec des cloches et on y exerce la religion aussi librement qu'en France.

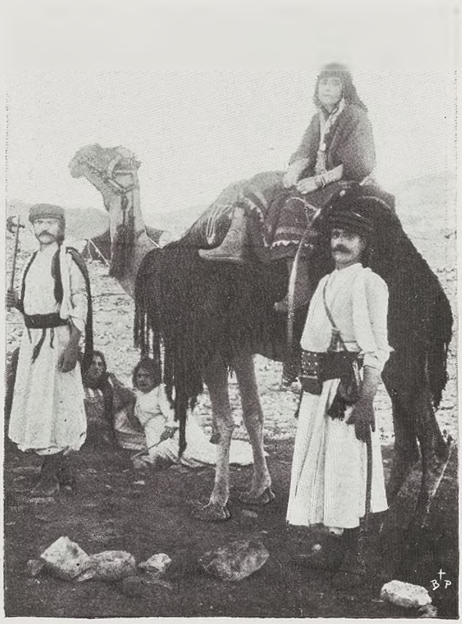
.....C'est que dans ce pays, tout de Maronites assez aguerris, les quatre cheikhs Khazen se font craindre; ils peuvent mettre 3 000 hommes sur pied, et, lorsqu'ils sont unis à l'émir druse, ils font tête au pacha de Seyde (4).

Cette famille eut mieux que la gloire des armes. Partout où il y eut un exilé à abriter,

(1) BESSON, *Syrie et Terre Sainte*, p. 8.
(2) Les Khazen sont originaires du Hauran; ils étaient Grecs schismatiques en arrivant au Liban, vers 1540.
(3) DE POISLEVACHE, Lettre du 15 octobre 1698.
(4) GRANGER (1735), Arch. du ministère des Affaires étrang., 322, n° 27.

un opprimé à relever, des droits à revendiquer, une grande œuvre à faire, on trouve à cette époque le nom des Khazen, dont un membre, l'illustre Abou Naufel, disait cette admirable parole : « Je porte tous les chrétiens dans mon cœur ; on ne peut les blesser sans me blesser moi-même. »

Or, Marie eut une large part aux générosités de cette famille et fut mêlée à la brillante restauration du catholicisme au Kasrouan. Beaucoup de tableaux, de couvents, d'églises portant son nom datent de cette époque. Visiblement l'action de la Sainte Vierge se confond avec celle des Khazen.



NOCES BÉDOUINES — LE CHAMEAU DE L'ÉPOUSÉE

Une nuit, en 1654, trois Jésuites, jetés à la côte par un naufrage et pris pour des corsaires, sont menés au célèbre Abou Naufel, qui aussitôt les établit dans ses domaines d'Antoura.

Les Pères sont ravis d'y trouver comme une oasis du catholicisme :

Dans cette région, écrit l'un d'eux, on ne voit guère le visage affreux des Maures ; la simplicité des premiers siècles y fleurit..... Le naturel des habitants est bon, d'humeur fort douce. Ils ne rebutent personne, et, ne pouvant donner ce qu'on désire, du moins ils donnent de bonnes paroles. Le blasphème est un monstre rare ; on n'y parle point de vol ; s'ils sont malades ou éprouvés, ils disent que cela vient de Dieu. Ils sont forts en jeûnes et abstinences ; les femmes y sont bien retirées..... Un sermon peut durer dix heures, et plus l'entretien est long, plus l'attention redouble. Les vieillards se font un bonheur de réciter le catéchisme en public ; ils se montrent friands de chapelets, médailles ou images et semblables petits présents (1).

La Sainte Vierge règne partout.

En arrivant à Antoura, les missionnaires s'installent d'abord dans un couvent très curieux fondé par un vieillard dont la sainteté les charme :

(1) Besson, *Syrie et Terre Sainte*, p. 101, etc. Cette région est couverte de sanctuaires dédiés à Marie. Par exemple : Notre-Dame de Baklouche, au-dessus de Sahel-Alma, fondée par un Khazen ; Notre-Dame de Nisbaye, près de Ghosta ; Notre-Dame de Mchoucheh, près de Bikerké ; Notre-Dame de Niah, sanctuaire grec-melkite non loin de Mazrah ; Notre-Dame de Ageltoun ; Notre-Dame de Raïfoun ; Notre-Dame de la Visitation, près d'Antoura ; Notre-Dame de Aïn-el-Rihani, aussi près d'Antoura ; Notre-Dame de Daraoun, au-dessus de Charfeh, vieille église rebâtie, en 1632, par un moine, près d'un ancien couvent de religieuses dédié encore à Marie.

Après avoir, dit un Père, donné tous ses biens pour le service de la Vierge et bâti de ses mains avec ses quatre fils une belle église et un monastère, il a noblement établi l'obéissance, ordonnant que sa fille fût supérieure de sa mère, comme il nomma son fils aîné pour son supérieur..... Ce supérieur est lui-même le confesseur de tous, du père, de la mère, des frères, de la fille et de tous les autres, tant religieux que religieuses des deux maisons.....



LE TANTOUR,
ANCIENNE COIFFURE LIBANAISE

C'est un couvent tout parfumé de Marie, « tout miraculeux », continue le Père, et on leur raconta une foule de ces menues choses qu'on nous raconte encore, çà et là, à nous-mêmes et qui ont tant de prix aux yeux de ces humbles : un accident de carrière évité, un dépôt retrouvé, des profanateurs châtiés..... (1)

Après les Jésuites, d'autres fugitifs allaient venir dans l'oasis hospitalière.....

L'Orient, en s'enfonçant dans le labyrinthe des hérésies, a toujours tenu en main un fil sauveur : l'amour de la Mère de Dieu. Ce fil a peu à peu ramené les rites catholiques; nous l'avons déjà vu à Deir-el-Mokhallès, pour les Grecs-Melkites (2).

Levons la tête! Au-dessus des pentes tourmentées qui roulent vers le Nahr-el-Kalb, au-dessus de cette traînée de villages et de monastères, trois beaux couvents, disposés en croissant sur une arête qui couronne l'amphithéâtre, étincellent au soleil : Notre-Dame de Bikerké, Notre-Dame de Charfeh, Notre-Dame de Bezommar.



CONFESSION AU LIBAN

Là ont abordé successivement les trois patriarches de trois autres rites : arménien, syrien, maronite; vénérables persécutés que la main de la Vierge conduisit l'un près de l'autre, ici, dans les circonstances qu'on va lire.

Visitons-les en montant.

Le premier qu'on rencontre est Notre-Dame de Bikerké, résidence d'hiver du patriarche maronite. C'est un large bâtiment bien assis sur un monticule boisé devant la baie de Jounieh.

Au-dessus de la porte on lit, taillé dans la pierre : « Gloria Libani data est ei. »

(1) BESSON, *Syrie et Terre Sainte*, p. 114. Cette résidence est actuellement occupée par le beau collège des Lazaristes; tout près est le monastère de Notre-Dame de la Visitation.

(2) Voir p. 77.



SORTIE DE MESSE



BIKERKÉ, RÉSIDENCE DU PATRIARCHE MARONITE

Heureuse application d'un texte marial aux patriarches d'une nation si dévouée à la Vierge, patriarches qui ont toujours choisi pour résidence un couvent de Notre-Dame, comme nous le verrons (1).

Le patriarcat y fut officiellement transféré en 1830. Mais, avant cette date, plusieurs fois les vexations des Métoualis avaient poussé les patriarches à se réfugier momentanément près des Khazen. Ainsi, en 1756, S. B. Mgr Toubia-el-Khazen vint résider à Ajeltoun et voulut être enterré, sous l'autel de Marie, dans l'église de Notre-Dame du Rosaire (2).

Un siècle auparavant, un patriarche chassé de Qannobin loge à Bikerké même, dans un couvent de religieuses indigènes dédié à la Sainte Vierge. Le P. Poirresson, qui les vit, nous les décrit avec sa finesse ordinaire :

Ces religieuses, de l'Ordre de Saint-Antoine, sont vestues de noir quant à la robe et quant au voile qui est un crespe; elles n'ont quasi d'autre bastiment que leur église, la plus jolie que j'ay veue encore en toute la Syrie..... Elles y sont vingt-cinq, dont la supérieure n'est en rien différente des autres; de vray, je l'aurais prise pour la cuisinière à son habit, tant il estait pauvre. Elles n'ont point d'autre rente que le travail de leurs bras. Dès les trois heures du matin, elles sont sur pied à psalmodier en arabe; elles mangent toujours des herbages et du laictage. Elles sont stylées à la méditation; enfin il ne leur manquerait que d'être en Europe..... (3)



S. B. Mgr HOYECK, PATRIARCHE MARONITE

Depuis 1830, le couvent est devenu résidence patriarcale.

C'est là qu'en 1899 S. B. Mgr Hoyeck, au milieu d'une réunion de missionnaires, s'écriait, les yeux pleins de larmes :

Marie, la Vierge pure, est la gloire et la mère de notre nation. Elle a toujours été le sentier des patriarches, le cèdre de notre foi, le manteau pour nos infortunes. Ici même, dans notre résidence, nous honorons un tableau miraculeux, et, chaque matin, nous lui consacrons notre rite et notre foi (4).

---

(1) Voir plus loin : Notre-Dame de Ianouh, Notre-Dame de Ailij, Notre-Dame de Qannobin.

(2) Cette église riche, superbement tenue, est tapissée à l'extérieur d'inscriptions funéraires; beaucoup de Khazen y sont enterrés.

(3) *Bibl. Nat.* (Collect. Moreau, n° 841, fol. 51).

(4) A cinq minutes de Bikerké est une petite église très visitée : Notre-Dame de Mchoucheh.

Montons plus haut! Trois quarts d'heure de marche sur la même crête, et voici Charfeh, un Séminaire du rite syrien.

Dans la chapelle, très claire et fort propre, on nous montre, près de la porte, un vieux tableau triptyque sur bois, où nous distinguons, sur fond d'or, une Vierge byzantine; le style, les couleurs passées, le bois qui se corrompt, tout marque une assez haute antiquité. Au-dessous on lit en arabe :



VIEUX TRIPTYQUE DE NOTRE-DAME A CHARFEH

Cette image accompagna S. B. le Patriarche Michel Jaroué, fondateur du couvent de Charfeh, d'Alep à Mardin, puis à Bagdad, puis à Damas, enfin au Liban; et cela, vers la fin du XVIII[e] siècle. Elle le délivra de nombreux dangers. Veuille Dieu l'admettre en son royaume!



S. B. M[gr] RAHMANI PATRIARCHE SYRIEN

C'est le canevas d'une odyssée bien glorieuse et au rite syrien et à la Mère de Dieu.

Vers le milieu du XVIII[e] siècle, à Alep, le P. Causset faisait de nombreuses conversions par le Rosaire et les Congrégations de Notre-Dame. Un évêque jacobite, Michel Jaroué, embrassa ces dévotions, puis se convertit et se mit à prêcher la foi catholique (1).

Poursuivi par ses anciens coreligionnaires, il est enfermé quatre ans dans le couvent de Zafaran, près de Mardin. Puis, par un revirement étrange, il sort de sa prison, est nommé Patriarche du rite, et se voit reçu avec enthousiasme à Mardin (15 novembre 1780). C'étaient les Rameaux avant la Passion. Un faux ami, l'évêque Martin de Mossoul, imitant le fameux Sylvestre, dont

(1) Cet homme était fort instruit et, pour le ramener à la vérité, le P. Causset dut engager avec lui une polémique longue et serrée. M[gr] Jaroué convertit quatre évêques jacobites. La famille Jaroué existe encore à Alep et y est très considérée (Voir *Machriq*. t. III, p. 916).



S. B. Mgr JAROUÉ, PATRIARCHE SYRIEN

nous savons les exploits (1), court à Constantinople, obtient le firman de patriarche et revient muni d'un second firman qui lui permet de faire trancher la tête à Michel Jaroué.

Une terrible persécution s'allume. Mgr Jaroué échappe aux Kurdes apostés pour le tuer, est emprisonné à Bagdad, s'évade et s'enfuit, portant sur la poitrine une image de la Vierge. Le désert, Palmyre, Damas, le virent passer en fugitif. Il arrive enfin au Liban, comme ses frères persécutés, les patriarches grec et arménien :

En quinze jours, écrit-il, nous fîmes le trajet de soixante jours. Que de fois je crus que c'en était fait de moi dans ce terrible voyage ; la vitesse de la course était telle que le sang sortait de tous nos membres. Nous nous abandonnâmes à la volonté de Dieu et nous eûmes recours à Marie, Mère de Délivrance, pour qu'elle nous protégeât, comme elle venait de le faire dans notre si périlleux voyage...

Quand j'arrivai, couvert des meurtrissures de la route, à cette montagne du Kasrouan, je crus être parvenu, après tant de fatigues, au repos de ma vie, à la paix de mon cœur et au terme de mes persécutions (2).



SÉMINAIRE DE NOTRE-DAME DE CHARFEH

Malheureusement la guerre entre l'émir Yousef et Djezzar mettait alors le pays à feu et à sang. Jaroué dut se cacher chez un paysan de Beit Chebab ; il connut la faim dans ce pays. Puis, en 1783, avec quelques aumônes, il achète un réduit à

(1) Voir p. 83.

(2) *Relat. manuscrite de Mgr Jaroué.*

Charfeh, y dépose le tableau de la Vierge qui l'avait protégé dans sa fuite, et meurt saintement en 1800, après avoir donné à sa nouvelle résidence le vocable significatif de Notre-Dame de la Délivrance (Saïydat-en-Najât). Avant de mourir, il avait eu la joie de voir le Saint-Siège constituer les 10 000 convertis jacobites en rite et en nation syrienne.



SÉMINAIRE DE NOTRE-DAME DE BEZOMMAR

Son *image pèlerine* devint un trésor de famille et un objet de dévotion pour ses successeurs. Lorsque, en 1840, Charfeh fut transformé en Séminaire, le petit tableau fut placé sous les yeux de la jeune communauté, pour qu'elle apprît combien le rite avait souffert et combien la Vierge l'avait aimé (1). Toujours plus haut sur la même rampe, à une heure de Charfeh, reluit au soleil un magnifique couvent, véritable oasis au milieu de mamelons pierreux; c'est Notre-Dame de Bezommar, Séminaire arménien. Là se trouve une belle église à la Sainte Vierge, dont les origines touchent au glorieux rétablissement du patriarcat arménien catholique. Ici encore, dans ces années de pleurs et d'espérances, la Vierge apparaît dans son rôle de mère.



COUVENT DU KREIM

Depuis longtemps en Arménie, il y avait guerre à mort, entre les schismatiques puissamment secondés par la Porte, et la poignée de catholiques. Or, au moment où Sis, dernier boulevard de l'unité, était cerné par les dissidents, à l'heure où l'erreur poussait des cris de triomphe, Dieu jetait un germe sauveur.

A Aïn-Tab, en 1679, naissait un enfant, Abraham Arzivian. Prêtre, puis évêque d'Alep

(1) Avant Mgr Jaroué, plusieurs patriarches syriens catholiques avec leur petit troupeau eurent fort à souffrir. Ainsi, au XVIIe siècle, le patriarche André, d'abord réfugié au Liban; ainsi son successeur, le patriarche Pierre, qui mourut à Adana, dans un cachot, des coups reçus en voyage. (Voir Rabbath : *Documents inédits*, t. I. p. 94.) Les patriarches syriens n'ont quitté Charfeh pour la Mésopotamie que lorsque la guerre de Crimée eut rendu les Turcs moins intolérants. Aujourd'hui, le patriarche a fixé sa résidence à Beyrouth.

en 1710, il déploya un zèle sans exemple pour le catholicisme. C'était un apôtre et un saint ; autour de son nom se groupèrent tous les espoirs et toutes les haines.

Exilé, tourmenté, jeté jusqu'à l'agonie dans l'horrible « fosse de sang » de Trébizonde, il tient tête à l'orage, fonde quatre églises à Trébizonde même et, plus que jamais, prêche et s'agite.

Chassé brutalement de son siège, il est consigné dans l'île de Rouad en Syrie, puis à Tripoli. On l'achemine enfin vers Jérusalem, lorsque les Khazen et les Maronites ouvrent leurs bras à l'illustre proscrit. Il s'arrête donc au Kasrouan. Mais, toujours infatigable, il en profite pour fonder au Kreim (1) un monastère de religieux, destinés à l'évangélisation de l'Arménie. L'horizon grandissait.



CLÉMENT XIV BÉNIT LE PATRIARCHE

D'après un tableau exposé à Bezommar.

Dieu, qui avait appris à son serviteur combien il fallait souffrir pour porter son nom, en fit un vase d'élection ; en 1740, Abraham est choisi à l'unanimité pour patriarche de Sis.

Le nouvel élu court à Rome chercher force et direction. Dès 1742, on le trouve aux pieds de Clément XIV, qui le reçoit comme un confesseur du Christ, le comble de faveurs, allant jusqu'à le visiter et le bénir, durant une maladie.

Pour affirmer son filial attachement au Saint-Siège, le patriarche ajoute à son nom celui de Pierre ; ses successeurs l'imiteront.

Enfin le Pape lui donne le pallium, le jour même de la fête de l'Immaculée Conception : la Reine du ciel, marteau des hérésies, triomphait délicatement dans son serviteur.

Marie allait lui en donner une preuve plus sensible.

Le cardinal de Luca possédait un tableau miraculeux très aimé des Romains ; c'était une œuvre de Guercino Barbieri, une *Mater Dolorosa* d'une remarquable expression.

(1) Dans une gorge, au-dessus de Jounieh.

Le cardinal mourant en fit don à Mgr Abraham; mais le peuple s'opposa vivement au départ de l'image. Benoît XIV lui-même dut intervenir :

Laissez, dit-il, laissez la Madone au patriarche, je la lui donne, il a besoin de sa protection.

Il allait en avoir besoin, en effet. La Vierge qu'il emportait était une *Mater Dolorosa* et la Mère de douleurs allait l'accompagner au Calvaire.



TABLEAU MIRACULEUX
DE NOTRE-DAME DE BEZOMMAR

Pendant son absence, l'ennemi avait travaillé. Soutenu par les pachas turcs, un intrus — vieille histoire — trônait déjà sur le siège archiépiscopal de Sis. Les démarches du patriarche, l'intervention de la France et de l'Autriche, tout échoua : la Porte resta inflexible.

Abraham-Pierre Ier rentra donc au Liban, pour attendre des jours meilleurs.

Il plaça son tableau dans l'église du Kreim et lorsque, en 1749, s'éteignit le grand et saint patriarche, sa Vierge répandait les miracles et attirait déjà les pèlerins.

Bientôt le patriarcat et l'image, sous Pierre III, furent transportés à une heure au-dessus du Kreim, sur une crête grisâtre et désolée, appelée *Bezommar* (maison du flageolet), où se voyaient de vieilles ruines.

Un couvent fut bâti, avec une église à coupole.

Le tableau fut suspendu au-dessus de la chaire patriarcale, comme pour symboliser la protection de Notre-Dame sur la nouvelle communauté et l'Eglise arménienne. Ce n'était pas inutile.

La position de Bezommar, délicieuse en été, est dangereuse en hiver. Les orages montant de la mer par toutes les vallées, s'amoncellent au-dessus de la colline et crèvent parfois sur le couvent avec un horrible fracas; la foudre brise des clochetons, tord les tiges de paratonnerre et crée un réel péril pour les habitants. Aussi, dès le premier hiver, on recourut à l'image miraculeuse.

Une nuit de janvier (1802), un peu avant l'aube, se déchaîne une effroyable tempête; la foudre éclate sur l'église et précipite la coupole sur le pavé. Tous accourent, croyant l'église renversée. Les énormes pierres avaient brisé et broyé, dans leur chute, tout ce qu'elles avaient rencontré; mais, au milieu des décombres, le trône patriarcal et la sainte image,

placés cependant juste sous la coupole, étaient debout sans une égratignure. L'année suivante, un matin, pendant que la communauté chantait l'office à l'église, nouvel orage, nouveau coup de tonnerre.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE BEZOMMAR
Au milieu, l'ancien trône patriarcal.

Une seconde fois, la coupole provisoire en bois est projetée sur le sol avec un grand fracas de poutres et de planches. L'image avait été transportée à la sacristie, mais la communauté était sous l'effondrement; personne cependant ne fut blessé. Un vieux prêtre nommé Dom Thomas, qui célébrait à l'autel de saint Joseph, se jeta brusquement à gauche et tomba à genoux devant un tableau de la Sainte Vierge en criant: « O Marie! » Il lui sembla voir les deux mains de Notre-Dame sortir de la toile et s'étendre sur sa tête. Ce n'était pas illusion : ces mains, qui auparavant étaient jointes, avaient changé de position et étaient maintenant posées sur la poitrine, l'une au-dessus de l'autre. Elles le sont encore.



PROFESSEURS DU SÉMINAIRE DE BEZOMMAR

Ces prodiges et d'autres semblables avaient eu pour témoin un jeune prêtre chargé, à cette époque, du soin de la chapelle et particulièrement dévoué à Notre-Dame. Élu patriarche en 1812, sous le nom de Grégoire XII Pierre VI, il reçut de Marie des secours extraordinaires pour la conduite de son Église, alors très agitée (1).

(1) Le vicomte de Marcellus a raconté comment, en 1820, il entendit la messe dans une grotte des environs de Sidon, où se réfugiaient quelques prêtres arméniens persécutés. (*Souvenirs de l'Orient*, p. 226.)

C'est lui qui, en 1836, à Bezommar, fit cesser un tremblement de terre par une invocation à la Sainte Vierge. Pendant que les murailles craquaient de toutes parts, au lieu de fuir comme les autres, il était allé s'agenouiller devant le tableau, avait tranquillement récité un *Salve Regina* et les secousses s'étaient aussitôt arrêtées.

Depuis ce jour, par son ordre, une lampe brûle continuellement devant la sainte image.



ÉLÈVES DU SÉMINAIRE DE BEZOMMAR

Lorsqu'en 1844 ce patriarche, dont le renom de sainteté est encore vivant au Liban, s'étendit sur son lit de mort, il se fit apporter le tableau et, sous le regard de sa bien-aimée Vierge, il expira.

Quelques années plus tard, un grand malheur vint désoler le couvent : ce fut le schisme kupélianiste (1). Né au sein même de l'Église catholique arménienne et soutenu, comme

(1) En 1867, la Bulle *Reversurus* de Pie IX ayant approuvé la réunion des deux rameaux catholiques arméniens (Asie Mineure et Cilicie) sur la tête d'un seul patriarche, Mgr Hassoun, résidant à Constantinople, des mécontents, soutenus par la Russie, la Porte et l'Italie, firent un schisme et élurent Kupélian pour patriarche. Ils attaquèrent Bezommar, le 27 avril 1871, vainement d'abord. Le 10 décembre 1871, ils revinrent avec des soldats libanais ; enfin le 21 septembre 1872, ils s'en emparèrent, malgré les fermiers du couvent, bons Maronites fidèles à l'orthodoxie.

toujours, par le gouvernement ottoman, ce parti orgueilleux, malgré les avis et les foudres de Pie IX, s'étendit rapidement.

En 1872, il força les portes de Bezommar et chassa les prêtres fidèles. Parmi ces derniers, un vieillard, avant de sortir, descendit au cimetière, et, frappant de son bâton les tombes des patriarches, il s'écria en pleurant :

— Réveillez-vous donc, ô pères; voyez ce que font vos enfants!

En partant, on était venu implorer la Vierge miraculeuse, la Mère du rite, qui resta prisonnière du schisme jusqu'en 1880, époque du retour des catholiques dans le couvent.

Le tableau miraculeux est aujourd'hui dans la sacristie, transformée en oratoire. Au sein d'une riche profusion de cierges, de reliques, d'ex-voto, de lampes, de voiles fins, dans un demi-jour silencieux, la Vierge pleure. Tout est calculé, semble-t-il, pour faire ressortir ces larmes. Aussi, en entrant, le regard et le cœur sont vivement saisis, comme devant une mère vivante qui souffre.

C'est devant ce tableau que tous les paysans des alentours viennent se prosterner.

— Ces humbles, nous disait Mgr Alexandrian, obtiennent de grandes faveurs; chaque mois nous enregistrons deux ou trois faits miraculeux.

La nuit nous surprit dans le divan à écouter les récits de Monseigneur.

L'Angélus sonna; nous sortîmes pour entendre les cloches qui retentissaient de tous côtés. Bikerké, Charfeh, Bezommar, les églises, les couvents, en un mot, toute l'oasis des patriarches chantait sa Vierge bien-aimée, avec un ensemble, que nos pensées, encore imprégnées de l'histoire du passé, rendaient ineffablement vivant.

Là-bas, au milieu de l'oasis, se dresse aujourd'hui, toute blanche contre la mer, la statue colossale de Marie.....





GHAZIR — QUARTIER DE NOTRE-DAME DES TOURS

VI. — Devant la Baie de Jounieh : Haret-Sakhre, Ghazir, Notre-Dame du Champ.

Nous redescendons vers la plage.

Les vues de haut en bas sont fort belles au Liban. Des gorges s'entr'ouvrent brusquement sur des coins de mer encadrés de verdure et de villages ; on dirait des lacs dans les montagnes. Ainsi nous apparut, entre deux collines, la baie de Jounieh, la plus gracieuse du littoral phénicien, toute semée de hameaux blancs, si rapprochés qu'on les prendrait pour une même et grande ville. Un hémicycle de hauteurs régulières lui fait un majestueux rempart, que domine, en sentinelle, la statue colossale de Notre-Dame du Liban.

L'œil se pose ravi sur ces croupes vêtues d'une lumière cristalline et changeante, et qui vont peu à peu s'évanouir en lignes molles dans la mer (1).

Jounieh est le port, l'avenir et la clé du Liban; un chemin de fer y passe et déjà quelques vapeurs s'y sont arrêtés (2).

---

(1) D'aucuns voient dans ce village l'antique Palœbyblos. Les Croisés écrivaient *Juine*. Aux XII^e et XIII^e siècles, les patriarches maronites y résidèrent fréquemment; ce bourg comptait alors de nombreux Jacobites et était entouré de murailles. (Guillaume de Tyr, X, Ch. VI; Edrisi, t. I, p. 386; Rey, *Colonies fr.*, p. 524.)

(2) Pour repartir et ne plus revenir. Encore une des amabilités dont la politique anglaise est coutumière à l'égard des Maronites.

Je regardais la baie, quand une exclamation me fit tourner la tête.

— Chien de pays !

Un monsieur, pestant, parlant fort, essoufflé, s'épongeant, nous accosta; ce monsieur revient de Fakra et du Pont naturel. C'est un Français, en Orient depuis cinq semaines.

Il éclata aussitôt :

— Quel pays! Des casse-cou comme chemins, des moucres plus têtus que leurs mulets. Pas d'auberge où trouver un bifteck; des insectes plein les maisons, des guides qui vous signalent des platitudes comme curiosités, et quel peuple, grand Dieu!.....

— Chaque peuple a ses défauts et ses qualités, Monsieur, celui-ci est simple et pieux.....

— Pieux! clama le touriste.

Et il nous improvisa une pièce littéraire dont je retins ceci :

— Pas de religion, puisqu'on va en Amérique. Pas de probité : on lui a égaré ses jumelles. Pas de prêtres, il y en a trop. Pas de dévotion : les gens à l'église s'accroupissent, bâillent, éructent bruyamment; pas d'églises : elles n'ont point de style.....

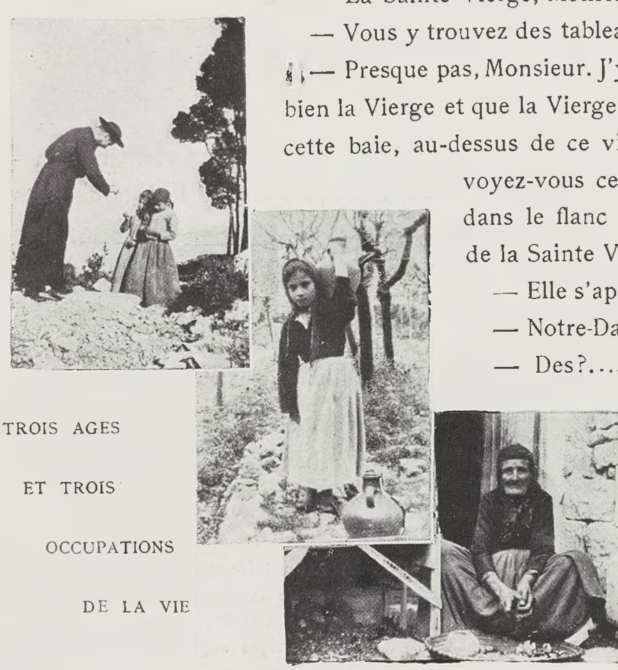
— Point de style, qu'importe, Monsieur!

— Qu'importe, mais le bon Dieu ne doit pas oser y loger.....

— Oh! Monsieur, Dieu n'est pas si délicat. Et moi-même je visite ces pauvres églises avec assez d'intérêt.....

— Pour y chercher?.....

— La Sainte Vierge, Monsieur.



TROIS AGES ET TROIS OCCUPATIONS DE LA VIE

— Vous y trouvez des tableaux rares, des.....

— Presque pas, Monsieur. J'y trouve de bonnes âmes qui aiment bien la Vierge et que la Vierge aime aussi. Tenez, Monsieur, dans cette baie, au-dessus de ce village qu'on nomme Haret-Sakhre, voyez-vous ce vieux couvent gris, à demi-terré dans le flanc de la montagne? C'est une église de la Sainte Vierge et j'y vais.

— Elle s'appelle?

— Notre-Dame des Mamelles.

— Des?.....

— Des Mamelles (Saïydat-el-Bezaz).

Le monsieur se récria, et une demoiselle qui l'accompagnait se mit à rougir.

— Mais c'est un vocable indécent!.....

— Vocable très convenable,



GORGE DU KREÏM, AU-DESSUS DE JOUNIEH



RUE DE JOUNIEH

Monsieur; la plus belle louange à Marie béatifia ses mamelles : «Bienheureuses les mamelles qui vous ont allaité. » C'est un salut biblique très bien compris et, de plus, très courant dans ces pays d'Orient où l'on craint, par-dessus tout, l'opprobre de la stérilité.

— Il faut venir en Orient pour trouver......

— Pas besoin, Monsieur; en Europe même, on trouve des images *du saint allaitement*.

— Oui, mais l'Eglise n'a jamais approuvé un pareil nom de baptême pour une chapelle.

— Pardon, l'Eglise l'a approuvé, et, pour le présent monastère, si vous entrez, on vous montrera un Bref de Clément XIV (12 mars 1771), qui, non seulement enrichit le sanctuaire d'indulgences, mais le nomme sans crainte *monasterium Sanctæ Mariæ de Ubera* (1).

— Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

— L'arabe, plus encore, Monsieur.

(1) Ce nom au pluriel et sans flexion est une allusion au texte évangélique *Ubera quæ suxisti*. — Ce Bref *Ad augendum* commence ainsi : « *Clément XIV, Pape*..... A nos chères filles en Jésus-Christ, l'abbesse et les religieuses du monastère de Sainte-Marie des Mamelles, appelées aussi religieuses Maronites du mont Liban, salut et bénédiction apostolique !.... » Les indulgences (plénières, plus sept ans et sept quarantaines) ne valaient que pour sept ans. Je crois qu'on ne les a pas fait renouveler.

— Alors, ce lieu a une histoire?

— Assez jolie, Monsieur.

L'émir Haïdar-Chéhab venait d'écraser les Yamaniehs dans les gorges d'Aïn-Dara (1711). Les Khazen avaient aidé l'émir; l'émir les appela « frères chéris » et leur confia le gouvernement d'une grande partie du Kasrouan (1). Voici comment les Khazen remercièrent la Sainte Vierge de ce nouveau bienfait.

Il y avait alors, au bas de la montagne de Bouab-al-Haoua (porte des vents), une grotte célèbre où des pèlerins allaient prier la Mère de Dieu et brûler de l'encens.

Cette grotte avait son histoire.

Au lendemain des Croisades, les Mamelouks avaient brûlé Haret-Sakhre et Jounieh; les chrétiens, échappés au massacre, avaient gagné les hautes montagnes.



COUVENT DE NOTRE-DAME A HARET-SAKHRE

Quand l'Ottoman eut, à son tour, balayé le Mamelouk, les chrétiens redescendirent peu à peu. Or, ceux qui vinrent à Haret-Sakhre découvrirent, dans les broussailles, une caverne, et dans cette caverne une vieille image de Marie; devant l'image, ils aperçurent un cadavre que sa mitre signala pour évêque.

Était-ce l'emplacement d'une ancienne église? Était-ce une grotte funéraire? Ces bons chrétiens ne cherchèrent pas si loin. Ils approprièrent la grotte et la transformèrent en chapelle. Marie fit, paraît-il, quelques miracles; le pèlerinage était né.

C'est là que Aad-ben-Sahr-el-Khazen porta sa reconnaissance. Il bâtit sur la crypte une église et, près de l'église, un couvent de religieuses pour chanter la Mère de Dieu.

Tel fut l'ex-voto du vainqueur d'Aïn-Dara.

— Et vous vous occupez de ces minuties-là? reprit le monsieur.

— La Mère de Dieu daigne bien s'en occuper.

— Et vous allez écrire de telles histoires?

— Pourquoi pas? On a écrit des pages sur un brin d'herbe.....

Le touriste haussa les épaules, piqua sa bête, et nous quitta.

(1) Tann. Schidiak, *Familles du Liban*, IIe partie.

Nous entrâmes.

L'église est bien tenue et toujours visitée. A gauche, un enfoncement marque l'ancienne grotte. Au-dessus de l'autel, un tableau curieux représente la Sainte Mère de Dieu allaitant, dans l'extase, le divin enfant.

Cette peinture porte la date de 1832 et rappelle une touchante délicatesse de Marie.

La supérieure avait fait peindre l'image, mais pas d'argent pour la payer, et cette année-là on avait à peine de quoi vivre. Pleine de confiance, elle met ses religieuses en prière devant le nouveau tableau; quelques instants après, un inconnu entre, baise la terre, récite plusieurs *Kyrie eleison,* puis dépose sur l'autel une somme, juste la somme nécessaire à l'acquit de la toile (1).



TABLEAU DE NOTRE-DAME DE HARET-SAKHRE

Je me tournai vers la grille des Sœurs.

Trois religieuses seulement étaient là : une impotente, une aveugle, et la troisième portant au visage une frappante expression de langueur et de souffrance.

— Est-ce toute la communauté?

— Oui, nous dit à voix basse un jeune homme en nous entraînant dehors. C'est un couvent qui meurt. Il y a vingt-cinq ans, on comptait encore dix religieuses; aujourd'hui, vous en voyez trois; demain, y en aura-t-il encore? Les pèlerins viennent à l'église, mais la misère habite le couvent.

J'allais en demander la cause, lorsqu'une voix tonnante nous salua. C'était un colosse de femme, rougeaude, grasse, tempétueuse, sorte de virago en train de fumer le narghilé et dont la présence nous surprit.

— Voilà, chuchota mon jeune homme, voilà celle qui saigne le couvent. Les Sœurs la redoutent fort; elle leur arrache le pain de la bouche et va jusqu'à les injurier et les maltraiter.

— Mais n'a-t-on pas un bâton pour.....

(1) Martin, p. 420.

— Hélas! le couvent lui appartient.

La nuit descendait. La mer, la plage, les pêcheurs, les groupes assis aux portes, les cris d'enfants, les parfums d'orangers invisibles, tout était animé et portait à la joie. Je m'éloignai triste, sans regarder le malheureux couvent sur lequel la nuit tombait lentement.



TROIS RELIGIEUSES ÉTAIENT LA...

Une route en zigzags sur une pente rocailleuse et brûlée nous éleva jusqu'à Ghazir.

Ghazir est la capitale du Kasrouan, séjour envié, paraît-il, à cause de son climat et de son eau. C'est un pêle-mêle de terrasses et de toits rouges sur une côte plantée de mûriers, entre deux gorges. Tous les villages du Liban se ressemblent. Ghazir a pour relief un collège indigène sous le patronage de saint Louis, roi de France, une résidence de Jésuites, quatre églises, 8000 habitants, beaucoup d'émigrés en Amérique et une certaine turbulence de caractère.

Au bas, près d'une coupole blanche et sous un gros chêne, est une chapelle solidement assise, où Marie habite depuis longtemps ; on l'appelle *Notre-Dame des Tours* (Saïydat-el-Abraj). C'est la plus ancienne église du village ; ses origines sont sanglantes.

On a vu plus haut qu'après la ruine du Kasrouan (1306), une tribu de Turcomans avait reçu une bande de terrain depuis Antélias jusqu'à Maameltein, avec mission de barrer les communications entre les galères franques de Chypre et les montagnards.



MONTANT VERS GHAZIR

Leur chef, Ibn Arab Torkmani, avisa donc un rocher, y planta un fortin; quelques masures s'y adjoignirent; l'ensemble s'appela *Borj* (tour). Ce fut Ghazir en germe. Après la conquête de la Syrie par les Osmanlis (1516), les Assâf, devenus émirs du Kasrouan, quittèrent Antoura et s'établirent au Borj. Ils bâtirent un sérail sur toute la longueur du rocher, embellirent le village, lui amenèrent les eaux d'une belle source. Le Borj changea de nom et s'appela : *Ghazir* (abondant, riche).

Comme les Assâf étaient assez tolérants, de tous côtés on émigra sur leurs terres : musulmans, métoualis, chrétiens.

Parmi ces derniers, citons le cheikh maronite de Ianouh, Habéiche, qui vint se fixer à Ghazir avec sa nombreuse famille (1). C'étaient de solides montagnards, des tailles athlétiques, des chrétiens rudes qui gagnèrent les bonnes grâces de l'émir Mansour Assâf par la vaillance de leur épée.

Abd el-Menân, le ministre de l'émir, ayant tramé une conspiration contre son maître, les Habéiche le dépistèrent et reçurent l'ordre de le châtier. Ce fut prompt et radical. Abd-el-Menân habitait la partie du sérail qu'on appelait « el-Abraj » (les Tours). Une nuit, les Habéiche attaquent le château, démolissent les portes, s'emparent du traître et des onze membres de sa famille, les égorgent et jettent leurs cadavres dans le précipice qui s'ouvre vers l'Orient, au pied de la muraille, et qui s'appelle encore *chanouk* (étranglement).



GHAZIRIENS EN ARMES

Les Habéiche, en récompense, prirent la place d'El-Menân et vinrent habiter El-Abraj. C'était en 1534 (2). La colonie maronite n'avait pas encore d'église. Les Habéiche, leurs cheikhs, transformèrent en lieu de prière une salle basse de leur sérail encore ensanglanté : les pauvres chrétiens la dédièrent à celle qu'ils aimaient le plus et l'appelèrent Notre-Dame des Tours.

Autour d'elle on groupa les espérances de l'avenir.

L'avenir n'était pas riant, certes. En 1590, les Seïfa de Tripoli supplantaient les Assâf (3),

(1) Douaihi, *Ann. maron.*, 1515.

(2) En 1541, autre égorgement : les Hanache, cheikhs de Fatka, ayant conspiré avec Michel, cheikh de Zouk-Mikaïl, contre Mansour Assâf, celui-ci les fit massacrer dans un festin, à Ghazir, par les Habéiche (Youssef et Soléiman) qui obtinrent ensuite le cheikhat de Fatka et de Kofour. (Manusc. Habéiche.) Les annales de cette famille abondent en faits de ce genre.

(3) En tuant, près de Batroum, le dernier Assâf, Mohammed. Les Turcomans avaient donné au Kasrouan deux cent quatre-vingt-trois ans d'une paix relative. Les Seïfa gouvernèrent Ghazir jusqu'en 1638.

et, dès lors, ce furent des guerres et des oppressions incessantes, contre lesquelles le sultan lui-même se trouvait impuissant.

Savary de Brèves écrivait en 1605 :

Le bassa de Tripoli, appelé émir Youssef (Seïfa), fait sa résidence en un château près de Barut, nommé *Casiri*, assis au rivage de la mer, sur une côte inaccessible. On tient qu'il peut mettre 30 000 hommes en campagne. Le Grand Seigneur a essayé plusieurs fois de lever de cette maison ce gouverneur, il n'en a pu venir à bout. Il ne le traite pas pour cela en rebelle, mais le caresse comme un bon sujet (1).

C'était l'époque où les chrétiens, au Liban, ne pouvaient ceindre le turban vert ou blanc, porter des souliers jaunes, monter à cheval dans les rues et autres privilèges.

Pendant longtemps, Notre-Dame des Tours ne put avoir une cloche ni des offices un peu solennels, et ce n'était pas toujours sans danger que le Maronite se glissait le long des murs du Borj vers la chapelle.



UNE RUE DE GHAZIR



UN DESCENDANT DES HABÉICHE

Cependant les Habéiche tiraient juste et frappaient fort. Leur influence croissait et leurs exploits ne tardèrent pas à exciter la terreur chez les musulmans (2). Un dimanche, le sacristain de Notre-Dame des Tours frappait le *naqous* (3) pour appeler à la Messe. Tout près, un muezzin métouali, du haut de son minaret, appelait lui aussi à la prière. Indigné du tapage des *rayas*, il envoie un musulman faire taire le naqous; le naqous n'en battit que plus fort. Exaspéré, le musulman empoigne le chrétien; Maronites et infidèles accourent; rixe générale. On vole avertir le cheikh Habéiche.

Le terrible cheik décroche son fusil, s'élance devant l'église, disperse les musulmans et, visant le muezzin, tire et l'étend raide mort dans son minaret (4).

(1) *Relation de voyage*, p. 36. Il ajoute, p. 59 : « Le dimanche 10 juillet nous passâmes au droit du château Casiri; il paraît beau et neuf, n'était la blancheur des pierres souillées de l'injure du temps. »

(2) En 1580, on voit à Tripoli un Habéiche tout-puissant, Youssef, surnommé Abou-Mansour, auquel le cardinal Caraffa, protecteur des Maronites, envoya des lettres, et dont le P. Eliano, nonce du Pape, disait: — Il joue ici le rôle de l'ancien Joseph en Égypte, à cause de la grande autorité dont il jouit auprès des Turcs.

(3) Barre de fer servant de cloche.

(4) Le P. Martin (p. 544) place le fait vers 1680; un manuscrit des Habéiche le fixe à 1645, avec cette variante que le muezzin descendit lui-même pour arracher la « barre de fer » et qu'il remonta ensuite. Cette dernière date me semble préférable. En 1645, les Habéiche paraissent plus puissants qu'en 1680, car ils venaient (1640) d'obtenir un firman pour restaurer l'église de Notre-Dame et avaient donc le droit d'officier publiquement et de « frapper le naqous », droit qu'ils firent respecter, on le voit, avec quelque vivacité.



AUVENT DE BOUTIQUE A GHAZIR

Par une providence extraordinaire, ce coup de fusil qui aurait pu occasionner un massacre sonna une ère nouvelle pour Ghazir et le Kasrouan, où l'on compta bientôt 30 000 Maronites (1). Comme le muezzin dans son minaret, le Croissant était tombé à jamais. Le cimeterre des Habéiche poursuivit ses ravages, et, peu à peu, les infidèles se retirèrent : en 1800, on ne comptait que deux familles; aujourd'hui, il n'y en a plus. Une église et un hospice de Franciscains ont remplacé le minaret (2).



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DES TOURS

Le coup de fusil était parti de Notre-Dame des Tours; c'en fut assez pour l'attribuer à la grande Victorieuse. Des prodiges, des guérisons étendirent fort loin sa renommée. Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, c'était, avec la Vierge de Deir-el-Qamar, le sanctuaire qui avait le plus de célébrité. Tous les environs répétaient la bénédiction formulée par ce mot d'un très vieux manuscrit de Ghazir :

— A Notre-Dame des Tours, le *salam* le plus glorieux!

Deux familles surtout bénéficièrent des faveurs de Notre-Dame : les Chéhab et les Habéiche.

Les émirs Chéhab gouvernaient le Kasrouan et le Belad Gebaïl. Leur palais était près de Saïydat-el-Abraj. Depuis leur conversion au catho-

(1) Ghazir participa cependant à tous les déchirements de la montagne. En 1633, il est saccagé par les Turcs qui marchent contre Fakhr-ed-Din. En 1718, il est ravagé par les pachas de Saïda et de Damas; les Habéiche implorent le secours du Pape et de la France; ils viennent à Paris et parcourent l'Europe.

(2) Dès 1686, les Franciscains habitent Ghazir, au couvent actuel de Marélias. Ce n'est qu'en 1712 que Haïdar-Chéhab, par l'intermédiaire des Habéiche, leur accorda leur local actuel. (TANNEL-KHOURY, p. 125.) Paul Lucas assista, en 1714, à la dédicace de leur nouvelle église par le patriarche; la fête, dit-il, dura huit jours (*Voyages*, t. Ier, p. 317.)



L'ÉMIR BÉCHIR

licisme en 1750, ces émirs s'étaient affectionnés au sanctuaire, surtout le pieux Qasem-Omar qui y fit baptiser ses deux fils : Hassen et celui qui devait être le Grand Béchir.

Ces deux enfants gardèrent toute leur vie une grande affection pour l'église de leur baptême, et tous les deux en reçurent des faveurs signalées.

L'aîné, Hassen, mandé perfidement à Saint-Jean d'Acre par le cruel Djezzar, fut jeté dans un cachot d'où l'on sortait rarement vivant. Il était là, depuis plusieurs jours, une chaîne de fer au cou, attendant le supplice, lorsque, se rappelant Notre-Dame des Tours, il fit le vœu d'agrandir son sanctuaire si elle le délivrait.

Or, la nuit suivante, il lui sembla voir en songe la Sainte Vierge qui lui disait :

— Demain, mon fils, tu seras délivré et sauvé.

Le lendemain, il était relâché. Reçu en triomphe à Ghazir, il publia la grâce obtenue et accomplit sa promesse (1).

Béchir, nouveau Fakhr ed-Din, parti de Ghazir avec un chameau pour fortune, et, quelques années plus tard, tenant l'Europe en suspens, le Grand Béchir, au milieu de son existence si tourmentée, pensait, lui aussi, au sanctuaire de son enfance. Il y faisait prier et envoyait des offrandes.



STÉPHANE HABÉICHE, AUMÔNIER DE BÉCHIR

Exilé à Constantinople, il causait souvent de Notre-Dame des Tours avec son aumônier, le P. Stéphane Habéiche, qui avait desservi l'église (2). En mourant, le vieil émir, quoique pauvre et oublié, trouva un dernier souvenir pour sa Vierge : il lui fit remettre 30 000 piastres (6 000 francs). Les historiens du Grand Béchir négligent ce détail, mais il révèle un côté de l'âme du prince et jette un

(1) MARTIN, p. 548.

(2) On voit encore sa modeste cure près du sanctuaire.

rayon d'espérance sur son lit de mort (1). Les Habéiches, fondateurs et protecteurs du sanctuaire, ont tout un trésor de faits et d'anecdotes témoignant de la bonté de Notre-Dame à leur égard (2). Citons un trait :

Lorsque, après la mort de Béchir, son aumônier Stéphane Habéiche rentra de Constantinople, le vaisseau fut assailli par une grosse tempête dans l'Archipel. Dans sa détresse, le prêtre fit vœu d'achever la construction de la nouvelle chapelle, si Marie le sauvait ; il fut sauvé (3). Rentré à Ghazir, il se mit à l'œuvre.



SUR LE SEUIL, PRÈS DE NOTRE-DAME DES TOURS

Depuis plus de douze ans, on avait démoli l'ancienne tour, non sans les regrets des vieillards qui n'aiment pas à voir tomber les vieilles choses ; une nouvelle église était commencée, mais la bâtisse n'avançait point. Le P. Stéphane acheva la construction et ouvrit au culte l'édifice. C'est l'église actuelle.

Chose curieuse ! Ce fut alors que la splendeur de Notre-Dame des Tours, si belle au XVIII^e siècle, commença à pâlir. Vint la révolte des paysans contre les cheikhs. Les Habéiche perdirent leur autorité, leurs privilèges et une bonne partie de leurs biens.

Celle que le peuple nommait et nomme encore Notre-Dame des Cheikhs parut suivre leur fortune. Aujourd'hui, la chapelle des Tours, quoique bien tenue, a beaucoup perdu de son éclat. Ghazir s'est déve-

(1) Le pieux émir Kassen Chéhab, successeur de Béchir, était aussi très dévoué à la Vierge. Pendant un exil à Constantinople, apprenant que Pie IX était exilé comme lui, l'émir lui envoya 2 500 francs, c'est-à-dire tout l'argent à sa disposition. Pie IX, très ému, lui écrivit de Gaëte pour le remercier (8 mars 1849). Rentré au Liban, cet émir, devenu aveugle, fut, en 1860, égorgé par les Druses après avoir refusé d'apostasier. (Cf. *Mois littéraire et pittoresque*, octobre 1906, *Un prince du Liban.*)

(2) Beaucoup de membres de cette famille sont enterrés dans l'église de la Vierge. Les murs sont tapissés d'épitaphes. — En 1853, dans une chapelle des Habéiche, un missionnaire trouvait à sa grande surprise, « de chaque côté d'un superbe *tableau de la Sainte Vierge*, à droite, un beau portrait de Béchir, à gauche, deux mèches de ses terribles moustaches, avec, au-dessous, une épitaphe latine. »

(3) Quelques années auparavant, Daher Habéiche revenant d'Europe avait été sauvé d'un naufrage, en promettant une cloche à Notre-Dame des Tours. Son navire ayant sombré, il s'accrocha à une planche et fut recueilli par un bateau, tandis que la plupart de ses compagnons avaient péri.

loppé, l'aisance est venue, de nouvelles idées ont germé, d'autres églises ont été bâties et Saïydat-el-Abraj n'y a point gagné.

—Jadis, c'était peut-être mieux, possible! s'écria le gardien de l'église. Mais, voyez-vous, un pommier est toujours un pommier. L'arbre de Saïydat-el-Abraj porte encore des fruits. Tous les jours nous recevons des vœux; chaque année on offre environ cent rotols d'huile (250 kilos à peu près). Assez souvent on illumine la terrasse de l'église, par exemple avant de partir en voyage. Voyez ces lustres, ces lampes! Ce sont des ex-voto envoyés d'Amérique. Moi, qui suis là depuis longtemps, je vois des pèlerins venir de fort loin.



NOTRE-DAME DES TOURS
Statue couverte d'ex-voto.

— Il y a encore des grâces miraculeuses?

— Venez!

Il ouvrit dans le mur une niche vitrée, où je vis une belle statue de la Vierge avec une décoration inattendue: chaînes, croissants, couronnes, bracelets, fleurs chargeaient Notre-Dame des pieds à la tête. Je songeai au texte : « Elle était là debout, la Reine, dans un vêtement d'or, entourée des parures les plus variées! »

Ce bizarre et naïf accoutrement d'ex-voto me fit sourire et m'émut. Combien il y a là de larmes séchées, de dons inconnus, de faveurs de la Mère de Dieu!

— C'est vrai, continua le gardien en refermant la vitre. Je pourrais vous raconter l'histoire de chacun de ces objets, mais, puisque vous êtes les amis de la Russie, voici qui vous plaira :

En 1888, un peintre en bâtiment fut mandé pour travailler au sanctuaire. C'était un Grec schismatique de Beyrouth, nommé Abou-Halka; il n'avait pas d'enfant et désespérait d'en avoir.

— Faites un vœu à Saïdeh! lui dit le cheikh Halouan Habéiche.

— A votre Saïdeh? Elle ne m'exaucerait pas, je ne suis pas catholique.

— Faites, et vous verrez.

— Eh bien! si elle me donne un enfant, je peindrai gratis son église.

Le peintre eut un enfant. Le duc Sergios, l'oncle du tsar actuel (1), se trouvant de passage à Beyrouth, voulut être le parrain du nouveau-né qui reçut, pour cela, le nom de Sergios. Et, peu après, le père et la mère sont montés avec leur enfant pour remercier Notre-Dame des Tours. La Sainte Vierge est toujours la même, allez! (2)

De grands coups de cloche éclatèrent sur nos têtes.

---

(1) Il s'agit du grand-duc Serge, tué par une bombe à Moscou, le 17 février 1905.

(2) Cet enfant a fait ses études à l'Université des Jésuites de Beyrouh; depuis, il a eu plusieurs frères. Toute cette nonorable famille est restée dévouée à Notre-Dame des Tours.

— C'est la *bénédiction de la Vierge*, dit le sacristain, et il nous quitta.

Nous sortons de l'église et nous nous trouvons sur l'esplanade qui servit de cour à l'ancien sérail des Assâf. Le coup d'œil est signalé, avec une pointe d'exagération, comme un des plus beaux du Liban. Ce soir-là, le globe solaire descendait dans la mer avec une pureté de lignes inexprimable, dorant les vagues; autour de nous, la nature orientale déploya tout ce qu'elle a de plus nuancé, de plus tendre et de plus frais.



SONNANT LA CLOCHE

D'innombrables cloches s'ébranlaient de partout. La montagne était toute chantante d'Angélus, et c'était une belle rivalité entre tant de voix à qui chanterait le plus fort et le plus longtemps.

Ici, on aime tout ce qui fait du bruit; mais pour les cloches, c'est une fureur. Fier est le village qui en possède une grosse et retentissante. Le Liban, d'ailleurs, avec son architecture de gorges et de vallées, éveille des échos si variés et si purs qu'il y a de quoi griser le bedeau le plus vulgaire et le plus endormi.

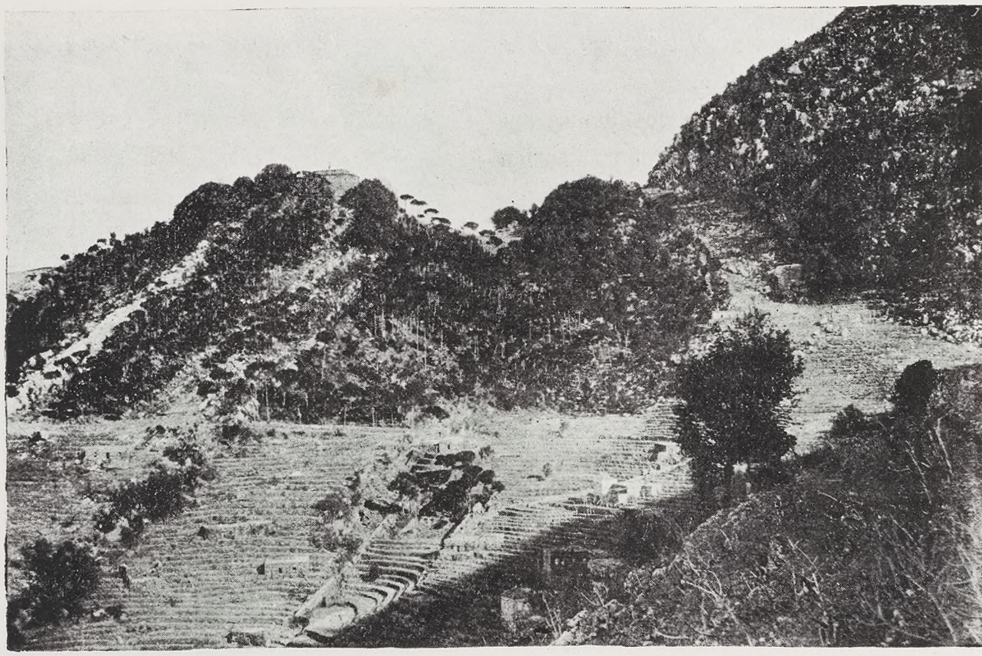
Il faut voir avec quel élan, l'heure venue, une grappe de rudes gars se suspend à la corde. En Orient, on se querelle partout, mais on se bat sous les cloches.



NUIT TOMBANTE A GHAZIR DEVANT LA MER

Le sonneur de Notre-Dame des Tours faisait rage.

Sandales en déroute, sueur au front, il montait et descendait avec sa corde, tout frémissant d'une ivresse nerveuse. Dans l'église, au milieu de l'encens, des cierges et d'un tremblement de timbres et de cymbales,



LE SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DU CHAMP VU DE DILEPTA

une grande foule chantait les litanies de la Sainte Vierge ; le tableau de Notre-Dame, appuyé au tabernacle, écoutait.

Ces chants et le nom même de Notre-Dame des Tours me rappelèrent quelques beaux vers de Mgr Germanos Farhat :

O tour de David que les colombes roucoulantes entourent au lever de l'aurore.....
A qui te comparerai-je?.....
T'appellerai-je soleil? Mais le soleil s'éclipse et ton éclat grandit sans cesse.
T'appellerai-je un astre? Mais tous les astres se courbent avec respect devant toi.....
De son cœur et de son amour, Marie a dressé à Dieu un lit doré et des couchettes.
Sa tendre affection pour lui a fait de son sein un berceau pour dormir..... (1)

A une heure en amont de Ghazir, en face d'une montagne abrupte et pleine de lis au mois de mai, surgit un petit bois où s'abrite une chapelle silencieuse,iéde alp un pèlerinage. On l'appelle *Notre-Dame du Champ* (Saïydat-el-Hakleh).

A mesure qu'on monte, les villages, les bruits descendent, et l'on arrive devant un mamelon solitaire couronné de gros chênes. Au travers de cette verdure, l'œil distingue des trouées de lumière, des masures grises, des religieuses en noir qui vont et viennent; dans le feuillage humide règnent l'admirable animation du soleil et le bruissement de my-

(1) Mgr Germanos Farhat, *Diwan*, p. 410.

riades d'insectes. Tout à coup, comme par hasard, une cloche sonne dans ce feuillage, fait taire les oiseaux étonnés, perce les grands arbres et monte en coup d'aile dans le ciel.

De la touffe de chênes, de ce bosquet chantant et lumineux, un clocher blanc germe, timide, et semble nous dire : « C'est moi la Vierge des Champs, *Ego flos campi et lilium convallium.* »

C'est la Vierge de la prière, silencieuse, aux mains jointes. La nature encadre merveilleusement les choses du bon Dieu (1).

Un matin, errant sous les chênes et les pins, entre les roches, nous rencontrâmes un jeune homme à l'œil doux et très intelligent. S'apercevant que nous regardions le clocher de Notre-Dame, il s'approcha, et, sans être interrogé, il nous raconta presque à voix basse, avec une sorte de mystère fort joli sous l'ombre du bois, tout ce qu'il savait de Saïydat-el-Hakleh. Il savait plus de légendes que d'histoire. Cependant, l'histoire ici est presque aussi gracieuse que la légende. Un jour, à l'époque où Notre-Dame des Tours entrait dans le sérail des Turcomans de Ghazir, un ermite monta à Hakleh. Des ruines, paraît-il, étaient là ; les chrétiens des environs y venaient brûler de l'encens, disant que la Sainte Vierge y avait eu jadis une chapelle (2).



MONTANT A NOTRE-DAME DU CHAMP

L'ermite s'arrangea une masure, un oratoire, défricha autour un petit champ et pria sur la tête de ceux qui venaient.

Bientôt un deuxième ermite monta, puis un troisième, puis un quatrième. Le site désert et la douce administration des Assâf favorisaient ces groupements. Peu à peu s'attroupèrent un bon nombre de religieux ; on y trouve même des religieuses. Un témoin nous a laissé la description d'un de ces couvents vers 1650 :

Ces moines, dit-il, sont vêtus de poils de chèvre et n'ont qu'une petite robe qui leur vient au dessous du genou ; ils ont les pieds nus et logent dans des maisons où ils n'ont presque point d'autre appartement que l'église, dans des trous de muraille plutôt que dans des chambres. Ils se lèvent à minuit pour chanter leur office et font de grandes prières le soir et le matin. Le reste de la journée se passe à labourer la terre, à couper du bois dans la montagne et à quelques autres offices domestiques. Ils ne mangent point de viande et jeûnent beaucoup à la façon du pays, ne prenant rien devant les 3 heures après midi ; cela leur est commun avec tous les religieux de cette nation (3).

---

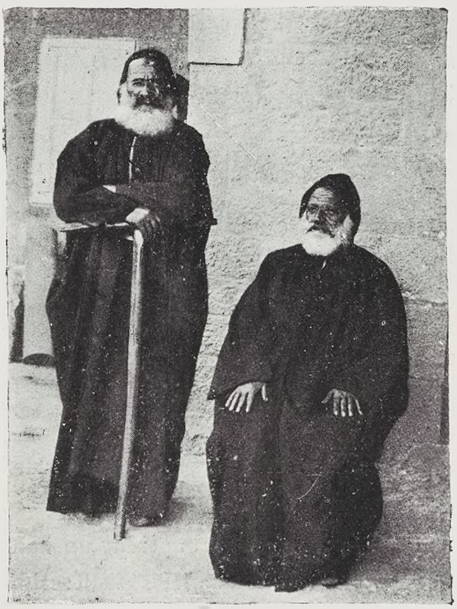
(1) Un voyageur écrit de ce lieu : « C'est une scène presque fantastique de beauté. Les aspects égalent, mais en aspects plus sauvages, les plus beaux sites de l'Apennin de Gênes ou de la Sierra Nevada. » (V. de Basterot, *Liban et Galilée*, p. 74.)

(2) Martin, p. 516. Qu'y avait-il au juste ? Peut-être un petit temple, un fortin, une tour de garde. Le site y prête, mais rien de positif.

(3) Besson, *Syrie et Terre Sainte*, p. 111.

Tout ce monde vivotait un peu à sa façon, comme plantes sauvages, sans règles bien précises. Il y avait de l'humeur, de la liberté, du pittoresque; un peu trop, sans doute, car le sarcloir réformateur y passa au début du XVIII[e] siècle.

En 1715, à l'époque de la renaissance monastique au Liban (1), un prêtre du village voisin de Dilepta, Boutros Dib (2), dont la famille possédait la colline de Hakleh, organisa la communauté en monastère double, religieux d'un côté, religieuses de l'autre, selon la coutume d'alors. On restaura chapelle et couvent, et l'évêque Stephen Douaihi vint, au nom du patriarche, constituer canoniquement la communauté, qui resta indépendante, sous la juridiction immédiate de l'Ordinaire (3).



MOINES DE NOTRE-DAME DU CHAMP

Le Synode de Loaïzeh (1737) blâma le voisinage des deux communautés et l'ablégat apostolique Assémani ordonna aux moines de quitter Hakleh (4). L'ordre fit peu de bruit, sans doute, car il ne troubla pas la simplicité routinière du vieux couvent. Moines et religieuses gardèrent le *statu quo* et continuèrent à louer fraternellement le Seigneur sous le même toit. Ainsi pendant trois quarts de siècle, mais, en 1818, un Bref indigné de Pie VII obtint enfin la séparation. Les moines se retirèrent, il ne resta que les moniales.

Marie est la grande miséricordieuse. En dépit de l'irrégularité canonique, le sanctuaire de Notre-Dame s'épanouissait au milieu du couvent; tel, sur les pentes voisines, d'entre les ronces monte le lis.

Le couvent vivait du sanctuaire, mais le terrain était avare et pierreux, les dons des pèlerins très modestes. Ce n'est pas que la Sainte Vierge lésinât dans ses bienfaits — on

(1) Déjà en 1670, Notre-Dame du Champ avait été restaurée par le moine Youssef Assâf. (Cf. TANN-EL-KHOURY, *Hist. du Kasrouan*, p. 94.) D'ailleurs, le sommet de cette colline a été habité de temps immémorial.

(2) Cette famille était venue d'Akoura à Dilepta en 1667. Le moine Boutros Dib a laissé la réputation d'un saint; né en 1677, il avait trente-huit ans quand il restaura le couvent; il y vécut encore soixante-sept ans et mourut en 1782, à l'âge de cent cinq ans. Malgré sa grande autorité, il cherchait à faire élire les autres comme supérieurs; il était le premier à obéir et à prendre les plus pénibles fonctions du monastère. Sur la fin de sa vie, il se retira dans un ermitage qu'on montre encore; ses religieux renversèrent l'ermitage et ramenèrent leur père de force auprès d'eux. On cite de lui des anecdotes qui rappellent les anciens solitaires du désert.

(3) On trouve de très nombreux exemples de ces monastères doubles, soit en Orient, soit en Occident.

(4) Syn. lib. App., p. 460. Assémani assigna quatre couvents aux religieuses seules : Mar-Elias-er-Ras, Mar-Jirios-er-Romeh, Mar-Abda-Har-Haria, et Saïydat-el-Hakleh.

cite de cette époque un grand nombre de grâces miraculeuses, — mais on était si pauvre aux environs!.....

— Croiriez-vous, me disait en 1900, à Ghazir, un membre d'une des plus honorables familles de Dilepta, le P. Joseph Dib, croiriez-vous que dans notre village de Dilepta, qui s'étale aujourd'hui sur les flancs de Saïydat-el-Hakleh, il ne se trouvait, il y a cent cinquante ans, qu'une montre, un tapis, un narghilé. Quand passait un visiteur de marque, ces trois objets étaient portés dans la maison qui l'hébergeait; c'était un bien commun qui circulait de famille en famille. Le café y était inconnu, même l'indispensable café. De la viande, deux fois l'an. Peu d'habitants portaient des bas et plusieurs ne connaissaient point les babouches. Ainsi parlent les anciens de notre hameau.



UN COIN DU VILLAGE DE DILEPTA
AU PIED DE NOTRE-DAME DU CHAMP

Avec de telles richesses, quels dons attendre! Les moines avaient beau quêter au loin, dans le Liban, au nom de Notre-Dame du Champ, ils rentraient le sac peu garni et la faim dans l'estomac.

La bonne Vierge allait changer les choses.

Vers 1760, le moine Sarkis, né à Achkout, de la famille Attallah, était excitateur. Or, il lui advint un malheur qui n'arrive qu'aux plus intelligents; soit maladresse, soit ferveur, en sonnant une fois pour l'office de minuit, il cassa la cloche (1). L'émotion fut grande dans la communauté. Cette nuit-là, l'office fut troublé; entre les versets, dit-on, il y eut des échappées de mauvaise humeur. Les jours suivants, ce fut terrible : haussements d'épaules, coups de langue, regards indignés partaient de tous côtés contre le maladroit. Et l'on avait raison, certes! Une cloche de 50 ghorsch (25 francs), l'orgueil du couvent, la seule qui, aux mauvais jours du passé, existât avec celle de Qannobin dans tout le Liban! Pour les vieillards surtout, c'était la mort d'un ami que l'extinction de cette voix coutumière.

Trop pauvres pour la remplacer, les moines reprirent le *naqous* (barre de fer), et plus

(1) Tann-el-Khoury (p. 184) place le fait en 1767; je crois qu'il faut le reculer de quelques années; Fr. Sarki partit avant la restauration de l'église en 1765.

d'un pleura. Pas un ne pleura autant que le Fr. Sarkis. Aussi, en homme d'honneur, il voulut réparer.

Il prit son bâton, ses babouches à gros clous, et, chapelet en main, s'en alla quêter dans la montagne pour une nouvelle cloche. Il revint n'ayant, hélas! pas même de quoi acheter une clochette. Alors, une grande résolution illumina ses yeux : aller en Occident, au pays de la générosité.

Il part, ayant pour viatique un *manchour* (1), arabe et latin, où le supérieur avait écrit :

Nous permettons à ce cher fils, religieux de Saïydat-el-Hakleh, au Mont-Liban, d'aller quêter pour réparer le dommage qu'il a causé à ses frères, en cassant la cloche de la chapelle de Notre-Dame.



FAMILLE EN PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DU CHAMP

Il partait donc, mais sans savoir au juste où il allait. A Beyrouth, un navire autrichien l'accepte par charité et le débarque à Trieste. L'Autriche, surtout la famille impériale, faisait alors beaucoup d'aumônes pour les Lieux Saints (2).

Fr. Sarkis se mit à quêter. D'abord le gain fut maigre, mais sa bonne Vierge du Champ qu'il invoquait sans cesse vint à son secours.

Arrivé à Vienne, il apprend qu'un jeune prince de la famille impériale se mourait. Il se présente, et on introduit, non sans surprise, le moine maronite; Fr. Sarkis s'avance, s'agenouille près du lit, ouvre son livre de prières, et, pendant une demi-heure, conjure Notre-Dame du Champ de guérir le moribond. Or, quand le moine se releva, le malade avait rouvert les yeux et se trouvait hors de danger.

Qu'on juge si Fr. Sarkis fut fêté! Tout Vienne parla du moine oriental. Marie-Thérèse elle-même voulut le voir.

(1) Lettre de recommandation.

(2) L'Autriche, dans moins de trente ans, c'est-à-dire de 1755 à 1782, avait envoyé 113 264 ducats, environ un *million et demi* de francs, et de plus un nombre considérable d'ornements de toute espèce; presque tous ces dons provenaient de la famille impériale. Tout à coup, Joseph II supprima le commissariat de la Terre Sainte qui était à Vienne et défendit l'exportation des aumônes à l'étranger. (Mislin, *Saints Lieux*, t. Ier, p. 315.

Le bon Frère, admis en sa présence, expliqua le but de son voyage et narra, comme il put, que sa Vierge avait tout fait.

— Ta Vierge a fait ici une grande guérison, dit l'impératrice.

— Il n'est pas surprenant, répondit Fr. Sarkis, qu'elle fasse une guérison en pays chrétien, elle qui en fait tant à Hakleh, même pour les Druses et les Musulmans!

— Et que veux-tu pour cette Vierge? reprit Marie-Thérèse.

— Une cloche, dit le moine en balbutiant de joie. Marie-Thérèse sourit :

— Tu auras ta cloche, dit-elle, et je veux que ce soit la plus belle du Liban (1).

La cloche fut fondue à Venise en 1766. L'impératrice l'accompagnait de magnifiques présents pour Saïydat-el-Hakleh; entre autres un tabernacle, un ostensoir relevé de pierres précieuses, quatre ornements complets, quatre calices montés en filigrane et surtout un magnifique tableau de la Vierge (2).



SERMON AUX PÈLERINS DE NOTRE-DAME DU CHAMP

Tout arriva au Liban, sauf le tableau qui disparut dans un naufrage.

Le paradis serait descendu sur la colline d'Hakleh qu'il n'y aurait pas eu plus de joie. Quelles mains levées, quelles bénédictions, en voyant grimper les mulets porteurs des richesses envoyées par le Fr. Sarkis!

La cloche cassée fut chantée, comme l'*ô felix culpa* du Samedi-Saint. La Sainte Vierge, Marie-Thérèse, le Fr. Sarkis furent chargés des métaphores les plus éblouissantes, le Fr. Sarkis surtout. Lui qui avait été si malmené, il fut l'objet de l'amour général. On dessina son portrait dans le tableau même de la Sainte Vierge (3). Qui dira les triomphes et les honneurs tout prêts à le recevoir, lorsqu'il reviendrait!

Il ne revint pas, et mourut, dit-on, en allant à Rome. Ce fut dommage, car il ne vit point les métamorphoses qui s'accomplissaient sur sa chère colline d'Hakleh (4).

---

(1) Martin, p. 523; Tannous-el-Khoury, p. 184.

(2) On voit encore à Notre-Dame du Champ le tabernacle, quelques tableaux, et des restes d'ornements et de calices.

(3) Dans le grand tableau peint par Moussa Dib, en 1775. Voir page suivante.

(4) Une autre tradition assure qu'il revint et qu'il périt dans un second voyage à Rome.

Les aumônes reçues se transformaient en une grande église, en un grand couvent, en un beau clocher (1).

Et quand les ornements, les calices entrèrent dans l'église, quand surtout la cloche impériale (2) monta au clocher et chanta dans les chênes, ce fut quelque chose de si magnifique, que tout le monde vint voir. Un peu de bruit ne gâte rien.



TABLEAU DE NOTRE-DAME DU CHAMP

On accourut de fort loin, de Beyrouth, de Saïda et même de Jérusalem; Druses et Métoualis n'étaient pas les derniers. Ce fut le beau moment de Notre-Dame du Champ (3).

Les sanctuaires ont, semble-t-il, leur floraison comme les arbres. Ils ont une apogée de grâces, après quoi ils descendent et quelquefois se maintiennent à l'état de souvenir respecté.

Pour Saïydat-el-Hakleh, la période de célébrité va de 1765, année de la restauration du couvent, à 1860, année des massacres. Cent ans de faveurs miraculeuses de toute sorte, parmi lesquelles il faut placer la guérison des énergumènes. Il fut un temps où, sur ce dernier point, Hakleh égala presque Qoshaya (4).

C'est, je crois, à ce titre que, vers 1790, le couvent ouvrit ses portes à la trop fameuse Hendyeh, dont le nom est regardé, au Liban, comme une injure (5).

Cette Alépine, intrigante et folle, était affiliée à une secte immorale qui voilait ses excès sous le nom de « Congrégation du Sacré-Cœur » ; elle était venue au Liban, avait fondé quatre couvents et n'avait pas tardé à brouiller

(1) D'autres aumônes avaient suivi d'autres guérisons miraculeuses. L'une des plus célèbres fut celle d'une princesse musulmane, fille unique de l'émir Youssef Chéhab. Le vénéré supérieur du couvent, Boutros Dib, descendit à Gebaïl, dans le sérail de l'émir, et pria Notre-Dame du Champ sur la tête de la malade qui fut guérie. L'émir reconnaissant donna un terrain près du Nahr-Ibrahim, à la condition d'y bâtir un couvent à la Vierge ; c'est actuellement *Notre-Dame de Mastita*. Cette guérison, dit-on, détermina l'émir à se faire chrétien. (Tann-el-Khoury, *op cit.*, p. 180.)

(2) La foudre l'a cassée, il y a une quinzaine d'années ; on l'a refondue.

(3) Aujourd'hui on y trouve une vingtaine de religieuses, sous la sage direction du P. Jean Dib, un descendant des anciens fondateurs du couvent. Elles jeûnent le samedi et la veille des fêtes de la Vierge ; elles ont le travail manuel et récitent l'office en syriaque. La clôture est assez rigoureuse.

(4) Voir plus loin, livre VI.

(5) Elle s'appelait Anne Agemi.

évêques et patriarche et à faire clabauder sur son compte toute la montagne : on l'appelait sorcière, coureuse de sabbat, alliée du diable.....

Elle fut condamnée par Rome, en 1785. Ses couvents furent rasés (1), et on chercha un monastère pour l'enfermer elle-même. On avait frappé à Mar-Elias, de Ghazir, mais toutes les moniales s'étaient écriées :

— Hors d'ici, la démoniaque, la folle! Conduisez-la à Saïydat-el-Hakleh.

La Vierge du Champ reçut la malheureuse. C'est là, aux pieds de Notre-Dame, qu'elle courba son orgueil, se convertit, vécut dans la pénitence et mourut saintement, en 1802. Marie avait guéri cette âme.

En face de la porte de l'église est suspendue une grande toile où un moine peintre, Moussa Dib, supérieur du couvent, a voulu, semble-t-il, faire la synthèse du sanctuaire.

Aux pieds de Marie, on voit d'un côté le patriarche et un enfant de chœur, un religieux, le moine Sarkis, de l'autre une religieuse, enfin une mère montrant son poupon étendu sur le pavé : c'est tout le Liban implorant la Vierge.

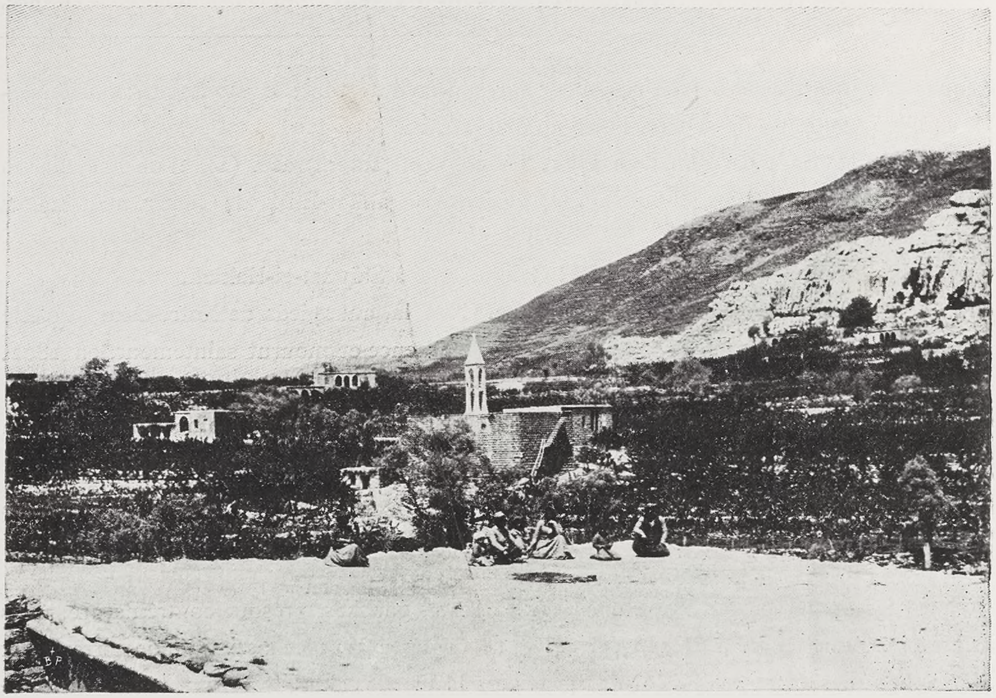
Certes, les draperies sont trop empesées, les gestes gauches, presque contre nature, mais l'expression, une expression outrée, naïve, se dégage ; tout ce petit monde terrestre et céleste, hommes et angelots, se précipite vers la Vierge calme. avec une telle insistance que Jésus en paraît épouvanté. C'est un spécimen de peinture maronite au XVIII[e] siècle (2).

(1) Son couvent de Bikerké fut rasé par ordre de Pie VI. Il était à l'emplacement du patriarcat actuel : on voit encore, à Ghosta, près de l'église du Sacré-Cœur bâtie par Louis XV, un des couvents abandonnés de Hendyeh.

(2) Le tableau est daté de 1773 ; il porte comme inscription en arabe : *Cliens Mariæ non peribit.* Le grand tableau qui surmonte l'autel est une *Assomption*, en couleurs criardes, sur le modèle de l'*Assomption* de Juan del Castillo.



CLOÎTRE DE NOTRE-DAME DU CHAMP



VILLAGE ET ÉGLISE DE NOTRE-DAME D'HARAJEL

VII. — Dans la Montagne.

Nous franchissons la poterne du monastère déjà éveillé par les bourdonnements du chœur matinal des religieuses et les criailleries des martinets, et, au petit jour blanc, nous nous engageons dans une crevasse montante qui encoche le Djebel-Oghbeh. Le lit du torrent sert de sentier. Un petit vent froid, parfumé de lis et de genêt, se disperse sur nous, avec des sensations de pluie fine.

Devant nous, un mulet qui descend fait rouler les pierres du chemin, un pâtre invisible dans les arbustes chante à plein nez; tout en bas, très bas, des sons de cloche.

Enfin, le sentier passe entre deux roches dressées comme deux menhirs et nous débouchons sur le plateau de Meirouba. Toutes les hauteurs sont allumées par le soleil et semblent monter dans un ciel embrasé.

Imaginez une coupe colossale, ébréchée vers le Sud, et portée à 1 800 mètres d'altitude par des montagnes en contreforts. A l'Ouest, une dentelle de roches blanches merveilleusement sculptées, où s'embarrassent en été les brouillards qui montent de la mer. Vers l'Orient surgit la croupe unie du Sannin rayé de neige ; à l'intérieur, tout un moutonnement de collines vertes, grises, blanches, bleues : telle est la région de Meirouba.

Plusieurs rivières labourent le plateau avec des effets admirables : pont naturel, grottes,

précipices, cascades, entonnoirs, rochers à formes fantastiques; et quels noms : *Rivière du lait, Rivière du miel, Fleuve de la Croix!.....*

Nul doute, nous chevauchons en plein paradis.

Puisque nous sommes en paradis, vous pensez bien que la Sainte Vierge s'y trouve. Elle y est, certes. Depuis trois heures que nous marchons, on nous montre des chapelles qui portent son nom : Notre-Dame de Râchin, Notre-Dame de Tabrieh, Notre-Dame d'Aïn-Chaïta..... Mais tout cela n'est presque rien; le sanctuaire proprement dit, le centre marial de la région est Saïydat-Harajel, à une demi-lieue au Nord de Meirouba.

Un joli clocher, dominateur et fier, le plus fin et le plus blanc de tout le plateau; une petite reine d'église, reine montagnarde s'entend, mais crânement assise dans les mûriers, avec, pour cortège, une poignée de maisons le long d'une rampe de rocs (1).

Ce sont les habitants qui en sont fiers!

Quand nous arrivâmes, plusieurs étaient dans l'église. Ils sortirent.



SUR LES HAUTEURS DU LIBAN — PLATEAU DE MEIROUBA

Mon compagnon, voulant tenter ces braves gens, prit un air sceptique et dédaigneux :

— Quelle est, dit-il, cette église si misérable?

— Si misérable!

Exclamation générale. Un jeune homme s'avance :

— C'est Saïydat-Harajel. Tout le monde la connaît, c'est une fontaine de miracles et tout le monde vient.

— Bah! on vient pour les antiquités d'Harajel et surtout pour le temple de Fakra..... (2)

— Les *Frangis*, oui; mais pas les autres.

— Parlez-moi de Qalaat-Fakra! En voilà une « église »!

— Qalaat-Fakra, c'est le diable; ici, c'est Saïdeh.

(1) Sous ce village, à quelques pas au Sud-Est, s'ouvre une grotte fort curieuse de 160 mètres de long, sur 1 à 8 de large; on y a découvert des ossements de sanglier, d'aurochs, d'ours, de lion, de rhinocéros, de bison..... etc.

(2) Belles ruines d'un temple non loin de Harajel; on y lit une inscription de l'an 43 après Jésus-Christ.

— Possible! Mais Fakra, quelles pierres, quel monument! Ici..... peuh!

— Ce n'est pas le vase qu'on regarde, c'est la fleur qui est dedans.

— Très bien; mais Fakra est connu du monde entier. Les livres des savants en parlent; votre Saïdeh, qui la connaît?

— Qui la connaît? Mais les pauvres, les malades. C'est le collier



PLATEAU DE MEIROUBA — PONT NATUREL



PLATEAU DE MEIROUBA — CASCADE

de la joie pour ceux qui pleurent, c'est la reine du Djord (1); interroge même les Bédouins des hauteurs.

— Abouna, dit un vieillard très fort sur l'Évangile, abouna, quand Jésus vint sur terre, les savants connaissaient Auguste, l'empereur, mais pas un ne connaissait la Saïdeh de Nasira (Nazareth).

Le groupe s'échauffait; une petite vieille s'en alla, colère, s'écriant d'une voix de crécelle :

— Comment! Ils viennent, ceux-là, avec des chevaux, *blasphémer* Saïdeh! *Chaïtân!* (2) Nous partons d'un éclat de rire.

— Braves gens, vous avez mille fois raison. Votre Saïdeh vaut mieux que tous les Fakra

(1) La Haute-Montagne.
(2) Démon.

de la terre; pour preuve, voici que nous sommes montés dans ces hauteurs, non pour le diable de Fakra, mais pour la grande Saïdeh d'Harajel.

Le *ouakil* était venu; profil sarrasin, tanné et velu en diable, mais un cœur d'enfant. Il a les clés de l'église, veille aux intérêts de la Vierge, et possède un « cahier ».

— Un cahier!

— Oui, abouna, l'histoire du sanctuaire ; tu verras.

— Allons voir.

Nous entrons dans le divan. Il y a de tout dans ce divan : sacs, vieux coffres, éclisses pour vers à soie, même des insectes, et des armes de tous côtés..... Tiens! Un fusil Gras!

— C'est contre les Métoualis, dit le gardien en faisant jouer l'arme terrible; avec ce bijou-là, un homme à 2 000 mètres, rran!

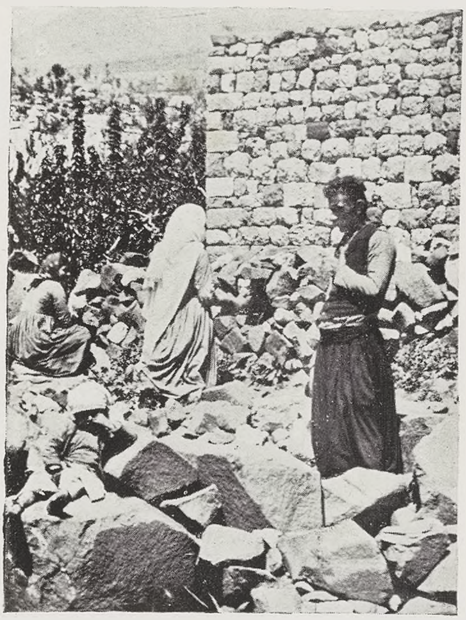
— Ils viennent encore?

— De temps en temps; ce sont des brigands. Mais nous sommes à Harajel 300 fusils (700 habitants)..... Et les Boers? Est-ce qu'ils battent toujours les Anglais? (1)

Décidément, il y avait du salpêtre dans le sang du bonhomme. Je le satisfis.

— Et maintenant, brave gardien, venons à la paix. Parlons de Saïdeh.

Il tira d'un coffre un cahier bien ficelé. Je fus surpris de la précision des dates, des noms et des détails; j'avais avec moi quelques notes sur Harajel et je pouvais contrôler.



NOTRE-DAME DES AMANDIERS
RUINES VISITÉES PAR LES PÈLERINS

Harajel est une localité antique; les débris romains y abondent (2); sa proximité du temple de Fakra, bâti en 43 après Jésus-Christ, lui donna sans doute une certaine importance. Plus tard, des chrétiens l'habitèrent, peut-être les fameux Mardaïtes.

Au début du XVII^e siècle, il est occupé par les Métoualis (3).

En 1613, quand Abou-Nader-el-Khazen obtint le Kasrouan (4), quelques Maronites des-

(1) Nous faisions cette visite en 1901.
(2) Statues, grottes funéraires, monnaies, etc.
(3) Métoualis Hamadites, d'origine persane, venus au Liban après les Turcs, ou peut-être avant. Voir plus loin.
(4) Abou Nader fut nommé administrateur du Kasrouan par Younès, frère de Fakhr-ed-Din.

cendirent, pauvres, timides, traités en parias par les Métoualis. Pas de prêtre, pas d'église; il fallait deux heures de chemin pour aller entendre la messe.

Cependant, devenus plus nombreux, ils vont trouver les cheikhs métoualis :

— Nous demandons à bâtir une église.

— Bâtissez, répondent les cheikhs, mais sur vos terres et en dehors du village.

— Nous voulons bâtir une église à la Sainte Vierge, sur les ruines mêmes de Dar-es-Saïdeh.



CUEILLETTE DE LIS DANS LA MONTAGNE

Il y avait, en effet, dans le hameau, sur un renflement de terrain, quelques blocs de basalte; ruine de quelque chose qui portait de temps immémorial le nom de *Dar-es-Saïdeh* (cour ou maison de la Vierge).

— Soit! disent les Métoualis; bâtissez votre chapelle; mais ne placez ni cloche ni « naqous »; ne l'appelez point Notre-Dame de Harajel, car il ne faut pas qu'on dise : « C'est la Vierge des Métoualis. Donnez-lui le nom des amandiers qui ombragent les ruines; appelez-la Notre-Dame des Amandiers. »

A l'abri des amandiers, monta une pauvre petite case, un *kabou* obscur; mais elle s'emplit vite d'hommes à foi simple, et la Reine du ciel y descendit avec des merveilles. En dépit des Métoualis, la Vierge s'appela : Notre-Dame de Harajel. D'ailleurs, ces infidèles s'écoulèrent peu à peu, repassant les monts vers le Fotouh ou vers Baalbek, d'où ils étaient venus.

Aujourd'hui il n'y en a plus (1).

— Bon voyage! s'écria le gardien, tendant la main vers le Djord éblouissant de soleil. Bon voyage, et qu'ils ne reviennent plus!

(1) Le village prit de l'importance. Les émirs y venaient passer l'été; ainsi, vers 1728, on y trouve le grand Haidar.



GROUPE DE MARONITES DE MEIROUBA

Ils s'en garderont bien, certes! Les 300 fusils, le fusil Gras.....

En 1820, près du vieux « kabou », sortit de terre, entre de gros noyers, une église, l'église actuelle (1), fruit du pécule patiemment amassé avec les dons des pèlerins et les aumônes de Mgr Antoun el Khazen, archevêque d'Héliopolis. C'était l'œuvre du village: aussi tout le monde s'y mit, le curé en tête, ce jeune abouna Youssef, resté légendaire par sa simplicité et sa dévotion à Marie. Lui-même, il portait les pierres, battait le mortier et priait tout haut en travaillant.

Mais, tandis que pas un ouvrier n'eut une égratignure pendant la bâtisse, abouna Youssef, portant sur le dos une grosse pierre à la façon libanaise, tomba et se fit trois fractures à la jambe.

— Comment, Saïdeh, s'écria le curé, voici que je travaille pour ta maison, et toi, tu me laisses casser la jambe!.....

Ce n'était pas bien, certes. La nuit suivante, il vit en songe la Sainte Vierge qui aspergeait sa jambe d'une eau mystérieuse. Au réveil, tout mal avait disparu; abouna Youssef célébra la messe et retourna au chantier, devant ses paroissiens ébahis (2).

L'édifice montait.

Encore dépourvu de portes et de fenêtres, on le livra au culte. Mais on s'aperçut que

(1) Cependant on va toujours prier et faire brûler des lampes sur les ruines de l'ancienne chapelle, tant la dévotion orientale s'attache au lieu plutôt qu'au tableau.

(2) Il garda les cicatrices de cette blessure toute sa vie; dans sa vieillesse, il les montrait encore au P. Martin.

d'étranges pèlerins chaque nuit faisaient visite à la chapelle, lapant l'huile des veilleuses et mordant à la peau des vieux rituels; c'étaient des chacals. On pria Saïdeh de se défendre. Or, le jour suivant, on trouva, devant l'autel, un chacal crevé; depuis lors, ses congénères n'ont plus lapé l'huile ni mordu aux missels (1).

Saïydat-Harajel n'est pas, vous le pensez bien, une grande célébrité, un nom à mettre en gros traits sur la carte. C'est un bon petit pèlerinage libanais, un centre de dévotion locale et, selon le mot du jeune homme, « une fontaine de miracles », mais de ces miracles communs qui font beaucoup de bien, sans mener grand tapage, ni encombrer les livres. C'est comme ces ex-voto naïfs et pauvres, breloques, colliers, croissants, qu'on accroche à l'image de Notre-Dame.

Tirons du vieux cahier une poignée de ces petites perles (2) :

Khalil K. tombe évanoui et râle : ses parents accourent :

— O Saïdeh, à toi notre vigne si tu le sauves!.....

L'enfant se relève guéri.

Nicolas agonise; le médecin s'enfuit; le curé se frappe la joue :

— Malheur à moi, je l'ai laissé mourir sans sacrements!

La sœur du moribond s'empare de l'habit de son frère, court à l'église, pieds nus, jette le vêtement par la fenêtre en disant :

— O Saïdeh, guéris-le ou fais-le confesser!

Nicolas guérit.

En 1840, fléau des sauterelles; tous ceux qui firent des vœux à Saïdeh eurent leurs récoltes intactes.

Une maladie contagieuse envahit le plateau de Meirouba : à Faraïa, trente morts; Harajel se consacre à sa Vierge, personne n'est atteint.

Un riche, Abou-Haïa, voit sa fille unique se mourir; il va à l'église, dépose sur l'autel 3 napoléons (60 francs), promet à la Vierge les bijoux de l'enfant, fait une prière et revient. Sa fille est sauvée.

En 1896, Joseph Bonhours est abandonné des médecins; son père vient faire, à genoux, le tour de l'église; pas de succès; alors il promet à la Vierge tous ses biens; Joseph guérit. Aujourd'hui il travaille dans le Djord.

Le cahier est intarissable, il se termine par ce cri :

Gloire à Jésus dans les siècles des siècles, ainsi qu'à Notre-Dame très glorieuse de Harajel!

Le divan s'était rempli de visiteurs de tout sexe et de tout âge, tous parlant de Saïdeh, se disputant, se frappant la poitrine.

Mon compagnon se leva.

---

(1) Ce genre d'histoires se retrouve dans la plupart des sanctuaires.

(2) Une partie de ce vieux cahier a été écrite par Joseph Charaf el-Khazen, aujourd'hui prélat romain, camérier d'honneur du Pape et supérieur du couvent de Notre-Dame de Baklouche (Kasrouan); il résida longtemps à Harajel.

— Oui, bénissons la Mère de Dieu!

Réponse générale :

— Que Dieu bénisse ta bouche! Que Dieu bénisse ta maison, ton père et ta mère!

Un bon vieux, courbé, mit un doigt sur son front, et, les yeux tournés vers l'église, il dit :

— Tous les sentiers de nos pensées vont à Saïydat-Harajel!

Je compris la pénétration et la fécondité de l'action de Marie durant des siècles dans ces petits villages perdus, et, songeant à d'autres grandeurs, je me rappelai l'ancien proverbe : « Mieux vaut essuyer une larme de paysan qu'obtenir cent sourires du roi! »



DANS LA VALLÉE DE MAR-ABDA — FRANCHISSANT UN RUISSEAU

Nous traversons la jolie vallée de Mar-Abda, riante de santé sous ses villages, sa verdure, ses eaux courantes. Nous escaladons une rampe rocheuse, et voici la vallée de Kofour, laide, grise; quelques maisons éparpillées comme des tombes sous des coulées de mûriers et de cyprès (1).

Au milieu de ce cimetière, sous deux gros chênes, blanchit une église dédiée à saint Georges, où l'on vénère une statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur — vieux modèle — envoyée de France le 5 novembre 187[illegible].

Il y a trente ans, tout le Liban en parla, tant son arrivée, son titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur (2), ses prodiges attirèrent l'attention.

(1) Kofour (villages) : environ 500 âmes. Cette vallée fut possédée d'abord par les Habéiche, puis par les Dahdah (1762-1861). On y a trouvé des monnaies franques. Au bas du village se voit un petit sanctuaire bâti vers 1770 par le curé Moussa Zouaïn : *Notre-Dame de la Sécheresse* (Saïydat-en-Naschif). Cette chapelle, jadis célèbre, est encore assez visitée.

(2) Ce titre surtout excita de longues controverses, il fallut l'intervention du patriarche maronite pour mettre fin aux répugnances du peuple pour ce titre nouveau. Un pareil vocable pourtant s'était jadis rencontré en Orient. Voir une gravure orientale de Notre-Dame du Sacré-Cœur (fin du XVII[e] siècle), dans ALET, *La France et le Sacré-Cœur*, p. 303.

Aujourd'hui, peu la connaissent : c'est une célébrité d'étoile filante.

On a écrit plusieurs relations sur les prodiges opérés par cette statue, lors de son arrivée au Liban (1). En voici un très gracieux :

Au milieu du dernier mois de Marie (1872), écrit le curé de Kofour, nous avons préparé les fleurs pour orner cette noble statue. Parmi ces fleurs étaient deux tiges de lis que j'avais coupées au-dessus du sol, absolument sans racines, sur une montagne voisine. Elles étaient fleuries et hautes chacune d'un peu plus d'un mètre.....

A la fin du mois, nous allions les ôter parce qu'elles étaient desséchées, quand nous avons trouvé la tige de gauche jetant vers le milieu de sa longueur des pousses nouvelles. Alors nous l'avons laissée, et la tige n'a cessé de bourgeonner, tellement qu'elle est entourée de rejetons de bas en haut, sans que nous l'ayons jamais arrosée.



NOTRE-DAME DE KOFOUR

La tige est sèche et creuse comme un roseau. Beaucoup de visiteurs sont venus voir.

— Il est vrai, a observé l'un d'eux, ce lis est sans eau ni racine; mais peut-être la terre seule le fait pousser et végéter..... »

Nous avons répondu :

— Est-ce qu'il n'y a pas de terre au pied des autres dans la montagne ?

Cependant nous avons ôté toute la terre. Or, voilà que cinq mois se sont déjà écoulés depuis, et ce lis fleurit de jour en jour.

Une jeune personne (2) éprouvait une vive douleur et une forte enflure à l'œil ; la prunelle s'enfonçant disparut tout à fait. Elle se fit apporter un peu des feuilles du lis fleuri, l'appliqua à son œil et, à l'instant, elle fut guérie. Depuis lors, plus de douleurs.....

Ce lis a continué à verdoyer pendant une année ; puis il s'est desséché ; longtemps on l'a conservé près de la statue (3).

Nous atteignons le sommet de Ras-el-Kenisseh. La vallée de Ghobaïleh s'ouvre à nos pieds, aride et grise :

— Voyez-vous, dit le cheikh, en tendant la main, voyez-vous ce clocher, là-bas, sur la pente vers la mer? C'est Saïydat-ed-Derr ; le village, c'est Zaïtreh ; célèbre Vierge,

(1) Par exemple, la guérison subite d'un pauvre musulman, nommé Abou Moustapha que les médecins avaient déjà abandonné comme incurable. Cf. *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, avril 1872 (lettre du 12 novembre 1871) ; août 1872 (lettre du 10 avril 1872) ; décembre 1872 (lettre du 8 octobre 1872) ; *Missions catholiques* (23 août 1872), article du P. Guiornaud, S. J.

(2) De la famille Dahdah ; la guérison eut lieu au mois d'août.

(3) C'est en souvenir de ce fait qu'aujourd'hui, à la belle saison, on entretient toujours des lis près de la statue.

allez! Des étoiles et des colonnes de flammes en désignèrent l'emplacement à nos pères..... (1)

— Le salut soit sur Saïydat-ed-Derr, ô cheikh!

— Voyez-vous, en face de nous, plus haut, ce petit bois de cyprès et de chênes?

— Oui, ô cheikh!

— Distinguez-vous, dans ce bois, un mur gris; au-dessus du mur gris, une maison petite; au-dessus de la maison petite, une grande maison?

— Parfaitement, ô cheikh!

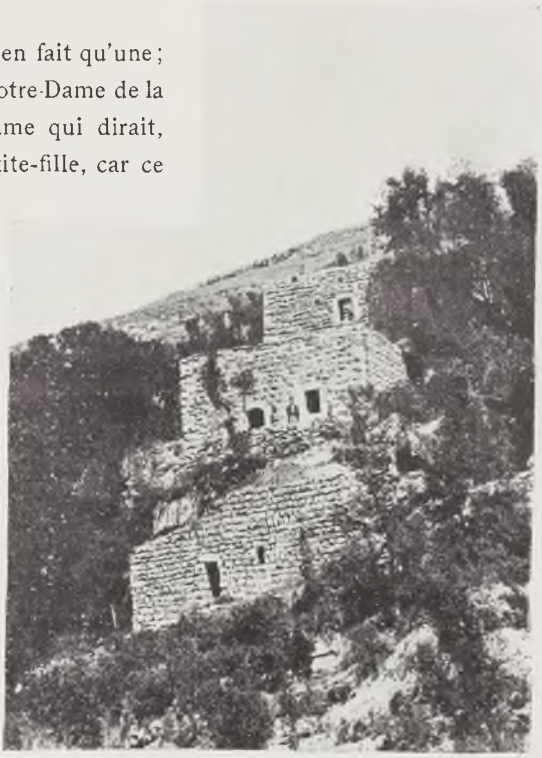
— Cela fait trois maisons, mais cela n'en fait qu'une; car tout cela c'est Saïydat-esch-Chakif (Notre-Dame de la Roche), la perle de la vallée. C'est comme qui dirait, abouna, la grand'mère, la mère et la petite-fille, car ce sont trois chapelles.

— O cheikh, que l'histoire d'une telle famille doit être intéressante!

— Admirable! Elle remplit tout un cahier d'abouna X..., qui habite là-bas et garde le sanctuaire; origine, dons, miracles, tout y est marqué; abouna X... lit et écrit du matin au soir :

Un cahier; en avant!

Nous brûlons l'espace. Ne tournons pas la tête, ne buvons pas aux sources, ne nous arrêtons pas à l'ombre..... Voici le petit bois! De jolis sentiers convergent tous, en étoile, vers la triple chapelle; c'est bien cela : grand'mère, mère, petite-fille, en robes différentes, s'entend! En bas, c'est une avancée de roche fermée par un mur, et faisant tunnel; au-dessus, une chapelle proprette, rangée, en badigeon bleu tendre, avec moulures au plafond. A dix pas plus haut, un grand bâtiment encore inachevé et qui sera, dit-on, séminaire, sanctuaire, résidence.



NOTRE-DAME DE LA ROCHE

Voilà une famille qui se développe (2). Trois époques, trois degrés, trois étages de

(1) Cette église s'appelle encore Notre-Dame des Fourmis; elle est riche et propre; on y voit une belle peinture de la Nativité de Marie.

(2) Le peuple va prier de préférence dans la première grotte, où il n'y a qu'un reste d'autel et une image; encore une preuve que le sanctuaire, en Orient, c'est le lieu, non l'image. Le propriétaire y a fait creuser son tombeau.

Saïydat-esch-Chakif. Comme le cahier va nous révéler de jolies choses, de ces détails charmants, amour du botaniste de la Sainte Vierge!

— Pan! Pan! C'est nous, abouna!

Nous voici installés sur un divan. A gauche, un jeune homme; à droite, un curé, abouna X... Devant nous, un plateau avec des rafraîchissements et des cigarettes. Le jeune homme, en pantalons, nous dit qu'il est pharmacien, qu'il a été à Beyrouth. Ce garçon a de l'avenir, cela se voit à son style : il court sommets et capitales; dès la deuxième phrase, il avait fait passer les mers à la conversation, et il nous demandait des nouvelles « de Paris ».

N'étant pas venus à Ghobaïleh pour parler de Paris, nous rembarquons l'entretien sur Saïydat-esch-Chakif.

Le pharmacien prit une pose, fit chanter ses bottines cirées, essaya des effets de pantalons, tourna les yeux vers la porte et se mit aux lèvres un sourire. Que n'avait-il moins de bronze à la peau et plus de français en bouche!.....



A LA PORTE
DE NOTRE-DAME DE LA ROCHE

Je contemplais mon pharmacien à gauche; de droite, on nous scrutait : deux petits yeux inquisiteurs, deux flammes inquiètes, pointues, nous perçaient à jour.

— Abouna, j'aime beaucoup la Sainte Vierge, surtout Notre-Dame de la Roche; et je viens vous demander quelques documents.....

— Pourquoi des documents?

— Pour raconter aux Français l'histoire de Saïydat-esch-Chakif; on m'a dit que vous aviez un registre.....

Les petits yeux s'animèrent, la parole devint monosyllabique. De registre, il n'y en a point! Il n'y en a jamais eu!

Malheureusement, un maçon qui venait d'entrer pour nous baiser la main entendit notre question :

— Y a-t-il des grâces miraculeuses?

Et aussitôt de s'écrier :

— Beaucoup! Car Mariam el-Schakif — salut à elle! — est la lumière de nos yeux. Toute la région connaît ses miracles, et abouna X... — que Dieu allonge sa vie! — les a fait chanter sur le papier avec le qalam (roseau à écrire).

Le curé le giffla d'un regard et le pharmacien le renvoya au chantier.

Le curé eut alors une idée de génie. J.-J. Rousseau a dit « qu'on peut juger du caractère des peuples par les aliments dont ils font usage ».

Et, maternellement :

— Qu'avez-vous dans ce sac? fit le curé.

— Notre déjeuner, abouna.

— Ah! Et qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne sais pas au juste... Deux oranges, quelques galettes arabes, du chocolat, du fromage...

— Et puis?

— Et puis...., des notes, abouna, des notes sur Saïydat-esch-Chakif. Il y a trente-cinq ans, un Jésuite que tu ne connais pas, un Jésuite qui a travaillé toute sa vie à l'histoire de ton pays, de ton Liban, un Jésuite est venu ici, a trouvé un curé complaisant, lequel lui a raconté de quoi écrire de longues pages, et ces pages, abouna, je vais les relire, en bas, dans la grotte de Marie. Vers 1600, il n'y avait que des Métoualis dans cette vallée. Mais, en ce temps-là, Druses et Métoualis se faisaient la guerre. En 1641, Ali Alam ed-Din, émir druse et gouverneur de Beyrouth, écrase ses ennemis dans la






MÉTOUALSI

vallée même de Ghobaïleh, tue leur chef Sarhal avec ses quatre fils, chasse les Métoualis et appelle, à leur place, les paisibles Maronites (1). Une nuit, dit la légende, de grandes lueurs partant des ruines de Hosn traversèrent lentement les airs et vinrent se poser, dans un bois, sur une grotte. Aussitôt la grotte fut nettoyée, enfermée par un mur; on y fit un autel; sur l'autel on mit une image de la Vierge. Longtemps la grotte servit d'église.

Un matin, le prêtre allant dire la messe apercut une religieuse triste et en habit noir qui se promenait sur la grotte :

— Il n'y a cependant pas de religieuse dans tout le Fotouh! pensa le curé.

Les jours suivants, même apparition :

— C'est peut-être Saïdeh, pensa encore le curé; elle veut sans doute une chapelle.....

Cette idée venue, la Dame sourit et disparut pour toujours.

Quelque temps après, sur le rocher, était une chapelle.

Tout à coup, les Métoualis reparurent et envahirent la vallée de Ghobaïleh.

(1) Tannous Schidiak, *Familles du Liban, émirs Alam-ed-Din*. Dans cette région, beaucoup de combats furent livrés entre Turcs, Druses et Hamadites. Ainsi, en 1687, ces derniers y battirent les lieutenants du pacha de Tripoli et les rejetèrent vers le fleuve Ibrahim.

Les Maronites eurent grand'peur et prièrent fort leur puissante Vierge. Or, non seulement Notre-Dame leur épargna les vexations redoutées, mais elle amena à ses pieds ces terribles Métoualis, et pas toujours en douceur.

L'un d'eux, paissant ses deux vaches dans le bois, vit des pèlerins sortir de la chapelle :

— Sûrement, dit l'homme, ils ont apporté quelque chose.

Il se faufile le long des cyprès, trouve effectivement des piastres sur l'autel, les met dans sa ceinture et sort. En sortant, il lui semble que la nuit s'est faite tout à coup ; il ne voit rien, avance et roule du haut de la roche.

— Ia Allah ! Darlak ! (O Dieu, pitié !)

Une femme prend la main du voleur frappé de cécité, le ramène à la chapelle. Là, il jette l'argent et s'enfuit. La vue lui était revenue, mais les deux vaches, qui, elles aussi, avaient roulé dans un précipice, s'étaient tuées, et la vie ne leur revint pas.

Cette punition fit grand bruit et contribua plus à la garde du sanctuaire que « trente zaptiés » (gendarmes), dit la relation.

Je levai les yeux. Au-dessus de moi, le curé et le pharmacien, assis sous un saule pleureur, causaient agréablement.





GORGES DU FLEUVE D'ADONIS, VUES DE L'ORIENT PRÈS D'AFKA
A gauche, Lessah ; au fond, le Djebel Moussa ; à droite, Qartaba.

LIVRE IV

TERRE D'ADONIS

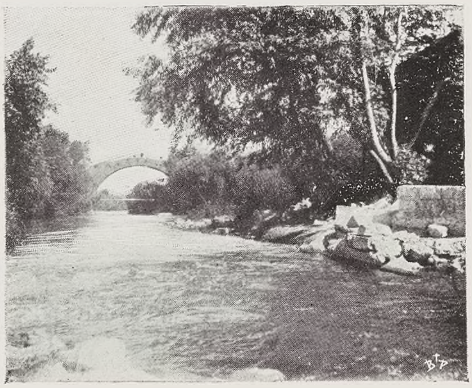
I. — Le long du fleuve Adonis.

..... Entre la sombre mer et les hautes crêtes blanches d'aurore, une région se leva, moite, imprécise, pâle. Mollement, elle abandonna sa gaze de brume à la brise matinale, et peu à peu se montra comme l'apparition mystérieuse d'un marbre antique lentement dévoilé au fond d'un demi-jour.

Des rayons de soleil percèrent nets et jaunes entre des montagnes. Bientôt parut une immense sculpture cristalline, lumineuse, quasi-diaphane, tant les détails, pics, arêtes, villages ou clochers, se détachent avec finesse.

Peu d'arbres, mais des flancs déchirés, des mamelons pierreux, des crevasses, encore des crevasses çà et là, très profondes.

La plus puissante, la plus célèbre, la pittoresque entre toutes, est l'ancienne vallée d'Adonis, aujourd'hui Nahr-Ibrahim : gorge vertigineuse qui se tord et s'enfonce vers l'Orient entre des pentes d'une sauvage majesté.



PONT ET FLEUVE DE L'ADONIS VERS L'EMBOUCHURE

Hier soir, je me suis endormi au fond du labyrinthe, avec, au-dessus de ma tête, comme de hautes murailles noires, des ruines géantes, phosphorescentes au sommet. Et, dans cet envol de la lumière, dans cette fuite de la vie, il me semblait que j'étais repoussé, petit être anéanti, en des gouffres de mort se creusant toujours davantage.

Mais, ce matin, je me suis réveillé avec le réveil du soleil, de l'Adonis phénicien. Je l'ai vu surgir le long de la crevasse, éclater en éventail sur les parois du précipice et tout draper d'un velours frissonnant, tandis qu'entre pins et rocs tombait, en coulées d'or et en cascades blanches, le torrent qu'un vieux poète appelle « l'onde conjugale et limpide d'Adonis, le fleuve embaumé coulant du Liban où Cypris est née » (1).

Et maintenant, sur l'immense panorama de la contrée de Byblos, le soleil promène ses nappes transparentes. Tout est embrasé, noyé de splendeurs, et l'esprit n'a qu'un mot :

— O pays de lumière !



STÈLES D'ADONIS A GHINEH

Terre jadis fameuse, terre historique, elle a tout perdu. De ses richesses, de ses gloires, de ses forêts, de ses villas et de ses temples, il ne lui reste rien. Seul, son antique et jeune soleil l'enivre toujours de ses féeries lumineuses.

Aussi l'adora-t-elle autrefois et en fit-elle son Dieu.

Le soleil mourant à l'automne et renaissant au printemps, le soleil entraînant la mort et le réveil de la végétation, le soleil symbolisant les contrastes de l'existence : jeunesse et décrépitude, joie et deuil, vie et trépas, fécondité et sécheresse....., le soleil fut, pour

(1) Nonnus, *Dionys.* XX, 143, 145

la terre de Byblos, un dieu blessé qui meurt et ressuscite. Depuis le sombre et primitif Élioun qu'une très vieille chronique phénicienne nous montre périssant au fond des gorges du Liban dans une lutte contre les fauves (1), jusqu'au mythe gracieux d'Adonis, c'est toujours le soleil pleuré dans ses mélancoliques déclins et adoré dans ses magnifiques réveils.

Adonis, jeune dieu d'une beauté merveilleuse, que les nymphes ont élevé, que tout l'Olympe s'est disputé et que Vénus a obtenu, Adonis se livre dans la région de Byblos à sa passion pour la chasse. Inquiète des témérités de son amant, Vénus essaye de le modérer. Ovide nous le raconte :

— ..... Évitez les lions, cher Adonis, évitez les bêtes féroces qui, loin de fuir, se jettent sur le chasseur. Votre courage nous serait funeste à tous deux.

Elle dit, et, montant sur un char attelé de cygnes, elle s'éloigne dans les airs. La fougue d'Adonis méprisa ce conseil. A l'orée d'un bois, ses chiens lèvent un sanglier qui sort de son antre. Le jeune homme le frappe à revers d'un coup de pique. La bête secoue l'arme ensanglantée, s'élance contre son agresseur, lui enfonce ses défenses dans l'aine et le renverse mourant sur le sol.



BERGÈRES DU FLEUVE ADONIS

De son char aérien, Vénus n'avait pas encore atteint les rivages de Chypre. Elle perçoit de loin les plaintes du blessé et tourne de ce côté ses cygnes blancs. A peine a-t-elle distingué le mourant, qu'elle saute de son char, se jette sur le corps ensanglanté, se meurtrit le sein, s'arrache les cheveux, s'en prenant au Destin, éclate en lamentations, puis :

— Va, s'écrie-t-elle, il ne sera pas entièrement sous tes lois. Je veux que le souvenir du trépas de mon Adonis reste, que chaque année on célèbre la mémoire de sa mort et de mon deuil. Et du sang d'Adonis je ferai naître une fleur (2).

Ainsi arriva-t-il. Le héros fut changé en anémone rouge, et, chaque année, sa mort et sa résurrection furent célébrées par des fêtes de deuil et de joie appelées Adonies. Tournées vers le Nord et assises au seuil de leurs maisons, les femmes pleuraient le dieu mourant, se coupaient les cheveux, se frappaient le sein, tout comme Vénus. En farandoles brutales, au son de flûtes courtes et stridentes, elles promenaient par les rues le jeune dieu couché sur un lit de feuillage (3).

(1) Sanchoniaton, *Fragm.* 11-13.
(2) Ovide, *Métamorph.* X, 704-728.
(3) Lucien, *Dea Syria*, 6-9. — Zozime, *Hist.* 50. — Sozomène, *Hist.* II, 3, etc. — Byblos était le centre de ces fêtes; les pèlerins étrangers y débarquaient, puis montaient à Afka.



AFKA — L'AMPHITHÉATRE VU DU SUD-OUEST
Au fond, la grotte et les cascades. A gauche, le col vers la plaine de la Cœlésyrie.

Un de nos poètes les plus colorés a décrit cette scène avec une rare précision :

La chevelure éparse et la gorge meurtrie,
Irritant par les pleurs l'ivresse de leurs sens,
Les femmes de Byblos en lugubres accents
Mènent la funéraire et lente théorie.

Car sur le lit jonché d'anémone fleurie,
Où la mort avait clos ses beaux yeux languissants,
Repose, parfumé d'aromate et d'encens,
Le jeune homme adoré des vierges de Syrie.

Jusqu'à l'aurore ainsi le chœur s'est lamenté ;
Mais voici qu'il s'éveille à l'appel d'Astarté,
L'époux mystérieux que le cinname arrose.....

Il est ressuscité, l'antique adolescent,
Et le ciel tout en fleur semble une immense rose
Qu'un Adonis céleste a teinte de son sang (1).

Ciselure délicate et fine d'une tombe antique, mais d'une tombe remplie d'impuretés. Car, au fond de cette religion naturaliste, de ce symbolisme, de ces splendeurs solaires,

(1) José Maria de Heredia, *Trophées*, 28.

retentissait, dans sa plus ignoble inspiration, ce que Bossuet appelle « le hennissement sauvage des cœurs lascifs ».

Contrée singulièrement douce et excitante, terre séduisante, couverte de temples, riche en végétation, elle attirait de nombreux visiteurs. Les étrangers, même des empereurs romains, y vinrent en pèlerinage. Le large versant entre le fleuve Adonis et la Vallée-Sainte eut à lui seul plus de vie, plus de sanctuaires, et porte aujourd'hui plus de ruines que le Liban tout entier. Le pèlerin, qui, au IIIe et même au IVe siècle, passait où nous passons, trouvait une région pleine de grâce et de beauté (1). Son regard voyait les villages et les frontons de temples émerger d'une immense fourrure de chênes. Çà et là, il rencontrait des édicules pieux, des stèles rappelant les chasses et la mort d'Adonis, des sources sacrées, des arbres saints chargés de rubans, de cistes et de clochettes, des pierres divines arrosées d'huile et couronnées de fleurs, des gorges dont le mystérieux silence était adoré, des lampes et des ex-voto au dieu d'un carrefour, des grottes où il se prosternait, partout « enfin l'âme d'un culte quasi invincible » (2).



RUINES DU TEMPLE DE IANOUH EN FACE D'AFKA

Aussi, pendant trois cents ans, le christianisme déjà florissant sur le rivage phénicien battit vainement les hauts remparts du Liban. Idolâtre farouche, le montagnard se serrait, les armes à la main, autour de ses temples. Lorsque sonna la paix de l'Église, il fallut encore, pour emporter la forteresse païenne, deux siècles de luttes et d'efforts acharnés.

Quand, enfin, « l'Évangile, comme un soleil levant, perça de ses rayons les voiles des temples et les retraites des bois sacrés » (3), l'Église, qui convertit mais ne détruit pas, remplaça l'autel par l'autel, la fête par la fête (4), le sanctuaire par le sanctuaire : « Les hommes comme les temples se convertissent », disait saint Augustin.

(1) *Phœnice, Libano monti acclivis, regio plena gratiarum et venustatis.* (AMMIEN MARCELLIN.)

(2) LIBANIUS, *Pro templis*, 10.

(3) DE BROGLIE, *L'Eglise et l'empire romain au* IVe *siècle*, t. Ier, p. 348.

(4) On sait, par exemple, que la fête de la Purification fut instituée par le pape Gélase pour s'opposer aux Lupercales païennes du 15 février. Vers 385, la pèlerine Ætheria (sainte Silvie) trouva cette fête établie à Jérusalem. GRISAR, *Hist de Rome et des Papes* (trad. Ledos), t. II, p. 9. Voir aussi un pas-

Presque tous les Temples qui nous sont parvenus, écrit M. Choisy, ont été sauvés parleur affectation au nouveau culte. Non seulement les chrétiens se les approprièrent, mais ils s'efforcèrent de sanctifier, par une sorte de consécration chrétienne, les légendes du paganisme dont ces Temples rappelaient le souvenir. C'est ainsi que les Temples de Minerve devinrent les églises de la Vierge, les Temples du Soleil (Hélios), furent mis sous l'invocation de saint Hélie; en plein VII[e] siècle, le Temple de tous les dieux, le Panthéon païen, devint le Temple de tous les Saints..... (1)

Sans doute, aux premiers éclats de la victoire chrétienne, soit zèle excessif, soit nécessité d'abolir un lieu trop obscène, il y eut des actes de vandalisme, surtout dans le Liban, mais ces exceptions n'infirment en rien le principe transformateur.

Même dans ce Liban, où, selon le mot exagéré de Renan, « le christianisme fut éminemment démolisseur », l'Église n'eut pas d'autre tactique.







VERS LE FLEUVE ADONIS

On se bornait le plus souvent à faire les changements essentiels. Les statues païennes, embarquées pour les palais impériaux de Byzance, étaient remplacées par des icônes chrétiennes, le *bomos* transformé en autel, et tout était dit. Le montagnard n'avait qu'à changer son cœur et son dieu ; même sentier, même sanctuaire, mêmes panégyries.

Jamais ne fut mieux respectée la tendance atavique de l'Oriental à conserver dans son culte l'inamovibilité du lieu saint; et ce qu'on a écrit de la Grèce, on peut le dire du Liban avec plus de justesse :

Le lieu est demeuré sacré. Le culte s'y attache, l'église le recouvre et reste à jamais debout; ruinée, on la relève, ou du moins on ne la détruit jamais (2).

Renan lui-même constatait en 1861 que, dans la terre de Byblos, « toujours une chapelle avait remplacé le vieux temple » (3).

---

sage de saint Grégoire pape (*Epist.* XX, 76), admirable lettre qui donne le véritable esprit conciliant et calme de l'Église.

(1) Choisy, *Archit. Byzant.* II, p. 35.

(2) Leake, *Northern Greece*, t. II, p. 328.

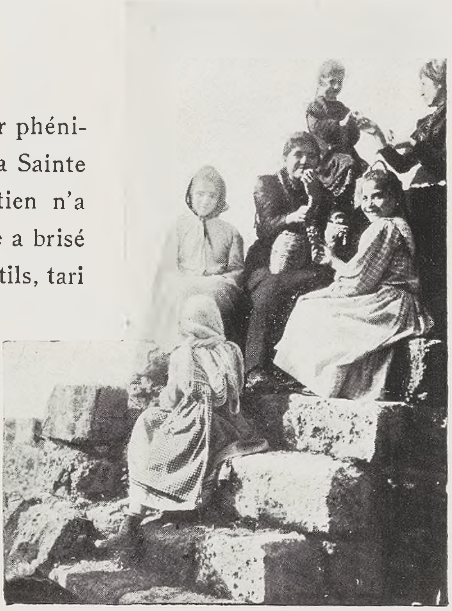
(3) Renan, *Mission*, p. 221.

Rien de plus vrai. A chaque pas, nous apercevons de vieilles églises, ruinées ou restaurées, posées sur des arasements ou dans l'enceinte d'un temple.

L'antiquité chrétienne dort à fleur de terre, écrasant l'idolâtrie qui perce encore dans les blocs restés debout, dans les inscriptions et jusque dans les noms actuels des villages. Et de même que l'archéologue n'a qu'à remuer un peu ce sol pour réveiller la période païenne, ainsi le pèlerin n'a qu'à toucher ces débris sacrés pour voir se lever la jeunesse du christianisme au Liban, la période byzantine dans sa blanche parure d'églises.

*
* *

Certes, la grâce avait converti le vieux pécheur phénicien; mais, comme en toute conversion isolée, la Sainte Vierge fut l'instrument. Car le sentiment chrétien n'a cessé de souscrire à la parole d'Euthyme : « Marie a brisé les autels des idoles, renversé les temples des Gentils, tari les torrents du sang des martyrs. » Comme dans beaucoup de régions le paganisme populaire se résumait plus ou moins dans l'adoration de la femme impure, l'Église, avec des précautions infinies, présenta pour remède le culte de la très chaste Vierge. Ce but s'affirme progressivement, surtout après l'immense enthousiasme marial du Concile d'Éphèse.



SUR LES RUINES D'UN VIEUX TEMPLE

Quand Proclus, évêque de Cyzique, purifia le célèbre temple de Cybèle et le dédia à la Vierge, il ne fit que céder à l'entraînement général de l'Orient. Tyr, nous l'avons vu, consacra de bonne heure sa basilique à Notre-Dame (1), et le rivage phénicien imita sa métropole.

En Grèce, sur plus de quatre-vingts temples transformés en églises, un très grand nombre portent encore aujourd'hui le vocable de la Toute Sainte (2).

Exemple non moins frappant : en Sicile, l'île fameuse de Vénus, les huit plus beaux temples sont également voués à la Mère de Dieu. Et l'on sait que la première église de Rome, élevée en l'honneur de Marie (Sainte-Marie l'Antique) avait été bâtie par le Pape saint

(1) En 314; donc avant même Sainte-Marie l'Antique, à Rome, qu'on donne cependant comme la plus ancienne église dédiée à Notre-Dame.

(2) Petit de Julleville, *Recherches sur les églises chrétiennes de la Grèce* (Archives des missions scientifiques et littéraires), t. V (1868), p. 510-525.

Silvestre sur un temple de Vesta, près d'un gouffre où, selon une tradition, habitait un dragon (1).

Au Liban, même empreinte de Notre-Dame, plus marquée peut-être. Le culte marial, déjà organisé et distinct, pénétra dans les gorges de la montagne et fut substitué à celui de beaucoup de divinités.

La simple géographie de nos sanctuaires nous montre qu'ils se multiplient précisément dans les districts qui furent les plus riches en temples païens, temples dont ils occupent souvent l'emplacement et dont ils se sont approprié les matériaux.

Telles les pentes orientales du Liban, les bords de certains fleuves consacrés aux dieux; telle surtout la région de Byblos où nous sommes.



ÉGLISE DE BOUX-MAÏA BATIE AVEC DES MATÉRIAUX DE TEMPLE
La porte gauche ouvre sur la chapelle de Notre-Dame.

Ici, plus de la moitié des anciennes églises, ruinées ou restaurées, gardent encore le nom de la Vierge, preuve de l'intensité du culte marial dans cette contrée, dès le VIe siècle, et surtout à l'arrivée des Maronites.

Sans doute, l'Islam a passé sur elles; mais elles gardent encore, çà et là, des vestiges de leur brillante origine byzantine, de l'époque justinienne, la belle époque de Marie. Ces églises étaient assez luxueuses. Leurs dotations immobilières, jadis biens du temple, les dons des fidèles et des empereurs étaient considérables; la richesse de leur décor se révèle par quelques peintures et fresques, par les mosaïques et les motifs d'architecture encore existants.

Nommons quelques églises situées dans la partie Nord du Belad Gebaïl: Notre-Dame de Semar-Gebaïl, un centre des anciennes luttes maronites; Notre-Dame de Maâd, église à

(1) « Ce dragon, écrit le P. Hartmann Grisar, n'était que le dragon du paganisme, que le Pape enchaîna sous les pieds de Marie, en opposant Marie au temple de Vesta..... Opposer à ce culte celui de la Sainte Mère du Christ, n'avait rien que de conforme à une pratique constante de l'Eglise romaine. Volontiers ses chefs remplaçaient la folie des cérémonies païennes par des exercices pieux qui offraient quelque analogie avec elles, tout en étant salutaires et justifiées d'après des principes chrétiens..... » GRISAR : *Hist. de Rome et des Papes;* Desclée, 1906, t. Ier, p. 203-204; ALLART, *L'Art païen sous les empereurs chrétiens*, p. 269.

trois nefs, où se voient les peintures syriennes les mieux conservées; Notre-Dame de Tartèj, au-dessus des ruines d'un vieil édifice païen en gros blocs, dont l'un porte encore une représentation mythologique; Notre-Dame la Lumineuse, sur le promontoire de Chaqa, promontoire longtemps appelé cap de la Madone par les Italiens; Notre-Dame de la Mer, sur de vieilles ruines, à Batroun; Notre-Dame de Halta, Notre-Dame de Kafr-Hay, ancien casal appartenant aux Hospitaliers; Notre-Dame de Kfifan; Notre-Dame de Ahsiah, autre casal des Croisés; Notre-Dame de Jabla, Notre-Dame de Nasreh, Notre-Dame de Haddat, Notre-Dame de Selaïb, près de Ghouma..... et combien d'autres!


AU VILLAGE DE BEZIZA — FUMANT LE NARGHILÉ

Sur plusieurs de ces églises, nous pouvons suivre, étape par étape, la transformation dont nous avons parlé. Citons encore, car tous ces menus détails composent une des plus glorieuses pages de la Sainte Vierge au Liban :

Saïydat-Hattoun. — Dans un rocher ombragé d'un gros chêne s'ouvre une grotte travaillée au ciseau; sur la grotte, on distingue trois chapelles ruinées, l'une sur l'autre et bien orientées, avec quelques débris de fresques. Il y a là comme trois époques superposées prouvant combien le culte de Marie fut tenace en ce lieu.

Saïydat-el-Qalaà, au-dessous de Tannourîn, chapelle bâtie sur une colline près d'un couvent ruiné, à côté de citernes antiques, dont l'une, appelée *citerne de Mariam*, donne une eau abondante et incorruptible. Cette eau passe pour miraculeuse, et de tous les environs on en vient quérir pour les malades.

Saïydat-Naïa, au village de Kafr-Soleiman. Très curieuse petite chapelle byzantine, toute dans le roc; au plafond et sur les côtés paraissent d'anciennes peintures; celles du fond sont noircies par la fumée des lampes et des cassolettes d'encens qu'on fait brûler devant une image de Notre-Dame. Près de la porte, l'inscription connue: « Jésus-Christ triomphe »; autour d'elle, une fresque représente un homme tirant de l'arc contre Satan.

Saïydat-el-Bezaz, à Boux-Maïa, près du Séminaire de Saint-Jean Maron. Là sont deux chapelles accouplées bâties avec les débris d'un ancien temple, deux chapelles communiquant entre elles, comme église et sacristie. La plus petite, celle de la Vierge, est plus

ancienne; elle a deux absides circulaires dont l'une est ornée d'un vieux tableau byzantin de Notre-Dame.

Cette chapelle est très fréquentée. Dans le mur, un linteau de temple (basse époque) présente une rangée d'oves que les indigènes — chose étrange! — ont pris pour des mamelles. De là le vocable de la chapelle.

Mais nulle part on n'a la vision nette et présente de la lutte du christianisme et de l'idolâtrie comme près du hameau de Beziza, à Notre-Dame des Colonnes.

Là, sur un mamelon qui borde la plaine d'Amioun, s'aperçoit de très loin un petit temple ionien, fort gracieux, très orné et assez bien conservé. La cella à ciel ouvert avait quatre niches avec colonnettes et conques pour statues; il n'en reste qu'une.



TEMPLE DE BEZIZA — NOTRE-DAME DES COLONNES

Au v[e] siècle, ce temple fut transformé en une église à double abside qu'on voit encore. A droite, auprès de la niche qui reste, on vient de tous les environs s'agenouiller et brûler de l'encens. C'est la *Vierge des Colonnes* qu'on honore ici de temps immémorial.

Ces petits sanctuaires sont très aimés; nous en eûmes une preuve à Beziza même.

En arrivant dans ce village, nous trouvâmes la population maronite très excitée et en armes. Le cheikh vint à nous:

— Je suis très embarrassé, dit-il. Hier, les Allemands de Baalbek (1) sont venus faire des fouilles à Notre-Dame des Colonnes (le temple). Nous avons pris nos fusils, nous sommes allés contre eux et nous avons dit: « Vous êtes des Allemands et des protestants, donc vous n'aimez ni la France ni la Sainte Vierge. Retirez-vous: nous ne voulons pas que vous touchiez à notre chapelle, sinon, nous vous tuerons, vous et vos ouvriers. » Ils sont partis et sont montés à Antakrin; voyez leurs tentes blanches là-haut sur la crête, près des temples. Mais, ce matin, l'un d'eux est descendu apportant une lettre de l'évêque et du caïmacan pour permettre les fouilles. Nos jeunes gens veulent le frapper.

Dans le divan du cheikh se tenait l'Allemand, un grand jeune homme blond, à hautes bottes et à complet marron. Les procédés maronites l'avaient plus que surpris, et il ne cessait de répéter à ses interlocuteurs, comme pour les amadouer:

(1) Il s'agit de la mission scientifique allemande qui a naguère pratiqué les fouilles des temples de Baalbek (Héliopolis), sous la direction de M. Puchstein. A la fin de leurs travaux, en 1902, ces messieurs, au nombre de cinq, visitèrent les ruines romaines de la Syrie. Sur terre maronite, ils eurent à souffrir. Près des cèdres, on leur tira même un coup de feu.

— On voit bien que vous avez du sang français dans les veines.....

Nous rassurons le cheikh et les habitants. Vite, quelques Métoualis sont embauchés et les fouilles commencent. Une heure après, nous partons, croyant la paix assurée. Hélas ! Le pauvre jeune homme rejoignit bientôt ses compagnons, disant que la population, curé en tête, l'avait arrêté dans son travail.



EL-GHINEH — STÈLES D'ADONIS (FACE ORIENTALE)
Adonis lutte avec un ours : Vénus assise pleure.

*
* *

Jusqu'ici, je n'ai cité qu'un groupe de sanctuaires situés à un faible rayon autour du Séminaire maronite de Saint-Jean Maron, car ils présentent mieux les caractères de la transformation. Mais toute cette région raconte la victoire de la Mère de Dieu, et, pour reprendre notre pèlerinage au fleuve Adonis, voici quelques simples notes levées pendant que nous longions ces gorges jadis bordées de temples.



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE QABAL A GHINEH

El-Ghineh (pleurs, deuil). — Une quarantaine de maisons éparpillées sur un plateau dans les mûriers. A l'entrée, grande roche sépulcrale à deux faces taillées, sur lesquelles trois stèles effeuillées et martelées représentent la mort d'Adonis : le dieu partant pour la chasse avec deux chiens qu'il tient en laisse, puis sa lutte mortelle contre un ours, enfin Vénus assise et pleurant son amant.

A l'autre extrémité du village, ruines d'une petite ville saccagée à l'époque musulmane et appelée Qabal (1). On y remarque les

(1) Un vieux manuscrit du couvent de Mar-Chalitta (Kasrouan) affirme que la ville de Qab'al résista quatre mois, lors de l'invasion du Liban par les Sarrasins (en 1305), qu'enfin elle fut prise et détruite. Ce lieu est encore célèbre par plusieurs combats entre Druses et Métoualis.

arasements d'un temple de basse époque, transformé en église vers le v^e^ siècle. L'église est détruite; mais, à côté, sous un chêne gigantesque un rejeton a surgi, je veux dire une chapelle à Marie : Saïydat-Qabal. Elle fut bâtie, il y a bien longtemps, par un vieillard nommé Schahin, mort à cent trente ans, après avoir vu sa cinquième génération et entouré de ses 284 fils ou petits-fils vivants.

El-Machenaqat (lieu de la pendaison). — Rive droite de l'Adonis, une crête dominant le fleuve et les pentes vers Gebaïl. Les ruines abondent : long fragment de rempart, enceinte de temple inachevé, sarcophages énormes. J'y notai des débris en beau style grec, entre autres un délicieux édicule connu dans la région sous le nom de « siège des idoles ». Des deux côtés d'une ruelle que fermait jadis une porte, se dressent deux groupements symétriques de trois stèles se faisant face; c'est encore l'histoire des mystères d'Adonis et d'Astarté.



EL-MACHENAQAT — GROUPE NORD DES STÈLES

Non loin, petite chapelle à l'Immaculée Conception : nous ne pûmes la visiter. D'ailleurs, tous les hameaux maronites qui bordent l'Adonis ont une église à Notre-Dame.

Vallée de Ianouh. — En amont du fleuve, au lieu dit Moghaïreh, gracieux petit temple ruiné. Les indigènes l'appellent « Saint-Georges le Bleu » à cause de sa pierre gris-bleu foncé. Tout autour, nombreuses ruines maronites.

On nous montra les restes du couvent de Notre-Dame de Ianouh, où résida longtemps le patriarche maronite. Il se cachait ici, près de la Vierge, dans ce val clos de hautes montagnes. Par les gorges, quelques flèches pouvaient arrêter l'agresseur. Elles ne l'arrêtèrent point; le prélat dut fuir dans des retraites plus inaccessibles, à Notre-Dame de Qannôbin, où nous irons bientôt.

Aqoura. — Localité ancienne, sise à l'entrée de la route romaine qui coupe la montagne vers la Cœlesyrie. Ruines abondantes, grottes sépulcrales, nombreux débris antiques. Les habitants se vantent d'avoir possédé quarante églises.

On nous signale aux environs plusieurs chapelles à Marie où l'on va en pèlerinage. La plus pittoresque s'ouvre, au-dessus de la voie romaine, dans des grottes où jadis se réfu-

gièrent des anachorètes; de là son vocable de Notre-Dame des Ermites (Saïydat-el-Habs).

Afka. — Source du fleuve Adonis, lieu célèbre par sa beauté et par son temple. Au fond d'un amphithéâtre, dont les pentes piquées de cyprès noirs roulent, abruptes et convulsées, vers l'abîme, s'ouvre une grotte géante dont la gueule noire, pareille à certains monstres de la mythologie orientale, lance une grosse rivière qui bondit en cascades sous les noyers.

En ce moment, fin septembre, la source est basse. Mais l'hiver, après les pluies, quand l'amphithéâtre est couvert de neige, le spectacle est inouï. On dirait une immense vasque de marbre blanc jetant au soleil d'éblouissantes nappes d'eau qui bouillonnent avec fracas sur les rochers et vont gronder au loin dans de mystérieuses profondeurs. Le bruit est tel que deux hommes ne peuvent s'entendre qu'en parlant à pleine voix.

Au bord des eaux, beau temple à demi ruiné, le plus fameux des sanctuaires de la Vénus adonique (1). Eusèbe l'appelle « l'antre de la fornication et des iniquités les plus honteuses ».

De toute la Syrie, de Palmyre même, on y accourait.



AFKA — LA GROTTE ET LES CASCADES

Constantin, tolérant pourtant, fit raser ce temple. On prétend qu'il aurait fait bâtir un fortin, nommé « tour Notre-Dame » (2), au village de Monaïtra (garde), à cinq minutes de la source. Les Croisés s'y établirent (3).

(1) Eusèbe, *Vita Const.* III, 55; Sozomène, *Hist.* (Migne, *P. G.*, t. LXVIII, p. 948); Nicéphore, *Hist.* II, 20.

(2) « Constantin fit élever, à la place du temple, un sanctuaire (?) connu aujourd'hui sous le nom de *Saïydat-Afka* » (Douaiki, *Hist. maronite*, p. 141).

(3) Les seigneurs croisés de Monaïtra y résidèrent et fortifièrent la passe d'Afka vers Baalbek, où l'on découvre encore des traces de fortin. Noureddîn s'en empara en 1166. Vraisemblablement, les Mardaïtes, dans leur occupation du Liban, au VII[e] siècle, eurent là un poste ou tour de guet.



SENTIER DANS LES GORGES DE L'ADONIS

Les Métoualis du voisinage appellent les ruines du temple *Saïdeh* (dame). Lorsqu'ils ont la fièvre, ils se glissent dans une excavation des murs et y dorment pour se faire guérir; les femmes lavent leurs enfants malades avec l'eau qui y coule et suspendent des chiffons au figuier de l'entrée.

Ils prétendent par là honorer une mystérieuse « Dame », qu'ils n'arrivent pas à préciser, mais qu'ils disent chrétienne. Peut-être n'est-ce qu'un reste lointain du culte d'Adonis et d'Astarté (1).

D'ailleurs, l'ombre d'Astarté se projette encore aujourd'hui, semble-t-il, sur les légendes qui peuplent les gorges de l'Ibrahim, tant le moindre bruit — chant de berger, pierre roulante, cri de chacal ou de corbeau — s'y prolonge en voix mystérieuses et en appels désespérés. Les paysans aiment, aux veillées, conter le trait suivant.



MONTAGNARD EGRENANT SON CHAPELET

Il y a bien longtemps, dans les défilés du fleuve Adonis, sous les grandes coulées de bois et de roches, parut une bête féroce d'aspect étrange : couleur de feu, œil sanglant, grimpant aux arbres, sautant les abîmes, elle passe, causant d'effroyables dégâts.

Les imaginations s'allument. A leur lueur, dans ces sombres précipices, le monstre prend des proportions inouïes.

— C'est une djenieh, dit l'un.

— Non, dit un autre, c'est une femme qui se transforme successivement en lion, en ours, en panthère, en loup.

On ne marche plus la nuit. Le jour, chacun a ses armes. Les moucres évitent la vallée, et, le soir, retirent leurs mulets dans des maisons, sous clé. Cependant, les ravages

(1) Archéologues et missionnaires, fort intrigués par ce culte bizarre, n'ont pas manqué d'interroger les Métoualis sur cette « Dame » ; chacun a obtenu une réponse diverse. Les bons Métoualis répondent dans le sens qu'ils prévoient faire plaisir à leurs interlocuteurs : Sainte Vierge ou une Sainte chrétienne à des missionnaires, Notre-Dame de la Beauté ou Notre-Dame d'Afka aux archéologues. Les Maronites des environs donnent,



NOTRE-DAME DU PUITS (SAÏYDAT-EL-BIR)

continuent; mais les vieillards — eux qui savent — les vieillards vont prier dans un sanctuaire de la Vierge, situé dans les précipices et appelé Notre-Dame du Pont.

Or, un matin, dans ledit sanctuaire, devant l'autel de Marie, on trouva le monstre étendu et crevé.

Symbole au moins de la victoire de Marie sur Adonis.

En descendant nous-mêmes dans la gorge redoutable, nous écoutions : de vagues angélus planaient sur la vallée. Le long des grands pins silencieux, un montagnard montait, égrenant un chapelet de bois.

*
* *

Nous entrâmes dans deux chapelles, deux chapelles célèbres par ici et but de pèlerinage : Notre-Dame du Puits et Notre-Dame du Pont.

La première, Saïydat-el-Bir el-Haïtte, dresse son clocher blanc au bord de l'Adonis qui coule à 800 mètres au-dessous, en d'invisibles profondeurs.

Au bruit de nos chevaux, tout un vol de ghombazes (1) multicolores s'échappa bruyamment d'une maisonnette et s'abattit autour de nous : des enfants aux livres déchirés dans une sacoche de toile, gros yeux naïfs qui n'ont jamais rien vu.

— Une école, sans doute ?.....

— Oui, nous dit un vieux prêtre, maigre, voûté, qui venait à notre rencontre, nous avons ici une soixantaine d'enfants.....

---

je crois, la vraie solution : « Les Métoualis, disent-ils, prétendent honorer la Sainte Vierge, mais en brûlant de l'encens sur les ruines de Zahrah (Vénus). » Le mot *Saïdeh* (dame) a produit la confusion. Quant aux formes païennes de ce culte, elles ne sont point spéciales à Afka ; ce sont des rites qu'on rencontre fréquemment en Syrie. (Cf. *Mois littéraire*, septembre 1905, p. 321-340.)

(1) Partie du vêtement syrien ressemblant à une robe.



MAISON ET BELVÉDÈRE



AU BORD DE L ADONIS

— Près du sanctuaire de Marie, heureuse pensée!.....

— C'est la pensée des villages environnants ; ils se sont entendus pour faire élever leurs enfants ici, sous le regard de leur Vierge. Saïydat-el-Bir est le premier maître de ces enfants ; moi je suis le second.

— Saïydat-el-Bir a superbement choisi son piédestal ; elle a sous les yeux un des plus grandioses panoramas du Liban. C'est bien le cas de le dire : *Fundamenta ejus in montibus sanctis!*

Abouna Saïd sourit :

— C'est vrai! Du sanctuaire on voit très loin ; mais de loin on ne voit pas trop le sanctuaire. Vous autres, Français, vous auriez planté là une belle église à clocher élancé qu'on verrait de Beyrouth ; nous autres, nous sommes pauvres.

— Qu'importe, Abouna!

— C'est vrai, ce n'est pas le tantour (1), mais la vertu qui fait la renommée.

— C'est précisément la renommée de Saïydat-el-Bir qui nous attire.

— Je croyais que vous visitiez les écoles. Alors, entrez! Partagez mon repas et causons.....



LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DU PUITS, VUE DE L'OUEST

*
* *

Il y a cent ans, le muletier qui passait ici ne trouvait que ce gros chêne, des restes de citernes, quelques ruines. Mais, de temps immémorial, ces ruines et ce chêne étaient vénérés sous le nom de Saïdeh (Notre-Dame). La veuve métouali qui les possédait y brûlait des herbes aromatiques, et les

(1) Sorte de long cornet en métal que les Syriennes portaient jadis en guise de coiffure.

Métoualis suspendaient, par vœu, des étoffes au grand chêne. Un jour d'hiver, le fils de cette veuve, en essayant de couper des branches pour ses chèvres, se blessa d'un coup de serpe à la jambe.

— Malheureux, lui dit sa mère, tu as profané l'arbre de Saïdeh, et Saïdeh t'a puni. Saïdeh va nous frapper encore. Pour l'apaiser, hâtons-nous d'appeler les chrétiens.

L'emplacement fut donné gratis par cette veuve, et les Maronites y bâtirent une chapelle vers 1810 (1). Beaucoup de pèlerins s'y rendirent. En 1866, on y éleva l'église actuelle.

Dès les premiers jours de la construction, les maçons virent monter de Gebaïl un cavalier à ghombaze de soie, lequel descendit de cheval et dit aux ouvriers :



NOTRE-DAME DU PONT (SAÏDAT-GHOSCHRAYA) AU FOND DU NAHR-IBRAHIM

— J'ai eu de grands malheurs et je viens de perdre tous mes enfants; dans mon chagrin j'ai toujours prié la Sainte Vierge. Or, la nuit dernière, j'ai vu en songe une chapelle comme celle que vous construisez. J'y suis entré par une porte et sorti par l'autre ; en sortant, j'ai trouvé un enfant dans mes bras; devant moi, a passé une belle dame qui m'a dit : « Cet enfant, je te le donnerai, et d'autres encore, si tu vas travailler avec humilité à mon sanctuaire de Saïydat-el-Bir. » Je viens donc travailler quelques jours, puis je m'en retournerai, mais je payerai ma journée jusqu'à ce que la chapelle soit finie.

— Et cet homme, Abouna?

— Cet homme a tenu parole et la Vierge aussi; quelques années ont suffi pour renouveler sa famille et sa fortune.

— Vous avez vu les merveilles de la Vierge, ici ?

— Depuis quarante ans que je suis là, j'ai senti Saïdeh tout près de moi, comme vous l'êtes. Tous ceux qui passent la saluent. Les guérisons y sont nombreuses et l'autel est

(1) En creusant les fondations, on y a découvert, paraît-il, le dessin d'une vieille église byzantine datant probablement du VIe siècle. La chapelle s'appela Notre-Dame du Puits (Saïydat-el-Bir) à cause des citernes antiques qui l'entourent. Il y eut là jadis une petite localité et un des nombreux temples qui bordaient l'Adonis.

chargé d'ex-voto. Je vais mourir; mais le ciel, je l'ai entrevu ici près d'elle (1).....

Le bon prêtre fit quelques pas sur le plateau pour nous montrer les citernes antiques. Puis il se pencha sur le bord de l'abîme et nous indiqua, sur le versant opposé, quelques maisons piquées à un précipice, au bord du fleuve :

— C'est Ghoschraya, nous dit-il, et l'église que vous distinguez au milieu s'appelle *Notre-Dame du Pont*. On l'a surnommée « la Mère des miracles ». C'est la sœur de Saïydat-el-Bir. Toutes les deux, elles ont triomphé des Métoualis qui jadis étaient tout-puissants par ici. Le salut soit sur elles! (2)

Marie illumine tout ce qu'elle touche, les vallées comme les âmes. Qui songerait au précipice de Ghoschraya, à cette poignée de masures éparses sur des rochers? (3) Cependant des pèlerins y vont et nous-mêmes nous y descendons.



DESCENDANT VERS LES GORGES DE GHOSCHRAYA

La Sainte Vierge est là.

Longtemps, les Maronites de la vallée vénérèrent, au bord du fleuve, des ruines mystérieuses appelées, là encore, Saïdeh: Notre-Dame, disait-on, avait eu jadis une chapelle en ce lieu (4).

En 1790, Abboud Saleh, le cheikh des Maronites de la région, voulut acheter l'emplacement pour y bâtir un oratoire.

— Prends le terrain qu'il te faut, répondit le propriétaire métouali, mais garde ton argent. La *Nabieh* (prophétesse) de ces ruines m'a tellement béni que je n'ai pas l'œil de lui demander des piastres (5).

(1) Effectivement, il est mort en 1900.

(2) Les Métoualis forment une secte musulmane qu'on dit originaire de Perse. Vers le XVe siècle, une de leurs puissantes tribus, les Hamadites, émigra au Liban et occupa une grande partie de la montagne de Gebaïl. Longtemps, elle opprima les Maronites. Aujourd'hui elle dépérit. Quelques hameaux végètent encore sur les bords du fleuve Adonis.

(3) Une cinquantaine de maisons, sous le gros village de Iachouch, et placées à l'unique passage praticable sur presque toute la longueur du fleuve Adonis. De là le nom de Ghoschraya : du syriaque *Geschra* (pont, passage).

(4) Il ne reste rien de ces ruines. Ce fut peut-être, *à cause du passage*, un petit temple transformé plus tard en chapelle.

(5) MARTIN, p. 460.

Cependant, deux chefs métoualis, Moussa Hamoud et Abou Ali-Ibrahim, s'opposèrent à la construction. L'affaire fit du bruit et fut portée à Deir-el-Qamar, au tribunal de l'émir Béchir.

Là, plusieurs témoins, même métoualis, déposèrent avec serment que Ghoschraya était un lieu saint, que de temps immémorial ces ruines s'appelaient *Knissat Aïssieh* (église de Jésus) ou *Kharbat en-Nassara* (ruines des chrétiens). Le cheikh Dahdah prouva de son côté que Ghoschraya avait jadis appartenu aux chrétiens.

— Par Allah! s'écrièrent les deux chefs métoualis, c'est bien; mais nous voulons qu'avant la sentence nos adversaires prêtent serment et jurent devant la face de Saïydat-et-Telleh (1) qu'ils disent la vérité.



FAMILLE MÉTOUALI DE GHOSCHRAYA

On jura, et les Maronites eurent gain de cause.

Furieux, le cheikh Abou Ali-Ibrahim revient à Ghoschraya, coupe et brûle les arbres des ruines, surtout un gros chêne qui les ombrageait, tout cela pour se venger de Saïdeh. Le soir même, il tombait frappé de mort. Les Métoualis terrifiés se tinrent tranquilles. C'était la réponse de Marie.

Une petite chapelle sortit de terre, et les malades des environs s'y traînèrent pour y dormir. La conviction populaire est que Notre-Dame y bénit miraculeusement les bons et y châtie terriblement les voleurs et les parjures. De nombreuses histoires sont dans toutes les mémoires : morts subites, récoltes perdues, fourmis dans le blé, épidémie de vers à soie, famille entière qui, ces dernières années, s'est éteinte dans les plus étranges malheurs pour un faux serment prononcé par le père dans l'église de la Vierge.

Voici un trait moins lugubre et que tous racontent ici :

(1) Ce procès mit aux prises tous les Maronites et tous les Métoualis du pays. Querelles et batailles éclatèrent. Les principaux cheikhs chrétiens intervinrent, surtout les Zouaïn et les Khazen, dont l'un, Mgr Antoun, évêque d'Héliopolis, aida à la construction de cette chapelle qui, alors, excita l'attention de tout le Liban.

Un Métouali, nommé Hasbia ben Nasser, depuis longtemps malade de la fièvre, se rendait au sanctuaire.

— Où vas-tu? demande le cheikh Hédouan.

— A Saïydat-Ghoschraya, dormir dans la maison de Saïdeh.

— Le cheval cette fois va braire avec les ânes! s'écria Hédouan.

Et Hédouan rit beaucoup sur la tête d'Hasbia et de Saïdeh. Hasbia descendit, dormit dans la chapelle et eut un songe.

Une belle dame s'approcha et lui dit :

— Lève-toi et retourne dans ta maison; ta fièvre a passé au cheikh Hédouan qui m'a méprisée.

Hasbia se réveille : plus de fièvre. Il monte chez Hédouan et trouve le cheikh tremblant la fièvre et se roulant sur un matelas.



LE VIEUX SCHEIKH SEMAAN

— Ah! ah! c'était bien vrai, s'écria Hasbia.

— Quoi, vrai? demande Hédouan.

L'autre raconte son histoire. Alors Hédouan se lève malgré son mal, se traîne à la chapelle, demande pardon à Saïdeh et lui promet un terrain de cent mûriers. Notre-Dame lui pardonna et le guérit.

En 1871, grâce au pieux Semaân Naked Zouaïn, une belle église remplaça l'ancien caveau.

La Vierge fit alors une surprise à son village. Un jour, juste de dessous l'autel, sortit un filet d'eau limpide. Tous furent stupéfaits, car jamais personne n'avait vu de source en cet endroit. On en but; on s'en lava; plusieurs furent guéris. On canalisa cette eau, et aujourd'hui, par une pierre creusée en gargouille, elle tombe fraîche et abondante sur le sentier où tous les passants se désaltèrent.

Tous ces faits et d'autres fort étranges firent une grande réputation à Notre-Dame de Ghoschraya. On ne l'appela plus que la *Mère des miracles* (Oumm-el-Ajaièb), et dans le mur de la nouvelle église on encastra cette curieuse inscription :

Le zèle de notre cheikh Semaân Zouaïn a bâti cette église à Marie, Mère de Jésus, notre consolateur. Que les vivants et les morts bénissent ce cheikh. Quelle consolation pour vous, habitants de Iachouch! La Mère de Dieu vous adresse la parole et vous dit : « Vous avez élevé un temple à la gloire de mon Fils et à la mienne, je veux vous rendre le double en bienfaits et j'ai fait sortir une source pour les malades et les altérés; venez donc à Ghoschraya, ma demeure, et, pour vous rappeler la date de ce sanctuaire, dites : « J'ai guéri les malades. » (1)

(1) *J'ai guéri les malades :* combinaison de lettres arabes formant le chiffre de 1871, date de la chapelle.

— Et les Métoualis? demandai-je.

— Ils s'éteignent, dit le prêtre desservant. Il y a cent cinquante ans, toute la vallée en était pleine ; à cette heure, quatre familles seulement vivotent sans bruit dans notre village. La Vierge n'aime pas les Métoualis; elle nous en a débarrassés.

— Cependant Notre-Dame leur accorda de très grandes faveurs.....

— La ronce profite de l'eau versée sur le rosier; mais la ronce ne jette pas de roses et le Métouali ne se convertit pas. Venez voir notre église !

— Une petite reine, votre église, Abouna !

— C'est juste; sans Marie, serions-nous ce que nous sommes? Sonnez, enfants!

Aussitôt, une douzaine de mains empoignèrent la corde, et toute la vallée chanta. C'était beau à ravir. Debout sur le piédestal d'une roche à pic, la croix dressée au ciel, l'église, toute frissonnante de sons de cloche, couvrait de son cantique triomphal les murmures de l'Adonis qui coulait à ses pieds. De tous côtés on venait voir.



GORGES DE L'ADONIS A GHOSCHRAYA

J'entrai. C'est un lieu aimé, pauvre, mais propre. J'y trouvai un autel en marbre, une statue de Marie sous verre, un tableau neuf de la Nativité de la Vierge et une foule d'ex-voto.

Tout un langage monte de ces petites églises et de leur mille riens poudreux: une fleur piquée au cadre du tableau et déjà fanée, trois petites chandelles rouges sur l'autel, un collier d'enfant, des sachets de graines de vers à soie suspendus au fond, ce bon vieillard qui se place toujours du côté de Saïdeh, ces tombes adossées au mur extérieur, ces peintures naïves où l'artiste indigène a outré le sentiment, où l'on voit ce qu'ils aiment, ces humbles, le sourire naïf des anges, le geste gauche de Jésus.....

Petites églises, petites fleurs poussées un beau jour par les efforts de quelques paysans obscurs, au milieu de pauvres masures, dans un coin ignoré ; petites églises sans chroniques, sans architecture, sans tableaux ; petites églises qu'un pli de terrain dérobe et dont vingt pas font perdre le clocher ; petites églises où l'étranger n'entre jamais, que le touriste ne regarde point ; petites fleurs qui avez embaumé une vallée et consolé tant de cœurs, que vous rappelez bien l'humble Vierge, que l'on ne saluait pas sur le chemin de Bethléem, l'humble Vierge dont l'histoire ne s'occupait point, que les grands repoussaient, pauvre, souffrante, ignorée..... et dont Dieu fit sa Mère.



ÉGLISE-ÉCOLE VERS LE FLEUVE ADONIS



BYBLOS ANTIQUE ET MODERNE GEBAÏL
A droite, castel croisé; au centre, Notre-Dame de la Porte; au loin, montagne de Byblos.

II. — Plage de Gebaïl et de Batroun.

Et maintenant, lève-toi sur le bord de ta mer, Byblos antique et moderne Gebaïl, grande cité toute sonnante de marbres et pauvre bourgade végétant sur des ruines (1).

Toi, tu ne fus pas, comme tes sœurs de Tyr, de Sidon et d'Arad, bruyante et mercantile; mais, entre la moire bleue de ta mer et les velours animés de ta montagne, tu t'installas, ville sainte du paganisme, reine, grande prêtresse de l'idolâtrie phénicienne, distributrice de volupté dans la sérénité des sanctuaires.

Tu pris la cithare, fis sonner les noms de Baalat et d'Adonis, tu t'environnas de temples, tu les semas sur toutes tes collines, et l'univers séduit vint. L'Égypte t'envoya ses pèlerins, Rome même te donna ses Césars; tes statuettes couvrirent les plages méditerranéennes, et « ta Dame », ta Vénus corrompit la terre.

..... Le printemps est venu, les Adonies approchent. Byblos attend ses pèlerins. Sur la mer, un vol de trirèmes toutes chantantes de flûtes. La proue recourbée en cygne porte l'image de Vénus, séduisante divinité traînant dans un glissement mou les pensées, les âmes, toute l'antiquité.

La nuit, sous le vent doux, sous le grand ciel plein d'étoiles, plein de dieux, sous le demi-silence des bras fatigués et des voiles gonflées, les yeux mi-clos rêvent à la déesse.

(1) Aujourd'hui, petite ville de 3 000 habitants. Jadis, centre de l'idolâtrie phénicienne : une des plus anciennes cités du monde; quinze siècles avant l'ère chrétienne, les lettres de Tell-el-Amarna louent sa flotte et ses marins.

C'est elle, l'étincelante « Étoile du matin », qui, toute mouillée d'eau, rase l'horizon du sombre Occident et monte. Ce flot d'écume qu'un coup de brise a fait fleurir, c'est elle montrant sa chevelure d'argent et venant sourire au pèlerin.

C'est elle, la divinité douce et mortelle, qui descend dans sa pensée, dans ses nerfs, dans son rêve mystique; c'est à elle qu'il se livre à corps perdu, voulant se détruire pour s'évanouir et revivre en elle.

Mais l'Orient a blanchi, le rivage est là.

Sur les crêtes passent les sourires roses de l'Adonis aimé. Près de la mer, temples et colonnades montent dans le ciel. Les « jardins d'Adonis » verdoient sur les terrasses (1); le lit du jeune dieu paraît jonché de fleurs; de longs cris mourants l'entourent.



GEBAÏL — COIN DU VIEUX PORT

L'âme s'embrase; Byblos est apparue. Astarté est triomphante.

Elle triompha longtemps au Liban, nous le savons.

Mais, aujourd'hui, Astarté et Adonis sont morts; leurs temples enfouis dans le sol. D'autres pèlerins descendent vers la ville ruinée et vont saluer les sanctuaires de la véritable Étoile du matin.

Sur les treize églises de Gebaïl, cinq portent le nom de Marie : Notre-Dame du Micocoulier d'en haut, Notre-Dame du Micocoulier d'en bas, Notre-Dame la Miséricordieuse, Notre-Dame des Grecs, Notre-Dame de la Porte.

Toutes, dit la tradition locale, sont très anciennes.

Elles le paraissent, en effet, et peut-être quelques-unes sont-elles les rejetons d'antiques sanctuaires byzantins qui, au travers des couches successives des civilisations, ont percé jusqu'à nous.

Comme toutes les cités du littoral phénicien, Byblos connut la Vierge de bonne heure; elle la célébra dans ses synaxes, lui chanta des hymnes et lui dressa des autels.

(1) Les « jardins d'Adonis » étaient des paniers où l'on faisait pousser, au mois de juin, des plantes hâtives et éphémères, fenouil, blé ou laitue : image de l'existence rapide d'Adonis. Ces corbeilles étaient ensuite jetées dans la mer ou dans les fontaines.

Elle aurait même possédé une icône miraculeuse de Notre-Dame, très ancienne et très vénérée; c'est peut-être d'elle que parle le martyrologe maronite, au 3 avril, lorsqu'il dit :

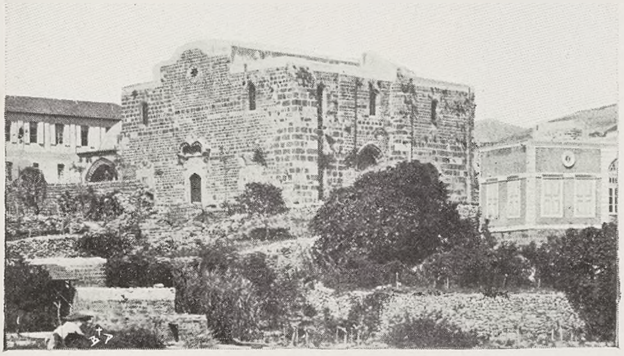
Un voyageur entra dans une église de la ville de Gebaïl et y vit une image. Il demanda à un chrétien : « De qui est cette image et quelle est son utilité? » Le chrétien répondit : « Elle est utile à celui qui l'honore et funeste à celui qui la profane. » Le voyageur dit alors : « Je veux lui crever un œil pour voir ce qu'elle me fera. » Et, de la pointe de sa lance, il lui perça un œil. A l'instant, l'œil droit du voyageur tomba et l'homme périt peu après. Que Dieu nous préserve de cela. Amen.



GEBAÏL — CHATEAU DES CROISÉS

La rampe et la porte nord.

Lorsque les Croisés assiégèrent Gebaïl, ils commencèrent par l'offrir au ciel, afin d'être plus sûrs de s'en emparer. Par une curieuse charte du 15 janvier 1103, ils promirent de donner « au Fils unique de Dieu et à son auguste Mère, Marie, ainsi qu'aux chers martyrs, Victor et ses compagnons et aux autres, dont les reliques sont dans le vénérable monastère de Marseille, la moitié de la ville qui s'appelle Gibellet (Gebaïl), assise sur le rivage de la grande mer, défendue par de hautes murailles et de fortes tours. » (1)



GEBAÏL — ANCIENNE ÉGLISE DES CROISÉS

La ville succomba l'année suivante.

Nous trouvons bientôt après l'église de Sainte-Marie de Gibellet (2). Mais, non contents de relever l'ancienne église de la Vierge, les Croisés voulurent faire plus grand.

Eux qui venaient de construire les forts remparts et la puissante citadelle, presque intacts encore aujourd'hui, ils bâtirent, en 1264, une vaste

(1) Migne, *P. L.*, t. CLV, col. 484.

(2) *Ecclesiam Sancte Marie in Gibeleto.* Elle faisait partie des possessions de l'église de Bethléem, possessions

église sur le modèle de Notre-Dame de Tortose, avec un baptistère qui est un chef-d'œuvre de grâce et d'harmonie (1).

Comme ses sœurs de Tyr et de Tortose, cette église subit de grandes humiliations après les Croisades. On en fit un khan; un voyageur du XVII[e] siècle constate avec douleur qu'elle est transformée « en étable et en cuisine publique ».



GEBAÏL — CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA PORTE

Au XVIII[e] siècle enfin, grâce aux émirs Chéhab et aux cheikhs Dahdah, elle fut remise aux Maronites qui la purifièrent et la rendirent au culte, sous le vocable de Saint-Jean-Marc, dont une tradition mal fondée fait le premier évêque de Byblos.

Aujourd'hui, la plus célèbre, la plus aimée des cinq églises de Marie à Gebaïl est précisément la plus petite et la plus misérable. C'est Notre-Dame de la Porte (*Saïydat-el-Baouabeh*), pauvre case où cinquante personnes ne pourraient tenir et qu'on a voulu doubler par un auvent à trois arcades.

Les savants du lieu la font remonter aux Croisades, disant que ce fut une « Vierge francque ». Peut-être. La chapelle est justement encastrée dans les remparts, au pied de la citadelle, près de la porte orientale ouvrant sur le bazar.

C'est probablement « la chaumière » que le R. P. Poirresson trouva en 1655, « près de la basilique », et où, dit-il, « les pauvres chrétiens du lieu font leur église ».



BAPTISTÈRE ATTENANT
A L'ÉGLISE DES CROISÉS

Lorsque les cheikhs Dahdah obtinrent, en 1763, le gouvernement de Gebaïl, cette pieuse famille, qui mettait sa gloire à bâtir des couvents et des églises à la Vierge, restaura la petite chapelle et la céda aux moines Maronites qui la desservent encore (2).

Enfin, quelles que soient ses lettres d'ancienneté, Saïydat-el-Baouabeh est aujourd'hui le plus grand pèlerinage de la contrée, une des Vierges les plus connues et les plus vénérées au Liban.

Dans nos zigzags de village en village, c'était presque toujours son nom que nous

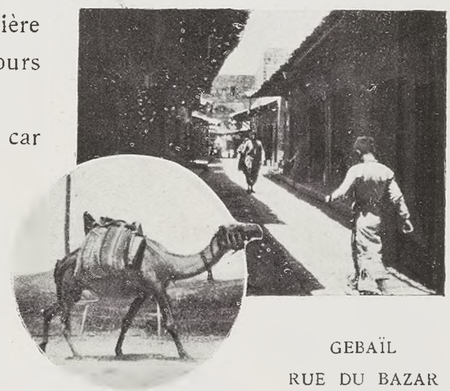
---

confirmées par une Bulle de Grégoire IX, le 21 août 1227. (RIANT, *Histoire de l'Église de Bethléem*, t. I[er], p. 141.)

(1) D'après une inscription latine, en caractères gothiques, trouvée dans l'église et ainsi conçue : *Anno Domini 1264, auxil. (io B. Mariæ) Virginis.* (RENAN, *Mission en Phénicie*, p. 157.)

(2) Parmi les nombreuses fondations de cette famille qui eut, au XVIII[e] siècle, une grande influence au Belad-Gebaïl, j'ai compté plus de dix églises ou couvents en l'honneur de Marie. (*Manuscrit Dahdah*, de 1862, p. 4.)

entendions, aux veillées, sur les lèvres des montagnards. Aujourd'hui, le badigeon blanc de la chapelle est noirci de louanges à Notre-Dame, de mercis et de signatures. Car les pèlerins, avec un sans-façon de famille, marquent leurs noms sur les murs en partant; c'est une manière de dire à Saïdeh qu'ils l'aiment et voudraient toujours rester là (1).



GEBAÏL
RUE DU BAZAR

De nombreux ex-voto décorent la chapelle, car Notre-Dame de la Porte opère des guérisons et des prodiges fréquents; mais sa spécialité paraît être le châtiment des parjures. Aussi s'est-elle créé dans toute la montagne un renom de justicière redoutable, et c'est en tremblant qu'on vient faire un serment devant elle. Les traits abondent; les mémoires en sont pleines.

Le 9 mai 1871, sur les 2 heures du soir, deux musulmans montent au sanctuaire pour prêter serment. L'un d'eux mentit devant Saïdeh. Aussitôt, il pâlit, tombe; on l'emporte mourant. Alors toute sa famille accourt, hommes, enfants et femmes. Devant la terrible Setna, ils sanglotent, baisent le sol, se frappent la poitrine et implorent à grands cris le pardon du coupable. Marie pardonna et l'homme guérit.



GEBAÏL — PORTE NORD DES REMPARTS

Un autre musulman, forcé par son adversaire à prêter serment dans la chapelle, s'y refuse d'abord; puis, pressé par son compagnon, il lève le bras et s'écrie avec colère :

— Eh bien! oui, je jure par cette diablesse de Setna. — Sa main retombe inerte et paralysée.

Un troisième, après un parjure, vomit le sang, se tord et meurt au pied de l'autel (2).

(1) L'humble chapelle reçoit annuellement plus de 2 000 francs de dons ou ex-voto.

(2) En 1866, à la suite de l'insurrection de Karam, Gebaïl fut occupé 3 ans par les troupes ottomanes : véritable fléau pour la population. Un jour qu'on célébrait l'office dans la chapelle, un soldat entre bruyamment et désignant le tableau : « Quelle est cette femme sur ce papier? demande-t-il. — C'est la Mère de Dieu, lui est-il répondu. — *Kaferîn* (infidèles)! hurle le Turc, vous blasphémez. » Et tirant son sabre-baïonnette, il vise le tableau et se crève l'œil droit. Toute l'assistance s'écrie : « O Vengeresse! »



BATROUN ET LE THÉOUPROSOPON VU DU SUD

— Je ne sais, disait un médecin italien qui avait longtemps habité Gebaïl, je ne sais ce qu'il y a, mais j'ai vu nombre de ces cas de parjure suivis d'une mort prompte et affreuse.

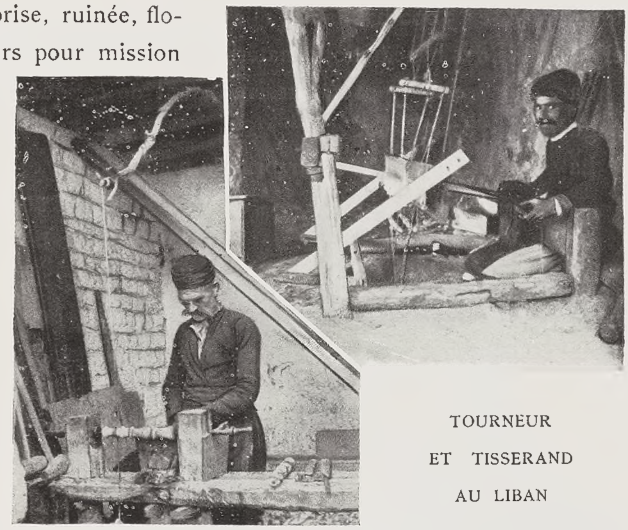
..... Le soleil était déjà couché dans la mer, quand nous redescendîmes l'escalier de Saïydat-el-Baouabeh. Du minaret voisin, un muezzin nasillait l'appel à la prière; nous nous arrêtâmes pour regarder le bonhomme qui faisait vraiment peu de bruit, quand un vieillard nous aborda, et, mystérieux, presque à voix basse:

— Je vous ai vus entrer à Saïdeh, dit-il; vous aimez notre Vierge. Elle est puissante, allez! Voici ce qui est arrivé au prédécesseur du muezzin qui marmotte là-haut: un soir, à l'heure où nous sommes, ce chien, voyant que nous montions au sanctuaire, blasphéma contre Saïdeh. Saïdeh le frappa. Il tomba à la renverse, creva par le milieu du ventre et expira dans son minaret. On ne raconte point ce fait par crainte des musulmans, mais il est authentique.

A trois heures au Nord de Gebaïl, contre la croupe grise d'un long promontoire, émerge un joli bourg, tout blanc dans sa corbeille de verdure: c'est Batroun. Tandis que la mélancolique Gebaïl dissémine ses maisons sur un grand espace, comme une cité qui s'abandonne, Batroun les groupe en faisceau ou, selon l'étymologie lointaine de son nom, en « grappe de raisin » (1). C'est une des plus vieilles cités du monde. Déjà vivante quinze

(1) Originairement *Busruna*, *Busrun* (grappe); les Grecs traduisirent par Βότρυς (grappe). NONNUS (*Dionys.* XVIII, XIX, XX) personnifie Botrys en prince phénicien qui reçoit et régale Bacchus dans son palais.

siècles avant le Christ, prise, reprise, ruinée, florissante, fortifiée, elle eut toujours pour mission de garder le défilé maritime de Théouprosopon ou Ras-Chaq'a. La rude sentinelle vit passer sous ses murs tous les grands peuples antiques : Egyptiens, Assyriens, Séleucides, Romains avec César, non sans dommage, certes, pour sa tranquillité (1).



TOURNEUR
ET TISSERAND
AU LIBAN

Dieu y passa aussi, laissant une trace éternelle. Dans la nuit du 9 juillet 551, l'horrible tremblement de terre qui bouleversa tout le rivage phénicien, secoua la montagne nommée *Face de Dieu* (Théouprosopon), et en précipita une partie dans la mer, emportant villages et chemins et fermant le défilé (2).



CAUSETTE AU PUITS

Plus de défilé, Batroun dépérit, disparaît de l'histoire. Les Croisés lui donnent un regain de vie et la fortifient d'un castel. Puis l'ouragan mamelouk passa, n'y laissant que des débris. Les voyageurs le long des siècles la traversent, jetant tous la même phrase : « Entièrement détruite », dit l'un. — « Ville ruinée », dit l'autre. — « Un seul chrétien », dit celui-ci. — « Rien ne fait voir les traces d'un lieu considérable », dit celui-là (3).

Vers 1831, lors de la conquête d'Ibrahim-Pacha, un germe reparaît. Batroun sort de ses ruines, monte, fleurit, progresse. Aujourd'hui on ne dirait pas qu'elle a tant souffert. Jeune, fière, active, radieuse de son sérail préfec-

(1) Lenormant, *Manuel d'hist.*, vi, 3, 2.
(2) Cedrenus, *Hist. comp.*, ann. 24. Migne, *P. G.* (latine), t. LXII, p. 358.
(3) *Funditus destructa* (Burchard, *Descript. T. S.*, I, p. 27, ann. 1275 à 1285. — *La ville ruinée de Patron* (De la Roque, *Voy. de Syrie*, I, p. 43 (1689). Affagart, passant sur ce rivage en 1533, écrit : « Nous trouvasmes plusieurs villaiges et chasteaulx. Le pays est bon, mais les gens ne valent riens ; la plupart des habitants sont chrestiens, mais pires que les Turcs. » [*Relat. de T. S*te (édit. Chavanon), p. 214]. Exagération visible.

toral et de ses 5 000 habitants, elle fait l'envie des autres bourgades, tant est grande sur elle la pluie des bénédictions matérielles..... et spirituelles aussi.

Car, dans cette ville où passèrent tant de conquérants, un autre conquérant a passé naguère : le Sacré Cœur.

La dévotion au Sacré Cœur prit de bonne heure en Syrie. Dès la fin du XVIII[e] siècle, grâce surtout aux Jésuites, ce culte est très avancé. Mais les scandaleuses folies de certains personnages d'Alep et surtout de la fameuse Hendyeh (1), lesquels s'abritaient sous le vocable du Sacré Cœur, enrayèrent brusquement cette dévotion. Il fallut les laborieux efforts des missionnaires, en particulier du P. Riccadona (2), pour faire tomber les préjugés des montagnards. Aujourd'hui, le Sacré Cœur pénètre graduellement le Liban.



MUSICIEN ARABE
jouant de la *Kamandja* (violoncelle à une corde).

Un jour, en 1892, un Jésuite (3) passe à Batroun et parle du Divin Cœur; le petit grain lève aussitôt, jetant merveilles sur merveilles. En quelques années, les haines, les scandales, les injustices, l'ivrognerie, les blasphèmes disparaissent; la ville est changée.

Actuellement, des œuvres admirables y fleurissent : l'Apostolat de la prière et surtout la grande archiconfrérie du Sacré-Cœur, composée en grande partie de jeunes hommes.

Chaque jeudi, après le coucher du soleil, l'archiconfrérie se réunit; on fait certains exercices, puis viennent les pénitences. Malheur à celui qui a été surpris jurant, jouant au café ou querellant sa femme! Des génuflexions, des prostrations publiques, même des jeûnes le corrigeront impitoyablement.

Un vieux curé de la haute montagne se trouvant, un jeudi, à la réunion, se mit à pleurer.

— Qu'avez-vous? dit le sacristain.

— Oh! laissez-moi, laissez-moi, répond le prêtre; je n'ai jamais assisté à une prière qui m'ait donné tant de dévotion; je me croyais au ciel! (4)

(1) Voir plus haut, p. 210. Dans un des couvents ruinés d'Hendyeh, à Ghosta, près d'une église du Sacré-Cœur, on voit encore des emblèmes du Sacré Cœur.

(2) Qui, à son départ de Rome (1831), en reçut la recommandation spéciale de la bouche de Grégoire XVI.

(3) Le saint et apostolique P. Dillemann, mort il y a quelques années.

(4) *Lettres de Fourvière* (1900), p. 275 à 285.

Le Sacré Cœur déborde aux environs. Déjà une vingtaine de villages se sont associés sur le modèle de Batroun et plus de 8 000 noms couvrent le registre de l'Apostolat de la prière. Plaise à Dieu que cette dévotion poursuive sa marche victorieuse et réalise la superbe prière jetée au Sacré Cœur, vers l'aube du XVIIIe siècle, par un poète maronite bien connu, Mgr Germanos Farhat (1) :

— O cœur, envole-toi du nid des entrailles vers le Bien-Aimé au beau visage!
Éprends-toi de Lui : c'est la grandeur! Ne te penche vers aucun autre : c'est la souillure!
Sa beauté est la beauté même; d'elle est né le fils du soleil (l'aurore).
O mon cœur, bois à ses sources!
O trône de la sagesse du Créateur, tu es si haut que l'œil de la science en vacille!
Vers Toi s'inclinent nos intelligences et nos cœurs, car tout ce que Tu fais captif est heureux en Toi.
Ils sont le fer, eux, et Toi leur aimant.
Tu es le soleil, et eux le caméléon.
Si une goutte de ta bonté tombait en enfer, l'enfer serait un ciel.
Pour une faute, la blessure du remords déchire mes entrailles,
Mais je me consolerai en ton amour, ô le sang de mon cœur!
O toi, que je vois verser du sang par amour pour moi!
O pâturage abondant, désiré! O pasteur, habile à faire paître!
Tu es une grappe de camphre, une fleur de jardin, une pomme dans un beau verger.

Le Sacré Cœur à l'âme.

Veux-tu progresser? Viens à ma confrérie!
Heureux qui se met sous mon drapeau! Ma confrérie est un jardin de fleurs riantes, parfumées de justice et de piété.
Descendons à ce jardin plein de bassins et de senteurs!
O mes frères et amis, buvez, enivrez-vous de mon amour!
Puis chantez ma confrérie, ma gloire et ma joie! (2)



SERRURIER LIBANAIS

Quand le Sacré Cœur entra à Batroun, il y trouva, comme toujours, sa Mère. Pas en riche palais, certes; simplement une masure abritée sous le squelette d'une arcade antique, au centre de la ville. Mais il faut croire que la Vierge était royalement logée dans le cœur des habitants tant ils l'aimaient, leur bonne Notre-Dame de la Mer — c'était son nom (3), — tant ils lui portaient de prières, de vœux, de chandelles, d'encens, d'huile et d'ex-voto.

(1) Ce Farhat, élevé chez les Jésuites, à Alep, se distingua de bonne heure par une ardente dévotion à Marie et au Sacré Cœur qui venait d'être révélé aux hommes par la bienheureuse Marguerite-Marie.
(2) DIWAN FARHAT. Nous ne citons que des extraits de cette pièce qui est très longue.
(3) On l'appelle encore Notre-Dame de la Place (Saïydat-es-Sahah).

C'était peu les jours ordinaires; mais, par exemple, le jour de l'Assomption, fête patronale, c'était superbe. La veille au soir, toute la population débouchait sur la placette avec des fleurs et des flambeaux. Chacun plantait, piquait, accrochait çà et là son bouquet et son cierge, et, quand l'arcade et la place étaient illuminées, festonnées, tout odorantes de fleurs, alors commençaient dans la belle nuit des prières, des cantiques, des processions qui se prolongeaient très tard au son des cloches (1). Il y avait même, de temps immémorial, un mets qu'on ne préparait qu'à cette occasion et qu'on partageait avec les pauvres : le harisseh, sorte de pâte où fraternisent le riz, le blé, les lentilles et la viande. Tout cela, bien entendu, à la plus grande gloire de la Vierge des ancêtres.

Je dis « des ancêtres », car le sanctuaire est sur les ruines de quelque bâtiment du moyen âge, castel ou moustier, je ne sais (2). Quoi qu'il en soit, on illuminait. Il y avait pourtant mieux à faire qu'à illuminer ce vieux souvenir, il fallait le ressusciter. C'était bien la conviction de tout le monde, je vous l'assure, mais pas celle de la bourse, laquelle criait famine un peu dans toutes les maisons. Peu à peu, les désirs s'échauffèrent, le peuple tourmenta presque ses curés; un jour même, un bon vieillard, connu de Batroun pour sa piété et pour avoir passé toute sa vie près de Saïdeh, se présenta et dit :



DEVANT LA BOULANGERIE

Pains arabes disposés en couronne sur un plateau.

— Saïdeh m'a apparu, portant Jésus dans ses bras, et m'a commandé ceci : « Va dire aux prêtres de me bâtir une église. » (3)

La petite ville s'émut. Un jeune curé, Louis Abboud, très dévoué à Marie, se lève, parcourt les maisons, les boutiques, quêtant pour la Vierge; puis, s'emparant des jeunes gens déjà enrôlés sous le Sacré Cœur, il arrange un petit théâtre sur le lieu même de la future église. Tous les deux mois, on joue une pièce de martyr, dont le produit est pour Saïdeh.

Ainsi, peu à peu, monta, monta la nouvelle église, et monta si haut que son fronton blanc s'éleva au-dessus des autres maisons, comme il sied à une reine; reine portant, hélas! plus de clinquant que d'or, sentant un peu le théâtre d'où elle est née. L'on sourit en voyant ce frêle joujou posé près des lourdes assises des Croisés.

Enfin, c'était elle, et le sanctuaire put regarder, par-dessus les terrasses, cette mer qu'elle

(1) Certains vieillards ont même gardé l'habitude d'y passer en prières le reste de la nuit.

(2) « Au cœur de la ville, écrit Renan, est un vieux château du moyen âge, tout construit de débris anciens. On y voit des fragments sculptés et moulurés, analogues à ceux que l'époque romaine a laissés à Gebaïl. » (*Mission*, p. 249.) — « A Batrone, raconte Mawndrel en 1697, nous trouvâmes les restes d'une vieille église et d'un monastère entièrement ruinés, aussi bien que la ville. »

(3) Martin, p. 408.

n'avait pas encore vue et que cependant elle avait tant bénie, elle, Notre-Dame de la Mer. Car la prédilection de la Vierge de Batroun est pour les gens de mer, bateliers, caboteurs, pêcheurs d'éponges.

Jusqu'en 1892, la principale industrie de la ville était la pêche des éponges. Tous les matins, une soixantaine de barques démarraient en chantant, et, au bout de l'année, elles avaient gagné environ 100 000 francs.

Pêche dangereuse pourtant.

La felouque côtoyait des parages difficiles; le plongeur descendait sans scaphandre dans les eaux, exposé aux requins, aux chiens de mer et surtout aux crabes venimeux nommés setoudjas. Jugez si l'on avait besoin de se recommander à la Souveraine des mers! Aussi, avant de sauter, le plongeur se signait, tâtait son scapulaire, invoquait Saïdeh; c'était même la coutume que chaque barque offrît, une fois l'an, à Notre-Dame le produit d'un jour de pêche.



PÊCHEURS DE BATROUN

Mais voici qu'en 1892 un gigantesque banc d'algues marines vint couvrir les bas-fonds semés d'éponges; impossible de percer ce rempart. L'industrie tomba.

Les barques sont allées plus loin; elles se sont jetées dans le courant d'émigration qui, chaque année, arrache des milliers de Libanais à leur sol et souvent à leur foi.

Les anciens plongeurs, devenus émigrants, se rappellent leur Vierge, et c'est sans doute pour eux qu'au fronton du sanctuaire tourné vers la mer un médaillon de marbre porte cette prière :

O Refuge des voyageurs, secourez-les! (1)

***

Quand le batelier double le promontoire de Ras-Chaq'a, le redoutable Théouprosopon

(1) Dans ces dernières années, le courant de la dévotion populaire a dérivé de Notre-Dame de la Mer vers Notre-Dame de Lourdes. Les missionnaires ont placé dans l'église Saint-Étienne une statue de la Vierge de Lourdes qui fait beaucoup de miracles; j'ai eu sous les yeux plus de trente attestations de guérisons constatées par le clergé, les témoins et les missionnaires. De tous les villages environnants on descend vers la « Vierge française », comme on l'appelle; tous réclament de l'eau miraculeuse. La statue est déjà toute revêtue d'ex-voto. Une jeune fille de 15 ans, guérie des écrouelles, répondait à un docteur légèrement sceptique qui lui avait

ou dieu-montagne des anciens (1), qu'un jour, dans sa colère, Dieu culbuta dans la mer, il voit luire, au sommet, les coupoles d'un couvent grec-schismatique où s'abrite un vieux sanctuaire à Marie, sur l'emplacement, semble-t-il, d'un temple phénicien.

On l'appelle Notre-Dame la Lumineuse (Saïydat-en-Nourieh) (2).

Comme au Mont Carmel et ailleurs, les moines allumaient des feux par les nuits de tempête et signalaient les récifs de ce cap le plus périlleux de la côte.

Aussi mariniers et caboteurs invoquaient-ils la Mère de Dieu en passant; de bonne heure même, ils donnèrent à la falaise redoutée le nom de *cap de la Vierge*. Tout un trésor de protections miraculeuses se conserve parmi les pêcheurs des environs.



COUVENT DE NOTRE-DAME LA LUMINEUSE
AU SOMMET DU RAS-CHAQ'A

Vers 1650, le Jésuite Adrien Greslon, naviguant de Saïda à Tripoli, en compagnie de huit Turcs et de deux marchands français, fut assailli au Ras-Chaq'a par une brusque tempête. Pendant deux heures, la barque fut projetée dans toutes les directions. On était perdu. Déjà le pilote songeait à s'échapper à la nage. Alors le missionnaire et les deux marchands invoquèrent Notre-Dame et firent vœu de jeûner tous les samedis de leur vie. Les deux Français y ajoutèrent la promesse d'entrer dans la Congrégation des marchands dédiée à la Vierge. Aussitôt le calme se fit, au grand étonnement des Turcs (3).

cité le proverbe connu : « Les écrouelles ne sont guérissables que par la main des rois de France » : « Des rois de France, il n'y en a plus; mais la Reine de France m'a touchée et je suis guérie. » Cette dévotion à Notre-Dame de Lourdes gagne beaucoup au Liban; dans un très grand nombre d'églises j'ai vu ses statues, surtout dans la région de Batroun-Gebaïl, par exemple à Amschit, dans la belle église de Saint-Michel, œuvre du pieux M. Toubia.

(1) Θεοῦπρόσωπον (face du dieu), en souvenir d'un Haut-lieu ou d'un Baal phénicien. (STRABON, XVI, 2, 15.) En 975, Tzimiscès, le conquérant byzantin, nomme ce promontoire *Kareres*, traduction arménienne de Ouagh-el-Hajar (face de pierre), nom actuel du cap. (SCHLUMBERGER, *Épopée byzantine*, t. Ier, p. 288.) Au moyen âge, on l'appela *Capouge* (dérivation de Ouagh-el-Hajar) ou encore *cap de la Madone*.

(2) *Nourieh*, c'est-à-dire, dons offerts au clergé pour la fête de la Chandeleur ou des Lumières.

(3) Le P. Greslon allait à Tripoli pour rétablir la paix dans la colonie française. Ses efforts n'aboussant point, il se tourna vers Notre-Dame. Or, le lendemain, fête de l'Immaculée-Conception, les deux fauteurs des désordres, l'ancien et le nouveau consul, se levèrent tout à coup à la messe et s'embrassèrent publiquement. Ce Père, mort en Chine en 1697, missionna quelque temps en Syrie. (Relation du P. POIRRESSON, 1653.)



VALLÉE DE SEGHAR ET CAVERNE DE NOTRE-DAME
A gauche, entailles de la caverne de Notre-Dame.

III. — Dans la montagne de Batroun.

Il est un charme indéfinissable dans la vie, c'est de rencontrer par hasard, au coin d'une page ignorée ou sur les lèvres d'un pauvre, dans une cabane isolée, le nom d'une mère. Ce charme, je l'ai goûté ce matin. Partis de Batroun, avec de la poussière plein les yeux et la gorge, de grands bruits de mer dans les oreilles, nous nous étions engagés dans un labyrinthe de ouadis étroits, chauffés à blanc et tout frémissants de cigales. Pour oublier un peu ces couloirs embrasés, je m'étais mis à réciter quelques *Ave Maria*.

Vers 11 heures, entre les deux villages de Aïn-Kefar et de Seghar, s'ouvrit une gorge étroite, nue et étrangement sauvage, une cassure dans un bloc de chaux vive ; c'est Ouadi-Seghar (petite vallée).

Pas un homme, pas une maison, pas un bruit, presque pas un arbre..... Nul être humain, semble-t-il, ne s'aventure ici. On y passe pourtant.

Un sentier descend dans l'horrible crevasse, se faufile entre les rocs brûlants et mène devant une paroi rocheuse de 100 mètres de haut et coupée horizontalement de quatre profondes entailles. De loin, on dirait un profil de monstre ébauché par la hache d'un géant disparu.

Le sentier grimpe vers ces cavernes. J'y grimpai aussi en m'accrochant des mains au

roc usé et poli, et, dans la première entaille, je vis les ruines d'anciennes habitations maronites.

Dans un coin se dresse une petite abside ronde avec une lanterne, des étoffes et des veilleuses. Au milieu sourit une grande image de papier, l'image de la Sainte Vierge.

— Salut, pauvre image solitaire, image aimée. Quel est votre nom et qui donc vous a placée dans ce désert?

— Je m'appelle Notre-Dame de la Caverne. Depuis longtemps j'habite ces lieux désolés. Les bergers, les simples, les pauvres des environs, ceux qui vont pieds nus, ceux qui n'ont pas deux habits, ceux qui égrènent le chapelet, viennent me visiter, m'offrir de l'encens et des prières.

Ce lieu fut d'abord l'abri d'un solitaire vénéré qui aurait vécu là, en compagnie de la



LA VIE AU LIBAN

Sainte Vierge. Plus tard, d'autres ermites vinrent et s'arrangèrent un petit couvent. Ils rejoignirent les deux lèvres de la crevasse par un mur à chaux et formèrent ainsi un long couloir irrégulier où l'on disposa quelques cellules et une chapelle à deux absides encore visibles. L'ensemble s'appelait couvent de Notre-Dame de la Caverne (Saïydat-et-Kottine).

D'étroites lucarnes ouvraient sur la vallée qui tombe à pic devant le regard effrayé. Les moines pouvaient de là guetter leurs ennemis et les repousser au besoin. Car ce petit couvent-forteresse connut les mauvais jours de l'oppression des Métoualis dans ces parages et il partagea les souffrances des autres monastères d'alors.

Les traditions locales gardent encore de lugubres échos de ces époques troublées. Voici comment elles racontent la mort du petit couvent.

Il y a environ deux siècles et demi, à l'époque de la domination *hamadite* au Belad-Gebaïl, les moines de Saïydat-et-Kottine vivaient sous la dépendance de Schaer, chef métouali résidant au bourg voisin de Toula. Moyennant le tribut annuel ou mirah, ils



RUINES DE NOTRE-DAME DE LA CAVERNE

pouvaient cultiver leurs terres et avoir un troupeau. Les Maronites des alentours allaient en pèlerinage dans leur grotte.

Un jour, le moucre du couvent, voulant se venger d'un reproche reçu, monte à Toula et dit à Schaer :

— Les religieux ont découvert un trésor, mais ils l'ont caché.

Schaer arme alors ses hommes, monte à cheval et fond sur l'ermitage. Les pauvres moines protestent qu'ils n'ont rien trouvé. Schaer les met cruellement à la question, mais, n'obtenant aucun aveu, il les égorge tous, pille et brûle le couvent. Au sortir de la vallée, il rencontre le troupeau du monastère, s'en empare et fait étrangler les bergers sur une grande plateforme appelée encore aujourd'hui « rocher de l'étranglement » (Schiranmachnaq).



VALLÉE ET COUVENT DE MAÏFOUQ

Des profondeurs de la caverne suinte une petite source qui, en glissant sur la paroi rocheuse, est venue former, près de l'autel, deux stalactites en forme de mamelles, d'où le nom actuel de Saïydat-el-Bezaz (Notre-Dame des Mamelles). Les indigènes, qui ne perdent jamais le souvenir d'un lieu saint, viennent toujours, dans leurs maladies, prier et dormir au milieu des ruines. On les voit recueillir et boire dévotement l'eau qui suinte des deux seins de pierre.



ANCIENNE RÉSIDENCE PATRIARCALE DE NOTRE-DAME D'AILIDJ, VUE DU SUD

— Comment cela se fait-il? disait le curé de Seghar. Mais on va à la grotte et l'on en revient guéri. Voilà qui est certain et ce dont tout le pays est persuadé.

Nous sortions d'une gorge sauvage; deux heures après, nous pénétrâmes dans une oasis, dans la vallée d'Ailidj.

Val bien clos de collinettes rondes, doux à l'œil, reposant, il n'a pas l'air de se douter de l'aridité pierreuse des alentours, tant la nature l'a paré de verdure et d'eaux courantes.

Au milieu, blanc et flambant neuf, souriant à la mer par de jolies arcades, plein de santé et de bien-être, est assis le roi de la vallée, le beau couvent de Maïfouq, avec, autour de lui, des maisons, des arbres, des sentiers.

Une jeune allée de lilas de Perse nous mena au couvent, tout fourmillant de moines qui regardent travailler les maçons, car le monastère doit grandir d'un étage encore.

Lorsqu'on nous eut bien dévisagés, interrogés, sondés, palpés, et qu'il fut clair que nous n'étions pas de méchantes personnes, le supérieur sourit, tira son trousseau de clés, fit grincer les vieilles armoires et vaqua aux soins d'une abondante hospitalité.

Après quoi le bon supérieur nous dit :

— Il faut rester ici huit jours au moins!

— Hélas! Abouna, nous n'avons pas achevé notre course. Demain, nous repartons.

— Demain! s'exclamèrent quatre à cinq moines.

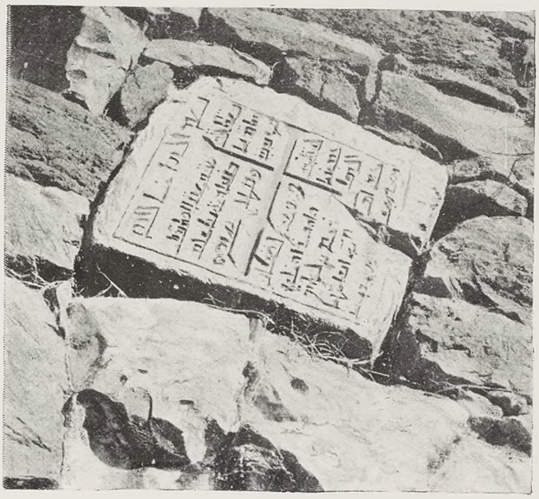
— Demain, et, ce soir, nous allons visiter Notre-Dame d'Ailidj.

Un quart d'heure plus haut, Notre-Dame d'Ailidj!

On nous y accompagnerait de bon cœur, certes, mais c'est loin, tous les moines sont occupés.

— Je vais vous y conduire, moi! s'écria un jeune abbé de Lahfed, alerte, crâne, avec, en bouche, un petit français montagnard dont il se servait dextrement.

A la pointe du vallon, derrière un rideau de peupliers, de saules et de noyers, j'aperçus un clocheton blanc, timide et silencieux, sur une manière de ruine envahie par les herbes. Autour gisent des masures défoncées, des restes d'escaliers et d'arcades. A côté, un bassin, puis un petit pont menant à une grotte d'où sort une source très fraîche.



INSCRIPTION STRANGHELO A NOTRE-DAME D'AILIDJ

Cette eau, avec la brise des peupliers, fait tout le bruit que l'on entend. Si on lève les yeux, on se trouve au fond d'un entonnoir de collines grises, et ce qu'on voit le mieux est un grand ciel rond et calme.

Nid enchanteur et clos, où l'âme, comme les yeux, n'a d'issue que vers le ciel, on dirait pourtant que tout y est mort.

Non, dans la ruine un cœur bat encore, c'est le sanctuaire de Notre-Dame d'Ailidj; la vie et les miracles s'en échappent encore, tout comme le ruisselet s'échappe de sa grotte.

Un vieux moine à barbe antique, capuchon relevé, parut sur le seuil de la ruine et nous salua; c'est le desservant et le gardien de la relique.

J'ai dit relique. Ce lieu est, en effet, célèbre et très cher aux Maronites, presque à l'égal de Qannobin.

Là résidèrent longtemps leurs patriarches; là ils souffrirent près de la Vierge. Car, autour du sanctuaire, dans ce coin qu'on dirait imperturbablement paisible, montèrent des bruits d'armes, des visions de sang et de flammes, et même peu d'endroits, au Liban, menèrent plus agitée et plus rude existence.

Les origines d'Ailidj sont la proie des légendes qui s'épanouissent ici avec une liberté et une candeur jamais troublées.

Ailidj, écrit un voyageur, était un temple de Vénus converti en église à Marie, sous le vocable de Notre-Dame de la Pureté (1).

Et cette église, raconte un vieux prélat du XV^e siècle, enfant du pays, cette église fut fondée par les apôtres Pierre et Philippe (2).

L'histoire paraît enfin, au début du XII^e siècle. Plusieurs papiers conservés au couvent et deux inscriptions (3) encastrées dans les murs de la chapelle précisent le sanctuaire. D'après eux, les patriarches maronites, voulant se rapprocher des Croisés établis sur la plage, abandonnèrent les hauts plateaux de Ianouh et, vers 1120, descendirent dans la vallée d'Ailidj.



EN ATTENDANT LE CLOCHER

Là, ils fondent ou restaurent un couvent sur une antique chapelle à Marie, d'origine byzantine peut-être, et, semble-t-il, assez vénérée, car la résidence patriarcale prend aussitôt le titre de « monastère sacré de Sainte-Marie de Maïphuc ».

En 1121, nous y voyons le patriarche Pierre (4), moine prélat, simple et pauvre, portant

(1) P. Champon (*Missions cath.*, 1869, p. 12). La beauté du site, des sources et le grand nombre des ruines environnantes font songer à un temple; mais aucun reste ne le prouve.

(2) Gebraïl-Ibn-el-Kalaï, évêque maronite de Nicosie (Chypre), écrivait, en 1493, à ses compatriotes de Lahfed : « La foi de l'Église romaine fut la foi de nos pères et de notre pays, dès le temps où Pierre et Philippe fondèrent l'église de Notre-Dame, auprès de Lahfed. » Et, d'après la tradition, ce Pierre et ce Philippe furent les Apôtres.

(3) L'une, en syriaque, au-dessus d'une fenêtre; l'autre, également en syriaque, mais en écriture stranghelo, au-dessus de la porte de la chapelle; voici leur traduction :

1° « Au nom du Dieu vivant, éternel. En l'année 1746 du Christ a été restauré ce temple par les mains de deux frères, prêtres, Ammon et Ménéla; il avait été fondé par les patriarches Pierre, Jérémie, Jacques et Jean, en l'an 1121. »

2° « Au nom du Dieu vivant éternellement. En l'année 1588 de l'ère des Grecs (1276) a été terminée (ici, la croix, avec, au bout, la formule syriaque : « Par toi nous frapperons nos ennemis et, en ton nom, nous foule-» rons aux pieds les haïssants ») la construction de ce couvent de la Mère de Dieu, Marie; que sa prière soit avec nous! *Amen.* Par la main des hommes pécheurs : David, D... s. Petrus et Johanan. »

(4) C'est le « Pierre » de l'inscription syriaque non stranghelo.

comme insignes, par-dessus sa robe monacale, le turban à torsades, des parements bleus et, en sautoir, l'étole mince et la croix pectorale. La suite patriarcale, moines et évêques, copie des livres, administre le temporel et même travaille la terre.

Moi, écrit un de ces moines calligraphes, moi, pauvre moine appelé Siméon, j'ai écrit ces lignes dans ce cahier pour notre très bienheureux père Pierre, patriarche des Maronites, lequel habite le sacré monastère de Maïphouc, dans la vallée d'Ailidj, au territoire de Batroun (1).

Un siècle et demi après, en 1276, le monastère est remis à neuf. Nous le savons par la belle inscription stranghelo au-dessus de la porte :

Au nom du Dieu vivant éternellement, dit-elle, en l'année 1588 de l'ère des Grecs a été terminée la construction du couvent de la Mère de Dieu Marie; que sa prière soit avec nous! *Amen.*



UNE DES SOURCES DU VALLON D'AILIDJ

A cette date (2), il y avait une certaine prospérité chez les Maronites. Possesseurs tranquilles des régions de Batroun et de Gebaïl, ils essaiment en colonies lointaines vers Chypre et Jérusalem; ils bâtissent partout et, dans leurs églises d'alors, des velléités d'art apparaissent par des fresques, des inscriptions et des mosaïques.

Mais c'était là un beau soir..... La nuit retomba vite.

Déjà les Croisés reculaient et les orages s'amoncelaient sur leurs fidèles alliés de la montagne. Déjà les Mamelouks avaient, par deux fois, envahi le Liban. Brusquement arrêtés dans leur expansion, les Maronites se replient vers les hauteurs, et les patriarches de Maïfouq commencent à regarder vers les défilés de Tannoûrin et du Djebel Mihal.

En 1367, le sultan du Caire, Schaban Aschraf, irrité contre Pierre de Lusignan qui venait de lui enlever Alexandrie, lance une armée sur le petit royaume latin d'Arménie; en passant, les troupes musulmanes saccagent le Liban, toujours soupçonné d'aider les Occidentaux.

(1) Assemani, t. I, p. 307, anno græcorum 1432 (1121).

(2) Les patriarches maronites dont on avait perdu la trace reparaissent à Maïfouq, près de la Vierge : Jacques, Daniel de Hadschit, Luc de Beneharam, Simon, Jean, Gabriel de Hadjoula..... (*Syn. lib.*, 1736, pars. III, c. vi.)

Un corps de Mamelouks tombe sur Ailidj à l'improviste pendant une grand'messe, massacre les religieux et le patriarche, aux pieds de la Vierge; ce prélat se nommait Gabriel de Hadjoula; les Maronites le révèrent comme un martyr (1).

Son successeur, David-Jean, gagna les gorges de Hardin. Mais, en 1404, le patriarche Jean Djaji revient à Saïydat-Ailidj; il aimait singulièrement la Vierge, et, pour satisfaire plus commodément sa dévotion, il fit communiquer sa pauvre cellule avec le sanctuaire par un escalier qu'on voit encore. Lui aussi, pourtant, il ne devait pas tarder à s'enfuir.



MOINE DESSERVANT DE NOTRE-DAME D'AILIDJ

Il avait délégué, au Concile de Florence (1437), Fra Juan, supérieur des Franciscains de Beyrouth. Trois ans plus tard, ce religieux rentrait au Liban, porteur du pallium et d'une lettre d'Eugène IV au patriarche. On lui envoya une escorte solennelle, trop solennelle, hélas! car elle éveilla les susceptibilités du sultan Abou-Saïd Daher Djakmak. Les musulmans voyaient dans le Pape l'instigateur des Croisades, et dans le Concile le plan d'une nouvelle coalition. Apprenant que le patriarche s'y était fait représenter, le gouverneur de Tripoli, sur l'ordre du sultan, envoya une petite troupe à Ailidj pour s'emparer du prélat. Heureusement, le patriarche s'était déjà réfugié dans les gorges inaccessibles de Qannobin; mais un grand nombre de moines et de paysans furent massacrés et le sanctuaire ruiné (2).

Après les Mamelouks, voici les Turcs.

En 1607, la révolte de Djoumblat-Pacha et de Fakhr-ed-Din attira les troupes ottomanes au Liban. Tout fut mis à feu et à sang, les couvents surtout. Maïfouq, abandonné par les moines, dut pendant cinq mois héberger une poignée de ces brutes qui profanèrent et salirent ignoblement l'église de la Vierge.

Peu après, nous retrouvons Ailidj restauré et même florissant. Les Métoualis Hamadites, maîtres du pays, ont fait de Maïfouq le centre de leur gouvernement.

(1) MARTIN, p. 431.

(2) Les victimes furent enterrées dans une fosse de la chapelle. (*Syn. lib.*, *loc. cit.* — DOUAIHI, ann. 1440, — *Pat. Boulos*, Ed-Derr-el-Manzoumi; — SCHIDIAK, *Familles du Liban*, III, ch. II; — MARTIN, p. 433.)

Ces infidèles respectent la maison de Marie. L'un d'eux même, le cheikh Hossein, s'affectionne à cette Vierge qui, pense-t-il, lui a sauvé la vie dans un combat. Plus tard, dans un autre combat où les Druses étaient sur le point de cerner les Métoualis, on voit ces derniers recourir à Saïydat-Ailidj, lui faire vœu d'une propriété, et aussitôt, dit la tradition, un épais brouillard descendit et déroba leur fuite (1).

Bientôt tout change.

Les incessantes révoltes des Hamadites attirent incessamment contre Ailidj des Corps de Turcs et de Druses. En 1686, la vallée est ruinée, le couvent de la Vierge saccagé.

Ce fut le coup mortel (2).

Une mère était ici bien nécessaire pour les petits, les humbles, les paysans, mêlés malgré eux aux interminables déchirements de la montagne. Les légendes locales nous la montrent consolant, guérissant et répandant des grâces miraculeuses.

Aujourd'hui, le fracas des tempêtes a disparu. Le vieux couvent patriarcal s'est transporté plus bas et il fleurit dans la vie et l'abondance, au milieu de ses soixante-dix fermiers.

Elle, la Mère, elle est restée là-haut, gardienne des vieux débris et du passé laborieux si vite oublié; elle est là, souriante dans son tableau et tenant Jésus entre ses bras. Autour d'elle, on a accumulé les chaînettes, les colliers, les diadèmes et toute une gloire d'ex-voto. A l'intérieur, les vieux murs ont été blanchis, et l'on y a écrit, en gros bleu, des louanges arabes (3).



ENTRÉE DE NOTRE-DAME D'AILIDJ
On aperçoit l'inscription stranghelo au-dessus de la porte.

Tout cela lui fait un air de jeunesse et de vie qui surprend lorsqu'on regarde, au dehors, la vieille ruine rongée de lichen.

(1) MARTIN, d'après divers manuscrits.

(2) DOUAIHI, *Ann. maron.*, ann. 1686, et SCHIDIAK, *loc. cit.* Le sanctuaire ne fut restauré qu'en 1746, comme le dit l'inscription syriaque.

(3) L'intérieur est un rectangle de 6 mètres de long sur 10 de large; trois petites absides forment le chœur. Les murs sont très épais et semblent avoir résisté à tous les ravages.

— Visite-t-on encore Saïydat-Ailidj? demanda mon compagnon.

— Suis-je donc ici pour ne rien faire? répliqua brusquement le moine desservant. Le patriarche lui-même m'a nommé à cette église qui est la paroisse de tous les fermiers des environs.

Puis, grave, en belles tournures arabes :

— Cette église est telle qu'en 1440. Nos patriarches y ont vécu, nos pères y sont morts et y sont enterrés ; ces murs suintent leurs larmes et résonnent de leurs prières. Tout homme qui passe visite Saïdeh ; les alentours viennent faire des vœux ; l'on y baptise les enfants, et, dans les procès, on vient jurer devant la face de Saïdeh. C'est la bénédiction, la source du pays. Les pauvres n'ont pas d'autre médecin. Saïdeh n'a pas quitté et ne quittera jamais ce lieu.



MONTAGNARDS DU DJORD-TANNOURIN

Dans ma jeunesse, on m'a raconté comment les moines du couvent d'en bas voulurent, en 1765, transporter le saint tableau de Mariam chez eux ; ils vinrent, prirent l'image, fermèrent la porte à clé ; le lendemain, le tableau était revenu à sa place.

Tenez, là, sous le porche, en 1863, Saïdeh a frappé deux infidèles. Une troupe de Turcs était montée à Maïfouq, croyant y trouver Youssef Karam ; plusieurs soldats vinrent ici. L'un avait attaché son cheval, par mépris, à la porte de Saïdeh ; l'autre, appuyé sur son fusil, buvait en blasphémant la Vierge. Or, le premier fut jeté à la renverse par une ruade de sa bête, le deuxième reçut en pleine tête la décharge de son arme. Tous deux moururent (1).

Le soir venait. Les ombres s'étendaient ; un calme ineffablement doux précédait la nuit. Des hommes, des femmes, des religieux entraient dans la chapelle.

— Ce sont des paysans voisins, dit le jeune abbé, des fermiers du couvent..... Ah ! voici un étranger !

De l'église sortait un montagnard, l'abaïe retroussé sur le dos en guise de sac. Il s'approcha et nous baisa la main :

— D'où es-tu? dit l'abbé.

— De Tannoûrin. Je reviens de Djebaïl et je monte au Djord !

Et se tournant vers nous :

— Pourquoi nous méprisez-vous en ne venant pas dans notre pays? La Vierge Marie —

(1) Un manuscrit local cite ces mêmes faits et beaucoup d'autres.

à elle le salut! — habite aussi chez nous. Son nom parcourt nos montagnes comme le vent et nous avons de l'encens pour ses tableaux.

— Alors, si ta Vierge est si puissante, répliqua l'abbé, pourquoi viens-tu à Saïydat-Ailidj?

— Saïydat-Ailidj — à elle l'honneur! — est plus noble. C'est l'évêque; les nôtres sont les curés.



LES DEUX ERMITES BOUTROS ET SIMON

Nous ne pouvions suivre ce brave homme. Mais, plus tard, j'eus l'occasion de traverser le Djord-Tannoûrin. C'est une région de vastes plateaux, à profonds ravins et à superbes sources, s'étalant de Hasroun à Aqoura. L'hiver, tout est couvert de neige, et personne n'habite là; mais, à la belle saison, les paysans de Tannoûrin s'y répandent pour récolter le blé, les pois chiches, les pommes de terre. Ils s'arrangent des huttes pour eux et leurs troupeaux et passent ainsi tout l'été.

Marie monte avec eux.

Les pauvres masures de pierre où, le dimanche, se réunissent les montagnards portent presque toutes son nom: Notre-Dame de la Corne, Notre-Dame de la Source froide, Notre-Dame de la Source d'or, Notre-Dame du Labourage.....

L'image de la Vierge est suspendue dans les cabanes de branches où chaque famille dit la prière le soir et récite le chapelet.

Marie a bien conquis les hauteurs du Liban!

— Voulez-vous, reprit notre abbé, voulez-vous visiter des ermites?

— Y a-t-il encore des ermites?

— Venez! Je vous en montrerai deux, en grande vénération dans le pays.

A une portée de fusil de la chapelle, sur un tertre, au milieu de vignes et de chênes, nous vîmes une maisonnette; c'est là. Notre guide pousse une claire-voie et nous montons.

Une vieille bâtisse nous reçut : poutrelles brutes, murs noirâtres, terrasse ruineuse. En façade, un auvent à vigne grimpante avec des pots de fleurs; tous les solitaires ont aimé les oiseaux et les fleurs.

Un Frère lai, un peu intimidé, nous ouvrit l'oratoire et les cellules où les deux ermites, Boutros et Simon, se sanctifient en priant beaucoup, en gardant le silence, en ne prenant qu'un repas chaque jour, en cultivant la vigne et en ne s'occupant point d'argent.

— Les voici! dit le Frère en montrant la petite vigne.

Les deux solitaires venaient chacun de leur côté, chapelet en main et lentement. S'étant aperçus qu'il y avait des visiteurs, l'un cueillit des grappes de raisin, l'autre détacha une énorme tomate.

Ce sont deux physionomies calmes, sereines, sans beaucoup de pensées au front et sans trouble au cœur; Boutros a quarante ans, Simon touche à la soixantaine.

Jugeant que leurs visiteurs étaient de grands saints, bien différents d'eux sans doute, ils nous baisèrent la main quasi de force. Puis, sous l'auvent, ils apportèrent des coussins, de l'eau fraîche dont ils aspergèrent les raisins.

Ceci accompli, Abouna Boutros saisit un petit plat de terre, le pose devant nous et taille la tomate en tranches, tandis que de l'autre côté, un genou en terre, Abouna Simon, armé d'une bouteille et d'un bidon, verse l'huile et le vinaigre.

— *Tafaddalou!* Veuillez!

— Un instant, dit Boutros.

Il connaît toutes les ruses de la gastronomie, ce Boutros. Avisant une gargoulette décapitée d'où émerge une tige de marjolaine, il en coupe quelques brins, les hache avec une gousse d'ail et répand le tout dans la salade. O sybaritisme monacal!

Malgré nos instances, ils refusent de participer au festin. Je me trompe : Abouna Simon plonge deux doigts dans le plat, pour voir si Boutros n'a rien oublié; Abouna Boutros tire un grain de raisin pour s'assurer si Abouna Simon a bien choisi.

Voulant les tenter, nous leur parlâmes des choses du monde; ils nous écoutèrent, mais sans intérêt. Puis, à leur tour, ils nous demandèrent quels étaient nos exercices spirituels, nos jeûnes; combien nous récitions de rosaires par jour; comment vivaient le Pape et le « roi de la France ».

Nous étions des amis, nous qui venions de loin visiter leur bonne Saïydat-Ailidj, ermite comme eux, et dont ils ont un peu la douceur et la sereine bonté.

L'Angélus sonnait au grand couvent lorsque nous quittâmes nos deux solitaires, emportant de reposantes visions et un beau geste d'Abouna Boutros nous disant :

— Au revoir dans le ciel!.....

— Vous arrivez en retard, s'écria le supérieur. Les Frères ont pris leur repas; moi je vous ai attendus.

— O Abouna!

Il fallut descendre au sombre réfectoire où l'on nous régala encore. Cela fait, nous montons sur les terrasses. En Orient, toute terrasse est un lieu de promenade, de conseil, un belvédère, un observatoire, un séchoir, parfois un dortoir. Le supérieur disait :

— Ce couvent a déjà coûté 6 000 napoléons (120 000 fr.). On va commencer le deuxième étage ; nous y faisons travailler nos fermiers qui font ainsi quelques économies ; c'est leur Amérique.

Autour de nous, l'atmosphère amollissante fraîchissait ; les lointains déjà sombres se teintaient de lumières. La mer, par une encoche de montagnes, miroitait encore comme un lac d'émeraude qui allait s'éteignant, jaune, rouge, bleu, noir. Les moines se promenaient, causant et fumant, silhouettes noires contre le ciel. Non loin éclatèrent des coups de feu, des *zalarits*, des sons de fifre ; c'était une noce. Là-haut, le tertre avec l'ermitage endormi, et, derrière, Notre-Dame d'Ailidj. Le supérieur continuait :

— Vous le voyez, on bâtit simple, mais solide ; nous amènerons l'eau dans la cour.



MARCHANDE DE FIGUES



DÉFILÉ DE CHAQA ET CHATEAU DE MSEILIHA, PRÈS DE BATROUN

LIVRE V

AU PAYS DES MOINES

I. — VERS TRIPOLI.

Nous redescendons sur Batroun et nous nous engageons dans le défilé de Chaqa, défilé célèbre par de sanglantes batailles et d'innombrables assassinats.

Au milieu de la tranchée, et comme pour garder le souvenir de tant d'inconnus tombés ici, surgit tout à coup du haut d'un rocher un squelette de forteresse arabe, Qalaat Mseiliha, qui fut tour à tour, et parfois simultanément, sentinelle, garde-frontière et brigand (1).

(1) Ce fut peut-être le *Chastiau des Gestes* dont parlent les chroniqueurs des Croisades. Il fut plusieurs fois détruit et réparé après les Croisades. Les Métoualis y exercèrent longtemps le métier de pillards et de détrousseurs.

Le spectre nous regarde passer et semble nous avertir que nous mettons le pied sur un pays nouveau.

De fait, au col du défilé, une immense région s'étala brusquement, en décor, avec une incomparable splendeur. A nos pieds sourit une gracieuse baie parsemée de terrasses blanches, la baie de Chaqa puis, du bleu sombre de la mer au bleu éteint des crêtes du Makmel, l'œil suit le tapis vert du Koura, les marbres gris des premières hauteurs, enfin les crevasses et les contreforts crénelés du Qadischa, derrière lesquels se cache le berceau des Maronites au Liban, berceau jeté au milieu des précipices, où un intéressant petit peuple a grandi et s'est maintenu, en dépit d'assauts violents dont ces flots de calcaire immobilisés offrent une frappante image (1).

Une Mère était près du berceau. C'est ce que témoignent les nombreux sanctuaires qui ont vu et conservé, pendant ces longues luttes, les caresses de la Mère et les pleurs de l'enfant; pittoresques et variés, tout fleuris de légendes, comme il sied à cette curieuse région, ils nous diront chacun une page de l'histoire de ce pays.


CURÉ MARONITE, SA FEMME ET SA FAMILLE

Un curé voulut faire route avec nous, sur le rivage, jusqu'à Tripoli.

Voix sonore et grands gestes, le curé parle fort et beaucoup. En bon patriote, il commence par son village, « le plus beau du Liban », c'est-à-dire de la terre, le village de Chaqa.

Et quels hommes que les hommes de Chaqa! Ce sont les descendants des Croisés; leurs exploits le disent tout de suite.

— Voyez-vous, s'écria le curé, voyez-vous ce village au bord de la mer? C'est Enfé. Entre Enfé et Chaqa, c'est la guerre d'extermination. Voleurs, menteurs, grecs schismatiques, gens à potence : voilà Enfé. Un jour, après un affront, tout Chaqa, curé en tête, se porte contre Enfé : bâtons, poignards, sabres, fusils, ce fut terrible. La baie tremblait de coups de feu; les feuilles de mûriers volaient en éclats, les balles s'aplatissaient contre les murs; on se battit deux heures. Alors, vaincus, le cheikh et les principaux d'Enfé vinrent, foulard rouge au cou, demandèrent à faire l'*aman* (réconciliation) et à nouer la paix.....

— Combien y eut-il de morts, abouna ?

(1) Quoique venus de la vallée de l'Oronte, au VIIe siècle, les Maronites regardent le Liban septentrional comme le berceau de leur nationalité.



PANORAMA DE TRIPOLI, VU DE L'EST
Au loin, le port d'El-Mina et la Méditerranée.

Le curé me regarda :

— De morts ? Oh ! pas un. Dans ces rencontres-là, on a bien soin de ne pas verser le sang, car alors ce serait épouvantable ; seul un de nos jeunes gens eut le doigt emporté par une balle de son pistolet.

— Bravo, abouna ! Voici qu'enfin Chaqa apparaît dans l'histoire. Un tel fait d'armes.....

— Comment ! Chaqa n'est pas dans l'histoire ?

— Pas encore.

— Et Enfé est dans l'histoire, lui ?

— Hélas ! oui. Et depuis plus de deux mille ans, encore..... Au temps des Croisés, c'était une place forte où l'on se battit vigoureusement, et où un grand prince, appelé Bohémond, fut éborgné d'un coup de flèche.

Les gens d'Enfé sont toujours les mêmes..... (1)

— Tenez, dit le curé après un instant de silence, regardez à droite, entre deux collines, ces maisons blanches. C'est le couvent grec schismatique de Notre-Dame de Belment ; de tout le Koura on y vient vénérer une image de la Vierge qu'ils disent miraculeuse. Est-ce que ce couvent est dans l'histoire ? (2)

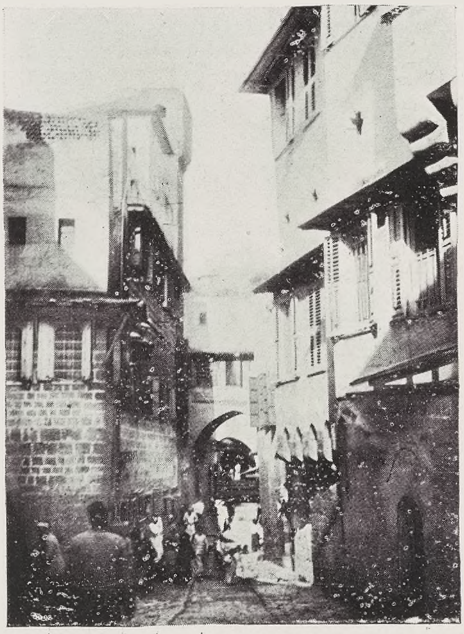
— Oui. C'est un ancien castel croisé bâti, à ce qu'on pense, par le baron de la Balme. Plus tard, il fut transformé en abbaye cistercienne ; il passa successivement aux mains des

(1) Enfé (*Trières* des anciens, *Néphin* des Croisades), un des plus grands fiefs du comté de Tripoli, lutta contre le prince d'Antioche, Bohémond IV, qui en l'assiégeant reçut une flèche à l'œil et fut appelé Bohémond le Borgne.

(2) *Belment,* étymologie obscure. Les uns font venir ce mot de *Bohémond* ; d'autres hasardent παλαια μάνδρα ; d'autres y voient le nom du baron de la Balme. Peut-être tout simplement *Bel mont* (Beau mont).

Jacobites et des Grecs. La chapelle remonte aux Croisades et paraît avoir été dédiée à Marie; ce qui explique le pèlerinage actuel (1).

— Oh! Si vous parlez de pèlerinage, les Maronites en ont un bien plus célèbre. Il est derrière les collines de Belment, dans le Koura; c'est le couvent de Saïydat-en-Najât (Notre-Dame Libératrice). Beaucoup de pèlerins y vont par dévotion et d'innombrables miracles s'y accomplissent; les gens de Chaqa, y sont très assidus. Ce couvent est-il dans l'histoire?



UNE RUELLE A TRIPOLI
DANS « LE VALLON DES ÉGLISES »

— Il doit y être, abouna.

— ..... Et Qalamoun, ce gros village musulman dans les orangers, près de la mer?

— Lui aussi, abouna, il est dans l'histoire. Il avait même, pendant les Croisades, une belle chapelle à la Sainte Vierge qui appartenait à l'église de Notre-Dame de Bethléem (2).

Le curé s'attrista.

— Seul, Chaqa n'est pas dans l'histoire.

— Je l'y mettrai, abouna, je vous le promets (3).

Devant nous, dans la mer lumineuse, une pointe imprécise palpita sous la brise matinale, s'animant de bleu, de gris et de vert.

Tout au bout du promontoire, au sein des flots, luit la blanche El-Mina (le port) et, plus à droite, une grosse ville à nombreux minarets, dormant encore dans sa lourde ceinture de jardins, à l'ombre du vieux castel de Raymond de Toulouse qui se dresse avec solennité et domine toute la plage.

---

(1) Rey, *Colonies franques*, p. 361. « La Vierge de Balment, écrivait Poujoulat en 1831, n'opère pas moins de miracles que la Vierge de Seydnai (Saidnaya, cf. liv. VII, ch. vi), et des voix ne manquent pas qui proclament sa toute-puissance. Les Grecs de Tripoli ne portent point ailleurs leurs espérances..... Beaucoup ont plus de confiance en la Vierge de Belment qu'en Dieu même. » (*Correspond. d'Orient*, lettre 159.) Le protestant Maundrell passa à Belment le 12 mars 1697 et assista à l'office; il y trouva 40 moines « fort dociles et industrieux, mais très ignorants ». Il fut surpris de les voir travailler la terre, mais ce qui choqua par dessus tout le gentleman chapelain, ce fut de voir l'officiant de la veille « apporter sur son dos un jeune daim et une peau de bouc remplie de vin ». (*Voyage d'Alep à Jérusalem.* (Utrecht, 1705, in-16, p. 45.) C'est à Belment que le célèbre Néophytos (voir liv. VII) se fit moine. Ce couvent ayant souscrit à l'union avec Rome fut excommunié en bloc, en 1725, par le patriarche intrus Sylvestre. (Rabbath : *Documents inédits*, pp. 586, 609.)

(2) Riant, *Etudes sur l'histoire de l'Eglise de Bethléem*, t. Ier, p. 141, 144. Les Bulles rapportées dans ce livre nomment *Ecclesiam Sancte Marie in Calamone cum omnibus suis pertinenciis*.

(3) Le géographe Edrisi semble pourtant avoir mentionué Chaqa, en 1154, sous l'appellation de *el-Chakikié* (*Géographie d'Edrisi*, trad. Jaubert; Paris, 1836; t. Ier, p. 556.)

C'est Tripoli-Port et Tripoli-Ville, deux cités reliées par un tramway à haridelles.

L'ensemble compte environ 40 000 habitants et s'étale sur une plaine alluviale grasse, d'où monte l'humide flore syrienne, nopals, orangers, bananiers, oliviers.

— Seconde Damas ! disent les enthousiastes.

Au coup d'œil, oui. Mais sous cette verdure embaumée et moite, la fièvre paludéenne est à l'état endémique. Les riches s'en préservent à peu près; les pauvres, eux, ceux qui cultivent ces jardins, aspirent toute la journée les miasmes meurtriers.



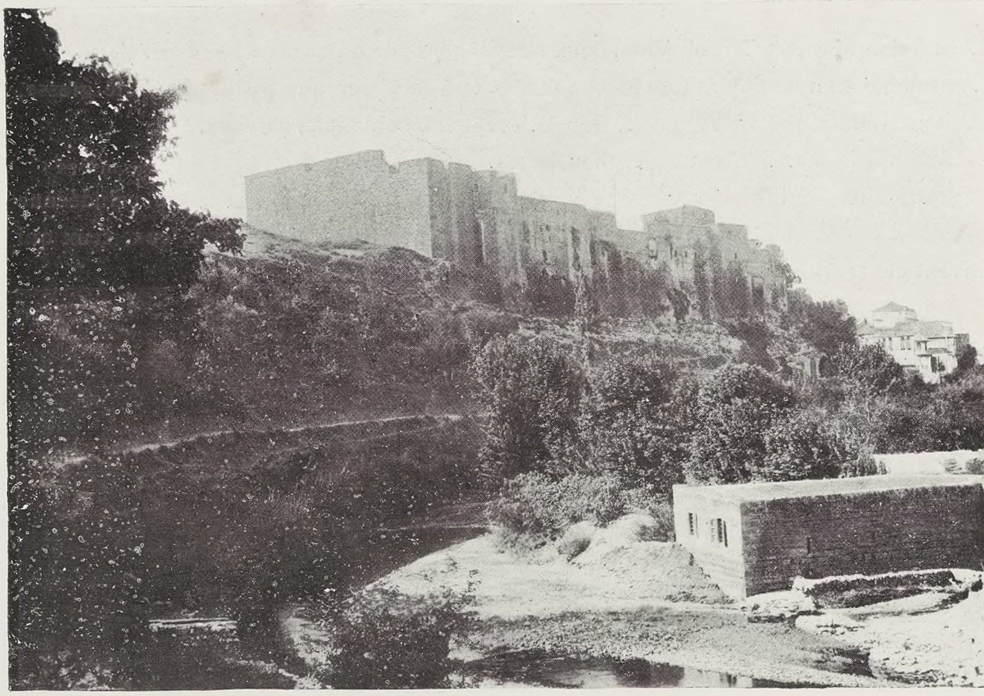
CHAPELLE DE NOTRE-DAME DES FIÈVREUX, A TRIPOLI

Or, ces pauvres chrétiens et même musulmans, dès qu'il se sentent pris, ont la coutume de se rendre à une petite église de la Sainte Vierge, bien connue à Tripoli, sous le vocable de Notre-Dame des Fièvreux. C'est une chapelle située dans un quartier maronite appelé *Kobbé* (dôme), vers l'Orient.

Après avoir longé des places, des ruelles noires avec pignons, arcs-boutants, ponts suspendus, ontaines nombreuses et toute l'irrégularité libertine de nos cités méridionales du moyen âge, nous atteignons un faubourg presque silencieux, d'aspect pauvre et souffrant.

Notre guide pousse une porte, et nous tombons dans un cimetière. Au bout du cimetière, une sorte de caveau mortuaire à demi enterré où nous entrons.

Deux nefs, massives et écrasées contre de lourds piliers, pénètrent dans le roc vif, au fond duquel une timide lumière fait sourire; sur deux autels, les images de saint Joseph, de la Sainte Vierge et quantité de croix blanches cousues à des étoffes rouges. De vieux livres sur d'informes guéridons; çà et là des coussinets. Près de la porte, à l'intérieur, la cloche est suspendue, une petite cloche qui ne doit pas mener grand tapage.



TRIPOLI — CASTEL DE RAYMOND DE TOULOUSE VU DE L'ORIENT

Telle est la chapelle où viennent les fiévreux.

L'un d'eux était présent; hâve, jaune, sans force, il gisait sur un petit matelas. Des parents l'entouraient, priant à haute voix et se frappant la poitrine :

— O Vierge, ô Dame, ô Sultane du ciel et de la terre, tends-nous la main! Guéris-le.

Et ils pleuraient, se prosternaient, baisaient le pavé, tandis que devant l'autel fumait une cassolette d'encens et qu'un jeune homme allumait des cierges.

Ce spectacle de désolation dans ce caveau morne entouré d'un cimetière et de quelques oliviers décharnés me causa une indéfinissable tristesse, et rien qu'à voir cette pauvre chapelle j'en pressentais la douloureuse histoire.

— C'est donc ici la maison de Mariam ? demandai-je.

— Oui, louanges soit à son nom! C'est la plus ancienne de nos églises à Tripoli.

— Et qui donc l'a bâtie le premier?

— Les aïeux de nos aïeux.

Une telle précision déconcerte; mais on finit par s'y habituer.

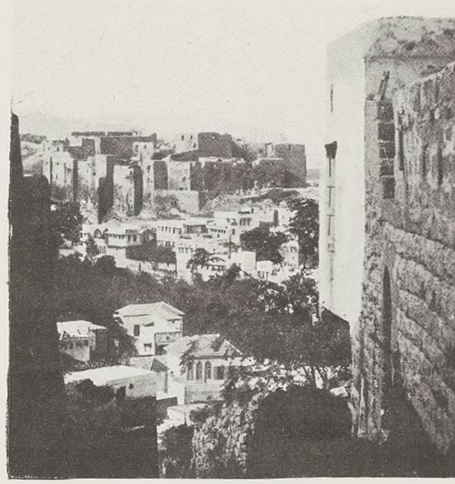
En réalité, ce sanctuaire remonte à la fin des Croisades. Avant cette époque, la ville était au bout de la presqu'île, entourée de trois côtés par la mer. De beaux villages l'environnaient au milieu de grasses cultures; son port était très fréquenté. Très riche, très forte, très brillante, elle résista à toutes les attaques des conquérants byzantins au x[e] siècle; elle posséda

même une célèbre Académie schiite avec une bibliothèque de plus de 100 000 volumes (1).

Cependant peu de souvenirs chrétiens sont restés; rien ou presque rien sur le culte de la très Sainte Vierge (2).

Mais lorsque les Croisés s'en furent emparés, ils y multiplièrent les édifices religieux. Le faubourg situé au pied du castel de Raymond de Toulouse prit même et garde encore le nom de « vallon des églises ». Or, l'une de ces églises s'appelait église de Sainte-Marie du Mont-Pèlerin. Les Bulles des Papes la mentionnent souvent, et c'est peut-être par allusion à cette église que le sceau des comtes de Tripoli représentait la Très Sainte Vierge. Le 29 juin 1171, cette grande église de Notre-Dame fut renversée par un tremblement de terre; mais on la rebâtit avec plus de splendeur encore.

Cependant, la Tripoli chrétienne était particulièrement antipathique aux Musulmans. Aussi lorsqu'en 1289, après trente-quatre jours d'un siège acharné et grâce à des mines habiles, elle tomba aux mains de Qalaoun, le vainqueur la traita avec la dernière férocité :



TRIPOLI — LE « VALLON DES ÉGLISES »
Au loin, le Castel Croisé, aujourd'hui prison publique.

Le sultan, raconte un témoin oculaire, le sultan brûla et démolit les trois quartiers de Trablos. Il rebâtit la nouvelle cité dans la *vallée des églises*, à un mille de l'ancienne ville maritime. Les églises des chrétiens furent changées en mosquées (3) et leurs écoles servent encore aujourd'hui à instruire la jeunesse de l'Islam. Leurs biens restèrent aux écoles (4).

(1) « Tripoli mesure 1000 coudées de long, écrit un voyageur de 1047; ses habitations ont quatre, cinq étages, quelques-unes six. Les maisons privées et les bazars sont bien bâtis et si somptueux qu'on les prendrait pour des palais. On fait ici du très bon papier (papier-coton). Là se rendent les bateaux de Grèce, de France, d'Andalousie et de Maghrib. Les Tripolitins sont tous des Schiites. » (Nasir-Khusrau, *Collection Palestine Pilgrim's text Society*, t. IV, p. 6.)

(2) Tripoli, dont la première église, au dire de Le Quien, fut fondée par saint Pierre, Tripoli eut vraisemblablement une église à Notre-Dame, comme toutes les autres cités du littoral syrien; mais je n'ai pu découvrir un document positif; seules de vagues traditions locales placent à El-Mina une église à la Sainte Vierge dont il ne reste plus trace. — Un voyageur affirme avoir vu, près de Tripoli, un rocher couvert de dessins parmi lesquels on remarque l'Annonciation et le Christ sur un trône entre Marie et Joseph. (Conder, *The latin kingdom of Jerusalem*, p. 189.) Je n'ai pu m'en assurer.

(3) L'église de Marie devint la grande mosquée actuelle, sise au pied du château de Raymond de Toulouse; l'ancien portail de style occidental apparaît encore.

(4) Aboul-Feda, *Ann. musulm.*, an. 688. — Les murs de la ville étaient si larges que trois cavaliers pouvaient

Après le siège, il y eut de telles horreurs commises, que l'Europe eut un soubresaut de colère impuissante et que le Pape, indigné, défendit, sous peine d'excommunication, aux marchands latins de se fixer et de trafiquer dans l'ignoble cité (1).

Les chrétiens indigènes échappés à la tuerie, chassés de leurs maisons et dépouillés de tout, vil bétail, chair à fouet et à bâton, sont jetés hors de la ville. La plupart s'enfuient dans la montagne. Une poignée de Maronites se blottit, derrière les remparts, vers l'Orient, sous une corniche de rochers, appelée *Kobbé* (dôme). Une grotte était là ; les chrétiens en firent leur église, la dédièrent à la Mère des délaissés. Marie, dit la tradition, répondit par des faveurs miraculeuses, et c'est ainsi que commença la vénération attachée à Notre-Dame du Quartier (*Saïydat-el-Harah*).



TRIPOLI — UN DERVICHE
Au loin, le Castel Croisé.

C'est tout ce que nous savons sur la naissance de l'église. Comme toute vraie bonté, elle fit peu de bruit et beaucoup d'heureux. Pauvre berceau ! Il fut pourtant bien secoué, devint même l'objet de vives contestations et tomba de bonne heure aux mains des Jacobites (2).

Tripoli était devenue le centre de ces hérétiques, qui à prix d'or gagnaient les bonnes grâces des émirs mameloucks. On y voyait un évêque de la secte et une école célèbre d'où sortit l'historien Barhebrœus (3). Probablement quelques Maronites avaient suivi leurs erreurs ; de là, le malheur arrivé au sanctuaire.

Combien de temps Saïydat-el-Harah fut-elle prisonnière de l'hérésie? Je l'ignore.

y passer de front; mais Qalaoun multiplia les assauts et fit battre les remparts avec 19 machines servies jour et nuit par 1500 artificiers. La ville, qui possédait 4000 métiers de tissage, fut complètement ruinée.

(1) ..... *Anathematismo Summus Pontifex subjecit eos omnes qui mercaturam e christianitate in loco exercerent.* (D'après une relation de 1656.)

(2) Aussi, vers 1850, les Syriens ont-ils élevé des prétentions sur la propriété du sanctuaire de Notre-Dame.

(3) Célèbre historien, qui devint primat d'Orient pour les Jacobites. L'église des Jacobites de Tripoli soumis à Rome en 1250, était dans la ville et dédiée non à Marie, mais à saint Bar-Behnam. (Barhebrœus, *Chroniq. Sæc.* XIII, p. 729.)

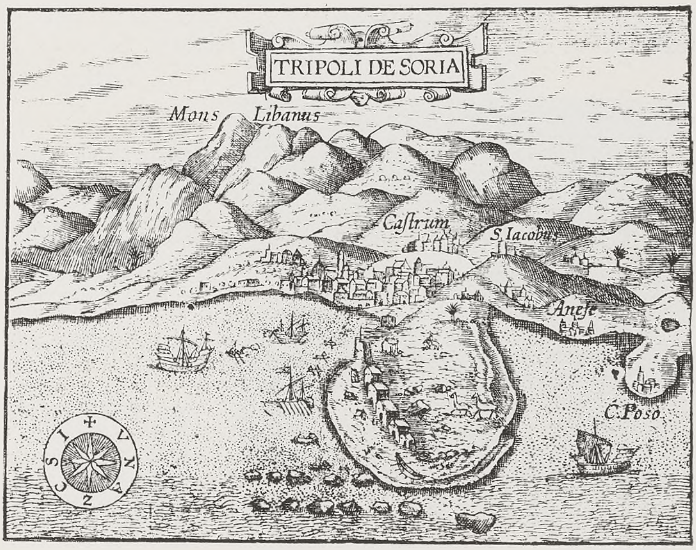
En 1650, Tripoli comptait encore 300 Jacobites, tant Maronites que Syriens (1). Sur notre chapelle nous n'avons que des lueurs.

En 1596, le P. Dandini trouve les Maronites toujours relégués hors des remparts, en un village au-dessus de la ville (2). Peu après, 1615, le P. Thomas de Jésus nous apprend que « ces chrétiens indigènes sont très peu nombreux et que leur chapelle (*sacellum*) est comme une maison privée » (3). Plus tard, vers le milieu du XVIIe siècle, les Jésuites vont missionner à Notre-Dame du Quartier :

Le P. François Lambert, écrit l'un deux, a eu le crédit de mener les Grecs dans le « cabou » des Maronites, qui est une église creusée dans le roc à coups de marteau, et d'unir les esprits, dont la manière de voir est si différente (4).

Un voyageur de 1653 nous décrit ainsi Tripoli :

On dirait une des médiocres villes de France, à peu près comme Châlons en Champagne, de figure longue entre deux collines, d'assez mauvaise situation pour l'air, divisée en trois quartiers, dont l'un est un château à l'antique qui ne souffrirait pas trois volées de canon. Elle a beaucoup de chrétiens Grecs et Maronites, le reste Turc (musulman) et Juif (5).



TRIPOLI ET SES ENVIRONS VUS DE LA MER
Vieille gravure du XVe siècle.
C. Poso [Ras-Chaqa.] *Anefe* [Enfé.] *Castrum* [Château de Raymond de Toulouse.]

C'était peut-être alors la cité la plus fanatique de la Syrie. Depuis le départ des Croisés, la haine musulmane ne désarmait pas. Les tentatives des Lusignan pour reprendre la ville, les attaques des flottes génoises, les coups d'audace des corsaires fameux appelés *Levantis chrétiens*, excitaient de violentes colères contre les Francs et les Maronites. Non seulement

(1) Assémani (*Dissert. de Monoph.* IX) affirme qu'il y avait encore des Jacobites à Tripoli, au XVIIIe siècle ; ils relevaient de l'évêque de Damas dont la juridiction s'étendait à tout le Liban.

(2) DANDINI, *Voyage au mont Liban.* IX, p. 44. C'est vraisemblablement le quartier actuel de Kobbé réuni peu à peu à la ville.

(3) *Thesaurus in gentium salute procurandâ*, VII. 22, ann. 1615.

(4) BESSON, *Syrie et Terre Sainte*, p. 151-152.

(5) POIRRESSON, rapport de l'année 1653.

Tripoli tient en persécution constante la montagne où vivent les Maronites, mais les étrangers, consuls, marchands, missionnaires, y sont fort malheureux.

Depuis que le Pape, dit une relation de 1656, a imposé l'anathème à tous les chrétiens qui commerceraient en ce lieu, il n'y a poussé qu'épines et chardons, c'est-à-dire toute espèce de maux (1).

En dépit du prestige de Louis XIV, les dix à douze marchands français s'y voient soumis à d'incroyables avanies; les consuls y sont emprisonnés, les délégués du Pape bâtonnés et menacés du pal, les prêtres fouettés. Selon un témoin, « on regarde comme l'injure la plus grossière d'appeler quelqu'un Franc; le peuple est fourbe, brutal, séditieux..... »



TRIPOLI — UNE RUE VOUTÉE

Croyant que tous ces maux avaient pour cause l'anathème du Pape, on résolut de faire une pétition à Rome pour en demander « l'abolition authentique » (2).

Si les Francs étaient traités de la sorte, on devine quelle vie était faite aux chrétiens indigènes et à notre sanctuaire..... De sanglantes échappées s'ouvrent sur leur histoire.

C'est par exemple, en mai 1697, le supplice du prince Younès, un des principaux parmi les Maronites; sommé d'apostasier, il refuse. Il est empalé et meurt en invoquant la Sainte Vierge (3).

C'est encore, en 1741, le cheikh maronite Canaan-Daher-Chedid, illustre et riche personnage, très en cour auprès du pacha de la ville. Jeté en prison, on lui fait les plus belles offres s'il renie sa foi. Il reste inébranlable. On l'applique à de longues et cruelles tortures; enfin on lui tranche la tête (6 février). Trois jours durant, le cadavre du martyr fut exposé aux chiens; les Maronites n'osant pas enlever le corps entier détachèrent le bras droit et l'ensevelirent, comme relique, dans le sanctuaire de la Vierge du Harah (4).

(1) *Incultus ager..... in spinas et urticas luxuriat.....*

(2) *Censuimus factu optimum si a Pontifice Romano petatur abolitio anathematismi authentica.* On en référa au consul d'Alep qui avait juridiction sur les Échelles de Tripoli et de Seyde.

(3) Le frère de la victime s'enfuit en France pour implorer l'assistance de Louis XIV. Le roi fit écrire à son ambassadeur de Constantinople, M. de Fériol, « en faveur de chec Abou-Ousuf-Resk, venu pour demander la protection du roi; son frère Younous a été empalé par les Turcs, lui, dépouillé de ses biens et obligé de s'enfuir. Protégez-le! » (10 août 1701.) (De la Roque, *Voy. de Syrie*, in-16, Paris, 1722, p. 276.)

(4) Tan-Schidiak, *Cheikhs Bani-Daher*. On attribue plusieurs guérisons aux restes du martyr.

Le pauvre sanctuaire lui-même paraît soumis à ces vexations. Un document de 1718 nous montre les Maronites de Tripoli en instances auprès de Louis XIV, à l'effet d'obtenir par l'ambassadeur un firman pour transformer une de leurs maisons en lieu de prière, parce que leur église, éloignée d'un quart de lieue, « les expose souvent à être maltraités et volés sur les chemins par les Turcs, surtout lorsqu'il y a des vaisseaux du grand seigneur mouillés à la rade ».

Au milieu de leurs tribulations, les Maronites invoquent la Mère de Dieu. C'est alors que monte de Tripoli la voix du poète Germanos Farhat invitant ses compatriotes à recourir à la Sainte Vierge (1) :


MUSULMANS EN CONSEIL

Pourrais-je craindre le pervers? Mariam est le port, la nacelle près du rivage.
O toi qui as peur, cours à elle, et tu n'auras aucun mal.
O Mariam, ton amour a purifié mon cœur de la rouille des autres cœurs.
Oui, l'ennemi fond sur nous avec toute sa force; mais la force de Mariam est plus envahissante.
Tu es constituée la protectrice des hommes; à toi de nous secourir!
Combien n'ai-je pas étranglé de lions (difficultés), chose impossible sans toi!

Le sanctuaire de Notre-Dame du Quartier porte encore, nous l'avons dit, les marques des longs siècles de vexations et de douleurs. Il résume et symbolise l'histoire des Maronites de Tripoli. Aussi est-il par excellence leur relique, leur trésor. Ils ne vont pas ailleurs porter leurs suppliques et leur espoir.

Notons pourtant une autre gloire mariale de Tripoli. En l'année 1841, dans une de ces ruelles tortueuses où nous passons, deux jeunes Arméniens, un frère et une sœur de quatorze à quinze ans, vivaient d'un petit commerce. C'étaient deux orphelins appelés Schakour.

Le curé latin de Tripoli, le P. Franciscain Henriquez Collado, connut les deux abandonnés, s'intéressa à eux et bientôt les deux enfants le regardèrent comme leur père.

Ces enfants étaient fort pieux et toujours contents. Le Père, en venant s'asseoir au seuil de leur boutique, avait remarqué au fond de la pièce une petite peinture sur bois, très ancienne, qui représentait la Mère de Dieu donnant le sein à Jésus. La Vierge, de teint olivâtre, avait une expression si douce, des regards si animés, si poursuivants, que le P. Henriquez fut séduit. Des ex-voto étaient appliqués contre l'image avec des fleurs et une veilleuse brûlait devant. Les deux orphelins avaient le tableau en particulière

(1) Diwan, p. 282.



TABLEAU DE NOTRE-DAME DE LA GRACE
Les deux diadèmes d'argent sont appliqués au tableau selon l'usage oriental.

vénération. Sur ces entrefaites, le religieux reçut l'ordre de partir pour Bethléem. On pleura dans la petite boutique; puis Jean, l'aîné, dit au Père :

— Au moins, abouna, choisis dans ma maison un objet et emporte-le comme souvenir!

Le P. Henriquez hésita; enfin montrant le tableau :

— Jean, pourrais-tu me donner cette Vierge?

L'enfant regarda, devint pensif, et dit gravement :

— Abouna, ce tableau m'est cher; c'est un trésor de famille. Mon père m'a raconté des choses merveilleuses à son sujet; il l'avait en grande piété; chaque soir, il faisait brûler devant lui des veilleuses et de l'encens. Mais va, prends-le, ce tableau; il sera plus honoré en tes mains que dans ma boutique.....

Le Père partit. Aussitôt, comme une lampe tirée du boisseau, le tableau commence à jeter toute une lumière de prodiges; on se rappelle peut-être le voyage triomphal de la statue de Notre-Dame du Mont Carmel. Notre image fit de même. Partout où passe le P. Collado, elle laisse des miracles. A Bethléem, elle sauve un religieux en pleine agonie; à Saint-Jean d'Acre, elle ramène à la vie un enfant de dix ans qu'on croyait déjà mort; à Tripoli, où le Père revient en 1845, elle guérit plusieurs malades désespérés; à Lattaquieh, elle arrache à la mort un pauvre enfant empoisonné par mégarde.

Déjà on ne l'appelle plus que la « Miraculeuse ». Nazareth, Bethléem une seconde fois, Damas surtout, voient se multiplier les merveilles. Enfin la sainte image descend en Egypte, toujours précédée de sa renommée, et accomplit



UN COIN DU CAIRE

des prodiges si éclatants qu'à son entrée au Caire on fait un accueil triomphal à la Vierge pèlerine, toute décorée déjà d'un trophée de riches ex-voto. Là, durant trois ans, raconte une relation, « la bienheureuse Vierge voulut par son image renouveler les prodiges opérés jadis dans ces régions avec l'Enfant Jésus, encore à la mamelle, pendant son exil ici. »

Le P. Henriquez ouvrit une souscription pour la construction d'une chapelle, et, en 1858, le jour de l'Annonciation, on posait solennellement la première pierre. En voici l'acte authentique :



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA GRACE AU CAIRE

Au nom du Seigneur ! Amen !

L'an du Seigneur 1858, le 25[e] jour de mars, Pie IX siégeant sur la chaire de Pierre, Napoléon III régnant sur les Français, Saïd-Pacha gouvernant la Basse et Haute-Egypte, le R[me] P. de Solerio étant custode de Terre Sainte, en présence du P. Théodore Tirolensis, gardien du couvent et de la famille religieuse de saint François; en présence des consuls des nations européennes, du clergé et du peuple, par les mains de l'illustrissime et révérendissime seigneur Perpétuo Guasco, délégué apostolique en Egypte, a été solennellement posée la pierre angulaire de cette chapelle, qu'on va construire, en l'honneur de la Très Bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de Mère de la divine Grâce.

Deux ans après (8 septembre 1860), au milieu d'une immense foule, la chapelle neuve, ruisselante de lumières et de fleurs, recevait sa reine, c'est-à-dire l'humble image des deux orphelins de Tripoli. Aujourd'hui, dans sa jolie chapelle italienne, le tableau est toujours visité et toujours miraculeux.

« Cette histoire montre, nous disait un missionnaire, ce que deviendraient les petits sanctuaires que vous visitez, s'ils passaient en mains actives et généreuses; un souffle leur ferait prendre l'essor..... » Le souffle manque sans doute à Tripoli, car les églises sont loin d'être des fleurs de grâce. Mais l'on nous assure que, ce soir, à Zeghorta, nous en trouverons une des plus grandes, des plus riches et des plus célèbres du Haut-Liban.

Et notre guide ajoute, en baissant le ton :

— Oui, ici, les musulmans lèvent la tête, car ils sont les maîtres, mais à Zeghorta ce sont des roquets en face des lions !



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE ZEGHORTA

II. — Zeghorta.

Zeghorta est en effet un village maronite réputé le cauchemar de la Tripoli musulmane. Il est cependant à deux lieues de là, vers la montagne, et ne compte guère que 4 000 habitants. N'importe ! Il y a là quelques centaines de gars bottés, armés, crânement découplés sous le gilet blanc et la veste à parements jaunes, qui tracent sur l'horizon de redoutables silhouettes, et ce n'est pas sans inquiétude que le turban s'aventure là-haut.

En vérité, ce bourg n'a pas la mine aussi féroce que sa réputation, et personne, en le voyant, ne le prendrait pour « un village de lions ». Sur un tertre moelleux, doucement coulé dans une immense et épaisse fourrure d'oliviers, au coude de deux rivières, il se chauffe au soleil du soir et, très pacifiquement, nous regarde venir.

Par exemple, l'église, la fameuse Notre-Dame de Zeghorta, n'a pas un air rassurant ; lourd rectangle grisâtre, à murs fort larges et percés, vers le haut, d'une ligne de meurtrières grillées de fer. En guise de portes, des poternes ouvrant sur des espèces de redans qui flanquent la bâtisse. N'avait été un bout de clocheton, je me serais cru en face d'un reste de forteresse. Tout cet appareil sent le combat, ou plutôt la défense. Effectivement, peu d'églises au Liban furent l'objet de plus de haine et de plus d'amour aussi..... C'est autour d'elle que se centralisèrent les anciennes luttes de Zeghorta.

Zeghorta est une très ancienne localité. Elle semble avoir été un de ces repaires de brigands dont Pompée débarrassa la côte syrienne. Plus tard, sous les empereurs byzantins, elle forme un des treize sièges épiscopaux relevant de la métropole de Tyr.

A l'aube du XVIe siècle, nous y trouvons encore un fortin ruineux et une pauvre église servant de cathédrale à un évêque maronite, Mgr Gabriel-el-Hadnani : pâles restes, sans doute, des temps passés (1).

A cette époque, Zeghorta est un hameau à remparts crénelés ; sur le tertre se dresse le fortin, contre lequel est adossée une petite église fort aimée et dédiée à Notre-Dame.

Le dimanche, un homme bat des mains ou frappe un *naqous* de bois et le peuple entre par la porte basse, baise la terre, s'accroupit sur le sol nu, admire quelques lampes de verre, prononce des multitudes de *Kyrie eleison*, tandis qu'un prêtre célèbre sur un autel à pierres disjointes, au-dessus duquel est une gravure grecque de la Mère de Dieu.



ZEGHORTA — VIEUX OLIVIERS

Depuis la conquête ottomane (1516), les riches campagnes de Tripoli et de Zeghorta étaient aux mains de la cohue d'affamés que Sélim Ier, le Féroce, traînait derrière ses troupes. Les chrétiens avaient fui dans les montagnes ; en 1440 déjà, le patriarche maronite avait quitté Maïfouq pour Qannobin. Beaucoup de familles avaient suivi ce mouvement de recul ; bref, toute la petite nation se repliait derrière les remparts du Qadischa ou du Kasrouan.

Cependant la vague, un instant refoulée, reprit sa marche expansive ; peu à peu, les rudes montagnards réoccupent Zeghorta (2). Dès lors, comme aujourd'hui, ils habitent Ehden l'été et Zeghorta l'hiver, cultivent la plaine en temps de calme et regagnent les hauteurs aux heures de trouble.

(1) STRABON, XVI, 2, 18. — PLINE, V. 17, 4. — RELAND, *Palest.* I. 35. — DOUAIHI, *Ann. mar.* année 1520.

(2) Peut-être gardèrent-ils leurs droits fonciers ; en tout cas, chaque année, entre Tripoli et Zeghorta, à propos de terrains, éclatent de sanglants conflits de frontières.

C'était là un poste de périls. Debout sur la limite toujours imprécise entre les musulmans de Tripoli et les maronites de la montagne, ce village d'avant-garde recevait les premiers coups et les rendait aussi ; ses habitants ne tardèrent pas à conquérir leur réputation de batailleurs incommodes. Ils en eurent tout le temps : car, dans ces contrées comme dans tout l'empire turc, la persécution était endémique.



GUERRIER DE ZEGHORTA
AVEC DES ARMES DU XVII^e^ SIÈCLE
Il porte les armes mêmes du martyr Canaan Daher.

Vers la fin du XVI^e^ siècle, les chrétiens d'Egypte et de Syrie avaient subi d'horribles vexations. En seize ans, de 1607 à 1623, les avanies et les cruautés avaient ruiné 95 000 villages dans l'empire. Un peu plus tard (1646), le sultan songe à massacrer tous les chrétiens de ses Etats, et l'on sait que, sans la puissante intervention de Louis XIV, le christianisme aurait peut-être disparu du Levant.

Le Haut-Liban connut ces tristes époques. En 1641, le cheikh d'Ehden et de Zeghorta, le vénérable Jacques Karam, est traîné à Tripoli et martyrisé pour sa foi. Son successeur Joseph meurt peu après. Jean qui prend sa place est tué à Zeghorta même par le musulman Mohamed-el-Arak. Ceux-là étaient les chefs; qu'on juge du sort réservé aux autres! Au moindre prétexte, musulmans et métoualis, soutenus par le pacha de Tripoli, ravagent les champs, enlèvent le bétail, coupent les arbres, brûlent les maisons et les églises. Surtout les églises.

On le sait, les petites nationalités flottantes d'Orient, vaguant dans l'empire, sans territoire délimité, émiettées parfois un peu partout, ont toujours identifié le drapeau et l'autel ; leur patrie, c'est leur église. Pour elles, cette église est un centre religieux et patriotique aimé et défendu parfois avec la rage du désespoir.

Aussi les musulmans surveillaient-ils la bâtisse des églises comme, chez nous, la construction d'un fort ennemi. Il fallait — et il faut encore — un firman acheté à prix d'or et très long à venir. Ce bienheureux papier arrivé, l'église pouvait naître, mais la plus

humiliée possible; une maison ordinaire, sans architecture, sans clocher (1), à portes basses sous lesquelles on ne passait qu'en se courbant (2).

En temps de guerre, sauf dans certaines frayeurs superstitieuses, l'église était la première chose saccagée et ruinée, comme le point vital, le cœur du village.

Telle fut la jeunesse de Notre-Dame de Zeghorta. Les derviches de Tripoli avaient l'œil sur elle, et plusieurs fois ils réveillèrent le Pacha, les cheikhs du Dhannieh et les Métoualis en leur montrant les progrès du sanctuaire.

Car, en dépit des avanies, la vaillante petite église se relevait et grandissait (3).

La plus pittoresque et la plus célèbre restauration arriva vers le milieu du XVIIIe siècle.

La joie était dans toute la montagne; les Métoualis avaient enfin été battus (1761) et rejetés vers Baalbek (4); tous attribuaient à Notre-Dame ce coup inespéré.



HABITANTS DU DHANNIEH



MUSULMANS DE TRIPOLI

Il fallait un ex-voto.

Pierre Karam, l'audacieux et théâtral vainqueur, descend à Zeghorta, amasse secrètement des matériaux; puis, une nuit, il renverse le petit édifice et, le lendemain, crie à la foule stupéfaite :

— Enfants d'Ehden et de Zeghorta, laisserez-vous la Vierge sans maison? Debout! Il faut que dans deux mois on dise la messe ici. Ne craignez rien de nos ennemis; celle qui vient de repousser les Métoualis arrêtera les Tripolitains.

Le procédé était bien libanais; on répondit par une acclamation, et l'entrain fut admirable. Des poètes — il y en a toujours en Orient — improvisaient d'interminables couplets, dont le refrain repris en chœur par tout le chantier se terminait ainsi :

— O Saïdeh, ô Mère de puissance, protège-nous contre Tripoli et aide-nous à finir vite!

(1) Ce n'est que depuis la guerre de Crimée (1854) que les Musulmans de Tripoli tolèrent les cloches aux environs.

(2) Ces portes basses, d'abord imposées aux chrétiens par les Musulmans, passèrent en usage dans tout le Liban. Les chrétiens y trouvèrent un moyen, en temps de guerre et de pillage, d'empêcher les cavaliers d'entrer avec leurs chevaux dans leurs églises pour les salir et les transformer en écuries, avec l'autel pour mangeoire.

(3) Cette église souvent ruinée eut de nombreuses restaurations; en 1607, par l'évêque d'Ehden, Georges ben-Omaïrah; en 1636, par l'évêque Elias-el-Hadnani, le pieux directeur de François de Chasteuil (gentilhomme Provençal qui se fit ermite dans le Qadischa et mourut en saint : voir plus loin). Nouvelle restauration au début du XVIIIe siècle, puis vers 1762. En 1735, on adjoignit au sanctuaire une école dirigée par les Jésuites sous le titre quelque peu décoratif de « Gymnase ». Cette fondation, dès longtemps projetée par les Papes (Grégoire XIII avait songé en 1578 a instituer à Tripoli un collège de Jésuites pour les Orientaux), cette fondation, dis-je, fut surtout l'œuvre de Mgr Georges Benjamin, archevêque d'Ehden, plus tard Jésuite et martyr en Abyssinie (*Syn. lib.* Append. XXVIII.)

(4) Voir plus loin, ch. V, *Ehden*.

La bâtisse fut enlevée d'assaut, et si heureusement, que tout était à peu près fini quand on le sut à Tripoli.

Mais alors, quelle fureur! A Zeghorta, une grande église voûtée, solide, poussée en quelques semaines! Il y eut d'horribles imprécations; les vieux derviches tourneurs de Meïlana pâlissaient et, dans les mosquées de la ville, les croyants parlèrent d'une levée en masse contre Zeghorta. Mais Zeghorta avait de redoutables montagnards, et les derniers coups de feu contre les Métoualis avaient laissé un désagréable écho dans les oreilles des infidèles. Au lieu de balles, on envoya un iradé impérial avec cette teneur :

— Rasez la construction jusqu'aux fondements.



ZEGHORTA — MONTAGNARDS EN ARMES

Cependant à Zeghorta on priait la Vierge et même on chargeait les fusils. Des délégués musulmans arrivent. Que firent-ils? Que virent-ils? Leur rapport constata qu'il n'y avait qu'une petite chapelle comme autrefois.

Le tribunal croit à une mystification et casse le rapport; de nouveaux inspecteurs s'élancent plus furieux. De Tripoli, pour atteindre Zeghorta il faut deux heures; nos braves justiciers s'égarent, courent toute la journée dans la plaine d'oliviers et rentrent harassés, calmés, disant comme l'immortel Capitan-Pacha, envoyé à la recherche de Malte :

— Ma fi Malta ! Il n'y a pas de Zeghorta !

Une troisième escouade s'élança des mosquées de Tripoli, bien décidée à tout, car l'affaire faisait parler tout le pays et touchait à l'honneur de l'Islam.

Quelques Musulmanes d'Ardeh rencontrent la bande :

— Gardez-vous, leur crient-elles avec des gestes de terreur, gardez-vous de toucher à cette Dame; elle est toute-puissante et redoutable; les malades guérissent en baisant simplement la muraille; mais ceux qui l'irritent n'achèvent pas l'année.

Nos héros, convaincus, rebroussent chemin, et, peu à peu, l'affaire s'éteignit. Notre-Dame avait triomphé (1).

(1) Martin, p. 313. Près de Zeghorta, deux sanctuaires assez célèbres souffrirent aussi beaucoup de l'intolérance musulmane : Notre-Dame de Sebeïl et Notre-Dame de Mizyara.

Elle était déjà célèbre et glorieuse, l'humble Vierge; et, si on la gardait avec tant de courage, c'est qu'elle était bonne.

Déjà en 1653 elle avait miraculeusement protégé son village de la peste (1).

Six ans plus tard, la peste revient, cette fois foudroyante et inexorable. En peu de jours, la Syrie est englobée; à Damas, 75 000 personnes sont emportées. Déjà Zeghorta compte une centaine de victimes; le peuple affolé implore Notre-Dame. Le curé, le futur patriarche Stephen Douaihi, ordonne des prières et trois jours de jeûne. Le troisième jour, une longue procession se déroule, pleine de sanglots, et se termine par la bénédiction de l'image miraculeuse et la consécration du village à Notre-Dame.


VIEILLE LIBANAISE COIFFÉE DE LA « TASSE »

Ce jour-là même, la peste quittait Zeghorta; elle ravagea encore pendant six mois la province de Tripoli (2).

C'était ordinairement après de telles faveurs que le peuple, enthousiasmé, se jetait sur le sanctuaire et le restaurait.

Les traits particuliers sont innombrables.

Un jour (c'était dans la restauration de 1762), une grosse pierre échappe à un porteur et tombe droit sur un jeune manœuvre, lequel se relève, souriant, sans contusion :

— N'avez-vous pas vu, dit-il, la main de la bonne Vierge qui a détourné le bloc ?

Une autre fois, une mère dont l'enfant se mourait accourt devant la Guérisseuse, se prosterne, essuie de ses cheveux les marches de l'autel, offre sa coiffure, sa « tâsse » d'argent (3). L'enfant guérit, et toute sa vie il garda un extraordinaire amour pour sa Libératrice.

La renommée du sanctuaire s'étendit fort loin. Les catholiques d'Alep lui envoyèrent un superbe manuscrit syriaque, monté en or, et contenant les offices du Carême.

Des Jésuites, des prélats maronites, des consuls de France voulurent y être enterrés.

(1) Martin, p. 303.
(2) *Ibid.*, p. 304.
(3) Cette coiffure en métal, forme réduite de l'ancien *Tantour* (voir p. 175), a disparu. Ce n'est que par hasard que nous avons découvert, à Becharreh, une vieille qui le portait encore.

Chose surprenante ! Du Dhannieh, de l'Akkar et même de la haineuse Tripoli, les Musulmans lui offrirent de riches ex-voto.



POLICE TURQUE

Patrouille. Vigilance. Officiers.

On ne trouve pas en Syrie beaucoup d'églises aussi belles que celle de Zeghorta, écrivait Poujoulat en 1831 (1).

Et un Anglais sentimental écrivait à la même époque :

Zgarti est un petit paradis pour un prêtre sans ambition ; peu de cures de campagne en Angleterre offrent une retraite plus délicieuse (2).

Le trésor de Notre-Dame possédait plus de 60 lampes ou lustres d'or et d'argent, de magnifiques candélabres, une multitude d'ex-voto, surtout des livres d'église de haut prix, chose très estimée en Syrie.



NOTRE KHAN SUR LA RIVIÈRE RACHÌN

Tout a été pillé, en 1865, par les soldats turcs, lors de la guerre contre Karam.

Toujours le passage de ces réguliers se signale par de telles prouesses. Le sanctuaire fut dévasté, le vieux tableau sali et brûlé sur un monceau d'ornements sacrés, les lampes arrachées, des immondices semées partout. Le lendemain, sur les pentes de Bénachée, nos 3 500 héros étaient culbutés par une poignée de montagnards et s'enfuyaient à Tripoli.

Il nous fut impossible de trouver un logement à Zeghorta. Portes et fenêtres sont closes ;

(1) *Corresp. d'Orient*, lettre 159. Poujoulat ajoute : « A côté, reposent dans leurs sépulcres de marbre ou de pierre des prélats maronites et des consuls de France. On m'a montré le tombeau d'Alphonse Guys, mort à Tripoli en 1812. » Cette tombe se voit encore dans l'église de Notre-Dame de Zeghorta.

(2) John Carne, *Syrie, Terre Sainte*, in-4°. Fisher, Londres, 1836, p. 78.

le village est désert; à peine quelques chiens et deux ou trois gardiens silencieux. C'est que, pendant l'été, Zeghorta se transporte sur les hauts plateaux du Liban, à Ehden, où nous monterons demain. Mais aujourd'hui que faire?

La nuit est tombée, mon compagnon est malade; atteindre un autre hameau, il ne faut pas y songer. Enfin, après quelques détours entre les vieux oliviers, nous débouchons sur les bords d'une rivière, le Rachin, où, sous les mûriers et les saules, brillait une lanterne; c'était un de ces khans en branchages qu'en Orient on improvise, l'été, sur les chemins.

Sur une banquette fichée en pleine rivière, quatre joyeux moucres exterminent une pile de pagnottes (1) et avalent des litres d'eau; un autre dort. Une couronne d'ânes et de mulets entoure le khan.



LES DÉLICES DU KHAN

L'hôtelier se précipite à notre rencontre :

— Vous serez chez moi, comme saint Georges au ciel, tranquilles et contents!

Il court au fond de son hangar, culbute un monceau de pastèques, écarte les récipients les plus imprévus, expulse des chats et des poules, aligne flacons et narghilés, étend matelas et couvertures, tire sur l'ensemble un chiffon de rideau. Puis, avec un beau geste :

— C'est prêt, veuillez entrer!

Nous pénétrons dans l'alcove mystérieuse; une forte odeur d'eau-de-vie, d'huile, de moisi, de rance et d'autre chose..... nous emporte le nez. Mais la fatigue est plus forte. Nous nous étendons sur un petit matelas et nous enveloppons dans une grosse couverture piquée, moite d'humidité et dont l'ombre du soir nous dérobe la malpropreté.

Cependant le tintamarre est intense et ininterrompu : rivière, mulets, chevaux, chiens, ânes, moucres, chacun avec son cri, égayent la situation. Les hommes s'appellent, chantent, s'insultent; impossible de dormir.

Tout à coup, brouhaha extraordinaire. Croyant à une rixe, je soulève le rideau et je vois l'hôtelier en haute lutte à coups de pied contre un troupeau de pourceaux qui témoignent

(1) Pains ronds et plats.

énergiquement le dessein de venir nous exprimer leurs grâces. Ah ! brave policier, que ne peux-tu nous débarrasser des caresses d'autres animaux, insectes gris-perle, qui envahissent des régions plus intimes que l'alcove et montent, montent! Ceux-là, hélas ! on ne les chasse pas à coups de pied.

Vers minuit, le calme paraît s'établir; mais voici bien une autre chanson. Plusieurs coqs, suivis d'innombrables poules, grimpent sur le toit de branches, et, tout en jetant vers l'Orient des fusées de coquericos, ils soulagent sur nos personnes leur générosité matinale. Je fis d'amères réflexions ; mon compagnon, lui, abrité sous sa couverture, répétait avec un cruel à-propos le proverbe arabe :

— Celui qui prend le coq pour guide ne peut coucher que dans un poulailler.







LA VIE AU KHAN

... De grand matin, moucres et chameliers assistent leurs bêtes et les chargent de lourds fardeaux.

... Puis, joyeusement, la caravane se met en marche, sans s'arrêter, jusqu'à l'étape voisine.

... Le soir venu, la caravane déchargée s'accroupit en cercle, têtes en dedans, soupe et s'endort.

Enfin, appelée par tant de voix, l'aube s'éveilla sur les cimes, et le soleil poudra d'or la moire métallique des oliviers et l'argent de la rivière. L'homme sella nos montures, leva la main vers la montagne toute frissonnante dans le grand ciel éclatant, et dit :

— C'est là ! Vous y serez dans six heures, saluez les frères !

Là, c'est Ehden et Notre-Dame de la Forteresse ; les frères, ce sont les Maronites de Zeghorta. En repassant dans Zeghorta, le long des maisons fermées, près de la massive église, je me rappelai une autre petite scène qui nous avait fort égayés, la veille, dans le khan aux cent bêtes.

Sept à huit personnes étaient là, quand nous arrivâmes. Comme toujours, après avoir déclaré que nos père et mère, nos frères et sœurs, nos oncles et le reste, se portaient bien et saluaient l'assistance, mon compagnon parla de Karam, le héros de 1860, la gloire du Liban, puis, après avoir sacrifié au dieu, on passa à la Sainte Vierge.

— Que Dieu brûle ma maison ! Mais en voilà un qui aimait Saïdeh, s'écria un petit vieux déjà voûté, assis le bâton entre les jambes, revêtu de l'ancien costume libanais, et qui avait fait le coup de feu avec le héros. Cheikh Karam brûlait dans son cœur pour Mariam la Vierge ; il avait toujours le chapelet à la main et ses bénédictions en bouche ; il faisait

réciter les litanies à ses soldats. Un jour, il s'écarte pour dire un *Ave Maria*, et un boulet frappe juste l'endroit qu'il venait de quitter. C'était un saint. Il avait contre les Druses un drapeau blanc où était peinte l'image de Notre-Dame avec ces mots : *Secours des chrétiens, priez pour nous !* et quand nous passions avec ce drapeau, on sonnait les cloches et on illuminait les terrasses.

— Il y a bien longtemps de cela ? demandai-je au vieillard.

— Plus de quarante ans, dit-il.

Puis fixant, rêveur, la montagne mourante et la silhouette du village silencieux :

— Aujourd'hui, ajouta-t-il, on n'aime plus Saïdeh.

— Allah ! protesta l'auditoire.

Le petit vieux frappa du bâton.

— Parfaitement, et vous autres, les jeunes, qu'est-ce que vous faites pour Saïdeh ? Vous ne songez qu'à aller en Amérique, à jouer du aoud (1), à boire l'araq blanche près des sources (2). Plus de coups de fusil pour Mariam, plus d'illuminations, plus d'acclamations dans l'église ; on ne vient plus dormir à ses pieds, apporter de l'huile et des colliers.

— Pas besoin de tout ce fracas, brave homme !

— Pas besoin ? Qu'est-ce donc qu'une messe sans cloches, des noces sans coups de fusil ? Pas de bruit, pas d'amour. Oui, c'est triste ; aujourd'hui on ne cherche qu'à bâtir des maisons à tuiles rouges, qu'à acheter des pantalons frangi, qu'à faire des routes. Tenez ! demain vous aurez une route pour monter à Edhen ; c'est à faire pitié. Moi je n'ose plus aller là-haut avec les autres ; au printemps on dirait des funérailles, tant le voyage se fait silencieusement. De mon temps, c'était une autre chanson.



CONCERT DANS UN KHAN

— Oui ?

— Quel plaisir cette montée à Ehden, vers Pâques ! Un beau matin, Zeghorta fermait ses fenêtres, ses portes, mettait dehors vaches, chèvres, moutons, chargeait les mulets, les ânes, et puis, en avant ! Nous, les jeunes, nous prenions nos keffiehs de soie jaune (3), nos armes, et montions à cheval pour ouvrir la marche. Pas de route alors. Mais les sabots de nos chevaux faisaient des étincelles sur le chemin pierreux. Derrière nous, on entonnait un

(1) *Aoud* : guitare orientale.
(2) *Araq* : eau-de-vie.
(3) *Keffieh* : voile de soie dont on se couvre la tête.

cantique à Notre-Dame de Zeghorta pour lui dire adieu et lui recommander la garde du village ; sur notre passage, on sortait des maisons, les femmes nous saluaient du zalaghit(1). Arrivés sur les pentes de Aïto, là-haut dans le ciel, entre deux pics formant croissant, montait en fer de lance une crête que nous nous empressions de nommer : la crête de Hosn où habite la Vierge. Alors nous tirions des coups de fusil et faisions des signes et, d'en-bas, les femmes criaient : *Ya Saïydat-el-Hosn ! Ya Saïydat-el-Hosn!* Notre-Dame de Hosn est, en effet, la lance, la sentinelle, la reine d'Ehden. Puis, c'était à qui d'entre les cavaliers arriverait le premier...., Dieu du ciel, quelle journée ! Aujourd'hui, rien; ils ont une route, ils ne voient plus Saïdeh.

Le petit vieux se leva, très ému, nous salua, puis, ayant pris ses babouches à la main, il traversa la rivière et disparut dans la nuit, comme une fugitive apparition du Liban d'autrefois.

Un jeune homme haussa l'épaule et dit sans rire :

— Bah ! Abou T..... a mis, ce soir, un peu trop de poudre dans son fusil !.....

. . . .

Nous atteignons Aïto. Le voici bien, là-haut, le fameux « fer de lance » portant au bout un petit dé blanc : la chapelle de la Vierge ; salut à Notre-Dame de Hosn ! Nous la visiterons bientôt ; pour le moment, nous inclinons à droite vers le Qadischa, ou Fleuve saint.

(1) *Zalaghit* : cri de réjouissance.





VIEUX COUVENT DE QOZHAÏA DANS UNE GORGE PRÈS DE LA VALLÉE SAINTE
Vue prise du Sud-Ouest. Au loin, région de Ehden et pentes du Makmel.

III. — Vallée Sainte : Couvents de Qozhaïa et de Haouka.

Le haut plateau où nous arrivons est le Gebbeh, la région des fameux cèdres, région de tout le Liban la plus pittoresque et la plus visitée.

Au sortir des gorges, le panorama se montre.

Il s'étale, superbe, net, royal, dans le grand ciel blanc, avec une envergure, une splendeur qui vous soulèvent. Nu et simple, un coup d'œil suffit à le définir; c'est une courbe majestueuse et calme du Makmel, au fond de laquelle le regard précise une tache verte : les vieux cèdres du Liban. A leurs pieds, le long d'un éboulis de roches crayeuses, luit une cascade qui s'enfonce aussitôt dans la crevasse du Qadischa, pour reparaître tranquille et apaisée sur le velours d'oliviers qui précède Tripoli.

C'est le plus bel effort architectural du mont Liban et comme son dernier élan, avant de s'incliner et de mourir vers l'Akkar.

Cirque à relief grandiose, rendez-vous d'orages effrénés et de radieux apaisements, d'abîmes désolés et de bocages inattendus, la nature y promène ses grandes colères et ses calmes royaux.

L'histoire est ici comme la nature ; c'est une brusque succession de joies douces et de déchirements, d'idylles et de batailles. Et l'enfant qui, au VII^{e} siècle, fut jeté dans ce rude berceau, tour à tour pleurant et souriant, garde en son âme les violents contrastes de son histoire et de son sol.

Tous les voyageurs ont, en effet, remarqué les faces imprévues, les heurts de cette nature d'enfant, colère et douce, arrogante et timide, nature mixte entre le nomade qu'elle confine et le civilisé qui l'envahit.



LONGS ET BEAUX HOMMES

Longs et beaux hommes, que le travail n'a pas écrasés, mais montés librement dans leur belle lumière, regards et gestes lents, mais qu'un rien précipite, œil rêveur et cependant pratique, souples comme un habitué de l'étiquette et raides comme le sauvage non humilié par la vue des grandes multitudes.

Mais ce qui fait l'admiration du voyageur est avant tout le profond et célèbre précipice de la Vallée Sainte. C'est une gorge qui s'ouvre au pied des cèdres de Becharreh et va finir à Tripoli dans la Méditerranée. Le parcours n'a qu'environ 16 kilomètres ; mais il est d'un pittoresque et d'une beauté qu'on chercherait vainement ailleurs en Syrie. Rien n'égale la sauvage splendeur de ses parois déchirées, ruisselantes de sources et de cascades et surplombant des abîmes inexplorés.

Ces précipices ont un autre charme pour les Maronites. C'est là que, pendant de longs siècles, ce vaillant petit peuple catholique abrita ses forces vives, sa foi, sa nationalité, ses moines, son patriarche vénéré ; c'est là qu'il attendit sa liberté.

De nombreux ermitages et de vieux couvents peuplent, en effet, les flancs de la crevasse ; et le montagnard, qui a l'habitude de canoniser tout ce qu'il aime, a canonisé la gorge qui vit tant de moines, tant de chapelles et tant de souffrances. Il l'a appelée Qadischa, la Vallée Sainte.

Je sais bien que les archéologues — race impitoyable — chicanent un peu sur l'orthodoxie d'une telle auréole, disant que ce nom de « saint », la Qadischa le doit à quelque divinité païenne, tout comme sa cousine la Vallée d'Adonis dont nous connaissons les mœurs légères. Mais il serait téméraire ici d'exposer une telle opinion.

— Que pensez-vous de notre Sainte Vallée ? s'écria un moine solide en m'abordant brusquement, un matin, à Tirza, au moment où je contemplais la Qadischa qui, en cet endroit, s'ouvre grandiosement.

Je me tus, certes, et je fis bien.

Quant au moine, il regarda un instant le squelette de la gorge qui se dessinait sur le ciel comme une ruine gigantesque par où coulaient des traînées de soleil, des bruits de cloches

et des bouffées de vent. Tout à coup, rejetant son capuchon, il se tourna vers nous et s'écria fièrement :

— La Qadischa, c'est la Jérusalem du Liban.

Jérusalem un peu délaissée aujourd'hui, je crois; la civilisation fait oublier tant de choses!..... Cependant, du haut des terrasses suspendues sur l'abîme et décorées de croix où il vient se reposer le soir, le montagnard aime à se pencher sur sa vallée, comme sur un livre entr'ouvert où il peut lire l'histoire du passé. Dans les sombres profondeurs, il regarde encore avec émotion des ermitages, des couvents ruinés, des oratoires perchés sur des rocs ou blottis sous des cavernes. Il distingue des masures, des débris de culture et des pans de murs cramponnés encore aux pentes convulsées. Et tous ces restes, silencieux dans l'abîme pâle, lui parlent au cœur et lui rappellent la rude bataille pour la vie que menèrent ses ancêtres.



LA VALLÉE SAINTE, VUE DE TIRZA

A gauche, vallon de Qozhaïa ; à droite, Vallée Sainte ; au centre, pic de Haouka.

Aussi, comme il l'aime, sa vallée nationale, tout embellie de souvenirs et de légendes! Il l'aime comme l'Irlandais sa bruyère et le Breton son clocher à jour. De loin, il y pense, il désire la revoir, et il n'est pas aujourd'hui d'émigré libanais qui ne redise au fond de son cœur les vers mélancoliques d'un poète maronite retenu à Rome, en 1720 :

> Mon cœur s'attendrit en songeant à la Sainte Vallée,
> Je soupire après sa vue, car sa vue réjouit le regard.....
> Hélas ! qu'il y a longtemps que je suis loin d'elle,
> Et mon cheval est toujours sellé pour m'en éloigner davantage.

Notre-Dame, certes, habite la Sainte Vallée; où serait-elle, si elle n'était pas avec les souffrants? Même elle a eu la maternelle délicatesse de vivre comme ses enfants, habitant comme eux des grottes et s'identifiant à leur vie avec un merveilleux tout à tous.

Deux grottes surtout, deux sanctuaires, sont restées célèbres : Notre-Dame de Haouka,

pélerinage extrêmement difficile, et Notre-Dame de Qannobin, qui, jusqu'au début du XIXe siècle, fut le sanctuaire national du peuple maronite.

Mais sur notre chemin, voici le grand monastère de Qozhaïa, le couvent le plus curieux et le plus fameux de tout le Liban. Saluons-le en passant.

C'est, nous dit le poète Gabriel Farhat, c'est une lune qui se lève sur l'horizon du Liban et dont les rayons mènent par la main le pénitent..... Ses moines sont la lumière de la terre..... Des armées d'anges les gardent et l'espace est trop étroit pour les contenir.....



ENTRÉE DE LA VALLÉE DE QOZHAÏA
Entre deux rochers, l'arcade surmontée d'une croix.

Dès l'entrée du vallon, la sainteté éclate.

Deux grands rochers, reliés par une arcade que surmonte une croix, font une manière de porche d'église, au travers duquel apparaît une gorge austère vivement éclairée qu'on prendrait pour une perspective fantaisiste de crèche de Noël.

Sur les sommets, se dressent çà et là de longues croix, augustes sentinelles rappelant au respect. Un sentier serpente sur les flancs de la nef, sentier de moine où l'on ne marche pas deux de front, sentier fait pour parler seul à seul avec le grand Dieu de cette grande solitude.

Je m'avançai, l'œil fixé sur un objet étrange, pareil à une ruche sauvage au fond de la vallée.

Bientôt se dessina un pêle-mêle de bâtisses de tout âge et de tout rang, qui paraissent lutter contre les rocs surplombants, avec le caprice ou le désespoir des couvents du Mont Athos (1).

Aux alentours, on croise des pèlerins silencieux, des montagnards, chapelet en main, des moines à barbe antique ; tout cela, avec le cortège des saintes pensées qui me hantaient, m'avait impressionné, et, en pénétrant dans le mystérieux couvent, je me demandai si je n'allais pas voir surgir les ombres raides des ascètes du temps passé.

Par une porte mauresque, nous entrons dans une cour dallée, où, près d'un treillis de

(1) On voit avec frayeur des blocs suspendus et retenus par des chaînes de fer. Il y a cent trente-cinq ans, un rocher éboulé en avalanche emporta une partie du couvent.

volubilis bleus et blancs, un jet d'eau chante au soleil, devant l'église et les sombres galeries. De partout sortirent de bons sourires, de joyeuses physionomies.

Nous fûmes entourés, bénis dix à douze fois, rafraîchis, parfumés, enfin promenés à satiété dans ce labyrinthe monastique : couloirs à surprises, jardinets suspendus, chevauchement de terrasses, escaliers en zigzag, cellules nichées partout; bref, le plus invraisemblable casse-tête chinois en fait de bâtiments (1).


L'ARRIVÉE A QOZHAÏA

Dans tous les coins, on rencontre des moines, les uns tissant, les autres lessivant, d'autres psalmodiant, d'autres se promenant ou fumant, quelques-uns sommeillant à l'air sur l'embrasure des fenêtres.

Enfin, un charmant petit monde ascétique, vivotant à l'improvisade sous la grâce de Dieu et croissant dans la perfection, tout comme leur monastère, fleur exotique et sauvage poussée sur ce roc, le long des siècles, aux caprices des vents et des besoins.

— Nous avons même une imprimerie, nous dit un religieux ; venez voir !

C'est une petite presse qui eut son temps de gloire (2), mais qui, aujourd'hui, se prépare à la mort en produisant exclusivement ces fameuses « oraisons de saint Antoine », que le montagnard porte suspendues à la poitrine en des sachets brodés, comme un talisman contre tous les maux du ciel et de la terre.

On nous montra les caves, sortes d'oubliettes creusées dans le roc d'où montent des treuils rouillés; c'est là que, aux mauvais jours, on cachait les provisions, là qu'on abritait les Maronites persécutés et traqués par les Musulmans et les Métoualis. Puis, nous visitâmes l'église, aux trois quarts dans le rocher, et fort curieuse. Sur les parois s'alignent, dans une ceinture de tableaux, « les saints de Qozhaïa », en pose rigide, ayant

(1) La situation de Qozhaïa est *romantique*, écrit un protestant sentimental, John Carne. Et il ajoute : « Il est impossible de ne pas s'apitoyer sur le sort de ces hommes (moines). Leur vie est un sommeil, non un songe. »

(2) C'est chronologiquement la deuxième imprimerie au Liban; en 1583 et en 1611, elle produisit une édition des Psaumes. La première presse fut à Mar-Hanna, près de Choueir, dans le Matn.

tous le même geste et la même marche processionnelle vers l'autel ; l'ensemble d'un art plus que primitif.

Enfin, comme remontant à la cause première de Qozhaïa, on nous mena dans la « grotte de saint Antoine », vaste caverne où l'on envoie tous les aliénés du Liban pour les faire guérir par le Saint, car l'Oriental attribue beaucoup de cas de folie à l'influence diabolique. J'y vis un de ces malheureux : deux yeux hagards, effrayés, sortant d'un trou, au fond duquel un pauvre être humain gisait, lié par un gros collier de fer ; c'était un jeune homme, fou furieux, qui avait déchiré tous ses habits et qui se cachait comme une bête apeurée.

Chose curieuse ! Saint Antoine n'est jamais venu ici, mais on croit qu'il est venu... Tel





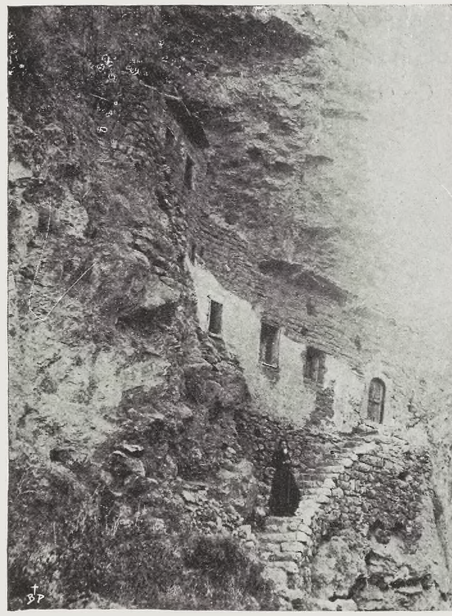
QOZHAÏA — EN HAUT, FAÇADE DE L'ÉGLISE ; EN BAS, COUR DU COUVENT

est le cadre — Qozhaïa n'a guère changé — où, durant des siècles, vécurent des foules de moines, dont l'ascétisme simple et rude visait surtout à mater le corps ; leur vie, leurs souffrances, les légendes dont on les entoure, sont un lointain écho des anciens Pères du désert (1).

(1) Les origines de Qozhaïa sont assez obscures ; on le signale pendant les Croisades comme dépendant du comté de Tripoli (Rey, *Colonies franques*, p. 359). Il apparait franchement dans l'histoire au xve siècle, lorsque l'arrivée du patriarche à Qannobin (voir plus loin) fit refluer les moines vers Qozhaïa. Depuis lors, Qozhaïa a vu de grandes vertus, mais aussi beaucoup de discordes fraternelles, des tiraillements, même des scandales.

Esquissons une de ces existences (1).

En l'année 1542, mourut saintement, muni de la bénédiction du patriarche Moussa et de Koriakos, évêque d'Ehden, le pieux ermite Younan-el-Matriti. Pendant cinquante ans, il avait vécu dans l'ermitage de Saint-Michel (2). D'une pureté de cœur parfaite, il célébrait la messe chaque matin; quatre ans avant sa mort, il ne mangeait qu'une fois tous les deux jours, et, pendant le Carême, le samedi et le dimanche seulement. Ses jeûnes se prolongeaient encore de la Pentecôte à Noël, de l'Épiphanie à Pâques. Il ne buvait que le samedi et faisait des prostrations jusqu'à se mettre tout en sueur; pendant la Semaine Sainte, il en faisait 24 000, et n'était surpassé en cela que par son disciple Hanna-el-Lahfed, qui, plus vigoureux, allait jusqu'à 26 000.



QOZHAÏA — L'ERMITAGE DE SAINT-MICHEL OU VÉCUT LE MOINE EL-MATRITI

Il fit plusieurs miracles. Hanna, son disciple, a témoigné après la mort de l'ermite que, un jour, la jarre d'huile étant vide, son maître se mit à prier, brûla de l'encens, et le vase se remplit d'une huile exquise; ce que voyant, son disciple en fut si effrayé qu'il ne savait plus, disait-il, s'il était au ciel ou sur la terre. Younan lui dit :





QOZHAÏA DANS LES CLOÎTRES

— Louons Notre-Seigneur Jésus-Christ! Il a fait une merveille par les mains du dernier de ses serviteurs; mais je te défends d'en parler avant ma mort.

Personne ne pouvait égaler sa vertu; ses disciples en étaient au désespoir. L'un d'eux, Gebraïl-el-Hadnani, écrivant la vie du maître, s'arrête soudain et s'écrie :

— Misérable que je suis! Quelle n'est pas mon audace? Ma main pécheresse jette le qalam (3), car le lecteur va dire : « Quoi! cet

(1) D'après Douaihi (*Ann. Mar.*, ann. 1542, 1544) et des manuscrits de Qozhaïa.

(2) Ermitage à la porte de Qozhaïa.

(3) Roseau à écrire.

arbre si fécond (Younan) n'a produit que les fruits pauvres, durs et amers, que nous sert son indigne biographe!..... »

Ce Gebraïl était cependant, lui aussi, un saint. Devenu supérieur en 1544, il voulut agrandir l'église en taillant dans le roc; mais il hésitait, se demandant s'il n'y avait pas danger d'éboulement.


PORTE D'ENTRÉE DU COUVENT DE QOZHAÏA

Alors Younan lui apparut et lui dit :

— Taille dans le roc sans crainte, puis élève dans l'église trois autels : le premier à Mariam la Vierge, le second à saint Antoine et le troisième à saint Monarios (!).

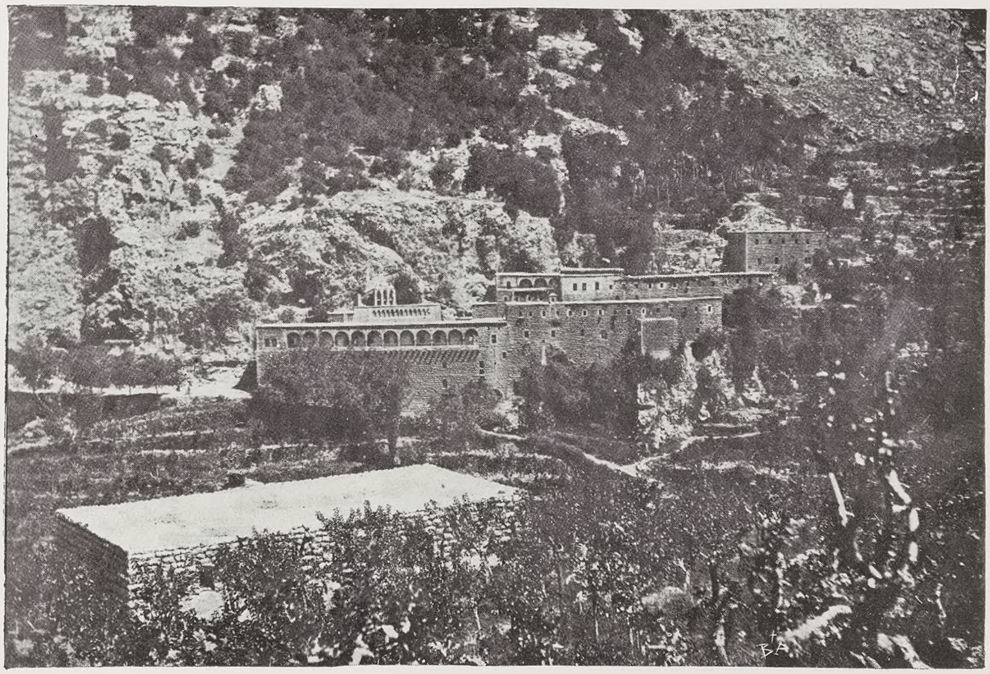
Ainsi fut fait en 1545.

* * *

On nous fit entrer dans une petite salle où l'on nous avait préparé un repas; un vieux moine l'égaya d'un chant. Rien d'étrange et de fantastique comme cette mélopée caverneuse, gutturale, qui célébrait Qozhaïa, la Sainte Vierge et les nobles visiteurs.

Je ne compris point les beautés du chant, mais cette voix de vieillard me rappela celle du grand restaurateur de Qozhaïa, Gabriel Farhat, qui, en 1720, dans les parages mêmes où nous passons, chantait ainsi la Vierge Marie :

Debout, frère de cœur ! Allons, dès l'aurore, aspirer l'air frais de l'amitié, dans ce verger où passe la brise et où des amis sont assis.



QOZHAÏA — LE COUVENT, VU DU VERSANT OPPOSÉ

Ah ! bénie de Dieu soit cette vallée que l'amour de Mariam réjouit du haut en bas.....
Ses vergers et ses pentes nous offrent des promenades qui valent les couloirs des palais.
Mon cœur donne à Mariam son amour, et mon amour donne à mon cœur une musique.
O Mariam, je t'aime d'un cœur éperdu..... et mes yeux en pleurent continuellement.
Je m'alanguis du désir de te voir, et ma passion d'amour voudrait t'offrir tout mon sang.
..... Loin de moi les chants de Hend et de Labna et de Soléima et de Zéinab! Arrière tout cela!
Mais chantez-moi la fille de l'Iman prophétique (David), car ce sujet est plus vrai.
..... Elle est comme le tout, et les créatures n'ont qu'une partie de ses qualités; c'est un soleil chassant la nuit par son aurore.
..... O Vierge, accepte-moi près de toi, comme un rossignol de jardin, car mon chant n'est qu'un gazouillis d'oiseau (1).

— Vous allez à la chapelle de Haouka ? fit le supérieur étonné.

— Oui, est-ce loin?

— Non, ce n'est qu'à une heure et demie, derrière cette montagne, dans une grotte de la Vallée Sainte. Mais pour des Frangis..... Avez-vous le pied montagnard ? La descente est dangereuse. Attendez, je vais vous donner un guide.

Il fit un signe.

Un jeune moine accourut, prit son mantelet et s'élança à grandes enjambées, en disant :

(1) Gabriel Farhat, *Divan*, p. 257. Hend, Labna, Soléima, Zéinab : poètesses islamiques célèbres.

— Suivez-moi !

Nous franchissons une petite montagne nue et tourmentée qui forme un gigantesque éperon de navire entre le vallon de Qozhaïa et la Vallée Sainte (1).

Tout à coup, devant nous, s'entr'ouvre la gorge du Qadischa : deux murailles vertigineuses, plongeant dans un gouffre de 6 à 800 mètres, où l'œil effrayé perçoit des reflets d'eau. Le soleil intense rebondit sur les rocs et poudroie comme une fine poussière de névé sur l'abîme bleu. On rêve aux précipices d'un glacier éblouissant.



LA DESCENTE A NOTRE-DAME DE HAOUKA DANS LA VALLÉE SAINTE

C'est là qu'il faut descendre; car Notre-Dame de Haouka habite une grotte du redoutable rempart et ne mérite que trop son nom de Notre-Dame des Escaliers (2).

Laissant nos montures au col, nous livrons notre vie à un filet de sentier qui s'entortille désespérément à tous les accidents du sol; le jeune moine murmure l'invocation ordinaire ici contre les chutes : « la Saïydat-Haouka! »

Parfois même il nous prend le bras; d'en haut, derrière un rocher, un montagnard regarde.

Vraiment rien n'a changé depuis 1630, époque où les Pères Récollets habitèrent ici, et où l'un d'eux, le P. Roger, écrivait :

Le monastère où sont nos religieux, auquel j'ai demeuré un an, et qu'on appelle Seide Mariam men Hoca, est si affreux, que les plus hardis tremblent quand ils s'en approchent. Car, après avoir dévalé 400 marches, la plupart taillées dans le roc, il faut passer par dessus un arbre que la nature, ou pour mieux dire Dieu, a fait

(1) Ce bloc rocheux, que d'anciens voyageurs croient être le *Mont des Léopards* du *Cantique* (IV-8), porte à son extrémité une petite ruine appelée Médinat-er-Ras (ville du promontoire), vraisemblablement un poste d'observation.

(2) Haouka signifie degrés, escaliers. Un petit hameau situé au bord du précipice porte aussi le nom de Haouka; on s'étonne de trouver sur les pentes d'un tel abîme quelques figuiers, des ceps de vigne, plantés jadis par des moines et des paysans.

naître dans le rocher pour en faciliter l'entrée et le passage. Puis, pour aller prendre de l'eau au torrent qui est au-dessous, il faut dévaler 400 autres marches (1).

Nous voici près d'une grande caverne, ouvrant en forme de niche dans une paroi surplombante d'où s'échappent de la verdure, un clocheton, des lianes, le tout difficilement retenu sur la pente par un mur grisâtre. Une grande croix est plantée au-dessus (2).



CAVERNE DE NOTRE-DAME DE HAOUKA ET ENTRÉE DE L'ERMITAGE

Je poussai la porte et me trouvai en face d'une chapelle blanche à petit balcon bleu, sise au milieu d'un pêle-mêle d'arbustes, d'escaliers, de masures et de grottes.

Pas un bruit, pas un vivant; tout semble mort. Sur les murs fraîchement crépis, on lit des inscriptions énigmatiques : « Frappez et l'on vous ouvrira. » « Cherchez et vous trouverez ! »

Nous cherchons et nous trouvons, à l'entrée, un oratoire à saint Joseph.

Marie ne doit pas être loin.

Quelques marches et nous sommes chez elle. C'est une petite nef à lourdes murailles où, sur un grossier badigeon, de naïfs angelots, au milieu d'oiseaux et de fleurs, font gauchement des génuflexions; la lumière, fort douce, est légèrement brusquée çà et là par une

(1) ROGER, *Terre Sainte*, Paris, 1664, in-4°, p. 433. Ce missionnaire parcourut, durant cinq ans, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie et la Grèce.

(2) La grotte mesure, en hauteur, 30 à 35 mètres d'ouverture; le fond se compose de deux grottes superposées, où l'on voit partout des traces de fumée : feux de bergers et de pèlerins.

multitude de suspensions sans valeur, au travers desquelles apparaît l'image de Notre-Dame de Haouka.

C'est un tableau récent dont le motif est assez original : Marie, assise sous un arbre, retient Jésus qui lui échappe pour caresser une colombe que lui offre le petit Jean-Baptiste; saint Joseph et sainte Elisabeth regardent (1).

Groupe intime, suave, qui rappelle certaines scènes traditionnelles des soirs fatigués de la fuite en Egypte. Mais ici, dans ces horribles précipices, quel Hérode, quelle persécution a poussé la Sainte Famille?



CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE HAOUKA

Des vents d'orage ont apporté les germes de ces arbustes qui du front de la grotte se balancent sur l'abîme. Ainsi de la Vierge d'Haouka. Elle est née d'une tempête et son origine est une page sanglante de l'histoire des Maronites.

Pendant les Croisades, les Maronites avaient été les dévoués auxiliaires des Francs; de là des colères depuis longtemps accumulées dans le cœur des Musulmans contre les montagnards. Maintes fois il essayèrent de se venger. En 1267, par exemple, le sultan Beibars ordonna de sanglantes incursions dans le Haut-Liban.

Les troupes, raconte Makrizi, forcèrent plusieurs cavernes et vinrent présenter au sultan les prisonniers et le butin. Ce prince commanda de décapiter les captifs, de couper les arbres, de démolir les églises.

Après les Croisades, les montagnards, aidés de quelques Francs, se groupèrent autour de leur patriarche. Leur centre de résistance était Hadeth. Là, ils se faisaient craindre, et personne n'osait les attaquer (2).

En 1283, le terrible Qalaoun lança contre eux un corps de Turcomans; ceux-ci, débouchant à l'improviste par le col de Harouna, assiègent Ehden, emportent Hadeth, ravagent et brûlent tout sur leur passage.

---

(1) Ce tableau, imitation de la *Sainte Famille Canigiani*, de Raphaël, fut placé à Haouka en 1894. Le tableau précédent, rapiécé et relégué dans un petit caveau à côté, est une *Mater pietatis* venue de Rome, il y a plus d'un siècle. — Dans un autre coin, je vis une troisième peinture plus ancienne encore et de type grec, qui apparemment fut le tableau vénéré au XV^e ou XVI^e siècle.

(2) QUATREMÈRE, *Hist. des sultans Mamelouks*, année 682 (1283), note 64.

Les pauvres chrétiens se hâtèrent, selon leur coutume, de chercher un abri dans les grottes du Qadischa. Les Turcomans, résolus à tout exterminer, les y poursuivent et capturent le patriarche « capture plus importante que celle d'une forteresse considérable, » remarque un vieil historien musulman. Ils s'emparèrent de plusieurs grottes; mais tous leurs efforts échouèrent devant une caverne inaccessible où s'étaient réfugiés les chefs de la nation. Quelques flèches parties de la grotte suffisaient à jeter dans l'abîme les téméraires qui osaient s'approcher; un petit fortin bâti à la hâte masquait l'entrée du redoutable refuge.

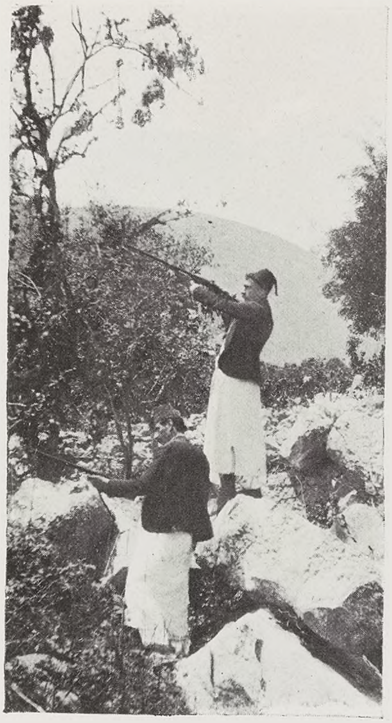
Un Maronite apostat alla trouver l'ennemi; on n'a pas oublié son nom, il s'appelait Ibn-el-Sabha et était du village de Kefar-Seghab. Cet homme s'offrit à déloger les fugitifs.

Aussitôt il va détourner le ruisseau Mar-Seman, qui coule sur la hauteur, et le dirige sur l'antre inabordable qui porte encore le nom de Ghiadar (trahison) et qui est à quelques minutes de notre grotte de Haouka.

La caverne fut inondée.

Devant cet étrange ennemi, les chrétiens durent fuir ; les uns se rendirent, les autres roulèrent dans les précipices ou furent noyés, quelques-uns parvinrent à s'échapper (1).

L'horrible Judas reçut la rançon du sang de ses frères : un turban blanc, des habits de soie, de l'argent, des esclaves et tous les droits des vieux Musulmans. Mais l'or et la soie n'étouffent pas les cris de la conscience.



CHASSEURS DANS LES GORGES DE LA VALLÉE SAINTE

Dès que les Mamelouks eurent évacué le pays, il abjura l'islamisme et voulut réparer son crime. Lorsque les Maronites s'étaient réfugiés dans la caverne, ils y avaient élevé un autel à Notre-Dame, et avaient péri en invoquant la Sainte Vierge; le traître repentant descendit dans cette grotte, bâtit un oratoire à Marie, et c'est là qu'il cacha le reste de sa vie (2).

Plus tard, les montagnards taillèrent un sentier dans les rochers et transportèrent

(1) Douaihi, *Ann. maron.*, année 1283, édit. 1890, p. 115. — Schidiak, *Familles du Liban*, IIIe partie, ch. Ier.

(2) Malgré cette expiation, le nom de Ibn-es-Sabha est toujours exécré ; le village même du traître est odieux, et sa famille, dit-on, porte encore les marques de la vengeance divine.

l'oratoire à la grotte voisine de Haouka, un peu moins inaccessible et jadis habitée par des ermites. On y venait prier de tous les côtés.

Bientôt un petit couvent s'installa dans la grotte et quelques moines vinrent suspendre leur vie entre le ciel et la terre, trouvant là, à cette époque de troubles, une double sécurité : la Vierge et les précipices.

Dès lors, le nom de Haouka prend une place marquante dans les annales maronites.

Dans la pauvre caverne de Notre-Dame vécurent et se sanctifièrent des évêques, des patriarches, de nombreux religieux et d'illustres personnages qui exercèrent une grande influence sur les affaires de leur nation (1).



ERMITE DE LA VALLÉE SAINTE
Au loin, la montagne de Ehden et Notre-Dame de Hosn.

En 1480, le P. Hazéchiel y meurt en odeur de sainteté (2). En 1507, le jeune et célèbre Moussa-el-Akkari, futur patriarche, y prend l'habit religieux, et en sort, dès 1521, sur l'ordre du patriarche Siméon, pour aller porter au nouveau pape Adrien VI les félicitations de la nation maronite. On dit que le Pontife se fit raconter l'histoire de Haouka et envoya des présents à la Vierge de la grotte. Ce moine, devenu évêque, puis patriarche, en 1524, mourut lui aussi en saint, vers 1567. C'était un grand serviteur de Marie (3).

Mais le plus illustre et le plus extraordinaire des clients de Notre-Dame de Haouka est un Français dont les Maronites gardent toujours mémoire et qu'ils appellent encore « le saint ermite ». Il se nommait François Le Chasteuil. Il était né à Aix en Provence et avait une connaissance approfondie des langues orientales et de la Sainte Ecriture. Par une étrange vocation, ce riche gentilhomme avait été amené à embrasser la vie monastique dans le Haut-Liban, au milieu des gorges de la Vallée Sainte. Vers la fin de l'année 1632, il distribua ses bagages aux pauvres, congédia son dernier valet et descendit dans la grotte de Notre-Dame de Haouka, où logeaient alors des Pères Récollets. Là, il revêtit le grossier costume des moines maronites, et, sous le regard de Marie, il commença une vie de prière et d'austérités qui lui attira bientôt une réputation

(1) Par exemple, Yakoub, évêque de Becharreh; Youssef-el-Assarti, évêque de Gebaïl, en 1653; Hanna-el-Abouab, patriarche, et les autres personnages cités dans le texte.

(2) Douaihi, *Ann. maron.*, 1480.

(3) Ce religieux était originaire de Barda, dans l'Akkar, où les Maronites étaient déjà très nombreux. (Douaihi, *Ann. maron.*, 1521. — Lequien, *Or. Christ*, III, p. 66. — Assemani, *Biblioth. Orient*, t. I[er], p. 522.)

inouïe et le fit surnommer *el-kadis*, « le saint ». Une foule de grands personnages et de paysans descendaient le visiter et implorer ses conseils. Ils se jetaient à ses pieds, baisaient ses mains et le bas de sa robe ; des pèlerins d'Europe allant à Jérusalem se détournaient de leur route pour le voir, et les Musulmans eux-mêmes avaient pour lui la plus profonde vénération.

Le patriarche étant mort, le peuple d'une voix unanime proposa le pieux solitaire pour lui succéder ; les plus vives instances lui furent faites ; mais l'humble reclus les repoussa énergiquement. D'ailleurs, pour être plus à Dieu seul, il avait quitté Haouka et avait pris au couvent de Mar-Sarkis, à Ehden, une pauvre cellule où il eut fort à souffrir. Enfin, il vint mourir au pied des cèdres, dans l'ermitage carme de saint Elisée, le 15 mai 1644 (1).



LA VALLÉE SAINTE EN FACE DE HAOUKA

La grotte de Marie n'abrita pas toujours cependant de pareilles vertus. Un demi-siècle avant l'arrivée de François Le Chasteuil, elle avait été désolée par un grand scandale qui nous ouvre un jour pénible sur les discordes maronites d'alors.

Un certain évêque nommé Daoud, administrateur des biens patriarcaux, se tourna contre son patriarche. Avec deux de ses partisans, Maroun de Chypre et Jacques de Akkel, il se retira dans l'ermitage de Haouka. Là, de sa propre autorité, il élève à l'épiscopat un prêtre et deux moines de Qozhaïa ; il menace de porter l'affaire à Rome, et, en attendant, pousse le pacha de Tripoli à s'emparer de Qannobin, résidence patriarcale (2).

Il en est résulté pour nous de grands dommages, écrit le patriarche au Pape ; le sandjak et les officiers de la Cour ont envahi notre monastère avec de nombreux cavaliers, se sont emparés de

(1) Marchety, *Vie de M. de Chasteuil*. Paris, 1666, in-16, résumé par De la Roque, *Voyage de Syrie*, t. II, p. 153. — Douaihi, *Ann. Maron.* (édit. 1890), p. 203, 216.

(2) Ce conflit fut précisément l'occasion du Synode de 1580. Douaihi, *op. cit.* 1577. — *Lettres diverses du P. Eliano dans le Synode*. Lettre du card. Caraffa, 25 février 1578.

plusieurs de nos moines, les ont incarcérés, chargés de chaînes, prétextant que nous avions ajouté une nouvelle bâtisse à notre église. Sans la faveur des marchands français de Tripoli et du consul de France, ils auraient tout détruit..... Tout cela a été causé par ces moines révoltés contre nous, et que nous avons dû excommunier et déposer de la dignité usurpée (1).

Cette affaire se compliquait encore de discordes civiles. Les Maronites étaient divisés en deux factions rivales appelées la Bannière blanche et la Bannière rouge. Les premiers, les Blancs, las des vexations musulmanes, professaient publiquement l'islamisme et secrètement le catholicisme; les Rouges restaient fidèles. Entre ces deux partis, il y avait des rencontres non moins meurtrières que celles des anciens Bleus et Verts de l'hippodrome de Byzance.

Grégoire XIII envoya deux légats, les Jésuites Eliano et Reggio, et l'on réunit le Synode de Qannobin (1580).



MARONITES DU HAMEAU DE HAOUKA

Les Pères allèrent trois fois, à travers les rochers du Qadischa, visiter les moines révoltés dans leur couvent de Haouka, pour les ramener à l'obéissance; tout fut inutile (2). On recourut au bras séculier; le mokkadem (3), avant d'user de violence, essaya de négocier.

Enfin, après de longs pourparlers, les rebelles se soumirent le 7 juin 1580, et le patriarche leur pardonna.

En 1624, grâce à la protection de l'émir Fakhr-ed-Dîn, le patriarche Iouhanna-ibn-Maklouf ouvrit un Séminaire dans la grotte de Haouka. Urbain VIII bénit cette institution, lui assigna des fonds annuels et recommanda d'envoyer les meilleurs élèves au Collège de la Propagande que ce Pape faisait alors construire. Il semble même que les Pères Récollets eurent la direction du Séminaire, car c'est alors qu'ils habitent Notre-Dame Marie de Haouka (4).

(1) Lettre du patriarche Mikaïl au Pape (14 avril 1577).

(2) « N'étaient-ils pas, disaient-ils, aussi dignes pour le moins que les évêques ordonnés par le patriarche ? »

(3) Ou « sous-fermier », « diacre » d'Ehden. Voir plus loin Ehden.

(4) Déjà, en 1543, Paul III avait envoyé *six Frères Mineurs* pour fonder un Séminaire; mais rien ne fut fait. Le Séminaire de Haouka n'eut guère plus de *douze à quinze élèves* à cause de l'exiguité du lieu. (Douaihi, *Orig. des Maron.*, ch. xii. *Ann. mar.*, 1624).

Neuf ans après, Fakhr-ed-Dîn était terrassé par les Turcs ; le Liban fut envahi, à demi ruiné, et le Séminaire de Haouka disparut.

Les moines revinrent; mais ce fut pour souffrir.

Depuis la mort de Fakhr-ed-Dîn, le Haut-Liban était peu à peu tombé au pouvoir des Métoualis Hamadiehs, nuée de petits cheiks, cruels et pauvres, hobereaux à turban qui razziaient à qui mieux mieux couvents, églises et villages (1).

Notre-Dame de Haouka, enrichie par les donations des pèlerins, attirait naturellement ces oiseaux de proie. L'un d'eux reçut même, pour tout héritage, le droit de razzia sur le sanctuaire et il ne s'en priva point. Ainsi pendant un demi-siècle.

Cependant, au milieu de ces souffrances, une grande bénédiction descendit sur le pays, je veux dire la réforme monastique.

Jusque-là les moines vivaient un peu à l'aventure. C'étaient des *dévots* plutôt que des religieux proprement dits ; chaque couvent indépendant des autres ne relevait que de l'Ordinaire ; de là des misères qu'il serait trop long de raconter.



SALUANT LE MISSIONNAIRE

Or, au commencement du XVIII^e siècle, sous l'inspiration du célèbre Gabriel Farhat (2), dont nous avons plusieurs fois cité les poésies, les moines maronites réunirent leurs couvents en Congrégation sous le titre de Saint-Antoine. Qozhaïa fut choisi, en 1708, pour la maison-mère de l'Ordre.

Notre-Dame de Haouka devint une annexe de Qozhaïa et descendit au rang d'*ermitage*.

Un solitaire fut désigné pour desservir le sanctuaire, puis le solitaire mourut, et..... personne ne descendit pour le remplacer.

La splendeur de Saïydat-el-Haouka déclinait. L'aube de la liberté se levait enfin sur les Maronites ; déjà les évêques, les moines sortaient des cavernes et se répandaient au loin. Le patriarche montait à Diman, pour aller bientôt se fixer à Notre-Dame de Bikerké, près de Beyrouth. Notre-Dame de Haouka attirait moins les regards. Fidèle, dirait-on, à sa naissance, ce sanctuaire brillait pour le malheur seulement.

(1) Voir plus loin Ehden.

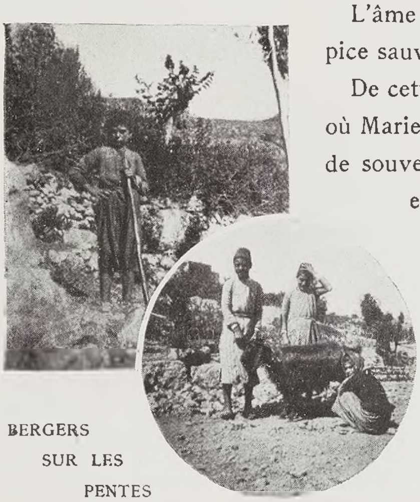
(2) Gabriel Farhat, né à Alep (20 nov. 1670), élevé dans l'école des Jésuites, devint bientôt pour ses contemporains un phénomène de science ; encore élève, on l'appelle « le maître ». A vingt-trois ans, il se fait moine et commence la magnifique réforme monastique que nous avons plusieurs fois signalée. Il partit pour Rome en 1711. A son retour, il releva « la langue arabe tombée en désuétude », et fut sacré évêque en 1725. Il écrivit trente ouvrages et mourut saintement comme il avait vécu à Alep (9 juill. 1732), à l'âge de soixante-deux ans. Un grand poète musulman fit une élégie à sa mort et l'appela « le jardin de la littérature et des mœurs ». Cet homme aimait passionnément la Sainte Vierge ; c'est même le trait caractéristique de sa vie ; presque toutes ses innombrables poésies finissent par un éloge à Marie.

Donc, notre ermite était mort et personne n'avait relevé sa garde. Cependant, les pèlerins venaient toujours. On essaya de dériver le pèlerinage.

Dans les premières années du XIXe siècle, le patriarche, plusieurs évêques et une multitude de moines et de montagnards descendirent prendre l'image miraculeuse et la transportèrent solennellement au couvent central de Qozhaïa, lieu d'accès plus facile et plus fréquenté.

Le lendemain, l'image était retournée à sa première place; on crut à un vol et on fit une seconde translation; la Sainte Vierge, plus fidèle que les hommes, rentra comme la première fois sous sa grotte (1).

C'est là que le montagnard descend encore avec un irrésistible attrait.



BERGERS SUR LES PENTES DE HAOUKA

L'âme est en effet si bien pour parler à Dieu, dans ce précipice sauvage et désolé, image de notre souffrante vie.....

De cette solitude morte, de cette caverne béante sur l'abîme où Marie entendit des lamentations et des cantiques, de tant de souvenirs sanglants et doux, monte un charme étrange, et l'on ne s'éloigne qu'à regret.

En remontant, le jeune moine nous montra les sentiers qui aboutissent au sanctuaire.

— Par là, dit-il, viennent les bergers, les fiévreux, les femmes stériles, tout le Gebbeh. Saïydat-el-Haouka est l'étoile de nos montagnes. Au printemps, les chevriers lui offrent un agneau ou un veau; dès lors, ils n'ont plus à redouter les chutes dans les précipices. Des paysans donnent, chaque année, quelques oliviers ou un lopin de terre; aussi Haouka a-t-il un *ouakf* considérable. On apporte les nouveau-nés pour les baptiser ou les faire guérir avec l'eau du puits de Saïdeh, car cette eau est miraculeuse (2).

Il ne manqua pas de nous raconter l'histoire de l' « Aveugle de Mariam », histoire bien connue des pèlerins de Haouka (3).

Un montagnard nommé Geraïch Damisch et originaire de Semar-Gebaïl, aimait Saïydat-el-Haouka comme son cœur. Un accident lui ayant gravement blessé la vue, il n'en continua pas moins à visiter le sanctuaire; il en devint même le « ouakil » (gardien). Il servait les messes, balayait, sonnait la cloche, recevait les pèlerins et illuminait souvent la grotte.

---

(1) MARTIN, p. 390.

(2) Ce puits est dans la grotte, près de la chapelle. Un jour, une femme attacha son enfant moribond à la corde, le plongea dans l'eau « miraculeuse » et l'en retira guéri.

(3) Ce récit, rapporté par le P. Martin, p. 393, nous a été fait par deux fois à nous-mêmes par les gens du petit village de Haouka, surtout par un vieux berger qui avait connu « l'Aveugle ».

Il était très pieux et on l'appelait « l'Aveugle de Mariam ». On lui attribue des prodiges.

Un jour, le moine qui desservait la chapelle était tombé malade à Qozhaïa ; Geraïch alla le visiter dans sa cellule :

— Abouna, demain il faudra venir dire la messe à Saïydat-el-Haouka.

— Impossible, je vais mourir.

— Demain tu viendras dire la messe, insiste le vieillard ; je vais prier Mariam el-Azra.

Le jour suivant, Mariam avait guéri le moine, et le moine disait la messe.

Avant de mourir Geraïch voulut faire le pèlerinage de Jérusalem. Alors tous s'écrièrent : « Geraïch tombe en enfance. » Mais il fit à pied ce long voyage, et il disait au retour :

— Ma Vierge de Haouka m'a aplani le chemin ; je n'ai pas eu d'accident, pas de chute, et partout on m'a reçu comme un frère.

Geraïch mourut vers 1835, en disant :

— Salut à toi, ô Mariam !

Nous atteignîmes le sommet.

Les bons paysans qui gardaient nos chevaux, nous attendaient avec un petit festin de lait et de raisins. Délicate surprise, que nous voulûmes rémunérer. Mais les femmes crièrent, les hommes se fâchèrent. Une distribution d'images calma tout ce monde et fut notre merci.

Le soleil baissait sur la mer bleue et nous devions atteindre Qannobin avant la nuit.



VIEUX MOINE BERGER



LA VALLÉE SAINTE VUE DE QANNOBIN

IV. — Notre-Dame de Qannobin.

Qannobin est, comme Notre-Dame de Haouka, logé dans un précipice, et ce n'est pas sans raison qu'il a été appelé « le purgatoire des moucres ».

De temps immémorial, ces intéressants personnages l'ont gratifié des malédictions les plus retentissantes. Le nôtre, un musulman nommé Ibrahim, se montra fidèle à la tradition.

A la vue de la pente où il devait engager ses montures, il s'arrêta, nous regarda, et, devant la fatalité, baissa la tête. Tout à coup il pousse un cri : un des trois chevaux venait de faire un faux pas. Le malheureux Ibrahim s'arrête de nouveau ; il apostrophe l'abîme béant devant lui, et, s'élevant rapidement à la haute éloquence des gens de son métier, il maudit le précipice, ses sentiers et ses habitants.

Je pus admirer la richesse imprécatoire de la langue arabe et m'étonnai de trouver dans la gorge d'un moucre tant de manières différentes d'exprimer le même sentiment.

Je me rappelai alors un bon Père Observantin qui, en mai 1612, descendit le même sentier avec des émotions analogues.

On descend, écrit-il, par un précipice si droit que la seule vue épouvante..... Nous descendîmes avec tant de peines et de peur que, quand je fus arrivé dans le logis du patriarche, je me vis à cœur

failli et à courage perdu ; ce que connaissant ledit patriarche par la pâleur de mon visage et le silence qui me noua la langue, me fit apporter du vin, lequel, pour peindre sa bonté d'un seul coup de pinceau, me rendit en un moment le courage et le cœur (1).

Pour nous, après mille caprices et fantaisies périlleuses, nous aperçûmes Qannobin par une échappée de chênes et de roches ; le sentier nous mena devant une vieille porte ferrée, sentant la poterne de castel, où notre moucre courut asséner des coups qui témoignaient un peu haut d'un incomparable trésor de mauvaise humeur.

Mais heurte, frappe ! Seules, les voûtes du vieux couvent répondent. Décidément, nous sommes devant une ruine morte.

Je me penchai sur le parapet.

A quelques pas au-dessous, un moine arrosait un jardinet :

— Eh ! Abouna, voici des pèlerins !

— On y va, dit l'ermite sans lever la tête.

Ce bon religieux avait été sans doute concierge avant de revêtir le froc, car il nous fit attendre une demi-heure. Nous eûmes beau appeler et piétiner; insensible aux bruits de ce pauvre monde, le moine, soutane retroussée, conduisait tranquillement une onde folâtre et jeune, d'escalier en escalier, parmi les tomates et les concombres.



L'ARRIVÉE AU VIEUX MONASTÈRE DE QANNOBIN

Par une échappée de chênes et de roches....

* * *

Pour nous aider à patienter, nous nous montrâmes tout près, sous un chêne et des touffes d'immortelles blanches, une grotte où dort, depuis quelque douze cents ans, un saint, un innocent, qu'on fit attendre quatre ans, ici même, à notre place, devant cette porte. Le fait est connu :

Un paysan des environs de Qannobin avait une petite fille nommée Marine. Voulant se faire moine, sans pourtant se séparer de son enfant, il lui donna des habits d'homme :

— Ma petite Marine, tu t'appelleras désormais Marin et tu ne diras pas que tu es une fille.

Ainsi fut fait ; tous deux entrèrent à Qannobin. Marin cacha sous le capuce son sexe et une vertu de plus en plus grande. Mais, hélas ! les saints ont toujours à souffrir. Une

(1) JEAN BOUCHER, *Bouquet sacré*, p. 358.

mauvaise fille du voisinage ayant donné le jour à un enfant accusa Marin de l'avoir séduite.

Marin se tut. Pour pénitence de sa prétendue faute, il dut élever l'enfant de sa calomniatrice et demeurer à la porte du couvent, où chacun, en passant, l'humiliait, pensant faire œuvre pie. Il y resta quatre ans, après lesquels il mourut. Mais, à sa mort, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes et l'on découvrit e sexe et l'innocence de sainte Marine.

Suave histoire qui n'a peut-être que le tort de s'être passée bien loin de Qannobin et du Liban (1).

Nous aussi, nous avions terminé notre pénitence. Des barres tombèrent, la porte s'ébranla et nous rentrâmes en grâce.



DANS LES GORGES

A peine entrés, il nous sembla que nous avions reculé de trois siècles. Le Qannobin actuel est tel que le Qannobin du moyen âge. Les autres couvents libanais rejettent peu à peu leur vieux costume monacal; aux antiques et sévères couloirs succède aujourd'hui je ne sais quel genre de bâtisse italienne, montée sur colonnettes, qui jure avec le capuchon baladieh et qu'on prendrait pour une maison bourgeoise.

Qannobin, lui, est resté le vieux et grand souvenir, tel que le décrivent les visiteurs d'autrefois.

Nous y entrâmes, écrit un voyageur de 1668, par-dessous une voûte large de 20 pas pour le moins et longue de 38 ou 40, soutenue par huit piliers de maçonnerie. Après avoir traversé ces écuries obscures, l'on entre dans la cour, au milieu de laquelle est un puits de très bonne eau. A main droite est l'église piquée dans le rocher, et il n'y a de maçonnerie que la première muraille qui soutient la voûte. A la droite, dans le vestibule, est la chambre pour les voyageurs, et, à la gauche, est celle du dépensier, et, par-ci par-là, sont de pauvres trous où se retirent, la nuit ces pauvres religieux pour aller achever de briser sur la dure leur corps harassé du travail de tout un jour à bêcher la terre (2).

(1) M. Clugnet, dans son beau travail (*Vie et office de sainte Marine*, Picard, 1905, in-8°), croit *probables* les conclusions suivantes : « Marine vécut au v° siècle, au monastère de Qannobin, où elle mourut vers le 17 juillet. » — Cependant rien n'est absolument certain ; beaucoup de régions prétendent avoir été la patrie de cette Sainte, jadis si vénérée en Orient et en Occident; et de toute la littérature en langues diverses que la Sainte possède, rien de positif sur son pays d'origine ne peut être tiré. La tradition maronite ne repose donc que sur une probabilité. Néanmoins, la grotte de Sainte-Marine, à Qannobin, est très vénérée. Les patriarches y eurent longtemps le lieu de leur sépulture ; dans cette grotte, un tableau représente la Sainte, en habit de moine, servant du pain et du lait caillé à l'enfant qui n'était pas le sien.

(2) Goujon, *Hist. et Voy.*, 1668, édit. 1671, p. 45.



MOINES MARONITES

Qannobin est le monastère le plus ancien, le plus vénéré, le plus souvent cité dans l'histoire des Maronites; de tous les couvents libanais, c'est celui qui offre le plus d'intérêt, non seulement par la sauvage beauté du site, mais encore par les souvenirs accumulés ici.

Trois objets surtout l'ont illustré : le cénobium, le patriarcat, le sanctuaire de Notre-Dame.

*
* *

La caverne où nous sommes a vu palpiter les premiers élans du cénobitisme; elle a assisté à sa curieuse évolution et elle est encore là, monument vénérable, racontant les essais, les enthousiasmes et les tristesses de cette vie. Aussi, du sein de ces cloîtres, comme du fond d'un tableau austèrement encadré, pouvons-nous évoquer des visions d'anachorètes et de moines qui se sont succédé dans cette gorge où l'on vit toujours, selon le mot d'un voyageur du XVI^e siècle, « noble repaire de saintes églises et biaux couvents » (1).

(1) Nicole de Haien, *Relation de voyage*, 1525.



GROTTES D'ANCIENS ERMITES PRÈS DE QANNOBIN

De bonne heure, les solitudes du Haut-Liban abritèrent des chrétiens qui fuyaient la persécution ou la licence païenne du littoral phénicien; cette lointaine ébauche de vie érémitique se précise au IVe siècle. Saint Antoine en Egypte, saint Hilarion en Syrie suscitent des poussées d'hommes qui vont chasser les fauves de leurs antres, pour y chanter les louanges de Dieu.

Peu à peu, le courant grossit. Un saint anachorète, vraisemblablement Théodose le Cénobiarque (1), passe dans le Qadischa, régularise cette ferveur érémitique, la canalise en des règles fécondes, et, suivant le procédé de saint Basile, rattache les ermitages, usqu'ici éparpillés dans les précipices, à une grotte centrale appelée « monastère ou Κοινόβιον ». Et telle est l'origine de notre Qannobin, mot venu en droite ligne du cœnobium byzantin (2).

(1) Les historiens maronites prétendent que Théodose le Grand a fondé Qannobin en 375; mais, outre qu'à cette date Théodose n'était pas encore sur le trône, aucun reste n'atteste à Qannobin une fondation *impériale*. Restent deux saints Théodose, les deux patriarches de la vie cénobitique en Orient; mais la plus grande probabilité est pour Théodose le Cénobiarque, qui, en Palestine, dirigeait un cœnobium fameux, composé d'un nombre incalculable de moines de tout pays et de toute langue. Vraisemblablement, dans un de ses voyages vers Antioche auprès de saint Siméon Stylite, il visita le Qadischa et constitua le cœnobium; ce Saint mourut au début du VIe siècle, à l'âge de cent cinq ans. *(Bollandistes,* 11 janvier. *Vita S. Theodosii.)*

(2) Qannobin (prononciation syriaque de Κοινόβιον) est bien d'origine grecque, c'est-à-dire de l'époque où l'élément grec dominait en Syrie. Les Arabes désignaient et désignent encore les couvents et les ermitages par les mots « dair, mehbes ».

Certes, le paysage était à souhait et parfaitement semblable à celui que Ruffin avait sous les yeux en visitant l'anachorète Elie :

L'horreur de ces déserts, dit-il, aucune parole ne peut en donner une idée. On y arrivait par un sentier étroit, rocailleux et difficile à trouver; l'abri du solitaire était une sorte de caverne effrayante à voir..... Nous vîmes ensuite une montagne abrupte, suspendant au-dessus d'un torrent ces cimes menaçantes qui épouvantaient le regard; sur les flancs de ces précipices étaient échelonnées des grottes d'un difficile accès; c'est là qu'habitent des solitaires en grand nombre(1).

La Vierge Marie habitait avec eux et il fait bon trouver une Mère dans ces âpretés monacales.

Tout porte à croire, écrit le P. Martin, que la chapelle de Qannobin fut consacrée, dès sa fondation, sous le vocable de Sainte-Marie de l'Assomption.



BORDS DE LA VALLÉE SAINTE, PRÈS DE QANNOBIN
Au fond, cirque du Makmel avec le bois des vieux cèdres du Liban (tache oblongue).

Cette fête était, dès lors, célèbre parmi les moines syriens, et Qannobin, placé au cœur de ce Liban plein d'emblèmes de Marie, au pied même des fameux cèdres auxquels la Vierge était comparée. Qannobin choisit un vocable qui s'imposait : Notre-Dame de la Dormition ou Mort de la Sainte Vierge.

Tel fut, croyons-nous, le germe du sanctuaire actuel et de cette fête du 15 août, fête vraiment nationale pour les Libanais et qui faisait dire au patriarche Stephen Douaihi :

On célèbre au Liban la fête du Repos ou de l'Assomption de la Mère de Dieu avec allégresse et dévotion, parce qu'elle est la fête patronale de Notre-Dame de Qannobin.

Ainsi, au VIe siècle, Qannobin apparaît comme le centre et la maison-mère des ermitages qui peuplent les gorges de la vallée. C'est là que le supérieur exerçait les novices anachorètes avant de les disperser dans les grottes isolées; c'est là que, le samedi et le dimanche,

(1) MIGNE, *P. G.*, t. XXI, p. 432.

convergeaient de tous côtés les solitaires, ces êtres étranges couverts du cucullus et de l'abaïe noir en poil de chèvre ou de chameau, qui furent les premiers à frayer les sentiers où nous passons aujourd'hui. Après les offices, ils mangeaient ensemble « des mets cuits, buvaient un peu de vin », puis regagnaient leurs ermitages, où les uns étudiaient, écrivaient, d'autres défrichaient les maigres escaliers du Qadischa; quelques-uns ciselaient des statuettes de cèdre, ces Vierges noires que les pèlerins occidentaux rapportaient d'Orient, et dont plusieurs sont devenues miraculeuses (1).

Si l'on en croit les traditions maronites et l'antique appellation de « monastère des 200 moines » donnée à Qannobin, l'agglomération monastique du Qadischa paraît avoir été considérable.



MOINES MARONITES : TROIS NOVICES ET LEUR DIRECTEUR

D'ailleurs, ces temps reculés retentissent encore dans ces gorges en hyperboliques échos ; les réminiscences bibliques et mariales les plus imprévues y ont fleuri avec une virginale candeur : nous sommes à la source des Eaux vives dont parle le *Cantique*, au Mont des Léopards, au Paradis terrestre ; la Vierge est venue boire au Qadischa ; elle a apparu et consolé les anachorètes. Les anciens voyageurs apprenaient que les flancs déchirés de la vallée renfermaient « 800 grottes, dans chacune desquelles un solitaire fit sa demeure » (2), que « les larmes des saints pénitents donnèrent au fleuve le nom de Saint » (3), que le paysan, longeant les bords du précipice, percevait le bruissement des

(1) On sait que les cénobites orientaux étaient fort dévoués à Marie. Ils lui dressaient des oratoires dans leurs cellules, lui consacraient leurs monastères. De naïfs monuments nous les montrent priant la Vierge, allumant des veilleuses devant ses images, résistant au diable qui essaye de les en détourner, recevant des apparitions de Notre-Dame, bref, menant avec elle une vie d'intimité fort curieuse. — Dans la vallée de Nitri, en Egypte, le cœnobium des moines *venus de Syrie* était dédié à la Mère de Dieu. (Bottari, *Saint Ephrem*, t. III, initio. — Martigny, *Dict. des antiq.*, p. 281, 469. — Dom Cellier, *Histoire des antiq. ecclés.*, t. II, p. 701. — Migne, *P. G.* t. LXXIV, p. 142, 143, 148, 210. — Lamy, *Saint Ephrem*, t. Ier, xli.)

(2) De la Roque, *Voyage*, Ire partie, p. 57. On compterait difficilement cent grottes.

(3) Petitqueux (1721).

chœurs syriaques, voyait des nuages d'encens monter de toutes les cellules. Alors la crevasse, avec ses mélèzes, ses pins, ses lianes géantes, avec ses rocs rebondissant en pilastres, volutes et puissantes moulures, lui apparaissait comme un temple colossal, taillé par la nature aux serviteurs de Dieu, et, ravi, il décorait l'abîme embaumé du nom de Vallée Sainte (1).

Hélas ! peu à peu, dans ces grottes solitaires, se glissa le plus redoutable ennemi de l'Oriental en froc : la passion des subtilités théologiques, l'esprit ergoteur d'où naquirent bientôt les divisions, la révolte, l'hérésie.

La Sainte Vallée hébergea sans doute, au moins passagèrement, quelques tenants d'Eutychès et de Jacques Baradaï. Elle vit, à coup sûr, ces moines Massaliens ou Priants qui désolèrent la Phénicie.

— Dès lors, s'écrie Germanos Farhat, l'arbre de la vie religieuse se dessécha et ses fleurs tombèrent.

* * *

Qannobin, cependant, fut toujours habité ; la vie monastique y coule à petit bruit, à travers les épreuves qu'amenèrent la conquête arabe et, plus tard, les défaites des Croisés.

Jusqu'au xv^e^ siècle, rien ou presque rien. Une note de 1302 nous apprend que le supérieur, Mikaïl-el-Hadathi, répara, cette année, l'église de Notre-Dame et fit une balustrade pour séparer les hommes des femmes (2).



QANNOBIN — COIN DU COUVENT

Puis, c'est la visite d'un personnage mystérieux qui, pour la bonne hospitalité reçue, aurait comblé Qannobin de privilèges, faisant rebâtir le couvent, le dotant et lui permettant l'usage des cloches (3).

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'une passagère lueur de liberté ; le régime des vexations

(1) « Des bords, on voyait la fumée de l'encensement monter de toutes les cellules et former un nuage sur la vallée, comme les colonnes d'un incendie. » (Mislin, *Saints Lieux*, t. I^er^, ch. x.) — Buée matinale, sans doute, car la plupart des ermites, n'étant pas prêtres, ne faisaient pas d'encensement.

(2) Douaihi, *Annales maronites*, 1302.

(3) « Ce fut, dit Gebraïl Ibn-el-Kalaï († 1515), un roi fugitif qui parvint à remonter ensuite sur son trône. » Douaihi (*Annales maronites*, 1388) nomme « Barkouk Daher, sultan d'Egypte, qui serait venu à Qannobin en 1370 ». Mislin (*Saints Lieux*, t. I^er^, ch. xi) rapporte le fait à Saladin ; mais Saladin ne pénétra jamais dans le Haut-Liban. Que faut-il penser de ce mystérieux visiteur? Je n'en sais rien. Seul, un sultan mamelouk, Qaït-Bey, traversa le Haut-Liban en 1477 et eut peut-être quelques relations avec Qannobin. (Moudjir ed-Din, *El-Ouns el-Djelil*, texte arabe du Caire, p. 651. *Zeitschrift des deutschen Palæstina-Vereins*, t. III, p. 246-249.)



EN SOUVENIR DES ANCÊTRES
PRÊTRE MARONITE

retomba vite sur la Montagne. Mais, précisément, une de ces barbares avanies va brusquement remettre Qannobin en lumière et le placer au premier plan de l'histoire maronite.

*
* *

En 1440, sous la roche de Qannobin, entra un vénérable persécuté, S. B. le patriarche maronite Jean al-Jaji. Depuis la fin des Croisades, ces patriarches fuyaient de couvent en couvent, traqués par les gouverneurs musulmans, parfois tués. Jean al-Jaji venait de Notre-Dame d'Ailidj, où, à cette heure, une bande massacrait les moines et brûlait le monastère (1).

Une partie des religieux de Qannobin fit place au prélat et se retira à Qozhaïa, qui, dès lors, prend vie dans l'histoire.

Jusqu'en 1830, c'est-à-dire pendant quatre siècles, Qannobin sera la résidence patriarcale et le centre vital du rite maronite. C'est là que les patriarches maronites vécurent, pauvres, persécutés, regards pleurants et contemplatifs.

Le chevalier d'Arvieux, qui visita Qannobin en 1660, vit un de ces hommes ; il nous le pose en pied dans son cadre naturel. Ce patriarche (2) rentrait, le soir, d'une grotte où il se cachait, le jour, afin d'échapper au pacha de Tripoli qui voulait s'en emparer, pour forcer les montagnards à donner de l'argent, persuadé, raconte d'Arvieux,

que, quand il l'aurait entre ses mains, tous les Maronites vendraient jusqu'à leur dernière robe pour le retirer de prison..... Ces bons montagnards, continue le voyageur, se prosternaient à ses pieds, quand il passait sur le sentier, vêtu de sa pauvre soutane de toile, rayée de violet et de blanc, et d'une chétive robe de drap violet, sans chausses à ses jambes, portant en tête un voile de toile noire et, par-dessus, un turban bleu. Il était aimé et vénéré comme un demi-dieu (3).

(1) Voir plus haut, p. 260. A Qannobin, le patriarche était protégé par les précipices et par le mokkadem (préfet) de Bescharreh, Iakoub ben Aïoub, Maronite en faveur à la cour des Pachas de Tripoli.

(2) Georges ben il-Hadje (1656-1670).

(3) D'Arvieux, *Mémoires*, t. II, p. 419. (édit. de 1735).

Son palais était une cellule qu'on montre encore, creusée dans le roc au-dessus de l'église, et si basse, si étroite, qu'à peine peut-elle loger aisément une personne (1).

C'est, écrit un visiteur de 1605, c'est une chambre meublée d'une chaise de bois, d'une tablette où sont quelques livres et deux ou trois tapis étendus sur le plancher qui, à la mode turkesque, lui sert de table et de lit. (2)

Le menu, même les jours de réception, répondait à l'ameublement : « Des légumes à l'huile, quelques raves, un peu de poisson salé, du pain sec et noir; c'est tout, écrit un missionnaire de 1721, mais le vin est excellent. » (3)

Les visiteurs ne goûtaient pas tous ce régime monacal, par exemple un certain botaniste, nommé Granger, homme un peu difficile :

Le prélat, dit-il, me fit mille politesses à la mode de son pays, m'admit à sa table..... des plus frugales, où l'on nous servit d'excellent vinaigre..... Il me porta santé du roy..... Enfin, après environ une heure de conversation muette, je pris congé de sa Béatitude orientale qui me donna, en partant, un grand nombre de bénédictions (4).



LE PATRIARCHE STEPHEN DOUAIHI

Huit à neuf évêques ou archevêques de grande vertu formaient la cour patriarcale que Nointel compare « à un cénacle d'apôtres » (5).

Cénacle pauvre, certes, et bien semblable à celui qui entourait le Maître divin. Ces évêques étaient « contraints, la plupart, de travailler de leurs mains pour gagner leur vie ». C'était le dénuement, parfois la misère noire, presque toujours la souffrance. Chef d'un peuple pressuré qui était obligé de payer au grand seigneur 12 000 sequins (6), et

(1) C'est un carré de 2m, 50 de côté : un enfoncement dans la muraille servait de cachette à la caisse patriarcale. A côté, on distingue une lucarne qui a vue sur l'église; les patriarches, nous dit-on, passaient souvent la nuit en prières, dans ce creux, avec une lampe posée dans un trou qu'on montre encore.

(2) Savary de Brèves, ambassadeur de France à Constantinople, visita Qannobin en juillet 1605. (*Relation des voyages*, 1605, p. 48.)

(3) Petitqueux, S. J. (*Lettres édif. : Orient*, p. 256, octobre 1721.)

(4) Archives des Affaires étrangères B7 322, n° 27). — Granger visita Qannobin et le Liban en 1735. Ses notes laissent voir qu'il fut plutôt mal impressionné de tout ce qu'il vit.

(5) A. Vandal, *Les voyages de M. de Nointel*, p. 153. « Ils n'ont, ajoute d'Arvieux, que des crosses de bois, mais ce sont des évêques d'or. » — Il y avait aussi, dit Sacchini, une vingtaine de moines *virtutis eximiæ* (Sacch., pars. IV, l. VI, n° 39). — Selon Delavergne de Tressan (*Relation d'un voyage en Terre Sainte* (1687) le revenu du patriarche ne consistait que dans quelques terres et quelques mûriers aux environs de Qannobin et quelques décimes qu'il levait sur les chrétiens de sa nation... Alors il y avait, au dire de ce même voyageur, 50 000 Maronites, 150 curés et 200 prêtres ou religieux sous la règle de saint Antoine.

(6) Le sequin valait alors environ 10 francs.

devait pour cela vendre sa récolte de soie avant la saison, à moitié prix, le patriarche souffrait toutes les souffrances de sa nation. Sa résidence de Qannobin fut souvent envahie et pillée (1). Maintes fois il devait lui-même, de caverne en caverne, de pays en pays, sous la pluie ou la neige, fuir les *chaouchs* (gendarmes) des pachas de Tripoli, les petits cheikhs métoualis et quelquefois, hélas ! les coteries armées de son propre peuple. Il ne put jamais descendre de la montagne pour visiter ses ouailles des villes du littoral, où sa vie aurait été en danger (2). Les légats envoyés par le Pape étaient surveillés, insultés, bâtonnés, parfois mis en prison et en péril de mort.

Le grand Stephen Douaihi ne passa pas un jour sans douleur; plusieurs fois, sous son patriarcat, les Métoualis dévastèrent et incendièrent Qannobin (3).

Un jour, une poignée de ces bandits, commandés par Aïssa, se jettent sur le couvent et somment le patriarche de payer des impôts arbitraires : le patriarche refuse. Fureur d'Aïssa qui s'emporte, l'accable d'outrages et s'installe avec ses hommes au monastère. Douaihi demeure impassible. Soudain, on annonce l'arrivée d'une troupe envoyée au secours du prélat par Hassen-el-Khazen.



MÉTOUALIS DU LIBAN

Aïssa tombe à genoux :

— Ne dites-vous pas dans vos prières, s'écrie-t-il : Pardonnez-nous comme nous pardonnons ? Et moi, je t'ai offensé, pardonne-moi.

Le patriarche pardonna.

***

Tant de souffrances émouvaient les Souverains Pontifes et les rois de France, surtout Louis XIV, dont il fait plaisir de retrouver le nom à Qannobin. Souvent, on voit revenir cette phrase dans ses lettres à ses ambassadeurs :

Les catholiques souffrent en Turquie..... Vous savez que mon intention est de les protéger préférablement à toutes choses.

Il les protégeait, non seulement en agissant sur la Porte, mais en leur envoyant des secours pécuniaires.

(1) On peut voir la lettre que le Franciscain François de Barcelone écrivait de Qannobin, en 1475, au Pape Sixte IV sur la situation lamentable des Maronites d'alors. (De Civezza, *Hist. univers. des Miss. francisc.*, t. 3, p. 215.)

(2) « Leur patriarche se tient au-dessus de Tripoli, n'osant descendre dans les villes où il ne serait pas en sûreté. » (Poislevache, lettre du 15 octobre 1698.)

(3) Le Haut-Liban était alors sous le régime métouali. Qannobin fut placé sous la dépendance de Hassin ben-Mohammed-Aïssa et de ses descendants jusqu'en 1760.

Aussi, comme on couvrait de bénédictions tous ces bienfaiteurs, comme on en parlait ! Peu s'en fallait qu'on ne les honorât comme des saints, et puisque, à Qannobin, le lieu le plus aimé était le sanctuaire de Notre-Dame, on y plaçait leurs images :

L'église, écrit un pèlerin de 1721, l'église est dédiée à la Sainte Vierge. Le patriarche m'y fit remarquer les portraits d'Innocent XI et de Louis XIV (1).

* * *

Cependant, avant tout, le refuge et le palladium des patriarches était cette pauvre petite chapelle où la Vierge trônait depuis tant de siècles. Ces prélats, qui ont toujours tendrement aimé Notre-Dame, qui figuraient la Mère de Dieu sur leur sceau patriarcal, qui s'appropriaient les textes bibliques sur Marie et le Liban et se regardaient comme les représentants de la Vierge dans sa montagne, ces prélats avaient une singulière dévotion pour le sanctuaire de Qannobin.

Rien de touchant comme leur vie intime, leur familiarité avec la Sainte Vierge.

De la chambre patriarcale, une fenêtre donnait dans l'église ; souvent le patriarche travaillait là, les yeux sur Notre-Dame. Tous les soirs, le personnel du couvent se réunissait devant l'autel de Marie pour chanter les litanies.



MOINES RÉCITANT L'OFFICE

Une grande fresque qui se dresse encore, gauche et effritée, sur un mur de la chapelle, symbolise violemment cette intimité naïve d'autrefois : autour d'un tombeau, neuf patriarches de Qannobin, debout, assistent à l'Assomption de la Vierge, tandis que leurs visages maigres s'éclairent d'un rayon lumineux sorti de l'Esprit-Saint et sur lequel on lit : « Viens du Liban, mon épouse, tu seras couronnée. » (2) Ces poses raides, ces bras levés au ciel dans un appel unanime et se profilant sur la paroi de la sombre catacombe, tout saisit, et quand, pénétrant dans la ruine sacrée, se lèvent tout à coup ces ombres rigides et solennelles, c'est comme l'apparition lugubre du Qannobin souffrant que nous venons d'entrevoir ; facilement, l'esprit revoit ici même les patriarches entourés de leur peuple et psalmodiant sur une note pleurante ce cri

(1) *Lettres édif.* Levant, p. 256.

(2) Cette peinture de 24 mètres carrés fut exécutée par les ordres de Stéphen Douaihi qui, pendant ses études à Rome, avait vu les belles fresques des basiliques romaines ; c'est aussi pendant ses études que ce futur patriarche fut miraculeusement guéri d'une ophtalmie par la Sainte Vierge.

de détresse, ajouté à la liturgie vers la fin du XVIe siècle (1), et où défilent devant Marie tous les maux dont souffrait la montagne.

Gloire à la Vierge, Mère de Dieu ! Nous la prenons pour notre protectrice, notre refuge, et nous disons à son Fils : Mon Dieu, éloignez de la terre, par les prières de votre Mère, les fléaux et les coups de votre fureur. Dissipez les troubles et les dissensions; écartez de nous la guerre, l'esclavage, le pillage, la famine et la mort. Prenez pitié de notre faiblesse, guérissez nos maux, soulagez notre pauvreté, délivrez-nous de l'oppression (2).

∴

De nombreuses faveurs étaient la réponse de Notre-Dame : avanie écartée, querelles apaisées, rocher arrêté dans sa chute. Voici un fait curieux raconté par le P. Poirresson, supérieur des Jésuites de Perse et de Syrie, dans une relation latine de 1654 :



GENDARME TURC

Les Infidèles s'étaient rués sur le siège patriarcal, appelé *Canubin*; tout ce qui leur tomba sous la main : troupeaux, meubles, cocons, ils le prirent et s'en allèrent joyeux.

Mais cette joie dans le mal ne fut pas longue. Pendant la nuit, la Bienheureuse Vierge, qui a la tutelle de la maison et de l'église, apparut, vêtue en chrétienne du pays, à la femme de celui qui avait eu le plus de part dans l'affaire, après le pacha de Tripoli. D'un air sévère, elle lui enjoignit de dire à son mari, en son nom, de tout rendre tout de suite, sinon il perdrait d'abord son cheval, chose précieuse ici, puis son fils, chose plus précieuse encore; enfin il serait frappé là — elle montrait le cœur — d'un mal qu'il sentirait vivement.

Il méprisa l'avis de sa femme, le malheureux. La nuit suivante, la Mère de Dieu revint, faisant les mêmes menaces. Nouveau mépris, cette fois non impuni : le cheval crève, le fils meurt; il est lui-même frappé au côté. Épouvanté, il rentre en lui-même et renvoie aussitôt ce qu'il avait enlevé.

Effrayés et redoutant les mêmes malheurs, les autres se hâtèrent de tout restituer (3).

La chapelle patriarcale devint célèbre.

Les papes lui envoyèrent des tableaux et des objets de dévotion. Le P. Aquaviva, Généra de la Compagnie de Jésus, lui céda le corps d'un martyr, actuellement sous l'autel (4). Les

(1) Epoque de la dernière rédaction de la liturgie maronite sous le patriarche Jacques Aouad.

(2) Messe : après le *Gloria*.

(3) Bibliothèque nationale. (Coll. Moreau, n° 842, fol. 45). — Le P. Besson (*Syrie et Terre Sainte*, p. 401) rapporte le fait avec des variantes.

(4) C'est le corps de saint Amor (*Martyrol. rom.* 30 juillet); les Maronites l'appellent saint Abdon, je ne sais pourquoi.

rois de France se montrèrent aussi fort généreux. Les Souverains Pontifes accordèrent de précieuses indulgences au sanctuaire.

Ces faveurs attiraient les pèlerins et faisaient à la Reine de la Vallée Sainte une auréole de respect et de prééminence que les Turcs eux-mêmes semblèrent reconnaître ; car ils tolérèrent à Qannobin ce que nulle part ils ne permettaient : je veux dire les cloches (1).

Ces bienheureuses cloches, chantant dans les gorges, éveillaient des échos si prolongés et si purs qu'on venait les écouter comme un phénomène unique dans l'empire ottoman.

Non seulement elles faisaient le ravissement des Maronites, race de marguilliers par excellence, mais tous les voyageurs qui passent consignent l'impression de plaisir qu'ils en ont reçue.

Ces cloches sonnèrent parfois pour de belles solennités, entre autres pour deux Synodes (2), dont le premier, en 1580, eut une grande influence sur le culte marial au Liban.



QANNOBIN
PÈLERINS A L'ENTRÉE DE LA CHAPELLE DE MARIE
Au-dessus de la porte, ancienne cellule des Patriarches maronites.

⁂

Les deux légats du Saint-Siège, Eliano et Bruno, après avoir tout disposé, firent convoquer le Synode national pour la fête patronale de Qannobin, le jour de l'Assomption 1580. On lança de nombreuses invitations, avec prudence pourtant : trop de fracas aurait été entendu du pacha de Tripoli qui flairait déjà les ambassadeurs du Pape dans la montagne.

Un désir intense hantait les populations chrétiennes de ces hauteurs : voir les envoyés du Pape, ces hommes qui faisaient tant de choses et avaient apporté tant d'objets de piété.

Le soir du 15 août, les moines du haut du couvent comptaient déjà 2 à 3 000 pèlerins. On distinguait, confondus avec les cavaliers du Gebbeh, des groupes venus de loin, de l'Akkar ou du Kasrouan, plus humbles et moins loquaces ; puis des représentants de la

(1) Il semble bien cependant que certains couvents avaient au moins de petites cloches de communauté, témoin Henry de Beauveau, qui écrivait en 1605 : « Nous vîmes encore plusieurs autres monastères où il y avait des cloches, chose rare en ce pays. » (*Journal*, IIIᵉ partie, 97.)

(2) Le premier Synode, 16 août 1580 ; le second, en 1596, avec les Jésuites Dandini et Fabien.

Bannière rouge et de la Bannière blanche, reconnaissables à leurs turbans et se tenant à distance les uns des autres, comme des gens qui se sont déjà battus et sont prêts à recommencer. Çà et là, quelques Métoualis fiers, plusieurs Turcs attirés par la curiosité et l'appât d'un mauvais coup : des armes, des chevaux, de la soie, des bâtons casse-tête. Tout ce monde s'éparpillait dans les rochers autour du monastère trop petit pour les loger.

Le patriarche et Eliano montèrent sur une terrasse. La nuit descendait avec une douceur infinie ; alors les cloches du couvent sonnèrent. Les paysans firent des feux de branches ; les gorges s'embrasèrent de mille lueurs dans les ténèbres ; des acclamations partaient de tous côtés, croisées du bruit de quelques fusils à pierre, du hennissement des chevaux et de zalaghits stridents : tout cela, palpitant autour du couvent, lui faisait une couronne d'une sauvage beauté.


DANS L'ÉGLISE : ÉCOUTANT LE SERMON

Le lendemain, 16 août, jour du Synode, le clergé envahit la petite église de Notre-Dame parée comme jamais. On avait disposé deux sièges pour les ambassadeurs du Pape, tandis que le patriarche et les évêques voulaient s'asseoir par terre ; mais les légats refusèrent, et on plaça des sièges pour le patriarche et quelques évêques.

Eliano se lève et parle en arabe. Presque aussitôt, de l'église, des cours, des terrasses et du dehors, dans une unanimité splendide, une clameur roule :

— Nous n'avons qu'une seule foi, celle de l'Eglise romaine ; pour elle, nous sommes prêts à mourir mille fois.

Eliano s'agenouille devant l'autel et le tableau de la Vierge triomphante ; il lit à haute voix une profession de foi, reprise phrase à phrase par la vague humaine qui le presse.

Puis il se lève, et, s'avançant vers le patriarche, il lui donne, au nom du Pape, le pallium.

A la vue de leur Père en pallium, l'enthousiasme déborda. On s'écrasait pour le contempler, et cette foule, imitant les acclamations des premiers siècles de l'Eglise avec une spontanéité étonnante, s'écria comme en délire :

Que tout cela soit à la gloire de Dieu ! *Kyrie eleison !* A la gloire du pape Grégoire ! *Kyrie eleison !* A la gloire du cardinal Caraffa, notre protecteur ! *Kyrie eleison !* A la gloire du P. Gioan-Batista Eliano) et de son compagnon ! *Kyrie eleison !* A la gloire de notre seigneur le patriarche et de toute la nation maronite, fière d'obéir à l'Église romaine ! *Kyrie eleison !*

Les cloches sonnaient. On pleurait, on chantait, on s'embrassait. Au sortir de l'église, les deux légats étaient cernés ; on leur baisait la main, on leur faisait compliment :

Le soleil s'est éclipsé devant un soleil plus beau; les cèdres ont battu des mains; le fleuve du Lycus a arrêté son cours.....

Ce fut une Transfiguration, un Thabor, conclut le Père Eliano, qui, pendant les trois jours de la fête, augmenta l'allégresse par d'abondantes distributions d'objets de piété (1).

Parmi ces objets de piété, il en était un tout nouveau qui excitait singulièrement la curiosité : c'était le *chapelet.*

Neuf ans auparavant, cet objet, cette arme, avait triomphé, à Lépante, de la flotte des infidèles, et la fête commémorative de Notre-Dame de la Victoire, Grégoire XIII venait de la préciser sous le titre de Notre-Dame du Rosaire. Mettre cette arme aux mains des chrétiens orientaux pressurés par l'Islam était de bonne guerre.

Le Pontife avait donc recommandé à ses deux légats de répandre cette dévotion au Liban.

En s'embarquant à Venise, ils achetèrent 5 000 grains pour 50 écus romains. Arrivés à Qannobin, les deux Jésuites qui, dans leurs moments perdus, ne craignaient point de coudre des chasubles et de relier des missels, prirent ces grains, les passèrent dans un fil solide et les partagèrent en dizaines comme les chapelets ordinaires, travail « qui a exigé, disent-ils, beaucoup de temps et de fil ».



LECTURE DE L'ÉVANGILE A LA MESSE MARONITE

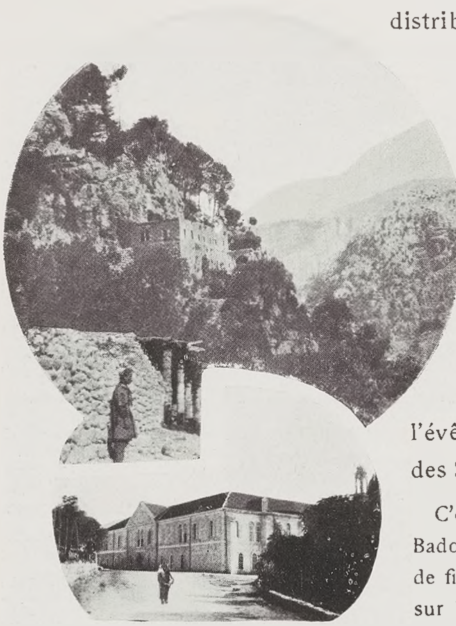
Eliano eut à peine ouvert la bouche pour expliquer l'origine de cet objet, sa puissance contre les infidèles, les hérétiques et le démon, sa méthode facile et fructueuse, que ces bons montagnards se jetèrent sur le précieux talisman (2).

(1) Il y eut un si grand nombre d'objets d'église, chasubles, fers à hosties, etc., que c'est depuis lors, dit-on, que l'Eglise maronite se sert d'ornements romains.

(2) Dans la cédule qu'on posa sur l'autel de chaque église et où étaient brièvement formulées les conclusions pratiques du Synode, le douzième article était ainsi conçu : « La récitation du rosaire de la bienheureuse Vierge, selon la méthode donnée dans le livre spécial qui en traite, est proposée à tous comme une manière pieuse et singulièrement utile de prier. » On fit deux cents cédules. — Les *Confréries du Rosaire* s'établirent dans la plupart des villages, ainsi que les *Congrégations de la Sainte Vierge.*

Jamais dévotion n'a levé avec autant de rapidité, d'ensemble et de constance. Elle s'accordait trop bien avec l'instinct de ce peuple, ami de la répétition indéfinie du même acte et de la même formule.....

Désormais, tandis que le Musulman égrènerait les textes coraniques sur son « misbah » de perles, quel plaisir à lui, Maronite, de redire à satiété sur ce facile instrument le nom de sa Vierge bien-aimée, et, par là, d'attirer à la fois et les bénédictions sur sa tête et les foudres sur la tête de ses ennemis!..... Les Pères distribuèrent force chapelets dans les villages, et, depuis trois cents ans, les missionnaires en distribuent toujours ; peu de contrées au monde en consomment autant que le Liban. La dévotion au Rosaire ne tarda pas à concentrer en elle toutes les énergies mariales de ces populations.



DEUX PATRIARCATS MARONITES
QANNOBIN ET BIKERKÉ

C'est aujourd'hui la dévotion par excellence.

Ses fruits sont incalculables. C'est par elle que le P. Causset gagna au catholicisme l'évêque jacobite qui devait être le premier patriarche des Syriens-Unis.

C'est une dévotion si enracinée, écrivait en 1853 le Père Badour, que le nom de Rosaire est donné à un grand nombre de filles et de femmes arabes. Je crois pouvoir assurer que, sur les 350 églises du Liban, il n'y en a pas une où l'on omette de faire, à cette intention, le Salut de la Sainte-Vierge, le premier dimanche du mois (1).

∴

Aujoud'hui, la splendeur de Qannobin a pâli. Le berceau du rite maronite, le grand sanctuaire national, a été frappé de deux coups qui ont failli l'anéantir.

Le premier a été le départ des patriarches, au début du XIXe siècle. Les Maronites se répandaient vers le Sud ; les consuls se plaignaient de la difficulté d'atteindre Qannobin ; le Kasrouan, tout maronite, semblait la province de l'avenir ; enfin, en 1830, la conquête égyptienne ramenait la liberté religieuse.

Les patriarches quittèrent le vieux couvent pour Notre-Dame de Bikerké, tout en laissant

(1) Un demi-siècle après ce Synode, dans cette même Vallée Sainte, de leurs ermitages de Mar-Elischa et de Mar Sarkis, les Pères Carmes répandirent une autre dévotion, sœur du Rosaire et, comme lui, amour du montagnard : le *scapulaire*.

à Qannobin son titre de siège patriarcal et en y revenant de temps en temps. Le second coup a été plus sensible encore. Les fêtes de l'Assomption, avec leur indulgence plénière, (1) attiraient une foule immense. Malheureusement, comme en plusieurs autres lieux de pèlerinage, les animosités brutales de quelques montagnards faisaient de ces solennités un vrai champ de bataille de village à village, de famille à famille; les patriarches se virent forcés de défendre, sous peine d'excommunication, de venir le 15 août à Notre-Dame de Qannobin.

La gloire de Qannobin s'en est donc allée, comme cette fine nappe de soleil que j'ai vue, ce soir, monter peu à peu de ces précipices, se retirer vers les sommets, pâlir et mourir dans le ciel.

*
* *

Cependant, Qannobin est loin de mourir.

— Tant que la graine s'y trouve, nous disait un paysan, Qannobin est Qannobin, et la la graine c'est Saïdeh.

Même, depuis quelques années, un retour vers la Vierge du berceau, la Vierge des ancêtres, s'affirme dans le Haut-Liban. Serait-ce une aube nouvelle? Non seulement les pèlerins redescendent de plus en plus nombreux, mais on répare avec un respectueux amour les bâtisses du vieux couvent. Quelques moines sont là, à poste fixe, gardiens et desservants. Et même, du fond de sa caverne, le vieil aïeul tressaille en voyant, en face de lui, au front de l'autre pente, surgir un splendide bâtiment : le nouveau patriarcat d'été et le Séminaire que, par une délicatesse filiale, Mgr Hoyeck



QANNOBIN — VU DE DIMAN

(1) En 1742, Benoît XIV annula toutes les indulgences accordées à Notre-Dame de Qannobin par ses prédécesseurs et les remplaça par *quatre indulgences plénières* pour les principales fêtes, surtout pour l'*Assomption.*

a rapproché du berceau et a fait appeler : le Nouveau-Qannobin (Jedeydé-Qannobin).

Le moine vint nous ouvrir l'église. La porte est encore enguirlandée en mémoire de la dernière fête du 8 septembre.

Ce ne fut pas sans émotion que, avec le cortège de tant de souvenirs, je pénétrai dans la relique silencieuse, sombre, où le regard discerne avec peine les détails. J'y demeurai longtemps, comme pour me refaire, au contact des moindres choses, l'histoire de l'ensemble. Tout parle, en effet; ce roc encore fruste rappelle les premiers anachorètes; ces tableaux, c'est Rome; cette fresque à demi effritée, ces ex-voto, ces flabelles liturgiques, ces vieux riens : ce sont les beaux jours, la belle lumière. Chaque regard, chaque objet fait passer dans l'âme une synthèse rapide et douce de tout le passé.

*
* *

En sortant, nous trouvâmes notre moucre tremblant la fièvre et dans la prostration qui suit d'ordinaire les émotions violentes. Ah! les maudits sentiers! Le moine lui offrit un lit et quelques remèdes; un beau geste de dédain lui répondit, et, se roulant fatalement dans son manteau, notre homme s'étendit sur le rebord d'un mur.

La nuit était tombée depuis longtemps. Nous soupâmes. Le religieux, après nous avoir préparé deux matelas au fond d'un couloir, s'était assis, en face de la vallée noire, lisant son bréviaire devant une grosse lanterne.

Les contours du vieux couvent découpaient sur le ciel étoilé des silhouettes fantastiques. Une ruine, au fond de laquelle un moine priant : nous fermâmes les yeux sur cette dernière vision de Qannobin, et nous nous endormîmes, roulant encore de pâles fantômes d'anachorètes, de patriarches, de Métoualis en fureur..... tandis que, du fond des gorges, une saute de vent renflant le bruit du torrent nous renvoyait comme un sanglot ou l'écho égaré d'un cantique.....





EHDEN ET SES ENVIRONS VUS DU SUD
A gauche, plateau et chapelle de Notre-Dame de la Forteresse. Au premier plan, village de Bên.

V. — Ehden et sa Forteresse.

— Alors, Abouna, selon vous, Ehden est l'emplacement du Paradis terrestre?

— Selon moi! Selon tous les habitants du pays, vous dis-je. Le nom l'indique, Ehden! La tradition de nos pères, la Bible, les livres des savants en parlent. La chose est incontestable. Tenez! de cette terrasse, n'admirez-vous pas ces coupes de montagnes, cette plaine, ces sources, cet air, ce climat, ces merveilles? Ehden est « l'œil du Liban, la fleur du Jiord ». De toutes parts les malades et les riches y montent ; chacun, en le nommant, sent une odeur de paradis (1).

Un ravissant paysage, en effet, que ce plateau alpestre perché à 1 500 mètres, sorte d'oasis aux fraîches cultures, sous un ciel très pur. On y trouve réuni tout ce que le Liban a de meilleur. Du milieu d'un tertre planté de beaux noyers, émerge une floraison de campaniles et de peupliers : c'est le village d'Ehden. Il y règne une activité extraordinaire. On bâtit de tous côtés ; beaucoup d'étrangers, d'innombrables moucres et mulets; tout ce tapage, sous le clair soleil, a de quoi griser un cerveau montagnard.

---

(1) Huet, Rosenmuller et d'autres mentionnent cette tradition, défendue par un voyageur anglais légèrement excentrique, David Urquhart (*The Lebanon diary*). Ce même publiciste protestant voulut plus tard faire placer le Pape à la garde du droit européen avec suprématie sur tous les Etats.

Nous retrouvons là nos braves paysans de Zeghorta, montés pour les moissons. Depuis le matin, à peine sortis des gorges de Qannobin, nous les croisons dans leurs champs, au milieu des blés, près des sources ou poussant devant eux d'immenses troupeaux. Partout des chants, des rires joyeux. Tous ces montagnards paraissent heureux de vivre ici et me rappellent le mot qu'écrivait d'Arvieux en 1660 :

— Malgré ma lassitude, je ne pouvais me lasser de parcourir ce beau pays; c'est véritablement un diminutif du paradis terrestre dont il porte le nom (1).

Du seuil de son école, le curé nous laissa regarder, silencieux, satisfait, puis, passant à la seconde partie du programme :

— Et maintenant, dit-il, venez voir nos antiquités, nos ruines et..... nos inscriptions !



ÉCOLE DANS LA MONTAGNE

Il sortit. Derrière lui, l'école démontée se mit à piailler; le maître l'entendait, certes, mais la patrie avant tout!

De vrai, jamais plus puissante incarnation du patriotisme que ce guerrier en soutane, haut de tête, fort en chair, noueux, musclé, à face capitonnée, nourri en plein paradis terrestre de bon pain, de bonne eau, de bon air, faisant tourbillon dans les rues, interpellant tout le monde d'une voix qui tenait du tonnerre de la montagne.

Nous vîmes « les antiquités » : quelques ruines assez récentes, des débris de colonne, plusieurs croix de Malte et trois inscriptions sans intérêt; bref, de quoi conclure que,

(1) *Mémoires*, t. II, p. 404.

dans les premiers siècles de notre ère, Ehden fut une localité peu importante, apparemment comme aujourd'hui une *villégiature de Tripoli* (1).

— Qu'on dise à présent, s'exclama notre homme, qu'on dise qu'Edhen n'est pas une ville ancienne et le paradis terrestre !.....

— Un village ancien, oui, mais le paradis terrestre.....

— Eh bien ?

— En été, passe encore ! Mais l'hiver, Abouna, vos six mois d'hiver, y songez-vous ? Adam et Eve n'avaient pas encore vos solides *abaïes* (manteaux).

— Oui, mais alors il n'y avait pas d'hiver. Depuis Adam, tout a changé, vous comprenez, le péché, le déluge, les bouleversements du sol.....

— Moi je vous l'accorderais très volontiers, votre paradis, Abouna; mais les savants, hélas ! les savants refusent.....

Le ressort se détendit en un geste terrible, au bout duquel j'entrevis tous ces malencontreux savants.

— Oui, bougonna-t-il en me regardant de travers, je les connais, ces hommes. Ce sont ceux qui disent que les Maronites ont été hérétiques, que notre Yousef Karam était un traître, que nous sommes pires que les Musulmans, que.....







AUX PIEDS DE LA VIERGE DE HOSN — SPÉCIMENS DE PÈLERINS

... Une aveugle amenée de loin, un boiteux, un berger venu avec son troupeau, un grand'père et son petit-fils.

L'orage s'amoncelait au ciel de notre curé ; l'orage est mauvais dans ces hauteurs. Je le détournai hâtivement sur une crête qui domine Ehden et où se trouve Notre-Dame de Hosn.

— Saïydat-el-Hosn ! dit-il sur le même ton fâché, le salut soit sur elle ! C'est la Vierge la plus élevée, la plus généreuse de tout le Liban ; qu'on vienne l'attaquer, celle-là !.....

— Oh ! Abouna, je viens pour écrire sa vie.

— Saïydat-el-Hosn est la protection, la forteresse d'Ehden, reprit le curé.

(1) Trois inscriptions : deux grecques, dont la plus ancienne est signée de l'an 272 après Jésus-Christ. (*Corp. Inscr.*, n° 4524. — RENAN : *Mission*, I, 5). La deuxième paraît chrétienne, mais n'offre aucun sens satisfaisant. La troisième, en syriaque stranghelo, crucifère, porte : «..... Au nom du Dieu qui ressuscite les morts, en l'an IX d'Alexandre, s'est endormi et est mort Marcos. » — Localité peu importante, Ehden ne figure point parmi les sièges épiscopaux, jusqu'à la conquête arabe ; il dépendait probablement du siège de Gigarta. Aujourd'hui, ce village de 4 000 âmes est administré par le patriarche maronite.

Il ne dit pas la « lance d'Ehden », comme avait fait le petit vieux de Zeghorta (1), mais c'était la même idée.

Non qu'il y ait là-haut une forteresse; mais c'est un site idéal pour en recevoir une. Une partie du Makmel semble s'être détachée, a glissé et s'est brusquement relevée comme un flot, à la pointe duquel se voit une petite église; la terre, en coulant, a peu à peu déchaussé le bloc, mettant à nu des couronnes de gigantesques assises de roc blanc; de loin on dirait un soubassement cyclopéen.

—Je vais vous y conduire, dit le curé, ce n'est pas loin : le temps de fumer une cigarette.

En montant, nous croisons des pèlerins qui descendent, chapelet en main : une aveugle, puis un boiteux, puis des jeunes gens, puis, tout au bout du plateau, dans le petit cube de pierres sèches qui sert d'église, plusieurs personnes priant. Un homme vient d'allumer une quarantaine de bougies sur le sol et invoque Saïdeh à haute voix; dans tous les coins, des veilleuses cassées, des pots d'huile, des cailloux votifs.

Détail non moins caractéristique ; près de l'église se tient un vendeur de glace et d'eau-de-vie, déjà ivre. Il n'est cependant que 9 heures, mais le brave homme nous déclare que c'est en l'honneur de Saïydat-el-Hosn.

— Ah ! si vous étiez venus hier ! s'écria notre curé. Hier, 8 septembre, c'était la fête du sanctuaire. Tout le Gebbeh était ici; on a compté plus de 3 000 personnes; il y a eu messe, procession, chants, mais pas de cavalcades et de coups de fusils comme autrefois. De loin, la crête était noire de monde, comme une pelote, et l'on répétait : « Aujourd'hui, Saïydat-el-Hosn a mis sa couronne. » Un Tripolitain disait : « C'est superbe ! Avec des longues-vues, un homme placé à Ras-Chaqa, pourrait nous apercevoir ! »

De fait, le panorama est inouï; de ce plateau, le regard s'empare du tiers du Liban et court des hauteurs du Kasrouan aux lignes indécises du Djebel Nosairis. C'est une carte immense, fouillée par une admirable lumière et qui dessine, avec un relief très délié, ses ouadis, ses villages, ses bois et les caprices d'une plage langoureuse et molle.

Encore une fois, Notre-Dame a bien choisi son poste.

Hosn signifie forteresse. C'est l'origine et le nom du sanctuaire; c'est aussi son œuvre.

D'après la tradition, ce pèlerinage est né d'une catastrophe, comme celui de Haouka et à la même époque (2).

Lorsque, à la fin des Croisades, les hordes turkomanes et mamelouks ravagèrent le Haut-Liban, elles se heurtèrent contre Ehden. Là s'était amassée toute la population guerrière de la région, avec quelques débris de croisés français (3) ; deux tours protégeaient le village (4).

(1) Voir plus haut Zeghorta, p. 290.

(2) Voir plus haut, p. 302.

(3) Qui se fondirent peu à peu dans l'élément maronite ; de là cette prétention du Haut-Libanais d'avoir du sang français dans les veines.

(4) L'une sur l'emplacement de l'église actuelle de Saint-Georges, l'autre sur l'esplanade de Hosn, plus forte.

Le siège dura quarante jours; après quoi, Ehden fut pris et saccagé. L'ennemi s'acharna particulièrement sur la tour du Nord, qui lui avait fait subir de grandes pertes; il la démolit, la rasa et en fit rouler les blocs au bas de la montagne (1).

Une force y resta; ce fut la Vierge. Vraisemblablement le fortin avait, comme tant d'autres, un oratoire dédié à Notre-Dame. Quand le torrent musulman se fut écoulé vers Tripoli, les débris de la population chrétienne rallièrent leurs douleurs et leurs espoirs sur le plateau de Marie.

Notre-Dame de Hosn a été mêlée à toutes les agitations du Haut-Liban et son histoire n'est qu'une série de batailles. Nous ne citerons que les deux principales, celles qui ont eu le plus de conséquence pour le Haut-Liban, l'une, en lui garantissant la liberté religieuse, l'autre, en lui donnant la liberté politique.


BERGER A NOTRE-DAME DE HOSN

Vers la fin du xv^{e} siècle, un grand péril menaçait la foi catholique au Liban. La propagande jacobite, très militante et forte de l'appui de hauts personnages, gagnait du terrain et atteignait même la région du Gebbeh. Moins par conviction que par intérêt, le Mokkadam d'Ehden se laisse entraîner et embrasse le jacobitisme (2).

Par cette brèche, le schisme monta, établit un évêque à Bakoufa, aux portes d'Ehden. A Ehden même, au couvent de Mar-Yakoub, furent installés des moines jacobites abyssins. Le Mokkadam apostat alla plus loin.

Pour mieux venir à bout des résistances, il tendit la main au métouali Abd-Allah, de la

(1) Ce fait est rapporté par Douaihi, sur la foi de deux anciens manuscrits (*Ann. maron.*, 1283). Un autre manuscrit (*Manuscrit de Baalbek*), consulté par le P. Martin, cite aussi le fait, mais pour l'année 1289. Il dit qu'Ehden avait alors deux quartiers munis de remparts et de fortins. Il parle encore de deux châteaux, dont l'un, El-Hosn, sur la montagne.

Certes, l'emplacement idéal, la passe vers le Dhannieh à surveiller, le système même des fortifications des croisés, le nom actuel de Qalaat-el-Hosn, les traditions locales toujours à consulter en Orient, autorisent la croyance à un *fortin* et même à un *temple païen* sur cette hauteur. Cependant, sur ce plateau de 100 mètres de long, je n'ai trouvé aucune trace de blocs ou d'arasements. Faut-il croire que les blocs ont été roulés en bas, d'où ils auraient été débités pour la construction des maisons d'Ehden ? Ainsi parle la tradition locale.

Certainement le pic de Hosn porta jadis quelque édifice, tour ou église, dont notre sanctuaire serait le débris. On ne comprendrait pas que les habitants d'Ehden soient allés bâtir une chapelle dans ce lieu désert, exposé encore aujourd'hui aux nomades du Dhannieh.

(2) Il se nommait Abdel-Menan et était fils d'Assaf, gouverneur de la province de Becharreh. Il mourut en 1469. Son neveu, Risqallah, était un partisan obstiné du Jacobitisme.

tribu des Oulad-Zazoua, cheikh de Besnata; de concert avec ce personnage puissant, il exila les catholiques influents et persécuta les autres.

Le danger était extrême. Que pouvaient quelques paysans contre les deux premières puissances de la montagne, secondées par les Mamelouks et par tout le schisme, qui suivait passionnément la lutte !

Mais nos montagnards avaient le geste prompt. Un beau jour, Abd-el-Menan apprend que ses religieux abyssins sont en déroute, violemment expulsés d'Ehden par la population. Aussitôt il rassemble ses guerriers, rallie les coureurs musulmans du Dhannieh et marche sur Ehden.



HABITANTS DE EHDEN — LA LESSIVE

A cette nouvelle, l'archevêque Yakoub, l'archevêque Ibrahim se lèvent; le patriarche Pierre Ier sort de la grotte de Qannobin et accourt à Ehden. Ces trois prélats rassurent la foule, lui montrent le secours de Marie, la conduisent à Saïydat-el-Hosn, et là, devant la Vierge, engagent les hommes à s'armer : « Ainsi, raconte Douaihi, ils se posaient entre les deux armées, comme d'invincibles remparts, protégeant les catholiques et repoussant les assauts de l'hérésie. » Abdel-Menan avançait. Déjà ses bandes commençaient à se déployer sur le plateau accidenté de Toula, lorsque, du défilé de Hamina où elle s'était embusquée, s'élance la petite troupe catholique. Surpris, culbutés, les ennemis furent taillés en pièces.

C'était en 1488.

La victoire était complète; on en rapporta la gloire à Notre-Dame de la Forteresse.

Ce succès éclatant, écrit Douaihi, était dû tout entier à l'intercession de la Vierge Marie, que les habitants d'Ehden avaient proclamée leur refuge et leurs secours. C'est ainsi que le Liban fut délivré de l'hérésie par la protection de Mariam (1).

Cette victoire ralluma la dévotion; ces montagnards qu'on disait les plus braves du Liban furent bientôt appelés les plus pieux. Leur village n'était qu'une sorte de réduction ou de

(1) Douaihi (*Orig. des Maron.*, II, 8, 14). — Tann-Schidiak (*Les familles du Liban*, émirs mardaïtes).

grand monastère administré par des ecclésiastiques appelés « schidiaks » ou archidiacres (1).

Tous les voyageurs d'alors notent la piété, le bon esprit et la simplicité des habitants. « Ils sont tous chrétiens, dit d'Arvieux, et très honnêtes gens, fort charitables et bien unis les uns avec les autres et assez à leur aise. »

L'archevesque d'Ehden, écrit un Carme au début du XVII^e siècle, était un religieux très pauvre qui n'avait du monde qu'une assez petite maison et une vigne médiocre que je luy vis cultiver et vendanger de ses propres mains, et d'où je le vis revenir chargé de bois. Il avait un troupeau de brebis qui occupait le bas étage de sa maison et que son neveu menait paître tous les jours (2).

La grande gloire d'alors était pour un village d'avoir beaucoup d'églises, comme pour un Maronite d'avoir force médailles et scapulaires.

Ehden, hameau de 2 000 âmes, comptait 24 églises (3). Après le triomphe sur les Jacobites, on bâtit en plein village comme une succursale de Saïydatel-Hosn, la chapelle de Notre-Dame du Quartier qui encore aujourd'hui est célèbre. Mais la place d'honneur était pour Notre-Dame de la Forteresse; c'est elle qu'on visitait dans les grandes circonstances, qu'on montrait glorieusement aux étrangers, par exemple, en 1660, au chevalier d'Arvieux : « On me conduisit, dit-il, au pied d'une haute montagne où je vis une église dédiée à la Sainte Vierge. »



DEUX DESCENDANTS
DES « BUVEURS DE SANG »

∴

Mais le grand bienfait de Notre-Dame de Hosn, celui qui reste cher à tous les chrétiens de ces hauteurs, fut la *délivrance du joug des Métoualis*, de ces brigands dont nous connaissons déjà les exploits.

Cette secte, originaire de Perse, dont une tribu puissante, les Hamadites (4), vivait dans la région de Hermel, émigra vers le Liban septentrional, dès le XV^e siècle, et refoula les chrétiens sur le rivage et vers le Sud (5); race pillarde, cruelle et indisciplinée, elle ne tarda pas à être le fléau de la montagne. Ils conquirent promptement le surnom de « buveurs de sang » et de « tigres sauvages ». D'horribles légendes, que se transmettent encore les montagnards, témoignent de la terreur qu'ils inspirèrent.

(1) Ou encore sous-fermiers, majordomes, mokkadams. Bientôt ces gouverneurs, primitivement ecclésiastiques, furent des laïques nommés par les pachas de Tripoli. « Ils traitent avec les Turcs de tout ce qui regarde les tributs et de toutes les autres affaires qui se rencontrent. » (DANDINI, *op. cit.*, XVI.) Les voyageurs notent qu'eux aussi ils « mangent », terme consacré en Orient pour la razzia administrative.

(2) *Voyage du P. Philippe en Orient*, in-12 (1647), p. 158.

(3) En 1688, de la Roque en vit encore plus de vingt, « toutes dédiées, dit-il, à des saints qui avaient vécu dans les environs ». Grosse erreur ! Les Maronites n'honoraient pas un seul de ces prétendus saints.

(4) Ces *Hamadites* étaient sans doute apparentés aux *Hamidiehs* actuels qui vivent au delà de Mossoul et sont fameux par leurs brigandages. (*Revue française d'exploration* : octobre 1907, p. 618).

(5) C'est l'occasion qui détermina les Maronites à émigrer vers le Sud du Liban chez les Druses.

Bientôt les Turcs, qui avaient d'abord vu d'un assez bon œil ces fanatiques déchaînés sur les chrétiens, les Turcs s'en fatiguèrent, puis les Druses, et la Montagne entra dans une période de luttes où le pauvre Maronite était généralement la victime gémissante (1).

En cas d'alerte, les Hamadites du Liban tendaient la main aux Métoualis de Baalbek, où les fameux Harfousch commençaient à terroriser la Beqa (2).

De bonne heure, entre la région de Baalbek et le Haut-Liban, commencèrent ces razzias sanglantes qui, de nos jours encore, troublent çа et là les populations du Jiord (3).

Un jour, en 1602, profitant de l'époque où les habitants d'Ehden étaient à Zeghorta, l'émir Moussa Harfousch tombe sur le Gebbeh et met tout à feu et à sang. Ehden fut particulièrement saccagé.

Au rapport de Douaihi, deux Métoualis montèrent à Saïydat-el-Hosn pour piller l'église ; l'un d'eux saisit l'image de Marie, la couvre de mots orduriers, de crachats et la perce de trois coups de poignard. A l'instant, son bras se raidit et sécha ; la nuit suivante, l'homme expirait dans d'atroces douleurs. Effrayés, les bandits repassèrent la montagne (4).

Impuissante à réprimer leurs brigandages, la Porte, selon sa coutume, composa avec eux. Un bail passé entre les pachas de Tripoli et les Hamadites donna à ces derniers une sorte de suzeraineté officielle sur les Maronites.

Les cheikhs Hamadites se partagèrent donc le Haut-Liban, villages, couvents, églises ; Ehden échut à Abou-Nassif ben-Hossain.

Le paisible chrétien tomba vite au rang de vilain, houspillé et fouaillé sans merci. De là, une guerre haineuse, implacable, dont nos luttes du moyen âge entre la chaumière et le castel donnent une idée.

Comme l'intérêt défendait de tuer ces chrétiens devenus leurs serfs, les Métoualis « les tuaient en esprit », disent les relations d'alors. Ils emboîtaient le pas aux Maronites et répétaient sept fois : « Je t'ai tué, je t'ai tué ! »

— Ces Amédiens (Hamadites), écrit un voyageur de 1735, grands ennemis des Turcs, sont les plus fiers brigands qu'il y ait dans le pays; ils ne se contentent pas de voler, ils tuent les passants (5).

Vers 1750, l'oppression était devenue intolérable dans le Gebbeh. Les Maronites, soumis aux corvées et aux injustices les plus criantes, étaient forcés de demander à leurs tyrans des vivres et des habits; toute l'année ils s'épuisaient pour eux. Par ailleurs, c'étaient des meurtres, des actes de passions brutales, des foyers profanés, la religion blasphémée, des

---

(1) Ces luttes forment le principal élément de l'histoire du Liban pendant deux siècles.

(2) Cf. plus loin, l. VII, ch. 1er, *Ras-Baalbek*.

(3) Dans les villages disséminés sur les hauteurs du Jiord, depuis le Makmel jusqu'au Sannìn, surtout Becharreh, Hadet, Tannourin, Aqoura.

(4) Douaihi, *Ann. maron.*, 1602.

(5) Granger, déjà cité. Tous les voyageurs d'alors signalent en termes émus l'oppression des Métoualis.

évêques et même le patriarche malmenés. Naturellement des vengeances terribles envenimaient la situation. Bref, les Métoualis en arrivèrent à concevoir le projet d'exterminer la nation maronite.

Un jour, n'y tenant plus, les chefs maronites se réunirent secrètement derrière Saïydat-el-Hosn, dans le ouadi solitaire où jaillit la source de Djouaït. Tous conclurent à la nécessité de la révolte, mais on ne s'entendit pas sur les moyens et finalement il ne sortit rien de ce petit Rütli libanais (1).

Sur ces entrefaites arrivent à Ehden deux chefs métoualis avec une troupe, pour s'emparer de l'évêque Youakim et l'exiler à Baalbek, chez les Harfousch. Alors, exaspérés, les habitants s'élancent à la défense de leur évêque, se ruent sur les bandits et les massacrent jusqu'au dernier.


CHEF MÉTOUALI DE LA PLAINE DE BAALBECK

Puis, entrant dans l'église Saint-Georges, ils font serment sur la Sainte Hostie de ne déposer les armes qu'après la délivrance du pays.

Rapide comme une flamme, la révolte, encouragée par Otmân, pacha de Tripoli, se répand de village en village; la montagne s'embrase. Traqués, débordés par cette levée inattendue, les Métoualis reculent et n'ont que le temps de se réfugier dans la Béqa ou sur le plateau de Monaïtrah.

Ceci se passait en 1759.

Deux ans après, l'ennemi tenta un effort suprême. En silence et avec l'appui des Harfousch, leurs coreligionnaires, les Métoualis s'étaient préparés. Un jour, 2 000 hommes bien armés et résolus à tout se dirigèrent sur le Gebbeh. Dans les villages chrétiens ce fut l'épouvante, l'affolement; 2 000 hommes, c'était une force écrasante pour la région.

Alors, partout, on vit les évêques, les prêtres poussant la population dans les églises de la Vierge. Un ancien Jésuite, en mission à Ehden, rassemble le peuple, le conduit à Notre-Dame de la Forteresse comme à un suprême espoir.

(1) « Tous étaient convaincus qu'il n'y avait désormais pour eux aucune voie humaine de salut et levaient vers le ciel des yeux remplis de larmes. » (*Manusc. de Baalbek*, cité par le P. Martin, p. 336.) D'après ce manuscrit, il semble qu'on songea un instant à une émigration générale ; en réalité, beaucoup de familles d'Ehden s'expatrièrent.



HAUT-LIBAN — VILLAGE DE BECHARREH
A gauche, gorges de la Vallée Sainte.

Pendant ce temps, la petite troupe maronite s'organisait à la hâte sous la conduite de Nasif Raad, cheikh du Dhannieh, et enlevée par le bouillant courage du jeune Boutros Karam, elle se porta sur les collines de Becharreh où l'ennemi arrivait.

On se battit huit heures (1).

Vers la fin du combat, le ciel se couvrit de nuages. Un bel arc-en-ciel parut; il prenait pied à Saïydat-el-Hosn et allait s'évanouir dans le Qadischa, vers Qannobin, couvrant ainsi le champ de bataille.

Tout à coup, disent les traditions, les combattants virent sur le pont lumineux glisser une forme aérienne, blanche, qui tenait en main un glaive et qu'elle abaissa vers la terre.

— C'est la Vierge de Hosn ! s'écrièrent les Maronites.

Epouvantés, les Métoualis détalèrent de derrière les rochers. Quelque temps après, le Haut-Liban était libre (2).

Le pays était encore une fois délivré et sauvé par Marie. Des mains de Notre-Dame la

(1) Tann-Schidiak (*Les familles du Liban*, t. II, ch. xxiv). Du côté des Maronites, il n'y eut que trois morts.

(2) Ce fait merveilleux, déjà cité dans *Manuscrit de Baalbek* (Martin, p. 338), fut raconté avec force détails en 1860, au P. Martin lui-même, par un nonagénaire d'Ehden qui avait vu mourir le dernier des anciens Jésuites de la mission de Syrie (Martin, p. 310). En ce temps-là, les vieillards étaient tous unanimes sur la vision. Aujourd'hui, d'après les personnes par nous interrogées, le fait est encore connu, mais les détails varient.

paix descendait enfin sur cette malheureuse contrée, la paix symbolisée par l'arc-en-ciel qui, appuyé sur les deux plus grands sanctuaires du Gebbeh, arrêta la tempête.

De ce jour, en effet, les Maronites du Haut-Liban datent leur liberté. Dès lors, chaque village se choisit un cheikh et la nation entra dans une prospérité qui n'a pas cessé jusqu'à nos jours (1).

Certes, les pieux montagnards pouvaient chanter à leur Libératrice ces vers de leur poète :

Applaudissez aux louanges que j'offre à Mariam !
Les louanges de la langue chassent les péchés du cœur.....
Esther a sauvé sa nation; Mariam a sauvé tout l'univers.
.....Jadis mes vers cheminaient à pied; aujourd'hui ils s'élancent sur un coursier pour louer Mariam.
..... Venez à Mariam! En la cherchant, vous rencontrerez des cortèges de joie;
En la trouvant, vous aurez une armée impénétrable comme les monts.
Mariam est la *Forteresse* qui protège ceux qui s'y réfugient,
Et le bruit de ses merveilles remplit jusqu'aux mondes les plus reculés..... (2)



SUR LE PLATEAU DE HOSN — MONTAGNARDS DE EHDEN

Aujourd'hui, du haut de Notre-Dame-de-Hosn, de cette dunette où Marie a calmé tant d'orages, l'œil peut mesurer, dans une synthèse triomphale, l'œuvre de la grande victorieuse dans le Haut-Liban.

Au Nord, derrière les croupes tourmentées de l'Abou-Sit et du Torbol, se retirent lentement les Nosairis, ces hérétiques musulmans qui jadis habitèrent le Liban (3) et attirèrent toutes sortes de maux sur les chrétiens. Plus près, les Musulmans du Dhannieh, fameux pillards qui n'osent plus franchir le col de Hosn. Au bas, dans la plaine, dort la Tripoli fanatique dont Zeghorta nous a révélé les prouesses. Enfin, vers le Sud, entre les collines décharnées du Fotouh et de Gebail, végètent les débris des Métoualis, tandis qu'à l'Orient

(1) L'année qui suivit le combat de Becharreh, le pacha de Tripoli aida les Maronites à expulser les Métoualis, en partie, du Djebel Monaïtrah et du Belad Gebail. Enfin, en 1766, l'émir Yousef Chehab, qui était intervenu en faveur des chrétiens, acheva de les mettre en déroute, au combat d'Amioun, dans le Koura.

(2) GERM. FARHAT, *Diwan*, p. 340.

(3) Cf. LAMMENS, *Les Nosairis dans le Liban*. (*Orient chrétien*, 1902 : n° 3, p. 452, etc.)

le descendant des Harfousch de Baalbek se garde bien de reparaître sur les crêtes du Makmel.

Le grand geste de Notre-Dame de la Forteresse a rejeté au loin tous ses ennemis.

Hélas ! Pourquoi faut-il que de tels souvenirs n'aient pour monument qu'une masure de 20 mètres carrés, nue, à peine crépie et sans clocher?

— C'est donc ainsi, dis-je à mon puissant curé, que vous logez la Reine de Ehden !

— Nous sommes pauvres.

— Pauvres? Du temps des Métoualis, oui. Mais ces belles maisons que je vois là-bas vous démentent.

— Et puis il y a les maraudeurs. On ne peut rien laisser de précieux sur ce roc isolé; les nomades du Dhannieh voleraient tout.

— Les nomades emporteraient-ils de bonnes murailles et un clocher ?

— Revenez dans trois ans, et vous serez content. Alors, vous verrez ici une belle église, car tout le monde la demande. Regardez ! Déjà on a planté des noyers, des saules, et peut-être y fera-t-on monter l'eau.

— Patience, bonne Sainte Vierge ! Plus que trois ans !

A Ehden, on nous montra par curiosité le corps de Joseph Karam, le héros de 1860. Au fond d'une vaste et lumineuse sacristie, je vis, jetée sur un bahut, une sorte de malle vitrée et bordée de noir que l'on ouvrit avec précaution.

Parut un corps sec, allongé, couvert d'une peau noircie et comme calcinée, semblable à une momie d'Egypte. La tête carrée révèle l'énergie opiniâtre ; les membres bien découplés, osseux, ont l'air de garder un reste de force, et l'on dirait que le rude montagnard qui inquiéta l'Europe va se lever et parler. On vient souvent le voir, surtout les vieillards, qui le connurent bien. Etrange coutume que cette familiarité, ce côte à côte avec la mort ! C'est une manière de revivre un passé mélancoliquement aimé.





LES GRANDS CÈDRES DU LIBAN, PRÈS DE BECHARREH
Au fond, le Djebel-Makmel (3063 mètres).

VI. — Aux Cèdres du Liban !

Terminons notre pèlerinage dans le Haut-Liban par une visite aux Cèdres; ils sont tout près de nous. Les cèdres du Liban ! Qui n'en a entendu parler et qui n'a désiré les voir? Chaque année des centaines de touristes leur font visite et gravent leurs signatures sur leur écorce rugueuse; l'enseigne de certains établissements, l'en-tête de quelques journaux indigènes se décorent de leur nom. Bref, ce que l'Acropole est pour Athènes, les Pyramides pour l'Egypte, les Cèdres le sont pour le Liban.

Pourtant, lorsque, après de pénibles ascensions vers les hauts plateaux du Gebbeh, le guide lève la main vers les pentes brûlées du Makmel et s'écrie : « *El-arz!* » Les cèdres! le voyageur est déçu :

— Quoi ! ce n'est que cela? Cette petite tache verte dans l'immense amphithéâtre, est-ce les fameux cèdres du Liban, les arbres bibliques chantés par les prophètes, par les Pères de l'Eglise, par les poètes? Est-ce là les arbres dont toute l'antiquité rechercha le bois pour ses temples, ses palais, ses statues, ses vaisseaux et ses cercueils?

Oui, ce n'est que cela.

Jadis, ils couvraient les crêtes libanaises. Le Grec et l'Egyptien qui naviguaient le long

de la côte ne se lassaient pas d'admirer cette montagne à fourrure épaisse surgissant majestueuse de la mer, avec sa bordure de cités blanches, et leur imagination religieuse la saluait comme un dieu redoutable, le Baal Lebanon :

— Qu'y a-t-il de plus élevé, de plus boisé, de plus fourré que le Liban ! s'écriait saint Jérôme, et un voyageur du v[e] siècle parle encore des « hautes cimes libanaises couvertes d'arbres ».

Mais sur la divine montagne passèrent la hache et la flamme des conquérants. Peu à peu, comme foudroyés par les antiques menaces des prophètes d'Israël, ces arbres géants, images de l'orgueilleux Assur et de la Tyr superbe, « tombèrent de toutes parts le long des vallées ». Aujourd'hui, ils restent peu nombreux, et, selon l'oracle d'Isaïe, « un enfant peut les compter et en écrire le chiffre. » (1) Et le touriste surpris s'écrie :

— Ce n'est que cela !



MONTANT VERS LES CÈDRES

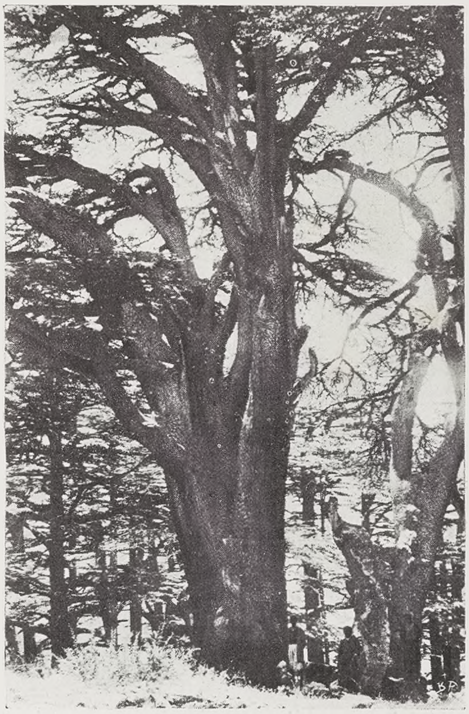
Ce n'est que cela, de loin et vu à la transparence d'un air qui rapproche les distances. Mais qu'on chemine des heures encore, qu'on gravisse les gorges crayeuses de Becharreh, qu'on s'élève au-dessus des fondrières et des précipices de la Vallée Sainte ; peu à peu, la tache verte grandit, s'étale, et lorsque, inondé de sueur, ébloui de soleil, on pénètre sous les grands arbres, on croit entrer dans une forêt, tant sombre et froide est la ramure, tant les collines où s'enracinent les énormes troncs augmentent encore la proportion des cèdres et l'étendue du bois.

Le premier étonnement est pour la grosseur des arbres et leur vieillesse. Frappés de la foudre, tordus par les vents, meurtris par des ennemis disparus, ils étalent des blessures vieilles de plusieurs milliers d'années. Tous pourtant n'ont pas le même âge. Sur les 400 arbres qui composent ce bois, un petit nombre seulement remonte à l'époque biblique ; il y a trois siècles, on en comptait 28 ; aujourd'hui, ils ne sont plus que 12, mais 12 gigantesques et sur lesquels on peut étudier ce bois précieux si recherché des anciens (2).

(1) Outre quelques arbres isolés, le Liban ne possède actuellement que trois petits bois de cèdres. Le premier, sur le versant occidental du Djebel Barouk, couvre approximativement 500 hectares d'un sol accidenté et compte quelques beaux fûts ; mais il diffère légèrement du cèdre libanais ordinaire, et a reçu des indigènes une appellation spéciale. Le deuxième bois, d'environ 6 000 jeunes cèdres, grandit sous la surveillance du patriarche maronite, près de Hadeth, à quelques heures de Dîman. Le troisième enfin s'abrite dans un pli du Makmel, à 1 925 mètres d'altitude ; ce sont les « grands cèdres », les cèdres bibliques, ceux que nous visitons.

(2) En 1550, Belon en compte 28 ; six ans après, Fürer en trouve 26. Rauwolf, en 1575, n'en voit que 24, et Dandini 23 en 1596. En 1660, d'Arvieux en signale 22, La Roque 20, trente ans après. Mawndrell, dans son

Le cèdre du Liban ou cèdre à encens (*Juniperus phœnicœa*) est un conifère à majestueuse envergure. Les quatre plus anciens d'ici mesurent jusqu'à 25 mètres de haut et 12 mètres de circonférence à la base du tronc. Les branches s'étendent horizontalement et par couches régulières sur une grande largeur; l'un des nôtres atteint 48 mètres d'une extrémité à l'autre. Les rameaux, déployés en éventail, sont couverts de feuilles aciculaires d'un vert foncé, tantôt seules, tantôt fasciculées comme celles des mélèzes. Sur ces rameaux, les fleurs mâles et femelles sont disposées en chatons.



UN DES CÈDRES GÉANTS

Si l'on coupe une branche, on voit apparaître un bois d'un blanc roussâtre, veiné de rouge, comme celui du pin sauvage, et très odoriférant (1). On le dit incorruptible, et, en effet, dans les fouilles des palais assyriens, on a découvert des poutres de cèdre vieilles de 2 700 ans, poutres qu'on a pu repolir et qui, en brûlant, exhalaient encore une bonne odeur.

Çà et là, les branches sont tellement denses qu'elles arrêtent la lumière. Par les éclaircies latérales de la forêt, on distingue un désert mamelonné et quelques troupeaux de chèvres noires secouant leurs sonnettes sur les flancs arides du Makmel. Pas d'habitation, pas de végétation, pas d'eau; villages et cultures sont en bas, en d'invisibles profondeurs.

*
* *

Ici, dans l'âpre solitude, règne un silence prodigieux et vraiment, pour ces rois du passé, la nature a sculpté un trône grandiose.

Là-haut, le Makmel, l'ancien dieu-montagne, dressant sa tête pâle à 3 063 mètres dans le ciel; au-dessous, les gorges de la Vallée Sainte, gorges à cascades et à torrents impétueux.

---

voyage de 1696, n'en reconnaît que 16; enfin Petitqueux, en 1750, en retrouve 12 seulement, comme de nos jours. Le botaniste Russeger conjecture que plusieurs de ces arbres ont six mille ans d'existence; même en rabattant de moitié, c'est une belle vieillesse.

(1) Aussi les anciens brûlaient-ils le cèdre comme parfum dans leurs purifications, leurs sacrifices et leurs funérailles. *Urit odoratam nocturna in lumina cedrum* (*Enéide*, VII, 13). La *cédrie* ou résine odoriférante du cèdre était aussi très recherchée; on la regardait comme un préservatif contre la corruption. De là l'expression : « ouvrage digne du cèdre », c'est-à-dire immortel : *Cedro digna locutus* (Perse). Les Egyptiens appelaient cette résine « vie des morts », et s'en servaient pour l'embaumement.

L'été, le spectacle est sublime; mais le hardi voyageur qui ose gravir ces périlleuses coulées, en hiver, lorsque tout disparaît sous une épaisse neige, jouit d'un coup d'œil inouï. Au milieu du panorama, se précise l'îlot sombre des cèdres.



AUX CÈDRES — UNE ÉCHAPPÉE SUR LA MONTAGNE

C'est là que siègent sur sept monticules les beaux arbres, les grands vieillards à toge verte, silencieuses vigies du passé et tranquilles spectateurs des montagnes et du ciel. C'est à leurs pieds, sous ce temple à rugueuses colonnes, aux dômes sévères, dans ces nefs dont la balsamique fraîcheur contraste avec le sol calciné des alentours, que montent, depuis des siècles, des milliers de touristes et de pèlerins.

Et lorsque, dans ce temple solennel, les pas amortis par le tapis de feuilles mortes, on s'avance seul, on est saisi d'un frisson étrange, comme si on était tout à coup reporté aux âges antiques où vécut la jeunesse de ces géants qui résistèrent aux siècles et aux dévastateurs, dernière garde de grands vaincus acculés dans cette solitude et refusant de mourir. On voudrait les interroger, ces calmes témoins du passé; mais ils ne répondent point et ne parlent qu'avec les vents furieux qui battent le plateau.



CÈDRES AGITÉS PAR LE VENT

D'innombrables noms en toute langue sont incrustés dans ces troncs vénérables; j'y remarquai ceux de Lamartine, de sa fille Julia et d'autres illustres voyageurs. Un mur de

clôture entoure le petit bois. Au milieu est bâtie une chapelle, car de tout temps une sorte de dévotion s'est attachée à ces arbres.

Les croisés vénéraient les pommes de cèdre. Quand Godefroy de Bouillon en reçut de l'émir de Césarée, il en témoigna une extrême joie (1).

Nointel, le théâtral ambassadeur de Louis XIV, monta aux cèdres et, sous ce temple à sombre ramure, il fit chanter une Grand' Messe; une telle piété jeta dans l'admiration le patriarche maronite qui fit tailler au cœur d'un cèdre un superbe bloc qu'il offrit à Nointel pour y sculpter le buste du grand roi.

*
* *

De temps immémorial, les Maronites environnèrent ces arbres de l'auréole de la sainteté; les patriarches défendirent de couper et de violer les « saints cèdres » (2).

On les appelle *saints*, écrit un voyageur de 1596, à cause de leur antiquité. Les Maronites croient que ce sont des contemporains de Salomon, ce qui fait qu'on va les visiter avec beaucoup de dévotion, surtout le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur. On y dit la Messe solennellement au pied d'un cèdre, sur un autel champêtre, fait de pierres posées à sec les unes sur les autres..... Ils assurent que des Turcs, qui paissaient leurs troupeaux, ayant été assez hardis pour couper quelques arbres de ceux qu'on nomme *saints*, ils en avaient été punis sur-le-champ par la perte de tous leurs bestiaux (3).



BERGER DE LA RÉGION DES CÈDRES

Au pied des plus gros cèdres, continue un autre pèlerin, il y a quatre autels de pierre. Le jour de la Transfiguration, le patriarche s'y transporte, accompagné d'un grand nombre d'évêques, de prêtres, de religieux, et suivi de 5 ou 6 000 Maronites qui y viennent de toutes parts pour y célébrer la *fête des Cèdres* (4).

---

(1) Michaud, *Histoire des Croisades*, t. II, p. 17.

(2) En 1660, d'Arvieux signale déjà expressément cette défense.

(3) Dandini, *Viaggio al monte Libano*, nel 1596, ch. xvii.

(4) *Lettres édif.* Levant; lettre du P. Petitqueux au P. Fleuriau. — Le maussade Granger, qui visita le Liban en 1735 et n'y trouva rien de bon, écrit à ce sujet : « La grande réputation des cèdres vient de ce qu'il est dit que c'est le Saint-Esprit qui les a plantés (!). On a élevé un tas de pierres au pied de ces plus gros arbres, qui servent d'autels aux religieux maronites et aux Carmes qui y vont célébrer la Messe tous les ans, le 5 août. » (Arch. des Aff. étrang. B[I] 322, n° 27.) — Pourquoi la fête de la *Transfiguration* aux cèdres? Peut-être en sou-



CHAPELLE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE SOUS LES CÈDRES

Ces grandioses manifestations dégénérèrent bientôt. Les montagnards, enfants terribles, après avoir, le matin, satisfait leur dévotion, satisfaisaient le soir leurs rancunes par des rixes et des coups de fusil, sans parler des danses et d'autre chose. Il y eut des meurtres. Au début du XIXe siècle, une excommunication du patriarche balaya ces turbulents pèlerins et défendit de monter aux cèdres le jour de la Transfiguration.

Mais si la Transfiguration s'était éclipsée aux cèdres, une douce figure continua d'y attirer les pèlerins : la Vierge Marie.

On le sait, le cèdre est un symbole de Notre-Dame : « Je me dresse comme un cèdre sur le Liban », lui fait dire l'Eglise. Sur ce texte, les Pères ont fait de nombreux commentaires où toutes les vertus du roi des arbres sont appliquées à la Reine des hommes. Un peintre même, voulant représenter sa virginité féconde, peignit un cèdre avec cette devise : *Nel fiore il frutto;* dans la fleur est le fruit.

Les Maronites sont allés plus loin. Ils ont intercalé aux litanies, après *Rose mystique,* cette invocation : *Cèdre du Liban*, priez pour nous.

---

venir de ce texte décrivant la beauté de Notre-Seigneur : *Species ejus ut Libani, electus ut Cedri* (*Cant.* v, 15); beauté qui éclata surtout à la Transfiguration sur le Thabor.

De l'invocation au sanctuaire, il n'y avait qu'un pas. Les cèdres furent de bonne heure un lieu de pèlerinage à Marie.

Quaresmius écrivait dans la première partie du XVII^e siècle :

> Les grands cèdres, qui remontent à une si haute antiquité, sont près d'Ehden..... Les fidèles des environs, tous Maronites, et les pèlerins qui accourent, viennent y prier la Sainte Vierge, et, lorsque les circonstances le permettent, ils font offrir en son honneur le Saint Sacrifice.



JEUNES MONTAGNARDS DU HAUT-LIBAN

Aujourd'hui encore, au mois de mai surtout, les cèdres voient beaucoup de pèlerins ; plusieurs y montent pieds nus et le rosaire en main.

En 1843, le patriarche y fit bâtir une petite chapelle, dont les pluies d'hiver eurent vite raison. Elle tomba en ruines. Des bienfaiteurs d'Europe, unissant la générosité à l'enthousiasme d'une belle pensée, relevèrent l'oratoire sous le nom de Notre-Dame Réconciliatrice de la Salette. Une dame envoya un superbe autel avec le groupe, grandeur naturelle, de l'Apparition. Trop volumineux pour la chapelle des cèdres, ces dons s'arrêtèrent, avec le consentement de la donatrice, dans la grande église de Becharreh.

Nous avons vu cette Salette des Alpes d'Orient. Le patriarche actuel vient de la faire restaurer : intérieur propret, à plafond bleu étoilé, avec un autel en cèdre et une chambre pour le desservant. Dans ma dernière visite, le 5 août 1903, je trouvai là-haut une agitation extraordinaire. On attendait la visite du patriarche qui allait monter, le jour suivant, pour lever enfin la fameuse excommunication. Une chaire patriarcale très originale, des arcs de triomphe, une immense table champêtre : le tout en bois de cèdre (1). On comptait sur plusieurs milliers de pèlerins.



UN GARDIEN DES CÈDRES

J'aurais voulu attendre, mais ce fut impossible. Je m'en consolai par un conseil venu à point de saint Bernard : « Ayez soin, dit-il, ayez soin d'appuyer votre édifice spirituel sur les poutres d'un cèdre incorruptible. » Un bon solitaire, prenant le Saint au mot, s'arrangea autrefois une cellule dans le tronc d'un cèdre et y vécut de longues années.

(1) En Orient, on a toujours recherché, pour les églises de Marie, ce bois symbolique déjà employé dans les trois temples successifs de Jérusalem. En 530, Justinien fit de grandes dépenses pour orner d'un toit de cèdre l'église de la Vierge à Jérusalem (Procope, *De ædif.*, v, 6).



SUR LA ROUTE DE TRIPOLI

LIVRE VI

CHEZ LES NOSAÏRIS

I. — Un Sanctuaire des Croisades : Notre-Dame de Tortose.

Nous redescendons à Tripoli et reprenons notre route vers le Nord.

Une dernière fois, nous regardons ces monts du Gebbeh dont la colossale architecture se dresse dans le ciel et où tout redit le nom de la Vierge, depuis l'ermitage accroché en pignon aux remparts de la Vallée Sainte, jusqu'au petit chevrier qui, pour nous faire plaisir, a tiré son bonnet rouge, croisé les bras et récité : « Salut à toi, ô Mariam ! »

Tout va changer maintenant.

Au lieu de quelques pas, comme au Liban, il nous faudra de longues courses pour découvrir des vestiges de la Mère de Dieu.

Au sortir de Tripoli, le paysage, jusqu'ici rude et fier, s'amollit. Sur notre droite, les crêtes s'affaissent peu à peu, s'alanguissent vers l'Orient, puis, graduellement, se relèvent en crinière vers l'ancien mont Bargylus dont les plis confus et noirs cachent la curieuse peuplade des Nosaïris.

Dans ce grandiose recul de la montagne, la mer pousse une splendide nappe bleue qui brasille sous nos yeux en face du soleil levant. C'est la baie de Djoun-Akkar, amphithéâtre de plaines et de collines dont la fertilité séduisit Raymond de Toulouse, un des chefs de la

première Croisade, et lui fit rêver de se tailler ici un royaume enchanté. Tout paraît bien changé aujourd'hui.

Sous le royal soleil qui réjouit le grand cirque, l'homme souffre et se tait. Le Turc a passé là. Peu de verdure, champs négligés, sources malsaines, villages rares, cachés loin du chemin et comme honteux de se montrer. Sur la longue route de Homs, passent des haillons, des visages durs, des regards haineux ou effrayés, pâles échantillons de la misère des contrées où nous allons. Au loin, rampent de languissantes caravanes.

Encore ici, nous foulons une terre morte, une de ces régions où le voyageur pénètre pour retrouver le passé beaucoup plus que la vie présente. Le présent y fait si peu de bruit !.....

Autour de nous, à chaque pas, lèvent des souvenirs.

Sur la carte que j'ai prise à la main, les noms antiques effacent les noms actuels, tandis que sous nos yeux des ruines imposantes se dressent, écrasant les masures terreuses qui vivotent à leurs pieds. Depuis ces poissons argentés que les Phéniciens divinisèrent et que je vois encore na-



ILE DE ROUAD (COTÉ EST)

ger dans le bassin de Cheikh Badaoui, jusqu'à la mystérieuse Laodicée du Liban qui dérobe ses ruines dans les plis de la montagne; depuis ces lointaines silhouettes de forteresses des croisés qui crénellent cet amphithéâtre; depuis ces peuplades aujourd'hui mourantes, mais qui eurent jadis tant de renom : Ismaëliens, Assassins, Nosaïris..... jusqu'au fleuve Eleuthère — aujourd'hui *Nahr-el-Kebir* — qui traîne ses méandres fatigués et qui a perdu jusqu'à son nom de « fleuve libre », tout parle d'un grand passé.

Or, du Liban à l'antique métropole d'Antioche, c'est-à-dire sur une étendue de 50 lieues, le plus grandiose souvenir marial que nous allons rencontrer est Notre-Dame de Tortose : sanctuaire aujourd'hui ruiné, mais qui fut, au temps des Croisades, le plus célèbre pèlerinage de la Sainte Vierge en Syrie.

A 70 kilomètres environ de Tripoli, au point où le rivage, après la courbe de la baie d'Akkar, reprend sa marche rectiligne, on voit surgir du sein des flots un banc de rocher, un écueil ovale, où les maisons, les tours, les blocs montent tellement les uns sur les autres qu'on dirait un navire passant au large : c'est l'île de Rouad, l'*Aradus* antique cité par la Bible.

Un jour, à l'aurore des temps, un chef fugitif, poussant ses mauvaises barques le long de la côte vers le Nord, rencontra cet écueil. Petit, mille pas de tour, à quelques encâblures du rivage, assez près de la terre pour y marauder à l'aise, assez loin pour braver les poursuites, assez déchiqueté pour abriter les barques et bien placé comme belvédère, l'îlot plut aux Chananéens. Ils sautent de leurs barques et s'y fixent; ils l'entourent d'une enceinte colossale, creusent des citernes sous-marines, bâtissent des maisons à plusieurs étages et fondent sur ce roc le royame d'Arad dont l'extrême vitalité nous étonne (1).

Non content de pousser, comme Tyr et Sidon, ses rameurs vers la sombre mer où le soleil mourait tous les soirs, Arad s'élança vers les pays du soleil levant. Plus favorisée que ses rivales repoussées implacablement vers la Méditerranée par les murailles du Liban, Arad voyait les montagnes s'écarter, s abaisser et comme l'inviter à passer vers les plateaux mystérieux d'Emèse et de Palmyre.



ILE DE ROUAD
RESTES DE L'ENCEINTE PHÉNICIENNE

Nos hardis insulaires, après avoir égrené sur le rivage de florissantes cités (2), ces « filles d'Aradus » signalées par l'Ecriture et dont les ruines sont encore si imposantes, franchirent le rideau montagneux qui voile le lac de Homs, poussèrent dans les déserts et se tracèrent jusqu'à l'Euphrate un royaume qui surprit l'antiquité.

Il fallut que de grands empires se missent en marche pour refouler ces entreprenants petits marins. Arad vit ses campagnes ravagées par l'Egyptien Thoutmès III; son roitelet dut se prosterner devant l'Assyrien Assurbanipal, « lui baiser les pieds et livrer sa fille au harem du vainqueur ». Perses, Séleucides, Romains tombent tour à tour sur l'îlot qui se relève quand même, recommence ses aventures, écrase ses colonies rebelles et, vers l'ère chrétienne, étonne encore le géographe Poseïdon par son port, ses chantiers, ses hautes maisons et le nombre de ses habitants.

Grande et forte dès le premier siècle, cette ville ne tarda pas à être le port le plus fréquenté de cette côte et devint l'enjeu des conquérants syriens. Elle eut à soutenir de nombreux sièges. Ainsi l'empereur byzantin Basile II s'en empara en 995 et la garda plusieurs années, malgré la puissante flotte sarrasine que la tempête brisa en face de la ville (3).

(1) Strabon, XVI, 2, 13. — Eusèbe et d'autres placent la fondation d'Arad à l'an 723 avant Jésus-Christ. Ce ne fut là sans doute qu'une restauration, car les monuments assyriens nous montrent Arad déjà attaqué au IXe siècle. D'ailleurs, les Phéniciens ne durent pas laisser longtemps inoccupé un poste si avantageux à leur navigation.

(2) *Ramitha* (Lattaquieh), *Gabala* (Jébaleh), *Paltos* (Baldo), *Balania* (Banias), *Carné* (Carnoun), *Enhydra* (Aïn-el-Aïeh), *Marathos* (Amrith).

(3) Schlumberger, *Epopée byzantine*, IIe partie, p. 96, 103.

En février 1099, une poignée de croisés toulousains, par une de ces heureuses témérités coutumières à leur race, tombe à l'improviste sur Antartous, l'attaque sans machines et l'enlève à la grande stupeur des Sarrasins et non sans exciter le plus grand étonnement



AUX ENVIRONS DE TOTOSE — TYPES NOSAÏRIS

chez nos Gascons eux-mêmes qui, louant Dieu, entrent, pillent la ville et s'en retournent.

Les Musulmans reviennent et réoccupent Tortose ; mais, trois ans après, en février 1102, les croisés réapparaissent, forcent la ville en un brillant assaut, massacrent les habitants et se partagent un immense butin. Le pays fut adjugé à Raymond de Toulouse (1).



TORTOSE — ROCHERS TAILLÉS AU CISEAU

Les vainqueurs, grands dénicheurs de reliques et de sanctuaires, trouvèrent à Tortose une tradition qui dut réjouir leur piété, tradition restée célèbre pendant le moyen âge et que tous les chroniqueurs signalent à l'envi.

Et vraiment, si l'authenticité en pouvait être établie, ce serait la plus solide gloire de cette ville et son plus bel ornement.

*
* *

Tout le monde connaît l'intéressante question : « Quel est le premier sanctuaire élevé à la Sainte Vierge? » Les Syriens et les Coptes ont même une fête spéciale pour célébrer cette première église (2).

---

(1) Guill. de Tyr, *Hist.*, VII, 15 ; X, 13. — Tubaldus, *Hist.*, XIII, 10. — J. de Vitry, *Hist. Ierosol.*, c. xliv. — Migne, *P. L.*, t. CLV, p. 634, 811, 986. — *Rev. de l'Orient lat.*, t. X, p. 401.

(2) Syriens, 15 juin ; Coptes, 21 janvier. — Pour les Coptes, cette première église marque le séjour de la Sainte Famille en Egypte et se trouve dans le couvent de Deir-el-Moharraq, où vivent actuellement 70 moines schismatiques (*Rev. de l'Orient chrétien*, 1905, p. 253).

Il y a, dit le P. Poiré, quatre églises en débat pour la primauté d'âge. Car, outre la petite maison de Nazareth, nous trouvons de bons auteurs qui en veulent déférer la gloire à une ville de Tripoli, nommée aujourd'hui *Tortose* et jadis *Antaradum*, où ils disent que l'apôtre saint Pierre, allant à Antioche, édifia la première église à Notre-Dame et y offrit lui-même le premier Sacrifice. Thomas Waldensis a estimé que l'honneur était dû à Notre-Dame du Mont-Carmel..... Ceux d'Espagne combattent fort et ferme en faveur de Notre-Dame du Pilier, bâtie par l'ordre qu'en donna l'apôtre saint Jacques. Cependant, je laisse le jugement de ce différend au docte et curieux lecteur (1).

Le docte et curieux lecteur sait ce qu'il faut penser de Notre-Dame du Mont-Carmel; pour la Vierge d'El-Pilar, je le renvoie aux braves hidalgos. Mais qu'allons-nous dire de Notre-Dame d'Antarados? Effectivement une foule d'auteurs, même musulmans, parlent de ce sanctuaire et en attribuent la fondation à saint Pierre; telle est la tradition de tout le moyen âge, tradition parfaitement résumée, au XIIIe siècle, par l'évêque de Saint-Jean d'Acre, Jacques de Vitry.

Dans la cité d'Antarados, aujourd'hui Tortose, le bienheureux Pierre, parcourant la Phénicie pour se rendre de Jérusalem à Antioche, fonda en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie une petite chapelle, *modicam ecclesiolam*, et y célébra les Saints Mystères. Elle est jusqu'à ce jour en grand honneur et fréquentée par le concours de nombreuses foules, parce que la bienheureuse Vierge fait beaucoup de miracles en ce lieu qui lui est consacré depuis l'enfance de l'Eglise primitive..... Plusieurs disent que de toutes les églises de la bienheureuse Marie, celle-là est la première (2).



NOSAÏRIS DES ENVIRONS DE TORTOSE

Si tout cela était authentique, que nous serions heureux! Malheureusement, tout en gardant un profond respect pour une tradition ancienne, solennelle, incomparablement plus solide que celle de Notre-Dame du Mont-Carmel et qui a tant consolé nos pères, nous devons déclarer qu'il est impossible de la prouver positivement.

Nous n'avons trouvé sur ce sujet aucune inscription, aucun texte, ni chez les écrivains des premiers siècles, ni dans les Saints Pères, ni même dans le roman symbolique du pseudo-Clément, sur lequel cependant on base cette tradition. Les pèlerins qui passent à Antarados ne signalent pas même une église à la Sainte Vierge, et cela jusqu'aux Croisades (3).

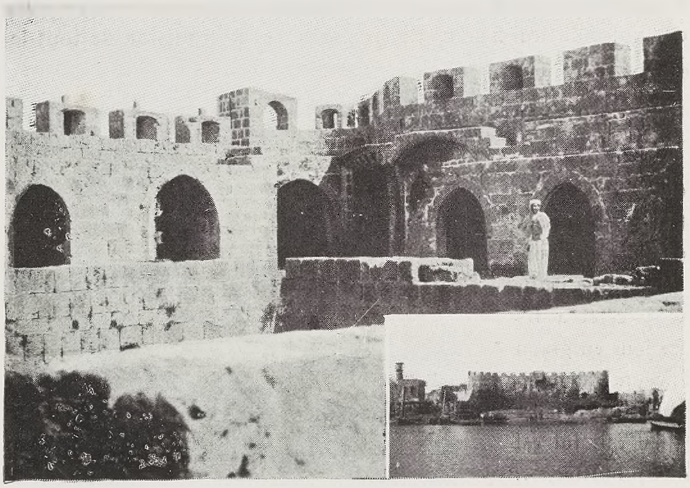
(1) Poiré, *Triple couronne*, t. Ier, ch. XII, § 5, n° 2.

(2) Jac. de Vitry, *Hist. Jerus.* l. I, c. XLIV.

(3) Tels le *Pèlerin de Bordeaux*, en 333; le pseudo *Antonin Martyr*, vers 570; *saint Willibald*, vers 754. Pas un mot du sanctuaire.

J'ai peine à écarter de mon esprit que le v[e] siècle, le fameux siècle de la Théotokos, le siècle qui entendit les acclamations d'Ephèse et vit l'Orient « se revêtir de la blanche robe des églises », j'ai peine, dis-je, à croire que ce grand siècle, où chaque église cherchait à s'ennoblir en se déterrant des fondements apostoliques, n'ait pas aussi travaillé à Antarados.

De plus, cette tradition fait un peu comme la renommée, *crescit eundo*. Non seulement elle se reproduit pour d'autres cités du littoral (1), mais chaque pèlerin qui passe à Tortose récolte un détail nouveau. D'abord saint Pierre seul fait élever une chapelle; puis on lui adjoint saint Paul; puis on y met un ange qui ordonne de construire; puis nous voyons les deux apôtres bâtissant de leurs propres mains (2). C'est peut-être pieux, mais cela sent aussi l'apocryphe.



ROUAD — FORTERESSE ARABE (INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR)

Le P. Martin, qui combat fort et ferme pour cette tradition (3), prétend distinguer l'influence du sanctuaire dans l'admirable conversion et la non moins admirable orthodoxie de la ville. Eusèbe raconte (4) comment « les habitants, un beau jour, jetèrent au feu leurs innombrables idoles — la ville était consacrée à Astarté — et embrassèrent la religion du Sauveur. » Constantin fit même à cette occasion reconstruire la cité qui, par reconnais-

(1) Par exemple, pour Nazareth et Lydda, près de Jaffa : — NAZARETH : « Après la résurrection de Notre-Seigneur, les apôtres se réunirent dans la sainte maison de Nazareth, et saint Pierre y érigea un autel. » J.-B. VUILLAUME, *Sainte Maison de Lorette*, p. 5 (Rome, 1884).

— LYDDA : Saint Jean Damascène, après avoir raconté comment saint Luc fit le portrait de Marie, ajoute : « ..... Pendant que les princes des Apôtres, Pierre et Jean, séjournaient à Lydda (Diospolis), ils y bâtirent un oratoire en l'honneur de la Mère de Dieu, et, comme ils la priaient de venir à la dédicace de son sanctuaire, elle répondit : « Je serai là avec vous. » Et, en effet, par une puissance divine, la Mère de Dieu vint, et, regardant son image, elle fut surprise de voir que son Fils lui faisait décerner un culte. Cette peinture demeura intacte jusqu'à Julien l'Apostat; cet empereur ayant chargé des juifs d'effacer cette image, ceux-ci n'y pouvaient arriver, et il advint de nombreux prodiges. » (MIGNE, P. G., t. XCV, p. 350. — DOBSCHUTZ, *Christusbilder*, t. I[er], p. 80.)

(2) Lucas a trouvé mieux : « On dit qu'elle a été bâtie par sainte Marthe », écrit-il. (*Voyage*, t. I[er], p. 261, 1704, Paris.)

(3) *Manuscrit*, p. 243.

(4) *Vita Constantini*, IV, 39.

sance, s'appela un instant Constantina. Nous voyons qu'elle reste fidèle à la vraie foi; son premier évêque connu, Cymatius, est loué par saint Athanase; les six autres prélats dont l'histoire nous a transmis les noms furent les tenants de la plus pure orthodoxie (1). Tout cela, certes, fait l'éloge d'Antarados, mais ne parle guère du sanctuaire.



PLAGE DE TORTOSE
Au loin, la ville.

La première apparition de cette église — mais combien vague ! — est signalée au temps de Théodose le Grand (379-395).

Sous Théodose Auguste, raconte l'auteur de la *Siria Sacra*, la cité fut secouée par un tremblement de terre qui ruina l'église cathédrale consacrée à Marie la Vierge, mais laissa intacte une sainte image peinte par saint Luc.



MUSULMANS DE TORTOSE

L'auteur fait allusion au tremblement de terre de 387, mais j'ignore où il a trouvé le document relatif à l'église de Marie; et encore il s'agirait, non de Tortose, mais de l'île d'Arad (2).

* * *

Voilà tous nos titres sur l'origine et la jeunesse de Notre-Dame de Tortose. Je doute qu'ils soient suffisants pour la faire légitimer par le tribunal de la critique. Un jour, les savants trouveront peut-être mieux (3).

Quoi qu'il en soit, Antarados, comme les autres cités littorales, eut son église à Marie, laquelle sans doute devint célèbre par des faits miraculeux que nous ignorons. Il y eut même de bonne heure un pèlerinage, pèlerinage qui provoqua, après la conquête arabe (636), une curieuse imitation islamique. Othman ben-Offan, troisième khalife, avait la dévotion de

(1) Sauf, un instant, Moïse, qui aurait signé à Ephèse (431) contre saint Cyrille, mais qui se rétracta peu après.

(2) Biagio Terzi di Lauria : *Siria sacra*, LX, p. 85. (Rome, 1695.) Le géographe Edrisi (vers 1150) mentionne pour l'île de Rouad, « une église très grande, très forte, très haute, bâtie en forteresse et dont les portes sont en fer. » Edrisi a dû confondre Rouad avec Tartous, et Biagio aura copié son erreur.

(3) Cette question de la première église dédiée à Marie est loin d'être résolue, comme on peut s'en douter. Jusqu'ici, les documents les plus certains permettent d'en rapporter la gloire à la métropole phénicienne de



CATHÉDRALE DE NOTRE-DAME DE TORTOSE VUE DE L'OUEST (ÉTAT ACTUEL)

porter sur sa poitrine un Coran en guise de cuirasse; ce qui n'empêcha pas le saint homme d'être poignardé, en 656, dans sa maison, par le fils d'Abou-Beckr. Le livre sacré fut rougi de son sang. Moawiah, son ami, exposa à Damas, à la vénération publique, le ghombaze, le livre et les restes du martyr. Les grandes cités musulmanes réclamèrent leur part de ces reliques; Antarados hérita d'un fragment du Coran ensanglanté, vers lequel s'établit aussitôt un pèlerinage célèbre :

On voit à Antarsous, dit Kazouini, une partie du livre du khalife Othman, et les Musulmans vont le visiter pour en recevoir des bénédictions (1).

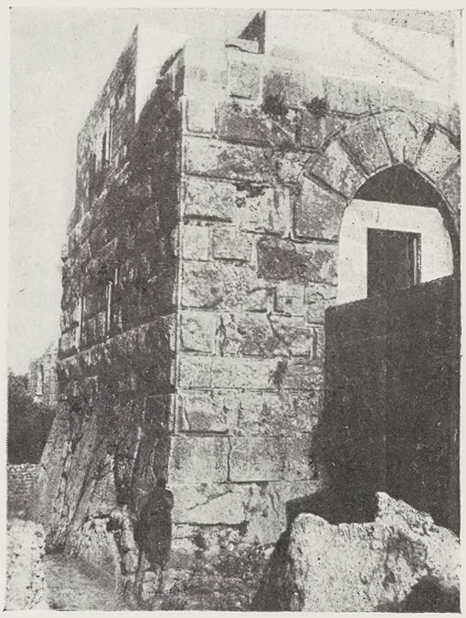
Donc nos croisés se félicitèrent d'avoir découvert le premier sanctuaire élevé à la Sainte Vierge. Ils crurent et admirèrent toutes les légendes débitées par les chrétiens indigènes; dès lors le pèlerinage acquit une renommée européenne, vraiment incroyable si nous n'avions les récits des chroniqueurs et des témoins.

Tyr. Comme nous l'avons vu plus haut (p. 40), Paulin consacra à Notre-Dame sa splendide basilique dès 314, c'est-à-dire avant même Sainte-Marie Antique de Rome, qu'on regarde pourtant comme la plus ancienne église à Marie. (H. Grisar, *Hist. de Rome et des Papes*, t. Ier, p. 204, 309, trad. Ledos, Desclée, 1906.)

(1) Zacharia el-Kazouini, *Livre des monuments*, p 102. Ce pèlerinage musulman dura jusqu'aux Croisades. Ce Coran fut transporté plus tard à Damas dans la grande mosquée, où il a péri dans l'incendie de 1893.

Le premier soin des vainqueurs fut de rétablir le siège épiscopal de Tortose; l'évêque choisit pour cathédrale le vieux sanctuaire, bien que, bâti hors de la première enceinte, il fût exposé aux agressions de l'ennemi.

La dévotion des croisés se traduisait par de belles églises. Après avoir pourfendu les mécréants, leurs bras robustes, qui posaient sur les monts voisins cette puissante ligne de castels, Marqab, Safita, le Crat, dont les ruines abritent encore des villages entiers et étonnent le voyageur, leurs bras élevèrent à Tortose, en l'honneur de la benoite Dame, une grande cathédrale, la plus belle fleur gothique poussée en Orient.



TORTOSE — RESTES DE L'ANCIENNE CITADELLE DES TEMPLIERS

Traçant un rectangle de 28 mètres sur 22, ils roulèrent d'énormes blocs qu'on disait phéniciens et bàtirent un superbe vaisseau à trois nefs, séparées par deux rangées de quatre piliers avec colonnes adossées. Moulures, pendentifs, croix en relief, peintures ornaient l'intérieur.

Au dehors, les voûtes en croisées d'ogives étaient contre-butées par de lourds contreforts. C'était bâti en forteresse et dans un but de défense. Il y avait des meurtrières, une grande citerne sous l'église; un couloir reliait les terrasses des deux nefs latérales, qui servaient ainsi de remparts. L'édifice aspirait la lumière par de grandes fenêtres légèrement ogivales et entourées d'archivoltes.

Par respect pour l'ancien sanctuaire, on avait laissé au nouveau monument la forme de l'église grecque primitive (1).

La glorieuse cathédrale monta, offrant, comme celle de Tyr, ses deux clochers carrés et mesurant sa tête avec la colossale citadelle qui s'élevait près d'elle, au bord de la mer (2).

*
* *

Elle était à peine terminée qu'elle faillit disparaître. Le dimanche 3 juillet 1188, Saladin, qui venait à Hàttin d'écraser les forces croisées, d'enlever la vraie Croix et de faire frissonner

(1) C'est ce qui fit croire à Pococke et à d'autres voyageurs que cette église remontait au VIe siècle, et même plus haut; ils confondaient aussi le chapiteau ogival à galbe corinthien avec le vrai corinthien.

(2) Rey, *Etudes sur les monuments*, *Tortose*, p. 69. — Dussaud, *Voyage en Syrie* (*Revue archéol.*, oct.-nov. 1895).

toute la chrétienté, Saladin jeta ses cavaliers victorieux sur Tortose. La citadelle tint bon; mais, huit jours durant, la ville fut saccagée; la cathédrale, objet spécial de la haine de l'ennemi, fut très maltraitée; cependant on ne parvint pas à la renverser, et, après le départ des Sarrasins, les Templiers, avec l'aide de la population, restaurèrent l'édifice (1).

Le pèlerinage était alors à son apogée. Le musulman Boha ed-Din, qui avait assisté, près de Saladin, au sac de la ville, disait :

C'est une église célèbre parmi les chrétiens; elle est le but d'un pèlerinage, où l'on accourt de toutes les contrées.

Pauvre commencement est suivi d'un meilleur sort, écrit le pèlerin Villebrand d'Oldenberg; il y a aujourd'hui un siège épiscopal, et la Mère de Dieu y répand beaucoup de bienfaits, même sur les Sarrasins infidèles (2).

La bienheureuse Vierge fait de nombreux miracles en ce lieu, ajoute le cardinal de Vitry; les infirmes y reçoivent le doux présent de la santé. Non seulement les chrétiens, mais les Musulmans eux-mêmes ont le sanctuaire en grande vénération; ils apportent leurs enfants pour être baptisés dans cette église, afin qu'ils vivent plus longtemps ou qu'ils recouvrent la santé du corps (3).



TORTOSE — PORTE NORD DES ANCIENS REMPARTS

Le 30 mai 1212, un des plus violents tremblements de terre mentionnés par l'histoire renversa presque toutes les villes de la Syrie; or, par une faveur de la Vierge, Antarados, quoique sur la ligne sismique, « n'en souffrit point, raconte saint Antonin, parce que le bienheureux Pierre y avait élevé la première basilique dédiée à la Sainte Vierge. » (4)

∴

Notre-Dame de Tortose resplendissait. C'était, avec Notre-Dame de Saïdnaya (5), le centre marial et comme le Notre-Dame de Lourdes de la Syrie franque. A elle, les Templiers confiaient leurs entreprises militaires; à elle, on attribuait tous les succès et la déli-

---

(1) Boha ed-Din, *Vita Salad.*, II, c. xli. — Van Berchem, *Journal asiat.*, 1902, p. 424. — M. Dussaud pense que c'est de cette restauration que datent les matériaux dont on a consolidé le porche primitif.

(2) *Lib. Peregr.*, X, édit. Laurent, p. 169.

(3) *Hist. Ierosol.*, I. 44. — De Vitry, évêque de Saint-Jean d'Acre de 1216 à 1229, était fort bien renseigné. Ce qu'il dit des Musulmans se pratique encore çà et là dans certains sanctuaires; mais les infidèles ne voient dans le baptême qu'un simple *préservatif*. Les chrétiens, malheureusement, se prêtent trop facilement à cette superstitieuse fantaisie.

(4) Summa, II, tit. XVII, c. xi, 31. — Le littoral syrien est soumis à de fréquents tremblements de terre. Depuis l'ère chrétienne, on en a observé 123 très violents; celui de l'année 526 fit périr 120 000 hommes.

(5) Voir plus loin, l. VII, c. vi.

vrance des grandes calamités. Plusieurs même lui rapportèrent la destruction progressive de ces redoutables *Haschaschins* qui se cachaient dans les montagnes au-dessus de Tortose et qui, pendant longtemps, terrorisèrent la Syrie; un jour même, raconte de Vitry, « le fils du comte de Tripoli fut cruellement massacré dans l'église de Notre-Dame de Tortose par les Assassins, qui violèrent ainsi la dignité d'un sanctuaire si religieux. » (1)

Des princes choisissaient leur sépulture dans cette église ; plusieurs voulurent y célébrer leur mariage (2). D'Europe on demandait de la terre, des reliques et des souvenirs de la Vierge miraculeuse. Chaque année, d'innombrables pèlerins débarquaient à Acre et montaient à Tortose.

Tel fut notre bon Joinville, au printemps de 1253 :

Je priai le roi (Louis IX), écrit-il, qu'il me laissât aller en pèlerinage à Notre-Dame de Tortose, où il y avait moult grant pèlerinage, parce que c'est le premier autel qui oncques fut dressé en l'honneur de la Mère de Dieu sur terre..... Le roi me donna permission et me chargea de lui acheter cent pièces de camelots (3) de diverses couleurs pour donner aux Cordeliers, quand nous reviendrions en France..... Quand nous vînmes à Tripoli, mes chevaliers me demandèrent ce que je voulais faire de ces camelots, et je leur dis qu'ils se mêlâssent de ce qui les regardait..... J'envoyai à Madame la Reine quatre camelots; le chevalier qui les porta les avait enveloppés dans une toile blanche. Quand la reine le vit entrer dans la chambre où elle était, elle s'agenouilla devant lui et le chevalier s'agenouilla aussi devant elle, et la reine lui dit :



TORTOSE — CHEMIN DES ANCIENS REMPARTS

— Levez-vous, sire chevalier, vous ne vous devez pas agenouiller, vous qui portez des reliques.

Mais le chevalier dit :

— Dame, ce ne sont pas reliques, mais camelots que Monseigneur vous envoie.

Quand la reine ouït cela, ainsi que ses damoiselles, elles se prirent à rire, et la reine dit à mon chevalier :

— Dites à votre seigneur qu'il me le payera pour m'avoir fait agenouiller devant ses camelots.

A Tortose, Notre-Dame faisait moult grands miracles, dont entre autres, il y avait un homme hors de sens et qui avait le diable au corps. Lorsque ses amis qui l'avaient amené là priaient la Mère de Dieu qu'elle lui donnât la santé, l'ennemi qui était en lui répondit :

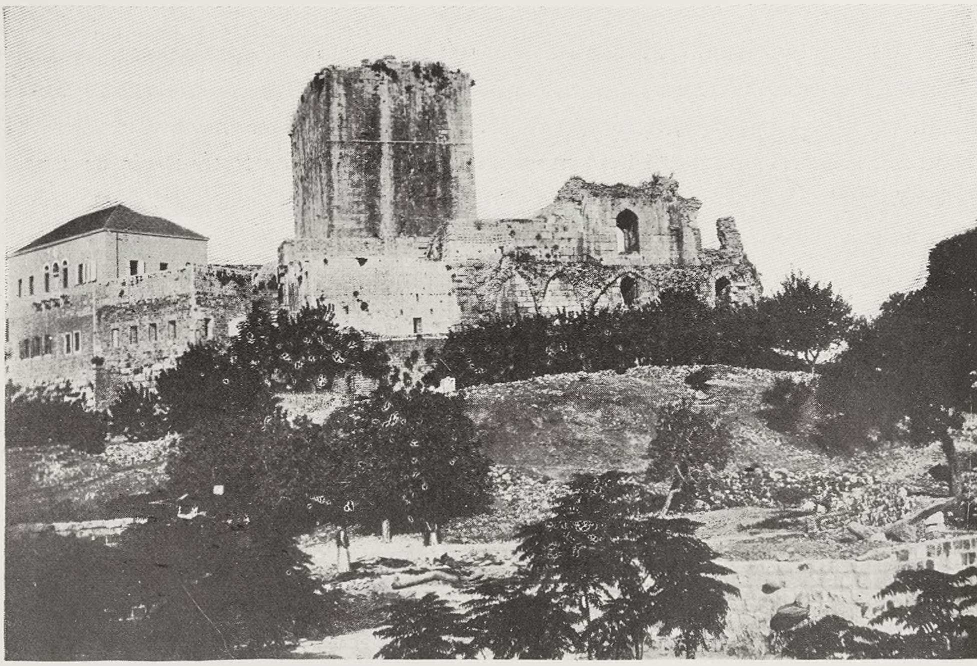
— Notre-Dame n'est pas ici, mais en Egypte, pour aider au roi de France et aux chrétiens qui arriveront aujourd'hui en ce pays et combattront à pied contre la païennie à cheval (4). Le jour et le

(1) De Vitry, *Hist.*, III. — Bongars, *Lignages d'outre-mer*, c. v. — Rey, *Archit. milit. des Croisés*, p. 82.

(2) Par exemple, en 1222, Bohémond V d'Antioche avec Alix de Champagne, veuve de Hugues, roi de Chypre.

(3) Etoffe en poil de chèvre ou de chameau.

(4) Effectivement, le samedi 29 mai 1249, Damiette avait été emportée presque sans coup férir, ce qui fut regardé comme un miracle. Saint Louis en reconnaissance aurait fait élever à Damiette même une chapelle à Marie (Migne, *Summa aurea*, t. XII, p. 557).



RESTES DU CHASTEL-BLANC A SAFITA (VUE PRISE DE L'EST)

dire furent mis en écrit, et l'écrit fut apporté au légat qui me le dit de sa propre bouche; et soyez certain qu'elle nous aida et qu'elle nous eût aidés davantage si nous ne l'eussions courroucée, elle et son Fils, comme j'ai dit auparavant (1).

∴

Hélas ! oui, ils avaient courroucé la Vierge, ces hommes qui l'aimaient tant au fond. Au soleil de Syrie, les rudes passions bouillonnèrent vite sous les armures de fer. L'ambition, les haines intestines, les Dalilas orientales eurent raison de ceux que le cimeterre n'avait pu arrêter. Grands dans leurs premières audaces, ils furent extrêmes dans le vice.

Leur châtiment fut de perdre leur beau courage d'autrefois et, conséquemment, d'être ruinés. En ce temps-là, on savait que « le péché fait perdre les batailles » (2). Et les Sarrasins eux-mêmes en étaient persuadés.

Joinville raconte comment.

Jean Ermin, qui était artillier du roi, alla lors à Damas pour acheter de la corne et de la colle pour faire des arbalètes et vit un vieil homme moult ancien assis sur les étaux de Damas.

Le vieil homme l'appela et lui demanda s'il était chrétien.

---

(1) JOINVILLE, *Hist. de Saint Louis* (édit. Millaud, p. 165). On s'est demandé si saint Louis était venu lui-même à Tortose. Le seul indice qui permette une affirmation est un voyage que fit le saint roi sur les côtes de Syrie, voyage pendant lequel il restaura le castel de Safita, situé près de Tortose (VAN BERCHEM, *Journal asiat.*, 1902, p. 440).

(2) Jeanne d'Arc.

Et il lui dit :

— Oui.

Et le vieillard lui dit :

— Moult vous devez vous faire reproche entre chrétiens, car j'ai vu autrefois que le roi Beaudouin déconfit Saladin et il n'avait que 300 hommes d'armes et Saladin 3 000, et maintenant vous êtes tellement menés par vos péchés que nous vous prenons à travers champs comme des bêtes (1).

*
* *

Autour de Notre-Dame de Tortose éclatèrent de grands crimes, des scandales qui provoquaient la colère du ciel, comme s'expriment les chroniqueurs.

Déjà, en 1188, quand Saladin avait saccagé Tortose et sa cathédrale, les Templiers y reconnurent le châtiment d'un meurtre atroce commis par l'un d'eux sur Abou-Abdallah, ambassadeur du « Vieux de la Montagne », le cheikh Sénan, au moment où il venait traiter de la conversion de tout son peuple, 60 000 Haschaschins (2).

Plus tard, en 1217, lorsque dans l'église de Notre-Dame, au pied même de l'autel, deux Ismaëliens poignardèrent le jeune Raymond, fils du comte de Tripoli, Bohémond IV le Borgne, tout le monde y vit un coup de Notre-Dame : Bohémond n'avait-il pas offensé la Vierge en usurpant la principauté d'Antioche sur son neveu, en faisant périr de soif, dans sa prison, le patriarche d'Antioche, Pierre Ier, en 1208 ; en bravant enfin depuis longtemps les excommunications de l'Eglise ?



DANS LA RUE
MUSULMANS

Le clergé lui-même n'était pas toujours un idéal de sainteté. Prêtres et évêques faisaient un peu comme les nobles : par exemple, ce Barthélemy, évêque de Tortose, qui scandalisa l'Eglise entière par ses passions politiques ; nommé régent du jeune Bohémond VII, l'an 1275, il alla jusqu'à persécuter, chasser de son siège et même menacer de mort l'évêque de Tripoli, Paul de Ségni. Sommé par le pape Nicolas III de venir se justifier à Rome, il paraît bien qu'il n'en tint pas compte (3). La liste serait longue des crimes grands et petits qui déshonorèrent le sanctuaire de Notre-Dame, et l'on pourrait dire sur Tortose ce que le légat disait de Saint-Jean d'Acre à Joinville :

Nul ne sait aussi bien que moi tous les déloyaux péchés qu'on fait à Acre. Aussi faut-il que Dieu les punisse en telle manière que la cité d'Acre soit lavée dans le sang de ses habitants (4).

---

(1) Joinville, p. 120.

(2) Guill. de Tyr, *Hist.*, XX, 30. Il est cependant permis de douter de la sincérité du Vieux de la Montagne, surtout lorsqu'on trouve, comme condition de sa conversion, la libération du tribut annuel de 2 000 drachmes qu'il payait aux Templiers.

(3) Guill. de Tyr, *Hist.* XXXIV, 19. — Raynaldi, *Ann.* 1278-1289. — Nicolas III. *Epist.* I, 102, 164.

(4) Joinville, p. 169.

On sait qu'elle fut bien lavée dans son sang, en 1291, la malheureuse Acre..... et Tortose aussi.

En vain, les Templiers de cette dernière ville avaient-ils, par des présents et des bassesses, écarté les hordes de Bibars en 1268 (1). En vain, trois ans plus tard, avaient-ils cherché par de honteux traités à retarder leur ruine ; en vain même avaient-ils lâchement placé Tortose et ses 33 villages « sous la protection du sultan d'Egypte » (2) :

— Extermine tous les Francs du littoral, avait mandé à son général Alam ed-Din le féroce soudan Maleck el-Achraf.

Une à une tombent les forteresses ; Acre, Beyrouth sont ruinées, et, le 3 août 1291, Alam ed-Din enlève Tortose, massacre ou réduit en esclavage les chrétiens qu'il y trouve (3). C'était la fin.

Au dire de Pachimère, quelque temps avant le désastre, on avait vu, plusieurs jours de



PROFIL DE TORTOSE VU DE LA MER — A DROITE, LA CATHÉDRALE

suite, l'image miraculeuse verser des larmes. La Vierge pleurait sur un double tombeau : les Croisades et son sanctuaire (4). Les quelques chrétiens échappés sur des barques s'éloignèrent vers Chypre, regardant la chère cathédrale qui se dressait fière encore sur la ville et qui semblait elle aussi les regarder de ses vitrages noirs et leur dire le mot de Joinville : « Elle nous eût aidés, si nous ne l'avions courroucée. »

***

Les fugitifs emportèrent l'image miraculeuse, qu'on disait peinte par saint Luc, et ce fut une consolation dans leur immense douleur (5).

(1) Bibars, après avoir ravagé le territoire de Tripoli, marchait sur Antioche. Les Templiers de Tortose lui envoyèrent 300 captifs musulmans. Bibars, calmé, épargna Tortose et Safita. Quelques années auparavant, on avait même songé à détruire l'église de la Vierge, pour l'empêcher, semble-t-il, de servir de forteresse à l'ennemi. Clément IV dut intervenir et s'opposer formellement à cette destruction (avril 1265). RÖHRICHT, *Regesta Regni Hierosolymitani*, p. 89, nº 1337 *a*.

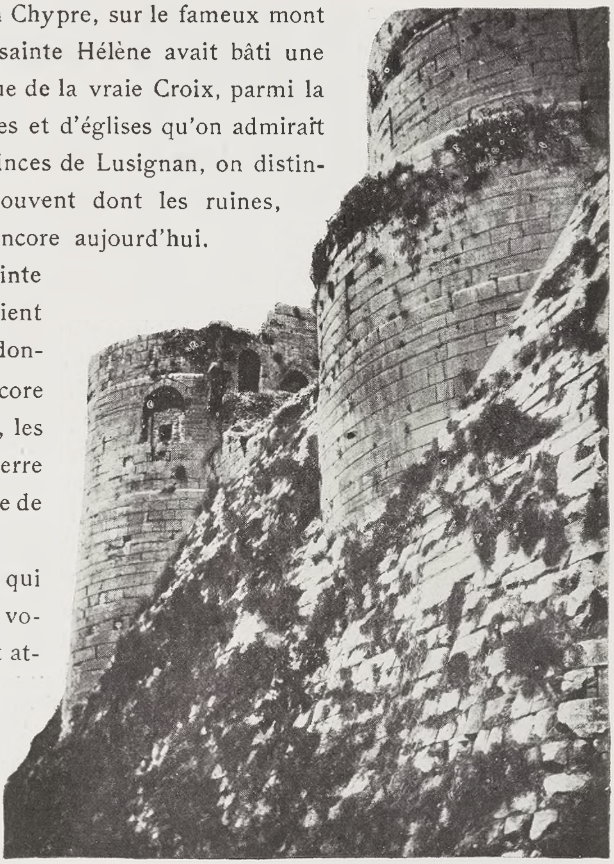
(2) Bibars, délivré d'une grande crainte par la mort de saint Louis à Tunis, reprit aussitôt la campagne. En 1271, il enlevait Hosn-el-Akrad, le plus solide point d'appui des croisés dans la Syrie septentrionale, et obligeait les Hospitaliers et les Templiers à ne plus réparer leurs forteresses.

(3) ABOUL-FÉDA, *Ann musulm.*, ann. 690.

(4) RAYNALDI, ann. 1291, nº 18.

(5) Les femmes de Chypre portèrent longtemps un voile de deuil en souvenir de la perte d'Acre et de la Terre Sainte.

A huit lieues de Famagouste, en Chypre, sur le fameux mont Olympe, où, d'après la légende, sainte Hélène avait bâti une chapelle pour y déposer une relique de la vraie Croix, parmi la floraison de villages, de monastères et d'églises qu'on admirait sous le règne très chrétien des princes de Lusignan, on distinguait, au XIII[e] siècle, un vaste couvent dont les ruines, assez imposantes, apparaissent encore aujourd'hui.



CHATEAU CROISÉ DE HOSN-EL-AKRAD
PROFIL DES DEUX GROSSES TOURS DE LA 2[e] ENCEINTE

C'est là qu'aurait été déposée la sainte image. Les croisés, qui ne désespéraient pas de reprendre la Syrie (1), se donnaient l'illusion de la posséder encore en transportant à Chypre les noms, les titres et les sièges épiscopaux de la terre perdue ; l'île devenait une miniature de la Terre Sainte (2).

Ainsi, par exemple, le couvent qui reçut l'image miraculeuse prit le vocable de Notre-Dame de Tortose et attira les pèlerins (3). Un témoin oculaire, le Dominicain Etienne de Lusignan, en parle :

Il s'y fait, dit-il, un grand concours de fidèles. Aux temps de sécheresse, on la porte processionnellement jusqu'à Nicosie, distante de plus de 20 milles ; le clergé et le peuple vont à sa rencontre et on la reçoit solennellement. Aussitôt qu'elle est dans la ville, le ciel se couvre de nuages et bientôt la pluie tombe en abondance (4).

(1) Il y eut, en effet, quelques retours éphémères des croisés : le premier, en 1300, dans lequel le roi de Chypre et les Templiers reprirent, pour deux ans seulement, Acre, Tortose, Arad, etc. Le deuxième, en 1367, Pierre I[er] de Lusignan s'empara de Tortose. Dans l'église de Notre-Dame on trouva un immense dépôt de rames, de poix, d'étoupes destinées à la flotte sarrasine ; tout fut incendié. Autre siège et nouveau sac de Tortose en 1368. Vers 1518, on trouve encore les Sarrasins occupés à chasser de l'île de Rouad des *chevaliers francs*. Le sultan fit bâtir dans l'île un fort et y plaça une garnison de 130 hommes, qui passent pour être les ancêtres de la population actuelle. (MACHERAS, *Chronique de Chypre*, trad. Miller, p. 115, 164.)

(2) On y retrouve, par exemple, l'abbaye de Notre-Dame de Tyr, à Nicosie; le grand monastère carme de Sainte-Marie du Carmel, près de Famagouste; l'abbaye de Notre-Dame de Tortose, etc. En 1328, Marc, évêque de Famagouste, porte aussi le titre d'évêque de Tortose.

(3) Nous voyons Marie de Giblet, fille de Henri de Giblet, se réfugier en 1368 dans ce couvent pour échapper au roi, qui voulait par vengeance la remarier à un tailleur. (MACHERAS, *Chronique*, p. 148. — *Rev. de l'Orient latin*, 1895, p. 566; 1897, p. 425.)

(4) ET. DE LUSIGNAN, *Hist. de Chypre*, c. XIV. Il y a cependant de grandes obscurités sur ce sujet. A cette

Trois siècles encore de triomphes pour la Vierge ! Puis, en 1570, Chypre tombe aux mains des Turcs ; l'île est ravagée, les Latins massacrés. Les indigènes se réfugient dans le schisme grec, devenu l'assesseur de l'Islam.

Que devint l'image ?

On croit que les moines, trop intéressés pour laisser périr un si lucratif pèlerinage, transportèrent la Vierge à leur couvent de Kykkos, délicieusement posé dans le coin le plus ravissant de l'île, et qu'on appelle Myrioussa, les « mille parfums ».



JEUNE BÉDOUIN TIRANT SON POIGNARD

C'est, écrit M. Emile Deschamps, c'est un grand corps de bâtiment à peu près triangulaire, sur un petit plateau (1 327 m.). Le sommet de l'angle est formé par une petite église qui renferme une précieuse relique : la Madone de Kykkos.

C'est le couvent le plus riche de l'île. On y trouve un supérieur, 4 archimandrites, 50 moines; 70 chambres sont réservées aux nombreux pèlerins et 20 000 chèvres broutent les pâturages du monastère.

Chaque année, au 8 septembre, un grand « panaghiri » attire plus de 6 000 personnes à Kykkos..... Le tableau devant lequel on vient prier de bien loin, d'Asie Mineure, d'Alexandrie, de Russie..... est placé, paraît-il, derrière un autre tableau en métal repoussé, suivant la mode grecque. Comme je demandais à le voir, le moine bondit d'indignation :

— Personne ne l'a jamais vu et ne peut même le voir; en sommes-nous seulement dignes ? (1)

Sans voir l'image, on donne quand même abondamment.

Quoique maintes fois pillé et incendié, le couvent reste riche.

En 1821, continue M. Deschamps, les objets du culte : ex-votos, trésors entassés dans les caves, furent enlevés par les Turcs sur 32 chameaux et quantités de mules. Seule la lampe qui brûlait devant la Madone vénérée fut respectée.

— Malheur à qui toucherait cette lampe ! disent les Chypriotes, ces Gascons de

---

époque, Chypre était riche en églises miraculeuses : telles Notre-Dame de Napa, à quatre lieues de Famagouste; Notre-Dame des Champs, à Nicosie; Notre-Dame Kanakaria, près de Leonarisso; Notre-Dame de Pitié, près de Famagouste, etc. (C. ENLART, *L'Art gothique et la Renaissance en Chypre*, 1899, Leroux, t. Ier, p. 72, 402, 408, 414, 336, 143.)

(1) ÉMILE DESCHAMPS, *Au pays d'Aphrodite*, p. 187, Hachette, 1898. M. Deschamps, après avoir dit que ce couvent fut bâti en 1092, signale dans le monastère cinq chambres qui doivent avoir appartenu à l'ancien monument et dont les plus vieilles portent encore le nom de *Finikota*, « les phéniciennes ». Encore un écho des Croisades.

l'Orient, témoin la désagréable surprise arrivée à un officier turc qui, s'étant avisé d'allumer sa cigarette à la lampe de la Vierge, dut bel et bien y laisser suspendue la cigarette et le bras avec.



TORTOSE — LE RIVAGE
AU FOND, RESTES DES ANCIENS REMPARTS

∴

Revenons à Tortose, désormais Tartous.

Comme un édifice longtemps pénétré de soleil reste encore chaud une partie de la nuit, le sanctuaire continua à vivre de sa renommée. Tels avaient été son éclat et la mystérieuse terreur qu'il inspirait, que les Sarrasins respectèrent la « maison de Mariam ». En 1313, vingt ans après la ruine, le célèbre Vénitien Marino Sanuto, qui s'épuisait à préparer une neuvième Croisade, naviguait devant Tartous, et, apercevant la façade de la cathédrale, il pouvait encore dire : « La miséricordieuse Mère de Dieu y opère beaucoup de miracles; les infidèles eux-mêmes la révèrent. » (1) C'est que, écrit un autre voyageur, « ils la considèrent comme l'honneur, le bonheur et la bénédiction du pays. » (2)



NOTRE-DAME DE TORTOSE (INTÉRIEUR)

Peu à peu, cependant, l'abandon, l'oubli, la profanation envahissent cette église, sise dans une ville toute musulmane et très fanatique. Dès 1368, on en fait un dépôt d'agrès et de mâtures.

En 1667, dit le P. Nau, ce sacré lieu n'est plus qu'une retraite de brebis et de chèvres.

A cent pas (de la ville), raconte Poirresson, est une église belle et grande, toute à la française, mais abandonnée au bestail..... Spectacle qui fait soupirer à la veüe de cette métamorphose d'une cathédrale en une estable (3).

Mieux valait une étable qu'une mosquée. C'est pourtant ce que nous trouvâmes en

(1) Sanuto, *Secret. Fid. Cruc.*, III, 13, 10.
(2) Nau, *Voyage en Terre Sainte*, en 1667, v, 23.
(3) *Lettre du 16 août 1653*. En 1749, on trouve à Tartous des *marchands francs*, comme dans les autres Eehelles.

arrivant. Il y a une quinzaine d'années, l'édifice fut mis en vente, mais nul acquéreur ne se présenta, ni chrétien, ni archéologue.

Alors la vénérable relique fut coiffée d'un petit minaret ; on enleva le fumier et on y introduisit un « mihrab » en bois.

Tout l'or du monde ne rachètera plus le noble croisé.

*
* *

Bel effet de profil que cette masse grise se découpant sur la petite ville de Tartous, pauvre localité souffreteuse, triste, saignée par la vénalité administrative, et qui n'a de grand que les restes de la lourde citadelle, dont elle se revêt comme un enfant perdu dans une armure antique.



NOTRE-DAME DE TORTOSE (INTÉRIEUR)

Cette église martyre se raconte elle-même.

A l'extérieur, découronnée, sans clochers, sans vitrages, c'est le squelette à demi rongé d'un grand corps, aux yeux caves, effrayants de tristesse et où jadis circula une puissante vie.

Une soudaine grandeur saisit l'âme quand on entre dans ces trois nefs à grande allure, résonnantes, mais vides. Dalles arrachées, portes éventrées, croix brisées par les balles, blocs creusés en anneaux pour chevaux et bœufs, murs enfumés ou noirs d'humidité ; c'est un cadavre outragé. Au-dessus de nos têtes, circulent des chauves-souris et des pigeons malpropres, tandis que, devant le mihrab sacré, des gamins musulmans et chrétiens se livrent à des bourrades violentes, qui promettent pour l'avenir.

Lorsque nous quittâmes Tartous, la nuit, sous la lune, le monument prit une expression étrange. Je me rappellerai toujours les regards tristes du pâle vieillard, sublime incarnation de l'époque naïve, mais incomparable, du grand tournoi oriental qu'on appelle les Croisades et où Marie fut la Dame présidente.

'e m'éloignai, le cœur serré, comme lorsqu'on quitte une tombe ou un parent qu'on ne reverra plus. Ainsi durent s'éloigner les croisés, là-bas, sur la mer sombre où le phare de Rouad promène aujourd'hui ses éclats blancs.

Et nous nous enfonçâmes, silencieux, dans les collines boisées et pleines d'ombre.



VUE PANORAMIQUE DES RUINES DE HOSN-SOLÉIMAN DANS LE DJEBEL-NOSAÏRIS (BÉTOCÉCÉ)
On distingue la gigantesque enceinte carrée, percée de quatre portes monumentales. — Au centre de l'enceinte, restes de la Cella. Au-delà, ruines de l'habitation probable des prêtres.

II. — A travers le Djebel-Nosaïris.

Notre-Dame de Tortose est le point terminus Nord de notre voyage, comme Notre-Dame du Mont Carmel l'a été pour le Sud. Nous obliquons maintenant vers l'Orient, jusqu'à Homs où nous arriverons après six jours de zigzags dans la montagne.

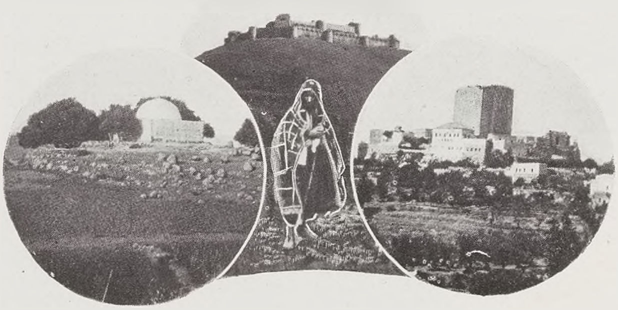
Malheureusement de subites chaleurs et des vents brûlants se sont abattus sur la contrée. Le soleil est intolérable. Dans les ouadis étroits où nous devons passer, plusieurs indigènes ont été trouvés morts, frappés d'insolation. Force donc nous fut de voyager une partie des nuits, malgré l'opposition de nos moucres et en dépit des brigands qui terrorisaient le pays, et qui, d'ailleurs, eurent la courtoisie de ne pas se montrer. La nuit n'est pas seulement douce conseillère à ceux qui dorment ; elle l'est aussi pour ceux qui voyagent. Il y a un charme exquis à vaguer silencieusement, sous le fondu d'une lumière pâle, dans l'obscurité laiteuse des lointains, sur une des régions historiques, aujourd'hui terres mortes.

Les brutalités du jour ont disparu, l'homme repose, les détails se perdent. Tout s'estompe, se fond, s'unifie dans une gaze phosphorescente, légèrement remuée par une brise tiède, où il semble que sur l'effacement de la réalité présente, l'âme des temps passés se lève.

Longs cheminements dans un labyrinthe de vallons, de cols, de précipices ; apparitions

de crêtes dentelées, de terrasses cendrées, ruines vagues, débris d'antiques monuments; silhouettes de châteaux croisés, guetteurs immortels surveillant encore de leurs tours ébréchées les campagnes environnantes; ruisseaux luisants, coupoles blanches dans les bois, campements endormis, caravanes au repos, appel lointain et rare, douceurs ineffables des aubes. Tous ces détails forment encore dans mon esprit une série de visions brisées, sans suite, mais qui finissent par se coordonner en un ensemble de pays nouveau, bizarre, moins élevé que le Liban, mais plus tourmenté, plus chaotique, moins habité, plus pauvre, plus aride, plus silencieux, plus souffrant.

C'est le Djebel-Nosaïris, l'ancien Bargylus, pays touffu, enchevêtré, qui abrite dans ses innombrables plis des races diverses : Grecs, Maronites, Nosaïris, Ismaëliens, Musulmans; bonnes gens se haïssant à plein cœur, mais vivant côte à côte, parfois dans le même village, sous la cravache du Turc.



A TRAVERS LE DJEBEL-NOSAÏRIS
Tombeau Nosaïri. Chateau du Crat. Tour de Safita.

Sur la Sainte Vierge, nous n'avons recueilli aussi que des visions isolées, une glane sommaire, mais qui suffit à révéler un passé bien glorieux pour la Mère de Dieu.

Comme au Liban, dont le Djebel-Nosaïris est la continuation orographique, tous les cultes, tous les peuples qui se sont succédé ont laissé ici d'imposants vestiges.

Le polythéisme phénicien, outre d'infinis détails dispersés çà et là, s'affirme dans un grandiose ensemble de ruines, qui rappellent Baalbek, je veux dire *Bétocécé* (Hosn-Soleiman). Bétocécé fut pour Arad ce qu'était Afka pour Byblos : le sanctuaire national. Ces blocs gigantesques, encore debout dans un val sauvage, font songer aux rudes montagnards qui défendaient leurs temples, les armes à la main, contre le christianisme, mais qui au v^e siècle enfin, grâce surtout aux moines de saint Jean Chrysostome, s'amollirent et reçurent l'Evangile.

Dès lors, s'ouvre la période chrétienne, dont la splendeur, après douze siècles de bouleversements, apparaît encore dans une multitude de ruines.

Partout, écrit un voyageur, partout nous avons été frappés de l'abondance des ruines chrétiennes. Même dans le voisinage du vieux sanctuaire phénicien de Hosn-Soleiman, on trouve des motifs chrétiens (1). Pas de linteau sans une ou plusieurs croix de formes variées..... Pas de localité

(1) Dans les ruines mêmes de Bétocécé, on voit les restes d'une église du v^e siècle parfaitement orientée.



PETIT TEMPLE DE HOSN-SOLÉIMAN (BÉTOCÉCÉ) — NOSAÏRIS TRAVAILLANT

ancienne où l'on ne rencontre les ruines d'une église. Les centres un peu considérables en possédaient plusieurs. Les habitations privées se distinguent par leur grande simplicité; tout le luxe est réservé pour la maison de Dieu..... Partout on sent que la religion était le centre de la vie (1).

Or, de tout ce concert de « pierres parlantes », la Mère de Dieu forme, encore ici, la note dominante.

Les monuments épigraphiques s'accumulent. On trouve partout des inscriptions, des invocations, des symboles qui font bien ressortir la physionomie du culte marial d'alors, où la Mère était toujours unie au Fils. Chaque demeure semble la prendre pour palladium ; touchantes enseignes encore lisibles sur les linteaux : « maison de Sainte Marie; à la Mère de Dieu; ici habitent le Fils de Dieu et Marie sa Mère. » Puis ce sont des emblèmes, par exemple le soleil et la lune avec les initiales du Christ et de Marie (2).

De vieux sanctuaires réapparaissent; chaque voyageur en découvre de nouveaux. Tel Maqam-er-Rab, près du Nahr-el-Kébir, à quarante minutes de Notre-Dame du Fort, vaste

(1) Lammens, *Etudes* (1899), t. LXXX, p. 470.

(2) Dussaud, *Voyage en Syrie* dans *Rev. archéol.* (oct.-nov. 1896). On a même trouvé dans les ruines d'une église de l'Antiochène un curieux signe de croix : Εν ὀνόματι Πατρός καὶ Υἱοῦ καὶ Πνεύματος καὶ τῆς Θεοτόκου Παρθένος. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit et de la Mère de Dieu... Vierge. (Waddington, nº 2679.)

amoncellement de pierres taillées qui marquent l'emplacement d'un temple grec, aujourd'hui transformé en oratoire à la Vierge. Tel l'antique siège épiscopal de Mariamin (1), non loin du beau castel croisé de Hosn-el-Akrad et d'un curieux monastère, dit de Saint-Georges, où chaque année se tient une foire monstre qui dure quinze jours et dont l'origine remonte au paganisme (2). Tel, à 10 milles de Homs, sur la route de Tripoli, le village de Hirbet-et-Tin où se retrouvent des restes de culte marial. Tel, au village métouali d'Akroun, un lieu de prière appelé Saïdeh (Notre-Dame) au milieu de ruines où l'on retrouve le monogramme du Christ et de Marie. Tel encore, non loin de Bétocécé, juste au carrefour de plusieurs vallées, ce pittoresque Djebel Saïdeh (Mont de Notre-Dame), cône rocheux d'un jet superbe, et dont le sommet, couronné d'un joli bouquet de chênes, laisse voir les traces d'une enceinte et une multitude de vieilles citernes (3). Au milieu d'un amas de blocs taillés, nous trouvâmes le dessin d'une petite église à la Vierge où se fait un grand pèlerinage régional analogue à celui de Notre-Dame du Fort, autre sanctuaire dont nous parlerons bientôt.



TEMPLE DE BÉTOCÉCÉ : RESTES DE LA CELLA

Les populations de ces montagnes, quoique fort diverses au point de vue ethnographique et religieux, portent toutes le sceau marial plus ou moins marqué, même cette peuplade hiéroglyphique des Nosaïris, dont la science perce de jour en jour le mystère.

Cette race, qui paraît s'être convertie au Christ après le v[e] siècle, mais qui, vers le x[e], embrassa les doctrines chiites, garde actuellement un culte composite, bizarre, où transparaît le christianisme antique (4).

Non seulement on remarque dans leurs croyances, la Trinité, l'Incarnation, la chute originelle (5), les douze apôtres, les soixante-douze disciples et, par un reste d'atavisme

(1) Cet évêché dépendait d'Apamée en l'année 533. (Lequien, *Or. Christ.*, II. 919.)

(2) Tout près est la fameuse source intermittente appelée *source sabbatine*, qui paraît avoir été l'origine de ce rassemblement.

(3) On y a découvert des motifs d'architecture païenne. Vraisemblablement, à l'origine, il y eut là un petit temple, auquel succéda un *fortin* à l'époque des Croisades. Les pierres ont servi à bâtir les villages voisins.

(4) Voir Lammens, *Les Nosaïris*. (*Etudes*, t. LXXX, 1899, p. 461-493.)

(5) Dans le principe, les âmes nosaïris étaient des étoiles; puis elles péchèrent par orgueil. Alors « des prévarications des hommes Dieu créa les démons, et des péchés des démons, il tira les femmes. » (Lammens, *op. cit.*, p. 486.)

vraiment singulier, l'écho des vieilles querelles du VIII^{e} siècle entre Maronites et Melkites; non seulement ils portent des noms chrétiens et célèbrent, à leur façon, Noël, l'Epiphanie, Pâques, la Pentecôte et beaucoup de fêtes de saints (1); mais ils ont une sorte de messe et de communion, où l'on boit du vin consacré et où l'on retrouve les cierges, l'encens, les baisers de paix et presque les formules chrétiennes.

Le plus grand des mystères de Dieu, dit le catéchisme nosaïri, est celui de la chair et du sang dont Jésus a dit : « Ceci est ma chair et mon sang; mangez et buvez de cela, car c'est la vie éternelle. » (2)

Ces analogies sont tellement frappantes que les Souverains Pontifes ont, à plusieurs reprises, essayé d'entamer ce petit peuple. Ainsi, au début du XVIII^{e} siècle, un Carme, le P. Elie Hyacinthe de Sainte-Marie, reçut la mission de se rendre dans leur pays; voici ce qu'il écrivait de Tripoli, le 23 juin 1716 :


VIEILLE FEMME NOSAÏRI

Sa Sainteté et la Sacrée Congrégation m'ayant envoyé chez une nation qu'on appelle Enséïriens (Nosaïris)..... qui ne sont turcs qu'en apparence, mais chrétiens d'affection, j'ay représenté à la Sacrée Congrégation que le vray moyen de les convertir à Jésus-Christ, après divers voyages que j'ai faits, était d'envoyer quelques-uns de leurs enfants étudier à Rome, les faire ensuite prêtres et un d'eux évêque... et les renvoyer dans leur pays; ils y feraient des prodiges. La Sacrée Congrégation m'a approuvé et m'a ordonné de lui en envoyer quatre ou cinq..... (3).

Qui s'étonnera maintenant de trouver Notre-Dame dans le cœur de ce peuple? Il serait trop long de raconter ici les mille et une anecdotes cueillies à ce sujet dans notre voyage. Ces pauvres égarés donnent souvent à leurs filles le nom de Mariam. On les voit courir aux sanctuaires de Notre-Dame, faire ce que font les chrétiens, apporter eux aussi des présents, parfois avec une touchante générosité. Volontiers ils écoutent parler d'elle; ils la révèrent comme une mystérieuse et douce puissance qui les bénit.

N'y a-t-il pas pour la Sainte Vierge une délicate louange que de retrouver, à ses pieds, dans une commune pensée, des peuplades qui, en tout le reste, divergent et se méprisent?

Cette curieuse parenté en Marie n'est que le lointain écho de la brillante époque où tout

(1) Par exemple, sainte Barbe, sainte Catherine, saint Jean Chrysostome, saint Jean-Baptiste, etc..... (Origine bien byzantine).

(2) *Catéchisme*, questions 76, 91.

(3) Le Père ajoute qu'il ne veut pas envoyer ces enfants à Rome où l'on est trop gallophobe, mais à Paris. Le fit-il ? Je l'ignore.

l'Orient retentissait unanimement des louanges de la Théotokos proclamée à Ephèse.

Mais il est une autre époque, mariale elle aussi, qui nous rapproche de la France et que nous ne pouvons taire, elle qui a laissé ici les grandioses traces de son passage; je veux dire les Croisades.



SUR LES CRÉNEAUX
DU CASTEL DE SAFITA

Que de fois nous avons vu se dresser devant nous le fier profil des nombreuses forteresses que les Croisés échelonnèrent sur les passes de la dépression de 'Eleuthère, pour suppléer à la faiblesse de la montagne et arrêter les incursions des ennemis de l'Est, surtout les redoutables Haschaschins (Assassins)! Il y a, dans toute la Syrie, peu de castels aussi puissants que le Chastel-Blanc dont la tour carrée se dresse encore, en sentinelle, sur la hauteur de Safita, le château de Marqab dont on disait que « l'aigle et le vautour seuls pouvaient atteindre les créneaux », et surtout ce gigantesque Hosn-el-Akrad dont la masse stupéfie encore le voyageur, comme la solennelle apparition d'un autre âge. Tous ces châteaux, reliés par un grand nombre de fortins et de tours de guet, formaient une immense ligne, qui devait produire un effet superbe, la nuit, en temps de guerre, lorsque tous ces feux se parlaient, se questionnaient, comme de lourds navires



TYPE NOSAÏRI



CHATEAU CROISÉ DE HOSN-EL-AKRAD (VUE PRISE DU NORD-OUEST)

dispersés sur les vagues basaltiques de ces hauteurs. Les petits sentiers où nous passons virent jadis le manteau blanc à croix rouge des Templiers et le burnous noir à croix blanche de l'Hospitalier.

Mais tout a disparu et plusieurs aujourd'hui mettent le bon goût à sourire de la naïveté et du pieux enthousiasme des grands enfants, nos pères. Pour nous, nous répétons de grand cœur ce qu'un savant disait naguère à des touristes venant en Syrie :

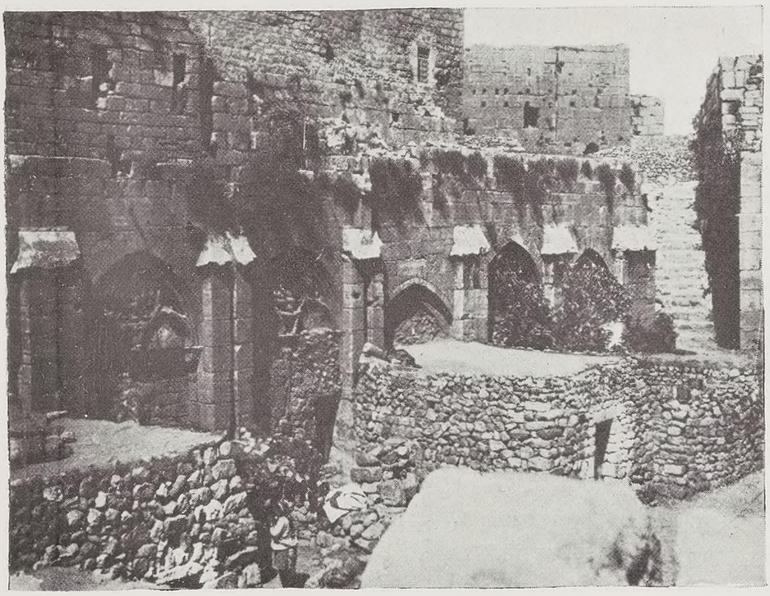


CHEIKHS ISMAÉLIENS, DESCENDANTS DES ANCIENS ASSASSINS

— C'est avec une véritable piété que nous devrons visiter les secrets témoins de cette épopée grandiose des Croisades, chimérique en ses espoirs peut-être, incomplète en ses résultats, si grande pourtant par l'idée et le sentiment qui l'inspira ; c'est pieusement que nous devrons parcourir cette terre

arrosée tant de fois du sang de nos pères..... C'est la France que nous retrouverons à chaque pas sur notre route (1).

Mot très juste ! Ce fut une petite France, en effet, que les Croisés implantèrent ici. Les usages, les lois, le régime féodal avec ses vices et ses faiblesses, l'architecture, la tactique militaire, les fêtes, les tournois, les Ordres religieux, jusqu'aux Communes (2), tout fut transporté en Orient.



ANCIENNE CHAPELLE DE HOSN-EL-AKRAD AUJOURD'HUI TRANSFORMÉE EN ÉCURIE

Or, on n'eut garde d'oublier la benoîte Dame si aimée de notre moyen âge (3). On sait qu'obéissant à la pensée d'Urbain II qui avait mis la première Croisade « sous la garde de la très saincte Vierge », nos pères étaient venus « bouter dehors le Saint-Sépulcre, les Sarrasins qui ne croient point au Saint Baptême, aussi dans la Vierge Marie et, pour ce, n'ont point de créance ni de raison » (4).

Eux qui, dans leurs premières expéditions surtout, faisaient réciter l'office de Notre-Dame par les clercs qui suivaient l'armée; eux qui invoquaient Marie avant la bataille ou

(1) Ch. Diehl, *Revue de l'Orient latin*, t. V (1897), p. 310.

(2) On en a trouvé trois : la première à Antioche, en 1194, contre le roi d'Arménie; la seconde à Acre, en 1234, contre l'empereur Frédéric II; la troisième en 1288, à Tripoli, où le maire et les jurés convoquaient les habitants avec une cloche spéciale. *Rev. Or. lat.*, t. IV (1896), p. 384.

(3) « Le culte de la Vierge est l'âme du monde au moyen âge; elle avait ses chevaliers, ses servants d'armes, ses troubadours. La poésie de cette époque est pleine de son nom. Les hauts barons tenaient à honneur de s'appeler les serfs de Notre-Dame. » Darras, *La légende de Notre-Dame*, Introd., xxxii.

(4) Le *généralissime officiel* de la première Croisade était le Pape. Son légat, Adhémar de Monteil, évêque du Puy, qui marcha à la tête des premiers Croisés, se faisait remarquer par son amour pour Notre-Dame. On a recueilli de ravissantes légendes mariales sur les Croisés partant en Terre Sainte; on connaît le vers de Thibaut de Champagne, quittant sa femme pour aller en Croisade : *Quand dame perds, Dame me soit aidant.*

l'assaut (1), et qui en étaient fortifiés, ou gourmandés même par des apparitions (2), non seulement ils enchâssèrent dans de massives églises les sanctuaires du rivage syrien : Tortose, Gebaïl, Tyr, Lydda, etc. ; mais ils placèrent la Vierge dans leurs chapelles seigneuriales, tout comme en France, et même çà et là lui offrirent le vocable de leurs castels.



ENTRÉE DE HOSN-EL-AKHRAD : SOUTERRAIN DE L'EST

Plusieurs de ces chapelles ont percé dans les sanctuaires actuels; ainsi l'église du Djebel-Saïdeh, ainsi Notre-Dame du Fort, ainsi encore, si l'on en croit les traditions locales, certaines chapelles des forteresses où nous passons, chapelles transformées en écuries ou passées sous d'autres vocables. D'ailleurs, la pensée de placer sous la protection de Notre-Dame toutes les entreprises contre les Sarrasins a toujours persisté, même après les Croisades. On sait que les grands Ordres militaires étaient consacrés à Marie. Lorsque, au XIVe siècle, Philippe de Mézières († 1405), rêva, pour reconquérir la Terre Sainte un nouvel ordre appelé *Chevalerie de la Passion de Jésus-Christ*, il en prit pour protectrice la Vierge Marie. Or, voici le titre du dixième chapitre de la règle de l'Ordre : « Comment la Bienheureuse Vierge Marie dont l'âme fut percée par le glaive de la Passion de son Fils, sera la très spéciale avocate (*singularissima advocata*) de cet Ordre, en protégeant nos soldats, en les dirigeant et excitant contre l'ennemi, comme une bonne mère protège ses enfants. » Plus tard, vers la fin de 1458, lorsque Pie IV voulut assurer aux chrétiens, dans les eaux de la Grèce, une protection contre les flottes turques, il créa un nouvel ordre religieux militaire qui devait porter le nom de la *Vierge Marie de Bethléem* et avoir son centre dans l'île de Lemnos. On comprend dès lors la confiance de la chrétienté en la Sainte Vierge, lors de la victoire de Lépante en 1571, et dans la délivrance de Vienne, par Sobieski, en 1683, victoires dues à l'intercession de Notre-Dame et qui furent l'arrêt final de l'extension de la puissance ottomane et le signal de sa décadence (3).

(1) Même après les Croisades, on voit les chrétiens célébrer la messe en l'honneur de Marie avant la bataille et la remercier après la victoire; par exemple, en 1346, dans une victoire remportée à Smyrne par Hugues IV, roi de Chypre. *Revue Or. lat.*, t. III (1895), p. 28.

(2) MICHAUD, *Hist. des Croisades*, t. Ier, p. 281 ; t. II, p. 123, etc.

(3) PASTOR, *Hist. des Papes*, t. III (trad. Raynaud, 1892), p. 43. — *Archives de l'Orient latin*, t. Ier, p. 352.



NOTRE-DAME DU FORT, VUE DE L'ORIENT
A gauche, la tranchée de 15 mètres.

III. — Résurrection d'un Sanctuaire. Notre-Dame du Fort.

On le voit, nous marchons sur un sol marial, tout sonnant de souvenirs enfouis, mais qu'un rien fait remonter au soleil, comme le prouve la résurrection récente de ce mystérieux Notre-Dame du Fort où nous allons. Là, un germe déposé sans doute, comme tant d'autres, dès la période byzantine, plein de vie aux Croisades, vient de percer le sol et de s'épanouir en un sanctuaire, le plus actif et le plus beau de la contrée.

Il est situé entre l'Akkar et le Djebel Nosaïris, dans la dépression éleuthérienne, sur la rivière du Nahr-el-Kébir, qui, pendant les Croisades, faisait la limite entre le royaume de Jérusalem et la principauté d'Antioche.

Triste région, « terre de bronze », disait mon compagnon. Pris à revers, rien de morne comme ce paysage, où les croupes s'alignent, se fondent en un plateau uni, terne, pelé, où l'œil doit faire effort pour découvrir quelque hameau terreux et, autour de ces hameaux, quelques êtres vivants, en habits gris comme leur sol, se taisant, remuant peu, traduisant à peine des mouvements d'âme, visages durcis, momifiés en une misère calmée et fataliste, qui s'harmonise étrangement avec cette immensité lamentable.

Et cela, jusqu'aux pâles remous du Liban là-bas, ne fait qu'une nappe ; nous-mêmes, les yeux mi-clos, languissamment cahotés par nos montures qui heurtent les cailloux brûlés du War (1), nous entrons malgré nous dans l'engourdissement général et retombons sur nous-mêmes, sans parole, sans pensée.

Je me rappellerai longtemps la « terre de bronze » et les huit mortelles heures, sans une ombre, sans une source, sous un soleil fou qui faisait tout crépiter et danser devant nous.

Enfin, sur le grisâtre plateau, se précisèrent en notes gaies deux points blancs, deux maisons :

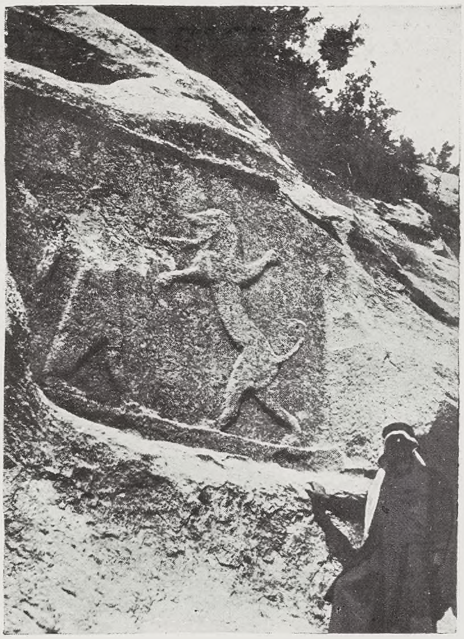
(1) Région volcanique entre Homs et Safita.

— Saïdeh! crie le guide en étendant la main.

C'est Notre-Dame du Fort.

Dans la calme atmosphère du soir, une fumée droite monte vers le ciel et me rappelle la fraîche vision du Cantique :

— Quelle est celle qui monte du désert, comme un filet de fumée de myrrhe et d'encens ?



LE LION ASSYRIEN DU DJEBEL AKROUN
A L'EST DE NOTRE-DAME DU FORT

De loin, le plateau, sur lequel est posé le sanctuaire semble faire bloc avec le reste de la montagne. Mais, à mesure qu'on approche, on s'étonne de le voir se détacher, s'isoler, s'effiler en pointe entre deux profondes vallées, comme une proue de navire embossé au confluent de deux rivières. De cette proue élancée, l'œil embrasse un grandiose panorama. Il voit les cimes de l'Akkar onduler en vagues vers le Sud, tandis que les méandres argentés de l'ancien Eleutherus fuient à perte de vue, sous la verdure, jusqu'à la Méditerranée visible là-bas dans une échancrure bleue. Cependant le pèlerin qui gravit les flancs boisés du plateau, est encore plus surpris de se trouver au centre d'une couronne de villages (1), et il se dit que vraiment Notre-Dame a bien choisi sa place.



SUR LE PLATEAU DE SAÏDEH

Quoi de plus doux qu'une fleur au désert et qu'une Mère au milieu de ce pays désolé! Dieu, qui a fixé l'habitat de la graine et le nid de l'oiseau, n'a pas laissé au hasard le site d'un sanctuaire. Celui où nous arrivons révèle vraiment la miséricordieuse pensée de la Mère de Dieu.

Debout sur sa colline, près de l'antique Fleuve Libre (Nahr-el-Kébir), au point où s'enchevêtrent tant de races ennemies, n'est-elle pas un foyer de paix, de liberté et un appel à toute douleur?

Dès leur entrée dans l'Akkar, les croisés remarquèrent cette position inaccessible

(1) Mendjez, Ozzaïr, Debbebieh, Fréidis, Kafr-Noun, Ahlet, Aïoun, etc.



PANORAMA DE NOTRE-DAME
A gauche, le sanctuaire ; au centre, la

où sans doute s'élevait déjà un fortin. Gilbert de Puy-Laurent s'en empara, restaura ou bâtit le petit fort dont on voit les traces à l'Est du plateau.

Puis il le vendit à Raymond, comte de Tripoli, pour la somme de 1000 besants (environ 45 000 fr.) (1). Enfin, ce casal passa, en 1142, avec le Krat, aux mains des Hospitaliers (2). Ces rudes bâtisseurs coupèrent l'extrémité du plateau par une entaille de 15 mètres de profondeur (3), et sur la pointe ainsi isolée ils élevèrent un vaste château avec une église dédiée à saint Jean, leur patron (4).

La citadelle, solidement arc-boutée au roc par de lourds talus de maçonnerie, et flanquée

(1) La valeur du besant a varié de 50 à 6 francs. Au temps de saint Louis, il valait environ 45 francs.

(2) Quatre ans avant d'acheter le fortin, les Hospitaliers avaient acquis une propriété à Félicium (Delaville-le-Roulx, *Cartulaire des Hospit.*, t. Ier, p. 77, 117). Cette propriété était vraisemblablement sur l'emplacement actuel de Notre-Dame du Fort, où l'on a retrouvé d'anciennes citernes.

(3) Plus loin, on remarque une deuxième tranchée, moins profonde, qui devait servir de fossé.

(4) Les indigènes la connaissent sous ce nom encore aujourd'hui.



DU FORT, PRIS DU NORD
colline, le château fort ; à droite, le fleuve.

de tourelles arrondies, se dressait crâne et pittoresque sur son piédestal. Le voyageur qui remontait le fleuve Eleuthère, devait la prendre pour la rude silhouette d'un chevalier à l'armure de granit, planté en sentinelle dans ces régions perdues.

C'était le casal Félicium (1).

En temps de guerre, pendant que les vents, très fougueux là-haut, tourmentaient le fanion à croix blanches, le guetteur surveillait la vallée-frontière de l'Eleuthérus, les chemins de Tripoli et du Bas-Akkar vers le Hosson et les plaines de Homs. Il échangeait, la nuit, des signaux de feu avec le Chastel-Blanc de Safita visible, au Nord, par une échappée de montagnes. Il signalait enfin les courriers venant des châteaux d'Arqâ et du Krat, dont Félicium formait le trait d'union.

Près de la forteresse, se groupaient une centaine de maisons, dont les habitants, en cas d'alerte, se jetaient dans le casal (2).

(1) Nom conservé chez les indigènes sous l'appellation transparente de Qalaat Féliss.

(2) Le casal renfermait au moins cent maisons.

De la vie propre du casal Félicium nous n'avons aucun détail. Satellite du Krat, il dut partager le sort du grand castel des Hospitaliers. Tombé aux mains des Mamelouks, dès le printemps de 1271, il s'abattit pierre à pierre, roula au fond des torrents, et disparut presque entièrement (1).

Il ne mourut pas tout à fait pourtant.

Il y a trente ans, ce lieu était nu, terne et sans vie. Nul être humain n'habitait là.

Seulement, à l'emplacement actuel du sanctuaire, près d'une citerne et de quelques chênes verts, de grosses pierres en bossage violemment bouleversées laissaient entrevoir le dessin d'une église et d'un autel informe. Mais ces pierres étaient noircies par l'encens et çà et là huilées; autour gisaient des veilleuses cassées, des fragments de chandelle rouge, des cailloux votifs entourés d'un chiffon, des traces de foyer.



VALLÉE DU NAHR-EL-KEBIR (ELEUTHÉRUS), VUE DE SAÏDEH

Parfois une paysanne venait, brûlait quelques plantes aromatiques, se frappait la poitrine; un cavalier attachait son cheval à un arbre, faisait des prostrations devant l'autel et s'en allait. D'autres, plus exotiques, suspendaient un linge au chêne. Quelques-uns venaient le soir, allumaient des veilleuses, s'endormaient auprès des blocs, et les gens d'Ozzaïr, voyant des lumières, se disaient :

— Quel malade dort cette nuit à Saïdeh ? (2)

Car ces ruines s'appelaient Saïdeh (Notre-Dame), et les plus savants du pays narraient que cette « Dame » était jadis venue de France.

Le 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, il se faisait là un pèlerinage singulier.

(1) Vers le milieu du XVIIIe siècle, une colonie turcomane vint s'arranger un petit village dans les ruines mêmes du Fort; depuis cinquante ans elle s'est retirée. De temps immémorial, d'ailleurs, les Maronites ont habité cette région. Parmi les signataires de la *Profession de foi* des évêques maronites, en mars 1579, à Qannobin, pendant la mission du P. Eliano, on trouve les noms des curés de beaucoup de villages situés autour de Notre-Dame du Fort, entre autres Mendjez. Peut-être, dès l'époque des Croisades, existait-il autour de Notre-Dame du Fort un groupement de villages maronites; on sait que les Maronites se rapprochèrent volontiers des Francs.

(2) Sur toutes ces formes de dévotion, voir le chapitre final.

Dès la veille, on voyait s'amasser sur le plateau des pèlerins venus des localités les plus éloignées. Ensemble on chantait, on priait la Vierge, puis on couchait dans les ruines sacrées et l'on dormait d'un sommeil qui portait bonheur (1).

Dès l'aube, accouraient les villages voisins, foule immense, diverse d'âge, de costume et de religion, mais unie dans la même pensée : la Saïdeh des ancêtres. Jamais plus pittoresque exhibition de chevaux, d'armes, de ghombazes; c'était toute la richesse de l'Akkar venant parader devant Notre-Dame (2).

On chantait une grand'messe. Chacun se livrait à de bruyantes dévotions, un peu superstitieuses; puis venait le repas, famille par famille. Parfois un pèlerin, pour acquitter un vœu, faisait les frais du festin, dont le menu consistait en une chèvre ou un mouton perdu dans une énorme chaudronnée de borghol (blé concassé).



PÉLERINS DE NOTRE-DAME DU FORT

Le repas fini, les jeux commençaient; chants, danses à la flûte et au tambourin, courses à cheval, luttes au *jérid* (3), coups de fusil et autres ébats, communs du reste aux fêtes patronales en Orient (4). Enfin, chacun se retirait, emportant pour les malades une poignée de terre et une gargoulette d'eau tirée du puits de Saïdeh.

L'étranger, surpris d'une telle manifestation, recevait cette réponse :

— Ici depuis longtemps habite Mariam. Nos pères et les pères de nos grands-pères sont venus chaque année, le 8 septembre, prier à Saïdat-el-Qalaat; nous y venons aussi.

De nombreux prodiges, au dire des habitants, signalaient la présence de leur mystérieuse Saïdeh.

En 1828, le 7 septembre, le puits de Saïdeh fut trouvé à sec. Les pèlerins allaient

(1) C'était l'*incubation*, si souvent rencontrée déjà.

(2) Il y avait en moyenne 2 000 personnes. Jadis, disent les vieillards, il en venait deux fois plus.

(3) Baguette que les cavaliers se lancent en galopant.

(4) Naturellement, à la suite de ces fêtes il y avait des désordres, surtout des rixes. Aujourd'hui, grâce aux missionnaires, tout se fait avec calme et piété.



COUVENT GREC-SCHISMATIQUE DE SAINT-GEORGES, VU DU NORD
Vue du commencement de la foire annuelle qui dure quinze jours.

venir ; où prendre l'eau nécessaire à ces milliers de personnes? Le curé de Mendjez, feu Yousef-Boutros, et un notable nommé Sâfi, qui dans son enfance avait été sauvé de la mort par la Sainte Vierge (1), convinrent d'aller puiser des jarres d'eau au fleuve.

Le soir venu, Sâfi est triste ; quelque chose va manquer à la fête. Aussi, quand, à la tombée de la nuit, les pèlerins déjà arrivés chantaient les litanies de la Sainte Vierge, il s'écarte et se dirige machinalement vers la citerne. Il y jette un regard, il y descend ; pas une goutte d'eau.

— O Saïdeh, s'écrie tout à coup avec un élan de foi extraordinaire l'ancien miraculé, ô Saïdeh, vas-tu donc laisser dans la soif tes pèlerins venus de si loin et qui te chantent en ce moment !.....

Sâfi remonte et reprend son pas mélancolique. Soudain le voici qui se met à crier, à décharger son fusil, à le lancer en l'air. Les autres accourent, croyant à une attaque armée.

O surprise ! De la citerne, à gros bouillons débordait l'eau, une eau claire et fraîche,

(1) Vers la mi-décembre 1800, une crue de la rivière emportait l'enfant, quand son père fit un vœu à Notre-Dame du Fort ; l'enfant fut déposé aussitôt sain et sauf sur la rive.

comme jamais on n'en avait encore bu. Aussitôt, d'un mouvement irrésistible, tous tombent à genoux, et le curé, pleurant de joie, remercie à haute voix Notre-Dame du Fort.

Deux jours après, quand le dernier pèlerin eut quitté les ruines, le puits tarissait subitement.

Quatre ans plus tard, autre merveille.

Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1832, pendant que les pèlerins dormaient paisiblement, éparpillés dans les ruines, une blanche lumière apparut sur l'autel de la Vierge. Les chevaux apeurés hennissent, ce qui réveille tout le monde. On regarde, on s'interroge, les femmes s'effrayent. On entend des appels lointains; de partout s'élèvent des clameurs.

Le curé s'écrie :

— N'ayez point peur! C'est Notre-Dame Mariam! Prions et demandons pardon!

Cette lueur était assez puissante pour éclairer les collines des alentours; un homme de Mendjez dont la jument s'était échappée put, grâce à cette clarté, se diriger à travers les précipices et retrouver la fugitive.



RUINES DE MAQAM-ER RAB
Ancien temple transformé en chapelle à Marie, près de Notre-Dame du Fort.

Peu à peu, la lumière se ramassa, s'allongea en une colonne de feu suspendue au-dessus de l'autel et se perdant vers le ciel, puis se tranforma en une croix étincelante qui pâlit et s'évanouit à l'aurore (1).

Les guérisons miraculeuses ne se comptaient pas.

Notre-Dame était donc bien bonne. Etait-elle aussi contente?

(1) Ces faits, et beaucoup d'autres, ont été recueillis par les soins du R. P. Barnier, qui plusieurs fois a réuni les vieillards du pays et a noté leurs attestations. J'ai choisi deux faits certifiés par des témoins *oculaires*, surtout par Ibrahim Effendi Khoury, cheikh de Mendjez (il vient de mourir). Ce vieillard, vénéré de tous, grand serviteur de Marie, a fait plus que les autres pour la restauration du sanctuaire; non seulement il a fourni le terrain, mais c'est lui qui, venant tous les jours de Mendjez à Saïdeh, pour voir les travaux de la bâtisse, pleurait souvent en admirant les merveilleux changements opérés par Notre-Dame à son pèlerinage d'El-Qalaat.

— Non, disaient les vieillards en branlant la tête ; Saïdeh pleure sur ses ruines ; elle voudrait une chapelle !

Hélas ! ces pauvres chrétiens d'Akkar manquaient eux-mêmes d'église dans leurs villages. En 1872, un homme de Mendjez, Boulos el-Khoury Soléiman, tomba dans une maladie étrange. Plus de forces, impotent, ne pouvant marcher, les médecins le déclarèrent incurable et, dans le pays, on ne l'appela plus que El-Marid (le malade). Plusieurs années s'écoulèrent.



LE MARID ET KHAZMA

Un soir, l'incurable se fit traîner aux ruines.

— Dame très miséricordieuse, s'écria-t-il, je fais vœu, si tu me guéris, de te bâtir une chapelle ici !

Il se coucha près de l'autel, pour l'incubation sacrée.

Au réveil, il rentra seul à Mendjez, guéri. On cria au miracle. Ce fait eut un immense retentissement ; on en parla jusqu'à Homs et dans les villages Nosaïris.

Le soir même de sa délivrance, le Marid revenait aux ruines et commençait sa besogne. Le cheikh de Mendjez (1), auquel appartenait le terrain, l'aida de son argent. D'autres vinrent lui donner un coup de main, surtout une bonne fille de Debbebieh, nommée Khazma, fille de Barakat, qui voulut, par amour pour la Vierge, partager l'œuvre du Marid.

Nos deux bâtisseurs jeûnaient tous les jours en l'honneur de Notre-Dame ; le samedi, c'était au pain et à l'eau. Ils priaient en travaillant, et, sur les chemins, ils avaient toujours le chapelet aux doigts.



NOTRE-DAME DU FORT EN 1894
VUE PRISE DU CASTEL

Enfin, après bien des sacrifices, en avril 1878, la chapelle était finie. Bien pauvrette, grise, ignorant chaux et plâtre, mais elle fit du bien à tous les yeux et à tous les cœurs des pèlerins.

Le Marid lui adjoignit une masure, défricha les rocailles autour, s'occupa d'abeilles, fit paître les chèvres et créa un petit royaume à sa Vierge. C'était déjà fort beau, et les enthousiastes étaient en droit de se demander si une tête humaine trouverait mieux.

A cette époque les missionnaires Jésuites de la résidence de Homs, en parcourant les

(1) Ibrahim Effendi Khoury, dont je viens de parler.

monts de l'Akkar, entendirent parler de Saïydat-el-Qalaat. Le P. Barnier y passa plusieurs fois et y séjourna quelque temps.

En septembre 1892, il y réunit même les prêtres des environs pour une retraite. Pendant plusieurs jours, il examina, fouilla les ruines, consulta.

Quel mystérieux souvenir flottait en ce lieu?

Une Vierge des Croisades, bien sûr. Ce Qalaat-Feliss, cette tranchée, ces pointes de flèches, fers de lance, torchères, architraves marquées de croix (1)..... visiblement Notre-Dame habitait là, avec les Hospitaliers. C'était d'ailleurs la tradition locale.

Et qui sait? Peut-être la Mère de Dieu avait été honorée ici, bien avant les Croisades..... Ce pèlerinage mystérieux qui réunit toutes les confessions, et cela de temps immémorial, décèle une origine byzantine et même païenne, tout comme le rassemblement pittoresque annuel de Mar-Gerios, non loin de Saïdeh. Et puis, les ruines voisines de sanctuaires à Marie..... Ce site enfin délicieusement taillé pour jouir de l'air, de la vue, et du beau fleuve où passaient jadis les caravanes mésopotamiennes, les armées d'Assyrie, les trafiquants d'Arad et de Tripoli..... Sans doute ici, comme en cent autres endroits, avait existé jadis un temple, converti en église chrétienne au v^{e} siècle! (2)



LE R. P. ROULLEAU quelques jours avant sa mort. — LE R. P. BARNIER — TROIS AMIS de Notre-Dame du Fort.

Peu à peu, dans l'esprit du Père, toute une vie montait de ces blocs inertes. Quelque chose d'infiniment doux lui entrait dans l'âme, et il pensa que la Sainte Vierge lui demandait de ressusciter son vieux sanctuatre, qui serait en même temps un centre apostolique pour l'Akkar.

L'idée lui parut bien venir du ciel, quand, la retraite finie, une députation des notables de la contrée lui offrit le sanctuaire, à condition de restaurer la chapelle et de faire une école pour les enfants des environs. Il y avait de la générosité et aussi un peu de calcul. Derrière l'église, l'école et le reste, les regards avisés voyaient de beaux avantages matériels : pro-

(1) On a même retrouvé des sauvageons de toute espèce autour des ruines, preuve que jadis on cultivait là de nombreux arbres fruitiers.

(2) Dans la suite, on a déterré à Saïdeh deux inscriptions grecques dont l'une est une épitaphe datée du premier siècle après Jésus-Christ.



L'ÉCOLE NORMALE DE NOTRE-DAME DU FORT

tection française, secours pécuniaires, missions. D'aucuns rêvèrent peut-être alors d'un intérêt moins honnête (1).

Le missionnaire, lui, ne vit que le bien à faire. Petit homme fort doux, pitoyable à toutes les misères, réelles ou feintes, il allait son chemin, droit comme son cœur, donnant et se donnant sans mesure, insensible aux petites idées et aux mesquins calculs, simple comme son but : les âmes.

Il vit que l'œuvre serait presque impossible. Il tâta sa bourse; elle était vide :

— C'est bien, dit-il, Dieu veut cette œuvre; elle réussira.

Six ans après, le désert avait fleuri.

Sur le plateau se voyaient des écoles, des salles pour les pèlerins, un pied-à-terre pour les missionnaires, des jardinets, des arbres, de nombreux enfants, enfin l'église, la nouvelle église de Notre-Dame (2).

D'un style roman très pur, bâtie avec les vieux blocs du casal, tout étonnés de rajeunir,

(1) Voir ci-dessous, p. 388, note 1.

(2) L'abbé Pisani écrivait en 1898 : « Il y a actuellement une quarantaine d'élèves, dont douze internes. Ces derniers, âgés de douze à treize ans, ont commencé l'étude du français qu'ils auront à enseigner plus tard, concurremment avec l'arabe et le syriaque. C'est avec le budget de 3000 francs (moins de 10 francs par jour) qu'il faut payer les maîtres, nourrir toute la maisonnée, acheter les livres, etc. Pour le même nombre d'élèves, l'école normale des Russes à Nazareth coûte de 50 à 60 000 francs. » (*Chemin de Damas*, notes de voyage, 1898.) — Parmi les âmes généreuses qui aidèrent le R. P. Barnier, il convient de citer Mme Herbet-Fournet. Au dessus

portant ainsi dans sa robe de basalte les souvenirs du passé unis aux espérances de l'avenir, la chapelle se soulève de grâce et de blancheur au bord du précipice, montrant au ciel la jolie croix de son front, appelant les pèlerins par trois portes surmontées d'une niche, d'où s'avance dans sa majestueuse beauté une grande statue qui rappelle Notre-Dame de France.

De loin, les paysans se la montrent du doigt comme un phénomène inespéré.

Il faudrait voir ces pauvres montagnards entrant pour la première fois dans la chapelle ! Grands yeux au fond de figures bronzées, immobilisés de respect dans leur abaïe gris et leur aghal en poil de chèvre, ces hommes avancent timidement, à petits pas, comme ils le feraient dans un des palais enchantés dont parlent leurs légendes.



DE LOIN LES PAYSANS LA MONTRENT...

Cette demi-lumière, filtrée mystérieusement par une série de vitraux où brille la vie de leur Saïdeh, ces colonnettes, ce chemin de croix en bas-reliefs polychromes courant sur les flancs de la nef et sautant gracieusement les fenêtres géminées au front desquelles s'enguirlande une corniche, l'ensemble vivant sur un coloris grisâtre, infiniment nuancé et doux, tout les enchante et les fixe dans une muette extase.

Mais ce qui les saisit irrésistiblement, c'est la statue de Notre-Dame de Lourdes ressortant au dessus de l'autel, dans une niche flanquée de tourelles et symbolisant Notre-Dame du Fort. Cette apparition blanche qui lève sa face d'aube lointaine vers les hauteurs, n'est-ce pas leur Saïdeh bien-aimée, leur Saïdeh glissée insensiblement du ciel, gardant comme l'attitude de la vision de Dieu et descendue pour les guérir et les consoler ?

Or, au moment où l'œuvre s'achevait, le P. Barnier expirait à Marseille, la pensée fixée sur son cher Akkar et sur le sanctuaire qui était la dernière fleur de sa couronne. Comme il l'avait pressenti, Marie continue son œuvre.

Les pèlerins montent à elle plus nombreux et mieux inspirés. Chaque jour des groupes de 15, 20, parfois 50 personnes, hommes, femmes, enfants, malades, arrivent. Le dimanche, c'est par centaines; il y a des Musulmans, des Nosaïris, des Turcomans. Tous, ils se réclament énergiquement de la Saïdeh des aïeux et, à ce titre, prétendent à ses faveurs.

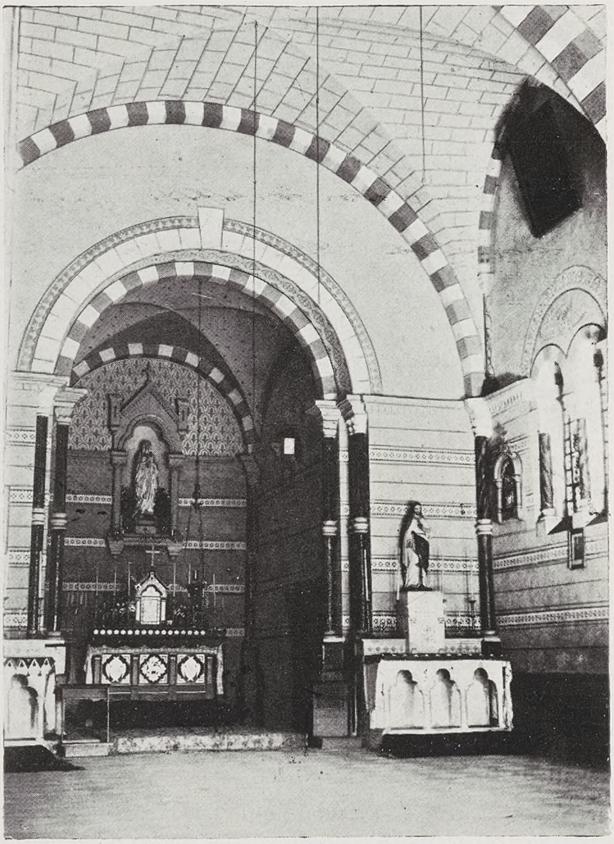
En arrivant, les mères lavent leurs enfants avec l'eau de la citerne, puis vont les étendre

---

de la porte d'entrée de Notre-Dame du Fort, on lit cette inscription en français et en arabe : *Ecole Herbet-Fournet, fondée en mémoire de M. Herbet-Fournet, ancien consul de France, 1896.* — Citons encore le R. P. Roulleau, supérieur des missionnaires Jésuites de Syrie ; ce sanctuaire le séduisit et il en fit l'œuvre de son cœur jusqu'à sa mort, en 1906.

dans le sanctuaire et les endormir en priant. A leur réveil, beaucoup sont guéris et leur mère leur montre du doigt la Saïdeh blanche qui domine l'autel.

Nous félicitâmes le Fr. Théodore, l'habile architecte de la chapelle. « C'est la Vierge qu'il faut féliciter, répondit-il. Il y a eu tant de difficultés à vaincre que je crois rêver en voyant l'église debout sur le plateau. Notre-Dame a tout fait. Le P. Barnier et moi, nous n'avons été que ses instruments. » (1)



INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DU FORT

Impossible de n'être pas ému devant la foi des pèlerins. Ils se prosternent, interpellent Notre-Dame à haute voix, pleurent. Souvent ils passent plusieurs jours sur le plateau, mangeant leur grossière galette près de la citerne, la nuit dormant par dévotion dans la chapelle, sous une température très rigoureuse (2).

Avant de repartir, ils font provision de « terre et d'eau de Saïdeh » (3). Ils laissent des présents, de l'encens, de la cire, des figues, du doura (graines de maïs), une chevrette, un agneau, de l'huile, parfois de l'argent. Un jour, au départ d'une dizaine de visiteurs, une femme se détache du groupe et revient :

— Tenez, dit-elle au Frère, priez Notre-Dame d'accepter cette petite offrande que je lui offre de tout mon cœur !

---

(1) Parmi ces difficultés, la plus longue et la plus perfide éclata à la mort du P. Barnier. Les bâtiments de Saïdeh étaient à peu près terminés quand un parti, soutenu même par de hautes personnalités, essaya de s'en emparer. Le Marid et Khazma, circonvenus, se prêtèrent à beaucoup de petitesses. Un procès retentissant vint mettre aux prises cette poignée de mécontents avec la plus grande partie du pays ; aujourd'hui tout est apaisé et les Pères Jésuites continuent leur œuvre de régénération.

(2) On en a vu coucher dans l'église encore en construction, en plein vent et sous la pluie.

(3) Cette terre opère beaucoup de guérisons. Les indigènes en portent sur eux. Ils la boivent délayée dans un verre d'eau ; les émigrés en Amérique en demandent et on leur en envoie des sachets. On vient de très loin pour en prendre, les Musulmans comme les chrétiens. Même remarque pour l'eau de la citerne. Un jour un

Elle lui tendait cinq méjidis (environ 23 francs), probablement toute sa fortune. Cette femme avait les yeux pleins de larmes.

Quelle faveur avait-elle obtenue? On ne l'a jamais su. Car, dans la simplicité de leur foi, ces bonnes gens ne trouvent rien de plus naturel que le surnaturel. Ils repartent souvent avec une grâce miraculeuse, sans songer à la faire connaître (1).

Que se passe-t-il dans ces cœurs? Ils ne le savent pas eux-mêmes. Ils répondent qu'on est bien sur ce plateau et qu'ils reviendront.

Le monde des âmes est infiniment intéressant, à cause peut-être du mystère qui l'enveloppe. Ici, dans cette solitude naguère inconnue, c'est un charme. Rien de suave comme d'assister à ce réveil d'âmes aux pieds de Notre-Dame! Ces êtres mornes, silencieux, figés à leur sol gris, se métamorphosent. Au contact du cœur le plus délicat qui fut jamais, ces âmes frustes, engourdies dans des habitudes rudes et même sauvages, se résolvent en mouvements d'une extrême délicatesse, qui étonnent le missionnaire. Et le missionnaire ne peut mieux rendre ce spectacle que par cette phrase surannée, mais toujours exquise :



NOTRE DAME DU FORT, VUE DE L'OUEST
Etat actuel.

— Ce sont des enfants autour de leur mère!

Je ne dis rien des faveurs miraculeuses; il faudrait trop me répéter. A Saïydat-el-Qala'at on en a consigné de très nombreuses et de fort pittoresques. D'ailleurs cette affluence de pèlerins ne se soutiendrait point sans cela.

— Que pensez-vous de Saïdeh? demandait-on, un jour, à un paysan des environs.

L'homme s'arrêta, chercha un instant dans le ciel de ses idées, et y rencontrant la vision du prophète Elie, si vénéré en Orient :

— Saïdeh, dit-il, c'est le lieu où Mariam, montant en paradis, laissa tomber son manteau avec des étoiles!

Musulman fut scandalisé de ce que les pèlerins n'usaient pas de cette eau avec assez de respect : « Mais c'est de l'eau récemment tombée du toit de l'église! lui dit quelqu'un. — Qu'importe! Elle a passé dans la citerne de Saïdeh, elle est sacrée. »

(1) Un jour, me disait le Fr. Théodore, c'était pendant l'été de 1905, on m'amène au dispensaire un aveugle du village d'Ozzaïr : « Je n'y puis rien, dis-je à l'infirme; va te faire guérir par Saïdeh. » L'aveugle entre à la chapelle, recouvre instantanément la vue et part sans rien dire. Je n'appris la guérison que le lendemain.



HOMS ET SA CITADELLE RUINÉE
Vue prise de l'Est.

LIVRE VII

CŒLÉSYRIE ET DAMASCÈNE

I. — De Homs a Baalbek.

La nuit nous prit dans un mauvais petit village nosaïri, appelé Zneibin. Le cheikh nous retira dans une étroite basse-cour déjà envahie par les vaches, les ânes, les moutons et les chèvres. Là, nous buvons un peu d'eau boueuse, allumons une bougie contre un débris de boîte de sardines et patiemment nous attendons le lever de la lune.

Vers 10 heures, elle parut.

Mais le cheikh refuse de nous laisser partir : il y a des brigands aux environs et il répond de nos vies devant le Gouvernement. Il fallut se fâcher et quasi forcer la porte. Enfin, vers 11 heures, nous sortons du village, qui se réveille en sursaut, et disparaissons en burnous blanc dans la plaine, suivis par les hurlements d'un bataillon de gros chiens.

A 3 heures, nous franchissons l'Oronte, pénétrons dans les vergers sombres qui bordent le fleuve, et. une heure après, frappons allègrement les dalles des ruelles de Homs, épuisés, mais sains et saufs, n'ayant eu qu'à brûler une cartouche en l'honneur de quelques louches traînards sur la route.

La ville de Homs, sise au carrefour de quatre larges plaines, est le rendez-vous d'innombrables caravanes. Un faible rideau de montagnes lui voile la Méditerranée, mais on la croirait à cent lieues dans le désert.

Dans l'immensité jaunâtre, nue et noyée de poussière fine, d'innombrables terrasses s'étalent unies, plates, piquées de minarets et fendillées de ruelles à pierres noires, le tout légèrement dominé à l'Ouest par la colline artificielle d'une vieille forteresse ruinée. De pâles cimetières entourent la ville. On dirait un manteau déteint, déchiré sur les bords et jeté là par quelque passant disparu.



BÉDOUIN
DANS UNE RUE DE HOMS

Mais, dans cet accoutrement gris, la rude fille du désert est là, inviolée, fière, fanatique, ardente, avec une indéfinissable langueur.

On sait que l'ancienne Emèse fut un centre chrétien important (1). Mais l'Islam a tout bouleversé et anéanti. Il y a peu d'années encore, le chrétien de Homs ne pouvait posséder un terrain ni monter une jument ou une belle ânesse. Il était regardé, selon l'antique usage, comme « un fétu dans l'œil de l'Islam, un furoncle sur le visage de la religion ». Pour lui, c'était encore la loi du vieil Omar : « L'infidèle doit agir avec un Musulman comme un serviteur devant son maître. »

C'est en 1833 seulement que les Melkites ramenèrent le catholicisme à Homs. Aujourd'hui encore il paraît bien étouffé, timide, sans appareil extérieur, presque sans cloches.

Sur la Sainte Vierge rien de saillant à noter. Quelques traits isolés, parfois charmants (2), c'est tout. Aussi nous nous hâtons de repartir.

Depuis quelque temps une voie ferrée passe à Homs, la voie Rayak-Euphrate. Grande

(1) *Journ. asiat.*, 1876, II, p. 534. Dans les nombreux souterrains de la ville, on a retrouvé beaucoup d'inscriptions dont l'une, datant de l'an 880 (ère séleucide), nous parle de la Sainte Vierge. Elle commence ainsi : *Sainte Marie, protège Léontius et Sergius, prêtre.....* C'est l'inscription sans doute d'un vieux sanctuaire à Marie.— Sur le dôme de l'ancienne église tranformée en mosquée, Mukkadasi admirait encore vers 985 une girouette représentant « un homme debout sur un poisson » (saint Georges et le dragon, sans doute), dont on rapporte, dit-il, des histoires invraisemblables. Vers le milieu du XII[e] siècle, pendant l'occupation des croisés, Edrisi signale lui aussi cette girouette, « statue en bronze, représentant un homme à cheval et sur les parois du dôme un scorpion sculpté. » (*Palestine Pilgrim's texte society*, t. III, p. 15 et 84). — LAMMENS, *Notes sur l'Emésène*, Louvain, 1902, p. 15. — EDRISI, *Géographie*, trad. Jaubert, 1836, p. 357.

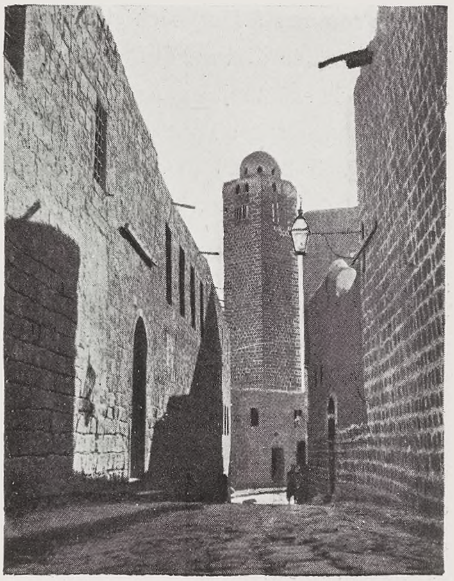
(2) En voici un : pendant le dernier choléra (juillet-août 1903), une Musulmane est frappée du fléau. Or, une belle dame s'approche de sa couche : « Qui êtes-vous, ma belle Dame ? — Je suis Mariam. — Vous, Mariam, fille de Amran ! — Je suis Mariam, et je vous guérirai, si vous le voulez. — O Mariam, guérissez-moi ; vous

attraction pour les curieux. La belle société de la ville se dirige vers la gare pour voir passer « le cheval d'acier et le fils de l'éclair ».

A notre arrivée, la gare est déjà envahie. Toutes les têtes sont tournées vers le Nord, vers Hamah, d'où la grosse machine surgit enfin, d'allure fière, en conquérante. Tous les yeux s'allument, avec de petits cris d'admiration et d'effroi. Et lorsque la locomotive s'arrête, bouffante, près du quai, on entend les réflexions les plus inattendues :

— C'est là-dessus, dit une Musulmane voilée, que les démons d'Europe vont amener des canons contre nous.

— Regarde, s'écrie un Bédouin en montrant à son voisin le mécanicien, un petit homme maigre, regarde ! Est-il possible qu'un si gros cheval de fer soit mené par cet enfant !



HOMS — RUELLE ET MINARET

Soudain le « gros cheval » siffle, s'élance et nous emporte sur son double fil, éperdument droit vers le Sud. Bientôt le plein désert s'étale sous un soleil aveuglant.

C'est le steppe brûlé, balayé par un fougueux vent d'Ouest qui fuit vers Palmyre. Pas un arbuste ; çà et là, un cavalier à longue lance, quelques chameaux. Un instant, paraît à droite, comme un mirage, la nappe laiteuse du lac de Homs ; au milieu, dans un îlot vert, blanchissent les ruines de Tall-at-Tîn, qu'on dit être l'antique capitale des mystérieux Hittites.



DANS LE DÉSERT
REGARDANT PASSER LE TRAIN

Dans l'immensité pâle surgissent et disparaissent des ruines, à peine entrevues près de tentes noires ou de masures ; beaucoup défilent rapidement à nos côtés. Mais voici des débris plus considérables, une ville morte. Le train ralentit, comme par respect pour la tombe qu'il foule.

savez combien nous vous aimons, nous Musulmans. » Mariam, prenant un air triste, dit : « Je ne puis vous guérir, si je ne vois sur vous le signe de mon Fils. » Puis elle l'invita à se signer en prononçant : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » La cholérique obéit et se leva entièrement guérie. Pendant ce même choléra, plusieurs Musulmans se procurèrent des croix, persuadés que ce signe les préserverait (*Relation d'Or.*, oct. 1903, p. 297).

Nous sommes à Djoussieh-el-Qadimé. Jadis se dressait ici un temple dédié à la déesse Tyché, horrible divinité qui recevait des sacrifices humains (1). Une église, au v^e siècle, remplaça le sanctuaire païen, et, pendant la période byzantine, ce lieu fut le siège d'un évêché suffragant d'Emèse (2). Au xii^e siècle on y trouvait encore un couvent célèbre, nommé Dair Baantal (3), où l'on vénérait un tableau de la Mère de Dieu qui semble avoir joui de quelque notoriété. Le Musulman Yakut y passa vers 1225 :

Il y a, dit-il, un sanctuaire pavé de marbre si glissant que le pied ne peut s'y fixer. On y voit aussi une peinture de Mariam sur un mur, et, quand vous vous détournez, ô merveille! ses yeux vous suivent.

Aujourd'hui tout a disparu.

***

Vers le Sud, à notre droite et à notre gauche, deux montagnes s'élèvent et se dessinent dans le ciel : le Liban et l'Anti-Liban. Entre ces deux hautes berges, le train s'élance. Nous sommes dans la Cœlésyrie, belle plaine de 120 kilomètres de long sur 8 à 15 de large, avec une altitude variant entre 600 et 1 200 mètres. Les géologues voient dans cette plaine une faille gigantesque se prolongeant jusqu'à la mer Rouge et plus loin. Aux temps préhistoriques, les flancs déchirés de l'énorme cassure formèrent de beaux lacs, puis de grasses terres noires d'humus, sur lesquelles l'homme bâtit des villes, des temples, et tira des récoltes célèbres qui méritèrent plus tard à cette vallée le nom de « grenier de Rome ».





DANS LA CŒLÉSYRIE

Encaissée entre ces deux remparts, elle devint, selon l'Ecriture, « la route menant à Hamah ». Des peuples s'y heurtèrent et s'y anéantirent comme en chemin creux; aussi les ruines abondent : nous courons sur un immense champ de bataille.

De tout temps d'ailleurs cette plaine fut le royaume de la violence et de la razzia, et aujourd'hui encore elle n'est pas sûre pour le voyageur. Des brigands à cheval la sil-

(1) Dussaud, *Voyage au Safa*, p. 215. — Z. D. M. G., 1885, p. 45. — *Revue asiatique*, juillet-août 1898, p. 114.
(2) Un fragment syriaque mentionne « le patriarche Georges de Baantal, village près de Djoussiyé, dans le territoire de Homs ». (Z. M. D. G., 1900, p. 199 et 219).
(3) Pris quelquefois pour une forteresse. (*Revue archéol.*, 1898, t. II, p. 114-115.)



CŒLÉSYRIE — VILLAGE DE RAS-BAALBEK, AU PIED DE L'ANTI-LIBAN

lonnent en tous sens, et nos compagnons de compartiment ne racontent que batailles et assassinats. A mesure que passe au loin un village, ils lui appliquent une épithète qui sent le combat :

— Riblah, village des larmes; Hermel, village des brigands; El-Qâ, village des peureux; Dair-el-Ahmar, village des cœurs intrépides; Ras-Baalbek, village des lions.....

C'est dans « ce village des lions » que nous devons nous arrêter. Mais le train nous laisse dans la plaine à une heure un quart de Ras-Baalbek. Il est près de midi. A la gare, personne et pas trace de monture. Au gros soleil, avec nos bagages, que faire?

Nous finissons par découvrir un homme escorté d'un vieux mulet, d'un cheval boiteux et d'un ânichon gros comme le poing.

Nous nous hissons sur ces montures héroïques et aussitôt un vent de guerre souffla. Notre moucre nous apprend que nous marchons sur une terre de vaillants, et tout de suite il nous raconte une demi-douzaine d'assassinats locaux.

Il est certain, écrit un missionnaire, que c'est un pays légendaire où l'on a des émotions. En 1893, un chamelier allant à El-Qâ est accosté par un Bédouin, nommé Merjân, fameux brigand d'une bravoure proverbiale :

— Je n'ai rien que mon chameau et mon âne, dit l'autre ; prends-les et que j'aille en paix.

— Non, c'est à toi que j'en veux; j'ai reçu dix piastres pour te tuer.

Et, ce disant, il brandit sa lance. Le chamelier avait un fusil; il tire et casse le bras droit du Bédouin qui descend de cheval et s'écrie :

— Bravo! pas mal tiré pour un chrétien.

Puis il saisit sa carabine de la main gauche; un second coup l'étend sur le sol :

— Bravo ! crie Merjân, je voulais te tuer et c'est toi qui m'as tué. Tu as bien fait.

Le cheval couvert de sang retourne au campement comme pour avertir et revient vers son maître. On accourt ; Merjân n'a plus qu'un souffle.

Sa femme s'approche et lui dit :

— Que tu es vil ! N'as-tu pas honte ? Toi, te laisser tuer par un chrétien ? Si tu avais été tué par quelque héros, quelque lion valeureux, à la bonne heure ! Si au moins tu avais été tué par un Musulman ou même par un Métouali, passe ! Mais par qui as-tu été frappé ! Par un chrétien. Quelle honte !

Ainsi réconforté, Merjân expire, et les chrétiens payèrent « le prix du sang » (1).

* * *

Derrière un petit bois de peupliers, s'entrouvrit une gorge de l'Anti-Liban, où, sous un soleil implacable et un vent d'Est affolé, quelques lignes de terrasses se précisèrent sur un flanc gris ; basses, miséreuses, pressées les unes contre les autres, cramponnées au sol et quasi terrées, ces cases en boue ont un air chétif et souffreteux.



RAS-BAALBEK — RESTES D'ABSIDE D'UNE ÉGLISE BYZANTINE

Mais quels beaux hommes en sortent ! Troncs puissants, droits, forts, drapés sous l'abaïe à raies blanches et couronnés de formidables hagals, voix rauques, dressées aux appels lointains ; ils ont la réputation de n'avoir peur de personne. Bon nombre dépassent les cent ans (2). Les femmes surtout, bronzées, énergiques, larges, forment un type à part. Tout ce monde évolue autour d'une grosse source avec des troupeaux et des chameaux, dans une rafale de cris, de clochettes, d'appels brusquement emportés par une saute de vent avec des haillons et de la poussière.

On rêve d'une race antique oubliée dans ce pli de terrain rocailleux. Ras-Baalbek est en effet le rejeton d'une localité ancienne et glorieuse (3). Les restes de deux églises

(1) Le prix du sang fut de 30 000 piastres (6 000 francs). *Lettres de Mold.*, 1894, t. IV, p. 365.

(2) « J'ai vu une famille, écrit un missionnaire, où les enfants disent à leur grand-père : Grand-père, va parler à ton grand-père qui t'appelle. »

(3) On a voulu y voir l'ancienne *Chun* qui fournit à David l'airain dont Salomon fit des vases, des colonnes et la « mer d'airain » (I *Paral.* XVIII, 8) ; c'est probablement la *Ganna* de Ptolémée et la *Conna* de l'*Itinéraire* d'Antonin.



RAS-BAALBEK — VIEUX COUVENT DE SAÏYDAT-EL MILAD, VU DU SUD-OUEST

byzantines (1), des grottes d'anachorètes (2), une vieille forteresse (3), ses évêques signalés aux Conciles de Nicée et de Chalcédoine (4), jusqu'aux dix-huit églises que lui prête la tradition locale (5) : tout parle d'un vigoureux centre chrétien.

En avant-poste sur la lisière de la plaine de Homs et au débouché de la Beqaâ, ce village était exposé au passage de toutes les armées ; pris, repris, anéanti, relevé, il vit encore, pauvre enfant perdu de luttes ignorées dont il garde l'ardeur combative, et dont les ruines voisines témoignent comme autant de blessures.

Parmi ces ruines, on voit à cent pas du bourg, au fond de la gorge, un vaste bâtiment gris, lourd quadrilatère percé de meurtrières et où chaque siècle a bâti quelque chose. Les gros blocs des premières assises, les réduits voûtés et bas dénotent sa vieillesse ; les murs éboulés, les traces d'incendie, les différentes constructions, l'entrée en poterne, les débris de toute sorte, racontent d'étranges vicissitudes.

Dans cette ruine austère, nid à légendes, se cache un sanctuaire d'un nom charmant : Saïydat-el-Milàd (Notre-Dame de la Nativité), fleur douce qui embaume ce désert et s'embellit de toutes les souffrances qu'elle a consolées.

Pour le village, c'est une relique sainte, très aimée, qui centralise toutes les traditions locales et tous les espoirs.

On le fait remonter jusqu'aux empereurs byzantins, mais rien de positif à ce sujet (6).

---

(1) Au bas du village ; l'une de ces églises avait trois absides.

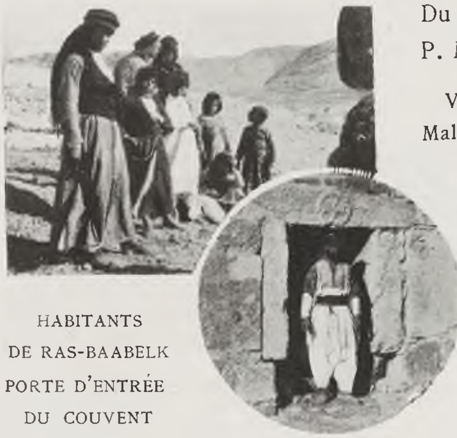
(2) D'aucuns ont parlé d'une antique laure (MARTIN, p. 866). Sur une colline voisine, on trouve les ruines d'un vieux couvent appelé *Mar-Tômeh* (Saint-Thomas).

(3) Au Sud du hameau, sur un mamelon ; ce fortin fut très disputé au moyen âge ainsi que celui de Leboueh, non loin de là (Aboul-Féda : anno 526).

(4) LEQUIEN, *Or. Christ.*, t. II, p. 847.

(5) MARTIN, p. 866.

(6) Peut-être est-ce un contemporain de certains couvents célèbres du XII[e] siècle, comme Dair-Baantal, à Djoussieh, et qui ont succédé à d'anciens monastères byzantins ; l'antiquité du village, les ruines environnantes, le titre même de Notre-Dame de la Nativité favorisent la tradition. Une vieille icone remontant, paraît-il, au



HABITANTS
DE RAS-BAABELK
PORTE D'ENTRÉE
DU COUVENT

Du passé il ne reste que de vagues légendes dont le P. Martin a noté une des plus singulières :

Vers 1330, le Mamelouk Tambogha (plus tard sultan Malek-Daher-Barkouk) parcourait la Syrie pour y consolider la domination égyptienne. Arrivé à Ras-Baalbek, il prend la forteresse et livre la viile au pillage. Puis, levant les yeux, il vit le couvent de Notre-Dame où s'étaient réfugiés les habitants.

— Qu'on brûle cette dervicherie d'infidèles ! s'écria-t-il.

L'archimandrite Abouna Youhanna met ses religieux en prière devant l'icone de la Vierge, puis il va se jeter aux pieds du farouche Tambogha :

— Si je te montre, dit-il, une écriture auguste par laquelle notre sultan Ali-Mansour prend ce couvent sous sa protection, nous épargneras-tu ?

— Qu'Allah maudisse le téméraire qui désobéit au sultan ! Mais montre-moi cette écriture !

— Emir, tu l'auras dans trois jours !

— Si dans trois jours mes yeux ne la voient pas, revêtu du sceau impérial, j'en jure par Allah, tu auras triplé ton supplice.

Pour avoir une lettre du Caire, il aurait fallu un mois. Devant la Vierge on pria trois jours et trois nuits. Le soir du troisième jour, une main mystérieuse remit à l'archimandrite une lettre du sultan Ali-Mansour. Défense était faite à Tambogha de toucher à la maison de Saïdeh.

— Par Allah ! dit le Mamelouk, une fée puissante habite ici.

Et il partit (1).



VIEUX MOINE DE SAÏYDAT-EL-MILAD

Restauré, semble-t-il, et habité vers 1550 par des Jacobites (2), le couvent de Notre-Dame était, au début du XVIIIe siècle, une petite Babel où végétaient quelques moines nomades dont les allures faisaient songer.

Non seulement, au temps des moissons, les baïdars (aires à blé) s'étalaient sous ses murailles et troublaient le recueillement, mais des femmes

XIIe siècle aurait été chèrement vendue naguère à un connaisseur, de passage à Râs. L'ancienneté du sanctuaire de la Vierge est attesté par un vieux sceau portant l'image de Marie avec une inscription grecque gauchement gravée et à peu près indéchiffrable. (LAMMENS, *Notes sur l'Emésène*, p. 6, 69. — *Machriq*, 1906, p. 533.)

(1) MARTIN, p. 872. Cette légende est parente d'une autre rencontrée à Qannobin ; même époque, même héros : Malek-Daher-Barkouk. C'est là probablement un souvenir poétisé de la faveur accordée aux chrétiens de Syrie par le Soudan, à moins qu'ici encore on retrouve une réminiscence du voyage de Qaït-Bey (Voir p. 394).

(2) Il y avait en effet beaucoup de Jacobites dans la Beqaâ. Baalbek, dès le xe siècle, était un de leurs évêchés.

couraient dans les cloîtres, les religieux se querellaient, gaspillaient les biens, vagabondaient au dehors; les cheikhs intervenaient dans les élections, les dettes s'accumulaient.

C'était l'époque où une partie du rite grec se rapprochait de Rome. Râs-Baalbek fut un des premiers villages à se déclarer franchement catholique ; il servit même de refuge aux persécutés. Le saint évêque fugitif de Saidnaya, Mgr Néophytos, y reçut pendant un mois l'hospitalité au couvent de la Vierge, où l'on garde encore le souvenir de plusieurs de ses miracles (1).

Cependant les vieux moines du couvent résistaient sourdement à l'Union. Aussi, malgré leurs intrigues, les rudes habitants de Râs-Baalbek attirèrent quasi de force les religieux melkites de Choueïr dont les vertus embaumaient tout le Liban. Une petite colonie de moines catholiques vint donc occuper le monastère de Notre-Dame. Elle s'attira promptement l'admiration générale, surtout les Pères Maximos et Théodoros (2).



COUVENT GREC-CATHOLIQUE DE SAINT-JEAN DE CHOUEÏR

Mais l'évêque schismatique de Baalbek, Macarios, essaya de les faire enlever. A l'improviste, une troupe de soldats fait irruption sur le couvent. Le P. Maximos est saisi, jeté sur un cheval, et déjà on l'emmenait, quand les Râssiehs accourent, les femmes au premier rang, et, malgré les soldats qui dégainent, ils arrachent le moine du cheval et le reconduisent à Saïdeh.

Deux ans après, autre tentative pour expulser les moines.

Le faux patriarche, Sylvestre, ayant excommunié les religieux, l'évêque Macarios lui-même vint porter cette nouvelle à Râs-Baalbek et inviter le village à se soumettre. Assuré de la victoire, il célébrait déjà une messe solennelle. Après l'Evangile, il se tourne vers le peuple et commence la lecture de l'excommunication. Mais à peine a-t-il prononcé le nom du P. Théodoros, que les Râssiehs, comprenant le stratagème, se précipitent, lui arrachent la feuille des mains, la déchirent, la piétinent et menacent de tuer l'évêque à l'autel.

Epouvanté, Macarios s'enfuit auprès de l'émir Ismaïl Harfousch. Le Métouali, gagné à prix d'or, vint, ferma le couvent et chassa les religieux ; mais, peu après, son fils et sa

(1) Rabbath, *Documents inédits*, t. Ier, p. 614.
(2) *Echos d'Orient*, t. V, p. 243.

femme ayant été miraculeusement guéris, l'émir reconnaissant restitua le monastère (1). Dès lors, les moines de Saïdeh, libres d'agir, affermirent le catholicisme dans le village et convertirent les environs. Râs-Baalbek devint bientôt un boulevard melkite, un lieu de refuge (2), et, aujourd'hui encore, malgré de longues et violentes attaques, le bourg est tout catholique et très solide dans sa foi.

Les Râssiehs attribuent cette grâce à leur Vierge et racontent à ce sujet toute sorte de prodiges.



LES QUATRE PATRIARCHES DU VILLAGE

*
* *

Un autre groupe de traditions locales, celles-là douloureuses et inoubliables, se rapporte aux émirs Harfousch. On sait qu'à la conquête ottomane les Métoualis occupèrent le territoire de Baalbek ; pillards atroces, sans foi, sans hospitalité, ils appliquèrent à la Cœlésyrie le régime que nous avons déjà vu régner au Liban. Mais rien n'égale la férocité des Harfousch, puissante famille métouali qui se partagea la région (3).

Tous les voyageurs signalent ces brigandeaux. En 1784, Volney (4) en parle comme de la ruine du pays :

Cette famille, écrit le vicomte de Basterot, est une des plaies de la Syrie. Elle pille de tous côtés... Entre eux, les Harfousch s'empoisonnent et s'assassinent avec tout le sans-gêne des Scaliger ou des Visconti, au XIVe siècle. Le gouvernement turc a toujours été à leur égard d'une impuissance extraordinaire... (5)

(1) Il essaya même de faire nommer le P. Maximos évêque de Baalbek (*Echos d'Orient*, mai 1904, p. 159-163.)

(2) Ainsi, lors de la persécution de 1817, beaucoup de Melkites vinrent s'abriter à Râs-Baalbek ; sommé de les livrer, le village refusa courageusement. Alors les schismatiques circonvinrent le pacha de Damas et, à prix d'or, lui tirèrent une compagnie d'Arnaouts (soldats albanais), fameux égorgeurs qu'ils lancèrent sur la bourgade. Les Râssiehs se portèrent à leur rencontre, les femmes devant, et repoussèrent l'ennemi (MARTIN, p. 878).

(3) Il y avait dans la Beqaà d'autres chefs encore, par exemple Mansour-el-Furaïch pour les Bédouins (XVIIe siècle). Chaque peuplade ou tribu avait son chef ; de là des guerres interminables dont les chrétiens étaient généralement les victimes. Ainsi, en 1755, nous voyons Râs-Baalbek saccagé et ruiné pour avoir pris parti en faveur d'un Harfousch contre un autre.

(4) (*Voyage* t. II, p. 123). Au dire de Volney, Baalbek passa, dans l'espace de trente-deux ans (1751 à 1783) de 5 000 à 1 200 habitants.

(5) Vte DE BASTEROT, *Liban et Galilée* (1867), p. 72.

De bonne heure, un de ces Harfousch s'établit à Fiké, aux portes mêmes de Râs-Baalbek.

— Malheur, disent encore les vieillards de Râs, malheur au chrétien, si le Métouali avait intérêt à le tuer! Pour eux, nous égorger, c'était égorger un pourceau..... Ils ne laissaient aux hommes que le ghombaze et l'abaïe, aux femmes que la robe et le voile; nous n'avions pour nourriture que du pain et des olives. A tout propos, les cavaliers des Harfousch venaient exiger des piastres, fouiller nos maisons et prendre nos filles. Or, Saïydat-el-Milâd — gloire à son nom! — fut toujours le bras qui arrêta le méchant ou l'huile qui adoucit nos plaies. En 1828, l'émir Djouad vint avec ses guerriers pour que nous lui payions l'impôt, disait-il, mais il mentait; c'était pour briser nos portes et tout piller. Déjà ses hommes étaient entrés dans quelques maisons et les femmes pleuraient en sortant. Les cheikhs dirent au peuple : « Allez à Saïdeh! Nous parlerons à l'émir. » On alla dans l'église; les enfants avaient peur, les filles furent cachées dans les caves, les femmes se souffletaient, se tordaient les mains, se jetaient à terre devant l'image, et tous criaient : « *Ia Mariam-el-Azrâ!* O Marie la Vierge! » Tout à coup, la lampe de Saïdeh, qui était éteinte, s'alluma d'elle-même. Quand cette lampe s'allume, c'est un miracle qui tombe des mains de Notre-Dame. On regarda au dehors. Djouad et ses cavaliers s'en allaient derrière le Qalaat (forteresse) et les cheikhs venaient vers nous.



RAS-BAALBEK
UNE PORTEUSE D'EAU



RAS-BAALEEK — JEUNE MARIÉE EN COSTUME DE NOCES

En 1860, quand les Druses se levèrent contre les chrétiens, on dit (1) aux Bédouins et aux Métoualis de la plaine : « Frappez de votre côté! » L'émir Assâd Harfousch, fils de Djouad, promit de frapper Râs-Baalbek, El-Qâ et d'autres villages. Vers la fin de juin, il vint ici avec des cavaliers; il avait avec lui des soldats du sultan. Nos jeunes gens prirent leurs fusils. Alors Assâd s'arrêta et dit qu'il fallait lui donner 25 000 ghorchs (4 500 fr.); puis il demanda nos armes, disant qu'il nous protégerait contre nos ennemis. Nos cheikhs se réunirent, et ils allaient donner les fusils; mais un bon Métouali se glissa vers les cheikhs et dit: « Prenez garde! On veut vous massacrer! » Alors, les cheikhs firent annoncer à l'émir que le lendemain, on livre-

(1) *On*, c'est-à-dire le trop fameux Ahmed-Pacha, gouverneur de Damas.

rait les armes. Pendant la nuit, tout le monde s'enfuit vers le Liban, en emportant ce qu'il pouvait. Assâd, dès le matin, lança ses cavaliers de tous les côtés, mais ils ne purent tuer que quatre hommes. Alors on brûla les maisons, on pilla ; un Métouali égorgea, sur le seuil de Saïdeh, un moine trop vieux pour s'en aller. On essaya d'incendier le couvent ; le bois seul fut brûlé.

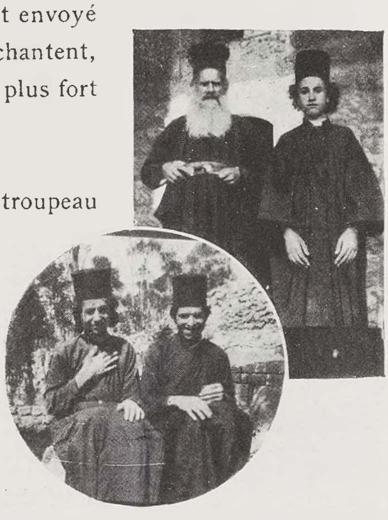


TÊTE DE BERGER MUSULMAN

Mais Saïdeh a bien puni les méchants. L'homme qui avait frappé le vieux moine mourut subitement. Les Harfousch, après 1860, se mirent à s'entre-tuer, et beaucoup de Métoualis parlaient contre eux. Les Métoualis aidèrent même les soldats du sultan à poursuivre ces émirs et à renverser leurs châteaux. L'émir Assâd fut pris, on le mena à Baalbek et on le pendit à une poutre du bazar ; le reste des Harfousch fut envoyé à Rhodes par ordre du sultan. Depuis lors, les chrétiens chantent, et Râs-Baalbek — grâce à Saïdeh la puissante — est le plus fort village de la plaine (1).

* * *

Au couvent, nous trouvâmes d'étranges pèlerins. Un troupeau de chèvres était là, allant et venant, sous les arcades du sanctuaire dont la porte était ouverte. Un petit berger l'arrêtait d'un côté, tandis que, sur l'entrée, un homme d'âge mûr, chaussé de bottes bédouines et couvert d'un abaïe déchiré, se livrait à une douleur extraordinaire. Tenant en main son keffieh et dressant sa tête conique et chauve, bronzée en bas et blanche à partir du front, il pleurait, gesticulait par saccades et criait d'une voix presque sauvage :



MOINES GRECS-CATHOLIQUES DE CHOUEÏR

— Pourquoi, ô Setna, refuses-tu mon offrande? Je te la fais de bon cœur. Suis-je tombé de ton œil? Console-moi et prends *celle* que tu voudras... Deux moines regardaient d'une galerie voisine :

(1) Râs-Baalbek a 2 000 habitants, tous Melkites. Leurs émigrations successives ont créé de petites colonies au Liban, à Choueïr et surtout à Zahleh où ils forment aujourd'hui un quartier spécial, le Râssieh.



TEMPLES DE BAALBEK, VUS DU SUD

A gauche, restes de la colonnade du Grand Temple de Jupiter Héliopolitain. Au centre, restes du Temple de Bacchus. Tout autour, débris des temples utilisés comme remparts de forteresse arabe.



BAALBEK — TEMPLE ROND DIT « DE VÉNUS »
AVEC PÉRISTYLE DE SEPT COLONNES MONOLITHES
Transformé à l'époque byzantine en église à sainte Barbe.

— C'est un Musulman de la montagne, dit l'un d'eux; son troupeau est malade. Il l'a amené à Saïydat-el-Milâd pour le faire guérir. Mais aucune chèvre ne veut entrer dans l'église, comme don à la Vierge, et il croit que Notre-Dame ne veut pas l'exaucer.

Encore une particularité déjà rencontrée ailleurs : la guérison des troupeaux.

— C'est surtout, dit le moine, la dévotion des Bédouins, des Kurdes et des Métoualis.

— Et les chrétiens ?

— Les bergers chrétiens l'ont aussi, mais c'est avec des sentiments *pieux* [Le moine voulait dire « orthodoxes »].

En attendant le départ de nos pèlerins à quatre pattes, nous visitâmes le couvent : bizarre construction, aux deux tiers ruinée, et dont un coin garde à peine un reste de vie.

Je vis de sombres caveaux, des serrures en bois fort ingénieuses, des restes d'anciens chapiteaux.



BAALBEK — DÉTAILS D'UN CAISSON DU PLAFOND DU PÉRISTYLE
DU TEMPLE DE BACCHUS

Un moine nous mena dans un vieux petit réduit plein de crottes de chèvres.

— C'est l'ancienne chapelle de Marie, dit-il. On l'a abandonnée depuis 1866, et maintenant on y parque les troupeaux qui viennent, en avril et au 15 août, recevoir la bénédiction de Saïdeh.

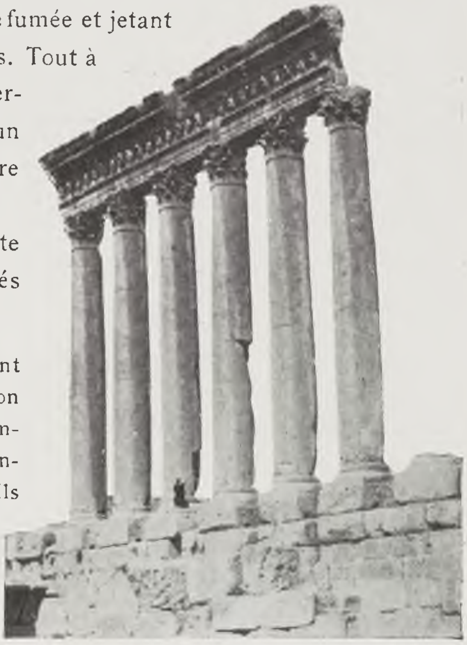
Nous entrâmes enfin dans la nouvelle chapelle, bâtie en 1866, comme le dit l'inscription.

C'est un long caveau de 80 mètres carrés coupé d'arcades, bien tenu et très visité. Seul, le monastère semble dépérir (1).

* * *

De nouveau, le train nous emporte vers le Sud, le long des *ouadis* brûlés, au travers de bourgades miséreuses, de troupeaux effrayés, de caravanes chancelantes. Des cavaliers en galop fou luttent de vitesse avec le conquérant de fer qui passe, irrésistible et solennel, dispersant les flots d'âcre fumée et jetant de longs sifflements sur ces landes effarouchées. Tout à coup, nous obliquons vers l'Est, sur un îlot de verdure, au-dessus duquel émerge, en lyre brisée, un reste de colonnade brune qui se sculpte contre l'Anti-Liban avec une vigueur de bas-relief.

C'est Baalbek, l'antique Héliopolis, la ville sainte du paganisme phénicien, dont les temples ruinés attirent les curieux du monde entier.



BAALBEK — RESTES DU PÉRISTYLE DU TEMPLE DE JUPITER HÉLIOPOLITAIN

Ces temples, écrit un voyageur, ont fait l'étonnement des siècles passés et continueront d'exciter l'admiration des siècles futurs, jusqu'à ce que la barbarie et les tremblements de terre aient accompli leur œuvre. Par la grandeur du plan, le fini et la délicatesse de l'exécution, ils semblent surpasser tous les autres dans l'Asie occidentale, l'Afrique et l'Europe. Ils ressemblent à ceux d'Athènes par la légèreté, mais ils les surpassent en grandeur; ils sont vastes et massifs comme ceux de Thèbes, mais ils les surpassent par la grâce et la proportion (2).

A la vue de ces débris géants, l'esprit se dit tout naturellement : si, ruinée, elle a tant de grandeur, qu'était donc Héliopolis, au temps de sa magnificence, lorsque, du sein de la verdure et des eaux, contre la draperie grise de l'Anti-Liban, elle montait au regard des siècles, devant le monde romain, superbe et molle, étalant ses portiques roses, le quadrige d'or de ses frontons, ses colonnades immenses, ses bassins d'eau courante et ses cours somptueuses !

Déesse du « dieu-soleil », du dieu qui donne la vie et qui tue en brûlant, elle était là,

(1) Deux fois je l'ai visité, et, deux fois, j'ai à peine trouvé trois religieux grecs alepins. Les Alepins (troisième branche de l'arbre religieux du rite grec) comptent 70 moines et 30 moniales dispersés en cinq couvents.

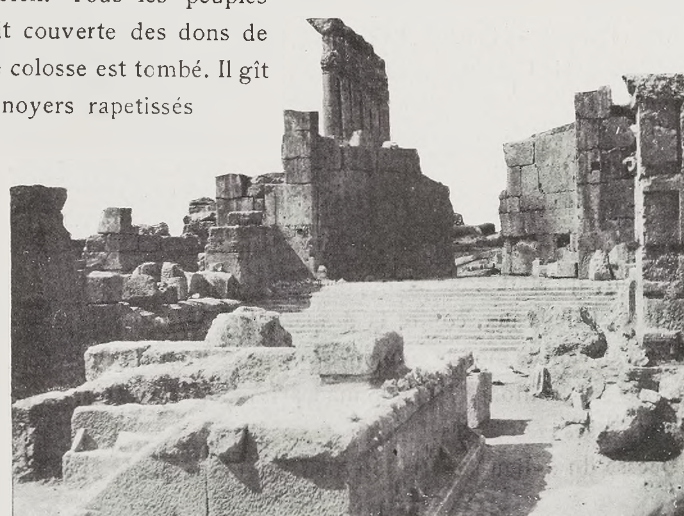
(2) Robinson, *Biblical Researches*, t. III, p. 517.



BAALBEK — PARTIE DE LA GRANDE COUR

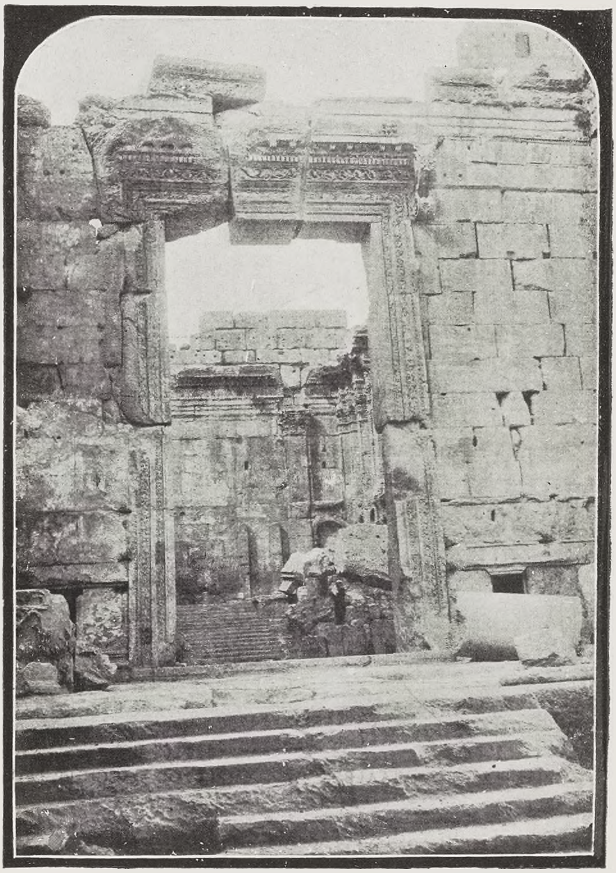
sous sa lourde atmosphère de luxure et de cruauté, l'Aphrodite des stupres rituels, première de ce chœur de temples libanais et cœlésyriens qui gravitaient autour d'elle comme des planètes autour du soleil. Tous les peuples venaient à elle et elle était couverte des dons de l'univers. Et maintenant, le colosse est tombé. Il gît dans les peupliers et les noyers rapetissés devant lui comme de hautes herbes; naguère une Commission allemande l'a fouillé et disséqué savamment.

Ainsi déblayée, l'ossature de ce grand corps se dresse plus formidable que jamais. Le visiteur le plus froid se trouble à la vue de ces immenses blocs et se demande quels géants ont posé ces assises cyclopéennes, au-dessus des-



BAALBEK — RESTES DE LA BASILIQUE BATIE PAR THÉODOSE DEVANT LE TEMPLE DE JUPITER HÉLIOPOLITAIN

quelles plane de loin comme un joujou la colonnade, grandiose pourtant (1). Ces temples, cent fois décrits par le menu, je ne les détaillerai pas à mon tour. Je dirai seulement comment ils moururent. Un voyageur de 1847 comparait ces ruines bouleversées à une puissante barricade d'émeute populaire (2).



BAALBEK — PORTAIL DE LA « CELLA » DU TEMPLE DE BACCHUS

Ces temples furent cela en effet, une barricade contre le Christ. Peu de cités se montrèrent aussi opiniâtres qu'Héliopolis ; il fallut pour l'emporter quatre siècles de luttes et de sang.

De force, Constantin y introduisit le christianisme. Après avoir supprimé les infamies du culte héliopolitain, il fit bâtir une grande basilique desservie par un évêque, des prêtres, des diacres et des vierges (3).

Mais, sous Julien l'Apostat, la rancune bestiale des païens éclata. Ils se jetèrent sur la colonie chrétienne, brûlèrent l'église, massacrèrent les fidèles, mangèrent le foie du diacre Cyrille et assouvirent sur les vierges leurs instincts les plus ignobles :

(1) Les trois blocs du Trilithon mesurent ensemble plus de 50 mètres de long sur 4 de haut et 4 d'épaisseur ; « 60 wagons de 10 tonnes ne suffiraient pas à transporter les débris d'une seule de ces trois assises. » (JULLIEN, *Baalbek*, p. 56.)

(2) WOLF, *Reise in das Gelobte Land*, 1847.

(3) MIGNE, *P. G.*, *Eusèbe*, t. XX, p. 1123-1126. D'après les travaux de la Commission allemande, *trois églises* antiques se retrouvent au sein des temples. Outre la basilique de Théodose dont nous parlons plus loin, une église de forme circulaire (IVe siècle) occupait la cour hexagonale qui précède la grande cour du temple de Jupiter. Peut-être est-ce la basilique de Constantin..... Une autre chapelle chrétienne avait remplacé un édicule païen très riche et en forme d'exèdre qui ouvrait dans un des tunnels souterrains récemment déblayés (PUCHSTEIN, *Guide de Baalbek*, traduction française. Berlin, 1906, p. 5, 13. 35).



BAALBEK — TEMPLE DE BACCHUS, VU DU NORD-OUEST

Et tout cela, dit Sozomène, pour se venger de ce que Constantin avait remplacé par une église le culte de Vénus et prohibé les obscénités anciennes.

L'arianisme fit d'Héliopolis une sorte de bagne où il déportait ses victimes, au milieu de ces hommes, dit Théodoret, « tous adonnés aux machinations du diable pour la volupté » (1).

Théodose enfin lui porta un coup mortel. Au cœur même de ce magnifique ensemble de temples, sur le grand autel païen des sacrifices, il éleva une basilique à trois absides, dont on vient de mettre à nu les beaux restes. Dès lors, peu à peu, la fanatique cité se rendit au Christ, et, plus tard, dans la ville d'Antioche, on entendit le démon se lamenter de sa défaite, contre saint Nonnus qui avait travaillé à convertir Héliopolis :

— Malheur ! Malheur ! Oh ! qu'il me fait souffrir, ce Nonnus, ce vieillard décrépit ! Ne te suffisait-il pas de m'avoir arraché 30 000 Sarrasins pour les donner à ton Dieu ? N'était-ce pas assez de m'avoir enlevé Héliopolis qui était mon bien et dont tous les habitants m'adoraient..... (2)

(1) Migne, *P. G.*, t. LXVII, p. 1243. — *P. G.* t. LXXXII, p. 1175.

(2) Migne, *P. L.*, t. LXXIII, p. 664. Au v^e siècle, saint Jean Chrysostome entretenait encore des missionnaires à Baalbek. (*Epist.* CXXV.....)



BAALBEK — RUINES DE LA GRANDE MOSQUÉE

Dans cette longue bataille, Marie, « la cité du soleil », eut certainement un rôle, mais nous l'ignorons.

Je sais bien que des écrivains ont affirmé que les basiliques de Constantin et de Théodose étaient dédiées à la Sainte Vierge (1) ; notre guide ne manqua point de nous le répéter.

Mais les historiens anciens, ceux qui parlent de ces basiliques (2), ne nomment point la Vierge ; les dernières fouilles des Allemands n'ont fourni aucune inscription, aucun emblème qui rappelle une dédicace spéciale à la Mère de Dieu.

Marie semble n'avoir pas voulu du brillant sanctuaire de Vénus ; d'ailleurs, l'esprit grossier des Héliopolitains l'aurait peu comprise. Le seul témoignage qui nous reste du culte marial dans cette ville ne paraît pas être à son honneur :

A Héliopolis, raconte Moschus, un comédien nommé Gaïanus blasphémait au théâtre contre la sainte Mère de Dieu. La sainte Mère de Dieu lui apparut en songe et lui dit :

— Que t'ai-je fait pour m'insulter ainsi devant la foule ?

A son réveil, Gaïanus blasphéma davantage. De nouveau lui apparut la sainte Mère de Dieu, cette

(1) Terzi di Lauria, *Siria Sacra*, p. 149. Rome, 1695, in-4°. — Douaihi, *Ann. maron.*, 1623, p. 199, édit. 1890.

(2) Migne, *P. G.*, t. XX, 1123-1126 ; t. LXVII, 1243 ; t. XCVII, p. 514 ; t. LXXXII, 1172. — Aboul-Faraj (1226-1286), *Hist. des Dynasties*, etc.

fois menaçante. L'entêté redoubla ses injures. Alors Notre-Dame se montra, pendant qu'il dormait, vers le milieu du jour, et marqua de son doigt les mains et les pieds de Gaïanus. S'éveillant aussitôt, le blasphémateur trouva ses mains et ses pieds coupés. Devenu un tronc inutile, l'infortuné raconta à tous son malheur, ajoutant que c'était encore une clémence contre ses blasphèmes (1).

Dans la suite des temps, Baalbek oublié, miséreux, ne nous apprend rien sur Notre-Dame ; seule une note maronite de 1623 nous dit :

Aujourd'hui, comme il y a deux siècles, on voit encore deux églises à Baalbek, celle de Sainte-Barbe, aux Grecs, et celle de la Vierge, aux mains des Maronites. Lorsque Fakhr ed-Din assiégea la citadelle, en 1623, il en arracha tout le bois de la charpente pour en construire ses machines (2).

C'est tout comme souvenirs. Aujourd'hui, la bourgade (3) qui vit jadis tant de saints, de martyrs et de vierges, est toute pénétrée de Marie.

Il y a une dizaine d'années, les protestants ayant ouvert une école à Baalbek, le *caïmacam* (gouverneur) demanda ce qu'étaient ces personnages ; on lui dit :

— Ce sont des gens qui n'honorent point *Setna Mariam.*

Le caïmacam se leva et, se bouchant les oreilles :

— Maah Allah ! (Dieu m'en garde !) s'écria-t-il. Mais notre maître le sultan lui-même honore la Sainte Vierge !

Et il écrivit au wali de Damas, pour faire défendre aux musulmans d'envoyer leurs enfants à pareille école (4).

(1) Migne, *P. L.*, t. LXXIV, p. 143. Ce fait prouverait qu'Héliopolis favorisait le nestorianisme.
(2) Douaihi, *Ann. maron.*, 1623, p. 199.
(3) Elle compte environ 6 000 habitants, dont 3 500 Musulmans et 1 200 Grecs catholiques.
(4) *Lettres de Mold.*, t. VI, p. 571.



DANS LA PLAINE



BERGERS ET TROUPEAUX SUR LES PLATEAUX DU MAKMEL (3 063 METRES)

II. — LA REINE DES CHEVRIERS.

Le voyageur qui va de Baalbek aux Cèdres doit, avant d'atteindre le pied du Makmel, traverser pendant trois heures une région de collines boisées qui s'étale sur les pentes orientales du Liban, depuis Homs jusqu'à Zahleh..... Là, peu de villages; mais, entre les chênes, les cyprès et les épines-vinettes, il rencontre d'immenses troupeaux de chèvres conduits par d'étranges bergers.

Ce sont des pasteurs-guerriers. Ils bataillent contre les loups, les chacals, la vermine et surtout les uns contre les autres ; car chaque troupeau a son territoire, et, comme les frontières sont imprécises, il est très difficile d'éviter les conflits. Aussi, d'après l'adage, pour avoir la paix, chacun est toujours prêt à la guerre.

— Beaucoup ont un aspect sauvage, raconte un missionnaire (1) : cheveux très longs à la juive, des peaux de chèvre pour habits, avec un coutelas pendu à la ceinture. Ils ont le crâne aussi dur que celui de leurs béliers ; un jour, je rencontrai un enfant de treize à quinze ans livrant un

(1) Le R. P. Sacconi, missionnaire Jésuite, qui séjourna auprès d'eux pendant cinquante jours, en 1891. (*Lettres de Mold.*, t. V, p. 675 ; t. VI, p. 15.)

combat singulier à un gros bouc. Chacun y allait de toute sa force, à grands coups de tête, et le bouc ne paraissait pas avoir l'avantage.

Quoique abandonnés et ignorants, ils sont candides et très portés à la piété..... Ils regardaient notre visite à leurs troupeaux comme une grande faveur. A notre arrivée, ils se prosternaient jusqu'à terre, disant à haute voix : « Le Messie vient nous visiter ! *El Macih zarna !*..... »

Puis ils nous faisaient bénir leurs chèvres, leurs masures et tout ce qu'ils avaient.....

Et quels bons cœurs!..... Si j'avais accepté leurs présents, continue le missionnaire, je serais revenu, comme les anciens patriarches, poussant devant moi un petit troupeau.



PETITS BERGERS DE LA PLAINE

L'ambition pourtant leur vint un jour :

— Abouna, dirent-ils au Père, pourquoi n'accepterais-tu pas de devenir *évêque des chevriers ?* Nous enverrons une pétition au patriarche ; tu nous bâtiras des églises et nous deviendrons de bons chrétiens.....

Ils n'ont pas encore d'évêque, les pauvres chevriers..... Mais quelqu'un le remplace, en attendant : c'est la Vierge Marie (*Mariam-el-Azra*).

On sait combien Marie aime les bergers. Les nôtres sont trop intéressants pour en être oubliés. Eux-mêmes, d'ailleurs, ils l'aiment beaucoup. A elle ils confient leurs petits intérêts, leurs chèvres ; leur grand bonheur est de recevoir un chapelet.

Ils n'ont presque jamais l'occasion d'entendre la messe, écrit le missionnaire ; néanmoins, ils font tous ensemble la prière du soir qui consiste dans le chapelet et le chant des litanies de la Sainte Vierge, et ils sont presque tous agrégés au saint scapulaire.....

Dans la forêt de Béchatiche, le Père rencontra cependant un prêtre :

« C'est, dit-il, un homme très âgé, ancien chevrier lui-même. Il dessert une petite église dédiée à la Sainte Vierge et habite auprès, avec sa famille, dans de petites maisonnettes. »

Mais tout cela n'est presque rien. Leur grande gloire, le salut, l'étoile de leurs forêts et de leurs troupeaux, est une Madone miraculeuse, vers laquelle ils font de nombreux pèle-



ÉCOLE JACOBITE

rinages, tant les musulmans que les chrétiens : c'est *Notre-Dame de Beschouât*, près de Deir-el-Ahmar, à 15 kilomètres de Baalbek, dans un val boisé.

*
* *

Beschouât n'a point de nom sur la carte, pas de curiosités, peu d'horizon. Mais il compte 30 maisons, 2 églises, 2 curés ; c'est une métropole pour ce peuple de chevriers. D'ailleurs, le sanctuaire de Marie est un lieu conquis sur le paganisme peut-être, au moins sur le jacobitisme.

Dès le VIIIe siècle, cette hérésie infestait la Cœlésyrie, et Baalbek devenait un siège épiscopal de la secte (1). Mais la résidence favorite de ces évêques était le grand couvent de Deir-el-Ahmar (couvent rouge). Ç'est là qu'au XVIe siècle le nonce apostolique Leonardi trouva Mgr Yésu, le dernier évêque jacobite de la région (2).

(1) Vers la fin du IXe siècle, on y trouve successivement Mgr Anthima, puis Mgr Theodosios (BAR-HEBREUS, *Chron.* VIII, p. 329-331).

(2) THOMAS A JESU, *Thesaurus, Sap.* VII, 14. Le texte donne *Deiriloomor*, mot qu'Assémani (*Diss. de Monoph.*, IX, p. 67 et 98, *Bibl. or.*, t. III, p. 341) identifie avec Deir-el-Ahmar, où l'on voit en effet des ruines. Cet évêché jacobite s'étendait alors à la plus grande partie de la Syrie cis-euphratésienne où les Jacobites étaient clairsemés, à Baalbek, Sadad, Hara, Damas, etc. A la mort de Yésu, le siège de Baalbek fut réuni à

Situé à une demi-lieue de la résidence épiscopale, Beschouât vivait en pleine hérésie. Même — beau privilège — il portait le nom du saint le plus vénéré des Jacobites, *Beschouaï* ou *Bischaï* (1). C'était, dit la tradition locale, un couvent de moniales jacobites dépendantes de Deir-el-Ahmar ; le monastère avait été bâti sur un ancien sanctuaire en gros blocs, et il possédait une chapelle à Notre-Dame (2).

Au commencement du XVIII[e] siècle, les Maronites de Becharreh débordaient, peu à peu, sur les pentes orientales du Liban. L'un d'eux, Mansour Schidiak, déjà secrétaire de l'émir Haïdar Harfousch, fut nommé, en 1841, cheikh de Deir-el-Ahmar. Il en profita pour attirer dans le vallon voisin, à Beschouât, une poignée de ses compatriotes qui devinrent les fermiers de l'émir.



DEUX PETITS CHEVRIERS DE BESCHOUAT

Tout était presque désert. Mais, vers le bas, au milieu de ruines abritées sous de gros chênes, s'ouvrait un petit caveau au fond duquel était un tableau sur bois représentant Notre-Dame, selon le type byzantin.

Là, de temps immémorial, se faisait un pèlerinage célèbre dans la région et quelque peu hybride : Jacobites, Grecs, Musulmans, Métoualis, Bédouins y venaient, surtout le 15 août (3).

Heureux de retrouver là leur bonne Saïdeh, nos braves Maronites coururent au mystérieux souterrain. Mais, furent-ils trop bruyants dans leurs prétentions ou les autres trop exclusifs, la guerre s'alluma ; Grecs et Jacobites s'unirent pour écarter ces nouveaux venus.

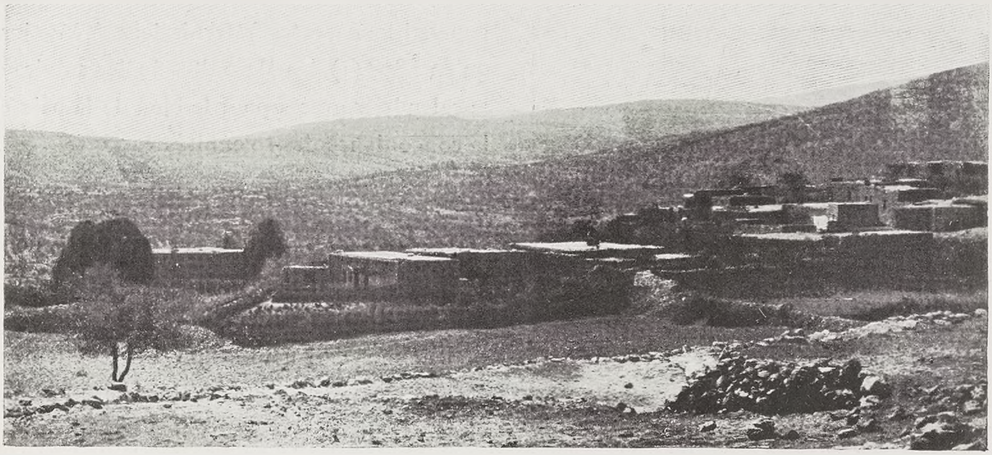
---

celui de Damas ; au XVIII[e] siècle, le siège de Damas tombait à son tour. Aujourd'hui, le jacobitisme se replie de plus en plus vers l'Euphrate.

(1) Sorte d'anachorète copte ou égyptien, dont la vie, écrite en arabe, semble un tissu de rêveries. Les Bollandistes, qui le nomment *Bessoius*, ermite éthiopien, n'ont rien trouvé d'authentique sur ce personnage : « Nous ne croyons pas pouvoir, disent-ils, compter de tels hommes parmi les vrais saints..... » (*Boll.*, 2 julii, *Prætermissi.*) Néanmoins il se trouve dans le martyrologe maronite au 2 juillet. En 1526, nous voyons même le supérieur de Qozhaïa, Younan el-Matriti, élever un autel à *Mar-Beschouaï, religieux du désert.* (DOUAIHI, *Ann. Mar.*, 1526.) Le nom de *Beschaï* est assez commun chez les Coptes.

(2) *Beschouât* signifierait « dévotes de Beschouaï ». Les Jacobites ont toujours eu une grande dévotion à à Notre-Dame. En 1625, Pietro della Valle visitait à Alep leur grande église à trois nefs dédiée à la Sainte Vierge.

(3) Ce singulier pèlerinage signale à lui seul un centre religieux *antique*, probablement païen. Dans les environs, on trouve de nombreux temples transformés en couvents ou en églises ; ainsi au village de Btidi, le couvent de *Mar-Nourah*, sur les ruines d'un temple et d'une église byzantine à trois nefs ; à Chelifa, près d'un ancien temple écroulé, chapelle chrétienne où se fait un pèlerinage local ; à Hosn-Niha, deux temples avec basilique byzantine....., etc. Toute la Cœlésyrie était une terre sainte du paganisme, dont la capitale était Héliopolis.



VILLAGE DE BESCHOUAT VU DU NORD

De là, des querelles longues et compliquées. Bientôt toutes les luttes régionales se centralisèrent au sanctuaire, comme on voit, au désert, deux tribus rivales ramasser toutes leurs discordes autour d'un puits.

Ainsi pendant longtemps.

Mais lorsque les Maronites, devenus plus forts, apprirent les victoires de Bonaparte en Egypte, ils levèrent la tête et parlèrent haut.

Un matin, le curé descend au caveau pour dire la messe, chose que l'ennemi ne permettait point. Déjà il revêtait les ornements sacrés et le servant lui tendait l'encensoir, quand les hérétiques, furieux, firent irruption et massacrèrent le prêtre.

Aussitôt, les Maronites s'arment, attaquent les meurtriers et finalement restent maîtres du sanctuaire (1).

Ces petites luttes font sourire, mais elles prouvent quel prix l'on attachait à la relique. Ne vit-on pas, au xv^e^ siècle, deux villes d'Italie, Pérouse et Clusium, se disputer, les armes à la main, l'*anneau nuptial* de Marie et forcer Innocent VIII à intervenir? (2)

Les Maronites entourèrent de toute leur affection la précieuse conquête, la Vierge « arrachée, disaient-ils, aux mains des démons hérétiques ».

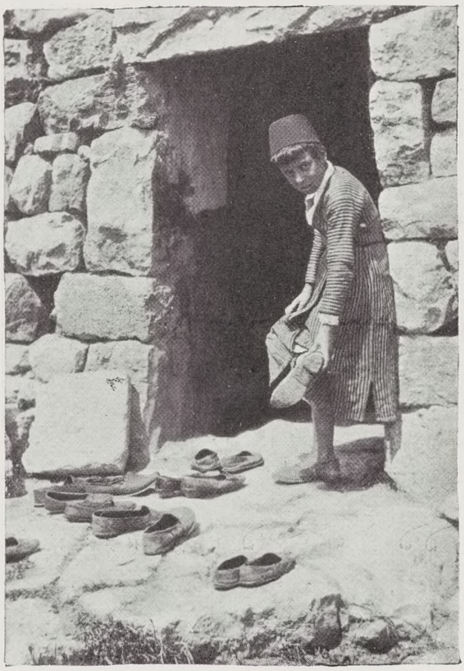
D'abord une chapelle, puis une église enchâssèrent le caveau (3).

Toute la dévotion, tous les besoins de la contrée s'y écoulèrent, comme les ruisseaux dans le lac voisin ; les merveilles y fleurirent avec exubérance.

D'ailleurs, en généreux vainqueurs, les Maronites n'exclurent pas les vaincus : rites,

---

(1) Martin, p. 846.
(2) Fleury, *Hist. eccl.*, liv. CXV, ch. lii.
(3) Dans l'église actuelle, une cavité rappelle l'ancien *caveau*.



CHACUN SE DÉCHAUSSE A LA PORTE

superstitions, sectes fraternisaient. Même jusqu'en 1858 (1), les Maronites du lieu suivirent le calendrier grec « pour le bien de la paix et la concordance des solennités ».

*
* *

..... Vers midi, entre les chênes verts, nous arrivons à Beschouât. Dans le val gris, trente terrasses chauffées à blanc, endormies d'épuisement sous l'air flamboyant, au crépitement des feuilles sèches et des insectes. Pas un visage humain, pas une voix, pas un bruit; un vrai cimetière, que ces taupinières carrées à demi enfouies dans le sol.

Nous poussons vers l'église, dont le joli clocher blanc jette une note gaie sur ce morne village.

Une tête sort d'un trou de masure, puis deux, puis dix.

— Des Frangis à cheval! Des Frangis allant vers Saïdeh! Irruption générale. En quelques minutes, tout Beschouât nous entoure, à distance d'abord, curieux, un peu inquiet, sans parole. Amis, ennemis, protestants, catholiques, qui sommes-nous? Quatre cents yeux nous interrogent.

— Enfants de Beschouât, s'écrie mon compagnon, les rayons de la renommée ont percé les distances; de fort loin nous avons vu les splendeurs de votre Saïdeh; nous venons l'honorer et fixer son histoire au *qâlam*.





REGARDANT PASSER DES ÉTRANGERS

Ali-Baba ouvrant son rocher d'une parole magique n'eût pas mieux fait. On s'empare de nos montures, de nos bagages, de nous-mêmes. Les jeunes gens courent à la cloche, les vieillards, les deux curés nous baisent la main, les enfants gambadent sur les haies de pierre à nos côtés, nous recevons des fleurs,

(1) L'année où les Grecs-unis adoptèrent le calendrier grégorien.



CAUSERIE EN FAMILLE

on parle de nous garder huit jours. Presque de force, nous sommes entraînés dans le divan du cheikh. Tout le vallon chante de bruits de cloche ; notre moukre regarde, ne comprenant rien. Mon compagnon est très occupé aux compliments ; pour moi, surexcité par le tapage et le soleil, je rêve du Capitole.

On nous fit asseoir sur une colline de coussins. D'abord, il fut impossible de causer. Tout ce monde entrait, faisait force salamaleks et allait s'accroupir contre les murs, après s'être déchaussé à la porte. Nous eûmes bientôt la charmante exhibition de toutes les chaussures de Beschouât, chaussures de tout âge, de tout sexe, de tout rang, depuis la socque féminine jusqu'aux babouches trouées du paysan.

Enfin, un silence relatif s'établit et on parla de Notre-Dame de Beschouât. Naturellement, il n'y a pas de registre, mais chacun a le cœur plein d'histoires et ne demande qu'à les répandre.

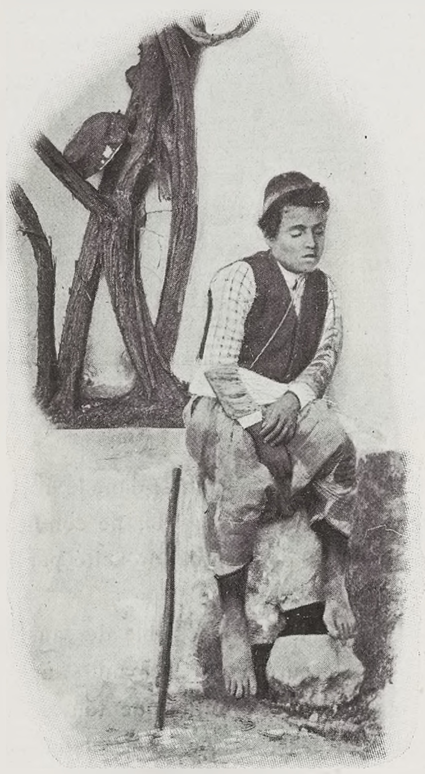
D'abord, l'anecdote de la « colonne sainte ». On nous avait montré, dans l'église, devant la Sainte Table, un morceau de colonne en granit rose que chacun baisait dévotement (1) :

— C'est un débris des ruines de l'ancien caveau, dit un curé, et nos pères l'avaient encastré dans le mur de la première église qu'ils bâtirent après le meurtre du prêtre maronite. L'émir métouali

(1) Ce débris mesure $1^{m},20$ de haut et $0^{m},90$ de tour. Vraisemblablement c'était une colonnette de galerie légère.

Amîn Harfousch construisait un sérail à Nebk ; un jour, il eut besoin d'une colonne. Un maçon lui dit : « Il y en a une jolie dans l'église de Saïdeh, à Beschouât. » Le lendemain, arrivaient des hommes et un chameau, envoyés pour prendre la colonne.

Cela nous fendit le cœur. Mais que pouvions-nous contre l'émir ? La colonne fut dégagée, chargée sur le chameau, et les Métoualis s'en allèrent en riant. Ils dormirent dans un village de la plaine; mais, à leur réveil, ils ne retrouvent plus la colonne. Alors les voici qui remontent, furieux contre les gens de Beschouât, qu'ils accusaient de l'avoir enlevée. Ils entrent dans l'église, mais voyant la colonne revenue à la même place que la veille sans trace d'éboulis, comme si jamais personne ne l'avait touchée, ils eurent peur et s'en retournèrent.


UNE VICTIME DES LONGS RÉCITS

L'émir les traita de poltrons et envoya une seconde bande qui arriva chantant, fanfaronnant pour montrer son courage. Ils posent leurs ceintures et leurs keffiehs sur l'autel et se mettent à dégager la colonne. Mais voici que tous les keffiehs et les ceintures prennent feu subitement et sont brûlés. Épouvantés, les Métoualis se jettent hors de l'église :

— Malheur à nous! s'écrient-ils. Nous avons violé un *ouakf* (lieu sacré) (1).

L'émir fut effrayé lui-même ; non seulement il laissa la colonne, mais, pour apaiser la Saïdeh chrétienne dont il redoutait la vengeance, il jura que ni lui ni aucun membre de sa famille ne passerait devant son église sans lui faire une offrande réparatrice.

— Ces Métoualis n'étaient donc pas méchants ?

— Pour notre Vierge, oui ; car c'étaient des superstitieux qui regardaient Saïdeh comme une fée puissante. Mais pour les autres, on vous en parlera dans la plaine.

— Et la promesse de l'émir, fut-elle exécutée?

— Oui, fidèlement jusqu'en 1864, où le sultan Abd el-Aziz fit déporter à Rhodes tous les Harfousch.

Je notais les paroles du curé, lorsqu'un éclat de rire général me fit lever la tête. Un paysan était entré, s'était avancé, avait quitté ses chaussures et déposé devant nous un plateau sur lequel était le festin de réception. Un peu ému par cette délicate opération, il était reparti, oubliant les babouches. Et maintenant elles étaient là, faisant fond à notre menu, ces deux babouches, énormes, luisantes, ferrées et de rude existence. Heureusement l'homme revint et, gauchement, remorqua les deux nacelles.

De nouveau, on se tut. Un vieillard faisait son entrée : c'était Abou Thammer, le nonagénaire, le Nestor, l'oracle de Beschouât, l'homme « qui a vu ».

(1) Les Musulmans redoutent fort de violer un *ouakf*, à cause des châtiments qu'ils craignent d'encourir.

L'œil de Saïdeh est sur tous ceux qui la prient, dit-il, et ses bénédictions pleuvent sur nos têtes! J'étais *ouakil* (gardien) de Saïdeh avant la construction de la « grande église ». Des hommes de Becharreh travaillaient à un puits chez le cheikh Hamoud et, par crainte des Métoualis, ces hommes brûlaient de l'huile à Saïdeh. Mais je m'aperçus que chaque nuit la veilleuse s'éteignait et l'huile disparaissait.

— Qui peut voler ainsi le bien de Saïdeh? demandai-je au cheikh Hamoud. Ce Métouali, seigneur du pays, vénérait beaucoup Saïydat-Beschouât; en voici une preuve : un jour, Hamoud me dit : « Donne-moi du tabac! — Je n'en ai point, répondis-je, mais comme « ouakil » je puis disposer des feuilles de tabac qu'on offre en don à la Sainte Vierge. — Garde-t'en bien, dit le cheikh; ne prends rien de ce qui a été consacré à Setna. Sais-tu ce que j'ai vu, il y a quelques années? Une de nos filles métoualis ayant aperçu quelques piastres sur l'autel de Saïdeh les déroba; aussitôt elle devint aveugle et se mit à crier. Sa mère accourut : « Tu as volé quelque chose à Setna, dit-elle, qu'as-tu volé? » La fille jeta les piastres et le jour revint dans son œil. J'ai vu cela, moi, Hamoud, et je ne veux rien prendre à Setna. Mais pour celui qui dérobe l'huile, j'en jure par Allah, mon cimeterre abattra l'étoile de sa vie! » En entendant cela j'eus peur, car le cheikh se mit à soupçonner ses ouvriers de Becharreh. Hamoud avait un superbe chien dressé pour la chasse au sanglier. Un matin, entrant dans la chapelle, je vis cet animal, les deux pattes sur l'autel et le museau dans la veilleuse éteinte. Je pris un bâton pour le frapper; mais, chose singulière, il demeura immobile. Il avait crevé en lapant l'huile et était resté là, tel quel, comme une pierre. De tous côtés on vint voir. Hamoud vint aussi : « Par Allah! s'écria-t-il, voilà une merveille! La religion des chrétiens est noble et grande. »





BERGER MÉTOUALI DANS LA PLAINE

Ainsi parlait le vieillard avec l'assentiment de tous.

Une jeune fille se lève :

— Moi, ô abouna, je suis un miracle de Notre-Dame de Beschouât; ma mère n'ayant pas d'enfants fit un pèlerinage ici, et je vins au monde l'année même.

Ce fut alors, dans le divan, un bruit extraordinaire. Un grand nombre, j'allais dire a plupart, prétendaient être descendus sur la terre de la même façon.

En Orient, de pareilles grâces sont très appréciées, car la fécondité est l'honneur de l'épouse. Le musulman achète une femme comme il achète un champ. Malheur à elle, si

(1) Des faits analogues concernant des chiens, des chacals, des serpents, etc. nous ont été cités dans presque tous les sanctuaires. L'indigène en tire une preuve de la sainteté du « lieu sacré ». La plupart de ces faits furent signalés au P. Martin vers 1865. *Manuscrit*, p. 848 seq.



CHRÉTIENS DE BESCHOUAT EN ARMES DEVANT LEUR ÉGLISE DE LA SAINTE VIERGE

elle reste stérile! Avanies et brutalités composent son pain quotidien ; à la mort de son mari, elle n'a droit qu'au huitième de l'héritage et rentre honteuse dans la maison de son père. A-t-elle un enfant, tout change. Elle est aimée, louée et privilégiée de toutes façons.

Ces bons Maronites! Il fallait les voir dans le divan, parlant tous à la fois, échauffés par leurs souvenirs, disputant sur les dates, les noms, les choses, avec un échange gracieux de bénédictions et d'injures. Il se serait agi de l'élection du cheikh qu'il n'y aurait pas eu plus de tapage, et en vérité ce tapage, ce pêle-mêle de voix me parut aussi beau qu'une hymne de cathédrale en l'honneur de la Mère de Dieu.

Nous étions depuis trois heures dans cette étuve ; les chiboucks fumaient, les narghilés roucoulaient, les vieillards racontaient, mais personne ne bougeait. Comment sortir de là?

— Proposez-leur de les photographier! dis-je à mon compagnon.

Le Père avait, ce jour-là, des mots heureux :

— Enfants de Beschouât, puisque vous aimez tant la Vierge, allez vous faire beaux; puis venez tous devant la porte du sanctuaire, et je dirai au soleil de « frapper votre image ».

Le feu eût été à la maison qu'on ne se serait pas jeté dehors avec plus de rapidité. Quelques minutes après, de toutes les taupinières sortaient des keffiehs à pompons cou-

ronnés d'énormes aghals, des ghombazes multicolores, des écharpes, des ceintures flamboyantes et surtout des armes, fusils, poignards, revolvers. Ici, quand on veut se faire beau, on se fait terrible.



DANS LA PLAINE : PORTEUSES DE FAGOTS

Et le soleil « frappa l'image » de cette barrière d'hommes, armés de fusils et de croix, se serrant contre leur Saïdeh, prêts à la défendre, comme on défend un drapeau ou une mère.

Nous disparûmes derrière les chênes, laissant un village en joie, des sujets de causerie pour huit jours. La cloche sonnait toujours éperdument dans le vallon. Un homme de Beschouât marchait encore devant nos chevaux, battant des mains et chantant nos vertus à plein nez. Un jeune cavalier nous rencontre, s'incline, fait volter sa jolie bête brune et nous accompagne jusqu'à Deir-el-Ahmar. Là, brusquement, dans une fantasia folle, il décrivit des courbes représentant, paraît-il, une fleur, salua et disparut dans le bois.



DANS LA PLAINE : COIN DE VILLAGE

Nous reprenions la plaine vers le Sud.

∴

Il est trois heures. La nappe cœlésyrienne, embrasée, furieusement battue par le vent, s'anime vers le Sud d'un mirage violacé, mobile. Devant nos montures effrayées, jaillissent et se tordent des trombes de sable. A gauche, Baalbek sculpte, en lyre brisée, sa colonnade grise sur l'Anti-Liban avec une vigueur de bas-relief.

Le soleil est si ardent que tout est pâle, sans couleur; on dirait un croquis délié du Pérugin ou une fresque déteinte. Je suis ressaisi par la grande tristesse de cette plaine décolorée, fanée comme le peuple qui l'habite. L'âme participe à l'aride précision du

sol, et une mystérieuse angoisse la fixe sur le passé mort, comme retenue par les âmes de tant de peuples qui passèrent ou moururent ici. Nous sommes si petits que toute immensité nous fait souffrir. Et puis, dans cette plaine, il y a tant de douleurs et de misère !

Chateaubriand a écrit : « Peu d'années suffisent en Syrie pour que le terrain le plus fertile devienne désert. »

Et Mirabeau en a donné la cause : « Les pays, dit-il, ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mait en raison de leur liberté. »

Hélas ! nous le voyons ici. Quelques monticules portent çà et là un village, triste amas de cases en boue, terre un peu soulevée où l'homme se blottit l'instant d'une vie et disparaît. Pas d'arbres ; de l'eau bourbeuse. Peu de causeries, rien qui rappelle la paix et le chez soi ; c'est la misère, le gros soleil du jour et de l'impôt.

Nous traversons un de ces villages ; trois chaouchs (gendarmes), cravache en main, escortent le percepteur et le cheikh qui vont de masure en masure réclamer une dîme exorbitante. Tout calculé, il ne reste à l'habitant que le huitième de sa récolte. Presque toute la plaine est une ferme du sultan. Le paysan ne sème que pour un an. A quoi bon ? Demain, peut-être, il sera expulsé, et puis chaque arbre est taxé.

Pauvres fellahs ! Les grands cavaliers à keffieh sont entrés dans une maison ; nous entendons des altercations, des cris de femme. C'est la dîme. Tout à l'heure, peut-être, ce sera le bruit de la cravache.

Au-dessus s'étale un vaste ciel.





VILLAGE DE FORZOL, VU DE L'EST
Au loin, à droite, rochers et grottes de El-Habis.

III. — Forzol et Zahlé.

Dans la soirée, nous atteignons le vallon de Forzol. Nous remontons le ouadi déjà rafraîchi par l'ombre du Liban, tandis que derrière nous le soleil mourant joue encore avec l'Anti-Liban tout rose au-dessus de la plaine blonde.

Forzol, bien recueilli dans les plis encore chauds de ses roches crayeuses, se prépare à dormir derrière ses rideaux de peupliers. Sur le sentier ondule une lente caravane; en tête, sur un âne, le chamelier, jeune coureur bronzé à l'œil fauve, chante quelque chose d'étrange et de guttural, entrecoupé de hoquets, de silences et de fugues longues et mélancoliques.

— Il parle de rose, d'étoile, de perles, me dit mon compagnon.

— Ce serait idéal, s'il y avait le nom de Mariam.

— Oui bien, le bonhomme rêve à une autre qu'à la Vierge. Les roses et les étoiles sont pour sa fiancée.

Il y a deux cents ans, le grand poète melkite Saïegh, qui a sans doute passé à Forzol, sur le sentier où nous sommes, chanta la Vierge avec des termes qui rappellent singulièrement mon jeune chamelier.

..... O compagnon de veillée, laisse donc Isaac et Maabat et ranime mon cœur par la louange de Mariam.

Egrène à mes oreilles le collier de ses charmes et laisse Al-Farazdak et Ahmad (1) se griser de leurs poésies!

Jamais ma pensée ne s'élève à elle sans que ma parole ne devienne splendide.

Le hadi (2) qui chante Mariam voit ses chameaux allonger leurs oreilles et leur pas...

(1) Poètes arabes fameux.
(2) Chamelier.

Heureuse, ô Toi, tant que le dévot, vivifiant les ténèbres des longues nuits, veillera à genoux devant ton Fils!

Sur Toi descende le salut et la complaisance de Dieu, tant que l'ami soupirera après son ami;

Tant que les zéphirs baiseront, au matin, les fleurs des collines et que le rossignol chantera... (1)

Forzol fut un centre païen. Les ruines abondent; on y voit les restes d'un édifice dédié à un empereur romain du IIIe siècle (2), puis deux nécropoles, dont l'une, très curieuse, est située, au-dessus du village, sur la paroi d'une roche à pic, toute percée de loculi. Une grande stèle représente même un cavalier, nimbé de rayons, qui cueille un fruit sur un palmier, devant une femme qui tient une grappe : Apollon et Vénus, croit-on.



LE VALLON DE FORZOL VU DES GROTTES DE EL-HABIS
Au loin, plaine de la Beqaâ et Anti-Liban.

Plus haut, ce sont les deux temples d'Hosn-Niha, puis encore un temple au village de Niha où le démon se faisait honorer par des vierges pénitentes, dont l'une s'abstint de pain durant vingt ans (3). Forzol semble avoir été une annexe d'Héliopolis.

Le christianisme s'y fixa de bonne heure, peut-être avant Constantin. La foi y jeta même un certain éclat, au dire de quelques archéologues qui ont cru voir une laure dans les grottes artificielles de la nécropole romaine, laquelle porte encore le nom de El-Habis (le solitaire) (4). Ce sont là toutes les archives de Forzol. Quelle fut la bourgage byzantine? Quelles furent son histoire et ses églises? Y eut-il un sanctuaire à la Mère de Dieu? Rien de positif, jusqu'au début du XVIIIe siècle.

A cette époque, on voyait hors du village, dans une vigne, une pauvre masure décorée du nom de Maison de Notre-Dame; les traditions locales en faisaient le rejeton d'une antique église bâtie là, avant l'arrivée des Arabes au VIIe siècle.

Le 15 août, fête de l'Assomption, la chapelle assistait de temps immémorial à un de ces

(1) *Diwan Saïegh* (6e édit.), p. 61.

(2) Il se trouve dans le village même. La première nécropole est sur le sentier, vers Baalbek.

(3) Jullien : *Baalbek*, p. 84.

(4) Le P. Martin remarque ingénieusement (p. 813) que le nom de *laure* signifie, d'après saint Epiphane : village. Le séjour de solitaires chrétiens dans cette nécropole est certain.

pèlerinages hybrides que nous avons déjà souvent rencontrés. De toute la Beqaâ accouraient des visiteurs, chrétiens ou non, faisant des vœux, brûlant de l'encens, amenant leurs malades, priant avec conviction, et, avec non moins de conviction, buvant, dansant, jouant du fifre et de la derbaké, et même se battant régulièrement avant de se séparer.

Tout cela s'appelait Fête de Saïdeh, et l'on venait là, par coutume, parce que les ancêtres y étaient venus (1).

Au commencement du XVIII^e siècle, Forzol était une bourgade grecque schismatique, mais non fanatique. Les chroniques locales nous disent qu'à cette époque un certain prêtre, nommé Euthymios, passait dans le vallon pour prêcher l'union avec Rome. Pauvre et sans secours, il était réduit, pour vivre, à mendier quelques galettes de pain aux femmes des tannours (fours indigènes). C'était pourtant la Grâce qui passait. Comme le Maître assis sur la margelle du puits de Jacob, ce prêtre, en mangeant le pain de l'aumône, parlait aux femmes; les femmes parlaient aux hommes; bientôt tout le village embrassa l'Union et, en 1724, ce même prêtre était nommé évêque de Forzol et de la Beqaâ (2).



DANSE LIBANAISE POUR UNE FÊTE DE L'ASSOMPTION

Forzol devint alors le titre d'un siège épiscopal et la petite chapelle de Marie « la cathédrale de l'évêque ». Pauvre cathédrale! Faute de grandes choses, il y a une douce illusion à s'habiller de grands mots. Le village était miséreux, et, pour comble, pendant

(1) De plus en plus, à mesure que j'avance dans mon pèlerinage, ces sortes de solennités restées dans les mœurs populaires me paraissent un écho de l'antiquité, un reflet non seulement des anciennes panégyries byzantines autour d'un sanctuaire, mais encore du mystérieux Marzeah ou Mazrah phénicien, sorte de « festin sacré », de solennité religieuse tournant généralement à la foire et à l'orgie. (Cf. GANNEAU, *Rec. d'arch. or.*, t. II, p. 390; t. III, p. 29; t. IV, p. 341.) Les keifs actuels ne seraient donc qu'un succédané ou, si l'on veut, un descendant plus ou moins converti des antiques fêtes syriennes. De là pour l'historien un précieux fil conducteur. Faut-il l'appliquer à la petite chapelle de Notre-Dame de Forzol? Peut-être.

(2) Il s'agit d'Euthymios Maalouli, ancien curé de Maaloula, ordonné évêque de Damas en 1724, et mort en 1768. En 1760, cet évêque signait ainsi : *L'humble Euthymios, évêque de Forzol et de la Beqaâ* (*Ech. d'Or.* t. V, p. 86).

tout le XVIII[e] siècle il fut soumis aux sanglantes et interminables rivalités entre Druses, Métoualis et Musulmans. Situé sur la frontière, il était lui-même un objet de dispute; tour à tour chaque adversaire venait le razzier et l'opprimer.

Néanmoins, grâce à des sacrifices extrêmes, l'évêque put restaurer l'ancien sanctuaire de Marie, auquel les chrétiens rallièrent toutes leurs espérances, dans ces jours de calamités. C'est de cette période que datent les plus éclatants miracles de Notre-Dame.



FEMMES MOULANT LE BLÉ

Le P. Martin (1) en visitant Forzol, vers 1865, rencontra un vieillard qui avait dépassé la centaine. Dans cette tête en ruine luisaient des yeux très vifs et une mémoire extraordinairement lucide, comme on en trouve quelquefois en Syrie. On l'appelait Kosma Bou-Mokh (Côme forte-tête), et, de vrai, il portait crânement son nom. Toute sa vie il avait été « ouakil » (gardien) du sanctuaire, et, de ce chef, acteur ou spectateur de beaucoup d'affaires. Rien ne vaut, pour pénétrer la vie intime de ces petits hameaux, une de ces voix populaires dans toute leur candeur et leur pittoresque.

Les principaux de Forzol, réunis dans le divan, contrôlaient à chaque instant les récits du vieillard et disaient : « Oui, c'est bien ce que nous ont toujours raconté nos pères. »

Donc, Kosma Bou-Mokh, assis, parla :

— Mariam la Vierge a son œil sur les enfants de Forzol; elle a brillé comme un soleil de consolation au-dessus de la nuit que le cimeterre druse et la lance métouali apportèrent dans ce vallon. Essayer de déployer le drapeau de la louange devant elle, c'est l'obscurcir. Mais, puisque tu veux, ô abouna, que ma langue frappe des paroles en son honneur, je dirai ce que j'ai vu.

(1) *Manuscrit*, p. 825.

Quand Sa Sainteté l'évêque eut annoncé son désir de rebâtir la maison de Saïdeh pour en faire sa cathédrale, nous nous levâmes pleins de joie, et nous allâmes plusieurs ensemble couper des pierres dans les carrières blanches, au-dessus d'El-Habis.

Dans ces rochers blancs nous manquions d'eau, et c'était l'été; il fallait apporter des jarres du vallon d'en-bas, de sorte que nous souffrions beaucoup de la soif. Un jour, j'entrai en colère, et, jetant le ciseau, je criai :

— O Saïdeh, tu dors, car nous venons ici couper des pierres pour ta maison, et toi tu nous laisses mourir de soif.

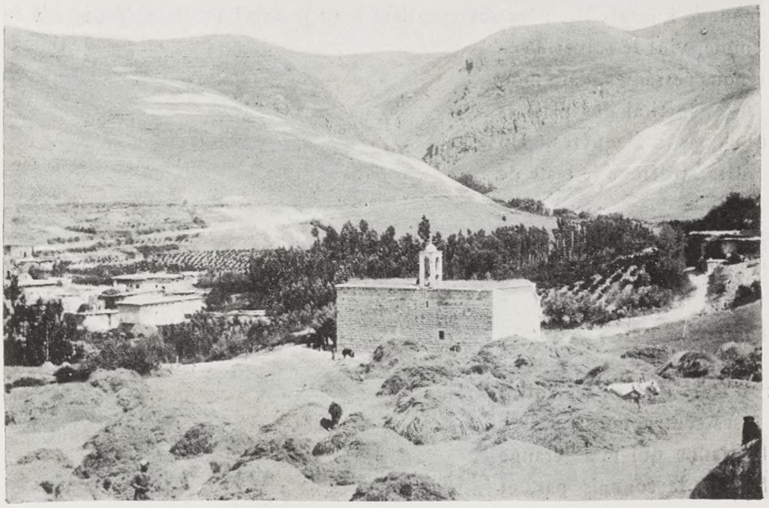
La nuit suivante, comme nous couchions dehors, je m'éveillai, entendant courir de l'eau près de moi :

— Tu rêves, Kosma! me dis-je.

Et je me remis sous mon abaïe. Le matin, nous vîmes une petite source sortant du rocher, un peu trouble, mais fraîche comme neige. Plusieurs montèrent de Forzol pour voir cette eau et en boire. Le curieux, c'est que, les travaux finis, le rocher sécha et la source s'éteignit. Pendant que nous travaillions dans cette carrière, un ouvrier tomba d'un rocher; nous le crûmes brisé comme une motte de terre. Mais quand nous eûmes tourné le rocher pour aller le relever, nous trouvâmes l'homme debout, essuyant la poussière et regardant ses habits déchirés. En tombant il avait crié : « la Saïdeh! »



LIBANAIS
TRAVAILLANT DANS UNE CARRIÈRE



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE FORZOL
Au loin, grotte d'El-Habis.

Cependant, les cheikhs druses de la tribu Aïd qui habitaient au village de Aïn-Zehalta, au-dessus de Deir el-Qamar, descendirent pour nous empêcher de bâtir l'église. L'émir Harfousch de Baalbek nous avait dit :

— Je vous permets de bâtir!

Les Aïd vinrent nous dire :

— Nous ne permettons pas!

C'est que les Harfousch et les Aïd se disputaient Forzol, de sorte que nous étions pillés et ruinés tantôt par les uns, tantôt par les autres. Un jour, une troupe de cavaliers druses s'abattit sur le







DANS LA RUE

Coiffeur en plein air — Porteuses d'eau. — Femmes au tannour (four).

ouadi. Ils entrèrent dans nos maisons, nous frappèrent et prirent tout ce qui leur allait. Comme « ouakil », j'avais dans mon coffre l'argent ramassé pour construire l'église; les Druses vinrent chez moi, me chassèrent dehors, et, pendant ce temps, brisèrent et pillèrent.

— Et l'argent de Saïdeh! me disais-je en pleurant, lorsque je rentrai dans ma maison; ils auront tout volé!

O merveille! L'argent était encore là, intact. Je redevins joyeux et j'allai raconter le miracle aux ouvriers qui en furent très contents.

Nous étions occupés à la terrasse de l'église, quand un cheikh druse, surnommé Bou-Schakrah (le fauve), vint nous demander l'hospitalité avec ses cavaliers pour recevoir la dîme. Tout le village, ayant peur de cet homme, vint le saluer. Pendant la longue soirée que nous passâmes, dans mon divan, à honorer sa présence, je tirai des piastres du coffre pour payer quelques manœuvres. Un Druse me vit et, le soir, entra et déroba le reste de l'argent.

La nuit d'après, pendant qu'il dormait, ayant l'argent dans sa ceinture, une belle Dame se dresse devant lui :

— Rends ce que tu as volé, dit-elle, sinon tu mourras!

Le Druse effrayé dit : « Oui. » Mais, le matin, il n'eut plus peur et dit à ses compagnons :

— Quelle est cette chrétienne qui m'a dérangé pendant mon sommeil? Je ne la connais pas, et puis j'ai mon poignard.

La nuit suivante, la Dame revint.

— Qui es-tu, chrétienne, pour m'ordonner de rendre cet argent?

— Je suis la Dame de l'église; ma puissance s'étend au ciel, sur la terre et sur toi.

— Je n'ai pas d'autre maître que mon cheikh, dit le Druse, et je ne rendrai l'argent que sur un ordre frappé de son cachet.

La Dame tendit la main; le Druse se réveilla



HABITANTS DE FORZOL
AU SEUIL DE LEUR ÉGLISE DE LA SAINTE VIERGE

et trouva entre ses doigts un ordre écrit de son cheikh. Il se leva et vint me rendre l'argent, en me racontant cette histoire.

Consolés par Saïdeh, nous travaillions de bon cœur. Les religieux de Deir-el-Mokhallès nous envoyèrent des aumônes et nous pûmes achever l'église. Restait à la crépir et à la peindre, et je n'avais plus un para. Je fis venir néanmoins 8 peintres, et tout le monde était heureux, sauf moi qui me disais :

— Comment ferai-je, samedi, pour payer les hommes?

Le samedi matin, je pensai :

— Bou-Mokh, va prier Saïdeh!





MOULIN DU LIBAN : INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR

J'allai à l'église, et, sur le petit autel, je trouvai juste la somme nécessaire, ni plus ni moins.

..... L'année de la peste (1826) Matta était meunier dans ce moulin qui est sous l'église, près de la rivière; je lui faisais moudre le blé qu'offraient les pèlerins par vœu. Mais il paraît qu'il s'enfarinait un peu au dépens du sanctuaire. Un jour, vint au moulin le métouali Mohammed Ali du village voisin de En-Nabi; le soir, redescendant avec son âne chargé, il passa devant l'église et, à l'embrasure d'une des fenêtres, il aperçut avec stupéfaction une dame qui le regarda et lui dit :

— Retourne et dis à Matta que, s'il ne me respecte pas davantage, ses deux enfants mourront de la peste.



ZAHLÉ VU DU FOND DE LA GORGE DU BARDAOUNI

Il n'y avait alors à Forzol ni peste, ni nouvelles de peste. Mohammed, très étonné, revient et dit à Matta :

— J'ai vu par la fenêtre de *Baït Saïdeh* (maison de la Vierge) une veuve nouvellement venue du littoral et qui m'a parlé ainsi : « Va dire à Matta que, s'il ne me respecte pas davantage, ses deux enfants mourront de la peste. »

Matta lui jeta son tarbousch (bonnet) à la figure et, s'étant moqué, se fâcha.

— Viens voir toi-même! dit l'autre.

Ils sortirent tous les deux, mais ne virent personne. Le Métouali, très injurié par le meunier, reprit son âne et s'en alla. Huit jours après, la peste éclatait à Forzol et les premiers qui moururent furent les deux enfants de Matta.

Telle est une partie du long récit de Kosma. Ce bon vieillard mourut pieusement en 1868. Depuis longtemps un chagrin était dans son cœur de « ouakil ». Sa chère église



PANORAMA DE ZAHLÉ

pâlissait; moins de prêtres dans les stalles, moins de pèlerins devant l'iconostase en bois sculpté, moins de solennités, moins de baisers sur le tableau miraculeux. La chapelle, seule sur sa pelouse, dépérissait (1).

* * *

A une heure et demie au Sud de Forzol, grandissait un village rival qui allait le supplanter : c'était Zahlé.

Même orientation, même site, même climat, vallon semblable et plus belles eaux, Zahlé, outre les charmes de sa position, jouissait d'une grande sécurité sous les émirs du Liban : avantage très apprécié alors.

(1) Aujourd'hui il y a un bel iconostase en marbre. Le tableau miraculeux peint sur bois représente la Mère de Dieu selon le type de l'iconographie grecque avec l'inscription MΡ ΘΥ [Μήτηρ θέου]. Cette image, chargée d'ex-votos, fut respectée par les Métoualis qui, en 1860, pillèrent l'église. Beaucoup de dons sont envoyés par les habitants de Forzol, émigrés en Amérique ou ailleurs. Le pèlerinage du 15 août est toujours en honneur, mais moins bruyant qu'autrefois.



VU DE L'ORIENT

Aussi, la poignée de masures qui vivotaient là en 1760 grossit promptement. Un courant d'émigration, provoqué par les avanies turques, métoualis et schismatiques, amena dans cette vallée des Grecs de l'Anti-Liban, de Damas, de Baalbek, et jusque de Homs et de Hamah. Les deux pentes du ouadi (1) se couvraient de maisonnettes serrées; peu à peu le jeune hameau dépassa Forzol, se muait en une ville, la plus grande ville catholique de la Turquie d'Asie (2). Forzol vit les caravanes passer à ses pieds, sans s'arrèter. Zahlé devenait le centre commercial le plus actif entre Beyrouth, Homs, Damas et le Liban. L'évêque de Forzol s'y transporta de bonne heure; dès 1768, on trouve Mgr Euthymios Maalouli fixé dans le quartier supérieur, où il s'est bâti une maison et une église à la Sainte Vierge (3); Forzol gardait, comme consolation, le titre de cathédrale et d'évêché grec-uni.

(1) Ces deux pentes très raides expliquent le nom de la ville : Zahlé, *glissade*.

(2) C'est-à-dire la plus grande ville catholique, sans mélange de musulmans; nous ne comptons pas ici le quartier musulman de Mouallaqa. La grande majorité des Zahléotes est melkite. On y trouve un collège grec-uni, une résidence de Jésuites, de nombreuses écoles et je ne sais combien d'églises.

(3) *Échos d'Orient*, t. V, p. 144.

Zahlé devenant important, les savants locaux s'occupèrent à lui trouver des aïeux et des titres de noblesse; leur modestie eut le bon goût de ne pas remonter plus haut qu'Adam et Ève; il fut constaté que ces parages avaient été le paradis terrestre, que Noé y avait planté la première vigne et y était enterré dans une tombe digne du patriarche (1). C'en était fait. Le Zahléote ayant placé l'idée sous son bonnet, la tradition était bien assurée; même un pieux évêque, Mgr Ignace Adjouri, remerciait Dieu de lui avoir donné « le diocèse du Paradis » (2).

Nous arrivâmes devant Zahlé au petit jour, le beau moment pour voir les belles choses. Et, vraiment, c'est un joli lever de rideau que ces milliers de terrasses, de façades blanches ou bleutées s'étageant en amphithéâtre sur les deux versants du Bardaouni, dont les eaux claires luisent entre deux lignes de peupliers.



COCHERS DE ZAHLÉ EN DISPUTE

Le soleil fouille si vigoureusement les pentes calcaires jusqu'aux Sannin, que tout ressort : sentiers, villages, ouadis, fissures, avec la finesse d'un camée antique; l'œil charmé de tant de pierreries accumulées dans ce vallon rêve d'une immense mosaïque disjointe par un remous du sol et dont les petits cubes, délicatement ciselés, roulent pêle mêle, en rivière, vers la plaine de la Beqaâ. Dans le confus bruissement du réveil matinal, sous la flottante lumière et les grandes volées de cloches, ces petits cubes brouillés, désordonnés, vivants, sont un peu l'image des 20 000 mortels qu'ils abritent.

Est-ce fusion de sangs hétérogènes, activité exubérante, climat sec et fine lumière? Est-ce vanité de se sentir grande ville et de regarder le soleil levant? Le Zahléote est un type à part; intelligent, alerte, gouailleur, matois, mobile à l'excès, il fait marque au Liban et laisse une forte empreinte dans la mémoire du voyageur obligé de recourir à ses mulets et à ses muletiers.

(1) Cette tombe n'est qu'un ancien canal mesurant plus de 20 mètres de long. Selon les musulmans, Noé avait 100 pieds de haut.

(2) Lettre du P. Planchet (1833) : De Damas, *Souvenirs du mont Liban*, ch. ii. Zahlé fut au moins une localité romaine. D'aucuns (Droysen, Fürer) y verraient la fameuse Chalcis identifiée par d'autres avec Andjar au pied de l'Anti-Liban.

Aujourd'hui l'émigration en Amérique ravage la jolie ville, sans parler des protestants qui y sont et des Russes qui accourent.

Notre évêché Zahlé-Forzol (1) se reconnaît, vers le haut de la ville, au toit rouge de sa cathédrale et à la longue façade du palais épiscopal. A côté, dans une galerie, s'ouvre une chapelle très fréquentée par les Melkites : on l'appelle Saïydat-en-Najah (Notre-Dame du Salut) et on la dit miraculeuse.



COIN DE RUE

Son origine date de l'arrivée de Mgr Maalouli à Zahlé, c'est-à-dire avant 1768, mais son vocable « Notre-Dame du Salut » ne fut définitivement fixé qu'en 1841. Voici dans quelles circonstances :

Les Druses s'étaient jetés sur les chrétiens et d'horribles massacres avaient ensanglanté la montagne. Zahlé, boulevard du Liban oriental, devait être anéanti; déjà plusieurs milliers d'ennemis montaient de la plaine, brûlant et pillant les premières maisons. Les Zahléotes n'étaient que 500 guerriers, mais l'évêque avait officiellement placé la ville sous la garde de Marie.

Déjà, raconte le P. Planchet (2), femmes et enfants fuyaient, quant tout à coup, on ne sait comment, les Zahléotes reprennent courage, repoussent les Druses dont la déroute fut générale. On les poursuivit pendant deux heures. Les chrétiens perdirent quinze hommes, les Druses plusieurs centaines.



SAVETIERS LIBANAIS

— La Vierge seule a vaincu! s'écria-t-on.

C'en fut assez. On vota à l'unanimité la reconstruction de l'église qui dès lors garda le titre significatif de Notre-Dame du Salut.

Un manuscrit de l'évêché, où, par extraordinaire, on a consigné, une à une, les faveurs de la Vierge miraculeuse, nous raconte les péripéties de cette restauration.

La construction commencée sur l'ordre de Mgr Basile, le samedi 7 avril 1846 s'arrêta bientôt faute de ressources. L'évêque envoya donc, pour quêter en Europe, deux prêtres, Moussa Mouçaha et Philippe Numeir. Arrivés à Lyon, ils furent accueillis avec bienveillance par une dame.

— A qui sera dédiée l'église? demanda-t-elle.

— A la Sainte Vierge Marie.

— Je vais vous donner une image de Notre-Dame; pourrez-vous l'envoyer à Zahlé?

---

(1) C'est le titre actuel de l'ancien évêché de Forzol.

(2) Lettre au T. R. P. Général (7 déc. 1841).

— Oui.
— Où logez-vous?
— Au Séminaire.
— Pour combien de temps?
— Quinze jours.

Cette dame, sans dire son nom, envoya l'image. Ils l'encadrèrent et la dirigèrent sur la Syrie (avril 1850)..... Le 25 août 1852, l'évêque envoya le curé Paul Sankar à Beyrouth pour recevoir l'image; le prêtre prépara un chameau et plaça la caisse sur son dos. Arrivé au Khan Mourad, à quatre heures de Zahlé, le chameau refuse d'avancer; impossible de l'y contraindre..... Avertis, une troupe de Zalhéotes part aussitôt pour aller prendre le tableau; tous les habitants sortirent jusqu'à une heure et demie à la rencontre de la sainte image..... Ce fut un enthousiasme indescriptible : chants, coups de fusil, cloches, encens, habits de fêtes, acclamations accueillirent cette Vierge de Lyon qui dut se rappeler les manifestations de Fourvière.



COIN DE ZAHLÉ

Lorsque, dans la chapelle, l'évêque eut lui-même ouvert la caisse et qu'on aperçut Notre-Dame, s'élevant au ciel avec majesté, tous pleurèrent, se frappèrent la poitrine, firent des prostrations.

— Les catholiques sont devenus fous! s'écria une femme schismatique; n'ont-ils jamais vu une image de la Vierge? Que signifient ces larmes et ces acclamations?

La nuit suivante, rapporte le manuscrit, comme elle l'a attesté elle-même devant de nombreux témoins, cette femme vit apparaître, pendant son sommeil, une Dame qui lui dit avec menaces : « Pourquoi m'as-tu méprisée hier? »

Elle demanda pardon et, le matin, elle vint devant le tableau prier la Sainte Vierge; elle raconta le fait aux prêtres et demanda les indulgences.

On plaça le saint tableau dans un lieu très honoré; il commença à opérer des miracles non seulement en faveur des chrétiens, mais même en faveur de ceux qui ne l'étaient pas. L'affluence devint considérable.

C'était fort bien. Mais, nous l'avons dit, le Zahléote est un enfant terrible. Aussi prompt aux embrassades qu'aux déchirements, un rien l'enflamme et sa chronique journalière enregistre mille bourrasques aussi courtes que bruyantes.

Par exemple, en mars 1850 nous trouvons la ville divisée en deux camps très disposés à s'exterminer : c'est l'état de siège.



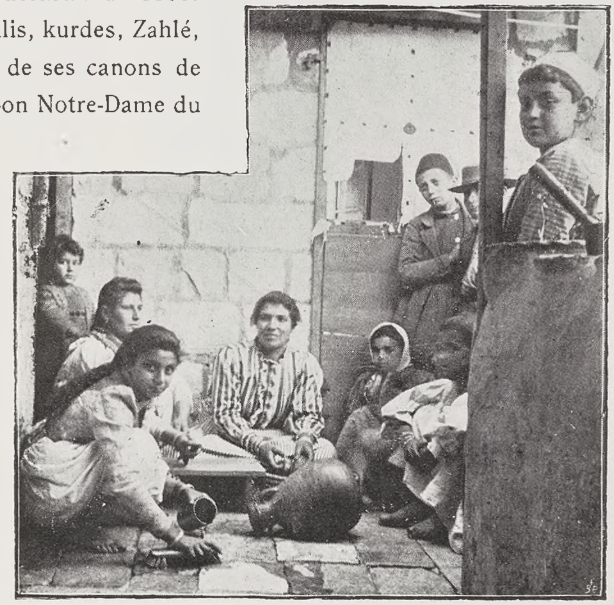
LA TERREUR

On ne marche plus qu'armés de sabres, de pistolets et de fusils, écrit un missionnaire; plusieurs fois les deux partis se mettent en présence; ils sont séparés tantôt par les cheikhs, tantôt par le froid (1).

Ce n'était là qu'une tartarinade (2). Mais voici un événement plus grave :

En 1859, le patriarche melkite, Aklémandos, voulut imposer, avec l'approbation de Pie IX, le calendrier grégorien. Il y eut tempête. Plusieurs évêques, sous la présidence même de celui de Zahlé, Mgr Basile, se réunirent en conciliabule près de la chapelle de Notre-Dame. Là, ils retranchèrent du Canon de la messe les noms d'Aklémandos et de Pie IX et se mirent en pleine révolte. Le peuple, égaré par ses pasteurs, s'était jeté en bloc dans le schisme.

La verge allait venir; ce fut le désastre de 1860. Cerné par les bandes druses, métoualis, kurdes, Zahlé, en dépit de son courage et même de ses canons de bois, fut envahi. En vain supplia-t-on Notre-Dame du Salut, la Vierge resta sourde. La ville coupable fut brûlée et inondée de sang. On vit alors des malheureux maudire publiquement la Sainte Vierge, qui ne les secourait pas, d'autres succomber en demandant pardon. L'évêché fut détruit; la salle du conciliabule schismatique fut saccagée; il n'y resta ni pierre, ni vestige. L'ennemi s'acharna même particulièrement contre Notre-Dame; le tableau de Lyon, insulté, déchiré, piétiné, fut jeté dans les flammes qui dévoraient déjà la chapelle. La Vierge se vengea; la petite poudrière des chrétiens, cachée près du sanctuaire, prit feu et, dans une explosion terrible, lança dans les airs la plupart de ceux qui avaient lacéré le tableau.



UN INTÉRIEUR

(1) Lettre du P. Laborde (26 mars 1850).

(2) Pas tout à fait cependant, car, à cette occasion, le pacha de Damas dut intervenir et envoyer des troupes.

La leçon fut comprise (1).

L'évêque, le premier, se soumit et ramena tout son troupeau; on rebâtit la chapelle de Notre-Dame. Mais, plus de tableau.

Nous avons tout perdu, écrivait Mgr Basile à deux de ses prêtres qui voyageaient en Bavière; mais mon peuple et moi nous ne regrettons qu'une chose, l'image de la Vierge Marie, source de bénédictions pour nous. A tout prix, trouvez-en une autre, la plus ressemblante possible à la première.

Les deux prêtres fouillèrent les ateliers sans rien trouver. De guerre lasse, ils descendent chez un peintre de Munich, lequel rit beaucoup de leur naïveté, trouva le projet irréalisable; puis, changeant brusquement d'avis, il s'écria :



TABLEAU DE NOTRE DAME DU SALUT A ZAHLÉ

— Soit, je vous ferai votre tableau tout semblable à l'ancien, et cela gratuitement!

Le peintre travailla, et de son pinceau sortit une Vierge si expressive et si belle que tout Munich en fut émerveillé. Le roi de Bavière voulut l'examiner; il complimenta l'artiste et offrit, pour encadrer l'image, une corniche dorée. La toile fut même exposée dans la cathédrale et, avant son départ pour le Liban rendu sympathique par ses malheurs, elle fut l'occasion d'une touchante solennité; l'archevêque vint officier pontificalement devant elle, en présence d'une foule nombreuse qui invoquait déjà la jeune Vierge.

On devine sa réception à Zahlé, où elle arriva sur la fin de 1861. Le dessin était si ressemblant, les dimensions si justes, que le peuple poussait des cris de joie en pleine église et disait dans son enthousiasme :

— C'est notre bonne Saïydat-en-Najah qui revient.

On la plaça, avec les autres dons de Munich dans la chapelle restaurée, où elle se trouve encore, bénissante et majestueuse.

C'est une grande Assomption richement encadrée. Notre-Dame est prise dans son envol vers le ciel; les mains croisées, la longue chevelure agitée, le regard déjà fixé sur l'éternelle Beauté qui l'attire, elle monte sereine et grandiose.

---

(1) De Damas : *Souvenirs du mont Liban*, ch. XXVIII. Nos soldats, venus au secours des chrétiens, aidèrent à relever plus de 2 000 maisons pillées ou brûlées à Zahleh et à Mouallaqa.

C'est l'idée légèrement développée de l'Assomption de Murillo. Dans Murillo on voit la contemplation, l'ampleur distinguée d'une reine; ici, c'est l'élan rapide, mais un peu lourd, de la victorieuse. A ses pieds, deux angelots soutiennent moins qu'ils ne se laissent entraîner; l'un contemple Notre-Dame; l'autre, plus positif, la montre aux visiteurs.....

Dans le demi-jour de la chapelle, cette Vierge impressionne. De nombreux ex-voto racontent ses miracles; j'y comptai quarante-quatre lampes d'argent, d'innombrables cierges, un collier de cœurs et de bijoux au cou de Notre-Dame, des mains en métal, des croissants d'or, des bracelets.....

Devant ces objets qui tous signalent des grâces obtenues, je lus une page du « Registre », page laconique mais singulièrement éloquente du sanctuaire; je l'extrais de l'année 1865 (1) :

1865 (10 mars). M. Akl, voyant sa moisson ravagée chaque année par les fléaux, promet à la Madone une partie de sa récolte. Exaucé.

1865 (1er avril). Ouakim Matta, musulman de Torbol, promet une somme d'argent à Saïdeh pour son fils moribond; enfant guéri, somme acquittée.

1865 (15 avril). Tannous Elqarani, maronite de Kaukaba, canton de Hajia, promet un pèlerinage à Notre-Dame du Salut, si elle guérit ses deux fils malades. Guéris, ils font ensemble le pèlerinage.

Une musulmane de Talabaya, ayant obtenu un enfant de Notre-Dame du Salut, n'acquitte pas son vœu (deux mesures de lait); elle tombe et fait une fausse couche.





FEMMES DE ZAHLÉ

1865 (14 avril). Aziz, fils d'un musulman de Zahlé, tombe malade; les parents promettent un anneau d'or. Aziz guérit à l'instant. Raconté par témoins.

(25 juin). Martha, femme de Yousef Semaan de Yabroud (à deux journées de Zahlé) souffre d'un mal violent à l'œil; elle fait un vœu, guérit et vient à Zahlé accomplir sa promesse.

1865 (20 juillet). Radji Malouf, voyageant vers Jaffa, est atteint d'une violente douleur au bras; il promet un cierge de la longueur de son bras. La douleur cesse.

1865 (23 août). Un bédouin, passant à Zahlé, voit son chameau tomber; il veut l'achever :

— Adresse-toi à Saïydat-en-Najah! dit une femme.

L'homme achète un cierge et va dans la chapelle; à son retour, chameau relevé et guéri.

1865 (même jour). Thérèse, veuve d'Antoun Khaouan, de Damas, fuyant le choléra, tombe de son mulet et se casse une jambe. Transportée à Zahlé, les médecins disent : « C'est inutile! » Elle invoque Saïydat-en-Najah. Une nuit, en songe, une Dame l'invite à se lever. Thérèse se réveille guérie. Tous ont connu cette femme; miracle célèbre.....

De charmants et pittoresques détails remplissent ces longues pages. Un jour, ce sont de jeunes Damascaines, nouvellement mariées, qui offrent un voile d'argent. Un homme

(1) On a ici un échantillon des grâces sollicitées dans un sanctuaire en Orient. Ce qu'on va lire se retrouve dans la plupart des sanctuaires que nous avons visités.

donne 2 000 piastres, un autre 15 napoléons. Une Druse convertie et très dévouée à Notre-Dame est appelée au dehors pendant la nuit; elle sort, ne voit personne, mais sa terrasse s'écroule subitement. Que de traits analogues!

*
* *

Une grille de fer coupe en deux la chapelle, côté des hommes, côté des femmes. Quand je sortis, une mère à demi couchée sanglotait en invoquant Notre-Dame, une autre la regardait en se frappant la poitrine. Au fond, un bon vieillard était assis, yeux mi-clos, comme chez nous un grand-père près de l'âtre, tandis que deux bambins chuchotaient dans un coin, comme deux moineaux.

Et là-haut, dans la nef, au-dessus de cette miniature de notre pauvre vie, la Vierge monte au ciel, entourée de joyaux.



CLOÎTRE DE NOTRE-DAME DU SALUT A ZAHLÉ



DEUX PRÊTRES GRECS



TANAÏL — UN BAÏDAR OU AIRE A BLÉ
Tandis que des orphelins, montés sur des traineaux armés de fer, broient les gerbes déliées, des ouvriers, munis de pelles, séparent le grain de la paille.

IV. — Tanaïl et Notre-Dame de la Consolata, Mère des Orphelins.

A la suite des massacres de 1860, des milliers d'orphelins erraient sans feu ni lieu dans les montagnes. Les Jésuites en recueillirent près de cinq cents; eux-mêmes ils avaient eu cinq missionnaires égorgés à Zahlé et quatre de leurs résidences saccagées.

Il fallait une compensation et des ressources.

La France exigea de la Porte un terrain dans la Beqaâ. A deux heures au Sud de Zahlé, près du village de Tanaïl, s'étalait un immense marécage, séjour de fièvres, de loups, de flamants et de bédouins nomades.

Le Turc tailla dans cette nappe mouvante un rectangle de 200 hectares, évalué à 8 000 francs et l'on offrit ce morceau aux Pères.

Il y avait de quoi faire reculer les plus hardis pionniers. Les Jésuites livrèrent aux marais et aux fièvres un combat de vingt années (1). Ils disciplinèrent le ruisseau par trop nomade de la Chtaûra, et, du bourbier fétide, tirèrent un cours d'eau bien sage, actif et fécond qui fit lever de plantureuses moissons et de beaux arbres. Aujourd'hui, n'étaient le costume et le langage des ouvriers, on dirait une métairie de Bresse, alignée, peignée, soumise elle aussi à la discipline de saint Ignace. L'hyperbolique indigène la compare au paradis, et les promeneurs de la région en feraient volontiers leurs Champs-Élysées. Pitto-

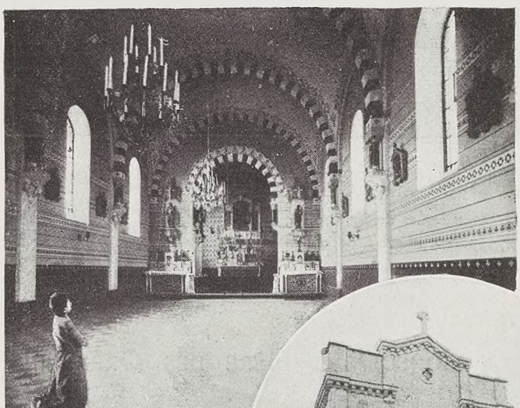
(1) L'assainissement commença seulement en 1870 d'une manière sérieuse.

resque spectacle! Les uns viennent admirer, d'autres travailler, d'autres marauder et d'autres, parfois les mêmes, y viennent prier (1).

Le visiteur longe la route de Damas jusque vers le milieu de la plaine, tourne brusquement a droite dans un taillis de verdure et se trouve en face de la résidence des missionnaires et des bâtiments d'une ferme.

Tout près, se dresse une jolie chapelle neuve dont la porte mauresque est surmontée d'une niche abritant une belle Vierge qui tient l'Enfant Jésus.

L'intérieur s'ouvre en longue nef à voûtes surbaissées, éclairée de fins vitraux et peinte en gris-rose fort doux qui rappelle certaines vieilles mosquées de Damas. Sonore et fraîche, elle repose du gros soleil et invite à la prière. Ce petit chef-d'œuvre d'harmonie et de bon goût, sorti du cœur du R. P. Mattern, est la demeure d'une Vierge célèbre.




TANAÏL — LA NOUVELLE ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA CONSOLATA : INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR

Dans le chœur en effet, au dessus de l'autel, un retable en marbre sculpté encadre un tableau de Marie connu sous le nom de : Notre-Dame de la Consolata. Autour, de nombreux ex-voto parlent d'elle.

Douce comme son nom, cette Vierge miraculeuse est toute bonne; pas de ces coups terribles signalés dans d'autres sanctuaires. C'est la Consolatrice. Un autre caractère la rend plus respectable. Elle n'est pas née ici; c'est une exilée qui accompagna des exilés. Son nom indique sa patrie : c'est une Vierge italienne. Voici son odyssée :

* * *

A Turin est un célèbre sanctuaire, dont l'image miraculeuse — Notre-Dame de la Consolata — attire, de temps immémorial, des foules de pèlerins : saint Charles Borromée, saint François de Sales lui étaient particulièrement dévoués. Pie VII, dit-on, la visita au

(1) La maraude, petite-fille de la razzia, est la plaie de la région; chaque propriétaire entretient des gardes de nuit et de gros chiens; les premiers ont pour consigne de signaler leur présence par des coups de fusil; pendant la nuit, on se croirait aux avant-postes d'un bivouac. Il le faut : « L'Arabe, écrivait il y a plus de deux siècles le P. Besson, l'Arabe vole comme un oiseau, ravit comme un loup et fuit comme un lièvre. »

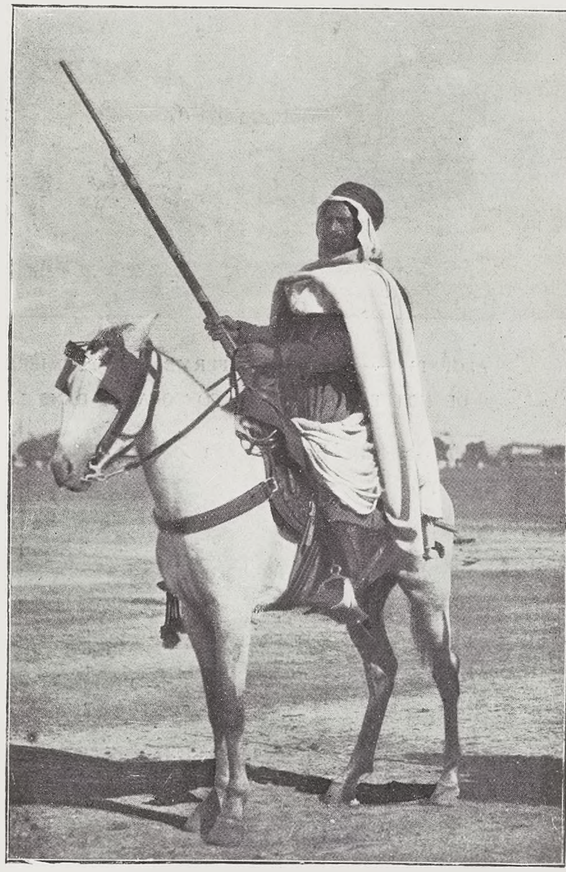
retour de Savone, et, tout récemment, en 1904, le tableau a été solennellement couronné.

Un enfant de Turin, nommé Favero, avait, dès ses premières années, pris cette Vierge en singulière affection. Devenu Frère coadjuteur dans la Compagnie de Jésus, il fut chassé du Piémont avec les autres Jésuites par la révolution de 1848, et ses supérieurs l'envoyèrent en Algérie.

La besogne ne manquait pas sur cette terre africaine, encore toute frémissante de se voir conquise. Une des œuvres les plus fécondes était les orphelinats. Créée par les soins de Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, cette œuvre avait été confiée aux Jésuites.

Inaugurée à Ben-Aknoun, elle s'était étendue à Bouffarick, dans la Métidja, plaine encadrée par l'Atlas et la mer et fameuse par les combats des Arabes Hadjoutes. En 1850, la place manquant de nouveau, le R. P. Brumault achetait à quelque distance 200 hectares de terrain, sur le territoire de la tribu de Sidi-Habeb, au camp d'Erlon.

C'était, comme Tanaïl, un marais isolé, insalubre, où vivaient en liberté les sangliers, les chacals et même la panthère.



ALGÉRIE — DANS LA MÉTIDJA

Il s'agissait de transformer ce marais en métairie. Mission plus délicate, il fallait gouverner une troupe d'orphelins, jeunes vauriens, pour la plupart ramassés dans la rue, et faire de la turbulente petite tribu, une communauté docile et travailleuse.

Le Supérieur appelle Favero :

— Mon Frère, vous sentez-vous à la hauteur de cette tâche?

— Je pourrai tout, mon Père, si vous m'accordez deux faveurs : la première de me faire venir de Turin une copie de Notre-Dame de la Consolata, ma bonne Vierge.

— La seconde?

— C'est de baptiser ce marais du nom « de la Consolata ».



ALGÉRIE — PREMIÈRE FERME ET PREMIÈRE CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA CONSOLATA, DANS LA MÉTIDJA

En mai 1851, la copie arrivait à Bouffarick (1). Une procession de Pères, d'orphelins et même de musulmans la transporta dans son désert de Sidi-Habeb, où le Fr Favero lui avait préparé une chapelle en planches.

— Voilà votre maman qui arrive! dit aussitôt le bon Frère à sa pétulante famille. Soyez de bons enfants pour elle.



TANAÏL — CORDONNIER ET APPRENTI ORPHELIN

Ce mot éveilla les cœurs. Ces jeunes délaissés, dont la plupart ne connaissaient ni famille, ni religion, ces petits drôles, grandis dans la rue, cueillis par la police et transplantés en Algérie, ces pauvres enfants sentirent remuer quelque chose dans leur poitrine, et ils firent pour « leur Consolata » ce qu'ils auraient fait pour leurs mères, s'ils les avaient connues. On les vit bientôt revenir du travail avec des fleurs

(1) La lettre pour demander la copie était adressée au célèbre P. Tornielli (Province de Turin) alors en résidence à Naples. Ce Père s'apprêtait lui-même à écrire à Turin, lorsqu'il découvrit fortuitement un tableau de la Consolata dans les bazars de Naples, tableau qui lui fut cédé à peu près gratis par le marchand.

pour leur Vierge; ils lui offraient des grenades, un peu d'huile, un cierge et ces mille riens qui sont si beaux dans la main d'un enfant et d'un pauvret. Le Frère leur apprit à prier Notre-Dame, et, dès qu'il les vit à genoux, il se déclara sauvé.



TANAÏL — UN ORPHELIN

Notre-Dame s'affectionna à ces petits déshérités; c'est pour eux qu'elle commença cette série de merveilles qui dure encore. J'ai sous les yeux un grand cahier (1) où un témoin a consigné, au jour le jour, les *prodiges* des premières années. Il y a de vraies perles.

Un jour, c'est un petit Espagnol, nommé Loyacomo, lequel, étant tombé d'un char à foin et les deux roues lui ayant passé sur les jambes, se relève sans la moindre lésion. Un autre, torturé de coliques contre lesquelles on avait épuisé tous les remèdes, se fait porter à la chapelle :

— O Mère de mon Dieu, s'écrie-t-il, ou guérissez-moi, ou faites-moi mourir tout de suite!

Quelques instants après, tout est passé.

Voici un pauvre petit qui, saisi de frayeurs et de tremblements étranges, ne cesse de pleurer et de crier; tout lui fait peur. Le Frère lui suspend au cou une image de la Consolata, et les terreurs s'évanouissent. Quelques jours après, une voiture le renverse, lui passe sur la tête; l'enfant se redresse et se remet à jouer, ayant encore au front les traces de la roue. Une autre fois, c'est un orphelin blessé d'un coup de hache à la tête et qui, le soir, rentre presque guéri.



TANAÏL — FAMILLE MUSULMANE
DEVANT NOTRE-DAME DE LA CONSOLATA

Tel encore cet espiègle, dont le caractère intraitable le fait menacer d'expulsion. Il rentre en lui-même, fait en hiver et pieds nus un pèlerinage de Bouffarick à la Consolata; il communie, prie la Vierge et revient changé.

(1) Le présent travail a été fait d'après les manuscrits de la résidence de Tanaïl, et d'après les travaux ou lettres publiés çà et là : *Lettres de Mold* : passim, surtout t. V. p. 36, — *Lettres annuelles* des différentes années, — *Miss. Cath.* (1884), p. 323-325, 335-336, — Jullien : *Hist. de la nouvelle mission de Syrie,* — enfin des *traditions* inédites.

Une année, arrivèrent de Paris 200 nouveaux enfants qui, presque aussitôt, furent saisis par les fièvres. On fit invoquer Notre-Dame par les orphelins :

Or, écrit le narrateur, je puis l'affirmer, moi qui l'ai vu de mes yeux, plus de 80 furent ainsi rendus à la santé (1).

Le tableau fut vite connu au dehors. Des pèlerins arrivèrent : soldats, colons, expatriés, Espagnols surtout. Le Fr. Favero avait deviné juste : le désert fleurissait grâce à sa Madone, dont la réputation gagnait l'Europe.

Pie IX l'enrichissait d'indulgences (2); des étrangers envoyaient des aumônes pour une église (3). Dès le 8 septembre 1861, une nouvelle chapelle était inaugurée, avec un clocher surmonté d'une statue de cinq coudées et visible de très loin.

La Vierge planait en victorieuse sur le désert conquis. Ce fut l'apogée; les temps allaient changer.

*
* *

Déjà le Turc mesurait, en Syrie, un autre marécage, et une tempête montait à l'horizon de la Métidja.



TANAÏL — LE LABOURAGE

On était en 1870; la France était envahie, l'Algérie en insurrection. Le gouverneur vendit les propriétés du camp d'Erlon et de la Consolata. Les grands orphelins s'en allèrent, les plus petits furent ramenés à Ben-Aknoun; l'image miraculeuse les suivit avec ses grâces et ses attentions.

Ce n'était qu'une première étape sur la route de l'exil.

Vinrent les décrets de 1880. La plume de Jules Ferry, en proscrivant les Jésuites, supprima leurs œuvres.

Le 1er septembre, les Pères étaient dispersés et les orphelinats mouraient (4).

Mais Elle, qu'allait-elle devenir?

Des demandes affluèrent aussitôt : familles pieuses, communautés, mission d'Arménie, collège du Caire, tous voulaient avoir le célèbre tableau.

(1) Manuscrit. p. 35.

(2) 300 jours à chaque visite; indulgence plénière annuelle, aux conditions ordinaires.

(3) Citons, parmi ces bienfaiteurs, un pauvre forgeron franc-comtois, Charles Mercier, qui donna 1 200 francs et qui, entré plus tard dans la Compagnie de Jésus, mourut en prédestiné, le 9 septembre 1889, à Tanaïl, aux pieds même de Notre-Dame de la Consolata.

(4) Le Fr. Favero était parti pour la mission de Californie, en 1864; il y mourut peu après.

Notre-Dame de la Consolata était pour les orphelins.

Le P. Kirn, ancien orphelin lui-même, roula la précieuse toile, s'embarqua pour le Liban avec son trésor et, le 20 novembre 1881, Notre-Dame de la Consolata arrivait en Orient et descendait dans la Beqaâ.

Elle n'y trouva point un palais des Mille et une nuits, la pauvre Reine exilée, non; mais un oratoire couvert de zinc où, au-dessus de l'autel, trônait une méchante toile de saint



TANAÏL — GROUPE D'ORPHELINS

Georges. En noble vassal, saint Georges céda aussitôt la place et la terre de Tanaïl prit le nom de la Consolata, vocable presque nouveau pour l'Orient (1).

Quelques mois après le P. Kirn écrivait :

Nous avons des pèlerinages tous les dimanches. Notre-Dame de la Consolata est déjà connue dans la Beqaâ. On l'aime. Nous avons même reçu une douzaine de dames musulmanes en beau costume du pays; elles voulaient faire bénir un petit enfant par la Sainte Vierge.

Dimanche passé, une dame de la colonie française est venue suspendre un bel ex-voto en or. Les foulards, les pendants d'oreilles, les voiles tapissent la muraille.

---

(1) Je dis presque..... car l'Orient, comme l'Occident, n'a pas ignoré le titre de Notre-Dame de la Consolation. Une légende curieuse, à propos d'une image vénérée au monastère de Vatopédi, fait remonter ce vocable à l'an 807. De plus un sceau byzantin (XII^e ou XIII^e siècle), sceau d'un certain inconnu nommé Panarète, porte au droit l'effigie de la Sainte Vierge avec cette légende : Μ(ήτη)ρ Θ(εο)ῦ ἡ Παραμυθία : *Mère de Dieu la Consolation.* Au revers, on lit deux mauvais vers iambiques trimètres ainsi conçus : « Consolation de ma prière, protège-moi, moi Panarète, ton serviteur. » (*Echos d'Or.*, t. V, p. 306, 2^e col.)

La semaine dernière, une jeune Maronite offrait ses bijoux pour la guérison de son enfant. Le Père lui dit : « Demandez d'abord ; vous donnerez vos bijoux après. — Oh non! dit-elle, ce ne serait pas convenable. » Le Père insiste; la pieuse femme obéit et s'en retourne. Dimanche passé, elle est venue, avant la messe, suspendre son ex-voto. La grâce était obtenue.

Plus tard, à la date du 12 août 1882, le missionnaire ajoute :

Dernièrement nous est venu le plus singulier pèlerinage que vous puissiez imaginer. C'était un très grand troupeau de chèvres que la mortalité décimait. Le brave Maronite, son propriétaire, eut l'idée d'amener ses chèvres à Notre-Dame de la Consolata. Il venait de très loin, des gorges du Liban, demandant de faire séjourner quelque temps son troupeau dans la petite cour, en face de la chapelle. Dans son cœur il avait promis à la Sainte Vierge de lui laisser en don une de ses chèvres; quel ne fut pas notre étonnement de voir la plus belle rester à la porte, bêlant comme si elle répondait à une voix amie qui l'appelait de l'intérieur. Le berger eut sa foi récompensée; la mortalité cessa. Quelques jours plus tard, il nous envoyait par reconnaissance une belle provision de fromage et de beurre.







TANAÏL

ÇA ET LA DANS LA MÉTAIRIE

Tandis que des gazelles sont caressées par des orphelins et que d'autres animaux font toilette dans une mare, des femmes se hâtent de porter aux moissonneurs des jarres d'eau fraîche.

Autour du sanctuaire on groupa des œuvres qui, sous la bénédiction de Marie, firent de grands fruits. Un rayonnement de chasteté surtout s'en échappa; de belles âmes y vinrent abriter leur vertu, âmes d'enfants, de jeunes filles, d'ouvriers. J'ai vu moi-même souvent des femmes employées aux champs, commencer et terminer leur journée par une visite à la Madone. Plusieurs fois on a dû surveiller certaines d'entre elles qui, au jour de la paye hebdomadaire, voulaient laisser leur petit pécule sur l'autel de Notre-Dame. D'autres jeûnent le samedi en son honneur; dernièrement, une jeune ouvrière, ayant demandé à la Vierge de mourir ou d'entrer au couvent, expirait en prédestinée, le premier samedi du mois de mai, « à l'heure, dit la relation, où sur les pentes libanaises s'ouvrent les grands lis ».

Cependant Notre-Dame de la Consolata voulait autre chose : une famille d'orphelins. En novembre 1890, un orphelinat agricole fut inauguré (1); petits mendiants en haillons,

(1) Sur l'organisation, le fonctionnement et le but de cette œuvre, on peut voir une longue relation du R. P. Bernardet : *Lettres de Mold.* (1892), p. 36.

délaissés, venant de partout, sales, couverts de vermine et de plaies. Pauvres enfants! Ils croyaient entrer en paradis. Les deux premiers ne voulaient que du pain sec : « Votre pain est si bon! Il nous suffit. » Un autre n'osait pas introduire ses petits pieds dans des babouches.

Ce petit monde exotique, fleur des misères de Syrie, s'avança, le matin du 2 février 1891, devant Notre-Dame de la Consolata et là, un par un, cierge en main, ces enfants récitèrent une formule touchante où ils prenaient Marie pour Mère, à la vie, à la mort.

Certes, ce n'était point la pétulance des petits Espagnols ou Français, mais une égale piété; et Notre-Dame fit pour eux ce qu'elle avait fait pour ceux de la Métidja. Ses caresses sont journalières; plus d'un y a trouvé une grâce de vocation.

Il faut les voir, sous leur ghombaze à raies blanches, gais, proprets, descendre le matin devant leur Mère, lui psalmodier des prières en mélopée traînante qui impressionne, puis jaillir de la ferme comme un vol de moineaux piailleurs, se répandre dans les champs sous la garde d'un Frère, et, le soir, revenir devant le tableau pour réciter le chapelet. Avec un peu de classe, c'est là toute leur vie (1). Ils ont la joie au front et, lorsqu'ils quitteront, hommes faits, leur Consolata, ce sera comme on quitte un foyer, tristes et se promettant de revenir souvent.

Depuis 1907, Notre-Dame habite une jolie chapelle en demi-jour qui appelle le silence et le recueillement. En entrant, on est séduit et invinciblement attiré par le regard qui sort du tableau miraculeux. C'est une particularité de l'image.



TANAÏL — AUX PIEDS DE LEUR MÈRE

Dans le tableau de Turin, le regard est doux, contemplatif, mais vague; dans le nôtre, Marie arrête ses yeux sur le spectateur, le pénètre, le fouille comme une flamme, le suit partout et, selon le mot d'un pèlerin, « le confesse malgré lui »; regard indéfinissable, profond, maternel, doux ou sévère selon les dispositions de l'âme. On ne peut s'en détacher.

(1) A l'heure actuelle les plus intelligents de ces enfants reçoivent une instruction assez complète qui leur permettra de devenir maîtres d'écoles dans les villages.

Plus d'une fois en Afrique, pendant que de petits enfants lui souriaient et lui envoyaient des baisers, des hommes, des militaires, restés debout par indifférence religieuse, vaincus par ce regard, se sont subitement agenouillés et mis à prier. Un colon se convertit, après avoir lutté vainement en fixant son regard sur celui de Marie.

On a voulu rendre par un mot cette particularité et on l'a appelée : le *regard d'une Mère !*

On sait qu'en Orient le regard est une puissance. L'indigène, qui traduit par le même terme : œil, âme, personnalité, substance, rattache à l'œil tout ce que, chez nous, nous rattachons au cœur. Pour lui, tous les maux comme tous les biens « descendent de l'œil ».



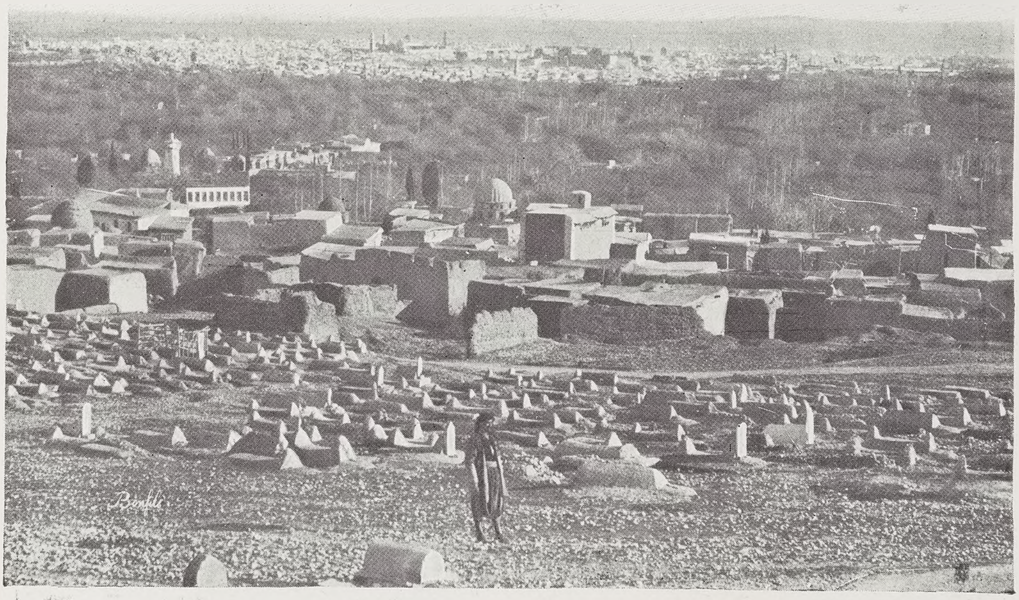
TANAÏL — TABLEAU MIRACULEUX DE NOTRE-DAME DE LA CONSOLATA

Aussi comme il se précautionne superstitieusement contre le redoutable mystère du mauvais œil ! Tout ce qui est beau pouvant devenir, comme il dit, « la proie de l'œil », il charge de talismans et de formules magiques sa femme, son enfant, son cheval, son chameau ; des femmes se défigurent, se tatouent, poussées par cette ténébreuse religion de l'œil qui a pénétré les fibres de l'âme populaire.

En revanche, rien ne tranquillise l'Oriental comme de se sentir « sous le bon œil », nous dirions « sous une bonne étoile ». Si l'œil cause des épouvantes, il a toutes les nuances, toutes les séductions de la bonté et de la beauté. L'infini des sentiments s'y reflète ; c'est ce que toutes les littératures chantent. En Syrie, l'être aimé est comparé « à l'œil » ; se consoler c'est « rafraîchir son œil » ; les enfants, gloire de la mère, sont appelés « la fraîcheur de ses yeux ». Là, plus qu'ailleurs, un regard tue ou ressuscite.

Le regard de la Consolata est tout-puissant sur le pèlerin qui lève la tête vers le tableau et oublie un instant son aride sentier.

Misericordes oculos ad nos converte !



DAMAS VU DE SALAHIEH
Au premier plan, cimetière musulman.

V. — Damas et Saint Jean Damascène.

Damas est une charmeuse, de quelque côté qu'on lui arrive. Royalement étalée dans l'admirable oasis du Ghoutah, entre le désert brûlé et les flancs arides de l'Anti-Liban, elle baigne dans les eaux courantes du Barada, et, du sein de sa fourrure de vergers sombres, elle contemple le Grand Hermon au couchant, au Sud les collines bleuâtres du Haûran et les pics du Touloul et, à l'Orient, la blonde immensité des sables. Le chamelier poudreux, la gorge rauque de soif, l'Européen qui descend les pentes de Doummar s'arrêtent saisis et les yeux grands ouverts sur l'île mystérieuse, d'où monte un féerique étincellement de terrasses percées de cyprès noirs et de cent cinquante minarets à reflets de porcelaine (1).

(1) Un voyageur anglais compare Damas à une flotte puissante qui étale ses mâts (minarets) et ses voiles (terrasses) sur l'émeraude foncée d'une vaste mer. Damas compte 180 000 habitants. On y trouve 248 mosquées, dont 71 grandes, et 14 synagogues. La ville est à 697 mètres d'altitude.



LE BARADA A SON ENTRÉE A DAMAS

On dirait qu'avant de mourir dans le désert la nature a voulu faire un suprême effort et créer un chef-d'œuvre. Peu de villes au monde ont été si poétiquement célébrées, car, selon un dicton local, tout être chante en approchant Damas, l'homme comme l'oiseau :

C'est, disent les Arabes, la perle du désert, la campagne des paons célestes, un paradis embaumé, le collier de la beauté, la ville couronnée de verdure et arrosée des mille canaux du Fleuve d'or (1).

Plus entraîné que les autres, le poète libanais Germanos Farhat interpelle le zéphir et l'envoie à Damas :

Va, ô zéphir, saluer son étoile, au coucher et à l'aurore!

Interroge ses vergers et ses bois, car à leur ombre j'ai égaré mon cœur.

J'ai vu ses fleurs joyeuses et parfumées.

Les fleurs lui mettent au cou un collier plus beau que l'émeraude.

Depuis que le rossignol de ses jardins a chanté, mon âme a tressailli.



JOUEURS DE MANDOLINE A DAMAS

Mahomet a décrit son paradis selon l'image de Damas; mais, dit la tradition, il ne voulut jamais entrer dans cette ville :

Il n'y a qu'un paradis pour l'homme, disait-il, je ne choisirai pas le mien sur la terre en restant à Ech-Cham (Damas) (2).

Métropole commerciale entre le Nord de la Syrie, l'Euphrate, le golfe Persique et l'Arabie, cité industrielle, curieuse et pittoresque, avec ses bazars, ses marchés, ses caravanes, Damas est plus encore aux yeux du musulman.

Ech-Cham ech-chèrif est la ville sainte du Coran, la reine inviolée jamais tombée sous

(1) *Chrysorrhoas*, aujourd'hui le Barada; c'est l'Abana de la Bible. Cette rivière traverse la ville et va se perdre dans un lac à 20 kilomètres plus loin.

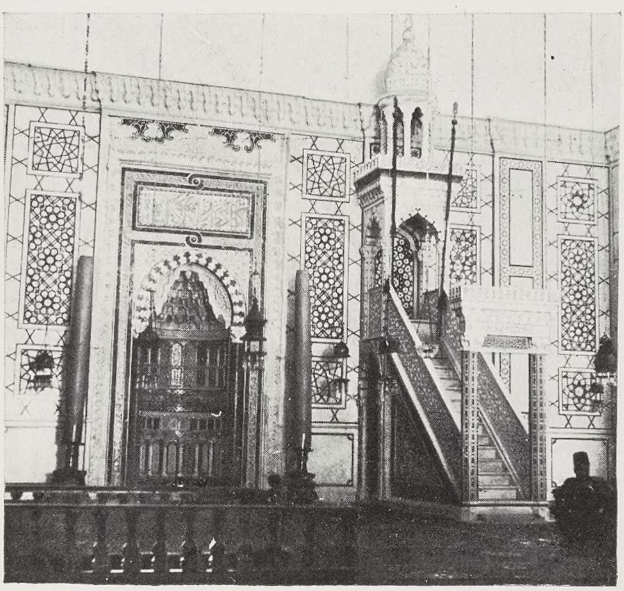
(2) D'après certains commentateurs du Coran, c'est à Damas que Mahomet place le paradis de Jésus et de Mariam; il dit, en effet, dans le Coran : « Nous avons donné à tous deux (à Jésus et à Marie) pour demeure un lieu élevé, tranquille, abondant en sources limpides. » (*Sourât*, XXXIII, 52.)



DAMAS — LA RUE DROITE, ANCIENNE « VIA RECTA »

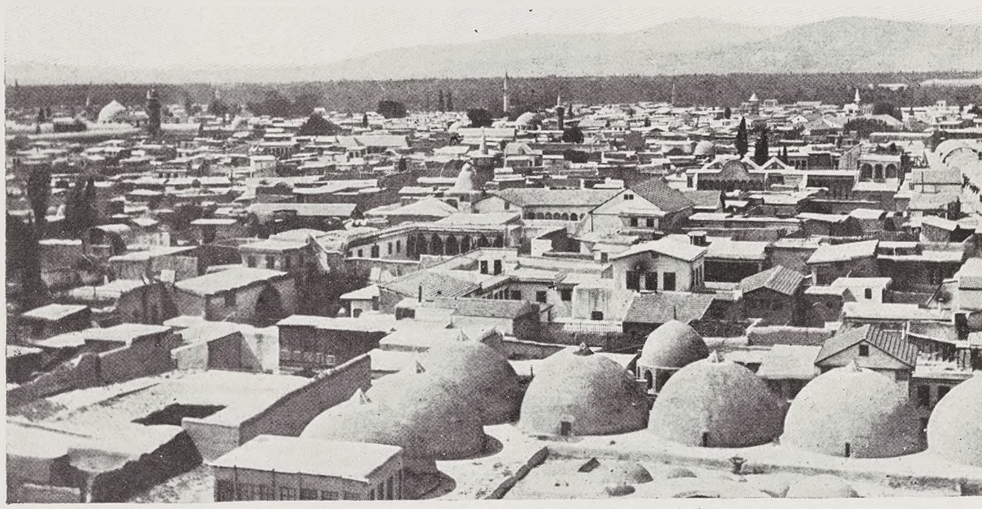
le joug chrétien, depuis le jour où, selon le mot de Khalid, le vainqueur des Byzantins, « la Syrie se coucha tranquillement comme un chameau sous la main de l'Islam ». Aussi est-elle, chaque année, le point de départ du *Hadj* (pèlerinage) vers la Mecque.

Pleine de contrastes, molle et guerrière, polie et sauvage, à rues noires et à divans éblouissants, ce n'est pas sans raison qu'on l'a comparée, tantôt à une mandoline, tantôt à un fer de lance ou à un casse-tête. Elle semble calme, douce; mais elle passe volontiers de la mandoline à la lance, et les chrétiens connaissent ses soubresauts de fanatisme. Cette ville, une des plus anciennes de l'univers, est pleine de ruines et de souvenirs. De bonne heure, grâce à la nombreuse colonie juive de la cité, le christianisme s'y répandit et y fit de tels progrès que Saul le persécuteur voulut l'enrayer. Les *Actes* ont raconté la conversion de cet homme, son séjour dans la maison de Jude, sa conversation avec Ananie, sa fuite du haut des remparts dans une corbeille. La tradition locale détermine l'emplacement de tous ces événements et de bien d'autres; malheureusement l'authenticité n'est pas très affermie.



DAMAS — INTÉRIEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE : LE MIHRAB

Nous longeâmes la « rue droite », ancienne *via recta*, célèbre jadis par sa largeur de 30 mètres et ses deux rangées de colonnes corinthiennes sur une longueur de 1 600 mètres,



DAMAS — VUE PRISE DE LA GRANDE MOSQUÉE
Au fond, le Grand Hermon

et terminée à ses deux extrémités par deux grandes portes à triple baie, dont l'une, le Bab-el-Scharqi, est encore respectable; mais la rue aujourd'hui est étroite et n'a de grand que son titre de « es-soultanieh », la royale.

Dans cette rue, on nous montra une petite mosquée, qui serait l'ancienne maison de Jude. Plus loin, c'est la demeure d'Ananie, petite crypte où l'on voit un arceau en ciment et en pierre basaltique. En longeant les remparts vers le Sud, on distingue une tour ruinée qui marquerait le lieu de la fuite de saint Paul; en face, tombeau dit de saint Georges, nom du soldat qui aurait favorisé l'évasion de l'Apôtre et l'aurait payée du martyre.

Plusieurs mosquées remplacent de vieilles églises byzantines; la plus célèbre est la mosquée dite des Omayyades, édifice d'une somptuosité et d'une étendue extraordinaires. C'est l'ancien temple de Jupiter converti en basilique chrétienne au IVe siècle et dédié à saint Jean-Baptiste (1).

A l'époque byzantine, de nombreuses églises furent bâties dans la vieille cité. L'une d'elles ouvrait sur la rue droite et était dédiée à Marie; on l'appelait la *Maxillât*. Les historiens arabes la signalent comme le point de rencontre des deux généraux musulmans,

(1) Migne, *P. G.*, t. XCVII, p. 514. Dans la mosquée actuelle, en face du *Mihrab*, on voit un édicule à coupole, très luxueux et très vénéré par les musulmans qui prétendent garder là, en relique, la tête de saint Jean-Baptiste.



DU MINARET DIT « DE JÉSUS »
et l'Anti-Liban.

Khalid et Abou-Obeida, lorsque, en 635, ils pénétrèrent dans Damas par les deux extrémités de la *via recta* et opérèrent leur jonction au centre de la ville (1).

Les vainqueurs ne laissèrent aux chrétiens que 14 de leurs églises; ils s'approprièrent les autres, ainsi que la moitié de la basilique de Saint-Jean-Baptiste. Cela dura soixante-douze ans. Mais, en 707, les musulmans forcèrent les chrétiens à évacuer cette moitié de basilique; ils leur cédèrent en échange quatre de leurs anciennes églises, dont l'une, appelée « église de Mariam », était peut-être la « Maxillât » de la *via recta* (2).

Débarrassés du voisinage des chrétiens, les musulmans bâtirent dans l'ancienne basilique une mosquée grandiose qui coûta plus de 5 millions de dinars et dont la splendeur était inouïe.

Habitants de Damas, s'écriait le calife Walid, l'auteur de l'entreprise, quatre objets vous donnaient la supériorité sur le reste du monde : votre climat, votre eau, vos fruits, vos bains; j'ai voulu ajouter un cinquième avantage : c'est la mosquée (3).

— Mon oncle, disait en 985 le musulman Mukkadasi après avoir visité cette mosquée, n'aurait-il

---

(1) J. de Goeje, *Mémoires d'histoire et de géographie orientales*, n° 2, *Conquête de la Syrie* (Leide, 1901), p. 94. D'après Porter, cette église occupait l'emplacement actuel de l'église Sainte-Marie dans la *via recta*.

(2) Quatremère, *Histoire des sultans mamelouks*, t. II. Append., p. 262.

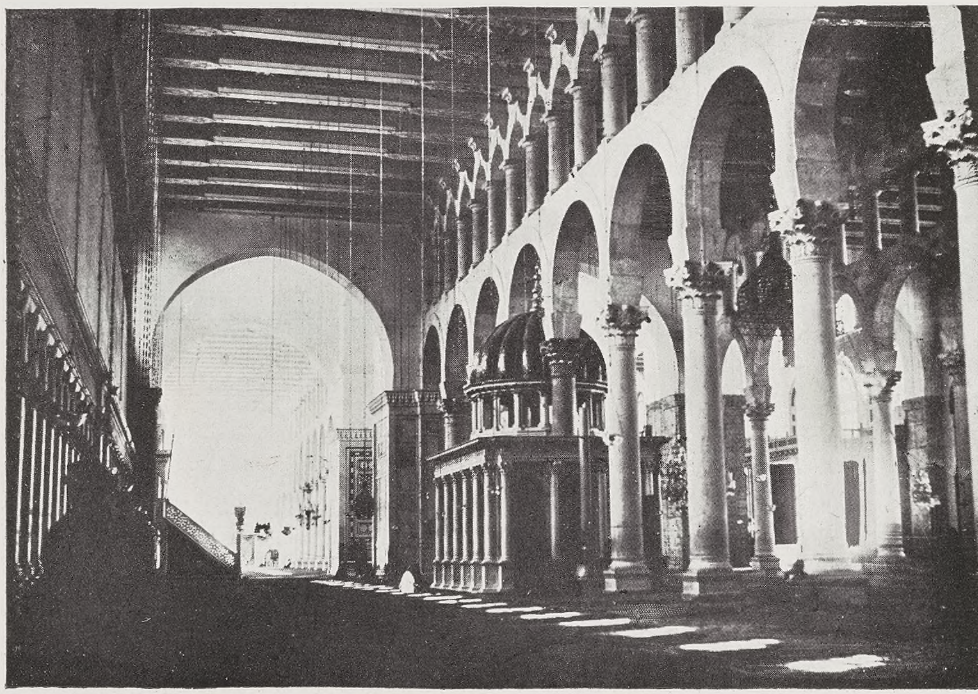
(3) Quatremère, *loc. cit.*, p. 272.

pas mieux valu que le calife Al-Walid employât tant de richesses à faire des routes, des forteresses, des caravansérails?

— Mon enfant, répondit l'oncle, Al-Walid a très sagement agi. Il a vu que la Syrie était un pays longtemps occupé par les chrétiens dont les églises étaient d'une enchanteresse beauté. Aussi a-t-il bâti pour les musulmans une mosquée qui attirât leurs regards et fût une merveille unique au monde (1).

*
* *

De leur côté, les chrétiens essayèrent, semble-t-il, d'imiter une telle splendeur en l'hon-



DAMAS — INTÉRIEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE, ANCIENNE BASILIQUE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE
Au centre, riche coupole où les musulmans prétendent garder la tête de saint Jean Baptiste.

neur de la Mère de Dieu. Au IXe siècle, ils élevèrent une magnifique église qui leur coûta 200 000 dinars en or (2 600 000 francs) et qu'ils appelèrent Sainte-Marie la Catholique (*Mart Mariam Catholikiah*), sans doute pour affirmer son orthodoxie en face des nombreuses sectes d'alors.

Elle ne vécut pas longtemps. En 924, dans une explosion de fanatisme provoqué, semble-t-il, par la restauration des Abbassides en Syrie et la reprise des hostilités contre les Grecs, tandis que de toutes parts on dévastait les sanctuaires, les musulmans de

(1) *Palestine Pilgrim's text Society*, t. III, p. 15-24.

Damas se jetèrent sur l'église de Marie, la pillèrent et la ruinèrent de fond en comble, avec le couvent de femmes qui en dépendait (1). Elle fut relevée promptement et somptueusement, semble-t-il, car Ibn-Gubayr, passant à Damas au XII[e] siècle, resta frappé de sa splendeur :

Dans la cité, dit-il, existe une église tenue en grande considération par les Roums (Grecs), on l'appelle *l'église de Marie*. Après le temple de Jérusalem, il n'y a pas de temple de plus grande importance. Il est construit splendidement; ses peintures stupéfient et confondent l'esprit et enchantent les regards; son aspect est merveilleux (2).

Malheureusement, en 1261, survint une catastrophe. Les Tatars s'étaient emparés de Damas et favorisaient ouvertement les chrétiens; ceux-ci eurent la naïveté de croire à leur liberté :

Les chrétiens de Damas, raconte amèrement Makrizi, commencèrent à lever la tête sur les musulmans. Ayant obtenu du chef tatar Houlaqou un diplôme pour le libre exercice de leur religion, ils buvaient du vin publiquement au mois de Ramadan; ils en versaient au milieu des rues, sur les habits des croyants et sur les portes des mosquées. Lorsqu'ils passaient portant la croix, ils contraignaient les marchands de se lever..... Ils se rendaient à *l'église de Mariam* où ils prêchaient et disaient ouvertement : la foi véritable, la foi du Messie triomphe aujourd'hui. Ils détruisirent plusieurs mosquées et minarets, dans le voisinage de leurs églises.


DAMAS — PRÊTRE MUSULMAN

Quelques mois après, les Tatars, protecteurs des chrétiens, étaient chassés de Damas :

Aussitôt, continue triomphalement Makrizi, les musulmans se précipitèrent sur les maisons des chrétiens et les pillèrent. Ils renversèrent l'église des Jacobites, brûlèrent celle de Mariam, dont il ne resta qu'un monceau de ruines. Ils égorgèrent un grand nombre de chrétiens, firent esclaves les autres ou les imposèrent de 150 000 pièces d'argent.

L'église de Mariam fut relevée. Vers le milieu du XVII[e] siècle, elle est signalée :

Le nombre des Grecs à Damas est de 7 000, écrit un missionnaire. Leur église est la première qu'ils aient en Syrie (3).

(1) Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. II, p. 328.
(2) Ibn-Gubayr : *Viaggio*..... (Trad. Schiaparelli : Roma 1906, in-8°) p. 276.
(3) En 1616, Pietro della Valle parcourant Damas visita l'église des Maronites qui était, elle aussi, consacrée

Cette église martyre est vraisemblablement celle qu'on nomme encore aujourd'hui *Sainte-Marie l'Ancienne* ou Mariamyeh. C'est là qu'en 1724 Cyrille VI fut sacré premier patriarche des Grecs catholiques. Et, l'année suivante, lorsque l'intrus Sylvestre excommunia tous ceux qui s'affilieraient au scapulaire et au rosaire, « il aigrit contre lui une partie des Grecs de Damas, écrit le consul d'Alep au ministre d'Etat, surtout ceux qu'on appelle *Besserné*, qui, de paysans féroces et d'hérétiques obstinés, sont devenus zélés catholiques. » (1) Au début du XIX[e] siècle, l'église de Marie servait indifféremment aux orthodoxes et aux schismatiques; mais alors ces derniers se l'approprièrent exclusivement.



DAMAS
LA GRANDE MOSQUÉE
MINARET
DE LA FIANCÉE



MUSULMANS
SORTANT D'UNE MOSQUÉE

Les catholiques cherchèrent ailleurs. Dans le quartier Haret-Zaïtoun se voyait une synagogue ruinée appelée Al-Karaïm; on voulut l'acheter, mais juifs et schismatiques s'y opposèrent vigoureusement. Alors le trésorier d'Ibrahim Pacha, un certain Ali-Agha, tout dévoué à la cause melkite, prend un parti extrême. De nuit et l'épée en main, il pénètre chez le juif Raphaël et le somme d'accepter, ce qui fut précipitamment accordé. Sur la fin de 1833, la synagogue était acquise et la construction de l'église commençait.

Tous les melkites voulurent travailler à cette bâtisse. Un prêtre, nommé Abou-Jirjis, porta lui-même une à une sur ses épaules les 120 pièces de bois destinées à la charpente. L'édifice mesura environ 33 mètres de long sur 18 de large et fut appelé *Notre-Dame de l'Assomption* (2).

à Marie, sous le vocable de Notre-Dame de Nazareth et que Paul V avait enrichie d'indulgences. Quelques années après, vers 1650, un apostat, nommé Korkmaz, ayant faussement accusé les Maronites, les Turcs brûlèrent leur église : « On a dit, ajoute le P. Amieu, on a dit que Notre-Dame épouvanta le Cadi qui avait charge d'informer. Mais cela n'a pas empêché que les pauvres Maronites n'aient été condamnés à 300 piastres. » (RABBATH, *Documents inédits*, t. I[er], p. 395, 404.)

(1) RABBATH, *Documents inédits*, t. I[er], p. 587.

(2) *Échos d'Orient*, janvier 1906, p. 31

Sainte-Marie l'Ancienne et Notre-Dame de l'Assomption qui avaient été brûlées dans les massacres de 1860, ont été magnifiquement restaurées. Elles rivalisent aujourd'hui de richesse et de splendeur.

*
* *

Mais la vraie gloire mariale, celle qui, selon un chroniqueur (1), fait « l'orgueil de Damas, le plus honorable et le plus splendide de ses ornements », est Saint-Jean Damascène.

De temps immémorial, on montrait dans le quartier chrétien, non loin de la porte dite Bab Touma, une ruine sainte, un *ouakf* dépendant de la grande mosquée et connu de toute la ville sous le nom de « maison de saint Jean Damascène ».



INTÉRIEUR D'UN DIVAN A DAMAS

En 1878, après de longues démarches, les Jésuites l'obtinrent des musulmans et le transformèrent en sanctuaire aujourd'hui très fréquenté.

Ces restes sont un débris architectural rappelant l'époque des Omayyades : un arceau en pierres multicolores et orné d'arabesques, un peu lézardé, mais de coupe assez jolie.

(1) Jean, patriarche de Jérusalem (Migne, t. XCIV, p. 434). Ce biographe de saint Jean Damascène semble malheureusement un peu imaginatif.

Vraisemblablement, il formait l'ouverture du divan d'été, et, sans effort, l'esprit achève et complète l'antique demeure, avec les bassins d'eau claire, les fleurs, les orangers, les tapis, les icones sur bois (1).

Tel est le cadre où vécut Jean Damascène, surnommé Mansour, d'une noble famille, secrétaire du calife Hescham et très aimé de tous, chrétiens et musulmans, par ses qualités de cœur et de langage. Ce jeune homme, en effet, sut unir dans sa personne la distinction raffinée de son temps aux ardeurs du cénobite des premiers âges. D'une éducation soignée, pur, magnifiquement doué, à la fois rêveur et précis, son esprit avait de sa race la brusque saillie et le mysticisme séduisant, le mot vif et le persiflage doux, enfin les sons de cette mandoline et les acuités de cette lance, auxquelles Damas a été comparée (2).



DAMAS
ANCIENS FOSSÉS
LONGEANT LES JARDINS
VERS LE NORD



MUSULMANE SUR SA PORTE

Mais la note de son âme était l'amour de la Sainte Vierge. Toute sa vie, il l'aima en poète et en soldat. Sur ce point, Jean de Damas rappelle l'Ephrem de Mésopotamie, mais un Ephrem atténué et comme radouci; âmes sœurs par bien des côtés, suaves et emportées, tenant à la fois du lyrisme oriental et de la précision de l'Ecole, tous deux, moines, mélodes, prédicateurs, défenseurs de l'Église, tous deux se passionnèrent pour la Mère de Dieu, tous deux sont aujourd'hui les deux colonnes du culte marial en Orient et les deux grandes autorités des Églises syriennes.

Lorsque Jean parut, l'iconoclasme ravageait l'Église, et c'est là, probablement, dans

(1) L'identification de l'arceau n'est pas cependant entièrement certaine.

(2) Certains documents inédits placent quelques ombres à ce tableau; ainsi la jeunesse du Saint aurait été assez joyeuse et libre; d'autre part, si sa famille était en faveur à la cour des Califes et en haine à Byzance, elle l'aurait dû en partie au rôle peu honorable joué par elle, lors de la prise de Damas par les Arabes, en 635.

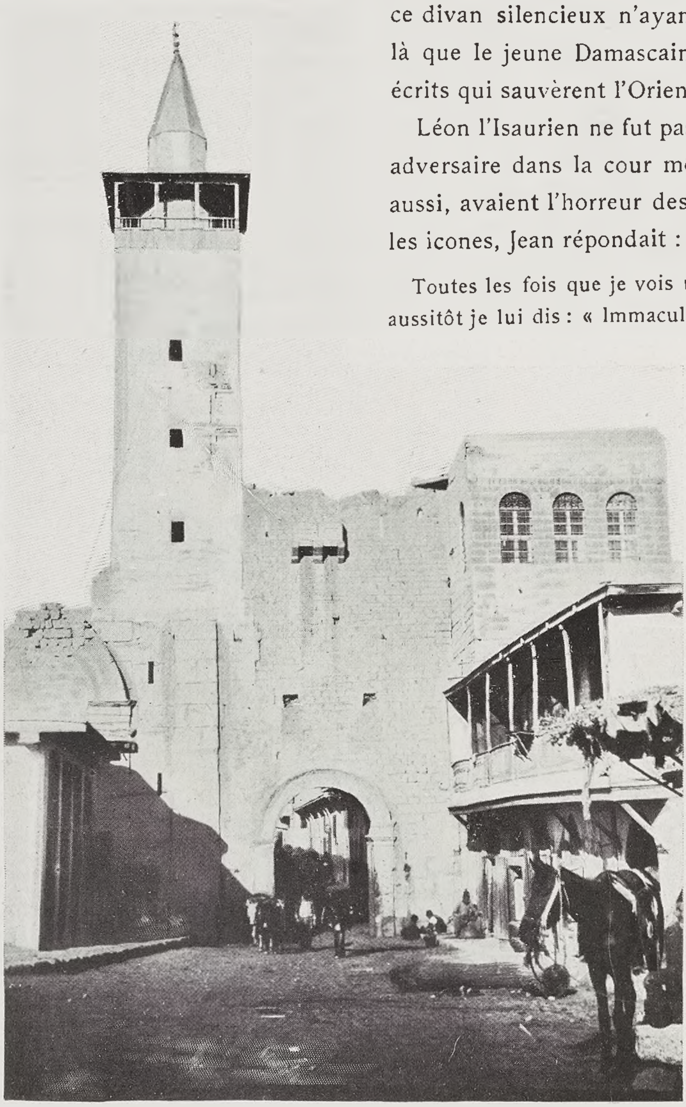


LA LAURE DE SAINT-SABAS OU SE REFUGIA SAINT-JEAN DAMASCENE — ÉTAT ACTUEL

ce divan silencieux n'ayant vue que sur le ciel, c'est là que le jeune Damascain commença ses admirables écrits qui sauvèrent l'Orient.

Léon l'Isaurien ne fut pas peu surpris de trouver un adversaire dans la cour même de ces califes qui, eux aussi, avaient l'horreur des images. L'Isaurien abattait les icones, Jean répondait :

Toutes les fois que je vois une image de la Mère de Dieu, aussitôt je lui dis : « Immaculée Mère de mon Dieu, Mère du Christ-Dieu..... priez votre Fils et mon Dieu pour moi. » Quand les livres me manquent ou que je ne puis lire, je me dirige vers l'église: mes yeux, attirés par les fleurs des peintures, sont charmés comme à la vue d'un verger, et peu à peu les images m'instillent dans l'esprit la gloire de Dieu... (1)



DAMAS — BAB CHARQI, PORTE ORIENTALE DE LA « VIA RECTA »

L'Isaurien se vengea à la byzantine.

De sa part une fausse lettre fut remise au calife : Jean invitait l'empereur à s'emparer de Damas. Indigné, le calife mande son secrétaire, et, sans le laisser parler, lui fait trancher la main droite. Le martyr entre dans son oratoire privé; il se prosterne devant un tableau de la Mère de Dieu, et, lui présentant sa main coupée, la conjure de la lui rendre pour qu'à nouveau elle ressaisisse l'arme de la plume. Jean s'endort; pendant son sommeil, il voit la Vierge de l'icone qui abaisse les yeux sur lui et dit :

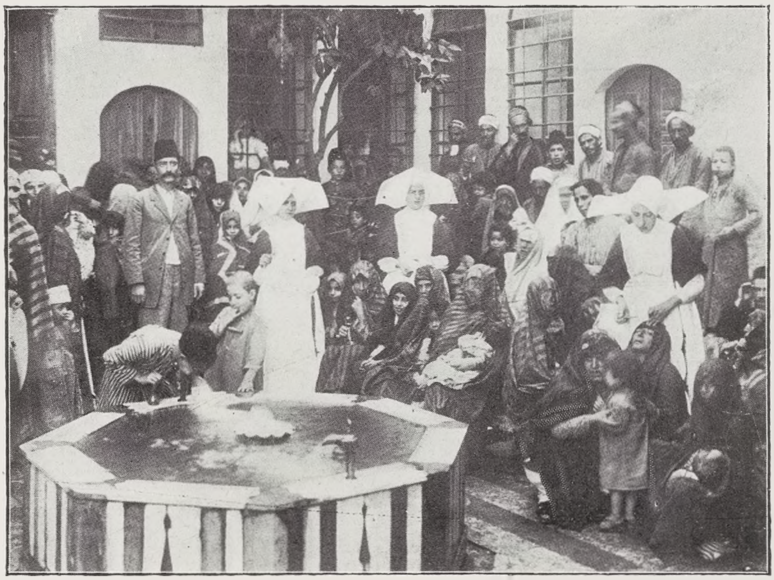
— Voici, ta main est guérie; désormais, combats, ainsi que tu l'as promis!

(1) Migne, t. XCIV, p. 1267; t. XCVI, p. 1360.

Il se réveille; sa main était en effet rajustée; seul un liseré rouge marquait la coupure. Jean, raconte son biographe, Jean chanta le reste de la nuit, car cette nuit était un jour pour lui. Le lendemain, le calife et toute la ville apprirent le miracle (1).

Le miraculé distribua ses biens aux pauvres et alla s'enfermer au fond de la gorge du Cédron, dans la Laure de Saint-Sabas.

Là, sur l'invitation du Pape Grégoire III, il continua la lutte par ses admirables sermons et ses compilations savantes qui lui ont mérité le nom de *Fleuve d'or* (Chrysorrhoas) (2), de saint Thomas de l'Orient, tandis que le conciliabule iconoclaste de Constantinople (754) le traitait de *peste* et le frappait d'un quadruple anathème (3).



DAMAS — UN DISPENSAIRE

Là aussi il composa ses mélodies, « les melliflueux poèmes qui ont réjoui l'Église », comme dit son biographe (4). Il fut l'âme de ce vaste mouvement de cantiques savants et populaires destinés à combattre les hérésies, et c'est à Jean Damascène, en grande partie, que l'Église grecque doit son *Octoïkos*, ce livre liturgique d'un charme et d'une fraîcheur antiques, où la Vierge est si souvent et si bien chantée (5).

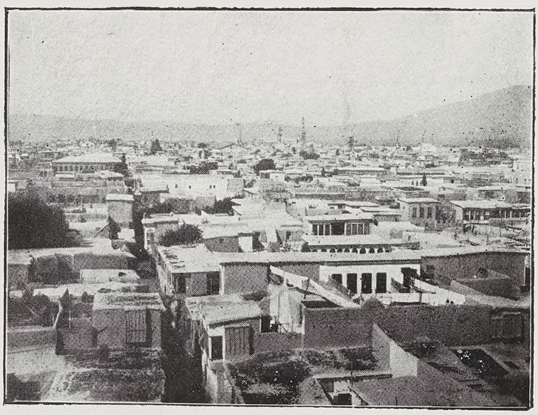
Une touchante tradition nous montre même la Vierge Marie venant doucement gourmander l'archimandrite de la Laure, homme austère qui saisissait difficilement la portée apostolique des livres et surtout de la poésie.

(1) Migne, *P. G.*, t. XCIV, p. 455.
(2) Du nom du fleuve qui arrose Damas.
(3) Bardenhewer, *Pères de l'Église* (édit. franç.), t. III, p. 79.
(4) *Melliflua carmina quæ Ecclesiam exhilarârunt.*
(5) *Échos d'Orient* (1898-1899), p. 37. L'*Octoïkos* contient sous huit tons musicaux des tropaires et des canons sur la Résurrection, la Croix, la Vierge. Jean Damascène imitait la poésie de saint Grégoire de Nazianze.

— Pourquoi, lui dit Notre-Dame, pourquoi empêches-tu cette source de donner ses eaux limpides..... lesquelles, en coulant sur le monde, emporteront les hérésies? (1)

Une autre tradition se rattache à l'icone miraculeuse qui avait guéri le Saint. Jean, dit-on, avait suspendu, en ex-voto, une main d'argent à l'icone, selon l'usage encore existant. Il emporta dans la Laure cette image, qui, après la mort du Saint, fut gardée comme une relique, sous le nom de « Vierge Damascène ou Vierge à trois mains ».

Au XIIIe siècle, elle fut remise par le supérieur de la Laure à saint Sabas (2), métropolite de Serbie et grand serviteur de Notre-Dame, dans un de ses pèlerinages en Terre Sainte. De retour dans son pays, le prélat en fit don à son frère, Etienne, roi de Serbie, de la dynastie des Némanya, en lui recommandant de la garder et de l'honorer d'un culte spécial comme un très précieux trésor de famille.



DAMAS — DU HAUT D'UN BELVÉDÈRE

Au loin, les trois minarets de la grande mosquée.

Plus tard, après l'extinction des Némanya, l'icone fut transférée au mont Athos, la montagne de Marie (3), et déposée au monastère de Kilandar. Cette « Vierge Damascène » a eu une très grande célébrité en Orient. Les peintres la prirent pour modèle, et telle est l'origine de ces curieuses peintures où la Sainte Vierge est représentée avec trois mains. Les Serbes allèrent plus loin : ce titre de « Vierge à triple main » (4), ils en ont fait le vocable de plusieurs de leurs églises cathédrales réputées thaumaturges encore aujourd'hui, telles Notre-Dame d'Uskub, Notre-Dame de Skoplie, etc. (5).

* * *

Il fait bon se rappeler et revivifier ces souvenirs dans les débris de la maison du Saint : la petite nef silencieuse, réjouie par le tableau où la Vierge guérit son serviteur; l'arceau,

(1) MIGNE, *P. G.*, t. XCIV, p. 471.

(2) Ce Saint, qui, jeune encore, s'était enfui au mont Athos pour être religieux, fut, en 1221, pendant l'occupation de Constantinople par les Latins, désigné comme *métropolite* de Serbie; il établit 12 évêchés, dont 5 sous le vocable de la Sainte Vierge. Il mourut en 1237; son tombeau est un lieu de pèlerinage célèbre.

(3) Cette fameuse montagne (Monastîr des Turcs) fut, dit-on, choisie par la Sainte Vierge dans une apparition : *Hunc ego e toto terrarum orbe elegi.* Au XIIIe siècle, les habitants du Mont Athos étaient encore unis à Rome.

(4) *Bogorodica trojerucica.*

(5) NILLES, *Kalendarium* (édit. 1896), t. Ier, p. 179; t. II, p. 845, 179, 447.

la cour, le bassin où l'eau sautille entre des pots de fleurs, la résidence où, à petit bruit, trois Pères Jésuites continuent l'œuvre du Saint. Autour, dans les ruelles, roule la foule et le tapage de la grande Damas. Cet îlot de silence et de prière au milieu de tant de bruits, c'est bien l'image de l'âme du grand Saint qui vécut ici, calme, le cœur au ciel, dans l'immense tempête de son époque.

Un Père vint à nous :

— Montez au belvédère, dit-il, le soleil disparaît derrière le Dj. Cheikh !

Il faut savoir qu'ici, dès que le soleil disparaît derrière le Dj. Cheikh, tout Damas monte aux terrasses.

Nous montons. Les terrasses plates s'étendent en nappe immense d'un blanc mat, comme un lac entouré de verdure. Des groupes s'accroupissent, causent, rangent des matelas pour dormir. Des brises passent embaumées, fraîches.....

Mais voici que le dernier rayon de soleil meurt au plus haut minaret. Aussitôt éclatent les notes gutturales d'innombrables muezzins ; elles s'étalent tremblotantes et retombent sur la ville comme des larmes, tandis que dans l'air sec et vibrant passent des angélus alertes et confiants.

Avec une infinie douceur s'éteignent les choses, pendant que tout s'allume au firmament dans une jouissance et une contemplation universelle. Contre le ciel encore blanc montèrent trois grêles silhouettes sculptées, les trois minarets de la grande mosquée, image de la domination musulmane. Mais je me rappelai que, sous ces minarets, une vieille inscription grecque se lit encore comme un espoir sur les murailles de la mosquée :

— Ta royauté, ô Christ, embrasse tous les siècles, et ta domination s'étend de génération en génération.





NOTRE-DAME DE SAÏDNAYA
Couvent et sanctuaire vus du Nord, au soleil couchant.

VI. — La Vierge de Saïdnaya.

Du haut de la terrasse, nous contemplions Damas et le coucher du soleil, lorsque, au-dessous de nous, éclata un vacarme insolite. Je me penchai.

Par une ruelle à demi éclairée roulait une cohue d'hommes, de femmes, d'ânes, de chevaux, l'ensemble plus que gai, à en juger par les cris, les rires, les gestes et les chants.

— C'est une noce, sans doute?

— Non, dit le Père, ce sont des pèlerins.

— Des pèlerins?

— Oui, des pèlerins qui reviennent de Saïdnaya.

Le Père étendit la main vers le Nord, le long d'une gorge noire dans l'Anti-Liban.

— Voyez-vous cette dentelle de rochers blancs qui bordent un plateau? Derrière, se cache le vieux couvent de Notre-Dame de Saïdnaya.

Notre-Dame de Saïdnaya! Ce mot me fit plaisir. Saïdnaya est le terme de notre long pèlerinage; et puis je désirais tant le voir, le sanctuaire fameux et légendaire, le grand sanctuaire visité jadis par l'Orient et l'Occident, connu de toute l'Europe du moyen âge, chanté par les poètes, consacré même par la liturgie, et sur lequel on a tant écrit!

Le lendemain, dès l'aube, nous partions. Montés sur de gros chevaux, nous croisons, dans les ruelles, l'interminable défilé des maraîchers du Ghoutah (1), qui apportent à Damas

(1) Plaine très fertile qui entoure Damas.

les fruits cueillis pendant la nuit ; nous perçons la ceinture de vergers qui entoure la ville, et voici que notre soleil d'hier soir reparaît, rasant la plaine de ses premiers rayons pâles et nous promettant beau jour et chaude route.

Notre guide, une sorte de petit maure, musclé, bronzé, sanglé en diable, ajuste aussitôt à ses flancs un coutelas, un revolver, une véritable artillerie de campagne, et, tout



VERS LE DÉSERT — ESCORTE DE VOYAGEURS

éblouissant de sa redoutable ferblanterie, presse la marche ; vaguement je perçois dans son rauque baragouin qu'il s'agit de six heures de chemin..... et de brigands.

Oui, des brigands ; car, de temps immémorial, tout comme pour le grand *hadj* de la Mecque, les voleurs ont coutume de pratiquer la petite razzia sur les pèlerins de Saïdnaya. Cette année, dit-on, ils s'y montrent particulièrement fidèles.

Nous nous engageons dans un défilé profond, étroit, solitaire, tortueux, à bruits équivoques, un idéal de coupe-gorge, le « ouadi Ma'araba ! » gronde terriblement notre petit bonhomme. Mais il ne s'agit que d'un léger frisson de peau, car l'effroyable ouadi se civilise promptement, s'évase, se revêt de gais villages, de verdure, d'eaux courantes, et,

tout doucement, par de jolis zigzags, nous dépose sur un plateau aride, le Sahel Saïdnaya.

Ce plateau forme un gradin du gigantesque amphithéâtre montagneux qui monte, d'assise en assise, autour de Damas, jusqu'aux crêtes de l'Hermon, de l'Anti-Liban, s'arque vers le Sud par la masse sombre du Hauran et s'arrondit au Nord par les ondulations pâles qui s'étalent en éventail vers Palmyre.

Il était 8 heures. De l'Orient montait un énorme soleil tout rouge, plus ardent, plus royal, semblait-il, que dans d'autres contrées; sous ses étincellements qui effaçaient tout, à peine distinguait-on au loin, très loin, quelques villages, des plaques de verdure, un cheminement de caravane, des tentes noires. Notre œil, habitué aux nappes crues du



VILLAGE ET COUVENT DE NOTRE-DAME DE SAÏDNAYA, VUS DU SUD-EST

soleil dans les ravines du Liban, se noyait dans cet océan illimité de splendeurs où se perd l'horizon et où commence le grand désert de Syrie.

*
* *

Par le chemin que nous suivons, Saïdnaya n'apparaît que lorsqu'on y est. On marche, on marche sur un plateau brûlé. Tout à coup le plateau se dérobe sous nos pas; on aperçoit un gracieux vallon d'où jaillit un piédestal rocheux sur lequel trône une étrange et pittoresque structure de terrasses, de coupoles, de galeries, le tout enchâssé dans la lourde gaine d'un rempart. C'est le couvent et l'antique sanctuaire de Notre-Dame de Saïdnaya, couvent réputé le plus riche comme le plus célèbre de la Syrie, couvent fortifié et en tout semblable à ses frères du Mont Athos.

— On dirait un navire sur un paquet de vagues! m'écriai-je en l'apercevant.

Les indigènes eux-mêmes comparent volontiers leur couvent à l'arche de Noé, car seul il a survécu aux tempêtes qui ont tout englouti en Syrie, depuis le VIIIe siècle. Pour compléter l'illusion, lorsque nous arrivâmes, de nombreuses silhouettes circulaient sur ce pont de granit, et des coups de feu en partaient avec le retentissement métallique du canon sur les bateaux de guerre.



HABITANTS DE SAÏDNAYA

— Il y a fête là-haut, paraît-il, dit mon compagnon au curé catholique chez lequel nous descendions.

Le curé, un rude moine, tout œil et tout geste, haussa les épaules, et, après nous avoir introduits dans son petit divan bien clos, où nous étions seuls et où les tapis amortissaient les voix, il se déchaîna :

— Ce pèlerinage, dit-il, c'est une mascarade. On n'y vient pas pour prier, mais pour boire et danser. Cette année, pour la fête (Nativité de Marie), plus de 10 000 personnes de toute religion sont venues. On s'est disputé, on s'est même battu ; un homme a été poignardé en pleine église. Il faut des soldats turcs envoyés de Damas pour faire la police.....



SAÏDNAYA — COIN DE LA PLATE-FORME DU SANCTUAIRE

Il y avait bien un peu de dépit sur les lèvres du curé, voire un brin de vengeance. Saïdnaya, village grec, moitié catholique, moitié schismatique, n'est pas précisément l'asile de la concorde ; le grand couvent violemment arraché aux catholiques il y a un siècle est toujours là pour attiser les rancunes. Entre les deux clochers, la lutte est journalière, et, de part et d'autre, à l'occasion, on se distribue avec délices de bons petits coups de langue.

Une rampe taillée dans le roc nous mena au couvent, et, par une porte basse ferrée, nous pénétrâmes dans le navire de granit (1).

Le curé avait raison; nous tombions dans une kermesse orientale. J'avais déjà vu des rassemblements pour les fêtes patronales, mais jamais rien comme ici. Sous les voûtes, le long des ruelles, dans tous les coins de cet entrepont, épiciers, confiseurs, fruitiers,



FAMILLE DE BEDOUINS DANS LA DAMASCÈNE

marchands d'armes, vendeurs d'étoffes crient leurs denrées; des enfants se tiraillent. Devant l'église ouverte, on danse avec derbaké et battements de main. Du haut des terrasses, des flâneurs regardent. Partout des narghilés, des flacons d'eau-de-vie, des fritures en plein air et des odeurs étranges.

Mon compagnon s'avançait, disant presque tout haut :

— C'est un souk! C'est un souk! (bazar).

(1) Le couvent a deux portes, l'une au Nord, l'autre au Sud, car jadis il y avait une double communauté : religieuses et moines.

La plate-forme du rocher est une aire ovale, d'environ 120 mètres de long sur 30 à 40 de large (1). L'église, une grande église en croix grecque, somptueuse et bien tenue, en occupe le tiers vers l'Orient. En face, s'ouvre l'habitation des religieuses. Le reste est occupé, envahi, emporté d'assaut par les appartements réservés aux pèlerins. On ne peut dépeindre autrement ce pêle-mêle de 117 cases de tout âge, de toute taille et de tout rang, perchées, blotties, écrasées un peu partout dans ce labyrinthe.

Au temps du pèlerinage, des familles entières viennent faire saison sur ce rocher. Il en résulte une agglomération de types et de costumes très réjouissante à l'œil, mais assez écœurante, lorsqu'on voit cette foule d'hommes, de femmes, de filles et d'enfants, rouler oisive et libre dans cet enchevêtrement de taudis, où errent une trentaine de religieuses schismatiques, sans clôture et sans instruction.

*
* *

Tel est l'aspect qu'offre aujourd'hui Notre-Dame de Saïdnaya, le grand sanctuaire dont tant de chroniqueurs ont parlé.

Si maintenant on veut pénétrer les origines de ce monastère, on se trouve devant un problème singulièrement obscur. Son nom. son âge, son berceau : tout est mystère, tout est légende.

Selon notre habitude de pèlerins patients, nous consultâmes d'abord la tradition locale, ce qu'il faut toujours faire en Orient. Assis à la turque dans une chambrette, au milieu du glouglou des narghilés et de la fumée des chibouks, nous écoutâmes longuement les récits des savants de l'endroit et la lecture du *manuscrit* du couvent (2). Le résultat fut une fraîche légende qui rappelle celle de notre saint Hubert.


FIANCÉE BÉDOUINE
DES ENVIRONS DE SAÏDNAYA

Du temps que les rois chrétiens commandaient en Syrie, un grand empereur, nommé Joustinianos (Justinien), s'en alla en pèlerinage à Jérusalem et il lui plut de passer par Damas; c'était un fameux chasseur; apprenant qu'il y avait beaucoup de gazelles dans la montagne d'Ararat (3), comme alors on appelait le Djebel Qalamoun, il voulut s'y arrêter un jour. Il vint donc camper avec sa cour près de la source nommée aujourd'hui Naba-el-Bostan (fontaine du Verger) (4). Les piqueurs battirent monts et vallées, ils ne trouvèrent rien. Vers le soir pourtant, l'empereur lève une superbe gazelle. Mais, légère et glissante, la gazelle fuit de val en val, et, la nuit venue, apparaît sur notre rocher de Saïdnaya; d'en bas, Joustinianos bande son arc, quand soudain

(1) Çà et là le rocher est soutenu par des contreforts en maçonnerie. Le mur d'enceinte suit tous les caprices du roc.

(2) Ce manuscrit, de remaniement récent, n'est qu'un ramassis de toutes les légendes en cours à Saïdnaya.

(3) Cet ancien nom fait allusion à la tradition locale qui prétend que l'arche de Noé s'est arrêtée en ces parages.

(4) Cette source est au bas du village, vers le Sud-Est, dans un bois d'oliviers appartenant au couvent.

la gazelle devient lumineuse et se métamorphose en une belle Dame, qui, ouvrant la bouche, dit :

— Empereur, je suis la Mère de Dieu, je veux que tu me bâtisses sur ce rocher un couvent et une église; demain tu y verras le plan tracé par moi-même.

Joustinianos, qui était grand bâtisseur d'églises, fit aussitôt jeter les fondements de l'édifice et partit pour Jérusalem. Là il trouva un précieux tableau de la Vierge et il le confia à un moine, nommé Théodoros, pour le porter dans la nouvelle église. En voyage, l'icone fit beaucoup de prodiges : un jour, la caravane du moine est attaquée par des voleurs, mais une voix forte sort du tableau :

— Ne craignez rien !

Et les brigands s'enfuirent terrifiés. Un lion se précipite, mais l'image lui crie :

— Retire-toi !

Charmé d'un pareil trésor, Théodoros se détourne de Saïdnaya pour aller à Constantinople; mais son navire ne peut sortir du port. Le moine descend; il arrive à Saïdnaya ; mais là, nouvelle tentation : il cache le tableau et songe à repartir; une main invisible l'arrête. Théodoros, épouvanté, donne enfin l'icone sainte, et on la plaça sur un autel.



HABITANTS DE SAÏDNAYA

En souvenir de cet événement, les habitants appelèrent le couvent Sad ou Estad Manaïa (arrêt de la gazelle). Joustinianos y consacra à Dieu sa propre sœur, qui fut la première abbesse du monastère (1).

Telle est la légende, symbole gracieux, si l'on veut, des bienfaits de Notre-Dame de Saïdnaya, mais rien que cela. Le grand Joustinianos I[er] n'est jamais venu ni au Liban ni à Jérusalem, et Procope, le minutieux notaire des édifices élevés ou restaurés par ce prince, ne signale point Saïdnaya.

D'ailleurs, la pauvre gazelle aurait fort mal choisi son refuge, puisque le rocher et les environs étaient habités. Enfin, l'étymologie de Sad Manaïa est par trop imaginaire (2). Nous avons rencontré au Liban, dans le Belad Batroun, une église à Notre-Dame, appelée

(1) Poujoulat (*Corresp. d'Orient, Lettre* CL) rapporte même ce conte que Justinien aurait « donné au couvent 300 esclaves géorgiens pour vassaux et que les habitants de Saïdnaya sont les descendants de ces esclaves ». Les habitants de Saïdnaya ont exactement le type syrien, comme le reste de la population de cette contrée; d'ailleurs, nous n'avons pas trouvé cette tradition dans le village.

(2) Comme d'ailleurs certaines autres : v. g. *a*) Saïd-Danaba (Notre-Dame de Danaba). Saïdnaya ne peut être identifié avec Danaba, placée dans la Palmyrène par Ptolémée (v, 15, 24) et par la table de Peutinger sur la route de Damas à Palmyre, à 20 milles de Nazala (auj. Kariatein). — *b*) Saïdat Nakia (Dame Pure); c'est là une dérivation arabe, non syriaque.



SAÏDNAYA — ANCIEN MONUMENT FUNÉRAIRE
AUJOURD'HUI ÉGLISE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL
Au loin, sanctuaire et couvent.

elle aussi Saïdnaya (1), et l'on n'y parle point, que je sache, de gazelle. Peut-être vaut-il mieux laisser tout bonnement à ce mot sa dérivation naturelle du syriaque et n'y voir qu'un adjectif signifiant «lieu de chasse», ou «lieu qui domine» (2).

L'imagination populaire ne s'en est pas tenue à la seule légende justinienne. Le long des siècles, elle a fait de ce lieu le rendez-vous des traditions les plus curieuses et les plus inattendues. Le pèlerin est tout réjoui d'apprendre que Saïdnaya est l'emplacement authentique du paradis terrestre. Ici Caïn et Abel ont vécu, ont sacrifié à Dieu; ici Caïn tua son frère. Ici l'arche s'est arrêtée après le déluge; ici le patriarche Noé planta la première vigne. Ici Abraham conduisit Isaac pour l'immoler au Seigneur. C'est presque toute la Genèse déroulant ses gracieux récits autour du saint rocher (3).



SAÏDNAYA — STÈLES ROMAINES SUR LA PAROI SUD DU ROCHER
Le fanatisme musulman les a mutilées. Au-dessous, chambre funéraire.

Toute une histoire ecclésiastique s'y trouve aussi. L'empereur Justinien, par exemple, est enterré à Saïdnaya. Une floraison de saints et de merveilles a jadis embelli cette Thébaïde ; et si le visiteur laisse percer

(1) Cf. p. 227.

(2) Ce nom de Saïdnaya a été très altéré et très mal écrit : Saïdaneida, Sardaines, Sardenay, Sardan, Sardinia, Sardenai, Saïdanaia, Sidonia, Seydnai, Ceteia, Sidonaia, Sardineltum, Saijdnaya, etc.....

(3) Ces traditions ont été consignées par différents voyageurs, Mawndrell, Cottwick, Ludolphe de Sudheim, etc.

quelque doute, l'indigène a vite fait de lui montrer d'un geste circulaire et net 16 oratoires, 16 ruines ou à peu près, dédiés à de vieux saints grecs : saint Pierre, saint Paul, saint André, saint Jean, saint Thomas, saint Babylas, sainte Barbe, saint Lazare, saint Chrystophe, saint Démétrius, saint Sabas, saint Georges, etc. (1). Tout cela en couronne autour du couvent témoigne de la sainteté du lieu et fait une cour pittoresque à la Reine du ciel.

A travers ces flots de légendes séculaires, comment découvrir la véritable histoire? Je l'ai dit, c'est un problème singulièrement difficile.

Saïdnaya — comme d'ailleurs toute cette région — porte incontestablement les traces d'une haute antiquité. On y trouve des citernes romaines, des tombeaux, des débris de colonnes, et même un édicule carré en gros blocs, bien conservé, apparemment un monument funéraire (2). Le rocher du couvent est lui-même percé de grottes, surtout dans la paroi orientale, où l'on nous montra une belle chambre sépulcrale à 12 *loculi*. Tout près, et sur la même paroi, nous vîmes une rangée de trois stèles accouplées avec des inscriptions grecques dont l'une est datée de l'an 198 après Jésus-Christ (3).



SAÏDNAYA — PLATE-FORME DU COUVENT
Façade et coupole du sanctuaire.

De bonne heure on remarqua ce jet de rocher, admirable belvédère sur la plaine, position facile à défendre et sculptée par la nature en forteresse. On coupa le roc vers l'Ouest; à l'Est, on l'exhaussa par des remblais et sur cette plate-forme on posa..... quoi? Un temple, un fort, une villa? Nous l'ignorons; peut-être les trois choses à la fois, tout comme aujourd'hui.

On y venait prier, prendre l'air et, en cas d'alerte, se réfugier contre les bandes pillardes du désert (4).

(1) Le protestant Mawndrell les cite tous. De son temps déjà (1697), la plupart de ces oratoires étaient ruinés. L'église de Saint-Thomas, sur la hauteur de Saïdnaya, renferme une inscription grecque; il y avait là un grand couvent.

(2) Cet édicule mesure 9 mètres de côté. Un escalier de 30 marches en colimaçon conduit à la terrasse qui est formée de 4 larges dalles. On l'appelle aujourd'hui : église de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

(3) Elle se lit : "Ετους ιφ'ι Ιουλ. 'Αρτεμιδωρος καὶ Πρεισχα γυνή. Les deux autres inscriptions portent aussi le nom de Julius, commun ici, puis les noms de Philippicos et de Doumina, de Demetrius et d'Ariadné.

(4) Ainsi firent, en 1860, les chrétiens des environs. Les massacreurs, venus de Damas, n'osèrent s'exposer à un assaut désagréable et revinrent précipitamment à des proies moins ardues.

Dire maintenant qu'après le triomphe du christianisme, ce lieu suivit le mouvement de transformation en basiliques dont l'Orient garde tant de vestiges, dire qu'à la place du temple on bâtit une église, c'est être en conformité avec l'histoire la plus exacte que nous suggèrent les monuments de la Syrie et de la Damascène (1).

Vraisemblablement encore, selon la coutume d'alors, un couvent s'abrita près de la basilique qui, de bonne heure, dut prendre le vocable de la Mère de Dieu (2).

Il est facile de se représenter l'édifice, car le style des constructions monastiques était uniforme : une tour haute et massive; à côté, le monastère avec son dédale d'escaliers et de couloirs; en face, l'église avec ses colonnes byzantines à chapiteau corinthien ou tressé en corbeille, ses pavés de mosaïques, ses plafonds peints; enfin, un mur d'enceinte aussi élevé que le couvent et percé de deux poternes basses.



UN COIN DE SAÏDNAYA

Ce monastère acquit une certaine célébrité. Les 16 oratoires qui l'entourent et dont plusieurs sont fort anciens signalent visiblement des ermitages, et l'on ne peut se défendre de penser que nous sommes en présence d'un de ces *Cœnobium* si fréquents en Syrie, à l'époque byzantine.

A quelle date parut, au couvent, l'*image miraculeuse* de Notre-Dame? On l'ignore. Si elle exista au VIIIe siècle, elle dut faire peu de bruit, car saint Jean Damascène, voisin du sanctuaire et à l'affût des icones miraculeuses qu'il défendait contre les iconoclastes, ne cite point Saïdnaya (3). De vagues traditions, recueillies par des pèlerins postérieurs, font allusion à de vieilles protections de Notre-Dame.

(1) Cette transformation ordonnée par les décrets impériaux venus de Byzance a peut-être été le noyau de la légende de Justinien dont parlent toutes les traditions de Saïdnaya.

(2) Dans les environs, on a trouvé des traces anciennes de Notre-Dame, par exemple, à Malaoula, les ruines d'une église à Marie; à Iabroud, une inscription grecque ainsi conçue : « Le bœuf connaît son possesseur et l'âne la crèche de son maître. La Sainte-Marie. » *(Bullet. de Corresp. Hellen. Extrait. N° 65.)*

(3) On a beaucoup écrit sur cette icone étrange (voir p. 476). Les plus anciennes relations nous disent qu'elle vint de Jérusalem. Comme tous les récits s'accordent en deux points (Saïdnaya est une fondation impériale, le tableau fut apporté de Jérusalem), le P. Martin (manusc. p. 897) conjecture que le sanctuaire est dû à la munificence de l'impératrice Eudoxie qui fit deux pèlerinages en Terre Sainte, bâtit un grand nombre d'églises et de couvents, enfin envoya de Jérusalem à sa belle-sœur, sainte Pulchérie, une des vierges dites de saint Luc (MIGNE, *P. G.*, t. LXXXVI. Ire partie, p. 166; IIe partie, p. 2475). — Pour moi, avec moins de détails et plus d'exactitude, je déclare que je n'en sais rien.

Sarrasins et Tartares, écrit un pèlerin, n'ont jamais pu détruire Saïdnaya, et cela par une protection visible de sainte Marie.

Il y a en Orient, raconte Albéric de Neufmoûtier, trois églises que les miracles défendent : la première est Sardenai, la seconde Bethléem, la troisième Sainte-Catherine du Mont Sinaï.

Ce fait a beaucoup frappé les pèlerins qui le signalent presque tous, ajoutant, par broderie, que tout musulman qui osait s'établir à Saïdnaya, même avec intentions pacifiques, mourait infailliblement dans l'année.

Il est sûr que cette région de Saïdnaya et de Maaloula paraît, au milieu des musulmans, comme un îlot inviolé. Jusqu'à nos jours, elle a gardé sa religion, ses usages, même sa



LE DÉPART DU CROISÉ

langue syriaque populaire. Peut-être est-ce une préservation due à la Vierge de Saïdnaya.

*
* *

Aux Croisades, le sanctuaire prend tout à coup une grande splendeur; non que les Croisés l'aient possédé : ils ne purent jamais s'emparer de la Damascène ; mais, avec leur flair de reliques, d'objets miraculeux et de pèlerinages, ils eurent vite découvert le rocher de Saïdnaya (1). Dès lors, le sanctuaire acquiert une réputation extraordinaire en Europe, et les récits des pèlerins abondent.

(1) Une chronique latine antérieure à 1214 dit que, lors du siège de Damas par les Croisés, ces derniers ravagèrent *Saïdnaya* et l'Abilène, *infinita damna et mala fecerant olim in Sardenay et in regione Abilinâ* (*Rev. de l'Orient chrétien,* 1899, p. 80).

Aux environs de 1200, plusieurs relations nous décrivent le sanctuaire avec beaucoup de détails (1). Voici la première en date (1175). C'est une lettre « du pèlerin Gérard » insérée dans une dépêche diplomatique adressée à Frédéric Ier par Burchard, à l'issue de son ambassade auprès de Saladin :

A trois (treize) milles de Damas est un lieu nommé Saidaneida, situé dans les montagnes et habité par des chrétiens. Là, sur un rocher, est bâtie une église à la Vierge, où douze religieuses et huit moines servent assidûment Dieu et la Vierge. J'ai vu, dans cette église, un tableau peint sur bois, long d'une aune et large d'une demi-aune, dans une fenêtre du sanctuaire et fortement assujetti par un réseau de fer. On y avait peint d'abord l'image de la bienheureuse Vierge, mais maintenant



SAÏDNAYA — VILLAGE ET COUVENT VUS DE L'OUEST

chose admirable! la peinture est *incarnée sur le bois* (2), et il en découle sans cesse une huile plus odoriférante que le baume.

Une multitude de chrétiens, de Sarrasins et de Juifs, sont souvent guéris de diverses maladies par cette huile. Et notez que cette huile ne diminue jamais, quelque quantité qu'on en prenne. Personne n'ose toucher ce tableau; mais tous peuvent le voir; cette huile est religieusement conservée; lorsqu'on en prend avec dévotion et foi, en l'honneur de la Sainte Vierge et avec la révérence requise, on obtient indubitablement tout ce qu'on demande. Aux jours de son Assomption et de sa glorieuse

(1) Ces divers documents qui, à première vue, paraissent dériver de deux sources diverses, pourraient bien provenir d'une source grecque primitive perdue, ainsi qu'a essayé de le prouver le savant P. Peeters (*Analecta Bollandiana,* t, XXV, fasc. II, p. 137..... 1906) et qu'on peut le conjecturer d'une homélie arabe sur Saïdnaya copiée à Damas en 1561, sur un manuscrit disparu (MACHRIQ, t. VIII, 1905, p. 461-468). Dans ce cas, il y aurait eu avant les Croisades un document de provenance indigene sur Saidnaya, document plus ou moins copié par les chroniqueurs occidentaux.

(2) *Pictura super lignum est incarnata.*

Nativité, tous les Sarrasins des environs affluent dans ce lieu, pour y prier avec les chrétiens et y offrir dévotement leurs présents.

Ce qui attire surtout à Saïdnaya, c'est l'image de Notre-Dame; si l'on en juge par les récits des pèlerins, ce tableau est quelque chose d'inouï.

C'est, nous a dit le pèlerin Gérard, un tableau peint sur bois, assujetti dans une fenêtre par un treillis de fer, image *incarnée* dont il découle une huile odoriférante « plus suave que le baume », dit un autre; « plus odorante que les parfums du Liban », raconte un troisième.

C'est une liqueur huileuse très limpide, continue le moine Mathieu Paris; il arriva dans la suite des temps une chose étonnante et qui fit l'admiration de tous; on vit l'image se revêtir de chair et pousser des mamelles.



UN MENDIANT

Ainsi l'attestent les Frères (Templiers) qui l'ont vue, raconte le grand maître Thietmar, qui visitait Saïdnaya en 1217; ainsi témoigne surtout le Fr. Thomas, surnommé Théologien et Bon Docteur, qui l'a même touchée du doigt, et plusieurs autres disent être revêtue de chair depuis le bas du sein.

Cette image miraculeuse, dit Rudolphe de Westphalie, est déjà si ancienne qu'on distingue à peine les couleurs; on voit néanmoins que le manteau était de pourpre..... De cette image découle une huile salutaire que les prêtres mêlent à d'autre huile pour en donner à la multitude qui en demande. Cette huile se change parfois en lait et de lait en sang; je l'ai vu de mes propres yeux. J'ai éprouvé aussi qu'elle apaise les tempêtes, et elle a préservé ce monastère de tout péril.

Derrière le maître autel, note Guillaume de Baldinsel, dans un mur, on voit une image noire et humide où fut peinte jadis la glorieuse Vierge; aujourd'hui, aucun trait n'apparaît, sauf un peu de couleur rouge; visiblement il en suinte continuellement une huile, qui semble être de l'huile d'olive (1).

Qu'on juge si un tel phénomène devait attirer à Saïdnaya! Les pèlerins y accouraient en très grand nombre (2); en France et ailleurs, toutes les églises, au XIII^e siècle, réclament de l'huile qui coule du sein de la Vierge (3).

Lorsqu'on était en paix avec les Sarrasins de Damas, raconte Mathieu Paris, les Templiers envoyaient prendre de la liqueur miraculeuse, pour la distribuer aux pèlerins, afin qu'ils publiassent dans toutes les parties du monde les merveilles opérées par la Mère de Dieu.

(1) Baldinsel est le premier à donner sur le miracle une note sceptique. « Jadis, dit-on, il coula une huile miraculeuse : j'en doute, ainsi que d'autres. »

(2) Ainsi on trouve à Damas, en 1238, l'évêque de Marseille, Benoît, venu pendant une trêve avec le sultan de Syrie, pour faire le pèlerinage de Saïdnaya. (Clermont-Ganneau, *Rec. d'Arch.*, *or.* t. I., p. 258.)

(3) Dans les inventaires des trésors d'églises d'Occident parvenus jusqu'à nous, on trouve fréquemment mentionnée au nombre des reliques : *ampulla de oleo sanctæ Mariæ de Sardiney quod fluit de pectore et de mamillis ejusdem ymaginis beatæ Mariæ Virginis.* (Rey, *Col. franq.*, p. 296.)



UN PÈLERINAGE MUSULMAN

On en vint jusqu'à faire un traité spécial avec le sultan de Damas pour faciliter le pèlerinage, et, chose incroyable, tandis que, sur cette terre chrétienne, les Templiers escortaient les dévots musulmans vers leurs santons, les Sarrasins convoyaient les pèlerins chrétiens vers Notre-Dame de Saïdnaya. Et même, en 1403, alors que la Syrie n'avait plus un seul Croisé, on voit le grand maître de Rhodes, Philibert de Nailhac, et le roi de Chypre, Janus, dans un traité avec le sultan d'Égypte et de Syrie, réclamer un droit spécial sur sainte Marie de Sardenaïra (1).

Les infidèles accordaient le libre accès au sanctuaire d'autant plus volontiers qu'ils étaient eux-mêmes les premiers à s'y rendre et à bénéficier des miracles de la Vierge. Un prodige inouï, qui fit dans le monde chrétien et musulman un bruit extraordinaire, arriva vers 1203 ; voici le récit du chroniqueur Thietmar :

Un sultan de Damas, qui était sur le point de perdre la vue, vint visiter Notre-Dame de Sardan et, quoique païen, il vint dans le sanctuaire; là, il se prosterna et pria.

Se relevant ensuite, il put voir la lampe brûler devant l'image sainte; alors, se trouvant guéri, il glorifia Dieu ainsi que tous ceux qui étaient présents, et, regardant encore la lumière de la lampe, il promit une rente annuelle de 50 mesures d'huile pour l'entretien du luminaire de cette église. Elles furent régulièrement remises, jusqu'au temps de Nour-ed-Din (2).

---

(1) « Les deux contractants sont venus d'accord..... que ceux qui seront gouverneurs de l'Hôpital (Hospitaliers) puissent ouvrer (réparer) au Saint Sépulcre, à Bethléem, au mont Sion, à Nazareth et à Sainte-Marie de Sardenaïra. » (PAOLI, *Codice diplom.*, n° 86, t. II, p. 108.)

(2) THIETMAR (1217). Quel était ce sultan? Grande obscurité. Le P. Poiré (citant Westmonasterius. *Triple cour.* Traité I^{er}, ch. XIII, l. V) l'appelle Seif ed-Din Abou-Bakr, frère de Saladin. Le martyrologe maronite (24 mars) dit : Le wali El-Hadjari.

Un an après, autre merveille :

En 1204, racontent Mathieu Paris et Thietmar, trois jours avant Pâques, un soldat chrétien, captif



DANS LE DÉSERT : LE DÉPART

dans la prison de Damas, tira de son sac une fiole où il avait mis de l'huile distillée par l'image de la Mère de Dieu à Sardenai; en regardant de près, il aperçut de l'huile incarnée qui se tenait divisée en deux parts..... Le soldat voulut avec son couteau mêler, mais il en sortit des gouttes de sang, à la grande admiration des aumôniers, des captifs et des autres (1).

∴

Tous ces faits et bien d'autres avaient un grand retentissement; les pèlerins les colportaient en Europe; on les chantait dans les veillées des châteaux; on les mit en épopée.



DAMAS — MARAÎCHERS ALLANT A SAÏDNAYA

Aussi, en dépit d'extrêmes dangers, y a-t-il une série ininterrompue de pèlerins ou de curieux au grand sanctuaire. En 1598, c'est le Hollandais Cottwick, qui, après avoir solennellement déclaré qu'il préfère « le vin sardanatique (de Saïdnaya) au crétois et au chypriote », décrit l'église et le tableau.

Au XVIIe siècle, le chevalier d'Arvieux y admire la dévotion des Turcs ; le protestant Mawndrell nous parle de 20 religieux grecs et de 40 religieuses ainsi que de certaines tentatives pour dérober le tableau.

Les Jésuites de Damas y vont prêcher « à ces servantes de Dieu qui, disent-ils, vivent

(1) MATH. PARIS, THIETMAR, etc. Inutile d'avertir le lecteur que citer n'est pas approuver.

dans une merveilleuse innocence et piété » (1). Le poète Gabriel Farhat, que nous avons maintes fois cité, visita lui aussi le saint couvent. Voici quelques-unes des strophes imagées où il décrit son pèlerinage :



JEUNES RELIGIEUX GRECS-CATHOLIQUES

Doucement, doucement, ô conducteurs des montures!

Dirigez-moi vers ces demeures où la nuit plane en aube éclairante!

Monté sur un cheval plus rapide que le regard, j'ai parcouru les plaines, l'une après l'autre, traversant déserts et chemins;

Jusqu'à ce que la nuit, déchirant ses franges et défilant les perles de son cordon d'étoiles,

J'ai vu le profil d'un fort rempart (le sanctuaire) étinceler sous la lumière.



RELIGIEUSE GRECQUE SCHISMATIQUE DE SAÏDNAYA

Et j'ai dit à mon compagnon :

— O ami, quelle clarté a réjoui l'espace et rajeuni de tous côtés le ciel?

Et il répondit :

— C'est la citadelle forte, noble dans sa hauteur, ses qualités et ses dons.

O heureuses demeures! O heureux qui y passe un jour!

Ils (les religieux du couvent) moissonnent les vertus avec la faucille de la piété, et le feu de l'épreuve les a purifiés.

Je leur ai ouvert mes ennuis, et mon cœur a poussé là mes espérances, comme on pousse de belles chamelles.

O vous, habitants de ce campement, par Dieu! portez mon *salam* à Celle qui est meilleure que tous les amis!

Un Sicilien, don Aquilante Rocchetta, visitant Saïdnaya, le 25 mars 1599, nous en a laissé une description minutieuse et presque actuelle, tant les choses ont peu changé :

Le portique de l'église, dit-il, est de cinq arcades avec quatre colonnes de pierre..... Entre les deux ailes, est la nef soutenue par quatre ou cinq colonnes de style varié. Ensuite s'élève un mur (l'iconostase) auquel sont suspendus divers tableaux de saints, de Notre-Dame surtout; la peinture est tantôt à l'antique et dévote, tantôt

(1) Un siècle après, les choses étaient bien changées. Lorsque Néophytos (voir plus loin) fut nommé évêque de Saïdnaya, « il remarqua, dit son biographe, que les 61 religieuses qui résidaient dans le couvent des femmes ne suivaient aucune règle et vivaient chacune à sa tête, que le couvent était ouvert à tout le monde. Il se mit à l'œuvre de la réforme, traça des règles, imposa à toutes de manger à la table commune et d'entendre la

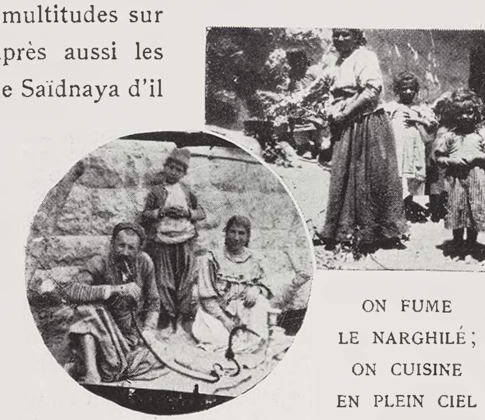
à la grecque. On entre après dans le Sancta Sanctorum où est l'autel; il y a une mosaïque en briques belle et variée; derrière l'autel est une tribune avec d'anciennes peintures.

Au delà est une enceinte ronde couverte de mosaïques; là est un petit balcon où brûlent sans cesse des lampes; derrière une porte d'argent ornée de deux rangs de perles et d'ébène, sur un marbre très fin, on voit comme une pierre noire couverte d'une étoffe cramoisie, brodée; et dans du marbre, une image de Notre-Dame en grande vénération par plusieurs nations. Au-dessous de cette pierre, est un enfoncement où est une ampoule d'argent pleine d'une liqueur dont l'abbesse met quelques gouttes sur les yeux des visiteurs; cette liqueur est si forte et si ardente qu'elle fait pleurer là où elle touche.



UNE FAMILLE DES ENVIRONS DE DAMAS

Ce qu'on voudrait sans doute, c'est une vue d'ensemble sur un de ces pèlerinages hybrides qui réunissaient chaque année des multitudes sur le rocher. D'après les vieux manuscrits, d'après aussi les vieilles choses du couvent, on peut restituer le Saïdnaya d'il y a deux cents ans. Le visiteur trouvait deux communautés séparées; les hommes occupant l'Ouest et sortant par la porte Nord, les femmes résidant en face de l'église et sortant par le Sud. Tous vivaient sous la règle de saint Basile; l'office était chanté par les moines, dans les stalles devant l'iconostase, par les religieuses dans une tribune grillagée. En temps ordinaire, sauf quelques groupes de pèlerins, des quêtes au loin et des visites ou séjours d'évêques, la vie était calme.



ON FUME LE NARGHILÉ; ON CUISINE EN PLEIN CIEL

lecture pendant le repas. Aucune ne devait posséder rien en propre. Il ferma les portes du couvent et défendit aux hommes, sous peine d'excommunication, d'entrer chez les religieuses et à celles-ci de se mêler aux laïques. Il fit bâtir un peu plus bas un couvent pour les moines. » (RABBATH, *Documents inédits*, t. I[er], p. 610.)

Mais voici l'époque du pèlerinage. Les religieux se serrent pour faire place. On secoue les nattes, on balaye cours et couloirs, on nettoie et on peigne le rocher.

Bientôt, au bas de la plaine, paraissent les premières bandes. Plusieurs familles et curés ont déjà retenu leur chambrette; jusqu'à la fête, les groupes se succèdent. Quand tout est plein au couvent, les derniers venus logent dans le village, surtout les musulmans et les bédouins. Saïdnaya présente alors un aspect animé et pittoresque; des tentes noires ou blanches s'étalent au bas du village et près du rocher; 5 à 6 000 étrangers sont là, avec leurs habits divers, des chevaux et des armes (1).



SAÏDNAYA — INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE; ICONOSTASE SCULPTÉ

Au couvent, chaque famille reçoit une case. A la rigueur, on trouve à Saïdnaya des nattes, des tabourets, de petites tables, des tapis, du pain, du charbon de bois, voire des narghilés; mais les pèlerins préfèrent apporter eux-mêmes leur mobilier.

Dans la chambre assignée, on s'accommode comme on peut; on reçoit le clou de bois qui sert de clé et l'on est maître. Le logis est étroit, mais on cuisine en plein ciel. On vit surtout dehors, même la nuit. Enfin le rocher et ses terrasses sont à tous. D'ailleurs, près de l'église, des vendeurs étalent, soir et matin, des déjeuners tout

(1) Le pèlerin allemand Ulrich Lemann parle même de 50 000 chrétiens venant, le 8 septembre, à Saïdnaya. (ROHRICHT, *Deutsche Pilgerreisen*, 106.)

prêts : lait chaud, biscuits, fruits, surtout les fameux raisins de Saïdnaya. Tout le village alors sert le couvent ; au besoin, les maraîchers du Goutah dérivent ici quelques chargements. On rend visite à Saïdeh. Dans la grande église, tout charme les yeux, les gros lustres de bronze, les suspensions de verre, les étoffes, le pavé glissant, les icones à fond d'or, les bois travaillés, les gros cierges entourés de papier colorié, les œufs d'autruche pendus en ligne devant l'autel. On assiste aux longs offices, surtout aux vêpres de Saïdeh, aux sermons ; on chante avec fureur ; entre temps on va vers les pupitres du chœur, on ouvre un gros livre, on lit des prières, on fait des prostrations et l'on se retire ravi.



NOMADES ET LEUR HUTTE DANS LE DÉSERT

Les malades vont dormir devant le tableau. Les mères y demandent des enfants ; tout ce que la piété orientale a su trouver pour la Vierge de rites touchants ou de superstitions s'exerce là ; c'est le grand moment où l'on solde les vœux faits pendant l'année, à la Vierge du Rocher. Constamment des moines ou des religieuses distribuent de l'huile sainte.

Ainsi se passent les huit à quinze jours du pèlerinage, à soigner son âme, surtout à réconforter son corps ; on est si à l'aise sur ce belvédère ! Sans doute, il n'y a point de place pour le Djerid et les courses de chevaux ; mais, outre que nos Damascains se déshabituent de ces exercices violents, il y a tant d'autres distractions !





SAÏDNAYA — LE SANCTUAIRE : PLATE-FORME ET COULOIR

Pas de livres, le pèlerin n'en a que faire. Mais on se visite de case en case, on joue au tric-trac, on fume, on regarde les danses et on écoute la musique devant le portique de l'église où la Vierge est représentée entre saint Michel et saint Gabriel. Les jours d'extra, on prend part aux processions autour des murailles d'où l'évêque bénit le couvent, le village et les pèlerins. Çà et là, une récréation extraordinaire : c'est un musulman qui se purifie, à la mauresque, dans une grande terrine d'eau, avant d'aller avec son tapis se prosterner devant la Setna. C'est enfin un miracle de la Vierge ; on en parle, un petit poème

se forme autour, et rien que de s'entretenir de ces pieuses choses, on se sent tout rajeuni et retrempé en dévotion.

Le jour du départ on fait visite à la Mère supérieure, car personne ne se retire sans laisser une aumône. A la porte, on charge le mobilier sur les ânes; on se groupe en caravane pour n'être pas détroussé en route et..... à l'an prochain !

Hélas! presque chaque année des abus sont signalés : rixes, vols, meurtres et autres peccadilles. Quelques moines s'en plaignent, des évêques s'indignent, les religieuses se taisent. Enfin, on prendra des mesures; mais l'Orient est l'Orient, et, l'année suivante, le pèlerinage recommence comme avant.



S. B. CYRILLE VIII GEHA,
PATRIARCHE GREC CATHOLIQUE D'ANTIOCHE

* * *

Au commencement du XVIII[e] siècle, un grave événement vint remuer profondément Saïdnaya et le monde grec de la Syrie : ce fut le retour du Rite à l'obéissance de Rome. Grâce aux efforts des missionnaires, un noyau catholique se dessinait enfin. Or, un des premiers à rentrer publiquement et généreusement dans le sein de l'Église fut un évêque de Saïdnaya très dévot à Marie, Néophytos, « le très religieux prélat », comme l'appelle Assémani. Tout Saïdnaya le suivit (1);

(1) Avant Néophytos, on signale à Saïdnaya d'autres évêques formellement catholiques : par exemple M[gr] Pierre (vers 1264) (Assémani, *Catalog. Manuscr. Vatic.*, t. II, p. 26); le patriarche Michel, évêque de Saïdnaya, qui, en 1460, écrivit au Pape Pie II pour l'assurer de sa catholicité, lui et les patriarches de Jérusalem et d'Alexan-

déjà même Néophytos avait sacré de ses propres mains, à Damas, en 1724, le premier patriarche grec-catholique, Cyrille VI.

Les optimistes jetèrent un cri de triomphe.

Mirage! On sait comment un ambitieux prêtre d'Alep, Sylvestre, enraya à son profit ce beau mouvement. La persécution, nous l'avons vu, éclata; évêques et patriarches durent fuir de village en village jusqu'au Liban. Néophytos, après de grandes souffrances et des essais d'apostolat à Diarbékir, s'embarqua pour Rome, la ville de ses rêves; il vit le Souverain Pontife et il mourut là, en saint (1). Ce prélat était fort dévoué envers la Sainte Vierge. Outre l'Office, il récitait tous les jours en son honneur le *Paraclisi* de la Vierge et il avait toujours le chapelet à la main (2). Ce fut à Marie qu'il dut d'échapper, dans ses exils, aux poursuites de ses ennemis. Son malheureux couvent de Saïdnaya, après de longues agitations, fut, en 1817, violemment saisi et occupé par les schismatiques. Il l'est encore.



Mgr MELETIOS
PATRIARCHE GREC ORTHODOXE D'ANTIOCHE

Depuis 1817, rien n'a changé dans la physionomie extérieure : même labyrinthe, même enchevêtrement ruineux, même pèlerinage populeux et bigarré, même église qui, malgré la restauration de 1870, garde ses icones, ses lustres, ses œufs d'autruche. Plus de moines! Mais une trentaine de religieuses en noir, sans clôture et d'une instruction sommaire.

***

En arrivant à Saïdnaya, j'avais un immense désir : voir le fameux tableau incarné, d'autant que j'avais surpris, au village même, des sourires sceptiques et des chuchotements calomnieux sur son existence.

— La Vierge! Venez la voir! nous dit une religieuse.

---

drie. Il mourut en 1464 (d'après un manuscrit du P. Jean Ajimy, à Aïn-Traz). (Cf. *Echos d'Orient :* 1904, p. 211, etc.) Mgr Iousef ben Hadj Nahmeh de Bziza, qui occupait ses loisirs à traduire saint Jean Chrysostome. (PATR. BOULOS MASSAD. *Ed-Dor el-Manzoum.*) Au XVIIe siècle, les Jésuites de Damas vont prêcher au couvent de Saidnaya. Cette région paraît avoir gardé longtemps une tendance vers Rome.

(1) 23 février 1731. Il mourut d'un accident de voiture et fut enterré sous le grand autel du collège de la Propagande. Plusieurs malades, dit-on, furent guéris par l'attouchement de son corps.

(2) *Paraclisi*, c'est-à-dire : prières (Παράκλησις). (RABBATH, *Documents inédits*, t. Ier, p. 612 620.)

Et d'un pas alerte, par le dédale de ruelles et de flâneurs, elle nous conduit derrière la grande église; car le tableau n'est plus dans le chœur, mais en dehors, vers l'Orient, juste au-dessus des stèles funéraires.



COUVENT DE SAÏDNAYA,
VU DU FOND D'UNE GROTTE

Cette précieuse image a été de plus en plus dérobée aux regards et au contact humain. De siècle en siècle, on suit ses curieuses étapes vers l'enfouissement et le mystère : d'abord on l'expose à tous les yeux, librement sur un autel, puis on l'assujettit dans une fenêtre avec un treillis de fer, puis dans une niche, puis dans une châsse de pierre au fond d'une abside; enfin l'abside elle-même est isolée, par un mur, du reste de l'église; c'est proprement le sanctuaire actuel, le lieu des miracles, le lieu terrible et doux, le lieu où nous allons : Saïdeh.



COULOIR MENANT AU SANCTUAIRE

Nous entrons dans une petite antichambre dont le pavé est couvert de chaussures, de sacs et de bâtons, comme une entrée de mosquée. On nous fait quitter nos souliers et nous pénétrons dans « le Saint des saints », lentement, en silence, comme en un lieu sacré.

L'édicule est un petit décagone de 20 mètres carrés, sans fenêtre; au milieu, sur colonnette, une énorme veilleuse; d'innombrables cierges multiplient leurs flammes dans l'or des icones et des lustres, contre les faïences des parois, les mosaïques du parquet, et jusque dans les yeux fixes des pèlerins qui nous regardent entrer. On y soupire, on baise le sol, on fait des prostrations, on trempe des linges dans l'huile sainte, on lève les mains; des femmes et des enfants malades dorment étendus sur le pavé : le tout dans une indéfinissable odeur. Tout frappe l'imagination; l'œil ébloui par le soleil trouve une douceur calmante, et l'on rêve du sanctuaire féerique d'une mystérieuse et troublante divinité.

La religieuse écarta des tentures et nous ouvrit, dans le mur, une petite porte d'argent, suivie d'une grille en cuivre rivée à la pierre et qui ne s'enlève jamais; la jaune lumière, pénétrant entre les barreaux enchevêtrés d'icones et de pendeloques, nous montra une sorte de tabernacle tapissé, au milieu duquel apparaît une petite châsse en marbre doré avec sculptures, de $0^{m},42$ de long sur $0^{m},25$ de large et $0^{m},30$ de haut.

— C'est le tombeau où l'on a enterré Sainte Marie, dit la Sœur en reculant par piété, mais en surveillant nos moindres gestes.

Pensez! si nous allions ouvrir le coffret et regarder!



DAMAS — PARTANT POUR SAÏDNAYA

*
* *

Ce serait probablement un désastre, car il est bien à craindre que la Vierge, ensevelie ici, n'ait ressuscité, comme son divin Fils, au jour de Pâques.

— Elle n'y est plus, disent les catholiques de Saïdnaya.

— Elle y est, répondent les schismatiques, et surtout le personnel du couvent.

Une chose fort simple pour mettre les gens d'accord serait de faire comme Pierre et Jean : regarder dans le tombeau (1).

C'est ce que voulut faire, il y a deux siècles, un certain gentilhomme de Rouen nommé Paul Lucas, et si le récit qu'il en a laissé est vrai, nous avons la clé du mystère :

Dans une petite chapelle, derrière le grand autel, il y a, dit-il, un petit tombeau où ceux du pays croient qu'il y a une image de la Vierge qui s'est incarnée. Dans mon autre voyage (1700), je visitai ce lieu, et comme les Pères grecs me firent le conte de l'image devenue chair je leur marquai la curiosité que j'avais de la voir. Sur ce qu'ils me dirent que cela ne se pouvait ouvrir, je tirai un *gangiare* (poignard) que j'avais à la ceinture, j'en frappai un grand coup contre le petit tombeau de plâtre et j'en rompis un grand morceau. J'allais redoubler, lorsque les Pères se mirent à genoux. Ils me baisèrent la veste et me dirent : « Ne nous fais point ce tort, nous t'allons dire la vérité. »

La pitié qu'ils me firent me retint : « La sainte image de la Vierge, dirent-ils, qui s'est faite chair

(1) Le tableau fut mis dans le coffret probablement avant 1599 (cf. *Relat. de* Rochetta), *sûrement avant 1697*. Mawndrell signale formellement la chose. « Les moines, dit-il, le placèrent dans un coffret de pierre qu'ils mirent dans un trou de la muraille, derrière le maître-autel. »



PRÈS DE SAÏDNAYA — BÉDOUINES TISSANT UN TAPIS

et qui était ici, a été volée. Le peuple croit toujours qu'elle y est et y a la même dévotion. Cette seule dévotion nous soutient à cause des offrandes qu'on y fait. » (1)

Le P. Agathange de Bretagne, que j'avais mené avec moi, voulut que je me contentasse de ce qu'on m'avait dit, après l'aveu de la fourberie. Je faisais toujours le méchant, sous le prétexte qu'il ne fallait pas souffrir qu'on trompât le monde.

Alors ces pauvres gens se mirent à pleurer. Pour changer l'objet de ma curiosité, je m'amusai à regarder des manuscrits syriaques qui étaient dans une armoire (2), j'en trouvai deux qui me parurent bons; je leur demandai à les acheter; ils me les offrirent et n'en voulurent point prendre l'argent. Je pris les livres et leur donnai un sequin. Je ne sais si les livres étaient bons, mais Mr. Pie, docteur de Sorbonne, m'en donna douze louis.

Sans être Marseillais ou Gascon, mais seulement de Rouen (3), un sujet du Grand Roi pouvait alors se permettre de tels procédés; aujourd'hui non. D'ailleurs ce serait inutile; une garde empêche d'ouvrir. Outre le couloir bien surveillé et libre à certaines heures seulement, outre les deux entrées fortement verrouillées, outre la porte d'argent et les barreaux de cuivre, une châsse cadenassée dérobe le mystère. Et, comme si tout cet appareil

(1) Si ce récit est véridique, il anéantit l'opinion actuelle des catholiques de Saïdnaya, que le tableau aurait été emporté à Rome par Mgr Néophytos, vers 1730. Le tableau aurait disparu longtemps auparavant.

(2) Cette armoire existe encore; c'est la bibliothèque, on la montre à tous les voyageurs. Aujourd'hui on n'y trouve guère plus que des livres de chœur et des missels.

(3) Paul Lucas (1664-1737), né à Rouen, joaillier, puis soldat contre les Turcs, fit de nombreux voyages. Ses exploits, qu'il raconte en matamore, font naître un certain doute sur leur authenticité.

ne suffisait point, une zone de terreur l'entoure; malheur au téméraire qui s'aviserait d'ouvrir le redoutable coffret! Aussitôt il serait frappé de cécité, de paralysie ou de mort.

Moi-même, pauvre innocent, je pus m'en assurer.

M'étant armé, non d'un « gangiare », mais d'un inoffensif mètre pliant, j'introduisis le bras dans le caveau à travers les carreaux; la Sœur poussa une exclamation que les assistants reprirent en sourdine : évidemment je jouais avec la mort.

— J'y consens, dis-je à la Mère supérieure, que nous trouvâmes dans son divan



SOUS LA TENTE, DANS LE DÉSERT

entourée de visiteurs et occupée à compter les revenus du pèlerinage; oui, je consens à perdre la vue, même la vie, mais j'aurai contemplé la Vierge Marie.

Tout le monde me regarda épouvanté.

La supérieure, elle, une petite vieille très expressive et très fine, me transperça d'un coup d'œil et, haussant imperceptiblement les épaules :

— Toi, tu veux voir Saïdeh! Mais le patriarche lui-même, lorsqu'il vient, ne la voit point. Quand j'étais petite, un évêque me fit plonger la main dans le saint coffret et je sentis comme un poisson qui m'échappait.

A ce moment, un gros homme, sorte de garde-chiourme assis près de la porte et qui jusque-là avait tourmenté de la monnaie dans sa poche, s'écria d'une voix grasse :

— Pas besoin de la voir, Saïdeh! Les miracles montrent bien qu'elle est là!.....

Le mot était profond. *Agere sequitur esse*, disent les philosophes.

— O Raïsseh (supérieure), demandai-je, depuis le temps que tu résides ici, as-tu observé des miracles?

Cri général.

— *Ktir* (beaucoup)! Et l'enfant tombé du rocher sans se faire de mal! Et les puits remplis brusquement en une nuit d'été! Et saint Georges qu'on a vu, en 1860, traverser les airs à cheval!.....

⁂

La supérieure attendit la fin du vacarme, puis, simplement, répondit :

— On raconte beaucoup de choses, mais moi je n'ai jamais rien vu.

Alors je me rappelai la lettre envoyée, en 1867, au P. Martin par M[gr] Makarios, archevêque melkite de Damas :

..... Tout ce que vous avez appris des miracles qui s'y feraient (à Saïdnaya) n'est que pur mensonge et invention intéressée. J'ai voulu moi-même examiner ces sortes de miracles, et j'ai trouvé qu'ils n'étaient fondés que sur des rêves de femmes, des imaginations d'enfants et des mensonges sacrilèges (1).

Bibliographie pour Saïdnaya.

Gerardus (1175), *Itin. ap. Arnold. Chronic. Slavor.* l. VII, c. viii (Pertz, *Monum. Germ.*, t. XXI, p. 240). — Un Pèlerin anonyme (1187), en vieux français (De Vogüé, *Églises de Terre Sainte*, p. 450). — Pseudo Jac. Vitriac, *Hist. orient.*, l. III (Bongars, *Gesta Dei per Francos*, l. I[er], p. 1126). — Mag. Thietmar (1217), *Peregrinatio*, V., édition Laurent, p. 14. — Math. Paris., *Hist. major Anglorum* (ad. annum 1204), édit. Luard, II, p. 485. — Burchardus Argent., *Iter ad Terram Sanctam* (Serapeum, t. XIX, p. 153-154. — Albéric de Neufmoutier, *Chronic.* (Pertz, *Monum, Germ.*, xxiii, p. 935). — Gerv. Tilberiensis, *Otia imperialia* (*Leibnitz, Script. rerum Brunsvicens*, I, p. 975). — G. Raymond, *Le miracle de Sardenai*, poème, vers 51-80 : *Romania*, t. XI (1882), p. 532 ; t. XIV (1885), p. 88. — Gauthier de Coincy, *Les miracles de la Sainte Vierge*, poème, édit. Poquet, 1857, col. 651-653. — Guill. de Baldinsel. *Hodœporicon ad Terram Sanctam*, c. x (ap. Canisium, *Thes. Monum. Eccles.*, édit. Basnage, t. IV, p. 356). — Biblioth. nat. de Paris, Cod. Mss. lat. 10522, fol. 36. — Grethemios (vers 1400), Cf. *Itin. russes en Orient* (trad. de Khitrowo), p. 191. — Ludolphe de Sudheim (1338), *De Itin. Terræ Sanctæ*, pars I, c. xvii (Archives de l'Orient lat., t. II, p. 36). — Assemani, *Biblioth. or.*, t. III, p. 286. — La Bibl. vat. (manusc. lat., n° 44) aurait : *De admirandâ Icone B. V. M. in loco Sardanay.* — Jean Cottwick (1598), *Min. Hieros. et Syr.*, III, 13. — D'Arvieux, *Mémoires* (1660). — Mawndrell's Journey (Oxford, 1707), visita Saïdnaya, le 2 mai 1697. — Dom Aquilante Rochetta (25 mars 1599), *Peregrinatio di T. Stâ*, c. xvii. — Besson, *Syrie et Terre Sainte*, édit. 1862, p. 66. — Poirresson (Bibl. nat., coll. Moreau, n° 842, f. 43). — *Lettres édifiantes. Levant : Mémoires sur Damas et ses environs.* — Paul Lucas. *Voy. au Levant*, t. I[er], § 23, p. 203. — *Martyrol. maronite* (24 mars). — Rey, *Col. franc.*, p. 294. — Martin, Manuscrit, p. 891-944.

---

(1) Lettre du 13 août, Martin (p. 943).



CLERGÉ LIBANAIS : SÉCULIER ET RÉGULIER

LIVRE VIII

CONCLUSION ET VUE D'ENSEMBLE

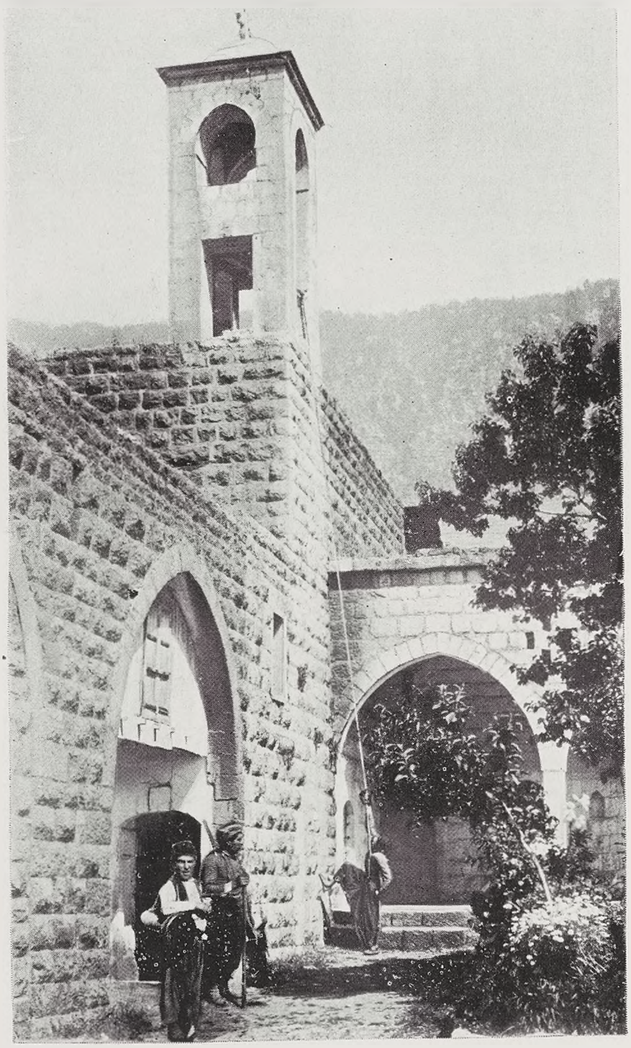
Un Sanctuaire Oriental.

Arrêtons ici notre pèlerinage.

L'aire parcourue n'est pas considérable, mais elle est typique et elle suffit. Dans certaines vieilles tapisseries orientales à ornements compliqués, pas n'est besoin de tout examiner : un coin étudié révèle le motif, la clé du mystérieux dessin. Ainsi de notre voyage : le seul Liban soigneusement examiné nous révèle, proportion gardée, tout l'Orient.

Sanctuaire à sanctuaire, détail à détail, nous avons observé, écouté, crayonné, et, entre

nos mains, voici un album de faits, de légendes, de dévotions, cueillis en passant et sans lien apparent. Reste à classer, à condenser, à tirer — si possible — une vue générale, un profil de cet être mystérieux et imprécis qu'on appelle un sanctuaire oriental. Par là, une lumière plus vive sera projetée sur l'objet vraiment intéressant qui a fait le but de nos recherches : l'âme du Libanais en face de Notre-Dame.



UNE CHAPELLE AU LIBAN

Le sanctuaire est en effet le lieu où l'âme s'échappe le plus et où se résument toutes les manifestations d'un culte. Pour en suivre la nature et les influences, nous examinerons donc trois points : le corps, l'âme, l'action d'un sanctuaire.

I. *Le corps : chapelle et pèlerinage.* — La première exclamation du touriste qui pénètre dans le Liban est celle-ci : « Que d'églises, que de couvents, que de prêtres et de moines ! » A mesure qu'il avance, les campaniles blancs surgissent sous ses yeux de la verdure, du milieu des villages, du front des collines, de partout. Les plus anciens hameaux se glorifient du grand nombre de leurs églises, vivantes ou ruinées, ... vingt-cinq, quarante, parfois davantage. Telle vallée, de la superficie d'une paroisse française, est peuplée d'une vingtaine de clochers ; aux jours d'atmosphère limpide, de certaines hauteurs, l'œil en compte facilement une centaine, et, à l'heure des angélus, on est délicieusement surpris d'entendre monter de tous côtés des volées de cloches, qui, lancées dans les profondeurs

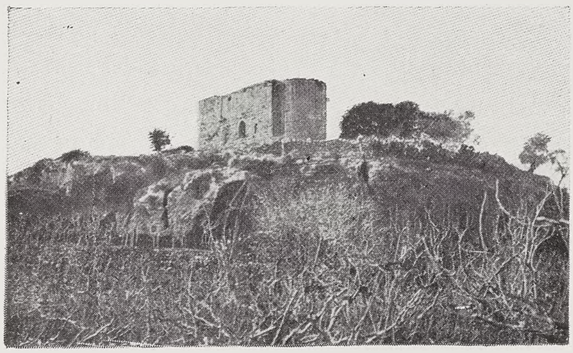
de ce grand orgue de granit, font une musique inoubliable. Le Liban est bien la montagne des églises, tant ces églises sont nombreuses.

Sans doute, la répartition n'est pas uniforme; certains villages manquent de chapelles, mais la plupart des districts en abondent.

Il est vrai qu'une église, dans ces régions, est quelque chose de fort simple : c'est un gros cube de pierre qui ne se distingue parfois des maisons ordinaires que par un bout de clocher poussé au coin de la terrasse.

Cependant — actuellement surtout — on rencontre au Liban de charmantes églises, riches, propres, élancées. Avec le site, le piédestal et la lumière, c'est pittoresque à ravir.

— Je préfère, disait le comte de Marcellus, je préfère le Liban, avec ses ombrages, ses rochers et ses couvents, à tout ce que j'ai vu en Europe.



C'ÉTAIT UNE CHAPELLE SANS CLOCHER
Eglise de Saint-Sauveur, près de Batroun (XIIIe siècle).

La piété du peuple est pour beaucoup dans cette accumulation ; cependant, d'autres causes agissent.

La diversité des rites dans une même bourgade, la multiplication des localités, les largesses de certaines familles riches, les efforts du curé pour avoir son église à lui, comme il a sa maison, sa femme, son chammas (clerc), enfin les coteries et les brouilles dans les villages, tout explique cette floraison qui étonne.

*
* *

Parmi ces centaines d'églises, beaucoup sont réputées miraculeuses et, partant, l'objet de pèlerinages locaux; la Sainte Vierge — on l'a vu par la suite de cet ouvrage — en possède, à elle seule, environ une quarantaine (1).

— C'est beaucoup! m'a-t-on dit.

— Tant mieux! Plus il y a de sources, plus la terre est féconde, et il faut honorer le pays où le cœur des habitants exprime son amour par ce langage d'églises. Et puis, est-ce disproportionné comme nombre? Je ne le crois pas.

La Lorraine possède 50 sanctuaires à Marie. Même proportion pour les autres provinces de France. Au XVe siècle, Londres à elle seule en comptait 18. Rome aujourd'hui a 50 églises

(1) Je parle de sanctuaires, car, pour les chapelles ordinaires à Marie, chaque village tient à honneur d'avoir la sienne et même plusieurs.

à la Vierge; Naples, 55, dont 11 réputées miraculeuses. En 1672, l'Europe catholique était constellée de 1 005 lieux de pèlerinage où l'on vénérait des Vierges thaumaturges (1).

On pourrait étendre cette liste. Ainsi, rien d'extraordinaire pour le Liban. Et puis, qu'on se rassure ! Cette élite de chapelles forme une aristocratie très aimée, certes, très bienfaisante. Beaucoup de ces sanctuaires ont de jolis vocables, sont bien perchés, eurent jadis un certain rôle; ils sont encore bien salués, respectés, visités et glorifiés.



DEVANT L'AUTEL

Néanmoins, la plupart sont pauvres et, çà et là, négligés. Naïf qui y chercherait une architecture, des tableaux de maître, des ex-voto de prix, des autels reluisant d'or, des objets d'art, des articles de piété, des livres, des notices, des hôtels pour les pèlerins, des routes, des processions, bref, ce qui, dans nos régions, constitue un centre de pèlerinage.

Je me rappelle encore le désenchantement d'un touriste; je lui avais raconté l'histoire d'un petit sanctuaire, histoire qu'il trouvait charmante, lorsque, levant le bras :

— Tenez! m'écriai-je, le voici !

C'était une pauvre chapelle sans clocher. Mon touriste regarda, se tourna vers moi et se tut; pour lui, le sanctuaire s'était brusquement évanoui.

J'éclatai de rire, me souvenant que j'avais passé par ces émotions-là.

Que de fois, en effet, nous-même, par des journées brûlantes, après de grands efforts pour atteindre une église, nous y trouvions l'abandon et comme la mort! Peu de personnes, aucun enthousiasme, presque pas un mot. Alors, moitié fatigue, moitié colère, nous étions tenté de remonter à cheval et de dire : « Par tons! Il n'y a rien. »



VIEILLE ÉGLISE FORTERESSE DE EDDÉ PRÈS DE BATROUN

C'eût été une faute.

L'Oriental est l'homme des lenteurs; nos précipitations le font sourire; son geste, comme celui de la nature, est calme; avec lui il faut savoir attendre et patienter.

Et peu à peu, après les exaspérantes formalités du divan, la vie, l'histoire, l'amour apparaissent; on s'aperçoit que cette chapelle, en apparence inconnue et sans influence, est le cœur de la région, que Marie y est visitée, qu'elle y est merveilleusement bonne, que l'âme de l'indigène s'est peu à peu attachée à ce sanctuaire, avec la lente, mais irréductible ténacité de la racine dans les fissures d'un roc.

(1) Terrien, *La Mère de Dieu et la Mère des hommes*, t. II, p. 378.

Je l'avoue, en maint endroit, l'amour aurait pu être plus généreux et plus actif; cependant un pareil état de choses s'explique.

Conçoit-on que ces petites nationalités chrétiennes émiettées dans l'Islam, isolées du reste du monde, cernées par une législation tyrannique, soumise à des firmans onéreux, pressurées d'avanies et d'impôts, désespérées par des guerres locales incessantes et meurtrières, conçoit-on, dis-je, qu'elles aient eu les moyens et l'envie de se livrer au jeu des beaux édifices, des arts, des décorations?

Ces fleurs-là ne poussent que sur un sol libre, paisible, riche et à communications faciles. Quand on est pauvre, qu'on a faim et peur, quand on est sur un terrain mouvant où la construction d'aujourd'hui tombera demain, on ne plante guère et on ne bâtit point, sinon pour la défense et le strict nécessaire (1).



INTÉRIEUR D'ÉGLISE : CHACUN PREND LA PLACE ET LA POSTURE QUI LUI PLAISENT

Et c'est bien le signalement des vieilles églises d'alors : des *guerrières*, portes très basses, fenêtres rares ou percées en meurtrières, murs en forteresse ; des *souffrantes*, n'ayant que l'essentiel, les trois enfoncements et les formes du type hiératique, rien de plus. Et vraiment il y a une ténacité admirable dans ces petits peuples, non seulement de s'être conservés, mais d'avoir maintenu leur foi, leurs églises et les éléments liturgiques et iconographiques de leurs rites.

Aussi, ne pouvant faire beau, ils ont multiplié; quand l'abeille a construit une alvéole, elle passe à une autre semblable; ainsi de notre Liban.

(1) Souvent des chapelles *isolées* étaient exposées aux incursions des pillards et ne pouvaient être richement ornées. De plus, les deux tiers au moins des sanctuaires étant la propriété d'une famille ou d'un couvent, suivaient la fortune ou la générosité de leurs possesseurs. Enfin, les *dons* des pèlerins, parfois insignifiants, étaient appliqués à l'achat de terrains ouakfs plutôt qu'à l'embellissement de l'église.

La Vierge de Nazareth et de l'étable de Bethléem n'a pas craint d'habiter ces masures du pauvre, de les illuminer de ses faveurs et de sourire aux larmes et aux vœux de ses enfants.

D'ailleurs, depuis cinquante ans, la paix et la liberté étant descendues au Liban, nos petits sanctuaires s'embellissent; les portes s'élargissent, le marbre entre, des vagissements d'art national s'y font entendre. Le clergé est le premier à cette renaissance et, nous l'avons noté, les patriarches ont la tendance délicate de restaurer les antiques sanctuaires comme les vieilles coutumes liturgiques.

*
* *

Entrons maintenant et voyons comment on prie dans ces églises.

Un des charmes les plus exquis de fraîcheur et de pittoresque, dans nos cheminements le long des gorges de la montagne, nous arriva un matin du 8 septembre. Sur le sentier passaient des paysans endimanchés, chapelet en main; comme toujours, les enfants nous criaient:



C'EST FÊTE A SAÏDEH

— Médaille, image, chapelet!

Des vieillards, montrant leur poitrine, demandaient le scapulaire de Saïdeh (Notre-Dame).

Tout à coup nous prêtâmes l'oreille. D'un précipice montaient des sons de cloche et le bourdonnement lointain de timbres, de cymbales, de chants tantôt allègres, tantôt tristes :

— C'est fête à Saïdeh! nous dit un jeune homme.

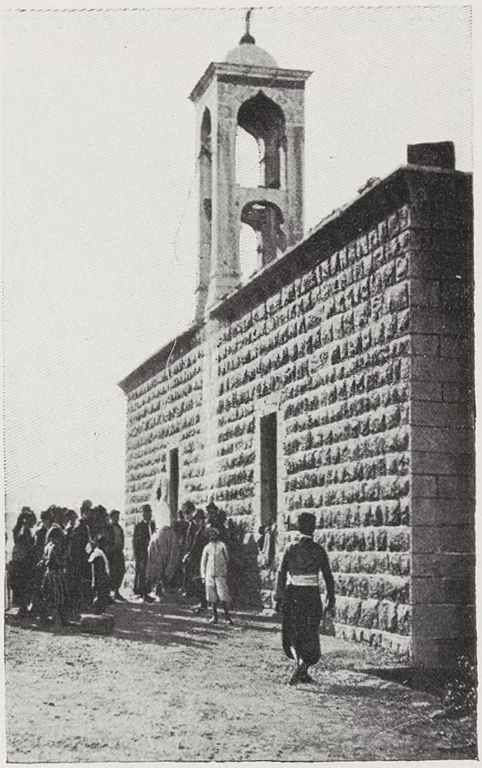
En avançant, je vis une chapelle dans les rochers; elle regorgeait de visiteurs qui tous chantaient au milieu de l'encens et de la musique. Imaginez la voix d'un oiseau inconnu dans un site sauvage! C'était ravissant et jamais, comme ce matin-là, je ne goûtai la piété de ces montagnards.

Pour la comprendre, cette dévotion orientale, l'homme du Nord doit se rappeler la piété du moyen âge, passer par la Bretagne, puis descendre en Italie, séjourner longtemps à Naples; cela fait, il peut aborder au Liban.

Car au Liban il y a tout cela: simplicité, plaisir artistique, tapage, avec une pointe de familiarité dans la tenue. Chez nous, les longs offices, les longs sermons, les longues prières, même dans les plus saints lieux et aux plus grandes fêtes, produisent des effets désastreux; le laconisme envahit nos dévotions. En Orient, où la vie paraît moins une course affairée qu'une attente contemplative, les cérémonies ne fatiguent jamais; on « fait divan » au bon Dieu aussi longuement que l'exigent curés ou missionnaires. Visiblement il y a quelque chose du bonheur que goûtaient nos pères dans leurs cathédrales où ils oubliaient, un instant, leur vie besogneuse.

Autre contraste : dans nos régions, la fureur des alignements et de l'ordre se voit par-

tout; routes, rues, églises, processions : tout est ordonné, disposé, policé. Ici, pas de ces gênantes lisières! Comme les caprices artistiques de sa grande nature, comme ses villages sans rues précises, comme son âme à reliefs changeants, ainsi la prière du Libanais. Pourvu qu'il respecte la partie réservée aux femmes, chacun se place où il veut, prend la posture qui lui plaît; aucune étiquette, aucun étonnement, aucun respect humain; la seule tendance, j'allais dire la seule distinction honorifique, est de se pousser vers l'autel le plus qu'on peut, d'envahir le chœur et presque de se mêler aux prêtres; c'est encore Jésus-Christ pressé par la foule.


TOUT LE MONDE VEUT SONNER

Chez nos froids septentrionaux, la dévotion se traduit par le recueillement, le silence, l'immobilité. Dans les pays de l'aurore, le corps semble plus prier que l'âme; nerfs, gestes, larmes, balancements rythmiques, formidables *mea culpa* accompagnent la parole.

Les baisers sonores, les prostrations, les saluts de toute sorte sont en honneur; dans les notices des vieux et saints moines, on a compté leurs prostrations comme leurs jeûnes. Aujourd'hui encore, tout le monde, dans une église, peut s'assurer de la ferveur d'un individu au tapage pieux qu'il fait; les prédicateurs, après avoir, comme au temps des apôtres, « imposé silence de la main », ne tardent pas à mesurer le pathétique de leurs discours au roulement de poitrines frappées et aux invocations qu'il excite.

Tout haut on échange ses émotions, on s'interpelle; le bon Dieu n'est-il pas de la famille? On vide même certaines disputes casuistiques ou autres. J'ai assisté maintes fois à des bourrasques de ce genre. Un matin, par exemple, le prêtre qui célébrait fut interpellé par un moine, puis par une vieille accroupie au fond de l'église, et, dans ce trio matinal, je vous réponds que le sexe fort n'eut pas le dernier mot.

Dans cette foi qui se déploie avec gloire et bonheur, il faut voir la raison de la passion de tout Libanais pour les illuminations et pour tout ce qui fait du bruit. Hautement estimé est le gars qui chante bien à l'église et sonne la cloche avec adresse; aux jours de fête, tout le monde veut sonner, illuminer les terrasses et brûler sa poudre. Le pays y invite. Quels

plus beaux gradins que ces pics et ces arêtes! Quels plus sonores instruments que ces gorges à multiples échos! Ce serait péché que ne pas mettre là des lumières et lancer des volées de cloches. Aujourd'hui l'enthousiasme baisse, mais on assiste encore à ces veillées de fête générale où toute la montagne s'embrase et chante, se fait lumineuse et sonore, comme une âme au contact de Dieu.

Telle est la dévotion, naïve et bruyante, s'échappant de l'âme comme un bonheur et presque une poésie. Qu'il y ait parfois trop de nerfs, il se peut; en réalité, une foi profonde, une piété saine animent ces dehors. L'athéisme est inconnu en Orient; à peine quelque bouderie momentanée, quelque fanfaronnade d'une jeune tête qui prétend s'européaniser. Personne ne voudrait mourir sans confession. Bref, on peut sourire çà et là de cette dévotion, pas un ne doute de sa sincérité.



GORGE DU BARDAOUNI, PRÈS DE ZAHLÉ

* * *

Mais venons aux pèlerins.

Ils sont de trois sortes : le voisin, l'étranger, l'exotique. Le voisin avant tout, les environs immédiats; c'est justice. Que le sanctuaire soit réputé un antique lieu-saint, qu'il ait été le noyau d'une ou de plusieurs bourgades, qu'il soit né sous le coup d'une merveille, c'est pour le voisinage un centre aimé, vénéré, un lieu où l'on se rend comme à la source commune. Là, Marie a consolé, guéri, sauvé. Le doigt de la mère a montré à l'enfant la petite église, comme un lieu mystérieux, un paradis. Peu à peu le sanctuaire, mêlé aux inoubliables visions du berceau, pénétre dans l'âme de l'enfant avec son auréole de légendes. Dans les belles et naïves époques du passé, tous les cœurs, tous les intérêts étaient confiés à la Vierge, comme toutes les graines de vers à soie étaient appendues à la voûte de son église. La Vierge du vallon ou du couvent était la solution de tout. Çà et là, j'ai rencontré des vieillards qui ont gardé le parfum, la suavité et les regrets de ce passé; le seul nom de Mariam provoquait un flot de bénédictions, et plus d'un, voyant que nous recueillions les gloires de leur Vierge, pleuraient en nous baisant la main.

Cependant la lumière du sanctuaire s'étend ; le chamelier, le moucre ont colporté les merveilles de telle Saïdeh. Les familles détachées du village et répandues au loin reviennent çà et là prier à la Vierge du berceau (1). Parfois un moine, collecteur de vœux, passe dans les villages, recueille les offrandes et fait connaître les vertus de tel sanctuaire. Le séjour d'un patriarche, d'un émir, y attire pour un temps la multitude.

Mais n'allons pas croire à des ébranlements de villages entiers, comme dans nos régions d'Europe ; ces manifestations-là, prohibées pendant longtemps, sont inconnues. Sauf pour la fête patronale du lieu, c'est un par un, famille par famille, qu'on vient ; on amène les malades, on reste parfois plusieurs jours et l'on s'en va.



UN « AVE » A LA MADONE DU CHEMIN

Jusqu'ici, rien d'étrange. Mais voici l'exotique. L'Orient, si divisé de race, d'autel et de drapeau, s'unifie en quelque sorte dans les sanctuaires : catholiques, schismatiques, musulmans, Druses, Métoualis, viennent prier et quasi fraterniser aux pieds de Mariam, qui est au-dessus de toutes les querelles et dont tous se réclament.

Ce phénomène, qui apparaît surtout dans les régions mixtes, n'a pas lieu dans l'église ordinaire, mais seulement dans le sanctuaire proprement dit. Cette fusion, qu'elle s'explique par un usage immémorial remontant au delà peut-être des séparations religieuses, soit par la conception du lieu saint chez les Orientaux, soit enfin par l'attraction du phénomène surnaturel, cette fusion est certainement une des caractéristiques d'un pèlerinage.

*
* *

Ces divers groupes, voisin, étranger, exotique, auxquels il faudrait joindre les troupeaux, eux aussi pèlerins à leur façon, passent donc sous le regard de Saïdeh, pour recevoir sa bénédiction, *barakeh*. Mais à quelle époque se font les pèlerinages ?

Chaque sanctuaire a deux sortes de pèlerinages : le pèlerinage privé, accompli isolément selon les besoins de chacun, et le pèlerinage public, fête patronale ou fête de Saïdeh.

Les deux grands jours qui, en Orient, se partagent les fêtes patronales sont la

(1) Aujourd'hui, les émigrés en Amérique ou ailleurs font encore des vœux à la Vierge de leur village et lui envoient des offrandes de toute sorte.

Nativité et surtout l'Assomption, c'est-à-dire les deux plus anciennes solennités mariales.

Ces jours-là, toute la contrée afflue autour d'un sanctuaire; messes et chants abondent; beaucoup soldent leurs vœux; dans quelques églises, la fête dure trois, quatre et même huit jours. Encens, guirlandes, illuminations embellissent l'église, tandis que tout près s'organisent les danses, les fifres, les cavalcades, les fusillades.

Nous avons plusieurs fois parlé de ces curieuses assemblées, mélange de pardon breton et de kermesse hollandaise, qui ont lieu de préférence aux sanctuaires les plus anciens et rappellent singulièrement les panégyries byzantines dont sans doute ils sont la continuation. Ce genre de fêtes, moitié pieuses, moitié profanes, a une origine très ancienne, au dire des savants; çà et là même, il signalerait l'emplacement d'un pèlerinage païen qui fut converti au christianisme (1).



UN JOUR DE FÊTE : LA DANSE

II. — *L'âme : Rites et légendes.* — Est-ce là tout le sanctuaire?

Non; seules les lignes superficielles, matérielles, nous sont apparues, ce que j'ai appelé le corps. Perçons ces dehors et cherchons plus avant!

Combien serait intéressant de saisir les éléments qui, indépendamment des accidents historiques et géographiques, constituent la nature intime, la vie de ces centres divino-humains, le roulement de pensées et d'espoirs exprimés, dans un sanctuaire, par le langage des rites, ex-voto, légendes, bref! la physionomie rituelle, *l'âme* d'un sanctuaire oriental!

(1) Ces rassemblements, nous l'avons vu, ont souvent dégénéré en querelles, rixes, immoralités; de là les prohibitions et les excommunications fulminées par les patriarches. Aujourd'hui, presque partout, ces fêtes tendent à se régulariser; mais elles restent toujours une caractéristique distinctive entre l'église et le sanctuaire proprement dit.



DIVERTISSEMENTS DANS UN PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

Je dis sanctuaire, car l'indigène distingue soigneusement entre l'église ordinaire et la chapelle à miracles, entre le lieu du devoir et le lieu de la surérogation.

Or, dans son esprit, quelle idée plus ou moins inconsciente se fait-il du sanctuaire proprement dit? Question délicate et abstruse, mais souverainement intéressante. Voici le résultat de mes observations.

Un sanctuaire paraît être essentiellement pour lui un lieu sacré, un sol béni, sur lequel serait tombée la parole divine : « Ce lieu est saint, enlève ta chaussure. » Un miracle, une légende, surtout une tradition d'ancêtres ont prouvé qu'un Être surnaturel réside là, remplissant le sol de sa vertu bienfaisante ou dangereuse (1).

(1) Voilà pourquoi le *contact* semble nécessaire à qui veut participer au lieu saint. Çà et là, le pèlerin ôte ses babouches, frappe la terre du front, palpe les objets sacrés, baise les murs et le sol, oint ses plaies de l'huile des veilleuses; le fiévreux vient dormir sur le sol nu; les mères déposent leurs enfants malades par terre ou sur les marches de l'autel; j'en ai vu qui les déshabillaient complètement, sans doute pour que le contact soit plus immédiat et plus efficace.

Ce lieu est désormais réservé, inviolable, comme une propriété spéciale. Bénédictions et malédictions y sont accumulées, comme une sorte d'électricité divine, très profitable à qui en use avec respect, mais terrible au profanateur (1).



PREMIERS COMMUNIANTS

Les alentours, choses et personnes, participent à cette redoutable canonisation. Malheur au téméraire qui ose couper ou brûler les arbres qui ombragent la chapelle, dérober les objets de l'église, frapper le desservant! (2) Il peut s'attendre à tout : perte de biens, deuils, cécité, mort subite. Rien n'est aussi impitoyablement châtié que le vol, le parjure et l'insulte commis dans le sanctuaire. Les animaux eux-mêmes sont soumis à cette loi; l'impertinent chien ou chacal qui se permet de lapper l'huile ou de mordre aux missels crève aussitôt. Le lieu saint est si redoutable que, dit un vieux proverbe, « jadis les oiseaux du ciel évitaient de s'y poser. » (3) Tous, presque indistinctement, même les infidèles, avec les dispositions requises, peuvent prétendre aux faveurs du lieu saint. C'est ce qui explique le mélange, la fusion des pèlerins qui se rencontrent dans un sanctuaire. Sauf les Juifs, toutes les sectes, tous les clans religieux y viennent.



MALHEUR A CELUI QUI COUPERAIT L'ARBRE DE LA CHAPELLE

Mais naturellement les bontés vont de préférence au village, à la province, au rite qui possède le sanctuaire; par contre, les châtiments sont réservés surtout aux ennemis. De là ce fait particulier à l'Orient que la chapelle semble moins un lieu de prière qu'un refuge ou mieux une sorte de palladium contre tous les malheurs. De là encore ces terreurs mystérieuses, ces paniques de

(1) Ce double aspect de bonté et de vengeance est frappant, surtout le second, autour duquel se rattachent la plupart des légendes locales.

(2) On a vu des Bédouins, qui s'apprêtaient à dévaliser un voyageur, devenir immobiles d'effroi ou tomber à genoux, lorsque leur victime s'écriait : « Je suis le prêtre de Saïdeh; je suis la servante de Mariam; je suis le collecteur de saint Antoine! » Le *collecteur* est le moine qui s'en va au loin recueillir la solde des vœux faits au patron de son église ou de son couvent.

(3) Mukaddasi (vers 985), visitant le sanctuaire musulman de la « Tombe de Siddik » entre Tyr et Sidon,

bandes sanguinaires devant telle église miraculeuse; de là ces gardes que les chefs apposèrent autrefois, pendant le sac d'un village, à la porte du sanctuaire pour en empêcher la violation. De là aussi cette sorte de gageure naïve, cette énigme que nous prenons à première vue pour une hyperbole, mais qui sort de l'idée fondamentale du sanctuaire : un hameau, un district qui se déclare relever de tel lieu saint, pauvre chapelle qui ne semble pas avoir fait beaucoup de bruit.

— Sans elle, disent pourtant les vieillards, sans notre Saïdeh, nos vies auraient été déracinées; nous n'aurions ici ni nos demeures, ni nos enfants et nos petits-enfants. A elle soit l'honneur! Tout nous est venu de sa main.

Cette mentalité peut seule expliquer les efforts acharnés, les procès, les batailles même pour protéger ou reconquérir un coin de terre sans église, une ruine, mais où, disent-ils. « nos pères vinrent prier et où Saïdeh répandait sa miraculeuse *barakeh* (bénédiction). » (1)



EN PROCESSION VERS SAÏDEH

⁂

Autre remarque relative aux tableaux.

La gloire d'un sanctuaire est de se couvrir d'images; tout ce que le curé reçoit en ce genre s'accumule autour de l'autel dans une fraternité souvent enfantine, le chromo, l'Épinal, avec la peinture à main. Mais — nous l'avons noté — le sanctuaire n'est pas un tableau ou une statue miraculeuse. Le tableau a une vertu thaumaturgique, non en lui-même, mais parce qu'il est *dans* le sanctuaire; la chapelle n'a pas été faite pour lui, il a été peint pour la chapelle. Il n'est là que pour fixer l'attention, pour recevoir les ex-voto.

raconte qu'il se faisait là un grand pélerinage et il ajoute : « Les chiens poursuivant une bête féroce s'arrêtent tout court sur la limite du sanctuaire. » (*Palestine Pilgrims' Text Society*, t. 3, p. 90.)

(1) Cette conception est tellement ancrée dans l'esprit populaire que si, pour une cause quelconque, le sanctuaire subit un déplacement de quelques pas, le pèlerin vient prier sur la ruine ancienne ou sur le terrain encadré par la chapelle primitive. Pour ces peuples, le sol garde sa vertu thaumaturgique; l'ennemi aura beau s'en emparer, le bouleverser, le lieu saint est surveillé; on s'en rapprochera le plus possible jusqu'au jour où il reviendra à son affectation primitive. Nous avons remarqué en maint endroit la superposition de plusieurs chapelles. Cette inamovibilité, très précieuse pour l'identification des sanctuaires antiques, explique en partie pourquoi les régions qui eurent le plus de temples sont aujourd'hui les plus riches en sanctuaires. « L'Orient, dit M. de Vogüé (*Eglises de Terre Sainte*, p. 31), est la terre classique de la tradition; nulle part n'existe à un aussi haut degré la *religion des souvenirs locaux*. »

Il est l'*œil* de la puissance surnaturelle résidant en ce lieu; il est portion du sanctuaire et, à ce titre seulement, on le tire de l'église, on le porte au chevet des malades; c'est le Saint ou la Vierge qui passe (1).

J'ai souvent embarrassé mes interlocuteurs quand, parmi plusieurs images de la Sainte Vierge, je demandais : « Quelle est la miraculeuse? »

On finissait par m'en déterminer une pour me faire plaisir; mais aucune n'est miraculeuse, ou plutôt toutes le sont, étant dans le lieu sacré.

La plus belle est au-dessus de l'autel, mais c'est une royauté fictive; vienne une image plus grande, plus forte en couleur! L'autre descend et va achever de mourir dans quelque coin où un vieillard, une vieille lui offriront encore une prostration, une prière, une fleur.





DANS UN SANCTUAIRE

Malade dormant près de sa mère.

En prière devant la Sainte Vierge.

* * *

L'étranger qui met le pied dans un sanctuaire réputé célèbre, surtout isolé et le moins touché par les influences latines, que voit-il?

Il voit des ex-voto curieux : croissants, œufs d'autruche, une multitude d'images et de lampes. Il voit un récipient d'huile, des têts pour encens ou veilleuses. Il voit des hommes qui dorment sur le sol, d'autres qui amènent un troupeau, qui se traînent autour de l'église, qui prêtent serment devant l'autel. Il voit des guirlandes d'étoffe autour des murs, quelquefois un monceau de cailloux près de l'autel, parfois un épileptique attaché.....

Que signifie tout cela? C'est le signalement d'un sanctuaire.

Sans doute, comme dans toutes les églises, les riches liturgies orientales se déploient aux jours de solennités dans une chapelle de pèlerinage, et jamais le pèlerin ne prie mieux que sur ce mode sain et fécond et en se mêlant à ce chœur grandiose. Mais, derrière le culte officiel, écrit, éclatant, commun à toutes les églises d'un rite, surgit au fond de nos sanctuaires un ensemble de pratiques mystérieuses, non écrites mais fidèlement trans-

(1) Nous avons signalé maintes fois ces *Vierges pelerines* qui ne sont pas une des moindres curiosités mariales du pays. Il semble que ce soit là une importation byzantine plus ou moins modifiée. Sans doute, plusieurs tableaux (d'origine grecque ou latine) sont honorés isolément, surtout dans les demeures particulières; mais, en général, le tableau n'est que l'ambassadeur du sanctuaire; on peut le changer, le remplacer par une copie, personne ne s'en formalise. Cette conception explique pourquoi, lorsqu'un village s'expatriait, il se munissait de l'image et la fixait dans son nouveau pays, comme un rejeton destiné à reproduire le sanctuaire primitif.

mises dans les couches populaires; sorte de religion clandestine évoluant aux confins obscurs de la superstition, et qui se retrouve à peu près dans tous les rites, voire même chez les sectes musulmanes.

Une des surprises les plus réjouissantes de notre pèlerinage était de rencontrer des dormeurs dans les chapelles; une natte, un petit matelas, parfois le sol nu servent de lit; quelques parents, à côté, prient et préservent le dormeur des heurts de la foule. A Saïdnaya, dans l'oratoire, j'en vis un jour quatre à la fois qu'on enjambait sans façon. C'est un rite pratiqué surtout la nuit; mais ce n'est pas essentiel, il suffit de dormir.



LE MAÎTRE AUTEL DE L'ÉGLISE MARONITE
DU SÉMINAIRE DE SAINT-JEAN MARON, PRÈS DE BATROUN

Interrogez.

— Pourquoi dort-il?

— Il est malade; il est frappé des fièvres; nous l'avons apporté de loin; il dormira sous le regard de Saïdeh et il sera guéri.

— Pourquoi dormir? Il suffirait de prier.

— Non, il doit dormir; Saïdeh guérit pendant le sommeil.

En se réveillant, beaucoup se déclarent guéris; ordinairement ils ont eu de jolis rêves; Saïdeh en robe blanche leur a apparu, leur a parlé, les a touchés et le mal s'est évanoui.

Ce rite curieux est un écho de l'incubation antique célèbre dans le monde païen et juif, et même chez les chrétiens des premiers siècles (1). Isaïe signale ces « dormants » au pied des idoles (2), et saint Jérôme ajoute : « Ils dormaient couchés sur des peaux de victimes afin de connaître en songe l'avenir. Cela se pratique ostensiblement dans les temples d'Esculape et de beaucoup d'autres. » (3)

Chaque dieu était consulté de la sorte d'après sa spécialité; ainsi Vénus répondait en

(1) Cf. DEUNER, *De Incubat. capita quatuor*. Leipzig, 1900. — LEJAY, *Revue d'hist. et de litt. relig.*, t. VI, p. 360.

(2) *In delubris idolorum dormiunt* (*Is.* LXV, 4.)

(3) *Isai, cap.* LXV.

songe à ceux qui voulaient se marier (1); mais Esculape semble avoir eu le monopole de ce rite; c'était le dieu des guérisons (2).

Les Juifs avaient aussi cette coutume. Ainsi, à Antioche, du temps de saint Jean Chrysostome, au faubourg de Daphné, se trouvait une synagogue très connue des chrétiens; là, dans un enfoncement appelé « l'antre de la matrone », on allait dormir pour obtenir d'être guéri (3).



LE SERMENT, « JURAMENTUM » DES ANCIENS

Nous avons de nombreux faits d'incubation chrétienne dans les premiers siècles de l'Église, en Asie, à Byzance, en Syrie. Jusqu'au xv^e siècle, l'Italie, la France, l'Angleterre connurent ce rite (4); aujourd'hui encore on en retrouve tous les jours des traces.

Peu de pays ont gardé cette coutume avec autant de fidélité et d'unanimité que la Syrie (5); chrétiens et infidèles la pratiquent, et il semble bien que l'usage d'amener l'énergumène ou le fou et de l'enchaîner, au besoin, dans un sanctuaire est une forme de l'incubation.

* * *

Avec la santé, l'homme est venu demander au sanctuaire la justice et la vérité. Insuffisamment armé contre le fort par la loi et le magistrat, le faible a cherché dans le monde surnaturel un juge incorruptible,

(1) MIGNE, *P. G.*, t. LXV, col. 1238. Témoignage de saint Porphyre de Gaza.

(2) On en trouve d'innombrables exemples chez les anciens écrivains, tels que Aristide, Plaute, etc. Eusèbe raconte comment Constantin détruisit, à Egée, le temple d'Esculape où, dit-il, l'on adorait le démon « comme protecteur et médecin, car tantôt il apparaissait à ceux qui dormaient dans son temple, tantôt il guérissait les malades. »

(3) SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *In Epist. ad Titum III. Advers. Jud. I.*

(4) Voir quelques exemples dans Grégoire de Tours (MIGNE, *P. L.*, t. LXXI, p. 459, 791.)

(5) Nous l'avons rencontrée surtout dans les églises les plus anciennes.

infaillible, un juge ayant en main un pouvoir exécutif redoutable. Le lien social du serment, il l'a transporté dans le lieu saint, devant l'Être qui y réside, pour donner à cette parole une valeur et une sanction suprêmes.

C'est le *juramentum* des anciens. Les païens, on le sait, juraient dans les temples par leurs dieux. Les eaux étaient même invoquées, avec la divinité, comme garantie du serment; le jurement par le *Styx* était le plus redouté (1).

Dès les premiers siècles chrétiens, cet usage était universel et se pratiquait jusqu'en Irlande (2). Les œuvres de saint Grégoire de Tours sont pleines d'exemples de serments dans les églises ou sur les tombes miraculeuses : tantôt l'innocence d'une reine est prouvée par un serment devant trois autels, tantôt un parjure est frappé de mutisme et de paralysie; ici des parjures se massacrent horriblement; là un prêtre meurt subitement.....



LE RITE APPELÉ LA CEINTURE DE L'ÉGLISE

A Tours, dit-il, est une église de la Sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste, dans laquelle apparut le châtiment divin contre les parjures; un homme étant entré dans cette église n'eut pas plus tôt — debout devant l'autel — levé la main pour proférer le mensonger serment, qu'il tomba à la renverse et se brisa la tête sur le pavé. Moi aussi, poursuit le Saint, j'ai vu plusieurs personnes de Tours qui, après un faux serment dans ce même lieu, ont été tellement condamnées par le jugement divin qu'elles sont mortes dans la même année (3).

Or, ce que Grégoire de Tours raconte au VIe siècle s'applique trait pour trait à certains

(1) Saint Isidore (Orig. XIV, 6) raconte qu'en Sardaigne se trouvaient certaines sources thermales qui « guérissaient les infirmes, mais rendaient aveugles les parjures qui s'en lavaient. » — Les grandes foires antiques avaient souvent un lieu saint pour ce genre de contrat (LAGRANGE, *Relig. sémit.*, p. 161). Israël connaissait cette coutume; les « eaux de jalousie » s'y rattachent, et nous entendons Salomon, dans sa fameuse prière de la Dédicace du temple, dire à Dieu : « Si un homme a failli à l'égard de son voisin et qu'il soit appelé..... pour jurer devant ton autel, dans ta demeure, tu écouteras du ciel, tu jugeras..... condamnant l'impie et faisant retomber sa conduite sur sa tête, justifiant le pur et lui rendant selon son innocence. » (*III Reg.* VIII, 31-32.)

(2) MONTALEMBERT, *Moines d'Occident*, t. III, p. 296.

(3) MIGNE *P. L.*, t. LXXI, p. 253, 348, 364, 367, 459, 722, 755, 759, 770, 793, 843, 897, etc.

sanctuaires de Notre-Dame au Liban. Nous en avons cité de nombreux exemples (1); en voici un encore qu'on peut comparer à celui de l'évêque de Tours :

Un homme ayant été accusé d'avoir fait de la fausse monnaie, le gouverneur du lieu voulut, selon la loi du pays, l'obliger au serment. On conduisit le prévenu dans l'église de la Sainte Vierge à Bisconta; là, il jura par Marie que, s'il était coupable, Dieu le fît mourir ce jour-là même. Il fut remis en liberté, mais, à peine entrait-t-il dans sa maison qu'il vit son corps se gonfler épouvantablement, et il expira quelques minutes après; il était devenu noir comme un charbon (2).

Terre de tyrannie, livrée aux ravages judiciaires du bakchiche et de la petite ou grande razzia, la Syrie ne pouvait manquer de faire appel à ce genre de tribunal. Aussi une telle pratique, adoptée jusque par les Bédouins du désert (3), était-elle en grand honneur, il y a un demi-siècle; tous indistinctement la pratiquaient, chrétiens ou autres. Aujourd'hui encore, la seule menace d'appel devant la face de Saïdeh épouvante. On a vu des hommes s'évanouir pendant qu'on les menait devant ce tribunal.



UN BERGER
ET SON TROUPEAU
Vers Saïdeh.



Tournant autour de la chapelle.

*
* *

Autre usage très bizarre et d'origine fort douteuse, c'est la « ceinture de l'église ».

Dans les calamités publiques, famine, guerre, menaces d'épidémie, les chefs de famille se réunissent près d'une église de Mariam, apportant chacun un voile, qui en soie, qui en coton, selon la générosité et la fortune. De ce monceau de linges, on fait une immense torsade; parfois on se contente d'attacher bout à bout les foulards. Puis on applique, à mi-hauteur et tout autour de l'église, la couronne d'étoffe. Le mal est ainsi « lié ».

L'épidémie passée, la guirlande est enlevée et les voiles sont vendus au profit de la chapelle. On appelle cela « ceindre l'église ». Ce rite est assez commun surtout dans la haute montagne.

Cette coutume est certainement ancienne; mais préciser son origine et son symbolisme est chose difficile. Je n'ai jamais pu y arriver (4).

(1) Cf , p. 87, 113, 116, 117, 237, 245, etc.

(2) Lettre du P. Laborde, mars 1863 (*Lettres de Fourvière,* 1867, p. 17). Ce fait arriva à Bisconta, vers 1862.

(3) Le P. Kersanté trouva près d'une ancienne église ruinée, à l'Est du Safa, l'usage du serment prêté sur la tombe d'un cheikh, appelé pour cela cheikh du vol (cheikh Saraqa). (*Lettres de Mold.*, t. V, p. 215.)

(4) Plusieurs conjectures se présentent; la plus plausible paraît la suivante : on sait que, selon les idées des anciens, le départ du dieu local créait un grand danger pour la cité; aussi, en temps de guerre et de calamité, enchaînaient-ils leur palladium. Peut-être encore est-ce tout simplement pour garantir le lieu saint de la contagion ou d'un danger quelconque.

Tout le monde sait que la pierre de la Kaabah fut fabriquée au ciel par les mains d'Allah, avant la création d'Adam ; Allah fit tourner ses anges autour et, lorsque Adam eut fixé le bloc sacré à La Mecque, les croyants firent et font encore, autour, les sept tournées angéliques avec prières et supplications (1). Avant Mahomet, on pratiquait des tournées analogues autour de la plupart des temples de l'Arabie et même, çà et là, autour du chameau blanc accroupi qu'on allait immoler à l'Étoile du matin (2). D'après certains orientalistes, ces tournées seraient « l'écho lointain des cérémonies adonisiaques de Byblos au Liban ». Peut-être ; en tout cas, au Liban, un rite analogue se pratique encore.



ONCTION FAITE AVEC L'HUILE DE LA LAMPE
SUR LES YEUX D'UN MALADE

Dans le bas peuple, l'homme ou la femme qui désire une faveur, non seulement se dirige vers un sanctuaire pieds nus, et — ce qui est plus mortifiant — tête nue ou sur les genoux ; mais il tourne autour de la chapelle trois ou sept fois, en marchant sur les pieds et sur les mains, en se frappant la poitrine et en renouvelant son vœu.

On tourne, soit au dehors, soit au dedans, tout comme pour la ceinture d'ailleurs. Il me revient à l'esprit les circonvolutions d'une femme à Qozhaïa ; cette pèlerine, ayant au bras son enfant malade, tournait autour des murs intérieurs de la chapelle de Saint-Antoine, priant à haute voix, faisant des gestes d'appel et ramenant la main sur la tête du petit, comme pour le couvrir des bénédictions du lieu saint (3).

Cependant le rite des tournées extérieures semble le privilège des troupeaux. Le lecteur,

(1) Lenormant, *Lettres assyriologiques*, p. 163. — C. de Perceval, *Hist. des Arabes*, t. I^er^, p. 170, 270.
(2) Lagrange, *Religions sémitiques*, p. 258.
(3) Plusieurs anciens villages libanais ont gardé certains usages qui se rapprochent des *tournées* et de la *ceinture* de l'église. A Amschit, par exemple, village où mourut et est enterrée la sœur de Renan, on retrouve les traces de 30 à 40 chapelles faisant cordon autour de la bourgade ; jadis, en temps d'épidémie, de guerre ou de fléau quelconque, on faisait une procession solennelle de chapelle en chapelle autour du village.

je pense, est familiarisé avec ces intéressants pèlerins. Le berger de la haute montagne ou de la plaine — surtout le berger musulman — voyant tomber malades chèvres et brebis, pousse vers un sanctuaire son hadj à quatre pattes, le promène lentement autour de la chapelle, le fait incuber contre le mur et reste là jusqu'à ce que, par la porte ou par la fenêtre ouverte, une chevrette entre en bêlant. C'est signe que Saïdeh bénit le pèlerinage ; la chevrette est laissée en ex-voto, et le berger repart persuadé que la *barakeh* (bénédiction) a plu sur son troupeau, et que l'épizootie va cesser..... (1).

Le peuple attache une grande vertu à ces coutumes. Chose étrange, mais suggestive ! Les légendes n'ont pas manqué de faire passer la Très Sainte Vierge par ce rituel bizarre. Ainsi, un conte apocryphe de l'Orient, reproduit au XIIe siècle sur les vitraux de Saint-Marc de Venise, nous montre la Mère de Dieu obligée de prouver sa virginité par l'*eau de l'épreuve* et en tournant sept fois autour de l'autel (2).



AMULETTE CONTRE LE MAUVAIS ŒIL

∴

Ce rituel populaire n'est qu'une manière de prier, une sorte d'étiquette pour aborder la Reine du lieu saint et lui présenter une demande.

Or, ce que demande l'être humble et besogneux qui, dans ces régions, a cheminé et chemine encore vers un sanctuaire, c'est surtout la délivrance des maux temporels de la vie.

Nous avons plusieurs fois, en voyage, noté qu'un sanctuaire est un hôpital ; les malades y vont pour se faire guérir, les sains pour être préservés des maux. Si, comme ils le disent eux-mêmes, « tous leurs bonheurs viennent de Mariam », il faut entendre ce mot selon la fameuse définition : « Le bonheur se compose de malheurs évités. »

Tous les maux du pays défilent donc, dans les sanctuaires, sous le regard de Saïdeh et des autres saints ; maux de la naissance, de la vie, de la mort. Notre-Dame est implorée contre les ennemis, contre les fièvres, épidémies, mauvais œil, contre les fléaux : sécheresse, fourmis dans le blé, rats, pertes de vers à soie, dangers des voyages.....

La mort violente est surtout redoutée, mort subite, mort sans confession ; dans ces

(1) Cf. p. 55, 402, 404, 446, etc. Tous ces rites ne semblent être que l'épanouissement de l'idée fondamentale d'un sanctuaire ; tous n'ont qu'un but : aspirer les bénédictions du lieu saint, que ce soit par incubation, serment, tournées, ceinture ou autrement. — Beaucoup d'autres pratiques curieuses fleurissent ; mais elles ne m'ont apparu que çà et là ; elles sortent visiblement de ce fonds superstitieux qu'on a appelé d'un mot exagéré « le paganisme populaire » ; d'ailleurs elles tendent à disparaître.

(2) *Hist. nativ. Mariæ*, c. XII. — MALE, *L'Art religieux du* XIIIe *siècle*, p. 287.

régions de hasards et de mauvais coups, la vie fut longtemps une chose précaire. Aussi tout le monde se munissait et se munit encore, non seulement d'armes matérielles, mais de reliques, talismans, phylactères, scapulaires renfermant des prières spéciales contre le trépas « par le fer, par le feu, par le poison ». Certains papiers portés durant la vie promettent qu'on sera averti par la Sainte Vierge, trois et même quarante jours avant la mort (1). Sur ce point, la lettre apocryphe de Notre-Dame à la ville de Messine jouit, en Orient, d'une célébrité extraordinaire. Écoutez ses effets :

Quiconque la portera ne souffrira rien de ses ennemis; il ne mourra ni d'incendie, ni de naufrage, ni assassiné, ni empoisonné, ni subitement; il mourra muni des derniers sacrements....., etc.

Un des maux qui étonnent et épouvantent le plus l'Oriental est la folie. L'énergumène, l'épileptique, l'aliéné sont pour lui des possédés. Le Musulman les respecte, car il craint l'esprit qui est en eux; le chrétien les amène dans les sanctuaires, afin que la vertu du lieu saint chasse le Malin. On les enchaîne et même, çà et là, on les frappe, sans doute pour aider l'esprit à sortir (2).



UNE ÉCOLE DEVANT LA CHAPELLE

*
* *

Mais je veux insister sur un mal très redouté, le plus redouté peut-être, au moins celui contre lequel on invoque particulièrement la Sainte Vierge : c'est la stérilité.

L'Orient ne connaît point le calcul égoïste et les coupables restrictions de certains ménages occidentaux; plus la mère a d'enfants, plus elle est glorieuse.

Tous se souviennent des ardeurs de la femme juive pour la fécondité.

Aujourd'hui encore, la bédouine du désert, la prisonnière du harem et toutes les autres n'ont qu'un rêve : des enfants, des garçons surtout; car, pour elles, c'est l'honneur, le res-

(1) On porte *certaines révélations* sur la Passion à sainte Brigitte et à sainte Elisabeth, les extraits de l'Evangile de saint Jean, des *lettres apocryphes* de Notre-Seigneur au moment d'aller au Calvaire, ou qu'il laissa dans le Sépulcre, etc. Toujours il y a des faveurs spéciales à porter ces billets, par exemple : « Les femmes enfanteront avec facilité; la Vierge Marie apparaîtra avant la mort. Réciter pendant quinze ans, tous les jours, 7 *Pater*, 7 *Ave* et 7 *Gloria*, obtient la rémission des peines du Purgatoire, etc. »

(2) Cette pratique se retrouve dès le IVe siècle. On amenait les possédés et les fous auprès des anachorètes, sur les tombes des saints, dans les églises.

pect, une petite royauté; sans enfant, la femme est une esclave. Avec un nourrisson, c'est une *validé*.

Tradition, mœurs, législation même favorisent ce sentiment. Pas d'être plus malheureux que l'épouse sans enfant; sans parler des rebuts, jalousies, refroidissement conjugal, la loi musulmane n'accorde à la veuve qu'un quart et même un huitième de la fortune maritale. L'infortunée se retire au foyer paternel où elle n'a guère qu'un rôle de servante. Qu'elle ait au contraire un fils; tout change. Les félicitations, les visites pleuvent; respectée, glorifiée, la mère a son avenir assuré; toute la fortune passe à son enfant.



ENFANTS AVEC TIMBRES ET CYMBALES

*
* *

Aussi la Sainte Vierge a fort à faire; car c'est ici que les appels à la religion — et à la superstition — se font déchirants. Jamais un de ces vigoureux gaillards chantant à pleine gorge dans la montagne ne saura la bataille qu'on a livrée au ciel et à l'enfer pour l'amener en ce pauvre monde.

Une bataille, en effet, car sur ce terrain le Malin redouble d'efforts; à ses ordres est une petite armée d'esprits, ayant chacun leur spécialité, comme chaque guêpe son venin. Tout cela n'est pas très précis. Mais le Djinn qui est chargé de tourmenter la femme et l'enfant fait trop de mal pour qu'on n'ait pas trouvé son nom et son tempérament. Il s'appelle Carina (compagne inséparable). Cette méchante bête est une sorte de diablesse, de fée perfide, qui s'acharne autour de la femme enceinte, lui suscite des rêves effrayants, l'oppresse, et si, malgré tout, l'enfant vient à la vie, elle essayera de le faire périr (1).



DEVANT UN SANCTUAIRE

Baisant le mur. L'offrande.

Pour conjurer tous ces malheurs, il n'est rien que la pauvre femme n'entreprenne. Elle court aux sanctuaires, fait toutes sortes de vœux : promesse d'argent, d'un *ouakf*, des

(1) Contre cette *Carina*, les femmes portent, soit une sorte de talisman (longue bande de papier de 2 mètres sur 10 centimètres où se trouvent des prières chrétiennes et des versets du Coran), soit une sorte de scapulaire appelé scapulaire de saint Cyprien (où l'on a glissé des conjurations aux démons), soit le *Livre de saint Antoine* avec quelques conjurations analogues. Les femmes sont extrêmement attachées à cette superstition.

bijoux de noces; promesse de baptiser l'enfant à tel sanctuaire, promesse de fournir en soie, huile, encens et bougies le poids égal du pied, de la main du bébé, parfois son poids total ou le quart, ou le demi; promesse d'un tribut annuel pour sept, quinze ou vingt-cinq ans; promesse d'un cierge aussi long que le poupon; promesse de ne pas couper ses cheveux jusqu'à douze ou vingt-cinq ans; alors on les pèsera et on donnera le poids équivalent en argent (1); promesse du collier bénit, promesse du chatyeh..... (2). Que sais-je encore?

L'enfant est né enfin. Mais il n'est pas hors de danger; le Malin l'attaque maintenant en s'attaquant au lait de la mère. De nouveau on recourt à la Sainte Vierge. Ici nous retrouvons très vivante la dévotion au Saint-Allaitement de Notre-Dame; mystère chanté par certains Pères, surtout saint Éphrem, et par la liturgie. On sait combien notre moyen âge l'honorait (3); les reliques du Saint Lait étaient nombreuses en France; Reims et plusieurs chapelles en possédaient. Pendant les Croisades, l'évêque de Bethléem portait dans les batailles un vase miraculeux du lait de la Vierge Marie. Beaucoup de peintres s'inspirèrent de la Vierge allaitant son Fils. La plus ancienne image de la Vierge que nous possédons est une fresque du cimetière de Priscille à Rome, remontant à la première moitié du IIe siècle. Or, elle représente la Sainte Vierge allaitant son Fils en présence d'Isaïe. Enfin les patients, avant la torture, invoquaient comme anesthésique « le doux et suave lait » (4).



ARRIVÉE DU MISSIONNAIRE



PREMIÈRES COMMUNIANTES

En Syrie, nous avons rencontré, on s'en souvient, des tableaux du Saint Allaitement, des sanctuaires comme Notre-Dame des Mamelles, Notre-Dame du Lait. L'ignorante femme indigène va plus loin; par une fureur de superstition, on la voit çà et là palper dévotement des oves de linteau antique, recueillir

(1) Dans le fameux couvent de Saint-Georges, près de Hosn-el-Akrad, non seulement on amène les fous et les épileptiques, mais les paysans des environs vouent au Saint, en tout ou en partie, leurs chameaux, leurs vaches, leurs enfants, surtout leurs *filles* (Cf. pp. 370 et 382).

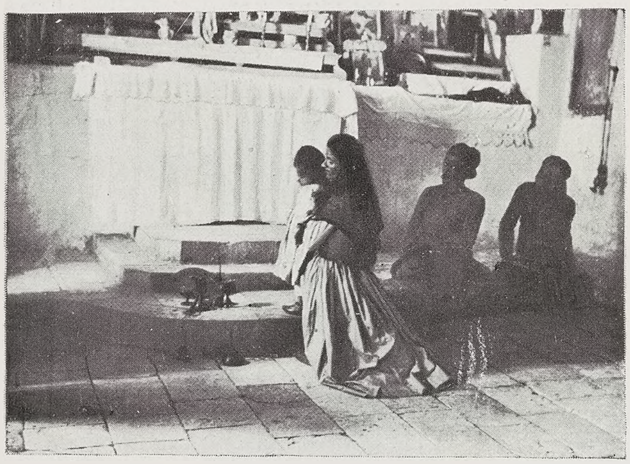
(2) Le collier bénit est un anneau d'argent fin porté au cou; on l'appelle surtout collier de saint Antoine, mais on en rencontre offerts en ex-voto dans les églises de Notre-Dame. Le collier bénit sert à obtenir des enfants; les garçons seuls le portent; ordinairement, tant qu'on le porte, on paye cinq piastres par an; si on oublie de payer même à la mort, l'agonie dure jusqu'à ce qu'on ait soldé. Le *chatyeh* ou toupet, qu'on rencontre surtout dans le Liban oriental, est souvent le signe extérieur d'un vœu; les Croisés avaient remarqué cet usage chez les Musulmans; les Janissaires y furent toujours fidèles. En général, on attache une vertu mystérieuse à cette touffe de cheveux parfois d'une laideur sans égale.

(3) Une légende, reproduite sur les verrières de plusieurs églises de France, nous montre saint Bernard en extase, recevant sur ses lèvres le lait virginal de Marie. (Voir sur la Dévotion du *Saint Lait*, DARRAS, *Légende de Notre-Dame*, p. 106-117.) Comme toujours je rappelle que *citer* n'est pas *approuver*.

(4) F. NICOLAY, *Histoire des croyances*, t. III, p. 154. — DOM LECLERQ: *Manuel d'archéologie chrétienne*, 1907, t. II, p. 173.

l'eau qui suinte de certaines stalactites et attribuer à ces pratiques les vertus de la mandragore juive.

Mais voici que l'enfant est sevré; est-il délivré? Nullement. Pauvre petit saint Antoine, une nuée de diables l'environnent; mauvais œil naturel, chutes, étouffements, bêtes féroces. Pour faire face à tant d'adversaires, on porte le petit innocent aux pieds de la Vierge, ce qui est bien. On le charge d'amulettes : fragment d'os contre la morsure des fauves, perle verte ou bleue contre le mauvais œil, cœur de serpent contre les fièvres intermittentes, omoplate de loup contre la coqueluche, pièce d'or dans les cheveux contre l'ophtalmie, versets du Coran ou de la Bible écrits à l'envers (1) et autres enfantillages. Aujourd'hui, grâce aux efforts du clergé et des missionnaires, la dévotion populaire se débarrasse de ces scories.



ON PORTE L'INNOCENT AUX PIEDS DE LA VIERGE

*
* *

Ordinairement, toutes les demandes se font par *vœux* (2), et chaque pèlerin laisse un cadeau en s'en allant; c'est l'usage : « Les mains vides sentent mauvais », dit un proverbe arabe.

L'ex-voto est la monnaie courante entre le ciel et la terre. Le peuple a là-dessus un catalogue détaillé : il sait ce qu'il faut donner — et combien — à tel ou tel saint, ce qu'il faut promettre pour obtenir telle faveur. Toute sollicitation prend donc la forme d'un contrat, d'une transaction.

(1) Surtout les deux derniers chapitres du Coran (Sourat 113 et 114) appelés *chapitres préservatifs*. Un missionnaire du XVII[e] siècle rencontra, à Alep, une femme qui portait au moins trente amulettes au cou. L'Orient a toujours été fertile en ce genre. Ainsi, au temps de saint Jean Chrysostome, on portait au cou de petits évangiles, des médailles d'Alexandre le Grand; contre le mauvais œil on portait un fil de laine rouge au bras, on se frottait avec la boue du fond des bains; on croyait aux jours néfastes; on attribuait aux noms une puissance spéciale (tout comme aujourd'hui). Les pèlerinages étaient à la mode dès le IV[e] siècle; on allait en Egypte, aux Lieux Saints, à Rome; on allait en Arabie visiter « le fumier de Job », en Arménie vénérer « les débris de l'Arche de Noé ». On voit dès lors les Juifs plaisanter les chrétiens sur leur dévotion à Marie. (Puech, *Saint Jean Chrysostome*, p. 161, 162, 167, 175, 176, 179, 182.)

(2) Ordinairement le *vœu* n'est soldé qu'après l'obtention de la grâce; si l'on se rappelle que l'indigène ne demande guère que des faveurs matérielles, on voit qu'un excellent moyen d'évaluer un sanctuaire serait de savoir ce qu'il rapporte; il y aurait là une statistique curieuse et assez précise. Malheureusement ce qu'on livre le moins dans ces régions, ce sont les chiffres.

Quelle est la nature des offrandes ?

Il y a les dons fonciers ou ouakfs; c'est une forme très estimée et qu'on trouve chez les chrétiens comme chez les musulmans: terre, champ de mûriers, bois, troupeau, moulin (1). Il y a les dons mobiliers, c'est-à-dire ce qui entre dans l'usage immédiat du lieu saint : autel, cloche, pendules, lampes, suspensions, cierges. Il y a surtout les dons alimentaires, très communs au Liban, surtout dans les districts pauvres. Le ouakil (2) reçoit du lait, du beurre, du blé, du riz, du sucre, du café, du tabac. La *dépense* de certains couvents est ainsi fidèlement entretue.



PAYS TAILLÉ EN PRÉCIPICES
RIVIÈRE DU SALIB OU DE LA CROIX

On trouve encore les dons de luxe : argent, bijoux, colliers; mais que ces mots-là ne donnent pas la sensation d'une cascade d'or ou de pierreries; il y a beaucoup de clinquant. Signalons enfin les ex-voto symboliques : diadèmes, croissants, voiles, œufs d'autruche, encens, lampes et ce qui sert à illuminer (3). Tout cela est, en général, le don du pauvre; le Liban n'a jamais été un pays opulent; sans doute, depuis quelques années, une certaine aisance est venue; mais les pauvres n'ont guère diminué; certaines familles n'ont jamais vu leur fortune monter au-dessus de 10 francs. Souvent on est réduit à faire des échanges en nature, en escomptant la moisson ou la soie prochaines. La plupart des dons reçus par la Sainte Vierge lui viennent pourtant de ces pauvres; on a vu d'humbles ménages sacrifier une partie de leur réserve de blé à Mariam, des paysannes livrer jusqu'à leur robe de noces. Quel trésor de touchantes choses racontent ces menus riens autour de l'image de Notre-Dame! Jusqu'aux cyclamens,



DANS LES BOIS
DE NOTRE-DAME DU CHAMP



MONTANT VERS DILEPTA

(1) Au Liban il y a peu d'église sans ouakf; dans les villages mixtes, on trouve parfois un ouakf pour chaque rite et secte : grecs, maronites, druses, métoualis. Les ouakfs maronites sont en général les plus nombreux et les plus riches.

(2) Gardien d'un sanctuaire.

(3) Ces offrandes, ces ex-voto symbolisent, en général, la vie et se rattachent à l'idée fondamentale du lieu saint ou lieu de vie. Les ex-voto les plus fréquents au Liban sont le diadème (tâj) et le croissant (qâmar); l'un exprime la royauté de Marie, l'autre (qui semble être l'ex-voto de Vénus transformé) se rapporte aux expressions bibliques où la Sainte Vierge est comparée à la lune.



COIN DE VILLAGE LIBANAIS — CHOUEIR

anémones ou lis que l'enfant cueille pour l'autel, tout est une expression d'âme et plaît à l'humble Vierge de Nazareth.

***

Tel est le sanctuaire oriental et, à travers quatorze siècles, la description suivante de Théodoret est toujours actuelle :

..... Les sanctuaires se remarquent, éclatants et bien en vue. Les malades qui bataillent contre l'infirmité y vont demander d'en être délivrés; les sains prient pour la conservation de leur santé. Ceux qui n'ont pas d'enfant en demandent; les femmes stériles supplient pour être mères; l'enfant est-il obtenu, on prie pour qu'il reste sain et sauf.....

Que les vœux soient exaucés pour ceux qui demandent avec foi, les ex-voto l'attestent avec évidence. Dieu accepte même les petites choses et de vil prix, car il mesure le don à la condition du donateur (1).

***

Ces petits sanctuaires sont naturellement un foyer de légendes miraculeuses et ce n'est point là leur moindre intérêt.

Tous les peuples jeunes et ardents ont beaucoup de légendes; mais le Liban semble l'habitat naturel de ce genre de fleurs.

Un sol tourmenté, taillé en précipices, peuplé d'échos redoutables, percé de grottes sans fond; dans ces Abruzzes propices aux coups de main, des races toujours occupées à s'entredéchirer; là-dessus, planant sur les activités humaines, une armée de Djinns et d'esprits malfaisants.

Ajoutez que nous sommes en plein cimetière de ruines mystérieuses, lieux de trésors enchantés et restes de rois fabuleux (2). Voilà de quoi exercer l'imagination d'un peuple

(1) Migne, *P. G.*, t. LXXXIII, col. 1032.

(2) Le peuple rapporte toutes les ruines soit à Salomon, soit à Bargis (sorte de roi mystérieux que les Arabes ont métamorphosé en la planète de Jupiter), soit à des rois d'Egypte; on trouve çà et là tout un cycle légen-

curieux, simple, enflammable à l'excès, prompt à demander au ciel ou à l'enfer la cause et le remède de ses maux. Au Liban, un coup de fusil fait le bruit d'un coup de canon; les esprits ont aussi de ces profondeurs sonores qui prolongent et grandissent les faits.



L'ÉCOLE MUTUELLE
LA LEÇON DE LECTURE

Le Liban est un nid à légendes; pas de bourg, pas de vallée ou de précipice qui n'ait sa merveille sanglante ou macabre; bergers, moucres et paysans n'ont qu'à lire dans cette nature aux *Mille et une Nuits* pour alimenter, avec les menues choses du jour, les causeries du soir. Le savant qui sait lire n'ouvre guère le roman raffiné, mais les romans terribles, à feu et à sang, chargés de cris et de pleurs, sans parler de certains autres.....

Un peuple se peint toujours dans ses légendes. Or, pour ces populations du Liban, religieuses et guerrières, monacales et violentes, l'idéal du beau c'est un saint armé des foudres de Dieu, une sorte d'archevêque Turpin culbutant l'infidèle et passant de la prière à la bataille. Dans sa logique simpliste et fruste, le Libanais ne sépare jamais la force de la piété ou de la magie; ce qu'il admire dans un solide coup d'épée c'est la relique ou le talisman enchâssés dans la poignée. Cette spécialité apparaît dans ses églises; pour patrons, il a choisi de préférence des hommes d'armes, des cavaliers à longue lance, des saints à barbe qui ne sourient pas, mais qui, le yatagan levé, forcent à s'agenouiller en tremblant. Etre saint là-bas, c'est un peu effrayer, comme être estimé est un peu se faire craindre.



LE MOUCRE
COLPORTEUR
DE NOUVELLES



LE VIEUX CONTEUR

Notre France a singulièrement bénéficié de cette tendance populaire; le Libanais d'autrefois l'honorait comme la terre idéale, car c'était pour lui la nation brave et pieuse par excellence : Louis XIV a

daire autour d'un groupe de ruines; ainsi, la plupart des temples du Kasrouan furent bâtis au lieu où s'accroupirent les sept chamelles portant les sept idoles qu'une reine d'Egypte envoyait au Liban (Cf. MARTIN, manusc., p. 580, note 1). Pour l'indigène, ces ruines recèlent des trésors que peuvent seuls découvrir les savants qui lisent les inscriptions : voilà pourquoi ils viennent d'Europe. Dans les premières recherches qu'une Société allemande pratiqua à Baalbek, il ne fut bruit partout que de trésors; un métouali nous racontait comment un ouvrier, descendu dans un puits, était mort d'émotion à la vue des richesses accumulées au fond.

été appelé « saint » (1). Louis XV eut des veilleuses devant ses portraits, Bonaparte a l'auréole d'un croisé, le drapeau blanc fleurdelisé porta le nom de « bannière de la Sainte Vierge ». Tous les voyageurs qui ont eu à cœur la gloire de la France, depuis Lamartine jusqu'à Renan, ont traversé l'Orient en hommes religieux : aujourd'hui encore, rien n'étonne le Syrien, rien ne fait pâlir la France en son cœur comme un Français athée et ce que racontent, hélas! certains journaux d'Europe.

⁂

La Vierge Marie étant le palladium de ces peuples, c'est-à-dire l'union de la puissance et de la sainteté, a ses légendes aussi; autour des sanctuaires flotte toute une gloire de merveilles, sorte d'efflorescence fugitive s'évanouissant parfois au terme d'une génération et à la sortie d'une vallée.



L'ÉCOLE MUTUELLE : LA LEÇON D'ÉCRITURE

Mais, chose très remarquable, ces légendes mariales n'ont pas l'outrance et l'exagération des autres. Comme pour les superstitions — lesquelles sont plus rares dans le culte de la Vierge que dans celui d'autres saints, — les légendes pour elles se font respectueuses. Une sorte de pudeur instinctive arrête les imaginations. Quand nous interrogions les indigènes, autant ils étalaient leur fécondité d'esprit sur le reste, autant, lorsque paraissait leur Vierge, ils se montraient retenus, froids, les vieillards surtout; ils se consultaient, cherchaient et semblaient ne vouloir pour elle que le décor de la vérité (2).

(1) « ..... O saint roy Louis, Dieu donné....., nous baisons votre image heureuse....., vous qui êtes venu dans l'univers comme un pain bénit, un calice resjouissant....., qui êtes la colonne et le soustien de l'Eglise catholique..... mon seigneur, Roy des roys, roi divin.....,» etc. (Lettre du Patr. arménien Kachadour, Alep, 12 fév. 1663.)

(2) J'appelle pourtant ces récits « légendes » mariales, non parce que je les juge dépourvus de créance, mais parce que la plupart, ne reposant point sur des attestations en forme, ne peuvent que nous offrir le charme d'un état d'âme. — Veut-on connaître la nuance de ces narrations? Qu'on lise le *Pré spirituel* de Moschus et certaines parties de l'histoire des Pères du désert. L'Orient n'a pas changé; le détail pittoresque, naïf, bizarre, est ce qu'on a saisi et ce qui est resté dans les mémoires. Autre caractéristique : le sanctuaire centralise presque toujours les légendes locales; un grand nombre de ces légendes ont un air de famille; le phénomène bien

Les légendes évoluent naturellement dans la sphère des rites particuliers qui composent la physionomie du sanctuaire; incubation, serment, tournées, ceinture. Ce qu'on a le mieux retenu est précisément ce qui a coûté ou effrayé, c'est-à-dire l'enfant, l'église, l'ennemi. Autour de ces trois chefs se groupent la plupart des récits que j'ai entendus.

La stérilité est vraiment un trop grand mal et sa délivrance a exigé trop de sacrifices pour qu'on n'ait pas gardé souvenance des résultats.

Sur ce point, les miracles sont incalculables; le quart au moins des Libanais porte ainsi le surnaturel à sa naissance; certaines familles fort nombreuses gardent ce titre de noblesse; et cette curieuse filiation mariale ne contribue pas peu à entretenir la dévotion à la Sainte Vierge.


CHEF DE VOLEURS ET SON FILS

La construction ou restauration du sanctuaire est aussi une époque de miracles, car tout effort pécuniaire et généreux ne va pas sans prodiges. C'est justice d'ailleurs; on travaille pour Mariam, Mariam doit travailler, et c'est ce qu'elle fait, certes; on la voit presque mêlée aux ouvriers, procurant un outil qui manque, préservant des chutes et des accidents, fournissant des ressources, au besoin faisant couler une fontaine pour la soif des travailleurs. Autour de certaines églises ont surgi de véritables petites épopées qu'on se raconte de père en fils; nous en avons donné quelques spécimens (1). On comprend, dès lors, combien de telles églises sont chères à la population; chacun y a travaillé, chacun a lutté pour cette victoire; car le plus souvent il a fallu combattre, non seulement contre l'indigence, mais contre les tracasseries et les colères des Musulmans. Tous les architectes et bâtisseurs, en pays turc, connaissent les gaietés du firman.

L'église bâtie, reste à la protéger, à écarter les profanateurs, les voleurs, les sacrilèges, les incendiaires. De là, un troisième centre de légendes : les châtiments. Ici apparaît l'influence du lieu saint et du *ouakf*. Trésor de bénédictions ou de punitions, le sanctuaire est un sol qui se défend lui-même, et voilà ce qui frappe l'esprit de l'indigène.

Que Saïdeh guérisse, bénisse, accorde des enfants et fasse des miracles, rien d'extraordinaire; mais qu'elle garde son bien, qu'elle châtie l'homme ou la bête qui voudraient entreprendre sur sa propriété ou son honneur, voilà le comble! (2)

---

connu de la multiplication s'est exercé sans doute, mais l'homogénéité des besoins de la vie suffit à expliquer l'homogénéité des légendes.

(1) Voir pp. 50, 401, 417, 426, 469 et 471.

(2) Cf. quelques exemples, pp. 237, 245, 342, 345, 365, 409, 419, 428, 434, etc.

Certaines chapelles se glorifient de n'avoir pas de clés, d'être toujours ouvertes. Qui oserait voler Saïdeh? Çà et là, d'ailleurs, qu'y pourrait-on dérober?.....

∴

Aïnsi nous a apparu ce que j'ai appelé l'*âme* du sanctuaire : rites, demandes, ex-voto, légendes, composé ardent et curieux, avec un arrière-fond d'antique.

Quelles que soient les origines de ce rituel, tout ce petit monde hybride, groupé dans les sanctuaires, forme une synthèse élogieuse et comme une hymne à la royauté de Marie, « la sultane du ciel et de la terre ».



PONT SUR RIVIÈRE (PLATEAU DE MEIROUBA)

L'homme, l'être besogneux et faible, doit lutter contre toutes sortes de maux : *mal physique*, avec sa longue nomenclature de douleurs; *mal moral :* l'injustice sous tous ses aspects; *mal public:* guerre, épidémie, fléau..... Or, tous ses besoins convergent vers le sanctuaire, chacun avec son appel, son geste, je veux dire son rite spécial : contre les maladies, l'incubation; contre le mensonge, le serment; contre les calamités, la ceinture, les tournées.....

Notre-Dame monte de son sanctuaire, investie d'un pouvoir illimité et complet : médecin, justicière, palladium. Tout se fait avec elle et rien sans elle. On dirait une monarchie absolue, ayant en mains les intérêts et les destinées d'une région. C'est, comme ils disent eux-mêmes, « le centre et la grande Bénédiction », ce qui est la traduction presque littérale de la belle pensée de Richard de Saint-Laurent : « De tous les points du monde, toutes les nécessités convergent vers Elle, comme tous les points de la circonférence convergent au centre. »

III. — *L'œuvre d'un sanctuaire.* — Les faits extérieurs n'ont de charme qu'autant qu'ils nous découvrent le jeu des libertés et la physionomie des âmes.

Or, les grandes lignes mariales de nos sanctuaires, auxquelles il faudrait joindre les liturgies, les fêtes et tout le cortège du culte, ont eu leur centre de répercussion dans l'âme

du Libanais. Isolée dans sa vallée, sans vue au dehors, à l'abri des influences externes, simple de vie et libre des mille préoccupations qui nous éparpillent, soumise pratiquement à un gouvernement théocratique, vivant entre église et monastère, dans la simplicité, la pauvreté et souvent le malheur, cette âme s'est portée tout d'une pièce vers la Sainte Vierge, comme vers un foyer d'attraction et de salut, et, peu à peu, comme ses rochers sculptés goutte à goutte par la pluie, elle s'est faite ce que j'appellerais un tempérament marial, c'est-à-dire une tendance, un amour qui s'affirme avec naturel, avec gaieté, avec bonheur. Et c'est bien, croyons-nous, l'aspect vrai du Libanais d'il y a cinquante ans, du Libanais des anciens missionnaires, du Libanais entrevu dans nos petites églises.



CATÉCHISTE ENSEIGNANT L' « AVE MARIA » A UN ENFANT

*
* *

Mariam! C'est pour lui l'être tout-puissant, tout bon, vers lequel il gravite par tous les chemins. Entendre parler d'elle le ravit; des veillées entières, il écoutera, demandera. Il tapisse d'images pieuses les murs de sa maison, accumule autour une gloire de bibelots et de papiers coloriés, prie devant, en famille, y chante parfois.

Le Libanais chante Mariam partout.

Près de Tyr, raconte un missionnaire, je rencontrai huit chameliers du Belad-Bechara qui me prièrent de venir faire la mission dans leur pays. Je montai sur un grand chameau. Nous arrivâmes au village à 2 heures de la nuit, en chantant un cantique à la Sainte Vierge; e maître d'école disait le couplet, les huit chameliers et moi nous répétions le refrain; nous défilions lentement dans une vallée longue, étroite et bordée de grands bois, dans le silence de la nuit : c'était très beau (1).

Notre-Dame, nous le savons, n'est pas au Liban pour ne rien faire; elle a le soin de tout: enfants, récoltes, vers à soie, semailles; elle préside aux plus petits détails; le berger qui égare une chèvre, le moucre qui charge son mulet, le cavalier qui met le pied à l'étrier, le porteur de pierre sous sa lourde charge prononcent : *ia Mariam-el-Adra!*

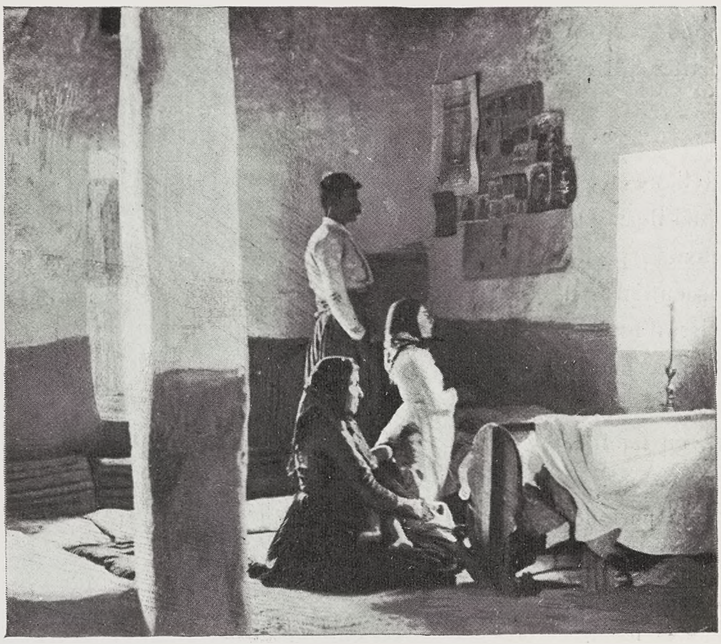
S'il y a succès, louange à elle! S'il y a perte ou épidémie, on baisse la tête et le curé dit aux paysans :

(1) *Lettre de Fourvière* (25 janvier 1863).

— Nous sommes tombés de l'œil de Saïdeh ; demandons pardon !

D'autres boudent la Vierge pendant plusieurs jours, ne récitant ni chapelet ni *Ave* et menaçant de vivre en païens.

Viennent les grands dangers et les calamités nationales, l'appel à Marie se fait dans un touchant unisson ; en 1860, la troupe de Karam marchait contre les Druses avec un drapeau blanc sur lequel était brodée une image de l'Immaculée Conception avec cette inscription arabe : *Secours des chrétiens, priez pour nous!* Ces 300 guerriers portaient, en guise de cocardes, des médailles de la Vierge ; ils récitaient les litanies en chemin, priaient tout haut en plein combat ; d'aucuns récitaient un *Ave* à chaque coup de fusil heureux :



LA PRIÈRE EN FAMILLE, DEVANT LES IMAGES SAINTES

— Nous ne voulons combattre, disaient-ils, que sous la protection de Saïdeh !

Détail non moins intéressant, lorsque nos soldats arrivèrent alors au secours des chrétiens, ils ne furent pas peu surpris d'entendre de la bouche des Libanais que la Vierge Marie les avait amenés, eux qui se croyaient envoyés par l'empereur !

Il y a sur Mariam une solidarité, une unanimité qui m'ont frappé ; même l'indifférent, même le dévoyé, même le fanfaron d'athéisme ont toujours, au coin du cœur, un *salâm* pour elle. Scapulaires et médailles sont portés comme chez nous des fleurs à la boutonnière ; les jeunes filles reçoivent de préférence les noms de Mariam ou de ses qualités : chaste, belle, douce, fidèle, dame.....

Un soir, je rencontrai un bon vieillard disant le chapelet au seuil de sa porte :

— Mon oncle, lui dis-je, je vais te photographier !

Il se leva, rentra et revint portant une planchette sur laquelle étaient collées quatre petites images de Notre-Dame, l'ensemble amoureusement baisé et décoré de linges.

— Je ne veux pas, répondit-il, que tu *frappes* mon portrait sans celui de ma bonne Saïdeh.

Toute une vie était là.

Au nom de la Sainte Vierge, on obtient beaucoup ; l'enfant obéit, les ennemis se réconcilient, de réels sacrifices sont accomplis ; j'ai vu de pauvres enfants, des jeunes filles maladives jeûner le samedi (1) et faire tout le Carême de Notre-Dame (2).

De tout cela sortent de suaves récits, des morts radieuses dans le sourire de la Vierge, des vertus vraiment fortes.

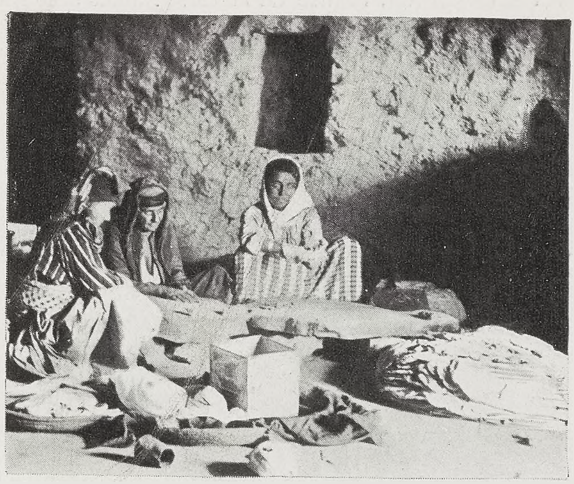
C'est bien la traduction en actes des vers d'un poète libanais :

O toi, égaré sur terre ou sur mer, ô toi, gisant fatigué sur un sol étranger, toi dont la pensée flotte comme des vagues ; viens à la Mère de Dieu, c'est le port, c'est le sentier..... près d'elle, tu n'auras besoin de rien ; partout, tu as besoin d'elle..... (3).

* * *

Cet instinct a été pour le Liban sa meilleure défense contre les tentatives de l'hérésie. Renan lui-même l'avait observé :

Le culte de la Vierge, dit-il, est très profond chez les races du Liban, et forme le grand obstacle aux efforts des missionnaires protestants chez ces peuples. Ils cèdent sur tous les points, mais quand il s'agit de renoncer au culte de la Vierge, un lien plus fort qu'eux les retient (4).



FAISANT LE PAIN

Contre un tempérament, on est presque toujours vaincu. A ce sujet, les prédicants auraient de singulières révélations à tirer de leurs souvenirs en Syrie. Leurs avances les plus habiles payées, çà et là, de coups de pierres, de menaces, de railleries. De simples filles leur ripostant en face, publiquement, et les couvrant de honte ; des pauvrets, les mains déjà pleines de cadeaux et les jetant au visage du perfide bienfaiteur dès qu'ils apprenaient que cet homme n'aimait point Mariam ; des Musulmans même chassant du village ces apôtres ennemis de Setna (5). Aussi en sont-ils arrivés à une sorte de compromis. Non seulement aujourd'hui

(1) Le samedi est appelé *dimanche de Marie*. — Le rite grec consacre à Marie les vêpres du samedi ; en 465, l'empereur Léon fit un décret ordonnant la cessation du travail le samedi à midi. Le jour marial des maronites est pourtant le mercredi (d'après la liturgie).

(2) Ce Carême commence le 1er ou bien le 8 août et va jusqu'au 15.

(3) G. Farhat, *Diwan*, p. 374.

(4) Renan, *Mission en Phénicie*, p. 216.

(5) « Entre orientaux et protestants il y a un abîme et la manifestation de deux âmes. » (R. P. Sertillanges, *Un siècle*, p. 809.)

ils n'attaquent plus ouvertement Notre-Dame, mais ils ne craignent pas, dit-on, de lui faire une petite place dans leurs prêches; cet appât leur a créé plusieurs adeptes. Néanmoins, disait un maronite dans son brutal bon sens, « ils n'auront jamais en Orient que les démons et les affamés ».

On sait combien le Maronite aima la France, sa seconde Mère et sa protectrice; or, par une alliance de mots hardie et délicate, un vieillard, vrai type du passé, résumait ainsi son cœur et son pays : « Mariam, c'est la France du ciel ! »

* * *

France du ciel, France de la terre : deux amours et, comme ils disent, deux étoiles ! Je tremble pourtant de les voir pâlir au cœur du Libanais, car j'ai parlé du passé et, depuis un demi-siècle, le Liban évolue.



VILLAGE DE ACHKOUT AVEC BAÏDAR (AIRE A BLÉ)

Travaillé par de multiples influences, influences du dedans, influences du dehors, ce pays traverse une crise dont les résultats politiques et religieux sont incertains.

Il y a cinquante ans, le Liban était encore à l'état de chrysalide; la blessure de 1860 lui fut heureuse ; profondément restauré au point de vue politique, il entra dans une nouvelle phase. Le Libanais, jusque-là simple, illettré, d'existence quasi monacale, apprenant qu'il était peuple libre, que l'Europe le protégeait, le Libanais s'est trouvé des ailes. Il est sorti de son ouadi, a regardé le monde, et, comme l'oiselet ébloui de lumière au bord du nid, il a senti le frisson de la liberté. Il a entendu en lui des appels, des convoitises jusque-là silencieuses; il a voyagé, il a vu le bien-être. L'amour du lucre l'a poussé au loin, et lui qui, jadis, vivait et mourait sans changer d'horizon, le voilà disséminé aux quatre coins du monde; près de 100 000 Libanais — et le nombre croît tous les jours — cherchent actuellement, en Amérique et ailleurs, la fortune.

Concurremment à ces forces internes, travaillent des activités extérieures. Plus que jamais, la Syrie se trouve dans le feu croisé des influences étrangères; par l'école, les livres, l'argent, les promesses et le prestige de la puissance, certaines nations européennes cherchent à s'emparer des âmes. L'âme de l'Oriental étant essentiellement religieuse, la lutte politique

se transforme là-bas en bataille de cultes; sans doute, comme l'a remarqué un voyageur, en Syrie, personne n'est Syrien, les enfants entre eux s'appellent Français, Anglais, Russe, Turc, mais cela veut dire, au fond, catholique, protestant, schismatique, musulman.

Sous ces ardentes poussées, on voit naître sur le sol syrien, non seulement des routes, des voies ferrées, des modes et autres nouveautés anodines, mais encore des luttes de classes, des germes de socialisme, des Sociétés douteuses.

— Aujourd'hui, disait un paysan, le Liban est un baïdar (1) que mille pelles ventilent. Que l'antique foi libanaise se débarrasse, à cet exercice, de certaines pailles, rien de plus vrai; mais qu'un peu de bon grain ne s'envole pas au vent de ces conflits, il serait puéril de se l'imaginer.

La religion devient plus éclairée, plus sûre dans beaucoup d'esprits; mais, chez le plus grand nombre, en dépit du clergé indigène et étranger, elle perd de sa vivacité, de sa fraîcheur.


REPOSOIR EN PLEIN AIR

L'horizon s'est élargi. Le paysan a d'abord constaté que son sanctuaire n'était point seul au monde; il en a visité d'autres. Peu à peu, libre dans ses allures par la facilité des communications et le désir du nouveau, le Libanais, quand il n'oublie point entièrement la Vierge de ses pères, se porte de préférence vers certains centres, au détriment de sa petite église à lui. De là, entre nos sanctuaires, une sorte de lutte pour la vie, où une sélection est en voie de s'opérer.

Aussi, plusieurs de nos églises tendent-elles à la vénération du souvenir; d'autres paraissent centraliser la vie avec une nouvelle abondance (2). Je me garderai bien de citer des noms, car, outre que cette classification serait difficile, je m'attirerais des rancunes très justifiées. L'avenir fera de lui-même cette œuvre.

∴

Cet avenir, quelque sombre qu'il paraisse, est encore à Marie.

— Oui, nous disait un jour S. B. le patriarche maronite, oui, les orages s'amoncellent sur nos têtes, mais la Vierge qui jusqu'ici a gardé sa montagne la gardera encore; dans

(1) Aire où l'on bat le blé.

(2) Il se passe au Liban ce qu'on a vu et ce qu'on voit encore en France : l'éclosion de Notre-Dame de Lourdes, jointe à la facilité des voyages, a dérivé les pèlerins et fait pâlir beaucoup de sanctuaires locaux. A ce propos, notons, pour être complet, non la prédominance, mais la pénétration lente et saine des sanctuaires d'origine ou d'influence latine, surtout la dévotion à Notre-Dame de Lourdes. Depuis quelques années, elle est entrée au Liban par les images et les statues. Or, partout où elle passe, non seulement lève une floraison de merveilles, mais il se fait vers elle une incroyable poussée d'âmes; on dirait qu'elle veut tout rallier autour de son Immaculée Conception.

la nuit des batailles, les soldats se jettent un mot d'ordre pour se reconnaître et éviter les pièges; notre mot d'ordre à nous et notre espérance, c'est la Vierge Marie.

Et, comme s'ils avaient compris cette consigne spéciale, tous ceux qui ont voulu travailler au salut de ces peuples ont travaillé par la Vierge. Ainsi firent et font encore les missionnaires, ils ne furent pas les seuls. En 1846, une Société française se forme pour secourir les chrétiens du Liban, et, le 2 février, elle commence ses travaux par consacrer, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, la nation maronite à Marie Immaculée, patronne



STATUE COLOSSALE DE NOTRE-DAME DU LIBAN AVEC PANORAMA DE LA BAIE DE JOUNIEH

de la France. Deux ans après, un bref de Pie IX confirme cet acte (1). Pensée délicate, rapprochant sous la même Mère deux sœurs, la grande et la petite!

Naguère encore, n'avons-nous pas vu une Congrégation inaugurer ses admirables œuvres en fondant à Constantinople, pour le salut de l'Orient, le sanctuaire de Notre-Dame de l'Assomption? Belle inspiration qui choisissait une des plus anciennes fêtes de Marie et prenait pour emblème la fameuse Vierge de saint Luc, encore si vénérée en Syrie.! (2)

Enfin, tout récemment, une initiative hardie et grandiose a voulu fixer pour toujours

(1) De Baudricourt, *La France au Liban*, p. 81-94. Le saint abbé Desgenettes fit la consécration.

(2) Cf. *Echos d'Orient* (année 1898-99), p. 32. On a érigé dans l'église de l'Anastasie, à Koum-Kapou, une archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption pour le retour de l'Orient à l'unité.



BÉNÉDICTION DE LA VIERGE : AU BRUIT DES CYMBALES, LE PRÊTRE LÈVE LE TABLEAU

le merci du Liban à sa Vierge et sa foi en l'avenir. Devant la jolie baie de Jounieh, non loin du patriarcat maronite, juste au point où la persécution amena jadis dans un refuge commun les patriarches arménien, maronite et syrien, (1) se dresse, royale et blanche, une statue de 31 mètres de haut avec son piédestal.

De fort loin, en mer, on l'aperçoit; le voyageur, à la vue de ce signe blanc posé en diadème au front du Liban, comprend qu'il va mettre le pied sur un sol que Marie a conquis et dont elle est la maternelle et inlassable sentinelle.

Et comme pour mieux préciser encore l'unanimité cordiale et glorieuse des Libanais aux pieds de leur Mère commune, dans le piédestal s'ouvre une chapelle où tous les rites catholiques peuvent venir prier et célébrer leurs offices.

*
* *

Entrons-y nous-mêmes et, comme adieu au Liban et à sa Vierge, assistons à une autre synthèse bien frappante de ce tout marial que nous nous sommes efforcé d'exprimer dans

---

(3) Cf. p. 175.

ce livre. Il s'agit d'une cérémonie liturgique fort originale et très touchante qu'on appelle la *Bénédiction de la Vierge* (1).

C'est un rite semblable à nos saluts du Saint Sacrement. Le tableau de Notre-Dame, placé en ostensoir contre le tabernacle, dans les lumières et les fleurs, entend d'abord les litanies chantées par tout le peuple, tandis qu'un prêtre, en étole, l'encense avec profusion.

Viennent ensuite des cantiques et des oraisons; cela fait, le prêtre s'avance, encense encore, puis monte à l'autel, saisit le tableau et se retourne vers l'assistance.

Alors, tout ce qui, hommes et choses, peut bruire ou chanter éclate : cymbales, timbres, cloches, poitrines; les clochettes, parfois des flabelles métalliques, sont agitées des deux côtés de l'autel. Et du sein de ce bruissement mi-cadencé, mi-plaintif, monte en beau lis et comme l'âme du Liban l'hymne suivante :

..... O Vierge, notre Mère, bien loin est votre corps, mais sur nous est la protection de votre prière.

..... Vous êtes notre Mère et notre espoir, notre honneur et notre abri, intercédez auprès de votre Fils pour que sa miséricorde efface nos péchés.

O bonne et compatissante Mariam, ne nous fuyez pas, mais sauvez vos serviteurs afin que nous puissions vous dire merci dans les siècles des siècles.

L'hymne finie, le peuple se courbe, les bruits redoublent et, sur cette houle de soupirs et d'appels, le prêtre lève lentement le tableau et l'incline sous forme de croix en disant :

— Que par l'intercession de Notre-Dame la Vierge Marie, la Sainte Trinité vous bénisse, le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit.

Et la multitude répond à haute voix : *Amen,* disant ainsi que tout lui vient de sa bonne Saïdeh.

Avec elle on a tout; tout nous manque sans elle (2).

(1) En arabe : Ziah-el-Adra (bénédiction ou procession de la Vierge).
(2) G. Farhat, *Diwan*, p. 374.



ADIEU !

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS ET DES PRINCIPALES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE

Les mots les plus importants sont en italique.
Les églises et sanctuaires de la Sainte Vierge sont indiqués par une croix.

TABLE GÉNÉRALE

LIVRE VI. — CHEZ LES NOSAÏRIS.

LIVRE VII. — CŒLÉSYRIE ET DAMASCÈNE.

LIVRE VIII. — VUE D'ENSEMBLE : UN SANCTUAIRE ORIENTAL.

Laus Mariæ Immaculatæ!

QUELQUES ERRATA

	Au lieu de :	*lire :*
Pages	10 (1re ligne) Cotowick....	Cottwick.
—	33 (note) MICHEL, PSELLOS *in Cant*....	MICHEL PSELLOS, *in Cant.*
—	75 (22e ligne), Sylvestre..... onze jours après, Cyrille VI est préconisé patriarche....	Sylvestre..... onze jours après Cyrille VI, est préconisé.
—	76 (27e ligne), Saïydat el-Niab....	Saïydat el-Niah.
—	174 (note), Au-dessus de Charfeh....	Au-dessous de Charfeh.

— 351 (au bas), après « ses hautes maisons et le nombre de ses habitants », phrase sautée à ajouter, la voici : A cette époque, se lève en face d'elle, sur la plage, une ville, la dernière venue des « filles d'Arad », mais qui va les éclipser toutes et même hériter du nom et des gloires de sa métropole : c'est Antarados, aujourd'hui Tartous.

562-05. — Imprimerie P. FERON-VRAU, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

MAISON DE LA BONNE PRESSE
ADVENIAT REGNUM TUUM !

GOUDARD

LA SAINTE VIERGE AU LIBAN